



LIBRARY

LES ACTES

DES MARTYRS





19143. — Paris. F. Levé, imprimeur de l'Archevêché, rue Cassette, 17.

LES ACTES
DES MARTYRS

DEPUIS L'ORIGINE DE L'ÉGLISE CHRÉTIENNE
JUSQU'A NOS TEMPS

TRADUITS ET PUBLIÉS

PAR LES RR. PP. BÉNÉDICTINS

DE LA CONGRÉGATION DE FRANCE



PARIS

FORTUNÉ WATTELIER	J. LEDAY et Cie
5, rue du Cherche-Midi.	10, rue Mézières.

1890







PRÉFACE

La lecture de la Vie des Saints a été de tout temps l'un des principaux aliments de la piété chrétienne, et il est permis d'apprécier la valeur religieuse d'un siècle, à l'empressement plus ou moins grand que l'on y remarque pour cette lecture salutaire. La vie des saints est, en effet, le commentaire vivant de l'Évangile, et les générations qui ont aimé ces pieux récits, dans lesquels éclatent les vertus surhumaines des amis de Dieu, ont fait preuve d'amour envers le Christ, dont les saints ont été la plus vive représentation sur la terre.

Le siècle dernier avait laissé s'éteindre l'enthousiasme de nos pères pour la vie des saints. De même que les prédicateurs des grandes villes, au rapport du cardinal Maury, évitaient en chaire de prononcer le nom de Jésus-Christ, et le remplaçaient par quelque périphrase flatteuse aux oreilles philosophiques ; ainsi les rares

hagiographes de ce temps avaient bien soin d'élaguer de la vie des saints qu'ils donnaient au public, les merveilles de la grâce divine, les actes héroïques de vertu, les voies extraordinaires, les miracles surtout. On voulait que tout y fût conforme à une certaine mesure, et cette mesure, on n'allait pas la prendre dans le sentiment de l'Église, mais dans les instincts d'un siècle au sein duquel la foi, déjà usée dans les controverses du jansénisme, se défendait à grand'peine contre les envahissements d'une philosophie à laquelle il était de bon ton de ne pas refuser au moins quelques concessions.

Le XVII[e] siècle, si peu apprécié encore aujourd'hui dans ses influences, avait légué à son successeur un système de critique pour les Actes des Saints, que celui-ci n'eut qu'à appliquer, par la main de Voltaire, aux divines Écritures, pour entraîner les générations dans le doute et l'incrédulité. Launoy et Tillemont, bientôt suivis de Baillet leur disciple, disposèrent les esprits à cette antipathie pour le merveilleux, qui peut être une disposition plus ou moins convenable dans le philosophe, mais qui est assurément fort déplacée dans le chrétien dont la foi repose sur la communication surnaturelle de Dieu avec l'homme, et qui ne doit jamais oublier cette promesse de Jésus-Christ : « Je vous le dis en vérité,

« celui qui croit en moi, fera les œuvres que je fais, et « il en fera même de plus grandes encore[1]. »

La défiance à l'endroit des miracles, l'embarras de les reconnaître et de les avouer, devinrent donc l'un des caractères essentiels des nouveaux hagiographes, et la refonte des livres liturgiques, entreprise dans de telles dispositions, consomma la rupture avec tout un passé de foi simple et naïve. La vraie critique historique recevait sans doute plus d'une atteinte. au milieu de tous ces démentis donnés au témoignage des siècles ; mais on ne s'en rendait pas compte, dans la joie que l'on éprouvait d'offrir enfin au public, dont le rationalisme devenait d'heure en heure plus exigeant, la vie des saints expurgée de tout merveilleux, autant qu'il était possible.

En même temps que l'esprit français se montrait plus impatient à l'égard de toute croyance non strictement nécessaire à l'intégrité du symbole, la décadence morale, qui fut si rapide dès l'ouverture du siècle dernier, ne permettait pas davantage de relever dans la vie des saints ces sentiments surhumains, ces œuvres de courage, ces communications divines, récompense accordée à la faiblesse de l'homme, quand elle a triomphé d'elle-même par le sacrifice. Déjà Fleury, dans ses *Discours sur*

1. Johan., XIV, 12.

l'Histoire Ecclésiastique, avait tourné en ridicule les états de la vie mystique, et mérité, pour un si beau service, un brevet de philosophe de la part de Voltaire. Il demeurait acquis désormais que, pour être utile et sans danger, la vie des saints ne devait rien renfermer qui étonnât la mollesse des habitudes de l'époque, rien qui fût capable de porter à l'exagération dans les idées et dans la conduite, rien en un mot qui ne fût strictement imitable à tout le monde. Autrement, la lecture de la vie des saints était un péril pour les fidèles, un scandale pour les faibles dans la foi, un passe-temps hors de saison.

Au fond, c'était se méprendre étrangement sur les intentions de Dieu, qui a promis des saints à son Église, et qui a fait de leur présence dans la société chrétienne une des marques visibles de la divinité de cette société. Les saints nous sont donnés, non pas précisément pour que nous imitions tout ce qu'ils ont fait, mais comme un indice de l'assistance de Jésus-Christ sur son Église, au sein de laquelle il les produit pour être les monuments du pouvoir de sa grâce, et l'honneur de la nature humaine restaurée par la Rédemption. Les saints ne sont pas simplement les élus, les justes qui entreront dans le royaume des cieux ; ce sont ceux qui, ayant pratiqué

toutes les vertus chrétiennes dans un degré héroïque, ont lui sur la terre comme les flambeaux célestes de la perfection évangélique, pour servir aux hommes d'encouragement dans la pratique de leurs devoirs, pour être le sel qui empêche la masse de s'affadir, pour promulguer, d'une manière incessante et par les faits, les maximes de la morale chrétienne, toujours exposées à s'amoindrir par l'envahissement de l'esprit du monde.

Tels sont les saints que l'Église place sur ses autels. Le récit de leur vie, pour être vrai et utile, doit retracer tous ces traits, et le narrateur ne doit taire ni les œuvres surhumaines de leur vertu, ni les faveurs dont Dieu s'est plu à décorer en eux ses amis. A ces conditions, la vie des saints possède son véritable caractère, et l'intérêt ne lui fait jamais défaut. Cette lecture réchauffe le cœur, dissipe les préjugés de la faiblesse humaine, encourage le pécheur, stimule le juste ; disons plus, la lecture de la vie des saints produit des saints ; il suffit, sans doute, de citer en exemple sainte Thérèse et saint Ignace de Loyola. Mais la vie des saints dissimulant la folie de la croix, déguisant le renoncement et la pénitence, couvrant d'un voile les relations de l'âme avec Dieu, les épreuves et les sacrifices de la vie surnaturelle, effaçant et atténuant les dons divins qui en sont le complément :

un tel livre est stérile et ennuyeux ; on n'en achève pas la lecture, et l'auteur a plus que réussi dans son désir de prémunir son lecteur contre les dangers de l'exaltation religieuse.

Or, il en est advenu ainsi. Tant que les familles chrétiennes se sont édifiées par la lecture des anciens hagiographes, tels que Ribadeneira, dans sa *Fleur des Saints*, le sens pratique de la religion s'est maintenu, le côté surnaturel de la vie a préoccupé les hommes : de là, un attachement profond à la foi, une haute idée de la prière, l'intelligence des voies spirituelles en soi et dans les autres, l'estime pour l'Église et l'adhésion à son esprit, un dévouement respectueux envers le pauvre, des actes éclatants de renoncement au monde. Mais tout s'est rétréci, tout s'est glacé, lorsqu'un faux préjugé a fait disparaître ces précieux récits qui charmaient l'enfance, dominaient la pensée à l'âge même des passions, suivaient l'homme dans l'âge mûr, et consolaient sa vieillesse, par le souvenir de tant de saints protecteurs si aimés et si puissants.

A part quelques âmes d'élite que leur fidélité à la grâce divine pousse à chercher à travers tous les obstacles l'aliment de leur céleste vocation, on peut dire que le goût et même la simple connaissance de la vie des

saints disparurent, lorsque ces mêmes récits n'arrivèrent plus aux fidèles qu'à travers la critique insultante d'un Baillet, la narration janséniste de Mesenguy, l'analyse sèche et rebutante d'Alban Butler. On perdit souvenir des saints; leurs noms seuls surnagèrent, à cause du calendrier, qui du moins les reproduit chaque année ; et ce ne fut pas chose rare de rencontrer des personnes demeurées fidèles aux pratiques de la religion, et néanmoins hors d'état de rendre compte de la vie et des actions du saint ou de la sainte dont le nom leur fut imposé au baptême. Dans la chaire, on cessa de raconter les œuvres de piété et les prodiges par lesquels les amis de Dieu, dont la mémoire sanctifie chaque semaine, ont mérité leur place dans les fastes de l'Église. La fête du Patron continua d'être célébrée dans chaque paroisse ; mais, en ce jour solennel, le peuple cessa d'entendre raconter la vie de son saint protecteur ; on substitua au panégyrique historique et populaire quelque discours de morale que l'on eût dû réserver pour une autre occasion. Les légendes du Bréviaire, quand elles n'étaient pas remplacées par des passages non historiques extraits des Pères, n'offraient plus qu'un récit sans vie et sans couleur, et qui se bornait souvent à dire que le culte de tel saint est ancien dans l'Église : qu'on trouve un autel dédié en

son honneur, à tel siècle; que l'on conserve de ses reliques en tel endroit, etc. D'autre part, les hagiographes de renom, les seuls que l'on était, pour l'ordinaire, à portée de consulter, s'étant réunis dans la commune pensée de supprimer autant que possible ce qui faisait le caractère propre des saints, il n'y a pas trop lieu de s'étonner que parfois les clercs eux-mêmes aient fini par n'avoir plus qu'une idée vague de celui dont ils célébraient l'office et dont ils desservaient l'église.

Le siècle actuel s'ouvrit sous les plus désolants auspices. La foi semblait humiliée sous les airs méprisants que prenait avec elle la science matérialiste du siècle précédent; la pratique religieuse se continuait encore dans un nombre assez considérable de familles chrétiennes ; mais on pouvait déjà prévoir que de telles traditions étaient trop graves et trop sérieuses, pour passer entières à la génération suivante. Puis, on était à la veille de cette longue période de paix qui devait être si funeste à la nation, par l'influence amollissante d'une littérature sensuelle, par la passion du gain, l'amour des aises, la fureur du luxe, la frénésie de l'indépendance, la surexcitation de toutes les convoitises. Dieu, qui réservait la France à de nouvelles destinées, a daigné venir miséricordieusement à son secours. Il a refréné l'orgueil de la fausse sagesse, en

faisant redescendre à son juste niveau la science matérielle et athée du XVIIIe siècle, en suscitant dans toutes les parties des connaissances humaines des hommes qui ont déclaré l'alliance de la science et de la foi ; le spiritualisme a triomphé de son ennemi par les voies les plus inattendues; l'histoire, faussée depuis si longtemps, a rendu témoignage à l'Église et à ses institutions ; l'antiquité, mieux connue, est venue déposer en faveur des livres saints ; enfin la société, ébranlée jusque dans ses fondements, a révélé, par ses commotions mêmes, que le christianisme est la loi première des nations civilisées, l'élément divin qui seul les protége contre la barbarie.

Par tous ces moyens de la Providence, Dieu a relevé la foi parmi nous. D'abaissée qu'elle était, on l'a vue se relever, s'étendre, faire de nombreuses conquêtes, et il faudrait être aveugle pour ne pas voir que le milieu de ce siècle est plus croyant et plus religieux que ne le furent ses premières années. Mais si la foi éclaire de nouveau les esprits, n'est-il pas à craindre que la mollesse des mœurs n'arrête l'essor du retour, et que, chrétiens dans la spéculation, les hommes de ce siècle, où déjà la discipline de l'Église a dû faire tant de sacrifices, ne demeurent en arrière de l'esprit et de la pratique du christianisme?

Or, c'est ici que la bonté de Dieu, qui veut refaire de la

France une nation chrétienne, comme aux jours anciens, est de nouveau apparue. La vie des saints, si délaissée, si oubliée, est devenue tout à coup un objet de sérieuse attention de la part des catholiques. La tradition rompue s'est renouée d'elle-même, et l'élan de cette piété envers les amis de Dieu porte les fidèles à désirer de les connaître tels qu'ils ont été, avec la simplicité de leur vie, l'héroïsme de leurs vertus, l'éclat de leurs prodiges, le surnaturel de leur mission. Depuis vingt ans, de nombreuses monographies publiées sans interruption ne cessent de révéler, avec un succès toujours croissant, la vie et les merveilles des saints; la science historique les venge des humiliations qu'une fausse critique leur avait infligées, en même temps que la piété du biographe enregistre sans faiblesse tout ce que la grâce de l'Esprit-Saint a opéré d'admirable en eux. Qui eût osé annoncer il y a trente ans que, au milieu des bouleversements de l'Europe, l'œuvre des Bollandistes, après un demi-siècle d'interruption, reprendrait glorieusement son cours? Il en est ainsi, cependant, et bien aveugle serait celui qui n'y verrait pas un gage de l'intention de Dieu, qui veut relever parmi nous les mœurs chrétiennes, en rouvrant les sources de l'hagiographie.

Un fait caractéristique mérite d'être signalé ici, et tous

nos lecteurs en saisiront la portée. La France, jusqu'à ces dernières années, ne possédait d'autre traduction de la Vie de sainte Thérèse écrite par elle-même, et de l'histoire des fondations de la séraphique vierge du Carmel, que celle qui fut donnée, au milieu du XVIIe siècle, par le janséniste Arnauld d'Andilly. En vain les écrits de cette sainte illustre brillaient dans l'Église de l'éclat de la plus céleste doctrine, respiraient la plus suave onction, se recommandaient par les plus rares beautés littéraires : la France du grand siècle ne daigna pas refaire la plate et infidèle version du solitaire de Port-Royal ; le XVIIIe siècle la réimprima textuellement, et l'on peut dire que sainte Thérèse était ignorée chez nous de toutes les personnes qui ne possédaient pas la langue espagnole. Les âmes pieuses que Dieu maintient toujours providentiellement dans chaque pays, à toutes les époques, et qui recherchent avec une sainte ardeur tout ce qui peut éclairer les voies qui conduisent à lui, lisaient sans doute et méditaient les œuvres de sainte Thérèse dans l'unique traduction qui se trouvât à leur portée, et, durant les cinquante premières années du siècle actuel, personne ne s'est présenté qui, même par simple spéculation littéraire, ait entrepris et mené à fin l'édition fidèle de ce sublime ensemble d'écrits qui a mérité à la vierge espagnole le titre de Docteur des

voies spirituelles. Ces dernières années ont produit enfin une traduction capable de révéler aux fidèles de France tant de trésors ; la nouvelle traduction a été enlevée tout aussitôt par milliers d'exemplaires ; elle est partout ; son succès est assuré, et les nouveaux catholiques, comme les anciens, la lisent avec délices, et y apprennent à goûter Dieu dans ses saints.

Le renouvellement spontané de la piété française envers Marie est aussi l'un des plus grands faits religieux dont notre époque soit témoin, et il n'est personne qui ne doive reconnaître que, malgré la faiblesse relative du nombre des chrétiens qui, parmi nous, remplissent les devoirs essentiels de la profession catholique, la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception n'eût point été accueillie avec plus de transport au XVIIe siècle, qu'elle ne vient de l'être, sous nos yeux, par la nation tout entière. Or, Marie est, comme l'appelle l'Église, la Reine de tous les Saints. Quand son culte fleurit chez un peuple, les saints sont aimés et glorifiés ; quand ce culte s'abaisse, la religion envers les saints doit dépérir en proportion. On fut à même de le constater lors de la grande innovation liturgique qui signala la fin du XVIIe siècle, et triompha complétement au XVIIIe. Les réformateurs de cette époque, en même temps qu'ils enlevaient à Marie les fêtes de la

Purification et de l'Annonciation, qu'ils supprimaient l'Octave de la Conception, qu'ils effaçaient du Bréviaire et du Missel tant de formules sacrées, monuments de la tradition de l'Eglise sur les grandeurs de la Mère de Dieu, élaguaient aussi du calendrier une multitude de saints, et restreignaient aux plus étroites proportions le culte qui serait rendu désormais à ceux que l'on avait cru devoir conserver.

Cette œuvre de malheur succombe aujourd'hui d'elle-même ; le souffle de Dieu l'a atteinte, et elle ne saurait survivre longtemps désormais, dans un siècle où les catholiques recherchent avec tant d'ardeur l'antique forme de l'antique piété. Si restreinte que soit encore la catholicité de notre patrie, il lui faut l'expression vive de ses croyances. Voyez comme les pèlerinages, qui languirent si longtemps, se raniment ! Aux anciens sanctuaires de la Mère de Dieu, de nouveaux sont venus s'adjoindre tout éclatants de prodiges, et dont les sentiers se rompent sous la foule pressée des fidèles. A Rome, les tombeaux des saints Apôtres sont visités par une armée de pieux voyageurs, nos concitoyens, dont le nombre dépasse de beaucoup, annuellement, celui des pèlerins que notre pays envoya au grand jubilé de 1825. On a calculé sur les faits que trois années maintenant réunissent autour de la

Confession de Saint-Pierre plus d'évêques français que naguère un siècle tout entier n'en voyait arriver dans la capitale du monde chrétien. Joignons à ces indices si frappants le rétablissement des pèlerinages aux saints lieux de Jérusalem, dont ces dernières années ont rouvert la série, comme un prélude aux grandes destinées de la France en Orient ; la résurrection successive des Ordres religieux, de ces familles saintes dont chacune a pour fondateur un homme qui a mérité le nom de Patriarche par sa divine mission et la fécondité de sa race ; la réimpression, et au besoin la traduction de tant de livres oubliés depuis deux siècles, parce qu'ils traitaient de la théologie ascétique et de la mystique, et qui trouvent aujourd'hui des lecteurs empressés. Tous ces faits annoncent que la foi n'est pas seule en progrès, mais que la même impulsion divine qui la ranime parmi nous s'exerce aussi pour raviver la piété, et renouveler le sentiment de la perfection chrétienne.

Or, l'un des principaux moyens dont s'est servi l'Esprit-Saint dans tous les siècles, pour éclairer et réchauffer dans la pratique des devoirs du christianisme les cœurs des fidèles, c'est la lecture de la vie des saints, parce que les fidèles sont, comme dit l'Écriture, « la race des saints. » L'impulsion vient du ciel : il importe donc qu'elle soit secondée. De là, chaque jour, tant de

publications utiles et intéressantes, toutes accueillies avec faveur, soit qu'elles aient pour objet le récit complet de la vie et des actions d'un même saint, soit qu'elles réunissent dans un ensemble la notice biographique de tous les amis de Dieu dont les noms brillent au calendrier. Nous avons caractérisé tout à l'heure l'esprit catholique de ces publications, et, nous le répétons avec joie, c'est la véritable vie des saints qu'il est enfin donné aux fidèles d'aujourd'hui de voir et d'entendre. Notre siècle ne verra réimprimer ni Baillet, ni Mesenguy ; en revanche, la *Fleur des Saints*, si chère à nos pères, reparaît pour ranimer chez leurs descendants cette piété naïve et franche qui les rendit si forts et si fidèles.

Au milieu de tant de nobles et pieux efforts entrepris pour la sanctification du peuple chrétien, au moyen des publications hagiographiques, il nous a semblé qu'on aiderait à ce grand but, en faisant connaître aux fidèles, dans une certaine mesure, ces précieux documents connus sous le nom d'Actes des Saints, ou récits primitifs de leurs vies et de leurs vertus. Notre siècle aime à remonter aux originaux, à saisir le caractère des personnes et des faits dans les mémoires contemporains. Il y a là un accent de vérité, une couleur propre que rien ne remplace ; mais, dans les Actes des Saints, on trouve de plus une

onction ineffable, une simplicité ravissante, un accent de foi qui émeut, et en les lisant on se prend à regretter que ces monuments de la piété soient condamnés, pour l'ordinaire, à perdre leur physionomie dans la rédaction uniforme et toujours si réduite à laquelle on est contraint de les soumettre, quand il s'agit de composer une vie générale des saints. Autrefois, il n'existait de vie des saints que dans la réunion plus ou moins complète de leurs Actes ; nous voudrions tenter de reproduire quelque chose de semblable dans la publication à laquelle cette Préface sert d'introduction.

Il était naturel de commencer par les Martyrs. Ils sont les premiers saints de l'Église, et nous devons à la fois notre admiration et notre reconnaissance à leur courage. C'est parce qu'ils ont souffert avec constance, que nous avons le bonheur d'être chrétiens aujourd'hui ; nous leur sommes redevables de la foi et de tous les biens qui en découlent, pour la vie présente et pour la vie future. En lisant leurs Actes, nous nous sentons reportés à ces siècles primitifs de notre religion, où il s'agissait de savoir si le Fils de Dieu était descendu en vain sur la terre pour relever et sanctifier l'humanité, ou si l'homme, aidé de la grâce divine, triompherait du mal et de l'erreur en triomphant de lui-même. La victoire se décida pour le Fils

de Dieu, et il vainquit par ses martyrs; c'est pour cela que nous honorons leurs combats comme nos gloires, et que nous glorifions leur sang comme le trophée de notre délivrance et de notre émancipation.

Aussi, quel enthousiasme a toujours produit la lecture des Actes de ces généreux soldats du Christ! Le chrétien y contemple avec un saint orgueil la dignité de l'homme nouveau à laquelle il participe par son baptême; il sent combien le disciple de Jésus-Christ, dans son courage tranquille et invincible, est supérieur à tout ce qu'il y a jamais eu de héros en ce monde, et il est fier de faire partie d'une telle milice. En voyant ces hommes de tout âge et de toute condition, ces vieillards, ces enfants, ces mères, ces épouses, ces vierges, unanimes dans leur résistance à tout ce qui effraie la nature, simples et sublimes dans leurs réponses aux tyrans, indomptables dans leur patience, avides de souffrir pour satisfaire leur amour envers le Christ; et cela non point un jour en passant, ou dans quelque localité privilégiée, mais durant des siècles, et sur toute la surface de la terre, partout où l'Évangile avait pénétré, on comprend ces belles paroles de Joseph Scaliger : « La lecture des Actes des « Martyrs, dit-il, a tant de charmes pour l'âme pieuse, « qu'elle ne s'en rassasie jamais. Chacun peut en faire

« l'épreuve, quelle que soit son intelligence, ou sa « manière de sentir. Pour moi, il n'est rien, dans « l'Histoire ecclésiastique, que je lise avec plus d'émotion ; « il me semble alors que je ne suis plus maître de moi. »

Nous relevons ici ces lignes célèbres d'un savant protestant que le sentiment chrétien, au moment où il les écrivait, élevait au-dessus des habitudes froides de la secte dans laquelle il avait été nourri, et nous les proposons à la méditation de certains chrétiens de nos jours, remplis d'ailleurs de vénération et d'amour pour les martyrs, mais qu'une fausse délicatesse éloigne de la lecture de leurs Actes, à cause des récits de tourments dont ils sont remplis. Reconnaissons ici un des effets de la suspension des lectures saintes qui alimentaient le sentiment religieux chez nos pères, et les trempaient si fortement dans leur foi. Les Actes des martyrs vous effraient, parce que vous ne les avez pas entendu lire dès votre enfance ; mais si, avec raison, vous détournez vos regards et votre pensée des tortures que la justice ou la cruauté humaine ont si souvent infligées aux malheureux condamnés comme coupables d'infraction aux lois de la société ; lorsqu'il s'agit des martyrs, le sentiment chrétien vous fait un devoir d'ouvrir les yeux, et de comparer la patience à l'épreuve, le courage aux tourments.

C'est de cette appréciation que ressort la leçon qui nous est donnée; nos pères dans la foi l'entendaient ainsi, et c'est pour ce motif qu'ils se sont fait un devoir de recueillir, autant qu'ils l'ont pu, tout le détail des supplices que nos martyrs avaient soufferts sous leurs yeux, dans la pensée de faire arriver jusqu'à nous l'émotion salutaire dont ils furent eux-mêmes pénétrés. Combien il serait à craindre que des chrétiens, dont la mollesse n'oserait considérer en face les épreuves que bravèrent nos aïeux, ne fussent tièdes aussi dans la méditation des souffrances de Jésus-Christ, se contentant de savoir et de croire qu'il a répandu son sang pour les racheter; mais, ne prenant jamais une heure pour réfléchir sur les angoisses qu'il a ressenties en parcourant la Voie douloureuse du Calvaire! Nous comparerions volontiers ces chrétiens délicats à ces hommes charitables dont la bourse est toujours ouverte quand on réclame auprès d'eux pour une bonne œuvre, mais qui se garderaient bien de visiter le pauvre sur son grabat, le prisonnier dans son cachot, le mourant aux prises avec l'agonie.

Il faut un autre esprit pour profiter des leçons que nous donnent les martyrs. Il ne nous suffit pas de savoir qu'ils ont combattu, qu'ils ont été courageux jusqu'à la mort. A part le témoignage qu'ils rendent par leur sang à la

divinité de notre religion, leur exemple est destiné à faire naître en nous l'horreur que nous devons avoir du péché qui sépare l'âme de son Dieu, à fortifier la disposition où nous devons être de tout souffrir plutôt que de perdre la grâce divine. C'est pour ne pas offenser Dieu mortellement que les martyrs ont enduré tant de tourments. Contemplons-les donc dans leurs supplices, et nous ne tarderons pas à sentir que les efforts qui sont exigés de nous pour soumettre nos passions et nos habitudes mauvaises, ne sauraient être mis en comparaison avec les sacrifices que Dieu impose quelquefois à ceux qu'il veut couronner. En opérant notre salut, nous n'avons pas un autre but que celui qu'avaient les martyrs. Dieu ménage peut-être aujourd'hui notre faiblesse; mais son œil n'en doit pas moins découvrir en nous, si nous voulons être sauvés, la disposition de souffrir, avec le secours de sa grâce qui ne fait jamais défaut, tous les maux de la vie plutôt que de perdre cette grâce.

Ce fut donc par un instinct de charité en faveur des siècles suivants, que les premiers chrétiens commencèrent si tôt à consigner par écrit ce qu'ils appelaient les *combats* des martyrs. Nous voyons préoccupé de ce soin, dès le premier siècle, l'admirable pape saint Clément, qui bientôt lui-même devait remporter la

couronne du martyre. Il établit, dans Rome, sept notaires dont la fonction était de recueillir en détail les circonstances qui accompagnaient le sacrifice des héros de la foi. Au IIIe siècle, saint Fabien renouvelait cette disposition, et adjoignait un sous-diacre à chacun des sept notaires ; et telle devint l'importance de cette collection de tant de traits de courage et de noble indépendance à l'égard de la force brute, que le saint pape Antéros, prédécesseur de Fabien, paya de sa vie le zèle avec lequel il s'était appliqué à en rassembler les matériaux accumulés depuis deux siècles.

Ce que Rome chrétienne accomplissait par des mesures si prévoyantes, les autres Églises l'imitaient par toute la terre ; et, pour citer un exemple, nous voyons l'Église d'Afrique rendre témoignage de sa fidélité à cet usage, dès le IIIe siècle, par l'organe du diacre Pontius, biographe de saint Cyprien. « Telle a été, dit-il, la vénération de « nos ancêtres pour les martyrs, qu'ils ont mis par écrit « une foule de détails, je pourrais même dire presque « tout, sur les souffrances qu'ils ont endurées ; en sorte « que ces récits sont arrivés jusqu'à nous, qui n'étions « pas même nés alors. »

Les Actes des martyrs étaient donc de toutes parts entre les mains des fidèles, à l'époque des martyrs. La

persécution de Dioclétien, qui fut si funeste à ces monuments chrétiens que les édits poursuivaient avec une rigueur spéciale, en fit périr un grand nombre; mais un grand nombre aussi fut sauvé. A la paix de l'Église, on conserva l'usage de lire les Actes des martyrs; nous en trouvons la preuve dans les sermons et les homélies des saints Docteurs du IVe et du Ve siècle, qui rappellent si souvent les fidèles aux glorieux souvenirs que retracent ces sublimes récits. Les anniversaires de la passion des martyrs se présentaient fréquemment dans le cours de l'année, et chaque Église, pour conserver la mémoire de ceux qui l'avaient arrosée de leur sang, faisait entrer dans la célébration de leur fête la lecture publique de leurs Actes. Bien plus, on insérait la substance de ces Actes jusque dans la Préface du saint Sacrifice, comme nous le voyons dans les anciennes Liturgies; on les lisait en tout ou en partie dans les offices solennels de la nuit; on mettait en chant leurs principaux traits, afin qu'ils s'imprimassent plus avant dans la mémoire des fidèles. Les exemples de cette pratique sont encore visibles aujourd'hui dans le Bréviaire Romain.

Cet amour du peuple chrétien pour les Actes des martyrs ne s'éteignit pas avec les siècles. Quoique l'Église vît s'éloigner toujours davantage l'époque des persécutions,

on continua de vivre de ces grands souvenirs, et les arts chrétiens, dans leurs phases diverses, furent constamment au service de l'Église pour les reproduire, au moyen de la peinture et de la statuaire. Les poésies populaires, à l'aide desquelles nos langues modernes préludèrent à leur formation, célébrèrent souvent les combats des martyrs; nos premiers drames, connus sous le nom de *Mystères*, étaient fréquemment empruntés aux Actes, et les chefs-d'œuvre du théâtre espagnol attestent encore aujourd'hui la popularité dont ils jouissaient dans la Péninsule catholique, à l'époque de sa grande littérature.

Ainsi vivaient nos pères, dans une étroite communion de sentiments avec les premiers âges de notre foi, lorsque l'ouragan du protestantisme vint fondre sur la chrétienté. La faiblesse humaine, les passions, les intérêts, tout conspira alors à mutiler l'antique symbole, dans une grande partie de l'Europe. Le culte des Saints y fut anéanti, et l'on vit les farouches prôneurs d'une religion qu'ils appelaient primitive, faire main basse sur les pratiques et les souvenirs les plus primitifs du christianisme. Les ossements des martyrs furent brûlés et foulés aux pieds; les monuments de l'art qui retraçaient leurs victoires ne trouvèrent pas plus de grâce auprès des nouveaux iconoclastes que ceux qui reproduisaient l'image des saints

du moyen âge. La Vie des Saints n'était plus dès lors qu'une lecture bonne pour des papistes, et les peuples protestants en vinrent jusqu'à oublier même les Actes des martyrs.

Heureusement, en France, la prétendue réforme se vit refoulée ; mais l'épreuve de notre pays n'était pas terminée. L'hérésie s'y implanta et y jeta sourdement ses racines par le jansénisme; elle parvint à vicier le sentiment catholique, là même où elle ne pénétrait pas. Le culte des Saints fut aussi l'un des objets de ses poursuites. Résolue à ne nier jamais en principe aucun point de la foi catholique, la secte s'abstint discrètement d'attaquer en lui-même le culte des Saints ; mais elle le mina dans la pratique, en le rendant presque sans objet par la défaveur qu'elle jeta, au nom d'une fausse critique qui n'est le plus souvent au fond que le pyrrhonisme historique, sur les récits mêmes par lesquels nous connaissons les saints. Au moyen de la liturgie dont elle parvint à s'emparer, et des nouvelles Vies des Saints qu'elle produisit, elle effaça, autant qu'il lui fut possible, toute trace des antiques et vénérables traditions. On ne sut bientôt plus que penser sur les saints, dont le nom survivait à peine, au milieu de tant de ruines ; et les générations qui vinrent ensuite se trouvèrent, comme nous l'avons remarqué tout à l'heure,

presque entièrement dépourvues d'un des éléments qui avaient vivifié davantage la piété de leurs ancêtres.

Il importe donc aujourd'hui, pour raviver cette antique et vénérable piété, de ne pas priver plus longtemps les fidèles de la lecture de ces Actes primitifs, qui ont tant ému et édifié nos pères. Au XVIIe siècle, dom Thierry Ruinart eut l'idée de donner à part une collection spéciale de ces précieux monuments, sous le titre d'*Acta sincera Martyrum*. Le recueil était peu considérable, et l'auteur déclarait lui-même qu'il était loin de prétendre y avoir inséré tous les Actes véridiques des martyrs. Ceux de saint Sébastien entre autres, qu'il qualifie d'*excellents*, n'y figurent pas. Mais dom Ruinart vivait dans un siècle où la fausse critique se donnait les plus grands airs, et il n'eût pas osé affronter la réputation d'homme crédule.

En 1708, Drouet de Maupertuy entreprit la traduction des *Actes sincères* de dom Ruinart, et, par ce moyen, contribua à populariser cette collection, qui jusques alors n'avait pu intéresser que les hommes de science, au point de vue desquels elle avait été entreprise. C'est donc au moyen de cette traduction, assez faible d'ailleurs, qu'une connaissance quelconque des Actes des martyrs s'est conservée dans un certain nombres de familles chrétiennes.

La traduction de Drouet de Maupertuy a obtenu deux éditions, dans le cours de ce siècle.

Notre but, en entreprenant la publication aussi complète qu'il est possible des antiques récits qui retracent les combats des martyrs, est donc uniquement l'édification du peuple fidèle. Nous ne prétendons en aucune manière faire ici une œuvre scientifique, La matière serait attrayante, cependant ; mais bientôt les notes absorberaient le texte, et quelque intéressants que fussent les commentaires et les éclaircissements, le livre cesserait d'être pratique, au point de vue qui nous l'a fait entreprendre. Ceux de nos lecteurs qui connaissent notre *Histoire de sainte Cécile* sont à même de juger quelle immense réunion de faits et d'observations exige, pour être traité complétement, un seul document hagiographique. D'autre part, nous publions les Actes des martyrs en français : c'est dire assez que nous nous adressons uniquement aux âmes chrétiennes désireuses de connaître Dieu dans ses saints, et d'étudier l'Évangile dans ses fruits.

Notre collection diffère encore essentiellement de celle de dom Ruinart, en ce qu'elle ne se borne pas à produire les Actes des martyrs dans les premiers siècles de l'Église, mais s'étend à tous les âges du christianisme jusqu'à nos temps. La première période est naturellement la plus

abondante en documents, puisqu'il a plu à Dieu d'asseoir son Église sur la confession des martyrs. Lui seul connaît le nombre des soldats de cette vaillante milice, qui, durant trois siècles, eut à essuyer le feu des redoutables suppôts du monde païen, et qui, comme le chante l'Église, eut à traverser la mer rouge de son propre sang (1). Mais la force du martyre, qui est un des dons de l'Esprit-Saint dans l'Église, ne s'éteignit pas à la paix de Constantin ; elle doit se retrouver, toujours vive et invincible, dans la dernière persécution, qui sera celle de l'Antechrist. Or, cette force divine s'est manifestée à tous les siècles, et elle reste comme l'un des principaux arguments de l'origine céleste du christianisme et de l'assistance miraculeuse dont il est constamment l'objet. Nous aurons donc à parcourir tous les âges de l'Église, recueillant sur la route les glorieux épisodes dont elle est semée, et qui attestent si éloquemment la sévérité des épreuves auxquelles l'Épouse de Jésus-Christ est soumise et la courageuse fidélité avec laquelle elle les surmonte.

L'hérétique insulte l'Église, le philosophe la dédaigne ; l'un et l'autre ignorent donc qu'en elle réside une race inépuisable de héros, toujours prêts à donner leur sang

1. Commun de plusieurs Martyrs, Répons IVe.

pour sa gloire et pour sa liberté? Quelle nation a, comme elle, vécu dix-huit siècles, et maintenu dans son sein un patriotisme assez vivace, pour que l'on voie encore ses membres se dévouer aux tortures et à la mort plutôt que de renier le lien qui les rattache à elle? Nos martyrs de la Chine, de la Corée, du Tonquin et de la Cochinchine, sont de la même famille que ceux des persécutions de Néron et de Dioclétien : la même constance les anime, la même patience les soutient ; rien n'a vieilli ; mais l'hérétique et le philosophe n'y songent pas. Il est temps d'opposer à leur oubli superbe et affecté le tableau complet des épreuves de l'Église, le récit détaillé des combats qu'ont livrés, avec le plus noble désintéressement, les martyrs de tous les siècles. Si des hommes prévenus ont le malheur de ne pas reconnaître dans de tels héros les irréfragables témoins de la vérité, qu'ils honorent du moins en eux l'élite de la nature humaine ; qu'ils érigent des statues à ceux auxquels nous élevons des autels.

Mais c'est surtout aux fidèles membres de l'Église catholique que nous destinons ce recueil. Daigne le Seigneur bénir notre œuvre, et s'en servir pour sa gloire ! Puisse ce livre devenir le livre des familles chrétiennes, et servir, comme au temps de nos pères, à ces lectures

faites le soir en commun, et qui contribuaient si puissamment à nourrir l'esprit chrétien et à fortifier le sens surnaturel chez nos aïeux ! Nulle lecture plus propre à émouvoir saintement; nulle aussi plus efficace à réveiller dans l'homme le sentiment du devoir et du sacrifice.

On reprochera peut-être à notre collection une certaine monotonie, par suite de la similitude des situations qui se reproduisent dans les Actes des martyrs ; à cela nous répondrons qu'il est un grand nombre de ces Actes dans lesquels se rencontrent les incidents les plus variés et les plus neufs. Le ton antique du narrateur excite à son tour l'intérêt par l'onction et le charme véritable dont il est presque toujours empreint. C'est bien quelque chose que d'entendre narrer des faits aussi saisissants, par les témoins, par les contemporains, ou tout au moins par des écrivains de l'âge suivant, qui ont recueilli les impressions de leurs pères. Au reste, le moyen de goûter les Actes des martyrs et toutes les pièces de ce genre, est de n'en pas lire de suite un grand nombre; mieux vaut cueillir jour par jour ces fleurs bénies, que de s'exposer, par un empressement trop indiscret, à n'en pas apprécier tout le parfum. La lecture des Actes des martyrs demande le recueillement, et l'on ne doit pas oublier que la plupart ont été rédigés pour être lus dans les offices divins.

Peut-être est-il nécessaire, à cause de la délicatesse exagérée de notre temps, d'avertir ici que nous reproduisons les Actes des martyrs dans toute la simplicité des originaux. Nous n'avons rien dissimulé dans ces récits naïfs, pas plus qu'on ne le doit faire dans une traduction des saintes Écritures ; car nous avons pensé que ce qui édifiait nos pères dans les âges de foi, ne devait pas scandaliser leurs fils. Il est fort douteux que l'excessive réserve de langage qui semble aujourd'hui une loi si impérieuse, ait eu jusqu'ici une influence quelconque pour relever le niveau de la moralité du siècle, et nous serions tentés de croire que plus de simplicité garantirait plus d'innocence. Quoi qu'il en soit, ceux qui dirigent les lectures du jeune âge sont toujours maîtres de parcourir à l'avance les pages de ce recueil, et de discerner celles que, dans leur sévère appréciation, ils jugeraient trop fortes ; à notre avis, ces pages sont très-rares.

Nous avons maintenant à dire quelques mots de la méthode que nous avons suivie dans l'ordonnance de cette collection, et des règles que nous avons appliquées dans le choix des pièces qui la composent.

L'ordre chronologique règne dans tout notre recueil, qui devient ainsi une véritable Histoire du Martyre ; cette méthode, que nous n'approuverions pas dans une Vie

générale des Saints, qui doit avoir pour base essentielle le Calendrier de l'Église, ne présente aucun inconvénient, et offre un intérêt de plus lorsqu'il s'agit de suivre, à travers les siècles, une des phases de la sainteté.

Pour former ces glorieuses annales de la force chrétienne, qui n'exigeront pas moins de neuf volumes, nous avons mis à contribution toutes les sources. Il va sans dire que dom Ruinart et Assemani se fondent tout entiers dans notre ensemble. Tout ce que les Bollandistes, tout ce que Surius pour les mois qu'ils n'ont pas traités, nous ont offert de ressources, a été mis en œuvre ; les Actes publiés isolément ou dans d'autres collections viennent aussi figurer, à leur rang, dans cette magnifique série. Il en résulte que, sur la totalité des Actes que nous insérons, plus des trois quarts sont entièrement inédits en français.

Quant aux règles que nous avions à suivre dans le jugement des pièces, nous nous sommes trouvés en présence de deux écoles de critique : la première, d'une sévérité outrée, l'autre, plus douce et aussi plus rationnelle. Nous ne contestons pas qu'il n'existe un certain nombre d'Actes que l'on doit ranger parmi les écrits absolument fabuleux ; mais le nombre en est infiniment moins grand qu'on ne l'a prétendu à certaine époque. Nous nous sommes abstenus de reproduire ces récits d'une origine suspecte et d'une

évidente invraisemblance ; mais lorsque certains Actes se sont présentés à nous, portant les caractères d'une haute antiquité, nous avons cru ne pas devoir en priver nos lecteurs ; et parce que ces écrits, remontant très-souven aux siècles de l'Église primitive, offrent l'expression de la doctrine et des mœurs d'une époque voisine du berceau de notre foi, et parce qu'il est hors de doute que beaucoup de faits réels s'y trouvent mêlés à des traditions moins sûres. Au reste, nous avons eu soin, ordinairement, d'avertir le lecteur, lorsque, pour ne pas frustrer son attente, nous croyions devoir lui présenter ces récits moins assurés, souvent empreints d'une haute poésie et toujours édifiants, et qui la plupart du temps sont les seuls documents qui nous donnent des détails sur des saints très-célèbres ; nous ajouterons tout à l'heure quelques indications, pour compléter son instruction.

Cette classe de monuments admis avec réserve est, au reste, fort peu nombreuse dans notre collection ; en retour, on y trouvera plusieurs pièces contre lesquelles Tillemont et Baillet ont exercé leur censure. Nous avons prouvé ailleurs, sur un sujet de détail (1), que les arrêts de ces hommes ne sont pas sans appel, et longtemps

1. *Histoire de sainte Cécile*, c. XXXV et XXXVI.

avant nous les Bollandistes n'ont pas craint de rappeler à l'examen, et de décider contradictoirement cent causes que ces juges superbes et prématurés croyaient avoir terminées dans le sens de leur système. Au fond, toute la question entre ces précurseurs du pyrrhonisme historique et nous est fort simple : il s'agit uniquement de savoir quelle valeur accorder à tels ou tels Actes des martyrs. Nous supposons d'abord qu'il s'agit de pièces anciennes c'est-à-dire dont la rédaction remonte, pour les plus modernes, à quelque mille à douze cents ans. Aux yeux de Tillemont et de Baillet, par cela seul que ces pièces ne sont pas contemporaines ou à peu près des événements qu'elles racontent, elles n'ont aucune valeur. Nous, au contraire, nous disons : Ces pièces ne contenant rien que de grave et d'édifiant, rien qui soit en contradiction avec les faits et les mœurs du temps, le préjugé est en leur faveur. Il serait injuste de supposer, sans preuves aucunes, que l'auteur a voulu se jouer de la postérité, et qu'il n'a pas formé son récit sur des monuments antérieurs et certains. Nous jugeons tout simplement des Actes des saints, comme tout le monde juge des documents sur lesquels repose l'histoire profane.

Nos hypercritiques opposent comme fin de non-recevoir à un grand nombre d'Actes, diverses méprises que l'on y

remarque relativement aux noms des consuls, ou même des empereurs, à l'emploi de certains termes, de certaines désignations d'offices, quelquefois de localités, qui se rapportent à des temps postérieurs aux événements racontés, et, pour ces motifs, ils se hâtent de placer ces pièces au rang des apocryphes. Nous pensons, avec les Bollandistes, qu'une telle mesure est trop sévère pour être toujours équitable. Nos savants adversaires n'ignoraient pas plus que nous ce qui eut lieu dans les Églises, aux v[e] et vi[e] siècles, lorsque, pour répondre à l'empressement des fidèles qui désiraient entendre lire les Actes des martyrs dans les assemblées saintes, on rédigea de toutes parts, dans un style plus suivi et plus oratoire, les antiques et vénérables récits de l'âge précédent. Les nouveaux rédacteurs, écrivant sous les yeux des évêques, se seraient gardés sans doute d'introduire dans leur narration des circonstances importantes qui jusqu'alors auraient été inouïes du peuple fidèle; mais doit-on s'étonner que, voulant suppléer au silence des titres originaux et des traditions sur les questions chronologiques, sur les détails de l'administration civile et judiciaire, sur la topographie, ils soient tombés çà et là dans quelques méprises? Quelle nuit profonde un si déplorable système ne répandrait-il pas sur les sources de l'histoire, si l'on était tenu d'abjurer tous les documents

anciens qui présentent de semblables incorrections? Dom Mabillon, le père de la diplomatique, et ses illustres successeurs dom Toustain et dom Tassin, ne nous ont-ils pas enseigné et démontré qu'il faut se garder de refuser la valeur historique à une charte, par cela seul que l'original ayant péri, la copie qui nous en reste présenterait quelques maladroites corrections de l'écrivain qui l'a transcrite?

Un autre sujet de répulsion pour Tillemont, Baillet et leurs adeptes, se trouve dans les faits merveilleux dont les Actes des martyrs sont remplis. Ce motif d'exclusion est cependant peu logique, quand il est allégué par des auteurs chrétiens qui admettent l'autorité des Actes publiés par dom Ruinart. Ces documents reconnus comme *sincères* par nos critiques ne sont le plus souvent qu'un tissu de prodiges ; on peut même dire que les Actes des martyrs, à ne les juger que sur la collection du savant bénédictin, semblent être autant un recueil de récits miraculeux, où éclate la puissance divine, qu'un ensemble des monuments du courage chrétien aux prises avec la mort et les supplices.

Le motif de rejeter tels ou tels Actes ne se tire donc pas du merveilleux des faits qu'ils relatent ; autrement, il faut les rejeter presque tous, à commencer par les plus

authentiques et les plus appuyés. Les faits miraculeux sont historiques comme les faits naturels, et en tirer une règle d'exclusion pour tels ou tels documents, c'est aller contre les lois d'une saine philosophie, et mettre en question l'une des bases de la démonstration chrétienne. C'est ainsi que le jansénisme préparait les voies à l'incrédulité. Assurément, nous ne voulons pas dire que l'on doive admettre un fait par la seule raison qu'il est merveilleux ; mais nous disons que cette qualité de merveilleux ne saurait être alléguée contre son existence, si d'ailleurs le récit qui le relate est grave et sérieux. Le christianisme est basé sur les miracles, et non-seulement sur ceux qui sont rapportés au Nouveau Testament, mais encore sur ceux qui, en vertu de la promesse de Jésus-Christ, s'opèrent dans l'Église depuis le commencement, et s'opéreront jusqu'à la fin des siècles ; mais aucune époque n'en devait voir et n'en vit un si grand nombre que l'âge des martyrs. Non-seulement les Actes admis de tous les critiques nous l'attestent, mais les plus grands docteurs ne cessent d'en rendre témoignage pour leur temps. Il suffit, pour s'en convaincre, de feuilleter saint Irénée, Tertullien, Origène, saint Cyprien, Eusèbe, etc. ; en un mot, tous les premiers auteurs chrétiens. Le dédain superbe de nos hypercritiques est donc le produit d'une inconséquence ou d'un

caprice ; ni l'un ni l'autre n'ont droit à nos respects. Nous honorons la science profonde de Tillemont, nous reconnaissons l'érudition variée de Baillet ; mais nous n'acceptons pas plus leur critique que nous ne voulons suivre leur théologie.

Dans le choix entre tant d'Actes qui se présentaient à nous, notre règle a donc été d'éviter les deux écueils d'une trop grande facilité et d'une excessive rigueur. Nous avouerons cependant que si quelque chose a dominé dans l'application de cette méthode, ce serait plutôt l'indulgence que la sévérité. Le respect pour des monuments antiques et traditionnels est un sentiment auquel nous nous soumettons d'autant plus volontiers, que les inconvénients qu'il présente sont moins graves, de toute façon, que ceux que pourrait faire encourir un dédain présomptueux et imprudent. Plus d'une fois, de nos jours même, la science est venue au secours des traditions légendaires, et sous ce rapport son rôle n'est pas fini. Après tout, nul collecteur des Actes des martyrs ne les a jamais présentés comme la continuation des Évangiles. Le but de ces recueils si aimés des vrais fidèles est d'édifier, et l'on a toujours droit d'espérer qu'un chrétien qui croit à la Bible, et qui connaît les promesses de Jésus-Christ, ne se scandalisera pas à la lecture de ces touchants récits qui offrent

une si vive application des principes de la morale révélée.

Nous dirons maintenant quelques mots sur la manière dont nous avons traité cette publication. La traduction de Drouet de Maupertuy étant assez répandue, nous l'avons souvent maintenue pour les Actes empruntés à la collection de dom Ruinart ; plus souvent encore nous l'avons retouchée et même refaite, lorsque ses imperfections le rendaient nécessaire. Quant aux autres Actes, qui sont incomparablement les plus nombreux, nous les avons donnés le plus littéralement qu'il a été possible, avec l'espoir qu'ils seront d'autant mieux accueillis de nos lecteurs, qu'ils leur sont moins connus. Dans la traduction de ces pièces, nous avons cependant cru devoir faire disparaître les superfétations évidentes, et corriger les fautes visibles que les copistes y ont plus d'une fois introduites. Ces libertés d'éditeurs, dont au reste nous n'avons pas abusé, étaient nécessaires dans une publication du genre de celle-ci, où les textes sont donnés sans notes, et où l'on a voulu, par-dessus tout, éviter tout ce qui rappellerait la dissertation.

Nous devons aussi avertir le lecteur que, dans la traduction des noms propres, nous avons souvent préféré la forme originale du nom à celle qui s'est introduite dans

le langage vulgaire, lorsque cette dernière est par trop éloignée du génie des langues anciennes. Ainsi nous disons saint Ferrution, au lieu de saint Fergeux ; au contraire, nous disons saint Denys et non pas saint Dionysius. Il nous semble utile de donner cet avertissement.

Ce premier volume embrasse tous les Actes des martyrs, depuis le commencement de l'Église jusqu'à l'ouverture de la persécution de Décius. On trouvera les sources indiquées sur la table que nous avons placée à la fin du volume.

Pour le Ier siècle, nous donnons treize récits. Les plus importants, après les Actes de saint Jacques le Mineur, les seuls qui soient donnés par dom Ruinart pour cette période, sont ceux de saint Barnabé, de saint Mathias, de saint Pierre, de saint Marc, de saint André, de saint Timothée, de saint Clément et de saint Lazare. Les autres, moins appuyés peut-être, présentent cependant un intérêt réel. Quant au récit sur le martyre de saint Paul, nous ne le donnons pas comme historique, bien qu'il renferme certaines particularités qui sont assurément fondées.

Le IIe siècle est représenté par vingt-huit récits. Quatorze d'entre eux ne se trouvent pas dans la collection de dom Ruinart. Les plus importants sont ceux de sainte

Sérapie et de sainte Sabine, de saint Gétuliu , de saint Denys de Paris, des saints Speusippe, Éleusippe et Méleusippe. Parmi les autres, qui offrent tous des détails intéressants, nous avons admis ceux de saint Alexandre I[er], bien qu'ils soient sujets à quelques difficultés ; mais l'antiquité de cette pièce, qui était lue publiquement dès le temps de saint Adon, lui a fait trouver grâce devant nous.

La première moitié du III[e] siècle offre dix narrations, sur lesquelles six sont inédites en français. On y verra avec plaisir les Actes de saint Irénée, des saints Andoche, Thyrsus et Félix, des saints Félix, Fortunat et Achillée, et des saints Ferréol et Ferrution, qui tous se rattachent aux origines de nos Églises des Gaules. Les Actes des papes saint Calixte et saint Urbain ne sont pas exempts de quelques objections, sur plusieurs détails ; mais il nous a semblé, comme pour ceux de saint Alexandre, que leur ancienneté, garantie par les extraits qu'en donne saint Adon, devait nous porter à les conserver.

Quant aux Actes placés dans l'Appendice, la préface dont nous les avons fait précéder explique les motifs qui nous ont engagés à les produire. Nous avons la confiance qu'ils seront lus avec intérêt, et d'autant plus qu'ils sont tous à peu près inconnus de nos jours.

On s'étonnera peut-être que nous n'ayons pas inséré

les Actes de sainte Cécile, à leur place, entre ceux de saint Calixte et ceux de saint Urbain. Mais il nous a semblé que, publiés à part, avec tous les accessoires historiques et critiques dont nous les avons entourés, ils formaient comme une sorte d'introduction à l'œuvre de nos confrères, et que par là même il était moins à propos de les reproduire de nouveau, dans une collection où ils ne pourraient paraître qu'à la condition de perdre un avantage que nous eussions voulu assurer à tous les Actes que nous donnons ici.

Il ne nous reste plus qu'à placer cet ouvrage sous la protection des saints Martyrs, à la gloire desquels il est consacré. Qu'ils daignent le bénir et le faire servir à l'édification des fidèles ; c'est le vœu que nous déposons à leurs pieds.

Fr.-Prosper Guéranger,
Abbé de Solesmes.

Abbaye de Solesmes, le 21 *janvier* 1856,
en la fête de sainte Agnès, vierge et martyre.

LES ACTES

DES MARTYRS

PREMIER SIÈCLE.

I.

LE MARTYRE DE SAINT JACQUES LE MAJEUR, APOTRE.

(L'an de Jésus-Christ 43 ou 44.)

Après le martyre de saint Étienne rapporté dans les Actes des apôtres, le premier dont il soit fait mention dans ce livre sacré, est celui de saint Jacques le Majeur. (*Act.* XII. 2.) Les circonstances de la mort du saint apôtre, qui, le premier de tous ses frères, répandit son sang pour Jésus-Christ, ne sont point arrivées jusqu'à nous, à la réserve d'un seul trait qui nous a été conservé par Clément d'Alexandrie, dans son ouvrage perdu des *Hypotyposes*, dont le fragment qui suit a été heureusement reproduit par Eusèbe, dans son *Histoire ecclésiastique*, liv. II, chap. IX.

Dans le même temps, c'est-à-dire sous le règne de l'empereur Claude, le roi Hérode entreprit de persécuter quelques membres de l'Église, et fit périr par le glaive Jacques, frère de Jean. Dans le septième livre de ses *Institutions*, Clément rapporte du même Jacques une chose tout à fait digne de mémoire, selon qu'il l'avait apprise des anciens. Il dit donc que celui qui avait mis Jacques en jugement, voyant avec quelle liberté il confessait la foi du Christ, fut touché de sa constance, et confessa lui-même qu'il était chrétien. Ils furent, dit-il, l'un et l'autre conduits ensemble au supplice.

Dans le trajet, cet homme ayant prié Jacques de lui pardonner, l'apôtre s'arrêta un instant, puis il lui dit en l'embrassant : « La paix soit avec toi. » Et ils furent ainsi tous deux décapités en même temps.

II.

LE MARTYRE DE SAINT BARNABÉ, APOTRE DES GENTILS.

(L'an de Jésus-Christ 53.)

Ce récit est emprunté à une Vie de saint Barnabé, écrite par Alexandre, moine de l'île de Chypre, qui l'a composée d'après d'anciens monuments. Le P. Papebrok, qui l'a publiée sur un manuscrit du Vatican, la donne comme un document digne de respect.

Barnabé, ayant pris avec lui Marc, fit voile pour l'île de Chypre. Il la parcourut tout entière, et convertit plusieurs peuples à la foi du Christ ; puis il vint à Salamine, où il s'arrêta quelque temps. Il y annonça le royaume de Dieu, et y opéra plusieurs miracles ; à sa voix, une grande multitude des habitants de cette ville embrassa la foi chrétienne. Tous les jours de sabbat, il discutait dans la synagogue avec les Juifs, et leur prouvait, par les témoignages des saintes lettres, que Jésus est le Christ que Dieu avait promis.

Tout le monde révérait Barnabé, et admirait en lui une certaine grâce toute divine qui reluisait sur son visage. Car il avait un air très-grave, un maintien modeste, et son vêtement était fort simple. Tels vous apparaissent ceux qui, méprisant les délices, s'exercent à la pratique des vertus. Il avait les sourcils arqués, et ses yeux, exprimant une douce gaieté et une certaine gravité, n'avaient rien de sévère ; il les tenait modestement baissés. Sa bouche pleine de charmes et ses lèvres vermeilles distillaient la suavité du miel ; il ne proférait jamais une parole qui n'eût quelque utilité. Sa démarche était composée, mais éloignée de toute ostentation. Enfin, sous quelque aspect qu'on l'envisageât, l'apôtre Barnabé apparais-

sait comme une belle et droite colonne divine, éclatante de la splendeur de toutes les vertus.

Lorsqu'il évangélisait ainsi la ville de Salamine, survinrent quelques Juifs de la Syrie qui cherchaient à soulever la foule en vomissant contre lui mille injures. Ils combattaient sa doctrine, et soutenaient qu'il n'enseignait que des erreurs, ajoutant que celui qu'il appelait Jésus-Christ était un certain imposteur qui avait toujours été opposé à Dieu même, et qui rejetait la loi, les prophètes et l'observance du sabbat. Ils cherchèrent donc une occasion favorable pour mettre à mort Barnabé.

Le saint apôtre ayant assemblé tous les frères : « Vous savez, leur dit-il, comment j'ai constamment vécu au milieu de vous, donnant des avis à chacun, et vous exhortant à demeurer toujours fortement attachés à la foi et à la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à garder ses préceptes et à défendre à votre esprit et à votre main toute œuvre mauvaise. Car il faudra que nous comparaissions tous devant le tribunal du Christ, afin que chacun reçoive ce qu'il aura mérité en cette vie, soit en bien, soit en mal. La figure de ce monde passe, et le Seigneur doit venir du ciel pour juger les vivants et les morts. Ne vous laissez donc point aller à la négligence, et sachez que le Seigneur viendra au moment que vous n'y pensez pas. Supportez de bon cœur les peines et les travaux de cette vie, affermissant vos cœurs par l'espérance ; car l'avénement du Seigneur est proche. Souvenez-vous de ce que je vous ai dit souvent, que les choses de la vie présente, la prospérité comme l'adversité, sont courtes et caduques, et que tout cela passe vite ; au contraire, les biens de la vie future sont immuables, éternels, sans fin. Car le royaume des cieux ne saurait avoir de terme, et le jugement universel ne sera jamais réformé ; mais il accablera perpétuellement ceux qui ont passé leur vie dans le péché, d'une peine éternelle et qu'ils ne verront jamais finir. Employez donc tous vos soins à vivre de telle sorte qu'en ce dernier jour vous soyez trouvés sans péché, sans

tache, afin de n'être pas précipités dans la géhenne éternelle. Rappelez-vous combien de miracles, combien de prodiges Dieu lui-même a opérés au milieu de vous par moi son serviteur, et priez pour moi. Car je vais incessamment être immolé, et le temps est arrivé de quitter ce corps mortel, ainsi que Notre-Seigneur Jésus-Christ me l'a fait connaître. J'ai combattu un bon combat, j'ai terminé ma course, j'ai conservé la foi ; et maintenant je vais recevoir la couronne de justice qui m'est réservée, non pas seulement à moi, mais encore à tous ceux qui auront combattu pour la confession du nom de Jésus-Christ. »

Ayant ainsi parlé, il pria Dieu avec tous les frères ; et ils répandirent beaucoup de larmes, parce que l'apôtre leur avait dit qu'il était sur le point de quitter la vie.

Barnabé prit ensuite le pain et le calice ; et après avoir célébré les sacrés mystères selon le rite usité, il se communia de l'Eucharistie, puis il la distribua aux frères. Cela étant fait, il se retira à l'écart avec Marc, et lui dit : « Il faut qu'aujourd'hui je sois mis à mort par les mains des Juifs infidèles ; pour toi, sors de la ville du côté de l'occident ; tu y trouveras mon corps ; après que tu l'auras enseveli, quitte l'île de Chypre, et va trouver Paul. Tu demeureras avec lui jusqu'à ce que le Seigneur ait disposé de toi ; car ton nom doit être célèbre dans l'univers entier. »

Barnabé entra ensuite dans la synagogue, pour instruire les Juifs eux-mêmes, s'efforçant de les convaincre que le Seigneur Jésus-Christ est le Fils du Dieu vivant. Les Juifs qui étaient venus de la Syrie, entrant alors en fureur, sortent de la synagogue, se jettent sur l'apôtre, et le précipitent dans un obscur réduit de la synagogue, où ils le gardèrent durant toute la nuit. Après qu'ils l'eurent tiré de prison, ils lui firent endurer divers tourments ; enfin des hommes pervers le lapidèrent ; puis ayant allumé un grand bûcher, ils y jetèrent son corps, afin qu'il n'en restât plus le moindre vestige. Mais la providence divine permit que le corps de l'apôtre subsistât

tout entier, et qu'il ne fût pas même endommagé par le feu. Marc, conformément à la recommandation de Barnabé, sortit de la ville du côté de l'occident, accompagné de quelques frères, enleva secrètement le corps de l'apôtre, et l'ensevelit dans une caverne éloignée de la ville d'environ cinq stades. Lorsqu'ils furent rentrés à Salamine, ils le pleurèrent avec de grands gémissements.

En ce temps-là il s'éleva une grande persécution contre l'Église de la ville de Salamine, et tous les fidèles furent dispersés de côté et d'autre : ce qui fut cause que le tombeau du saint apôtre Barnabé demeura ignoré.

Marc, ayant quitté l'île de Chypre, se retira auprès de Paul, qui était alors à Éphèse, et l'instruisit du martyre de Barnabé. A cette nouvelle, Paul fondit en larmes. Il retint Marc auprès de lui. Dans la suite, l'apôtre Pierre ayant reçu l'ordre du Ciel d'aller à Rome, il emmena avec lui Marc, qu'il regardait comme un fils qu'il eût engendré. Lorsqu'ils étaient dans la ville de Rome, Marc écrivit l'Évangile ; Pierre le lut, et ayant reconnu qu'il avait été écrit par l'inspiration du Saint-Esprit, il lui donna son approbation. Il conféra ensuite l'ordination à Marc par l'imposition des mains ; et comme il le jugea très-propre à la prédication de la foi, il l'envoya à Alexandrie, ville d'Égypte, et dans la Libye et la Pentapole. Lorsqu'il y fut arrivé, Marc prêcha l'Évangile de Jésus-Christ dans ces contrées, où il convertit au Christ un grand nombre d'habitants. Après avoir ainsi planté la foi de Dieu en ce pays, il fut couronné du martyre dans la ville d'Alexandrie.

III.

LE MARTYRE DE SAINT JACQUES, PREMIER ÉVÊQUE DE JÉRUSALEM.

(L'an de Jésus-Christ 61 ou 62.)

Ce récit est emprunté à l'Histoire Ecclésiastique d'Eusèbe, qui l'a tiré lui-même d'Hégésippe, historien du IIe siècle, dont nous ne possédons plus que quelques fragments.

Après l'ascension de Jésus-Christ et la venue de l'Esprit-Saint, saint Jacques, frère du Seigneur, prit avec les apôtres le gouvernement de l'Église. On le nommait le Juste dès le temps même du Fils de Dieu, et c'était par un nom si saint qu'on le distinguait de quelques autres, qui, comme lui, portaient le nom de Jacques. Il fut consacré à Dieu dès le sein de sa mère ; il ne but jamais ni vin, ni aucune autre liqueur qui pût enivrer, et il garda une perpétuelle abstinence de viande. Il ne prenait aucun soin de sa chevelure ; jamais rasoir n'y toucha, et l'usage du bain lui fut toujours inconnu.

Une sainteté si éminente lui fit accorder l'entrée du sanctuaire, qui n'était ouvert qu'aux prêtres, et il eut comme eux le privilége de porter la robe de lin. Il avait coutume d'aller au temple aux heures qu'il n'y avait personne ; et là, prosterné devant Dieu, il priait pour les péchés du peuple, et il demeurait si longtemps dans cette posture, que ses genoux s'endurcirent comme la peau d'un chameau. Ce fut cette assiduité à la prière, et cette ardente charité, qui lui firent mériter d'être appelé la justice du peuple de Jérusalem, sa forteresse, et sa défense. C'est ce que les prophètes avaient prédit de lui.

Cependant quelques-uns de ceux qui étaient engagés dans les différentes sectes qui partageaient alors les Juifs, s'adressèrent à lui, et lui demandèrent ce qu'on devait croire de Jésus-Christ. Il leur répondit que Jésus-Christ était le Sauveur

du monde : et cette réponse si nette et si précise en ayant persuadé plusieurs, ils crurent que Jésus était en effet le Christ qu'ils attendaient. La plupart de ces sectes n'admettaient ni la résurrection, ni le dernier avénement du Messie, ni l'éternité des supplices et des récompenses; mais ceux qui furent assez heureux pour être éclairés des lumières de la foi par le ministère de saint Jacques, renoncèrent aussitôt à leurs anciennes erreurs, et reçurent des vérités qu'ils avaient jusques-là rejetées.

La conversion de ces Juifs, parmi lesquels se trouvaient des personnes de considération et d'un rang distingué, jeta le trouble et la confusion dans la synagogue. Les pharisiens et les docteurs de la loi se mirent à crier en tumulte que leur religion allait être renversée, que presque tout le peuple séduit se laissait entraîner à la fausse créance que Jésus de Nazareth était le Messie ; enfin s'étant rassemblés, et ayant délibéré un moment entre eux, ils vont trouver saint Jacques, et lui parlent en ces termes : « Nous venons te prier et t'exhorter tous ensemble d'employer tout le pouvoir que la sainteté de ta vie t'a donné sur l'esprit du peuple, pour le porter à renoncer à ces nouveautés dangereuses, qui en ont déjà perverti plusieurs : détrompe-les de la fausse opinion où ils sont, que ce Jésus est véritablement le Messie qui nous est promis. Tu vois que la grande fête de Pâques rassemble ici de toute la Judée un peuple nombreux ; inspire-lui les sentiments qu'il doit avoir de cet imposteur; nous savons que rien n'est plus pur que ta vertu, et nous sommes convaincus que ta probité est hors d'atteinte à la faveur et à l'intérêt. Persuade donc à ce peuple de ne plus s'attacher à ce vain fantôme de Messie ; monte sur la terrasse du temple, afin que, de ce lieu élevé, tu puisses être entendu de toute cette multitude de Juifs et de gentils, que la solennité a fait venir de toutes parts à Jérusalem. »

Les pharisiens ayant ainsi obligé saint Jacques à monter sur la plate-forme du temple, ils lui crièrent: « Saint homme,

fais entendre ta voix à ce peuple ; il est dans l'erreur, en adorant un certain Jésus qui a été attaché à une croix ; enseigne-lui ce qu'il faut qu'il croie de cet homme ; parle, explique-toi ; tes paroles seront pour nous et pour ce peuple comme autant d'oracles prononcés par la bouche de la vérité même. » Alors saint Jacques, élevant sa voix, leur répondit : « Pourquoi m'interrogez-vous touchant Jésus, Fils de l'homme ? Sachez qu'il est assis à la droite de la souveraine puissance de Dieu, et qu'il doit un jour paraître au milieu des nuées, pour juger de là tout l'univers. »

Un témoignage rendu à la divinité de Jésus-Christ d'une manière si authentique et si peu attendue servit beaucoup à confirmer les nouveaux chrétiens dans la foi qu'ils venaient d'embrasser. Ils s'écrièrent tout d'une voix : « Gloire au Fils de David, honneur et gloire à Jésus. » Mais, d'un autre côté, les docteurs de la loi et les pharisiens, se voyant si loin de leur attente, se disaient l'un à l'autre : « Qu'avons-nous fait ? toute notre prudence n'aura donc servi qu'à fortifier cette nouvelle secte d'un témoignage si considérable ? Allons, courons venger, et notre religion outragée, et notre politique trompée. Montons sur la terrasse du temple, et que celui qui a fait une injure si sensible à l'une et à l'autre, soit précipité à la vue du peuple, et qu'il apprenne aux autres par sa mort qu'on ne renonce pas impunément à la religion de nos pères pour embrasser les nouveaux dogmes d'un inconnu. »

Ils se mirent en même temps à crier : « Quoi ! l'homme de Dieu est aussi dans l'erreur ! » et ce fut alors que l'on vit s'accomplir ces paroles qu'on lit dans la Sagesse : « Mettons à mort le Juste, parce qu'il nous est à charge. » Animés d'une fureur aveugle, ils montèrent sur la terrasse du temple, et en précipitèrent le saint. Cependant il ne mourut pas d'abord, et il eut encore assez de force pour se mettre sur les genoux, et pour adresser à Dieu cette prière : « Seigneur, pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font. » Mais ces hommes, moins hommes que des tigres, s'écrièrent : « Il faut le lapider » ; et à l'instant

même ils font tomber sur lui une grêle de pierres. Il n'y en eut qu'un d'entre eux qui, touché de quelque sentiment d'humanité, dit aux autres : « Arrêtez ! que faitez-vous ? Le Juste prie pour vous, et vous le faites mourir. » Ces paroles toutefois furent sans effet, et elles n'empêchèrent pas qu'un foulon ne déchargeât de toute sa force sur la tête du saint un coup d'une espèce de massue de bois dont les foulons se servent pour apprêter leurs étoffes ; et ce coup mit fin au martyre du Juste et à sa vie. Son corps fut enterré au même lieu, et son tombeau est encore là, tout près du temple. Jacques fut aux Juifs et aux gentils un témoin irréprochable de la divinité et de la mission de Jésus-Christ. Mais bientôt eut lieu le siége de Jérusalem par Vespasien, et les Juifs furent emmenés en captivité.

IV.

LE MARTYRE DE SAINT MATHIAS, APOTRE.

(L'an de Jésus-Christ 62.)

Nous prenons ces Actes dans une relation de la mort du saint apôtre écrite au moyen âge par un savant moine de Saint-Euchaire de Trèves. d'après un document en langue hébraïque, qui lui avait été confié par un rabbin. Le P. Henschenius a donné ce précieux récit dans les *Acta Sanctorum*.

L'an trente-trois, plus ou moins, après la passion du Seigneur, le président Festus étant mort, et Albin n'étant pas encore arrivé à son poste, Ananus le Jeune, qui avait succédé à Caïphe dans le souverain pontificat, et qui se montrait très-hostile aux disciples du Seigneur, réunit le conseil des Juifs, et s'étant fait amener quelques-uns d'entre eux, parmi lesquels se trouvait Jacques, le frère de Jésus, il les fit punir de mort.

Vers ce même temps, le bienheureux apôtre du Seigneur, Mathias, parcourait la Judée, annonçant la parole de la vie éternelle, et par ses prodiges et ses miracles il convertit au Seigneur un grand nombre des enfants d'Israël Car au nom

du Christ, il guérissait les lépreux, redressait les boiteux, chassait les démons des corps des possédés, rendait la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la vie aux morts. Il instruisait les hommes sur la sainteté de la vie et des mœurs, et sur la religion. Il reconnaissait avec les Juifs la sainteté de Moïse, et avouait que la loi était digne de tout respect ; mais en même temps il leur inculquait que, sous la paille de la lettre, elle cachait les plus grands mystères du Christ et de l'Église. Il la leur expliquait par de nombreux discours, et leur démontrait par le texte même de la loi que Moïse avait préfiguré le Christ sous divers emblèmes, et par les prodiges qu'il opérait ; que les prophètes l'avaient annoncé, et que Dieu le Père l'avait envoyé dans le monde pour la rédemption du genre humain et l'avait manifesté par la Vierge ; et il confirmait sa doctrine par les miracles les plus éclatants.

Parcourant ainsi les bourgs et les villes, en faisant du bien et en prêchant la parole de Dieu, il arriva dans une ville de Galilée qu'on appelle en latin Giscala. Étant entré dans la synagogue, il annonça la religion du Christ, d'après l'Écriture de la loi. Mais les Juifs s'efforçaient de contredire ses paroles, en maudissant le Nom saint par des blasphèmes et des imprécations. Et comme l'apôtre n'en insistait qu'avec plus d'énergie sur la venue du Christ, ses adversaires, outrés de fureur, se saisirent de sa personne et le jetèrent dans les fers ; puis ils allèrent en porter la nouvelle au prince des prêtres et aux anciens, et leur dirent : « Nous avons rencontré un disciple de ce Jésus crucifié qui se disait le Fils de Dieu, et nous l'avons arrêté, parce qu'il endoctrinait le peuple dans les synagogues et dans les places publiques. C'est à vous de voir ce qu'il faut faire. Pour nous, après avoir examiné cet homme sur plusieurs points de la loi, nous avons trouvé qu'il s'élève contre elle ; mais il est très-versé en tout ce qui la concerne ; et il se glorifie d'avoir eu pour maître Siméon. Il est d'une noble origine ; il est fort distingué et très-agréable au peuple. C'est pourquoi nous avons pensé que

nous ne devions rien entreprendre contre lui, sans un ordre de votre autorité. »

Quelques membres de la synagogue du prince des prêtres leur dirent : « Notre loi, vous le savez, nos frères, défend de condamner qui que ce soit autrement que sur son propre aveu, ou sur la déposition de témoins véridiques, selon qu'il est écrit : « Toute sentence doit être appuyée sur « le témoignage de deux ou trois témoins ; et personne ne « doit être puni sans cette formalité. » Mais ils répondirent : « Nous avons trouvé cet homme cherchant à pervertir le peuple par toute la Galilée, soit dans les synagogues, soit dans des réunions privées, et prêchant partout la doctrine de Jésus de Nazareth, qui a été crucifié, selon la sentence des princes des prêtres. Enfin, il n'est ni ville ni hameau où cet homme exécrable n'ait introduit la nouvelle secte, et il ne craint pas de blasphémer contre Moïse, contre le lieu saint et contre la loi. Nous sommes témoins de ces faits. » Ananus dit alors : « Dites-nous son nom. — Mathias, répondirent-ils, né à Bethléem de Juda. » Le pontife ajouta : « Comme il n'est expédient ni à nous ni à notre nation que la doctrine de Jésus se propage, qu'on l'amène, afin que si par ignorance il a avancé quelque erreur, il l'expie par la pénitence ; et que, s'il en est autrement, il subisse la peine de sa prévarication. » Ils se retirèrent aussitôt, et, accompagnés des ministres du pontife et d'autres chefs des magistrats, ils amenèrent le bienheureux apôtre dans le sein du conseil.

Le pontife, fixant les yeux sur lui, dit : « Tous les membres de cette assemblée, ou plutôt l'univers entier, savent en quel état d'humiliation est tombée notre république ; et on doit l'attribuer, non point à nos fautes, mais à la perversité de quelques-uns qui sont sortis du milieu de nous ; enfin, à l'avarice, ou, si l'on veut, aux exigences des présidents romains. Car il ne faut pas nommer certains hommes avides de nouveautés, formant des sectes, qui ont perverti autant de milliers de Juifs que les armées romaines en ont fait périr. Vous ne

l'ignorez pas ; car ces choses-là, à cause de leur énormité même, n'ont pu être cachées, et elles répandaient la terreur en tous ceux qui en ressentaient la présence, ou plutôt qui les voyaient. Mais cette futile invention a complétement disparu avec ses auteurs, non toutefois sans jeter sur notre nation un opprobre digne de nos larmes ; et il ne s'est trouvé personne qui, après eux, ait cherché à retirer le peuple de leur superstition ou hérésie. Je veux parler de Judas de Galilée et du magicien Théodas, desquels personne ne se souvient depuis leur mort, loin de vouloir les vénérer ou les imiter. Mais le principal de ces hérésiarques, c'est Jésus de Nazareth, qui, s'annonçant comme Dieu et Fils de Dieu, détournait de l'observation de la loi qu'il méprisait, et sut par ses miracles ou ses prestiges s'attirer les regards, puis gagner les esprits de la multitude. Il pratiquait cependant les ordonnances de cette loi qu'il dédaignait, approuvant ainsi par sa conduite ce que ses paroles condamnaient.

« Mais à quoi bon s'étendre sur un pareil sujet ? Nous savons que la loi a été donnée par le Seigneur à notre saint Moïse, qu'elle a été approuvée en paroles et en actes par les patriarches, et observée pareillement par les prophètes, auxquels Dieu a conféré le don d'opérer des miracles tels que Jésus n'a jamais pu en faire. En effet, qui ignore que Moïse s'entretenait avec le Seigneur comme on parle à un homme ? Qui ne sait qu'Élie fut enlevé au-dessus des astres dans un char de feu ? Qui n'a pas appris que le cadavre d'Élisée ressuscita un mort qu'on avait jeté dans son sépulcre ? Qui jamais a douté que bien d'autres serviteurs de Dieu n'aient opéré grand nombre de miracles? Cependant aucun d'eux n'a usurpé la dignité du nom de Dieu, aucun n'a inventé une loi nouvelle. Enfin les saints prophètes, sous un vêtement abject, d'une voix humble, qu'on entendait à peine, ont parlé, non pas d'eux-mêmes, mais entraînés par l'impétuosité du Saint-Esprit. Mais lui, qui faisait tout par ostentation, il aimait à répandre de tous côtés ses vaines paroles ; et sa folie alla si loin qu'il en

vint jusqu'à déchirer par ses injures les princes des prêtres, appelant hypocrites les scribes et les pharisiens. Qui des prophètes a eu une telle audace ? Mais il trouva une fin digne de sa témérité. Et plût à Dieu que sa mémoire eût péri avec lui, et que personne n'eût entrepris de faire revivre les erreurs de sa doctrine !

« Malheureusement, tout le contraire est arrivé. Aussi, voyez comme le temple saint, la ville sainte, les lois de nos pères, tout est dans la dépendance du président romain et des lois romaines. Et il ne se trouve personne qui prenne part à notre malheur, personne qui en ait de la compassion, personne qui invoque la justice ; on n'y pense même pas. Nous sommes traînés devant des juges païens, et nous supportons cet affront ; on nous séduit, et nous applaudissons ; nos possessions sont livrées au pillage, et nous nous taisons. Ce sont surtout ces Galiléens qui nous livrent au pouvoir des Romains, lorsqu'ils ne rougissent pas de faire retomber sur nous et sur notre nation le sang de Jésus, comme d'un innocent. Il nous est donc expédient que quelques-uns périssent, plutôt que de voir les Romains désoler notre pays et détruire notre nation. De deux maux qu'on ne peut éviter, il faut choisir le moindre et le plus tolérable. Néanmoins, il est plus louable de ramener les errants et de leur porter le remède du salut, que de se réjouir de leur mort volontaire et de leur perte. Nous-mêmes qui sommes placés au milieu des périls, nous ne désirons le malheur de qui que ce soit ; au contraire, selon qu'il convient à notre dignité, nous nous empressons de tendre la main à ceux qui sont tombés, de corriger ceux qui sont dans l'erreur, de porter secours à ceux qui sont en danger. Que cet homme donc considère la mansuétude de notre cœur, tandis qu'il en est encore temps : on lui accorde un délai, afin que la réflexion le ramène à la religion de ses pères. Il peut aussi alléguer ce qui convient pour sa défense, et répondre par des paroles d'excuse ou de justification aux accusations intentées contre lui. »

Le bienheureux Mathias, étendant alors les mains vers le ciel, leur dit : « Mes frères, j'ai peu de choses à dire sur ce qu'on me reproche, et que vous appelez des crimes ; car la qualité de chrétien n'est pas un crime, mais un titre de gloire. En effet, le Seigneur dit par un prophète : « Dans ces der-« niers jours, je donnerai à mes serviteurs un nom nouveau. » Le pontife Ananus l'interrompit aussitôt : « Comment ! ce n'est pas un crime de mépriser la loi sainte, de déshonorer Dieu, et de passer sa vie à prêcher des doctrines vaines, fabuleuses et pleines de superstition ? » Le bienheureux Mathias répondit : « Si vous voulez prêter l'oreille à mes paroles, je vous démontrerai que la doctrine que nous prêchons n'est point une fable, mais qu'elle est appuyée sur le témoignage de la loi dès le commencement.

« Le Dieu de nos pères fit sortir Abraham de Ur en Chaldée, et lui promit de lui donner en héritage, ainsi qu'à sa postérité, la terre de Chanaan, bien qu'il n'eût ni fils ni filles, et que son épouse Sara fût stérile. Et c'est de cela qu'il est écrit : « Abraham crut à Dieu, et il lui fut imputé à justice. » Et le Seigneur parla à Abraham, lui disant : « Je reviendrai vers « vous, selon ma promesse, et Sara aura un fils. » C'est donc en vertu de la promesse que notre père Abraham eut un fils, qu'il nomma Isaac. D'Isaac est né Jacob, lequel enleva par surprise à son frère son droit d'aînesse. Il fut l'élu du Seigneur, afin que par lui la promesse portât son fruit, ainsi que dit l'Écriture : « J'ai aimé Jacob, et j'ai haï Ésaü. » Et comme Ésaü persécutait Jacob, au point même de vouloir le tuer, Jacob s'en alla en Mésopotamie de Syrie chez Laban, et il le servit comme un mercenaire, jusqu'au moment où Dieu lui dit : « Retourne au pays de ta naissance ; je serai avec toi, je « te protégerai et te délivrerai. » Étant donc parti avec une nombreuse famille et de grandes richesses, et s'étant arrêté à Pharan, un homme s'approcha et lutta avec lui jusqu'au matin, lequel lui dit alors : « Laisse-moi aller, voici l'aurore. » Jacob lui répondit : « Je ne te laisserai point partir que tu ne

« m'aies béni. » Et il le bénit, et lui dit : « Tu ne te nommeras « plus Jacob, mais ton nom sera Israël. » Et comme Jacob lui demandait comment il s'appelait : « Pourquoi, dit-il, veux-tu « savoir mon nom, qui est admirable ? » Jacob partit de là, et avec lui les douze patriarches, qui lui étaient nés dans une terre étrangère. Dieu choisit l'un d'eux, et l'envoya devant en Égypte comme un solide appui et un sauveur, afin que, dans le temps de l'affliction, il fût à portée de les secourir eux et leurs familles. Dans la suite, la famine étant survenue en la terre de Chanaan, Israël descendit en Égypte avec soixante-dix personnes ; et nos pères se fixèrent dans les villes de Gessen, où ils se multiplièrent prodigieusement.

« Longtemps après, ils eurent à endurer de la part des Égyptiens bien des tribulations. Alors parut Moïse, cet homme puissant et instruit. Contraint de fuir la persécution de Pharaon, il s'était retiré au pays de Madian. Un jour qu'il paissait dans le désert les brebis de son beau-père Jéthro, le Seigneur lui apparut dans un buisson tout en feu. Et comme il s'approchait pour voir cette merveilleuse apparition, le Seigneur lui dit : « Quitte ta chaussure. » Ce qui, mes frères, je parle à des hommes qui connaissent la loi, signifiait une réprobation. Et le saint homme, qui le comprenait, lui répondit : « Je vous en conjure, Seigneur, envoyez celui que « vous devez envoyer » ; par où il signifiait d'avance ce qu'il écrit ensuite aux enfants d'Israël, disant : « Le Seigneur vous « donnera d'entre vos frères un prophète comme moi : vous « l'écouterez en tout ce qu'il vous dira. » Le Seigneur dit à Moïse : « Voici que ton frère Aaron vient au-devant de toi » ; donnant ainsi à entendre que la plénitude des temps n'était pas encore accomplie, où se manifesterait ce véritable messager qui devait délivrer son peuple, non des mains de Pharaon, qui était une figure, mais de la puissance spirituelle signifiée par ce roi, c'est-à-dire le diable ; car tout ce qui arriva alors était une figure.

« L'ancienne Pâque célébrée matériellement par nos pères

renfermait de très-grands mystères, qui sont rendus sensibles aux moins clairvoyants. En effet, à quoi sert pour la conscience la manducation de l'agneau ? Pourquoi vous ceignez-vous les reins ? Pourquoi portez-vous un bâton à la main, et une chaussure aux pieds ? Toutes ces choses, mes frères, quoique vous ayez la science de la loi, si vous ne les voyez des yeux de la foi, comme il est écrit, vous ne les comprendrez point. En effet, comment le sang de l'agneau répandu sur les deux jambages et sur le linteau de la porte nous délivrerait-il de l'exterminateur, s'il ne signifiait la croix de Jésus qu'on appelle le Christ ? Et c'est de lui que parle Isaïe, lorsqu'il dit : « Il sera conduit comme une brebis à la boucherie. » Et il ajoute : « Il a été mis au rang des scélérats. »

Le pontife, entendant le nom de Jésus, entra en fureur et s'écria : « C'est donc pour détruire la loi que tu parles ainsi ? Ne sais-tu pas qu'il est écrit : « S'il s'élève en Israël quelque « prophète ou rêveur qui cherche à vous faire abandonner la « loi du Seigneur votre Dieu, que cet homme meure. » Saint Mathias répondit : « Le prophète dont nous parlons n'est pas un simple prophète, mais encore le Seigneur des prophètes, le Fils de Dieu, Dieu lui-même, dont la divinité est attestée par des preuves irréfragables. Et c'est pour ce motif que j'ai cru en lui, et j'espère que je persévérerai dans la confession de son nom. » Ananus lui dit : « Si on t'accorde un délai, promets-tu de te repentir ? » Saint Mathias répondit : « Loin de moi une si détestable pensée ! J'abandonnerais, non par un repentir, mais par l'apostasie, la vérité que j'ai une fois connue ? Non, jamais. Je crois du fond du cœur, je confesse publiquement que Jésus de Nazareth, que vous avez renié et livré, est le vrai Fils de Dieu, de même substance avec le Père et coéternel à lui. Je suis serviteur du Christ, je ne puis être autre chose. »

A ces paroles, le pontife, se bouchant les oreilles et grinçant des dents, s'écria en fureur : « Il a blasphémé ! » Puis il ajouta : « Qu'il écoute le texte de la loi. » Et on lut ce pas-

sage, relatif à la circonstance : « Tout homme qui maudira son Dieu, portera la peine de son péché ; et celui qui blasphémera le nom du Seigneur, qu'il meure. Tout le peuple le lapidera ; et que personne ne l'épargne, afin d'ôter le mal du milieu d'Israël. » Et comme le saint apôtre n'était ni ébranlé par les menaces, ni amolli par les caresses, le pontife prononça contre lui la sentence de mort, et lui dit : « Ta propre bouche te condamne : que ton sang retombe sur ta tête. » Et on le conduisit au supplice.

Lorsqu'il fut arrivé à Bethlaskila, autrement la maison des lapidés, il fit faire silence, et dit : « Pourquoi, mes frères, voulez-vous mettre à mort un adamhay (c'est-à-dire un homme qui a la vie) ? car il est écrit : « Lorsque je verrai la face du Seigneur des armées, est-ce que mon âme ne vivra pas ? » Ou plutôt, comme porte le texte hébraïque, d'après l'interprétation d'un savant juif : « Quand irai-je voir la face de Dieu ! » Et le saint homme ajouta : « Hypocrites, c'est bien de vous que David a prophétisé, disant : « Ils attenteront à « la vie du juste, et ils condamneront le sang innocent. » Et Ezéchiel : « Ils voulaient tuer des âmes qui ne meurent « point. »

Donc des témoins, au nombre de deux, conformément aux prescriptions de la loi, posèrent leurs mains sur sa tête, le poussèrent près d'un tas de pierres, et lui jetèrent les premières pierres. Mathias demanda qu'on en mît deux dans son tombeau pour témoigner contre eux. Et comme il tenait les mains étendues vers le ciel, on lui coupa la tête avec une hache, selon la coutume des Romains, afin que le président fût satisfait de l'hommage qu'on rendait ainsi à la majesté romaine. Et c'est ainsi que le saint apôtre rendit l'esprit, le 6 des calendes de mars. Et ses disciples l'ensevelirent avec honneur, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soit honneur et gloire avec le Père éternel et le Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Amen.

V.

LE MARTYRE DE SAINT PIERRE, PRINCE DES APOTRES.

(L'an de Jésus-Christ 65.)

La lettre de saint Lin aux Églises sur le martyre de saint Pierre, bien qu'elle ne soit pas de ce saint Pape, est un document de la plus haute antiquité ; cependant, nous n'avons pas voulu emprunter le récit que fournit cette pièce sur le martyre du Prince des Apôtres, parce qu'elle a été visiblement interpolée et peut-être même fabriquée par les hérétiques des premiers siècles. Nous préférons donner ici une ancienne relation publiée par les Bollandistes, et dont la rédaction diffère totalement de celle qu'on remarque dans la lettre attribuée à saint Lin, et du récit que donne le faux Abdias, dans son *Histoire Apostolique*. Le ton de candeur du narrateur, la majesté de l'Apôtre, sa grandeur d'âme, tout rappelle les Actes authentiques de saint André que nous produirons ci-après, et les Pères de l'Église confirment dans leurs écrits plusieurs des faits de la narration.

Pierre, prévoyant que l'heure de sa mort approchait, revint à Rome. Là, dans l'assemblée des frères, il prit la main de Clément, puis se levant aussitôt, il s'adressa en ces termes à l'Église de toute la ville réunie devant lui : « Vous tous, mes frères, serviteurs de notre commun maître, écoutez-moi. Celui qui m'a envoyé, notre souverain maître Jésus-Christ, m'a averti que le jour de ma mort approche ; c'est pourquoi je vous donne aujourd'hui Clément pour évêque, et à lui seul je confie la chaire de ma prédication et de ma doctrine. Depuis le commencement jusqu'à la fin, en toutes circonstances, il ne m'a jamais quitté, et par là il a connu la vérité de mon enseignement tout entier. Dans toutes mes épreuves, il est resté mon compagnon fidèle, et je l'ai trouvé entre tous les autres zélé pour le culte de Dieu, aimant les hommes, chaste, empressé pour apprendre, sobre, bienveillant, juste, patient, sachant supporter les injures même de quelques-uns de ceux que l'on instruit dans la parole de Dieu. Je lui transmets donc le pouvoir que le Seigneur m'a donné de lier et de

délier, afin que toute chose, quelle qu'elle soit, qu'il aura décrétée sur la terre, soit de même décrétée dans le ciel ; car il liera ce qui doit être lié, il déliera ce qui doit être délié. » Ayant ainsi parlé, il lui imposa les mains et le contraignit de s'asseoir dans sa chaire ; puis il lui donna de longues instructions sur la manière dont il devait gouverner l'Église qui lui était confiée et paître les brebis dont il l'établissait le pasteur.

Sur ces entrefaites, l'apôtre Paul vint aussi à Rome, et il prêchait le Seigneur Jésus ; c'est ainsi que, au temps du César Néron, dans Rome, Pierre et Paul, docteurs des chrétiens, prêchaient la doctrine du salut. Par eux la foi de Notre-Seigneur Jésus-Christ croissait dans les âmes, sa religion grandissait et se propageait ; car la vertu divine de la grâce les avait rendus sublimes dans leurs œuvres et admirables dans leur enseignement. Ce fut alors que Néron, excité par Simon le Magicien, devint leur mortel ennemi. Ce magicien, à l'aide des illusions des démons, avait tellement gagné l'esprit de César, que celui-ci le regardait comme le protecteur assuré de son salut, le gardien de sa vie ; il était persuadé qu'il lui devrait la victoire dans ses guerres, la soumission des peuples, le succès enfin dans toutes ses entreprises. Mais l'apôtre Pierre découvrit la vanité des intrigues de l'imposteur et tous ses crimes ; car la lumière de la vérité et les splendeurs de la parole divine qui venaient de briller pour le salut du monde, se répandant par les apôtres, dissipaient les ténèbres de l'ignorance et chassaient des âmes la nuit du mensonge qui les avait enveloppées.

Les rayons de cette véritable lumière avaient déjà frappé Simon le Magicien ; mais son âme, presque aussitôt, était tombée dans l'aveuglement d'un fol orgueil. Dans la Judée, en effet, l'apôtre Pierre l'avait repris de ses crimes, et il s'était enfui au delà des mers. Cependant, quoiqu'il eût aussi éprouvé dans d'autres contrées la puissance de Pierre, arri-

vant avant lui à Rome, il osa se vanter qu'il pourrait ressusciter les morts.

Or, en ces jours, un jeune homme d'un nom illustre et allié à la famille de César venait de mourir. Ses parents s'étaient réunis en grand nombre, et ils se demandaient les uns aux autres s'il y aurait quelqu'un qui pût le rappeler à la vie. Pierre, déjà, s'était acquis une grande célébrité par ses miracles ; mais les gentils refusaient d'y croire ; la douleur cependant leur fit tenter ce moyen de salut. On alla donc trouver Pierre. Il est vrai qu'en même temps quelques-uns crurent devoir faire venir Simon, afin d'avoir à la fois le secours des deux thaumaturges. Alors Pierre leur dit : « Que Simon essaie le premier de ressusciter le mort, en vertu du pouvoir dont il se vante » ; et il ajouta que, dans le cas où Simon n'en viendrait pas à bout, il ne doutait pas que le Christ ne vînt lui-même au secours du défunt. Mais Simon qui, chez les gentils, passait pour jouir d'un pouvoir presque sans limites, posa cette condition, que s'il ressuscitait le mort, on ferait périr Pierre, pour avoir insulté à sa puissance, en le provoquant par des paroles audacieuses. Que si au contraire il ne réussissait pas, et que Pierre rendît le mort à la vie, le magicien consentait à subir la loi qu'il portait contre l'apôtre.

Pierre attendit en silence, et Simon commença. Il s'approcha du lit du défunt, et se mit à murmurer tout bas ses invocations infernales. Il sembla aux assistants que la tête du mort s'agitait ; aussitôt un grand cri s'élève parmi les gentils, que le mort vivait, qu'il parlait avec Simon, et tous sont violemment indignés contre Pierre, qui a osé se mettre de pair avec une si haute puissance. Alors Pierre demanda qu'on fît silence, et leur dit : « Si le mort est ressuscité, qu'il parle ; s'il est en vie, qu'il se lève, qu'il marche, qu'il nous adresse enfin la parole. Ce mouvement de la tête du mort est fantastique, il n'est pas réel. Enfin, ajouta-t-il,

qu'on éloigne du lit le magicien, et les mensonges du diable seront pleinement dévoilés. » On éloigne donc Simon du lit du défunt, et le cadavre reste immobile, sans apparence de vie. Pierre ne s'approcha point, mais il se recueillit un moment dans la prière, puis élevant la voix : « Jeune homme, s'écria-t-il, c'est moi qui te le dis, lève-toi ; Notre-Seigneur Jésus-Christ te rend la vie. » Et aussitôt le jeune homme se leva, et il parla, et il marcha, et Pierre le rendit vivant à sa mère. Et comme on demandait à l'apôtre que celui qui l'avait ressuscité voulût bien lui conserver la vie, il reprit : « Que le « Seigneur Jésus-Christ, dont nous sommes les serviteurs, « le conserve. » Puis à la mère : « Sois sans inquiétude sur ton fils, ô mère ! ne crains pas, il a un gardien qui te le conservera. » Le peuple alors voulait lapider Simon le Magicien ; mais Pierre leur dit : « Le châtiment est assez grand pour lui d'avoir été forcé de se reconnaître vaincu dans ses artifices ; qu'il vive donc, et qu'il voie croître, malgré son dépit et ses efforts, le règne du Christ.

Le magicien souffrait une cruelle torture, confondu par la gloire de l'apôtre ; il se retire et songe à mettre en œuvre toute la puissance de ses enchantements. Il assemble le peuple, se plaint d'avoir été offensé par les Galiléens, et menace de quitter la ville que jusque-là il aimait à défendre. Il fixe le jour où on le verra s'élever en volant vers les célestes demeures ; assurant même qu'il est en sa puissance de monter au ciel, quand il le voudra. Au jour marqué, il se rend au Capitole, et s'élançant du haut de la roche, il commençait à voler. Le peuple déjà l'admirait et vénérait son pouvoir. La plupart disaient : « Voler ainsi vers le ciel avec son corps, ce n'est pas d'un homme, c'est vraiment la puissance d'un Dieu. On ne dit pas que le Christ ait jamais rien fait de semblable. » Alors Pierre, du milieu de la foule : « Seigneur Jésus, dit-il, montrez votre force, et ne laissez pas séduire par ces vains artifices un peuple qui vous a été donné en héritage. Que le séducteur tombe, Seigneur, mais qu'il vive

encore assez pour connaître qu'il n'a rien pu contre votre puissance. »

Ainsi priait l'apôtre avec larmes ; il ajouta : « Je vous adjure au nom de Jésus-Christ, vous qui soutenez en l'air cet imposteur, lâchez-le. » Et aussitôt, à la voix de Pierre, Simon est abandonné par les démons ; les ailes dont il s'était muni s'embarrassent, et il tombe à terre. Il n'expira pas sur-le-champ, quoiqu'il eût tout le corps fracassé, et les jambes rompues : il vécut encore quelques heures, au bout desquelles il mourut, dans le lieu même de sa chute. A la nouvelle de cet événement, Néron fut attristé, et pour la déception dont il avait été le jouet, et pour la perte qu'il venait de faire. Il s'indigna de se voir privé d'un homme qu'il regardait comme utile, nécessaire même au gouvernement de l'État, et il se mit à chercher un prétexte pour faire périr Pierre. Enfin, il a donné l'ordre de l'arrêter, et tous les fidèles supplient le saint apôtre de se retirer ailleurs. Mais lui résistait toujours, disant qu'il ne consentirait jamais à fuir la mort ; car il savait que pour lui comme pour tous les fidèles, la souffrance mérite la participation à la gloire immortelle du Christ. A ce langage de l'apôtre, la foule pleurait, et le conjurait de ne point sacrifier sa vie, mais de se laisser toucher par les larmes des chrétiens, à ce moment où la tempête allait éclater sur eux. A la fin, vaincu par leurs instances, il céda, et promit de quitter la ville.

La nuit suivante, après avoir dit adieu aux frères, et célébré encore une fois avec eux la prière sacrée, il partit seul. Arrivé à la porte de la ville, il se trouve en présence du Christ qui venait à sa rencontre. Aussitôt l'adorant, il lui dit : « Seigneur, où allez-vous ? » Et le Seigneur lui répond : « Je vais à Rome pour y être crucifié de nouveau. » Pierre comprit que c'était de sa passion à lui-même que le Christ voulait parler ; car en lui Pierre, le Sauveur devait paraître souffrir, comme nous savons qu'il souffre en chacun de nous, non sans doute par de nouvelles douleurs dans son corps, mais par la touchante affection

de sa miséricorde qui nous contemple avec amour. Pierre revint donc à la ville, où il fut pris par les gardes et condamné au supplice de la croix. A cette nouvelle, il se fit tout à coup un si grand concours de peuple, que les rues ne pouvaient contenir cette foule de tout sexe et de tout âge qui criaient à haute voix : « Pourquoi fait-on mourir Pierre ? Quel crime a-t-il commis ? Quel mal a-t-il fait à la ville ? C'est un crime de condamner un innocent ; et nous devons craindre que le Christ ne venge la mort d'un si grand homme, en nous faisant tous mourir. »

Mais Pierre cherchait à calmer la multitude, pour qu'elle ne se portât point à des excès contre le prince ; il leur disait : « Romains, qui croyez au Christ et n'espérez qu'en lui seul, rappelez-vous sa patience et les consolations qu'il vous offre. Quels grands miracles, quels remèdes puissants à vos maux ne lui avez-vous pas vu opérer par moi ? Attendez donc avec patience sa venue ; il rendra à chacun selon ses œuvres. Ce que vous me voyez aujourd'hui souffrir, il y a longtemps que le Seigneur me l'avait annoncé, quand il me disait que le disciple n'est pas au-dessus du maître, ni le serviteur au-dessus de son Seigneur. C'est ce qui fait que j'ai hâte de quitter ces liens de la chair pour aller à mon maître. Mais qu'est-ce que j'attends, et pourquoi ne pas m'approcher de la croix ? Si mes persécuteurs retiennent mon corps enchaîné, moi je demeurerai attaché par l'esprit à mon Seigneur. » Et aussitôt s'approchant de la croix, il demanda qu'on l'y attachât les pieds en haut, par un sentiment de respect ; ne voulant pas que le serviteur parût crucifié de la même manière que le Seigneur l'avait été.

Quand on l'eut attaché selon son désir, de sa croix il se mit à parler au peuple ; « O ineffable et profond mystère de la croix ! s'écria-t-il. O inséparable lien de la charité ! C'est ici l'arbre de vie, d'où le Seigneur Jésus, quand il y eut été élevé, attira tout à lui ; l'arbre de vie sur lequel a été attaché le corps du Sauveur mon maître ! Mais là aussi la

mort a été crucifiée avec lui, et le monde tout entier a été délivré des liens de l'éternelle mort. O grâce incomparable ! O amour de la croix qui ne sais pas reculer ! Grâces donc vous soient rendues, Seigneur Jésus, Fils du Dieu vivant ! Non-seulement ma voix et mon cœur vous bénissent, mais encore avec eux l'esprit qui en moi vous aime, qui vous parle, qui vous prie, qui vous tient embrassé, qui vous comprend, qui vous voit. Vous m'êtes toutes choses, et en tout, et il n'y a rien autre chose pour moi que vous seul, vous qui êtes le véritable Fils de Dieu, Dieu vous-même plein de bonté, vous à qui, avec le Père éternel et l'Esprit-Saint, est dû l'honneur et la gloire à jamais, dans les siècles des siècles. » Et quand tout le peuple à haute voix eut répondu *Amen*, l'apôtre expira. Marcel, un de ses disciples, détacha lui-même le corps de la croix, l'embauma de précieux parfums, et le déposa dans son propre tombeau, au lieu appelé Vatican, près de la Voie Triomphale, où aujourd'hui l'univers entier le vénère enseveli dans la paix.

VI.

LE MARTYRE DE SAINT PAUL, APOTRE DES GENTILS.

(L'an de Jésus-Christ 65.)

Uniquement dans le but de ne pas laisser les Actes de saint Pierre sans l'accompagnement de ceux de saint Paul, compagnon du prince des apôtres dans la prédication et dans le martyre, nous nous déterminons à emprunter à la seconde lettre dite de saint Lin le récit des derniers combats de l'apôtre des Gentils. Cette pièce qui remonte à la plus haute antiquité, bien qu'elle ne soit pas de l'auteur dont elle porte le nom, est du moins exempte des erreurs qui déparent la première lettre attribuée à saint Lin. Nous ne prétendons point lui donner une valeur historique en produisant ici ce fragment, à défaut d'autres Actes ; mais le lecteur n'y trouvera rien qui ne soit édifiant, et en même temps plein de grandeur et de simplicité.

Plusieurs officiers de la cour de Néron, ayant été appelés à répondre sur leur foi, avaient hautement proclamé le Seigneur comme le Roi des rois. Néron, qui par ce titre avait cru sa dignité menacée, les avait fait jeter en prison, et en même

temps il avait donné l'ordre qu'on recherchât tous les serviteurs et les soldats de ce nouveau roi, et que, quelque part qu'on les trouvât, sans autre forme de justice, on les punît sévèrement. Dans cette recherche, qui fut faite avec rigueur, un grand nombre de serviteurs de Dieu furent arrêtés et amenés devant César.

Parmi eux était Paul, chargé encore une fois de ces chaînes qu'il avait déjà portées tant de fois pour le nom de Jésus-Christ. Les yeux de tous les autres prisonniers étaient fixés sur lui ; en sorte que, sans autre indication, Néron put connaître que c'était Paul lui-même qui commandait les soldats du grand Roi. S'adressant donc à lui comme au chef et au maître des serviteurs du Christ : « O homme, lui dit-il, toi le serviteur de je ne sais quel roi, mais aujourd'hui mon prisonnier, comment as-tu osé pénétrer en secret dans l'empire des Romains, et m'enlever les chefs de ma milice pour les enrôler au service de ton maître ? » Mais Paul, rempli de l'Esprit-Saint, répondit avec fermeté, de manière à être entendu de tous ceux qui étaient présents : « Ce n'est pas seulement dans le coin de terre où tu règnes, ô Néron ! c'est dans tout l'univers que nous enrôlons des soldats ; car le Roi éternel que je sers m'a ordonné de ne rejeter aucun de ceux qui voudront combattre pour lui, quelle que soit leur patrie ; c'est un maître assez puissant pour distribuer largement à tous, selon leurs mérites, les plus riches récompenses. Toi-même, si tu veux croire en lui et lui obéir fidèlement, tu n'auras point à te repentir de lui avoir donné ta foi. Au reste, ne pense pas que ni les richesses de ce siècle, ni la splendeur, ni la gloire puissent assurer ton salut ; mais si tu te soumets au roi que je t'annonce, tu seras sauvé pour toujours ; car, quand il viendra juger les vivants et les morts, et qu'il dissoudra par le feu la figure de ce monde, il donnera à ses soldats les récompenses qu'il leur a préparées depuis la création de ce monde, mais qu'il a tenues cachées jusqu'ici à tous les siècles, trésors qui ne s'épuiseront jamais et combleront tous les désirs. »

A ce discours, Néron entra en fureur; et, parce que l'apôtre avait dit que la figure de ce monde serait dissoute par le feu, il ordonna qu'on fît périr par le feu tous les soldats du Christ. Quant à Paul, un sénatus-consulte le condamna comme coupable de lèse-majesté; et, d'après les lois romaines, il dut avoir la tête tranchée. Néron le livra aux préfets Longin et Magiste et au centurion Aceste, avec ordre de le conduire hors de la ville, et de faire de son supplice un spectacle pour le peuple. Mais déjà le peuple, effrayé du grand nombre des victimes, commençait à murmurer hautement, et contraignait César à suspendre ses barbares exécutions. Paul fut donc ramené et présenté de nouveau à Néron. Celui-ci, en le revoyant, n'est plus maître de sa fureur : « Qu'on enlève, s'écria-t-il, qu'on fasse disparaître de la terre ce malfaiteur ; c'est lui dont les impostures et les crimes ont changé les cœurs des citoyens et troublé leur raison; qu'on lui tranche la tête, il est indigne de vivre. » Paul répondit : « Néron, mon supplice sera court ; mais je vivrai éternellement avec mon Dieu, Jésus-Christ, le roi éternel, qui viendra juger le monde, au jour de la conflagration universelle. »

Néron, plus irrité encore par cette réponse, dit à ses officiers, Longin, Mégiste et Aceste : « Hâtez-vous de lui trancher la tête; et lui qui se flatte d'une vie éternelle, qu'il comprenne que c'est moi qui suis le roi invincible, moi qui l'ai chargé de chaînes et qui triomphe aujourd'hui par sa mort. » Paul reprit : « Afin que tu saches, ô Néron, qu'après que ma tête aura tombé sous le fer, je vivrai éternellement pour mon invincible roi, et que toi, qui te crois vainqueur, tu seras vraiment vaincu, je t'apparaîtrai vivant après mon supplice, et tu pourras connaître que la mort et la vie sont aux ordres de Jésus-Christ mon maître ; car à lui appartient tout pouvoir, et il le donne à qui il lui plaît ; à lui toute victoire, et celui à qui il veut donner de vaincre, il le fait triompher magnifiquement : lui seul est le roi invincible pour l'éternité. » Après ces paroles, l'apôtre fut mené au supplice.

Les officiers qui le conduisaient, Longin, Mégiste et Aceste, pleins d'admiration pour le courage et la fermeté qu'il venait de montrer, l'interrogeaient avec une sorte de respect : « Dis-nous, Paul, où est ce roi ? Comment l'avez-vous connu ? quel bien vous a-t-il fait, pour que vous, chrétiens, vous l'aimiez avec tant d'ardeur ? Vous lui sacrifiez les jouissances de cette vie, votre vie elle-même, et vous regardez comme le suprême bonheur de mourir pour lui au milieu des supplices ! N'est-ce pas une grande erreur de détester la vie et ses plaisirs, pour embrasser de tous les désirs de votre cœur les tortures et la mort? » Paul leur répondit: « Hommes généreux, nobles âmes, renoncez enfin aux ténèbres de l'ignorance et de l'erreur qui couvrent d'un voile épais votre intelligence, et vous empêchent de voir la vérité qui est en vous. Tournez vos yeux vers la lumière éternelle et véritable, afin que vous puissiez d'abord vous connaître vous-mêmes, parvenir ensuite à la bienheureuse révélation de ce grand roi, et échapper sains et saufs au feu qui dévorera l'univers. Car ce n'est point un roi de la terre, comme vous le pensez, que nous servons ; nous sommes les soldats du Dieu vivant, roi des cieux et de tous les siècles. Un jour, pour punir les iniquités des hommes, il viendra comme juge, et jugera le monde par le feu. Heureux alors l'homme qui aura cru en lui ; il aura la vie éternelle et vivra dans tous les siècles des siècles. Mais malheureux mille fois celui qui, méprisant les trésors de sa bonté et de sa patience, ne se sera pas converti ; il périra pour l'éternité. »

En même temps, il leur expliqua la grandeur du Dieu créateur, et le crime des hommes qui, au lieu de l'adorer, offrent de l'encens à des démons impuissants et pervers ; puis il ajouta comment, pour arracher l'homme à ses iniquités, le Dieu auteur de ce monde était descendu du ciel en terre, et lui qui avait créé l'homme, s'était fait homme lui-même. Longin, Mégiste et Aceste l'écoutaient en silence ; l'Esprit de Dieu avait touché leurs cœurs. Enfin ils lui dirent : « Maître, nous t'en conjurons, fais-nous enrôler dans la milice du Roi éter-

nel, afin que nous puissions échapper aux flammes et entrer en participation de sa gloire. Nous te rendrons à la liberté, et quelque part que tu veuilles aller, nous ne t'abandonnerons pas ; nous t'obéirons jusqu'à la mort. » — « Mes frères, leur répondit Paul, je ne suis point un déserteur, mais un soldat soumis aux lois de mon roi. S'il ne s'agissait que de mourir. et non de parvenir par la mort à la vie et à la gloire, non-seulement je ferais ce que vous me demandez ; moi-même je l'implorerais comme une grâce ; mais bien plus, ce n'est pas en vain que j'ai traversé de nombreuses tribulations, ce n'est pas sans motif que je désire souffrir, car il me reste à recevoir la couronne de victoire que me rendra celui à qui j'ai donné ma foi. J'ai l'assurance que je vais à lui. et que je viendrai avec lui, lorsqu'il apparaîtra dans sa gloire et dans les splendeurs du Père et des saints Anges, pour juger le monde. C'est pourquoi je méprise la mort et ne puis écouter le conseil que vous me donnez de fuir. » Alors les officiers lui dirent en pleurant : « Que ferons-nous donc ? Et si tu meurs, comment vivrons-nous? Comment pourrons-nous parvenir à celui dont tu veux nous faire embrasser la foi ? »

Sur ces entrefaites, arrivent Parthénius et Phérétas, deux soldats que Néron avait envoyés pour savoir si Paul était exécuté. Ils se plaignent du retard que l'on a mis à exécuter les ordres de César, et entraînant l'apôtre avec violence : « Marche, lui crient-ils, au lieu où tu dois subir la juste peine de ton crime. » Paul reprit : « O hommes, mes frères, si vous vouliez croire, la prolongation de mon séjour sur cette terre vous serait plus utile qu'à moi, qui vais à la vie par la mort. Mais marchons avec allégresse au nom du Seigneur Jésus. » Ils s'avançaient donc, accompagnés d'une grande foule de peuple.

Quand il fut arrivé aux portes de la ville, une noble dame romaine nommée Plautille, généreusement attachée aux apôtres, et remplie de zèle pour la religion divine, se

présenta à lui. Elle pleurait et se recommandait avec instance à ses prières. Paul lui dit : « Va, Plautille, fille du salut éternel; prête-moi le voile qui couvre ta tête, et retire-toi un peu à l'écart, à cause de la foule. Tu m'attendras là jusqu'à ce que je revienne vers toi, et que je te rende ce voile que je demande à ta charité. Il servira de bandeau pour me bander les yeux; après quoi je te le remettrai, pour être à ta pieuse tendresse comme un gage de mon amour pour le nom du Christ, au moment où je monterai vers lui. » Plautille aussitôt lui présente ce voile, obéissant à la parole de l'apôtre, malgré les insultes de Parthénius et de Phérétas, qui lui disaient : « Comment oses-tu croire un magicien et un imposteur ? Et pourquoi sacrifier ce voile précieux ? » Mais Paul de son côté ajouta : « Ma fille, attends mon retour; et tout à l'heure, vivant avec Jésus-Christ, je t'apporterai sur ce même voile les signes de mon martyre. »

Cependant, Longin, Mégiste et Aceste redoublaient leurs instances, et demandaient comment ils pourraient arriver à la véritable vie ; le bienheureux apôtre leur dit : « Mes enfants et mes frères, lorsque la hache aura tranché ma tête et que vous et les autres ministres de ma mort vous aurez quitté le lieu où le Seigneur va daigner m'appeler à lui, des chrétiens fidèles enlèveront mon corps; vous remarquerez le lieu de ma sépulture, vous y viendrez demain de grand matin, et vous y trouverez deux hommes en prières, Tite et Luc. Vous leur direz pourquoi je vous ai envoyés, et ils vous donneront le signe du salut en Notre-Seigneur. Alors vous croirez, et aussitôt que vous aurez été plongés dans la fontaine de salut et consacrés par la vertu vivifiante des divins mystères, vos péchés seront effacés. Devenus plus purs et plus blancs que la neige, vous serez enrôlés dans la milice du Christ, qui vous reconnaîtra comme ses cohéritiers au royaume du ciel. »

En parlant ainsi, il arriva au lieu du supplice. Là, se tournant vers l'orient et levant les mains vers le ciel, il rendit grâces à Dieu et pria longtemps à haute voix, en langue

hébraïque : accompagnant sa prière d'abondantes larmes. Et, quand il eut fini, il dit adieu à ses frères et les bénit. Puis il se banda lui-même les yeux avec le voile de Plautille, se mit à genoux et présenta le cou au bourreau. Celui-ci, élevant les bras, brandit sa hache avec effort et abattit à ses pieds la tête de l'apôtre.

Quand elle fut détachée du tronc, on l'entendit encore répéter d'une voix claire, en hébreu, le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; et aussitôt un lait pur jaillit du corps mutilé, jusque sur les vêtements du bourreau ; après quoi, le sang coula. Pour le voile dont il s'était bandé les yeux, quelques-uns voulaient l'enlever, mais on ne le trouva plus. Enfin, il s'exhala des restes de Paul une odeur suave que nulle langue ne saurait décrire, et au moment de la décollation le ciel entier s'éclaira d'une brillante lumière dont les yeux des mortels ne pouvaient supporter la splendeur. A la vue de ces prodiges, tous les spectateurs admirèrent la grâce de Dieu dans le bienheureux apôtre, et redirent pendant longtemps les louanges du Seigneur Jésus, ce roi éternel et invincible qu'avait annoncé Paul, le sublime docteur et maître des gentils.

Cependant les officiers que César avait envoyés pour hâter l'exécution trouvèrent, à leur retour aux portes de Rome, Plautille, qui louait et glorifiait le Seigneur de la faveur qu'elle venait de recevoir du saint apôtre. Ils lui demandèrent, en l'insultant de leurs moqueries, pourquoi elle ne couvrait pas sa tête du voile qu'elle avait prêté à Paul. Plautille, enflammée des ardeurs d'une foi vive, leur répondit avec magnanimité : « Hommes vains et misérables, qui ne savez pas croire même ce que vos yeux ont vu et ce que vos mains ont touché ! je l'ai ce même voile que je lui avais donné; arrosé du sang du martyr, je le garde comme un trésor; car Paul lui-même est venu du ciel accompagné d'une foule innombrable de saints vêtus de robes d'une éclatante blancheur, et en me le remettant de sa main il m'a remerciée

de ce signe d'attachement que je lui avais donné, et m'a dit : « Sur la terre, ô Plautille, tu m'as assisté ; et moi, en retour, « je serai ton appui et ton guide dans la route de ce royaume, « où bientôt tu dois entrer. » En même temps Plautille tirait de son sein le voile rougi du sang de Paul, et le montrait aux officiers. Ceux-ci alors, saisis d'une grande crainte, se hâtèrent d'aller annoncer à César ce qu'ils avaient vu et entendu.

A ce récit, Néron, frappé, aussi lui, d'étonnement et de stupeur, réunit ses philosophes, ses favoris, les ministres de la république, et tous les sénateurs que l'on put trouver ; il les interrogeait, et les pressait de questions. La crainte, la terreur avaient bouleversé ses sens, quand tout à coup, vers la neuvième heure, les portes de la salle où ils étaient réunis demeurant fermées, Paul apparaît au milieu d'eux, et se tenant devant César : « César Néron, lui dit-il, reconnais-moi, je suis Paul, le soldat du roi éternel et invincible ; et maintenant, malheureux prince, crois que je ne suis pas mort, mais que je vis pour mon Dieu. Quant à toi, encore un peu de temps, et d'affreux malheurs vont te frapper, et ensuite le plus grand des supplices, la mort éternelle t'est réservée, parce que, ajoutant à tant d'autres crimes, tu as injustement versé le sang des justes par torrents. » Il dit et disparaît aussitôt. Néron était effrayé plus qu'on ne le pourrait dire ; tout hors de lui-même, il ne savait quel parti prendre ; et par le conseil de ses amis il rendit à la liberté tous les chrétiens qui étaient encore en prison.

Enfin, le lendemain, de grand matin, les trois officiers Longin, Mégiste et Aceste vinrent au tombeau, comme leur avait ordonné l'apôtre. Ils y trouvèrent les deux hommes en prière, et Paul debout au milieu d'eux. A cette vue, saisis d'admiration et de crainte, ils n'osaient approcher. Mais en même temps Tite et Luc, sortant de l'extase de la prière et revenus à eux-mêmes, reconnurent auprès d'eux les préfets et le centurion qui avaient présidé au supplice de Paul. Effrayés à leur tour, ils commencèrent à fuir,

et Paul disparut à leurs yeux. Alors les officiers leur crièrent : « Bienheureux hommes de Dieu, cessez de craindre ; nous ne venons point ici pour vous poursuivre et vous faire mourir; nous venons chercher la foi et avec elle l'eau du baptême, qui doit nous ouvrir la vie éternelle, comme nous l'a promis le grand docteur Paul, que tout à l'heure nous avons vu debout et priant au milieu de vous. » A ces paroles, Tite et Luc, remplis tout à coup d'une grande joie, s'arrêtèrent; et bientôt après ils leur imposèrent les mains et les marquèrent du sceau qui sanctifie, et le soir, après leur avoir fait observer le jeûne tout le jour, ils les baptisèrent au nom du Seigneur, à qui appartient avec le Père, dans l'unité du Saint-Esprit, l'honneur, et la gloire, et la puissance, et l'empire, dans tous les siècles des siècles. Amen.

VII.

LE MARTYRE DE SAINT MARC, ÉVANGÉLISTE, ET PREMIER ÉVÊQUE D'ALEXANDRIE.

(L'an de Jésus-Christ 68.)

Nous prenons cette relation dans les Actes de saint Marc, qui sont produits par le P. Henschenius comme un document respectable, et dont Tillemont lui-même, malgré son excessive sévérité, reconnaît l'antiquité et la valeur historique.

Comme le nombre de ceux qui croyaient au Seigneur s'augmentait sans cesse, les Alexandrins idolâtres apprirent qu'un certain Galiléen venait d'arriver dans leur ville, qu'il allait abolir les sacrifices des dieux, et faire cesser leurs cérémonies sacrées. Furieux à cette nouvelle, ils lui tendent des piéges et cherchent à le faire mourir. Le bienheureux Marc, apprenant leurs mauvais desseins, créa Anianus évêque en sa place, ordonna trois prêtres, Mélius, Sabinus et Cerdon, sept diacres et onze autres ministres pour le service de l'Église, puis il se retira dans la Pentapole. Il y demeura deux ans à fortifier les frères qui avaient déjà reçu la foi; il ordonna

aussi des évêques et des clercs dans ces régions, puis il revint à Alexandrie. A son retour, il trouva que la foi et la grâce du Seigneur avaient fait de nouvelles conquêtes, et que les fidèles déjà nombreux avaient construit une église dans un lieu nommé *Buccolos,* c'est-à-dire Le Bouvier, près de la mer. Le saint s'en réjouit beaucoup, et, fléchissant les genoux, il rendit gloire à Dieu.

Cependant le temps de sa vie s'accomplissait, et les chrétiens se multipliaient dans la foi ; ils se moquaient souvent des gentils, leur reprochant la vanité de leurs idoles. Ces profanes connurent alors l'arrivée du saint ; le bruit de ses miracles les remplit de rage : en effet, le bienheureux Marc guérissait les malades, rendait l'ouïe aux sourds, la vue aux aveugles. Ils cherchaient à s'emparer de lui ; mais ils n'y pouvaient parvenir, et ils en grinçaient des dents. Dans leurs théâtres, leurs festins, ils ne cessaient de crier : « Cet homme dispose d'un grand pouvoir ! »

Il arriva cette année-là que notre joyeuse Pâque, c'est-à-dire le dimanche saint par excellence, tombait le 20e jour du mois Pharmuth, ce qui correspond au 8 de Mai. Les païens célébraient alors la fête du dieu Sérapis. Rassemblés par la circonstance, ils se dirigent vers la demeure du saint pour le saisir ; ils le trouvent offrant à la majesté divine l'hommage de ses prières. Alors ils se saisissent de sa personne, lui passent une corde au cou, et le traînent par la ville en criant : « Traînons le buffle au quartier du Bouvier. » Le bienheureux Marc, pendant qu'on le traînait ainsi, rendait grâces à Dieu, et disait : « Je vous rends grâces, mon Seigneur Jésus-Christ, de ce que j'ai été jugé digne de souffrir pour votre nom. » Sa chair tombait en lambeaux sous les coups, et le pavé de la route était teint de son sang. Le soir venu, les idolâtres le jetèrent en prison, en attendant qu'on imaginât le genre de mort qu'on lui ferait souffrir.

Vers le milieu de la nuit, comme les portes étaient fermées et les gardes endormis, il se fit un violent tremblement de

terre : car l'Ange du Seigneur descendit du ciel, toucha le saint martyr et lui dit : « Marc, serviteur de Dieu, le premier de ceux qui ont propagé dans l'Égypte la loi du Seigneur, voici que ton nom est écrit au livre de la vie éternelle, et ta mémoire ne périra jamais ; car tu as mérité d'être uni à la Vertu céleste ; ton âme va être enlevée au ciel pour y jouir de l'éternel repos et de la lumière qui ne s'éteint jamais. » Pendant cette vision, le bienheureux Marc élevait les mains, et disait : « Je vous rends grâces, mon Seigneur Jésus-Christ, de ce que vous ne m'avez pas délaissé, et de ce que vous m'avez compté au nombre de vos saints. Je vous supplie, mon Seigneur Jésus-Christ, recevez mon âme dans la paix, et ne souffrez pas qu'elle soit séparée de votre grâce. » Sa prière étant finie, le Seigneur Jésus-Christ vint à lui sous les mêmes traits et avec les mêmes vêtements qu'il avait lorsqu'il se trouvait avec ses disciples avant sa passion, et il lui dit : « La paix soit avec toi, Marc, mon Évangéliste. » Le saint répondit : « Seigneur ! » et la vision disparut.

Dès le matin, les gentils se rassemblèrent en grand nombre, et, tirant le saint de sa prison, ils lui mirent de nouveau la corde au cou, et le traînèrent en disant : « Traînons le buffle au quartier du Bouvier. » Pendant qu'on le conduisait ainsi, le bienheureux Marc rendait grâces à Dieu et implorait sa sainte miséricorde en disant : « Seigneur, je remets mon âme entre vos mains. » Et ayant dit ces paroles, le bienheureux Marc rendit l'esprit.

Alors toute cette multitude de gentils, transportée de fureur, alluma un grand feu sur le bord de la mer pour y brûler les reliques du saint martyr. Mais par la providence de notre Dieu et Sauveur Jésus-Christ, il s'éleva une violente tempête et un vent impétueux ; le soleil cacha ses rayons ; de fréquents coups de tonnerre se firent entendre, et du matin jusqu'au soir la pluie tomba par torrents en telle abondance, que les maisons de plusieurs en furent renversées, et que bon nombre de personnes furent englouties. Dans leur frayeur,

les gardes abandonnent le saint corps et prennent la fuite. D'autres disaient, en se moquant : « Notre grand Dieu Sérapis a voulu dans sa fête d'aujourd'hui visiter cet homme. » Cependant des fidèles croyant Dieu vinrent chercher le corps, et ils le portèrent au lieu où le saint avait coutume d'offrir à Dieu ses prières continuelles.

Voici le portrait du bienheureux Marc : il avait le nez long, les sourcils abaissés, les yeux beaux, le front un peu chauve, la barbe longue. Il était vif, de manières agréables, d'un âge moyen, ses cheveux commençaient à blanchir ; il était affectueux, plein de mesure et rempli de la grâce de Dieu. Quand les prières furent achevées, les fidèles l'ensevelirent selon que le requérait l'usage du pays, et ils le placèrent dans un petit caveau creusé dans le roc. Ils honorèrent sa mémoire dans le jeûne et la prière, le félicitant d'avoir le premier occupé le trône glorieux d'Alexandrie. Ils placèrent le corps à l'orient.

Ce bienheureux Évangéliste, le premier martyr de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans Alexandrie d'Égypte, s'endormit le 30e jour de Pharmuth, qui est, chez les Romains, le 7 des Kalendes de Mai, la 14e année de l'empire de Néron, sous le règne de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartient honneur et gloire avec Dieu le Père et le Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Amen.

VIII.

LES ACTES DE SAINT ANDRÉ, APOTRE.

(L'an de Jésus-Christ 69.)

Ces Actes, qui consistent dans la lettre des prêtres de l'Église de Patras, sont admis comme authentiques par des savants du premier ordre, tels que Labbe, Noël Alexandre, Lumper, Galland, Morcelli, etc.

Ce que nous avons vu de nos yeux, nous tous prêtres et diacres des Églises d'Achaïe, nous l'avons écrit à toutes les Églises établies à l'orient et à l'occident, au septentrion et au midi. Paix à vous et à tous ceux qui croient en un seul Dieu,

parfait en trinité, vrai Père qui engendre, vrai Fils qui est engendré, vrai Esprit-Saint procédant du Père et résidant dans le Fils; afin qu'il soit connu que l'Esprit-Saint est un dans le Père, et que le Fils engendré est une même substance que celui qui l'a engendré. Cette règle de foi, nous l'avons reçue de l'apôtre de Jésus-Christ, saint André, dont nous avons contemplé le martyre que nous vous racontons.

Le gouverneur Egée, étant entré dans la cité de Patras, fit d'abord saisir ceux qui avaient foi dans le Christ. et les voulut contraindre de sacrifier aux idoles. Le bienheureux André lui dit : « Toi qui es juge des hommes, tu aurais dû connaître ton juge qui est dans le ciel, l'adorer après l'avoir connu, et en adorant le vrai Dieu renoncer à ceux qui ne sont pas des dieux. » Egée lui dit : « Es-tu cet André qui veux ruiner les temples des dieux, et qui par tes séductions entraînes les hommes à cette honteuse superstition que récemment les princes de Rome ont prescrit d'anéantir? » Le bienheureux André dit : « Les princes de Rome n'ont pas encore connu la vérité ; ils ne savent pas que le Fils de Dieu venu pour le salut des hommes a enseigné que ces idoles non-seulement ne sont pas des dieux, mais des démons funestes, ennemis du genre humain, qui apprennent aux hommes des actions dont la malice provoque la colère de Dieu, afin qu'étant offensé il se détourne d'eux et ne les exauce plus, et que. semblables à des esclaves, ils soient retenus captifs par le diable, qui se joue d'eux jusqu'à ce que, sortant du corps dans un état de damnation et de nudité, ils n'aient plus rien avec eux que le pesant fardeau de leurs péchés. »

Egée dit : « Ce sont là des paroles vaines et insensées, et votre Christ, qui enseignait de la sorte, a été attaché à la croix par les Juifs. » Le bienheureux André répondit : « O homme! si tu voulais connaître ce mystère de la croix, et comment le créateur du genre humain, dans son désir très-ardent de nous réconcilier à Dieu, sans y être contraint volontairement, a accepté de lui-même ce supplice de la croix, toi aussi tu croi-

rais en lui. » Egée dit : « Celui que l'on raconte avoir été livré par son disciple, garrotté par les Juifs, amené devant le gouverneur, qui sur leur demande le livra à ses soldats pour être crucifié, comment peux-tu dire qu'il a subi volontairement le supplice de la croix? » André répondit : « Moi qui ai toujours été avec lui, j'affirme qu'il a souffert de son plein gré ; car longtemps avant d'être trahi par son disciple et crucifié, nous prédit qu'il ressusciterait après trois jours ; et Pierre, mon frère, lui ayant dit : « Épargnez-vous vous-même, Seigneur ; « que ce malheur ne vous arrive pas ! » il s'indigna contre lui : « Arrière ! fils de Satan, lui dit-il, tu ne sais pas goûter les pen- « sées de Dieu. » Et comment eût-il pu nous affirmer ainsi sa mort future, s'il eût enduré sa passion malgré lui ? Il ne nous eût pas dit : « J'ai le pouvoir de donner ma vie, j'ai aussi le « pouvoir de la reprendre. » Enfin, comme il prenait avec nous son repas, il dit aussi : « Un d'entre vous me trahira. » Cette parole nous ayant tous contristés, il nous dit encore : « Celui « avec qui je mets la main dans le plat, c'est celui-là même qui « me trahira. » Puisqu'il connaissait comme passées les choses futures, c'est donc volontairement qu'il a été livré. En effet, il n'évita pas même le traître, et demeura dans le lieu où il savait que celui-ci devait venir. »

Egée dit : « J'admire qu'un homme aussi sage que tu nous le représentes ait été, comme tu l'avoues toi-même, attaché à une croix. » André répondit : « C'est là, en effet, comme déjà je te l'ai dit, le grand mystère de la croix que je t'expliquerais si tu voulais l'entendre. » Egée dit : « Ceci ne peut pas être appelé un mystère, mais un supplice. » Le bienheureux André répondit : « Si tu me prêtes un instant d'attention, tu pénétreras aussitôt avec évidence ce supplice par lequel a été accomplie la régénération du genre humain toute pleine de mystères. » Egée dit : « Dès maintenant je t'écoute attentivement ; mais toi, si tu ne m'obéis pas à temps, tu pourras bien éprouver en ta personne ce mystère de la croix. » Le bienheureux André dit : « Si je redoutais le supplice de la croix, je ne prêcherais pas la

gloire de la croix. » Egée dit : « La confusion de tes paroles annonce déjà pour toi le châtiment de la croix ; c'est ta malice qui te fait mépriser la peine de mort. » André répondit : « Ce n'est point la malice, mais la foi qui m'empêche de craindre la peine de mort ; car la mort des justes est précieuse, mais la mort des pécheurs est très-funeste ; aussi voudrais-je te faire entendre le mystère de la croix, afin qu'étant mieux instruit que tu ne l'es, et ayant cru, tu puisses t'en servir d'une manière ou de l'autre, pour le salut de ton âme. » Egée dit : « Mon âme est-elle donc morte, pour que je doive essayer de la sauver par je ne sais quelle foi que tu prêches ? »

André dit : « Il est une chose que je désire très-vivement t'apprendre. Quand je t'aurai enseigné comment les âmes de tous les hommes ont perdu leur justice originelle, j'aurai à te manifester la restauration de cette justice par le mystère de la croix. Le premier homme a introduit la mort par le bois de la prévarication : de là il était nécessaire que la mort qui était entrée fût chassée par le bois de la passion. C'est pourquoi, de même que le premier homme fut formé d'une terre sans souillure, ainsi devait naître d'une vierge immaculée l'homme parfait, par lequel le Fils de Dieu qui, dans le principe, avait créé l'homme, réparât la vie éternelle que les homme avaient perdue par Adam. Afin d'anéantir par le bois de la croix le bois de la convoitise, il étendit sur la croix ses mains pures qui devaient réparer le crime de nos mains rebelles ; en place de la nourriture délicieuse que l'homme avait convoitée, il reçut un breuvage de fiel, et prenant sur lui notre mortalité, il nous fit don de son immortalité. »

Egée dit : « Tu peux faire ces discours à ceux qui croient en toi, mais pour moi, si tu ne m'obéis, si tu n'offres pas un sacrifice aux dieux tout-puissants, après t'avoir fait flageller, je te ferai attacher à cette croix que tu célèbres. » Le bienheureux André répondit : « Chaque jour j'offre au Dieu tout-puissant un sacrifice vivant, non la fumée de l'encens, non le sang des boucs, non la chair des taureaux qui mugissent ; mais

j'offre à Dieu sur l'autel de la croix l'Agneau sans tache dont la chair sert de nourriture, et dont le sang sert de breuvage au peuple qui a foi dans le Christ ; et cependant, après son immolation, cet Agneau demeure entier et vivant. » Egée dit : « Comment cela peut-il se faire ? » André répondit : « Si tu veux apprendre comment cela se peut faire, fais-toi disciple, et tu connaîtras ce que tu cherches. » Egée dit : « Les tourments, malgré toi, sauront m'en instruire. » Le bienheureux André répliqua : « J'admire qu'un homme grave comme toi arrive à ce point de folie de croire que les tourments pourront te révéler le divin sacrifice. Tu as entendu le mystère de ce sacrifice ; si tu veux croire que le Christ, Fils de Dieu, qui a été crucifié par les Juifs, est vrai Dieu, je t'expliquerai comment vit cet agneau qui, même après avoir été immolé, demeure entier et sans tache, dans son royaume. » Egée dit : « Comment l'agneau demeurera-t-il dans son royaume, si, comme tu l'affirmes, il a été mis à mort et mangé par tout le peuple ? » Le bienheureux André répondit : « Si tu veux croire de tout ton cœur, tu pourras l'apprendre ; mais si tu ne crois pas, tu n'arriveras jamais à la parfaite vérité. »

Alors Egée irrité ordonna qu'il fût gardé en prison. Pendant qu'il y était enfermé et seul, une multitude de gens de toute la contrée vint vers lui, comme s'ils voulaient faire périr Egée et délivrer l'apôtre de la prison. Le bienheureux André leur tint ce discours : « Ne troublez pas cette paix douce et tranquille qui plaît tant à Notre-Seigneur Jésus-Christ, et n'excitez pas des troubles qu'aime le démon ; car le Seigneur, lorsqu'il fut livré, supporta patiemment toutes choses ; il ne résista pas, il ne cria pas, personne n'entendit sa voix sur les places publiques. Tenez-vous donc en silence, gardez la paix et le repos, et n'empêchez pas mon martyre ; mais plutôt préparez-vous vous-mêmes, comme des athlètes du Seigneur, à vaincre les menaces, avec un cœur intrépide, et à surmonter les tourments par la fermeté de vos corps. S'il est une crainte capable d'émouvoir, que celle-là nous effraie plutôt qui a

pour objet un mal sans fin; car la crainte que peuvent inspirer les hommes est comme une fumée qui s'élève tout à coup, et tout aussitôt s'évanouit. Si une douleur est redoutable, c'est celle qui commence pour ne jamais finir. En ce monde la douleur, quand elle est légère, peut aisément se supporter; si elle est excessive, elle donne promptement la mort; mais celle qu'il faut craindre est éternelle : là se trouvent les pleurs sans fin, la stupeur profonde, les hurlements et un jugement sans terme. C'est cette douleur que le gouverneur Egée ne craint pas d'affronter. Mais vous, disposez-vous plutôt par ces souffrances d'un moment à conquérir les joies éternelles, où toujours vous serez dans l'allégresse, toujours vous fleurirez, toujours vous régnerez avec le Christ. »

Pendant toute la nuit le bienheureux André encourageait ainsi le peuple; mais, dès la pointe du jour, Egée ordonna qu'il lui fût amené, et assis sur son tribunal il adressa ces paroles à l'apôtre : « Je pense que les réflexions de la nuit auront chassé cette folie de ton esprit, et que tu ne te plais plus à prêcher ton Christ, afin de pouvoir longtemps jouir avec nous des délices de cette vie; car c'est pour le moins une folie de vouloir subir le supplice de la croix, et de se dévouer soi-même aux cruelles flammes du bûcher. » Le bienheureux André répondit : « Il est des délices que je puis goûter avec toi, si tu veux croire au Christ, et abandonner le culte des idoles. C'est le Christ qui m'a envoyé dans cette contrée, où j'ai acquis au Seigneur un peuple assez nombreux. » Egée dit : « C'est pour cela même que je te force à sacrifier; je veux que la foule que tu as séduite, abandonnant ta folle doctrine, offre des sacrifices aux dieux; car il n'est pas resté une ville en Achaïe où le culte des dieux ne soit devenu en exécration, et par conséquent complétemnet renversé. Fais donc en sorte que les dieux qui sont irrités contre toi s'apaisent, et que tu puisses demeurer dans notre amitié; autrement, en réparation de l'honneur des dieux, tu souffriras divers tourments, et enfin tu mourras attaché à cette croix que tu glo-

rifies. » Le bienheureux André répliqua : « Écoute, fils du diable, paille légère destinée aux brasiers éternels, écoute-moi, qui suis le serviteur du Christ : jusqu'à ce moment j'ai paisiblement discouru avec toi sur la foi, afin que, devenu défenseur énergique de la vérité et méprisant les idoles, tu adorasses le vrai Dieu ; mais puisque tu demeures dans tes impuretés, et que tu penses m'épouvanter par tes menaces, imagine pour moi les plus atroces supplices ; je serai d'autant plus agréable à mon roi, que ma constance à confesser son nom dans les tourments sera demeurée plus inébranlable. »

Alors Egée ordonna qu'on l'étendît et qu'on le battît de verges ; et quand on eut éloigné les soldats qui l'avaient flagellé, André se releva et fut amené devant le gouverneur, qui lui adressa ainsi la parole : « Écoute-moi, André, ne laisse pas répandre ton sang ; autrement je te ferai périr sur la croix. » Le bienheureux André répondit : « Je suis le serviteur de la croix, et je dois bien plutôt désirer le trophée de la croix que le craindre ; pour toi, des peines éternelles et méritées te sont réservées, si, après avoir éprouvé ma patience, tu ne veux pas même alors croire au Christ. Car je tremble bien plus pour ta fin que pour la mienne. Ce que j'aurai à souffrir peut durer l'espace d'un jour ; mais tes supplices après mille ans seront encore nouveaux ; n'augmente pas ta misère, et n'allume pas pour toi un feu éternel. » Egée alors, transporté de fureur, ordonna qu'il fût mis en croix, recommandant aux bourreaux qu'il y fût attaché les pieds et les mains liés comme sur le chevalet ; car il craignait que, brisé par la douleur, il ne mourût aussitôt, et voulait au contraire qu'il fût tourmenté par de plus longues angoisses. Pendant que les bourreaux le conduisaient au supplice, il se fit un grand concours de personnes qui criaient : « Cet homme juste, cet ami de Dieu, qu'a-t-il fait pour qu'on aille le mettre en croix ? » Mais le bienheureux André réprimandait le peuple, le priant de n'être pas un obstacle pour lui, et joyeux il s'avançait continuant toujours sa prédication.

Quand il fut arrivé au lieu où la croix était préparée, l'apercevant de loin, il s'écria à haute voix : « Salut, ô croix consacrée par le corps du Christ, sur laquelle ses membres ont brillé comme des perles ! Avant que mon maître eût été attaché à ton bois, tu inspirais une crainte terrestre ; mais maintenant tu n'inspires plus qu'un céleste désir. Tu n'as que des récompenses pour celui qu'on attache à tes bras ; les fidèles savent quelles grâces tu procures, quels dons tu prépares ; tranquille et joyeux, je viens à toi, reçois-moi dans l'allégresse et le triomphe, moi le disciple de celui qui fut attaché sur toi. C'est pour cela que je t'ai toujours aimée, que toujours j'ai désiré t'embrasser. O croix bienheureuse, magnifiquement embellie par les membres du Seigneur ; toi, si ardemment désirée, recherchée par tant de veilles, enlève-moi du milieu des hommes pour me rendre à mon maître ; c'est par toi qu'il m'a racheté, qu'il me reçoive aussi par toi. »

Disant ces paroles, il ôtait ses vêtements et les donnait aux bourreaux qui, s'approchant de lui, l'élevèrent sur la croix, où ils le suspendirent en y attachant ses membres avec des cordes, comme on le leur avait prescrit. Une foule nombreuse, d'environ vingt mille hommes, s'était réunie autour ; parmi eux était Stratocles, frère d'Egée, qui s'écriait avec tout le peuple que ce supplice était injuste. Mais le bienheureux André repoussait ces manifestations des fidèles, et les exhortait à supporter patiemment les épreuves du temps : « Les tourments, leur disait-il, ne sauraient être comparés à l'abondante compensation de l'éternité. »

Cependant une grande partie du peuple se rendit à la demeure d'Egée ; tous criaient et disaient : « Le bienheureux André, cet homme pur, orné de toutes les vertus, qui n'enseignait que les bonnes mœurs, ne doit pas subir un pareil supplice ; qu'on le descende de la croix, car voilà le second jour qu'il y est attaché, prêchant toujours la vérité, sans que la vie l'ait encore abandonné. » Alors Egée, craignant le peuple, s'en-

gagea à faire détacher l'apôtre de la croix, et il se mit aussitôt en marche. Lorsque le saint l'aperçut, il lui dit : « Egée, pourquoi viens-tu à moi ? Si, repentant, tu désires croire au Christ, comme je te l'ai promis, la porte de l'indulgence te sera ouverte ; mais si tu ne viens que pour me délier, sache que je ne veux pas descendre vivant de cette croix ; car déjà je vois mon roi, déjà je lui offre mes adorations, déjà je me trouve en sa présence. J'ai gémi sur ton malheur, parce qu'une mort éternelle t'est préparée ; cherche donc, infortuné, à fuir le dernier péril pendant que tu le peux encore, dans la crainte que tu ne commences à le vouloir quand tu ne le pourras plus. » Les bourreaux s'approchèrent de la croix, mais ils ne purent exécuter leur dessein ; au moment même André expira, et sur un char de feu, il s'élança vers le Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire soit rendue dans tous les siècles. Amen.

Quant à Egée, il fut saisi par le diable, en présence de tout le peuple et mis en pièces ; son frère Stratocles s'empara du corps du bienheureux André, et l'ensevelit. Une si grande crainte se répandit sur la multitude que tous, sans exception, voulurent croire au Seigneur qui veut que tous les hommes soient sauvés, et parviennent à la connaissance de la vérité.

On célèbre le jour de son martyre la veille des Kalendes de décembre. Ceci arriva sous le règne de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soit gloire dans les siècles. Amen.

IX.

LES ACTES DE SAINT APOLLINAIRE, ÉVÊQUE DE RAVENNE.

(L'an de Jésus-Christ 53.)

L'antiquité et la gravité de ces Actes est reconnue par les Bollandistes, qui pensent que l'écrivain qui les a rédigés avait sous les yeux un récit plus ancien encore. Nous les avons déchargés de quelques interpolations signalées par ces savants hagiographes.

Sous le règne de l'empereur Claude, Pierre, apôtre de Jésus-Christ de Nazareth, vint d'Antioche à Rome et y opéra un grand nombre de conversions au Seigneur. Il était accompagné de plusieurs chrétiens, qui étaient sous sa dépendance, lesquels, entrant aussitôt dans la synagogue des Hébreux, se firent connaître à eux. Or, Pierre lui-même ne leur dissimula point qu'il était de leur nation, et que c'était la charité pour ses frères qui l'avait amené de la Judée. Et s'entretenant ainsi durant plusieurs jours avec les Juifs, il mêlait à ses enseignements le nom de Jésus; puis il leur déclara que ce Jésus était véritablement le Fils de Dieu, qui a sauvé tout le genre humain. Il leur raconta ensuite les œuvres et les miracles qu'il avait faits en Israël, conformément aux prédictions des prophètes. A la voix de Pierre, un grand nombre de Juifs, reconnaissant l'ignorance où ils avaient été jusqu'alors, crurent en Jésus. Même des Romains, qui avaient entendu les prédications de l'Apôtre, se réjouirent d'apprendre que Dieu avait visité le genre humain, en envoyant son Fils pour renouveler le monde : ils crurent en Jésus et furent baptisés.

Longtemps après, le bienheureux apôtre Pierre dit un jour à son disciple Apollinaire : « Je ne vois pas pourquoi tu resterais encore parmi nous ; tu es instruit sur tout ce que Jésus a fait en ce monde. Lève-toi donc, reçois le Saint-Esprit, et en même temps la dignité de Pontife; rends-toi dans la ville de

Ravenne, qui est fort peuplée, et tu annonceras aux habitants le nom de Jésus. Ne crains rien : car tu crois fermement qu'il est le Fils de Dieu, qui a rendu la vie aux morts et guéri les malades par sa parole. » Et après plusieurs autres instructions, le bienheureux Pierre fit la prière, le bénit, et lui ayant imposé les mains, lui dit : « Que Notre-Seigneur Jésus-Christ envoie son ange pour te préparer la voie, et qu'il t'accorde ce que tu lui demanderas. » Il lui donna ensuite le baiser de paix et le congédia.

Le bienheureux Apollinaire, étant arrivé à peu de distance de la ville de Ravenne, s'arrêta chez un certain militaire asiatique nommé Irénée, et lui fit connaître d'où il venait et quel était le but de son voyage. Le militaire lui dit : « Mon hôte, j'ai ici mon fils qui est aveugle : si ta prédication a quelque vertu, fais-lui recouvrer la vue, je croirai en ton Dieu et je l'adorerai, » Le bienheureux Apollinaire, ravi de cette ouverture, se fit amener l'enfant. Tous ceux qui étaient présents remarquèrent qu'Apollinaire ne fit autre chose que le signe de la croix sur les yeux de l'aveugle, en disant : « O Dieu, qui êtes partout, sans être contenu par aucun lieu, introduisez dans cette ville la connaissance de votre Fils, Notre-Seigneur Jésus-Christ; et pour cela, éclairez non-seulement ces yeux corporels, mais encore les yeux intérieurs des Gentils qui demeurent en ce lieu, afin que, reconnaissant bientôt que Jésus-Christ, votre Fils, leur Seigneur, est véritablement Dieu, ils se convertissent; en sorte que la parole que j'ai à leur annoncer soit accompagnée d'un grand succès. » A peine avait-il fini de parler, que l'aveugle recouvra la vue. Tous alors, se jetant aux pieds d'Apollinaire, avec les parents de l'enfant, crurent en Jésus-Christ, et furent baptisés dans le fleuve qui coule près de la ville.

La femme d'un tribun militaire, nommée Thérèse, était, depuis bien des années, sujette à une très-grave infirmité, que nul médecin n'avait pu guérir. Un jour que le militaire néophyte s'entretenait avec le tribun, la conversation étant

tombée sur la maladie de cette dame, le militaire dit au tribun : « J'ai chez moi un voyageur d'un âge avancé, qui, sans aucun remède, a rendu la vue à mon fils ; si tu permets qu'il voie ton épouse, elle sera bientôt guérie. — Et d'où vient cet étranger ? répondit le tribun. — De la ville de Rome. — Il est donc Romain ? — Je ne sais ; je croirais plutôt qu'il est Grec. — Eh bien ! amène-le secrètement à mon logis, afin que je sache la vérité de ce que tu viens de dire. » Apollinaire, étant donc entré dans la ville de Ravenne, fit le signe de la croix, et dit : « O Dieu ! qui assistez Pierre mon maître en toutes ses entreprises, venez aussi à mon aide, afin que votre nom soit glorifié et que votre volonté s'accomplisse. » Lorsqu'il se présenta à la porte de la maison du tribun, il y fut reçu avec beaucoup de politesse. Le tribun lui dit en l'abordant : « Sois le bienvenu, habile médecin ; et qu'y a-t-il de plus agréable pour celui qui est accablé de chaleur, qu'une eau rafraîchissante ? » Le bienheureux Apollinaire lui répondit : « Que la paix de notre Dieu et Seigneur Jésus-Christ repose sur toi. — De qui entends-tu parler ? répondit le tribun. — Du Fils du Dieu vivant, qui est venu renouveler le monde qui était perdu. — A ce que je vois, tu es Galiléen. — Il est ainsi. — Tu connais l'art de guérir ? — Je ne fais rien sans invoquer le nom de Jésus. — Quelle vertu y a-t-il donc en Jésus ? — Assemble ici tes officiers ; et à la vue de tout le monde, tu connaîtras la puissance de mon Seigneur Jésus-Christ, et tu avoueras qu'il est le Dieu vivant, et qu'il n'y en a point d'autre que lui. — Qu'on appelle les chefs de l'armée, dit ce tribun, afin que nous voyions la puissance de Jésus. »

Lorsqu'ils furent arrivés, le tribun lui dit : « Voici ma femme qui, depuis bien des années, est retenue au lit par une cruelle infirmité que tous les remèdes n'ont pu soulager ; s'il y a en toi quelque pouvoir, fais-le paraître ; guéris-la. » Apollinaire lui répondit : « Daigne le Seigneur ouvrir les yeux de ton cœur, afin que, voyant ses mer-

veilles, tu croies que Jésus est Dieu. » Et prenant la main de la matrone, il lui dit : « Au nom de notre Dieu et Seigneur Jésus-Christ, lève-toi, crois en lui, et ne dis plus qu'aucun autre lui est semblable. » La femme se lève soudain, sort de son lit parfaitement guérie et s'écrie : « Non, il n'y a point d'autre Dieu que Jésus, celui que prêche Apollinaire. » Le tribun et les soldats ayant vu un tel prodige, en furent stupéfaits, puis ils dirent : « Oui, il est vraiment Dieu celui qui fait de telles merveilles. Il pourrait même, si on l'honorait, nous venir en aide dans les combats. » Le tribun crut aussitôt en Jésus, et fut baptisé avec sa femme, ses enfants et toute sa famille. Un grand nombre de païens qui avaient été présents à la guérison de la matrone, reçurent en même temps la foi de Jésus-Christ.

Le bienheureux Apollinaire fixa sa demeure dans la maison du tribun à Ravenne, et tous les jours il voyait venir à lui des gens de cette population qu'il instruisait en secret, leur disant : « Croyez en Jésus, car c'est lui qui est le Dieu du ciel et de la terre. » Et quand ils avaient la foi, il les baptisait. Plusieurs nobles donnaient leurs enfants au bienheureux Apollinaire, afin qu'il les instruisît dans les lettres divines. C'était aussi dans la maison du tribun qu'il célébrait, avec ses disciples, le sacrifice, et administrait le baptême à ceux qui avaient embrassé la foi. Dans l'espace de douze ans, il ordonna prêtres Adheretus et Calocerus, et diacres le très-noble Marcianus et le philosophe Leocadius. Il ordonna encore six clercs, avec lesquels il célébrait le jour et la nuit la divine psalmodie.

Le bruit des prédications du bienheureux Apollinaire se répandait, et le nombre de ceux qui embrassaient la foi du Christ croissait de jour en jour ; de sorte que toute la ville en fut informée. Le gouverneur Saturnin, l'ayant appris, se fit amener Apollinaire et le fit comparaître en présence des pontifes du Capitole de Ravenne, puis il lui demanda ce qu'il voulait faire en cette ville. Apollinaire répondit d'une voix ferme : « Je suis chrétien. » Le gouverneur : « Qu'est-ce

que le Christ ? » Apollinaire : « Il est le Fils de Dieu, par lequel a vie toute créature qui est dans le ciel, sur la terre et dans la mer. » Le gouverneur : « Et c'est lui qui t'a envoyé vers nous, pour supprimer les temples de nos dieux ? Ignores-tu le nom sacré de Jupiter ? Ce grand dieu habite le capitole de cette ville ; et tu dois te prosterner devant lui. » Apollinaire : « Je ne connais pas du tout ce temple, et j'ignore qui l'habite. » Les pontifes lui dirent : « Viens avec nous voir ce grand temple, si admirablement décoré : tu y remarqueras la statue de l'invincible Jupiter. » Lorsqu'ils y furent entrés, le bienheureux Apollinaire dit en souriant aux pontifes : « Ces nombreux et splendides ornements d'or et d'argent seraient bien mieux placés entre les mains des pauvres que devant les images des démons. » Les pontifes païens, entendant ces paroles, se jetèrent sur lui avec le peuple, et le maltraitèrent cruellement ; puis ils le conduisirent au bord de la mer, où ils le laissèrent comme expirant. Ses disciples l'enlevèrent, et le cachèrent dans la maison d'une veuve chrétienne, où ils lui prodiguèrent leurs soins.

Six mois après, un très-noble personnage, nommé Boniface, citoyen de la ville de Classe, perdit subitement la parole. Comme les nombreux médecins qu'il avait appelés ne lui procuraient aucun soulagement, on lui dit que le serviteur de Dieu Apollinaire vivait encore, et qu'il se tenait caché dans la maison d'une veuve. Sa femme envoya aussitôt prier le saint de venir le visiter. Au moment où il entrait dans la maison, une jeune fille, qui en sortait, et qui était possédée de l'esprit immonde, s'écria : « Retire-toi d'ici, serviteur du Dieu vivant ; sinon, je te fais traîner hors de la ville, les pieds liés. » Apollinaire lui répondit : « Tais-toi, démon, sors de cette fille, et ne parle plus ainsi dans les corps des humains ; » et le démon sortit aussitôt. Le saint homme, entrant dans la chambre de Boniface, le vit étendu sur son lit et sans parole, et il dit : « Seigneur Jésus-Christ, qui avez fermé la bouche de cet homme, afin qu'il n'invoquât plus

le secours des idoles, ouvrez-la présentement, afin qu'il invoque votre nom, qui est béni, et qu'il croie que vous êtes le Dieu qui vit dans les siècles. » Les chrétiens ayant répondu *Amen,* à l'instant la langue de Bonifacius se délia, et il louait Dieu, en disant : « Il n'y a point d'autre Dieu que celui que prêche le bienheureux Apollinaire. » Le même jour, plus de cinq cents hommes crurent en Jésus-Christ et à son serviteur, le bienheureux Apollinaire, par lequel ils avaient reçu la lumière de la foi.

Peu de jours après ce miracle, quelques païens, poussés par l'esprit immonde et se laissant aller à leur fureur, se saisirent d'Apollinaire, et après l'avoir longtemps frappé avec des bâtons, ils lui défendirent de ne plus jamais parler du nom de Jésus. Mais le bienheureux, étendu par terre, ne cessait de crier que Jésus est Dieu, lequel, de son plein gré, avait souffert dans son corps pour le salut de tous. Les païens, furieux d'un tel témoignage, placèrent Apollinaire les pieds nus sur des charbons ardents. Pour lui, il n'en était que plus animé à confesser le Christ à haute voix. Ces impies le chassèrent enfin de la ville de Classe, en lui disant : « Quoique tu opères des guérisons, ne rentre pas dans notre ville, et va vivre où tu pourras. » Le bienheureux Apollinaire resta ainsi étendu hors des murs de la ville, et prêchant toujours le nom de Jésus-Christ. Plusieurs habitants de cette cité craignant Dieu venaient le trouver et prenaient soin de lui ; car les chrétiens y étaient fort nombreux, même parmi les nobles. Ils avaient une maisonnette à peu de distance des murs, et le bienheureux y disait la messe : mais il baptisait dans la mer, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

Plusieurs années après, le bienheureux Apollinaire se rendit dans la province d'Émilie, où il enseignait en secret les peuples qu'il pouvait gagner par sa parole. Durant ce temps-là, le prêtre Calocerus gouvernait l'Église de Ravenne, opérant de nombreux miracles au nom de Jésus-Christ. Peu de temps après, le bienheureux Apollinaire revenant de

l'Émilie, fut reçu avec une joie extrême par les chrétiens. A la même époque, le patrice Rufus, personnage consulaire, gouvernait le duché de Ravenne. Or, sa fille unique était malade. On parla du bienheureux pontife Apollinaire au père qui était très-affligé, et il le fit aussitôt prier de venir visiter sa fille. Comme le saint entrait dans cette maison avec ses clercs, le patrice Rufus s'écriait : « Ma fille est morte ! » Le bienheureux Apollinaire, entendant les lamentations de cette famille, connut par là que la jeune fille avait rendu l'esprit. Le patrice Rufus descendit aussitôt à sa rencontre, et lui dit, en versant des larmes : « Ah ! que je regrette que tu sois entré dans ma maison ! Car, je le vois, nos grands dieux sont irrités, et ils n'ont pas voulu sauver ma fille ; cependant, dis-moi, en quoi pourrais-tu lui venir en aide ? » Et tous ceux qui étaient présents pleuraient avec lui. Le bienheureux Apollinaire lui dit : « Aie confiance, ô patrice ; seulement, jure-moi par le salut de César que tu permettras à la jeune fille de suivre son Sauveur ; et tout à l'heure tu vas connaître la puissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » Le patrice Rufus répondit : « Je sais que ma fille n'a plus de vie et qu'elle est bien morte ; néanmoins, si je la vois se lever, si je l'entends parler, je louerai la puissance de ton Dieu, et je ne l'empêcherai point de suivre son Sauveur. »

Cependant les assistants pleuraient amèrement. Mais Apollinaire, mettant sa confiance dans le Seigneur Jésus, s'approcha de la défunte et la toucha en disant : « Seigneur Jésus-Christ, qui êtes mon Dieu, vous qui avez fait à mon maître Pierre, votre apôtre, la faveur d'obtenir de vous tout ce qu'il désire, ressuscitez cette jeune fille ; car vous êtes notre Créateur, et il n'y a point d'autre Dieu que vous. » Et tournant ses regards vers la jeune fille, il lui dit : « Pourquoi restes-tu couchée ? lève-toi, et rends hommage à ton Créateur. » Elle se lève incontinent et s'écrie : « Grand est le Dieu que prêche Apollinaire son serviteur, et il n'y en a point d'autre que lui. » Ce miracle répandit une vive joie parmi les chrétiens, parce que le nom du Seigneur Jésus en était glorifié. La jeune fille

fut baptisée avec sa mère et les gens de la famille de l'un et de l'autre sexe, au nombre de trois cent vingt-quatre personnes, et beaucoup d'autres païens crurent aussi au Christ. Mais le patrice Rufus, redoutant l'empereur, se contentait de témoigner en secret de l'amitié au bienheureux Apollinaire, et de subvenir à ses besoins. Sa fille se consacra à Jésus-Christ, et demeura vierge,

Sur ces entrefaites, des païens dirent à César qu'un certain homme venu d'Antioche avait répandu dans la ville de Ravenne, par des enchantements magiques, le nom du juif Jésus-Christ, qu'une grande multitude d'habitants lui obéissait, même la famille du patrice Rufus. L'empereur donna aussitôt un successeur à celui-ci, et manda à Messalinus, vicaire du gouverneur, ou de contraindre un étranger aussi téméraire de sacrifier aux dieux, ou de le reléguer dans des provinces lointaines. Le vicaire Messalinus fit donc venir dans son prétoire le bienheureux Apollinaire, et en présence des prêtres du Capitole, il lui dit : « Comment t'appelles-tu ? » — Apollinaire : « Je me nomme Apollinaire. » — Messalinus : « D'où es-tu venu ici ? » — Apollinaire : « D'Antioche. » — Messalinus : « Quel est ton art ? » — Apollinaire : « Je suis chrétien et disciple des apôtres du Christ. » — Messalinus : « Et quel est ce Christ ? » — Apollinaire : « Il est le Fils du Dieu vivant, qui a fait le ciel et la terre, la mer et tout ce qui a l'existence. » — Messalinus : « Tu veux parler sans doute de ce Christ qui, il y a peu d'années, se donnant pour le Fils de Dieu, fut mis à mort par les Juifs ? Certes, s'il eût été Dieu, il ne pouvait ni mourir, ni être accablé d'outrages : cependant, comme il montrait beaucoup de superbe dans sa conduite, il a été bafoué et livré à la mort. Après cela, nous ne voyons pas quelles raisons tu peux avoir de le mettre au rang des dieux. » — Apollinaire : « Ce Jésus que nous prêchons était Dieu, et il existe de toute éternité. Mais lorsqu'il voulut délivrer le genre humain de l'esclavage des démons, il s'anéantit en prenant chair, par l'opération du Saint-Esprit, dans le sein d'une

vierge, qui n'a jamais connu d'homme. » — Messalinus : « En effet, on nous avait raconté cela ; mais il est difficile de le croire. »

Le bienheureux Apollinaire dit alors : « Ecoute sérieusement, ô juge, ce que je vais dire. Jésus était Dieu demeurant dans un corps humain, et il faisait dans ce monde des prodiges merveilleux : s'il a été pris par les Juifs, puis crucifié, la chair qu'il avait prise d'une vierge souffrait seule en lui ; car Dieu est impassible et immortel. Le troisième jour après son crucifiement, il a lui-même ressuscité ce même corps ; et après s'être fait voir à plusieurs, il est monté au ciel, d'où il était descendu Dieu. Bien plus, il a donné à ceux qui croient en lui un pouvoir si grand, que, par l'invocation de son nom, les démons sortent des possédés, les malades sont guéris et les morts ressuscitent. » Le vicaire Messalinus lui répondit : « Tu ne viendras pas à bout de me persuader de suivre des dieux inconnus, qui, du reste, n'ont pas été admis par le sénat. Mais laissons-les pour ce qu'ils sont : pour toi, va au Capitole, et de tes propres mains offre de l'encens au grand dieu Jupiter Tonnant, afin d'avoir la vie sauve ; autrement, après t'avoir fait endurer la flagellation et divers autres supplices, je t'enverrai en exil. » Le bienheureux Apollinaire lui repartit aussitôt : « Suppose que j'ai déjà été conduit au Capitole ; car, sois-en bien assuré, jamais ces mains n'offriront de l'encens aux démons ; mais j'offre à mon Seigneur Jésus-Christ un encens de louange en odeur de suavité.

Les pontifes s'écrièrent alors : « Tu ignores sans doute, ô juge, que cet homme ose bien s'attribuer le nom de pontife, afin de séduire la foule sous notre nom. Mais examine-le toi-même sur sa téméraire présomption. » Le vicaire dit à son principal officier : « Dépouille-le, et frappe-le de verges, en lui disant ces paroles : « Reviens à résipiscence, et sacrifie aux dieux. » Tandis qu'on le frappait, il ne cessait de crier : « Je suis chrétien : fais comme il te plaira. » Durant ce supplice, un des pontifes dit au vicaire : « Fais-le suspendre au chevalet, et

qu'on lui inflige de longs tourments, afin qu'il se décide à rendre gloire aux dieux immortels.» Le bienheureux Apollinaire, pendant qu'on le tourmentait ainsi, disait: «Je confesse que le Seigneur Jésus-Christ est le Dieu vivant, et qu'il n'y en a point d'autre. » Le comte Messalinus lui dit: « Dis-moi, empoisonneur, quelle récompense attends-tu pour tant de tourments? » Le bienheureux Apollinaire lui répondit : « Il est écrit que celui qui persévérera jusqu'à la fin, celui-là sera sauvé. » Et encore : « S'il meurt dans le Christ, il vivra. » Telle est la récompense des chrétiens. » Ceux qui étaient présents à ce spectacle, entendant ces paroles, glorifiaient le Dieu du ciel, parce que le bienheureux Apollinaire par ses tourments surmontait ceux qui les lui infligeaient. Le juge, furieux de ces murmures, dit aux exécuteurs : « Qu'on le frappe de nouveau, et qu'on jette de l'eau bouillante sur ses plaies. Qu'ensuite on le conduise chargé d'un lourd poids de fers à un navire du port, et précédé du héraut public, et qu'on l'envoie en exil sur les côtes d'Illyrie. Or, il arriva qu'un de ceux qui avaient sévi avec le plus de cruauté contre le serviteur de Dieu expira subitement.

Le bienheureux Apollinaire, ayant été levé de terre, dit à Messalinus : « Juge impie, pourquoi ne veux-tu pas croire en Jésus Fils de Dieu, afin d'éviter les supplices éternels? » Le juge courroucé ordonna de lui briser la bouche avec une pierre; et après l'avoir fait charger d'un poids énorme de fers, il le fit jeter dans une horrible prison, où l'on étendit ses pieds dans les ceps, et défendit de lui porter aucune nourriture, afin qu'il pérît d'inanition. Mais l'ange du Seigneur vint le visiter pendant la nuit, et, à la vue des gardes, lui donna des aliments ; puis, après l'avoir réconforté, il disparut. Le quatrième jour, le juge apprit qu'il vivait encore. Il le fit alors conduire enchaîné au navire, et l'envoya en exil. Le serviteur de Dieu fut suivi par trois hommes de son clergé, qui voulurent le servir.

Durant ce temps-là, l'Église de Ravenne était gouvernée

par les prêtres et les diacres ; et le nombre des chrétiens allait toujours croissant.

Le vaisseau qui portait le bienheureux Apollinaire étant arrivé sur les rivages du golfe de Corinthe, il survint tout à coup une tempête, qui jeta le navire sur la plage où il fut brisé en pièces. Le bienheureux pontife fut le seul qui échappa au danger, avec ses clercs et deux soldats ; tous les autres furent engloutis dans la mer. Les soldats lui dirent : « Seigneur notre père, où irons-nous ? qu'allons-nous faire ? » Il leur répondit : « Recevez le baptême au nom de Jésus-Christ, et vous vivrez. » Ils renoncèrent incontinent au culte des idoles, et ils furent baptisés au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

Ils voyagèrent ensuite quelque temps ensemble, et passèrent en Mésie, où ils annoncèrent la parole de Dieu ; mais personne ne voulait les recevoir. Or, il y avait en ce pays un lépreux, lequel était le frère d'un homme aussi distingué par sa noblesse que par la dignité dont il était revêtu. Le bienheureux Apollinaire, ayant vu ce lépreux, lui dit : « Veux-tu être guéri ? » Celui-ci répondit : « Oui, je le voudrais. » Apollinaire ajouta : « Crois au Seigneur Jésus-Christ, et tu seras guéri. » Le lépreux répondit : « Celui qui me guérira, celui-là sera mon Dieu. » Et le bienheureux Apollinaire, invoquant le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, toucha le lépreux, qui fut guéri à l'instant même. Aussitôt après, renonçant aux idoles, il crut au Seigneur Jésus-Christ, et reçut le baptême. Le bienheureux pontife demeura plusieurs jours chez lui, puis il gagna les rives du Danube, et il convertit un grand nombre d'âmes à la foi du Christ.

Les païens de ces régions, voyant que le bienheureux Apollinaire était l'ennemi des idoles, voulaient le faire mourir. Pour échapper à leur fureur, il descendit dans la Thrace, et y demeura plusieurs jours. Or, il y avait dans le voisinage un temple de Sérapis. Durant le séjour du serviteur de Dieu en ces lieux, cette idole ne rendit aucune réponse ; et bien qu'on

lui fit beaucoup d'offrandes, à grand'peine on obtint des démons cette réponse : « Vous ne savez donc pas qu'un disciple de Pierre, l'apôtre de Jésus-Christ, est venu de Rome ici, et qu'il m'a lié en prêchant Jésus? Tant qu'il ne sera pas expulsé de ces lieux, nous ne pouvons rendre nos oracles. » Les païens se mirent aussitôt à la recherche du bienheureux Apollinaire. Après qu'ils l'eurent trouvé, comme ils lui demandaient ce qu'il était venu faire en ce pays, il leur répondit : « Je suis chrétien, et c'est à cause du nom du Christ que de la ville de Ravenne on m'a envoyé en exil ici. » Lorsqu'il eut ainsi parlé, ils le dépouillèrent de ses habits, et après l'avoir frappé longtemps à coups de bâton, ils l'emmenèrent au bord de la mer ; puis ils prièrent le gouverneur de la province de l'embarquer avec tous les siens sur un navire qui faisait voile pour l'Italie ; « car, disaient-ils, il vaut mieux qu'il retourne d'où il est venu, pour pervertir le peuple, s'il veut, que de demeurer ici, pour anéantir le culte de nos dieux. » Donc, après trois ans d'absence, étant rentré dans la ville de Ravenne, il y fut accueilli avec grande allégresse par les chrétiens, qui glorifiaient Dieu de ce qu'il leur avait rendu leur père et leur docteur. Or, le Seigneur avait opéré par son serviteur plusieurs prodiges sur les côtes de Dalmatie, lorsque celui-ci revenait en Italie.

Longtemps après, un jour qu'il célébrait le sacrific dans la maison de campagne du sénateur Cyrénée, voisine de Ravenne, les païens excitèrent du tumulte dans la ville au sujet d'Apollinaire. La populace aussitôt courut à la maison où il se tenait, se jeta sur lui, et après l'avoir enchaîné, on le conduisit à la place publique, en le frappant et le couvrant de plaies. Les pontifes du Capitole, voyant cela, s'en indignèrent et s'écrièrent : « Cet homme n'est pas digne d'être présenté au grand dieu Jupiter, dont il s'est souvent moqué : qu'on le mène plutôt au temple d'Apollon, et que là il apprenne la puissance des dieux immortels. » Comme on l'y

conduisait, il fut suivi de plusieurs nobles, tant chrétiens que païens, et du peuple de la ville. Les païens disaient entre eux: « Nous allons voir si cet homme a changé d'opinion. » Et lorsqu'il fut arrivé au temple, et qu'il eut vu la statue d'Apollon, il dit à ceux qui l'entouraient: « C'est là ce dieu auprès de qui vous venez prendre vos augures? » Ils répondirent : « C'est lui-même : il est le gardien de cette cité et le premier parmi les dieux. » Le bienheureux Apollinaire répondit : « Je ne lui souhaite rien de bon : mais quand il aura été détruit, le gardien des chrétiens qui demeurent en ce lieu sera le Seigneur Jésus-Christ; c'est lui qui est vraiment Dieu. » Puis, s'étant mis en prière, la statue se brisa soudain, et le temple du diable s'écroula. Les païens, voyant ce prodige, s'écrièrent: « Qu'on tue ce vieil impie, qui détruit tout. » Les chrétiens, au contraire, rendaient grâces à Dieu, disant : « Oui, celui-là est vraiment Dieu, qui par notre père fait des choses si merveilleuses. »

Les païens, de plus en plus irrités, le livrèrent au juge, qui se nommait Taurus, en priant celui-ci de le condamner à mort. Le juge, convoquant aussitôt dans son prétoire toute la noblesse de la ville, parla ainsi, en présence de cette assemblée, au bienheureux Apollinaire : « Nous te prions de nous dire par quelle vertu tu opères tant de choses, en quel endroit tu tiens tes réunions, et pourquoi tu te fais suivre par une si grande foule. » Le bienheureux Apollinaire répondit : « Ma puissance n'est point autre que celle de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ensuite, nous possédons la maison de Dieu dans nos cœurs. Mais si tu veux parler d'un édifice de pierres, celui où nous enseignons aux chrétiens les divins oracles, n'est pas éloigné de la ville. » Le juge Taurus lui dit : « N'as-tu pas quelques ministres ? » Apollinaire : « J'en ai même plusieurs. » Taurus : « Et où sont-ils ? » Apollinaire : « Ils demeurent en cette ville de Ravenne. » Taurus : « Tu as donc en toi quelque émanation de la puissance divine ? » Apollinaire : « Je t'ai déjà dit que c'est la vertu suprême de

Notre-Seigneur Jésus-Christ. » Taurus : « J'ai chez moi un de mes enfants qui est né aveugle : si, après avoir invoqué le nom de celui qu'on dit avoir été crucifié par ceux de ta nation, tu rends la vue à mon fils, nous croirons qu'il est vraiment Dieu ; sinon, nous te condamnerons au supplice du feu pour tes crimes. » Le bienheureux Apollinaire dit : « Qu'on amène l'aveugle. » Et lorsqu'il fut arrivé, Apollinaire lui dit : « Au nom du Seigneur Jésus-Christ, ouvre les yeux, et vois. » Et ouvrant aussitôt les yeux, l'aveugle reçut la lumière. Tous les grands qui étaient présents, stupéfaits de ce miracle, s'écrièrent : « Il est vraiment Dieu celui qui opère de telles choses. » Et bon nombre d'entre eux crurent au Seigneur Jésus-Christ. Aussitôt le juge Taurus tira de l'assemblée le serviteur de Dieu, et l'envoya à sa maison de campagne, comme pour le garder, et il y demeura quatre ans. Comme cette villa n'était qu'à six milles de Ravenne, tous les chrétiens allaient y trouver Apollinaire, et il les instruisait; et tous les infirmes qu'on lui amenait s'en retournaient guéris, quelles que fussent leurs infirmités.

Or, au temps de l'empereur Vespasien, les pontifes du Capitole de Ravenne, qui possédaient trois cents autels, envoyèrent à Rome, par jalousie contre Apollinaire, un rapport tellement atroce, qu'on y lisait, entre autres choses : « Si vous ne faites périr ce séducteur Apollinaire, qui enseigne des choses contraires à votre règne et au salut de la république, c'en est fait de la religion romaine ; car une grande multitude qu'il a séduite s'emporte journellement en injures contre les dieux immortels. Pour lui, il a, de plus, renversé les temples par ses enchantements magiques. Il est donc nécessaire que ce vieux Apollinaire soit privé de la vie, si vous voulez que le nom romain ne périsse pas. » Le César Vespasien envoya l'ordre de chasser de la ville quiconque aurait l'audace de faire injure aux dieux, à moins qu'il ne consentît à satisfaire pour l'outrage qu'il aurait commis : « Car il n'est pas juste, ajoute-t-il, que

nous vengions nous-mêmes les dieux, qui ont le pouvoir de tirer eux-mêmes vengeance de leurs ennemis. Portez-vous bien. »

Après avoir dicté cet ordre. il le confia à Démosthène, illustre patricien, mais tout dévoué au culte des idoles. Lorsque celui-ci fut arrivé à Ravenne, il se fit présenter Apollinaire. Comme le serviteur de Dieu, tout courbé à cause de son grand âge et des divers supplices qu'il avait endurés, se tenait devant le juge, les païens se mirent à crier : « Ne lui fais aucune interrogation, nous savons tous qu'il est chrétien et destructeur des temples : tu dois ou le punir, ou le reléguer loin de cette ville, de peur que nous ne périssions. » Le patrice Démosthène dit : « Vieux séducteur, dis-moi quelle est ta religion? » Le bienheureux Apollinaire répondit : « Je ne porte point envie à votre gloire, mais je dirai la vérité. Je suis chrétien : j'ai été instruit par le bienheureux Pierre, apôtre, et c'est lui qui m'a envoyé vers cette ville fortunée, afin que ses habitants, recevant la foi de Jésus-Christ, pussent mériter d'obtenir le salut par son nom. » Démosthène : « A quoi bon tant de paroles? Il est temps que tu abandonnes tes vaines superstitions, pour sacrifier aux dieux. » Apollinaire : « Je m'offre moi-même en sacrifice pour mes enfants, que j'ai acquis. Quiconque n'abandonnera pas le culte des dieux, pour adorer le Dieu du ciel, de la terre et de la mer, qui avec le Seigneur et le Saint-Esprit règne éternellement, celui-là sera livré à un feu éternel : celui au contraire qui croira et sera baptisé, jouira d'un repos éternel et de richesses impérissables. »

A ces mots, le juge, entrant en fureur, le confia à la garde d'un centurion, qui était chrétien, mais en secret. Démosthène s'occupa ensuite à chercher quels genres de supplices il pourrait infliger au vieillard. Le centurion ayant pris le bienheureux Apollinaire, l'emmena chez lui à Classe. Quelques jours après, il lui dit : « Seigneur notre père, ne vous livrez donc pas sitôt à la mort, car votre vie nous est nécessaire : échap-

pez-vous à la faveur de la nuit, et retirez-vous dans le faubourg où l'on reçoit les malades, jusqu'à ce que la fureur du peuple s'apaise. » Et au milieu du silence de la nuit, il le laissa sans surveillance, afin qu'il pût s'enfuir. Les païens, ayant été informés de la fuite du bienheureux Apollinaire, se mirent à sa poursuite ; et l'ayant joint près de la porte de la ville, ils le frappèrent si longtemps, qu'à la fin ils le crurent mort. Mais ses disciples le secoururent à temps, et le conduisirent, avant le jour, dans l'habitation des lépreux, auxquels il recommandait de ne jamais abandonner la foi chrétienne, leur prédisant les nombreuses persécutions qui devaient surgir à cause du nom de Jésus-Christ, et ajoutant qu'après ces longues épreuves, des princes mêmes embrasseraient la foi du Christ; que toutes les idoles des démons seraient abandonnées, et que par tout l'univers les chrétiens offriraient des sacrifices au Dieu vivant. « Quiconque, dit-il en finissant, demeurera ferme dans la foi de Jésus-Christ, celui-là vivra véritablement, et ne mourra point.

Après avoir fait ces exhortations et beaucoup d'autres ensuite, le bienheureux martyr et évêque de Jésus-Christ, Apollinaire, s'endormit dans le Seigneur, et ses disciples l'enterrèrent hors de la ville de Classe, dans un tombeau de pierre, qu'ils enfouirent dans la terre, par crainte des païens. Il avait gouverné son église de Ravenne vingt-huit ans, un mois et quatre jours. Il fut martyrisé dans la ville de Ravenne, sous l'empereur Vespasien, le dix des calendes d'août, sous le règne de Notre-Seigneur Dieu et Sauveur Jésus-Christ, qui vit et règne en l'unité du Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles. Amen.

X.

LES ACTES DE SAINT LÉONTIUS, MARTYR.

(Sous Vespasien, l'an de Jésus-Christ 69-79.)

Ces actes sont donnés par les Bollandistes comme un document respectable ; nous les admettons d'autant plus volontiers qu'ils sont peu connus, et que les actes sincères du premier siècle sont plus rares.

Dans le temps que Vespasien gouvernait l'empire romain. un certain sénateur nommé Adrien, homme cruel, d'une férocité sans égale, et qui prenait plaisir à inventer de nouveaux genres de tourments, apprit qu'il y avait des chrétiens. On lui dit que c'étaient des hommes qui, réprouvant tous ceux qui offraient des sacrifices aux dieux, et méprisant les dieux eux-mêmes, détournaient les citoyens du culte de ces divinités par l'art magique, par des pratiques superstitieuses et par des promesses séduisantes ; car, disaient-ils, « il n'y a point plusieurs dieux, il n'y en a qu'un seul. » A cette nouvelle, transporté de fureur, il va trouver l'empereur, et lui demande l'autorisation de sévir contre les chrétiens. Vespasien lui accorde aussitôt tout pouvoir, et lui déclare que sa volonté est qu'on lui envoie comblés d'honneur tous ceux qui s'empresseront d'obtempérer à ses ordres, en sacrifiant aux dieux; mais que, pour ceux qui refuseront de le faire, il faut les condamner à mort, après leur avoir fait endurer les plus cruels tourments.

Adrien étant sur le point de quitter la grande ville de Rome, quelques-uns lui dirent qu'il y avait à Tripoli un certain militaire nommé Léontius qui, plein de mépris pour les dieux, éloignait de leur culte ceux qui les honoraient par des sacrifices, et détruisait les lois de la patrie. Or cet homme, originaire de Grèce, était d'une stature et d'une force extraordinaire, et il possédait de grands biens. Ayant été enrôlé dans la milice, il eut souvent occasion de faire éclater sa bravoure

contre les ennemis qu'il vainquit glorieusement, et dont il remporta des trophées. Il était en outre d'une prudence rare, et se faisait admirer dans les conseils : ce qui le fit élever au grade de chef de la milice, et il portait les insignes et toutes les marques distintives de sa dignité militaire. A Tripoli, il soulageait l'indigence des pauvres avec une abondance vraiment royale, et il avait pour tous les nécessiteux une bienveillance singulière; car il servait Dieu dans toute la sincérité de son cœur.

Adrien ayant donc été informé de la manière de vivre de Léontius, en fut ravi d'aise, et il envoya devant lui pour se saisir de sa personne le tribun Hypatius, avec d'autres soldats, dont l'un se nommait Theodulus. Comme ils approchaient de la ville, le tribun Hypatius, qui était fort zélé pour l'idolâtrie et le culte des démons, fut subitement pris de la fièvre, et il disait à ses soldats : « Que les dieux me soient propices, afin que je sache d'où me vient le mal que j'éprouve : ils sont peut-être indignés contre moi, parce que je ne leur ai point offert la victime convenable avant de partir. » Les soldats, voyant leur tribun consumé de la fièvre depuis trois jours, sans qu'il pût prendre aucune nourriture, et s'apercevant même que le mal empirait, étaient en proie à de cruelles angoisses.

La troisième nuit, l'ange du Seigneur apparut à Hypatius, et lui dit : « Tribun, si tu veux être guéri, avec les soldats qui t'accompagnent, crie trois fois : « Toi qui es le Dieu de Léon-« tius, viens à mon secours, je t'en prie. » Si tu dis cela, tu seras guéri aussitôt. » Le tribun avait eu cette apparition, l'esprit parfaitement libre; il revit encore l'ange sous la forme d'un jeune homme, vêtu d'une robe blanche et lançant des regards terribles. Hypatius effrayé dit à cet ange : « Je suis envoyé avec ces soldats pour prendre Léontius, et le garder jusqu'à l'arrivée de notre chef Adrien ; et toi tu me dis de crier : « Dieu de Léontius, viens à mon aide, afin que je sois « guéri ! » Lorsqu'il parlait ainsi, l'ange disparut à ses yeux, et il fut saisi de terreur.

Comme il était toujours retenu au lit, et que la violence de la fièvre ne le quittait point, il appelle ses soldats et leur dit : « Écoutez, frères. Lorsque j'étais dans mon premier sommeil, un homme tout à fait distingué s'est approché de moi et m'a dit : « Si tu veux être guéri, crie trois fois : « Dieu de Léontius, viens me secourir. » Puis il s'est évanoui de mes yeux. » En l'entendant parler de la sorte, le soldat Theodulus, qui avait eu la même vision, mais sans en parler à personne, se trouva dans un étrange étonnement, et il demanda au tribun si celui qui lui avait parlé était vêtu d'une robe blanche et lançait de terribles regards. Le tribun répondit affirmativement. Le lendemain au matin, Theodulus se trouvait auprès du tribun, repassant dans son esprit ce qu'il avait entendu la veille. Lorsque l'heure du repas fut venue, les soldats appelèrent Theodulus, afin de se livrer encore à la gaîté, comme il avait toujours coutume de faire. Or Theodulus était des plus illustres parmi les Grecs, et il menait une vie irréprochable. Mais il ne voulut accepter aucun aliment, ni même goûter à rien ; il se coucha par terre, demeurant ainsi longtemps à jeun, puis il s'endormit. Après qu'il fut éveillé, il dit à ses soldats : « Le président Adrien arrive demain, et Léontius n'est pas encore arrêté? Si vous le trouvez bon, j'irai à la ville avec le tribun, et je m'informerai quel est ce Léontius ; et quand nous l'aurons pris, je le ferai garder à vue jusqu'à l'arrivée d'Adrien. » Or, le tribun, qui avait enfin cédé à l'invitation de l'ange, était à ce moment délivré de la fièvre et parfaitement rétabli.

Lors donc qu'ils furent parvenus au haut de la ville, Léontius vint lui-même à leur rencontre et dit : « Salut dans le Seigneur, frères. » Le tribun et Theodulus lui répondirent : « Salut aussi à toi, ami. » Léontius leur dit ensuite : « Qu'êtes-vous venus chercher ici, frères? » Ils lui répondirent : « On a informé l'empereur Vespasien qu'il y a en ce lieu un certain Léontius, homme docte et vertueux : nous désirons donc l'entretenir, ainsi que nous en avons reçu l'or-

dre. Et même le président Adrien doit venir ici un de ces jours pour voir cet homme, le combler d'honneurs et le présenter à l'empereur ; car ce Léontius est, dit-on, fort zélé pour le culte des dieux : aussi, tout le sénat romain désire le voir, depuis qu'il a appris ses gestes fameux et sa fidélité à honorer les dieux, d'autant plus qu'il est, en outre, l'un des premiers citoyens de cette ville de Tripoli. »

Léontius les entendant ainsi parler, leur répondit : « A ce que je vois, vous êtes étrangers à cette ville, et vous ne connaissez pas ce pays. Venez donc avec moi ; vous vous reposerez, et je vous ferai voir ce Léontius, que vous dites si ami des dieux. Je crois plutôt qu'il n'a pas grand amour pour ces dieux que vous révérez, car je sais qu'il est chrétien et qu'il tient fortement à la foi du Seigneur Jésus-Christ. » Tandis qu'il leur tenait ce discours, ils disaient entre eux : « Quel est donc cet homme qui assure que Léontius est chrétien ? ne serait-ce point un de ses parents ? » Theodulus lui dit donc : « Quel est votre nom ? » Léontius lui répondit : « S'il s'agit de la signification de mon nom, voici ce que nous en lisons dans les saints livres : « Tu marcheras sur l'aspic et le basilic, et « tu fouleras aux pieds le lion et le dragon. Il faut donc que je « marche sur le lion et le dragon : ce lion, dis-je, qui ne peut « être aperçu par les yeux corporels ; ce dragon, qui n'est « autre que le président lui-même et son conseiller. » Le tribun, se tournant vers Theodulus, lui dit : « Et quel est donc cet homme qui prétend qu'il doit fouler aux pieds le lion et le dragon, puis les conseillers du président ? » car ils étaient dans une grande anxiété sur ce qu'ils devaient faire. En effet, il les avait invités avec tant de courtoisie, qu'ils différaient le plus possible de s'ouvrir de leur dessein à un homme si bienveillant. Cependant, comme ils ne pouvaient perdre de vue le caractère cruel d'Adrien, dont ils redoutaient les effets, et que d'autre part ils ne voulaient pas s'en retourner sans avoir accompli leur mission, ils continuèrent leur route vers le logis de Léontius, lui parlant toujours avec affabilité.

Lorsqu'ils y furent entrés : « Nous voilà, lui dirent-ils, excellent homme, arrivés en ta maison, et tu nous fais jouir de tout ce que tu as de meilleur. Maintenant hâte-toi de nous montrer Léontius, afin que, dès l'arrivée du président Adrien, il soit entouré des plus grands honneurs, en attendant qu'on l'admette dans le palais des empereurs comme un ami. » Après qu'ils eurent ainsi parlé, le martyr du Christ leur dit : « C'est moi qui suis ce Léontius que vous cherchez ; je suis le soldat du Christ ; c'est moi qu'Adrien poursuit par votre entremise. » A ces mots : « C'est moi, » ils tombèrent la face contre terre en criant : « Serviteur du Dieu très-haut, pardonne-nous cette faute ; hâte-toi d'apaiser ton Dieu, afin qu'il nous délivre de la fétide corruption des idoles et de cette bête féroce, Adrien ; car nous aussi nous sommes chrétiens. »

Le pieux serviteur de Dieu, Léontius, entendant ces paroles, se prosterna aussi par terre, et dit en versant des larmes : « Seigneur Dieu, qui voulez que tous les hommes soient sauvés et parviennent à la connaissance de la vérité, vous qui nous avez donné le gage du salut, regardez-nous à cette heure, je vous en supplie ; vous qui avez fait que ceux qui venaient contre moi soient maintenant pour moi, conservez-moi, de grâce, moi pauvre brebis errante ; répandez aussi sur ces brebis et sur moi les lumières de votre miséricorde : donnez-leur la grâce de votre Esprit-Saint, créez en eux un cœur pur ; et après qu'ils auront été marqués de votre sceau, faites d'eux des soldats intrépides contre le diable, notre ennemi, en leur donnant le courage et les armes dont ils ont besoin ; qu'ils obtiennent votre sagesse pour épée et pour bouclier : je vous en conjure par les entrailles de votre miséricorde. Vous qui avez voulu demeurer trois jours dans le tombeau, qui avez brisé la tête du dragon infernal, faites, je vous en prie, que ce tribun et Theodulus brisent pareillement la tête de cet autre dragon non moins rusé, le président Adrien, et fortifiez-les par le secours de votre puissance. Car c'est vous qui invitez les désespérés à vous connaître et à

espérer en vous ; c'est vous qui, par votre miséricorde, ramenez dans le droit chemin ceux qui s'égarent, parce que vous connaissez les secrets du cœur, vous qui êtes le créateur de la nature humaine ; daignez donc agréer les prières du pécheur Léontius. Faites voir à ces hommes qu'il n'y a point d'autre Dieu que vous ; qu'ils reconnaissent que les dieux muets et inanimés qu'ils invoquent sont vains et méprisables ; et comme ils ne connaissent pas encore la vérité, inondez leur âme de la lumière de votre divinité. Qu'il en soit ainsi, je vous en supplie, ô Dieu notre Sauveur, parce qu'à vous appartiennent le règne, la puissance et la gloire, dans les siècles des siècles. Amen. »

A peine avait-il dit « Amen, » qu'une nuée lumineuse de rosée descendit sur Théodulus et sur le tribun, comme un signe du baptême qu'ils devaient recevoir. Le bienheureux Léontius, témoin de ce prodige, s'écria : « Gloire à vous, ô mon Dieu, qui ne méprisez point les désirs de ceux qui vous cherchent. » Après qu'ils eurent été baptisés, il les revêtit de l'habit blanc, et ordonna qu'on portât des flambeaux devant eux. Quelques Grecs voyant Léontius faire une chose aussi insolite, se mirent à parcourir la ville en tumulte, criant partout : « Qu'on livre au feu vengeur ceux qui abhorrent nos dieux. » La ville fut donc ainsi livrée à une grande agitation.

Deux jours après, le président Adrien arriva, accompagné de gens de guerre. S'étant arrêté à la porte de la ville, il demanda quelles étaient ces voix tumultueuses, ces clameurs populaires qui parvenaient à ses oreilles. Les grands de la ville lui répondirent : « Il y a ici un homme, nommé Léontius et qu'on appelle chrétien, lequel exhorte tout le monde à s'éloigner du culte de nos dieux, attirant les habitants par certains arts magiques, tandis qu'il prêche et comble de futiles éloges un homme crucifié jadis, que Pilate fit flageller et que les Juifs avaient durement souffleté. Il a même osé communiquer ses doctrines empoisonnées aux soldats de notre empereur, et les attirer à la religion de cet homme de Galilée ; et voici le

troisième jour qu'il les retient chez lui, après leur avoir donné des vêtements blancs ; en un mot, il méprise nos dieux les plus élevés. » Le président Adrien, à cette nouvelle, transporté de fureur, ordonna aux soldats qu'il avait près de lui de prendre ces trois hommes et de les garder en prison sous une surveillance active, jusqu'à ce qu'on les amenât à son tribunal. Les soldats firent comme on leur avait commandé, et les jetèrent en prison. Mais Léontius ne cessa pas pour cela d'instruire tout le jour ses néophytes dans la foi du grand Dieu du ciel. « Courage, mes frères, leur disait-il, soyez forts, et songez que les tourments sont légers et de courte durée, mais que la joie, le bonheur qui les doit suivre, sera éternel. Si donc nous éprouvons ici-bas les injustices des hommes pervers, au ciel nous trouverons un éternel repos. » Quand la nuit fut venue, il se mit à chanter ces versets du psaume : « Notre Dieu a fait au ciel et sur la terre tout ce qu'il a voulu. C'est Dieu qui m'a revêtu de force, c'est lui qui a rendu ma voie sans tache. »

Le jour suivant, dès le matin, le président Adrien s'assit sur son tribunal, et ordonna qu'on lui amenât Léontius, le tribun et Théodulus. Lorsqu'ils furent en sa présence : « Est-ce toi, dit-il, qui te nommes Léontius ? » Léontius : « Oui, c'est bien moi. » Le président : « Quelle est donc ta fortune et ta condition ? Comment, par tes détestables et magiques enchantements, es-tu parvenu à enlever à notre empereur ses soldats ? Tu lui as enlevé, dis-je, ceux qui l'accompagnaient toujours, pour les confier à celui que tu appelles Dieu. » Léontius : « Je suis soldat du Christ ; je suis enfant de cette lumière véritable qui éclaire tout homme venant en ce monde. Quiconque parvient à cette lumière n'est point exposé à tomber. Le tribun et Théodulus savent quelle est l'origine et la perfection de cette lumière, qui n'est autre que le Christ, et c'est pour cela qu'ils ont abandonné tes dieux fabriqués avec du bois, des pierres ou des ossements d'animaux. » Le président, entendant Léontius parler avec une telle liberté, en fut exaspéré, et il ordonna à ses ministres de le battre rudement avec des bâtons. Tandis

qu'on le frappait, levant les yeux au ciel, il dit : « Tu crois me tourmenter, Adrien, et c'est toi qui te tourmentes toi-même. » Le président, le voyant persévérer dans la confession du Christ, malgré les supplices, le fit reconduire en prison.

Se tournant alors vers le tribun et Téodulus : « Pourquoi, leur dit-il, avez-vous abandonné les coutumes de la patrie dans lesquelles vous aviez été élevés ? Comment n'avez-vous point appréhendé de causer du chagrin à notre empereur, en quittant ainsi l'état militaire ? » Ils lui répondirent : « On nous a rassasiés d'un pain qui ne peut être consumé, car il vient du ciel ; on nous a abreuvés d'un vin sorti du côté du Dieu très-haut; et, au lieu de ces chairs corruptibles, on nous a donné le corps de l'agneau pur et sans tache. » Adrien leur dit : « C'est là ce que vous a suggéré ce détestable Léontius? Faites donc présentement ce que vous savez être agréable à l'empereur. Vous n'ignorez pas qu'il a ordonné que ceux qui offriraient des sacrifices aux dieux seraient élevés aux plus grands honneurs et promus aux premiers grades dans l'armée ; mais que pour ceux qui refuseraient d'obtempérer, il fallait leur ôter la vie par les supplices les plus recherchés. » Le tribun et Théodulus répondirent : « Notre milice est toute céleste ; fais ce que tu voudras. Tu t'armes contre nous, comme vengeur de dieux infâmes ; mais tu n'auras plus qu'une vie misérable, et tes jours seront abrégés. » Adrien, après ce discours, ordonna de suspendre le tribun au chevalet et de le tourmenter sans relâche avec les ongles de fer, puis d'étendre par terre Théodulus, et de le frapper de verges. Pendant qu'ils étaient ainsi cruellement tourmentés, ils ne faisaient entendre d'autre parole que celle-ci : « Sauvez-nous, Seigneur ; car un saint peut défaillir. » Adrien, les voyant persévérer courageusement dans leur dessein, donna ordre qu'on leur coupât la tête. Comme on les conduisait au supplice, ils chantaient ces versets : « Vous êtes notre protecteur, ô Seigneur ; nous remettons notre âme entre vos mains. »

Lorsqu'ils eurent terminé leur prière, le bourreau les frappa avec sa hache; et c'est ainsi qu'en louant Dieu ils lui remirent leurs âmes.

Adrien se fit ensuite amener Léontius; et, lorsqu'il fut devant lui, il lui dit : « Voyons, Léontius, aie pitié de ton sort, si tu ne veux pas éprouver de cruels tourments, tels que viennent d'en subir le tribun et Théodulus, que tu avais pervertis; crois-moi, sacrifie aux dieux; par ce moyen, tu recevras les plus grands honneurs, de moi d'abord, puis de l'empereur et de tout le sénat; car l'empereur lui-même désire vivement te voir. » — « Que Dieu me préserve, répondit Léontius, de voir le visage de cet empereur qui est l'exécrable ennemi de Dieu! Mais toi, Adrien, deviens plutôt l'ami du Christ : si tu en viens là, je te ferai voir quel bien-être, quel heureux sort, quelles richesses inépuisables tu recevras de lui. » Adrien souriant de pitié en entendant ces choses : « Tu veux sans doute, lui dit-il, me procurer les mêmes avantages qu'ont trouvés le tribun et Théodulus? Ignores-tu, tête scélérate, par quels supplices ils ont perdu la vie? » Léontius : « N'appelle point supplices les tourments que tu leur as infligés, dis plutôt que c'est la vie, la paix, la joie; car maintenant ils sont dans l'allégresse et la jubilation, et ils ont trouvé place parmi les chœurs des anges. » Adrien : « Prête attention à ce que je vais dire : Y a-t-il au monde quelqu'un, jouissant de la saine raison, qui consentirait jamais à abandonner le culte de cette lumière du soleil et de nos dieux suprêmes, Jupiter, Apollon, Neptune, Vénus et les autres, pour terminer sa vie par une mort cruelle? Personne, assurément, excepté ceux que tu séduis. » Léontius : « Tu n'as pas lu, à ce qu'il paraît, ce qui est écrit : « Les dieux des nations sont les demons; que ceux « qui les font et ceux qui se confient en eux leur deviennent « semblables. » Quel est donc celui qui, pour peu qu'il ait du bon sens, voudrait ressembler, je ne dis pas sacrifier, à des pierres muettes et autres objets pareils, dépourvus de vie et de sentiment, tels que sont vos dieux? »

Le juge, voyant que le martyr ne voulait point renoncer à sa résolution, commanda qu'on le suspendît à quatre pieux au-dessus du sol et qu'on le frappât de verges pendant que le héraut crierait : « Ainsi périront ceux qui méprisent nos dieux et ne veulent pas se soumettre aux édits des empereurs. » Les bourreaux frappèrent Léontius si longtemps qu'à la fin ils se lassèrent ; et il disait au président : « Tu auras beau faire déchirer mon corps, homme pervers, jamais tu ne seras maître de mon âme. » Adrien le fit alors suspendre au chevalet, et on lui déchira les jambes et les côtés. Durant ce long supplice, Léontius ne disait autre chose que ces paroles : « Mon Dieu, j'ai espéré en vous ; sauvez-moi, Seigneur. » Adrien dit à ses satellites : « Descendez-le du chevalet ; car je sais que, lorsqu'il regarde le ciel, il prie ses dieux de lui procurer du repos. » A cela Léontius répondit : « Péris avec tes dieux, malheureux et exécrable Adrien ! Oui, je prie mon Dieu de me donner force et courage pour supporter tes tourments. » Adrien, reconnaissant en cette âme une fermeté inébranlable, voulut qu'on le suspendît au chevalet la tête en bas, et qu'on attachât une grosse pierre qui pendît de son cou, pour augmenter son supplice. Mais le saint martyr endura ces tourments avec courage et générosité, et, regardant le ciel, il pria ainsi : « Seigneur Jésus-Christ, qui avez fortifié vos serviteurs le tribun et Théodulus, et leur avez fait la grâce de confesser votre nom, daignez aussi m'affermir, moi votre humble serviteur, bien que pécheur, afin que je puisse soutenir ces rudes épreuves, et faites que je ne sois pas trompé dans mon attente. » Adrien lui dit alors : « Je sais, Léontius, que tu veux devenir l'ami de nos dieux. » Le martyr répondit : « Moi, je suis le serviteur du Dieu très-haut ; toi, tu es l'esclave de tes dieux, et vous périrez tous avec eux, toi et tes satellites. » Adrien, ne pouvant rien obtenir de lui, le renvoya en prison jusqu'au jour suivant.

Le lendemain, il le fit amener devant lui, et lui parla ainsi : « Eh bien, Léontius, as-tu réfléchi à quoi tu veux enfin te

décider pour ton bonheur ? » Le saint martyr répondit : « Comme j'ai toujours su ce qui m'est avantageux, c'est pour cela que j'ai résisté jusqu'à présent à tes vains discours. Je te dis donc, pour la troisième fois, comme à la première et à la seconde, que jamais je ne m'engagerai abandonner celui qui a fait le ciel et la terre, la mer et tout ce qu'ils contiennent, je veux dire le Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu, qui, pour nous autres hommes, a bien voulu souffrir le supplice de la croix. Non, jamais je ne le délaisserai ; car, en mettant en lui seul et en son nom mon espérance, j'obtiendrai miséricorde. Adrien le fit encore suspendre à quatre pieux et frapper à coups redoublés; et, durant ce supplice, il lui criait : « Léontius, fais ce que je te dis, sacrifie aux dieux ; si tu le fais, je te jure, par le salut et la clémence de nos dieux, que je te ferai élever à un nouveau grade, sans parler des autres faveurs bien plus précieuses qui te sont réservées. » A cela le saint martyr Léontius répondit : « Et quelle dignité assez grande peux-tu m'offrir, pour que je renonce à mon Dieu et t'obéisse ? Tu m'exhortes à sacrifier à tes démons, ignorant sans doute que le monde entier, malgré sa grandeur, ne saurait être mis en comparaison avec la charité de mon Seigneur Jésus-Christ. »

Adrien, désespérant enfin de vaincre sa constance, rendit contre lui la sentence suivante : « Nous ordonnons qu'on suspende Léontius à quatre pieux et qu'on le frappe jusqu'à ce qu'il expire, pour n'avoir pas voulu sacrifier aux dieux et obéir à l'édit de l'empereur, et pour avoir méprisé nos dieux qui nous sont si favorables. » Donc, après qu'on eut frappé longtemps le saint martyr Léontius, et pendant que les bourreaux ne cessaient d'ajouter plaies sur plaies, il rendit son âme à Dieu, et il fut enseveli dans le port de la ville de Tripoli, le dix-huitième jour du mois de juin, après avoir laissé au monde un excellent exemple de vertu et de courage. Dieu daigne, par les mérites de ce saint martyr, nous accorder une part dans son royaume.

Un certain Cyrus, écrivain public, écrivit ces Actes du martyre du bienheureux Léontius sur des tablettes de plomb, qu'il déposa dans le sépulcre du martyr, afin de conserver aux générations futures un exemple mémorable en Jésus-Christ Notre-Seigneur. Quiconque lira la glorieuse et sainte confession du bienheureux martyr, qu'il élève ses mains vers le ciel, et qu'il rende gloire à Dieu qui a soutenu la pàtience de son serviteur. Or, le confesseur du Christ Léontius termina son martyre le dix-huitième jour de juin, ainsi que nous l'avons déjà dit, sous l'empire de Vespasien, et Notre-Seigneur Jésus-Christ régnant parmi nous, à qui soit la gloire, dans les siècles des siècles. Amen.

XI.

LES ACTES DE SAINT TIMOTHÉE, ÉVÊQUE D'ÉPHÈSE ET MARTYR.

(L'an de Jésus-Christ 97.)

Le récit que nous donnons ici est d'une haute antiquité ; et s'il faut en croire la suscription, il serait de la main du fameux Polycrate d'Éphèse, contemporain de saint Irénée. La pièce ne renferme rien qui contredise cette prétention ; elle est écrite avec gravité, et le désir que montre l'auteur de faire prévaloir la dignité du siége d'Éphèse est en rapport avec ce que nous savons de Polycrate, par le fragment de sa lettre citée par Eusèbe dans les débats sur la fête de Pâques, au temps du Pape saint Victor.

Aux prêtres de l'Asie, de la Phrygie, de la Pamphylie, du Pont, de la Galatie, à tous mes autres frères dans le sacerdoce qui vivent dans la paix de l'union catholique, moi Polycrate, le moindre d'entre vous, j'adresse cette relation du martyre de saint Timothée, le propre disciple de l'apôtre saint Paul, qui l'établit premier Patriarche de la métropole des Éphésiens ; ayant recueilli les faits tels que nous les ont transmis ceux qui en ont été les témoins, nous avons jugé à propos de vous les faire connaître pour votre édification ; à vous donc, mes frères, paix et salut dans le Christ.

Plusieurs déjà ont écrit l'histoire, la vie, même les actions journalières, et la bienheureuse fin de ces saints personnages si aimés de Dieu, les recommandant ainsi au souvenir de la postérité. Nous ne pensons donc pas, en suivant leur exemple, agir témérairement, et nous nous hâtons de confier à la mémoire des siècles futurs la vie, les pieuses actions et le trépas de Timothée, le saint apôtre et premier évêque de la grande métropole d'Éphèse.

Ce bienheureux, comme nous l'apprend le saint Evangéliste Luc dans ses Actes catholiques, avait eu pour père un gentil; mais sa mère était une juive fidèle. Lystre, une des cités de la préfecture de Lycaonie, l'avait vu naître ; il eut pour maître ce grand serviteur de Dieu, l'apôtre Paul, dont il reçut le témoignage sur beaucoup de choses. Il devint son compagnon dans ses voyages, souffrit avec lui en annonçant l'Évangile du Christ, et vécut entièrement à ses ordres. Il arriva avec lui dans l'illustre métropole des Éphésiens, et fut par lui établi premier évêque de ce siége tout apostolique, tandis que Néron régnait sur les Romains, et que Maxime était procurateur de l'Asie. Il y éclata par sa doctrine, il s'y manifesta par des miracles étonnants, par des guérisons, menant une vie supérieure à celle d'un homme mortel. C'est ce que chacun pourra connaître en lisant ce qui a été écrit sur sa personne dans les Actes des saints apôtres.

Nous avons cru à propos de rappeler que ce très-saint apôtre et patriarche Timothée vit et entendit non-seulement le bienheureux apôtre Paul, mais aussi Jean, le glorieux théologien, celui-là même qui reposa sur la poitrine de notre grand Dieu et Sauveur Jésus-Christ. Déjà Néron avait cruellement fait périr par le martyre Pierre et Paul, les princes des apôtres ; leurs illustres disciples avaient aussi terminé diversement leur carrière, quand arriva dans la grande métropole Jean, l'insigne théologien, échappé aux flots de la persécution, comme pourront l'apprendre plus amplement dans les pages qu'a écrites Irénée, évêque de Lyon, sur ce grand

personnage, ceux qui en auraient le désir. Alors aussi se réunirent dans la même ville les compagnons des disciples de Notre-Seigneur Jésus-Christ, lesquels avaient recueilli et écrit dans leur propre langue tout ce qu'ils avaient appris des actions miraculeuses du Fils de Dieu, mais sans avoir pu les coordonner en un seul récit. D'un commun accord, ils soumirent ces récits à Jean le théologien, si plein de mansuétude. Le saint apôtre, ayant tout examiné et goûté une joie sensible à cette lecture, distribua ces récits déjà rapportés dans les trois Évangiles, suivant leur ordre, dans Matthieu, Marc et Luc, indiquant par l'inscription du nom à quel Évangéliste chaque passage se rapportait. Toutefois, considérant qu'ils avaient surtout raconté les choses relatives à l'humanité, il voulut lui-même écrire son récit, racontant avec plénitude ce qu'il avait puisé dans le cœur divin, et dont les autres n'avaient pas parlé ; ajoutant aussi plusieurs divins prodiges qu'ils avaient omis dans leurs écrits. Quand il eut achevé cet ouvrage qu'aucun homme n'avait eu jusqu'alors la pensée d'entreprendre, je veux dire l'Évangile sacré, il y mit son nom.

Enfin, dans les années qui suivirent, lorsque Domitien commandait dans la cité des Romains, après le règne de Néron et de ceux qui le suivirent, des accusations s'élevèrent de toutes parts contre Jean l'apôtre et le théologien. Il fut ainsi plusieurs fois obligé de s'exiler de l'illustre métropole des Éphésiens, et relégué enfin par ordre de l'empereur dans l'île de Pathmos, l'une des Cyclades.

Durant son éloignement, et tandis que le très-saint Timothée exerçait dans la ville les fonctions épiscopales, les restes de l'idolâtrie qui infectait les habitants produisirent des désordres. Les païens de cette cité célébraient une fête abominable qu'ils appelaient les Catagogies, et qui durait plusieurs jours. Ceints de la robe prétexte, le visage couvert d'un voile qui empêchait de les reconnaître, armés de bâtons, ils portaient les images des faux dieux, et vociférant des chants

obscènes, ils se jetaient en furieux sur les femmes honnêtes et de condition libre, commettant des meurtres et d'autres actions indignes, et répandant des flots de sang dans certains quartiers de la ville. Ils ne voulaient pas mettre fin à ces atrocités, prétendant qu'elles étaient nécessaires au bien de leurs âmes, malgré toutes les exhortations que leur adressait le très-saint archevêque Timothée pour les en détourner.

Ne pouvant les guérir de leur fureur par ses discours, un jour qu'ils se livraient à leur exécrable fête, il accourt au milieu de la place et s'écrie : « Éphésiens, je vous en conjure, cessez de vous livrer à ces folies idolâtres, et reconnaissez celui qui est le seul Dieu. » Mais ces ouvriers du diable, irrités par un tel reproche, tuèrent l'homme juste avec les bâtons qu'ils portaient. Les serviteurs de Dieu le transportèrent déjà mourant sur une montagne voisine de la ville, dans la direction du port, et ce fut là qu'il rendit à Dieu son âme sainte. Ils déposèrent alors son corps dans le lieu appelé Pionium, et c'est là que se trouve encore aujourd'hui sa Confession.

L'empereur Domitien ayant quitté cette vie, Nerva, qui lui succéda au pouvoir, rappela le divin apôtre, Jean l'Évangéliste. A son retour, il s'arrêta dans la grande ville des Éphésiens, et ayant appris, comme nous l'avons rapporté, la fin du très-saint Timothée, il céda aux instantes prières des principaux du clergé, en occupant ce siége apostolique qu'il gouverna jusqu'au règne de Trajan.

Telle fut la mort glorieuse de Timothée, apôtre, patriarche, et martyr du Christ, dans la fête abominable des Catagogies, qui se célèbre, selon les Asiatiques, le trentième jour du quatrième mois, et le vingt-deuxième jour du mois de Janvier, selon les Romains ; sous le règne de Nerva, Pérégrinus étant procurateur de l'Asie ; mais pour nous, sous l'empire de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soit honneur et gloire, dans les siècles des siècles. Amen.

XII.

LE MARTYRE DE SAINT CLÉMENT, PAPE ET MARTYR.

(L'an de Jésus-Christ, environ 100.)

La haute antiquité de ces Actes est hors de doute. Le savant Allatius paraît disposé à les croire à peu près contemporains. Ils ont toujours été en vénération dans l'Église qui les emploie dans ses offices, le jour de la fête de saint Clément. Ils étaient admis aussi dans l'ancienne liturgie gallicane, comme on le voit par les fragments qui nous restent encore de cette liturgie. Nous n'empruntons ici aux Actes de saint Clément que la partie qui est relative au martyre du saint Pape.

Lorsque Mamertinus était préfet de la ville de Rome, il s'éleva une sédition dans le peuple romain sur la personne de Clément ; et dans le trouble qui s'ensuivit, les uns disaient : « Quel mal a-t-il donc fait? ou plutôt quel est le bien qu'il n'ait pas entrepris? En effet, les malades, quels qu'ils soient, qui reçoivent sa visite, recouvrent la santé; quiconque l'aborde accablé de tristesse, s'en retourne le cœur joyeux ; en un mot, il fait du bien à tout le monde. » Les autres, poussés par l'esprit du diable, s'écriaient : « C'est par l'art de la magie qu'il fait tout cela, détruisant ainsi le culte de nos dieux. Car il nie la divinité de Jupiter; Hercule, notre protecteur, il l'appelle un esprit immonde; la sainte déesse Vénus, une prostituée ; et, quant à la grande déesse Vesta, il soutient faussement qu'elle a été consumée par le feu. Et c'est aussi de cette manière qu'il note d'infamie la très-sainte Minerve; pareillement Diane, Mercure, Saturne et Mars ; enfin, il couvre d'opprobres tous les noms de nos dieux et leurs temples. Il faut donc, ou qu'il sacrifie à nos dieux, ou qu'il disparaisse du nombre des vivants. »

Mamertinus, préfet de la ville, ne pouvant tolérer cette sédition, donna ordre d'amener devant lui le bienheureux Clément.

Lorsqu'il l'eut envisagé. il lui dit d'abord : « Je sais que tu es de noble race, ainsi que nous l'atteste le peuple romain. Mais tu as embrassé l'erreur, rendant un culte à je ne sais quel Christ, sans honorer les dieux qu'on vénère dans les temples. Il faut donc que tu renonces à toute vaine superstition, et que tu honores les dieux. »

Le bienheureux Clément répondit : « Je désirerais que Ton Excellence, dans sa sagesse, voulût bien écouter ma défense, et considérer que, si je suis accusé, ce n'est point à cause de la sédition de ces insensés, mais pour la doctrine que je prêche. Car si, semblables à une meute de chiens, ils aboient contre nous et nous mettent en pièces, ils ne peuvent du moins empêcher que nous ne soyons des hommes raisonnables ; quant à eux, ils sont toujours des êtres sans raison. En effet, il est notoire qu'une sédition a constamment pour auteurs des gens ignorants, ce qui fait qu'on ne peut avec sûreté en embrasser le parti, et qu'elle demeure dépourvue de tout caractère de justice et de vérité. Que le silence se rétablisse, ce repos qui donne à un homme jouissant de sa raison la facilité de se consulter et d'examiner en lui-même ce qui est de son salut ; dans cet état, il pourra trouver le Dieu véritable, et dignement lui engager sa foi. »

Publius Tarquitianus envoya sur ceci à l'empereur Trajan un rapport dans lequel il s'exprimait ainsi sur la personne du bienheureux Clément : « Le peuple ne cesse d'assaillir ce Clément de cris séditieux ; mais on ne saurait alléguer de témoignage digne de créance contre sa conduite. » L'empereur Trajan répondit qu'il fallait ou qu'il consentît à sacrifier, ou qu'il fût relégué au-delà du Pont-Euxin, dans une ville déserte de la Chersonèse.

La sentence ayant ainsi été portée par Trajan, Mamertinus cherchait en lui-même par quels moyens Clément pourrait offrir des libations aux dieux, plutôt que de subir un exil volontaire. Mais le bienheureux Clément s'efforçait, au

contraire, de convertir à la foi du Christ l'esprit de son juge lui-même ; et de lui persuader qu'il préférait l'exil, loin de le craindre. Le Seigneur donna une telle grâce aux paroles de Clément, que le préfet Mamertinus lui dit, avec larmes : « Le Dieu que tu adores sincèrement te portera secours en cet exil auquel tu es condamné. » Et il fit appareiller un navire, qu'il pourvut de tout le nécessaire, et il le laissa partir. Le navire était très-chargé ; car des hommes religieux, et en grand nombre, suivirent le bienheureux Clément.

Lorsqu'ils furent arrivés au lieu de leur exil, Clément trouva là plus de deux mille chrétiens, depuis longtemps condamnés par sentence juridique, et occupés à travailler le marbre. Dès qu'ils aperçurent le saint et célèbre évêque Clément, ils s'approchèrent tous de lui avec des gémissements et des pleurs, et lui dirent : « Priez pour nous, saint pontife, afin que nous devenions dignes des promesses du Christ. » Clément, ayant appris qu'ils avaient été déportés pour leur foi en Dieu, répondit : « Ce n'est point sans raison que le Seigneur m'a conduit en ces lieux : c'est afin que, prenant part à vos souffrances, je puisse vous apporter des consolations et vous donner l'exemple de la patience. »

Or, il apprit d'eux-mêmes qu'ils étaient contraints d'apporter l'eau sur leurs épaules d'une distance de six milles. Le saint leur dit donc, en les exhortant : « Prions Notre-Seigneur Jésus-Christ qu'il ouvre une veine d'eau aux confesseurs de sa foi ; et que celui qui, par la main de Moïse, a frappé la pierre dans le désert du Sinaï, et en a fait couler les eaux en abondance, fasse aujourd'hui jaillir pour nous une source vive dont nous joussions pour nos besoins. » Et lorsque la prière fut achevée, le bienheureux Clément, regardant autour de lui, vit sur une colline un agneau debout, qui leva le pied droit, comme pour lui indiquer le lieu qu'il cherchait. Le bienheureux Clément, persuadé que c'était le Seigneur, sous les traits de cet agneau que lui seul avait aperçu, se rendit en cet endroit et dit : « Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit,

creusez en cet endroit. » Les chrétiens ayant donc creusé tout autour du lieu où l'agneau avait apparu, mais qui fut laissé intact, le saint prit un petit sarcloir et en frappa légèrement la place qui était sous le piel de l'agneau : et soudain il en jaillit une très-belle source et avec une telle affluence, que, se répandant avec impétuosité, elle forma un ruisseau. Alors le saint, aux acclamations de tous, dit le verset du psaume : « L'abondance des eaux réjouit la cité de Dieu. »

Le bruit de ce prodige s'étant répandu, toute la province accourut : et ceux qui venaient entendre les enseignements du bienheureux Clément, se convertissaient tous au Seigneur, au point qu'il y eut des jours auxquels cinq cents et plus reçurent le baptême. Dans l'espace d'une année, les fidèles bâtirent en ce lieu soixante-cinq églises, et toutes les idoles furent brisées, tous les temples des pays circonvoisins furent détruits, tous les bois sacrés environnants, jusqu'à la distance de trois cents milles, furent abattus et coupés jusqu'au niveau du terrain.

Des faits si merveilleux excitèrent une telle émotion, que la nouvelle en parvint aux oreilles de Trajan, qui apprit ainsi que le peuple des chrétiens s'était accru jusqu'à une multitude innombrable. On envoya donc sur les lieux le préfet Aufidianus. Il fit d'abord périr un grand nombre de chrétiens par divers genres de supplices. Mais voyant qu'ils s'offraient tous avec joie au martyre, il épargna la multitude et ne réserva que le bienheureux Clément, espérant le contraindre à sacrifier. Mais, le voyant si ferme dans la foi au Seigneur, et craignant de ne pouvoir jamais lui faire changer de sentiment, il dit à ses satellites : « Qu'on le mène au milieu de la mer, qu'on lui attache une ancre au cou, et qu'on le précipite au fond, de peur que les chrétiens ne l'honorent comme un Dieu. »

Cet ordre ayant été exécuté, toute la multitude des chrétiens se rendit au rivage, avec des cris et des lamentations Alors, les disciples du saint martyr, Cornelius et Phœbus, leur dirent : « Prions tous ensemble, afin que le Seigneu

daigne nous montrer les reliques de son martyr. » Pendant que le peuple priait, la mer se retira sur elle-même à la distance de trois milles. Et le peuple s'étant avancé sur le terrain laissé à sec, on trouva un édifice ayant la forme d'un temple de marbre, préparé par Dieu même ; et dans un tombeau de pierre reposait le corps du bienheureux Clément, disciple de l'apôtre saint Pierre. L'ancre avec laquelle il avait été submergé était placée près de lui. Ses disciples furent avertis par une révélation de ne point enlever le corps ; et l'oracle céleste ajouta que désormais tous les ans, le jour du combat du saint martyr, la mer se retirerait pendant sept jours, et qu'on y pourrait marcher à pied sec. Ce qu'il a plu au Seigneur d'accomplir jusqu'à ce jour pour la gloire de son nom.

XIII.

LE MARTYRE DE SAINT LAZARE, AMI DU SEIGNEUR, ET ÉVÊQUE DE MARSEILLE.

(Vers la fin du premier siècle.)

Le fragment qui suit est tout ce qui nous reste des anciens Actes de saint Lazare. Il a été publié de nos jours par M. l'abbé Faillon, dans les *Monuments inédits sur l'apostolat de sainte Marie-Madeleine*, d'après les anciens livres liturgiques d'Autun et de Nantes.

Lazare donc, très-fidèle pasteur et vigilant gardien de son troupeau, affermissait chaque jour de plus en plus les colonnes de la foi par la prédication du saint Évangile, enseignant de parole et d'exemple les plus belles vertus. Doux et humble, illustre en pauvreté, radieux de pureté, embrasé de charité, il fortifiait le troupeau du Seigneur. Enfin l'empereur Domitien étant monté sur le trône, commença à sévir cruellement contre les membres du Christ. Faisant connaître à ce sujet ses volontés aux gouverneurs des villes, il envoya

à Marseille des courriers apportant l'ordre de forcer les chrétiens à sacrifier aux faux dieux.

Comme donc on découvrit que Lazare était évêque de cette ville, on le fit venir, et on l'exhorta à sacrifier aux idoles. Lazare répondit : « J'ai pour ami véritable le Christ Fils de « Dieu, par qui j'ai été ressuscité une fois des liens de la « mort et des entraves du tombeau. Je ne puis donc désormais « en aucune manière l'abandonner pour sacrifier aux idoles « et aux démons. Je confesse au contraire que Jésus-Christ « seul est vrai Dieu et vrai homme, qui a créé toutes choses « et nous a rachetés par sa mort. »

Ayant prouvé par cette réponse combien il était inébranlable dans la foi et l'amour du Christ, il fut dépouillé et frappé de verges. On le traîna ensuite tout meurtri par la ville, de sorte que les pavés furent rougis de son sang. Enfin on le jeta dans une prison souterraine très-obscure pendant les apprêts d'un plus cruel supplice. Mais Notre-Seigneur Jésus-Christ, son ami véritable, l'y visita et le fortifia dans ces combats, l'invita même à venir dans son céleste palais, en lui disant : « Mon ami, monte plus haut. Il est temps que tu viennes « t'asseoir à ma table avec tes frères, mes apôtres et mes « disciples. »

Le troisième jour donc on l'amène devant les conseils ; on l'exhorte de nouveau à adorer Mars et à lui offrir un sacrifice. Mais le bienheureux Lazare, déjà invité à entrer dans le palais du Christ, répondit constamment que jamais il n'abandonnerait son véritable et particulier ami, le Fils de Dieu. En conséquence, on prononça contre lui la peine de mort ; il recommanda son âme à Dieu, et tendant la tête au bourreau, il s'endormit doucement dans le Seigneur, selon cette parole de Jésus-Christ : « Lazare notre ami repose : *Lazarus amicus « noster dormit.* »

DEUXIÈME SIÈCLE.

I.

LE MARTYRE DE SAINT SIMÉON, ÉVÊQUE DE JÉRUSALEM.

(L'an de Jésus-Christ 104.)

Ce récit est tiré du troisième livre de l'Histoire Ecclésiastique d'Eusèbe.

La persécution qui s'était élevée contre les chrétiens, sous l'empire de Domitien, semblait être entièrement éteinte, lorsqu'elle sa ralluma tout à coup sous celui de Trajan. Une émotion populaire s'étant excitée comme de concert dans toutes les villes contre les fidèles, y porta les étincelles de ce feu. Plusieurs en furent consumés ; et entre les autres Siméon, fils de Cléophas et de Marie, cousin germain de Jésus-Christ, et successeur de saint Jacques dans l'épiscopat de Jérusalem. Des hérétiques qui commencèrent de son temps à corrompre la pureté de l'Église, qui jusque'alors était demeurée vierge, le dénoncèrent au gouverneur de la Syrie : ils l'accusèrent d'être chrétien, et du sang de David. Siméon, convaincu de ce double crime, fut condamné à être attaché à une croix ; et il fut assez heureux pour mourir du même supplice qui avait ôté la vie à son Maître. Mais ce ne fut qu'après avoir, à l'âge de cent vingt ans, lassé durant plusieurs jours les bourreaux, dans les divers tourments qu'ils lui firent endurer, et avoir attiré leur admiration aussi bien que celle de son juge.

II.

LES ACTES DE SAINTE SÉRAPIE ET DE SAINTE SABINE.

(Au commencement du IIe siècle.)

Ces Actes sont anciens, et dignes de foi ; nous les donnons sur l'édition des Bollandistes.

Les jours de la persécution étant arrivés pour les chrétiens, et un grand nombre d'entre eux étant appelés à souffrir le martyre dans les divers pays, il y avait à Rome, dans le quartier des Vindinates, une vierge née à Antioche et nommée Sérapie. Elle habitait la maison de sa mère nommée Sabine, qui avait eu pour mari Valentin et qui était fille d'Hérodes surnommé Métallarius, lequel avait trois fois donné les jeux aux Romains, sous Vespasien. Sérapie, étant chrétienne, avait fait connaître Jésus-Christ à sa mère et celle-ci faisait chaque jour de nouveaux progrès dans la foi et dans la sainte vie. Le préfet Bérillus envoya chercher Sérapie dans la maison de Sabine, pour la citer à son tribunal. Sabine résista d'abord, avec l'aide de ses gens, à ce mandat ; mais bientôt Sérapie lui dit : « Ma dame et ma mère, laisse-moi partir ; prie seulement, et aie confiance dans le Seigneur Jésus-Christ ; car je crois, toute indigne et pécheresse que je suis, que le Seigneur Jésus-Christ veut me rendre digne d'être sa servante avec ses saints. » Sabine lui dit : « Ma fille et ma dame Sérapie, je veux vivre ou mourir avec toi ; je ne te quitterai pas. »

Comme les gens du préfet pressaient de partir, Sabine fit préparer une litière, et se rendit avec Sérapie au prétoire. Le préfet ayant su qu'une dame aussi illustre que l'était Sabine était aux portes du prétoire avec la chrétienne Sérapie, il se leva et vint sous le portique du prétoire pour lui faire honneur. Il lui dit alors : « Comment déroges-tu de cette

manière ? As-tu donc oublié de qui tu es fille ? Tu t'es jointe aux chrétiens, oubliant ta naissance, et ce que tu dois à un homme aussi distingué que l'a été ton mari. Je crains que tu n'encoures la colère des dieux que tu as abandonnés. Retourne dans ta maison et laisse ici cette méchante femme, qui par ses maléfices t'a détournée, et plusieurs autres encore, du service des dieux. » Sabine répondit : « Combien je désirerais que toi-même fusses l'objet des prétendus maléfices de cette sainte fille, et qu'elle te persuadât comme à moi de renoncer aux idoles impures et de reconnaître le Dieu véritable qui appelle les bons à la vie éternelle, et livre les méchants à des supplices sans fin ! » Le préfet, saisi de respect en présence de cette femme courageuse, rentra dans le prétoire, et Sabine retourna à sa maison avec Sérapie.

Trois jours après, le préfet ayant fait préparer un théâtre pour des jeux publics, près du pont qui avoisine l'arc de Binius, fit dresser selon l'usage un autel en cet endroit, et commanda qu'on amenât de nouveau Sérapie. Lorsque les gardes l'eurent enlevée, Sabine la suivit à pied et vint au lieu où se tenaient les jeux. Voyant qu'elle ne pouvait plus l'arracher des mains du préfet, elle cria à ce malheureux, dans son indignation : « Méchant Asiatique, homme furieux plus qu'un animal sans raison, garde-toi, pour ton propre intérêt, de faire injure à cette vierge de Dieu qui est si fort au-dessus de toi ! Le Christ Notre-Seigneur est proche, il va venir, et il livrera à des tourments éternels toi et tes empereurs, qui avez imaginé de faire souffrir tant de maux aux serviteurs du Dieu vivant. » Et elle se retira, toute baignée de pleurs, dans sa maison.

Le préfet fit amener devant lui la bienheureuse Sérapie, et lui dit : « Sacrifie aux dieux immortels que révèrent les empereurs. » Sérapie répondit : « Je crains et j'honore le Dieu tout-puissant qui a fait le ciel et la terre et tout ce qu'il renferment; quant aux dieux que tu m'ordonnes d'adorer, je ne les adorerai pas. Ce ne sont pas des dieux, mais des démons : c'est pourquoi il ne m'est pas permis de les

adorer, car je suis chrétienne. » Le préfet dit : « Approche ici, et sacrifie à ton Christ. » Sérapie répondit : « Chaque jour, je lui offre le sacrifice de mes adorations et de mes prières, jour et nuit. » Le préfet dit : « Où est le temple de ton Christ ? Quel sacrifice lui offres-tu ? » Sérapie répondit : « Mon sacrifice consiste à me garder toujours chaste et pure à ses yeux, et aussi, par sa miséricorde, à amener les autres à croire en lui. » Le préfet dit : « C'est donc là le temple de ton Dieu et le sacrifice de ton Christ ? » Sérapie répondit : « Il n'est rien de plus grand que de connaître le vrai Dieu et de le servir en vivant avec piété. » Le préfet dit : « Tu dis donc que tu es toi-même le temple de ton Dieu ? » Sérapie répondit : « Si par son secours je demeure pure, je suis son temple ; car l'Ecriture divine nous dit : Vous êtes le temple du Dieu vivant ; et encore : L'Esprit de Dieu habite en vous. » Le préfet dit : « Si je te fais violer, tu cesseras bien d'être le temple de ton Dieu. » Sérapie répondit : « La divine Écriture a dit : Si quelqu'un viole le temple de Dieu, Dieu le perdra. »

Le préfet, dans sa brutalité, ordonna qu'on la livrât toute la nuit à deux jeunes Égyptiens débauchés. Ces malheureux la conduisirent dans un lieu secret où régnait une obscurité profonde. La bienheureuse Sérapie, étant entrée dans ce lieu, fit cette prière : « Saint des saints, Seigneur Jésus-Christ, vous qui êtes le véritable gardien, je vous invoque. Seigneur Jésus-Christ, lumière et joie éternelle, je vous implore. O vous qui avez visité et fortifié les saints apôtres en pénétrant auprès d'eux, les portes fermées, assistez-moi maintenant ; ayez pitié de votre pauvre servante Sérapie, et délivrez-moi de l'infâme projet que ces jeunes gens ont formé contre moi. Que leurs yeux soient obscurcis ; rendez-les sans pouvoir contre votre servante qui met en vous sa confiance, et qu'ils ne souillent point celle qui vous est sacrée. Confondez leur impudence ; gardez-moi de toute souillure ; appelez-moi à vous, Seigneur Jésus-Christ, et

assistez aussi Sabine votre servante. Fortifiez-la dans votre puissance, afin que le démon ennemi ne triomphe pas d'elle, qui déjà a beaucoup souffert pour votre saint nom, à cause de moi votre servante. Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu, exaucez-moi, vous qui êtes béni, plein de gloire et digne de toute louange, avec le Père et le Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles. Amen. »

Vers la première heure de la nuit, les deux jeunes gens voulurent approcher de la vierge du Christ ; mais tout à coup un bruit effrayant se fit entendre, et un violent tremblement de terre que l'on ressentit aussi dans toute la ville ébranla la maison. Au même moment, les deux jeunes gens, saisis d'effroi, tombent par terre, privés de la vue, sans mouvement et ayant perdu l'usage de leurs membres. La servante de Dieu, ayant reconnu la protection divine, étendit vers le ciel ses mains, puis elle passa la nuit en prières.

Le lendemain matin, le préfet envoya chercher les jeunes gens, afin de savoir s'ils avaient exécuté ses ordres. Les envoyés trouvèrent la vierge du Seigneur en prière, et les jeunes gens étendus à terre, sans mouvement, sans parole ; cependant leurs yeux étaient ouverts. Il se rassembla sur le lieu beaucoup de monde. A cette nouvelle, le préfet fit dresser son tribunal et amener devant lui la servante de Dieu. Quand elle fut en sa présence, il lui dit : « Qu'y a-t-il ? ces jeunes gens ont-ils exécuté mes ordres ? es-tu satisfaite ? » La bienheureuse Sérapie répondit : « Tu parles avec moquerie et selon l'intention perverse que le démon t'a suggérée ; quant à ces jeunes gens, ils n'ont pas approché de moi. » Le préfet dit : « Quoi donc ? est-ce qu'ils ne sont pas entrés cette nuit près de toi ? » Sérapie répondit : « Celui à qui j'appartiens a été avec moi. » Le préfet dit : « Quel est celui-là ? » Sérapie répondit : « Le Seigneur Jésus Christ, qui veille sur moi. » Le préfet dit : « A quoi bon toutes ces paroles ? dis-moi comment et par quel maléfice tu as renversé ces jeunes gens ? » Sérapie répondit : « Il ne nous est pas permis, à nous autres chrétiens,

de faire des maléfices ; loin de là, quand on invoque le Seigneur Jésus-Christ sur ceux que vous avez mis au pouvoir de Satan par ces moyens détestables, ils recouvrent la vie et la liberté. »

Le préfet dit : « Si ton Christ a plus de force que tout l'art de la magie, invoque-le en faveur de ces jeunes gens, afin qu'ils recouvrent la santé, et qu'ils nous disent ce qui s'est passé. Moi, je sais bien que tu les as mis dans cet état par tes maléfices, de peur qu'ils ne fassent connaître ta honte. » Sérapie répondit : « Le Dieu dont je suis la servante est tout-puissant, et il n'est rien d'impossible pour lui. » Le préfet dit : « Eh bien ! si rien n'est impossible à ton Dieu, fais en sorte que ces jeunes gens recouvrent le sentiment et la parole. » Sérapie répondit : « Quoi que tu en penses, j'ignore les maléfices ; mais je puis prier mon Dieu, et au moyen de la prière il accorde ses bienfaits non-seulement à moi, mais encore à tous ceux qui l'invoquent de bon cœur. » Le préfet dit : « Fais ce que tu voudras, pouvu que ces jeunes gens parlent ; alors nous verrons si tu es pure. » Sérapie répondit : « Je te l'ai déjà dit, j'ignore les maléfices ; je ne sais que prier Dieu et lui demander secours. » Le préfet dit : « Va au lieu où sont ces jeunes gens, et prie ton Dieu sur eux. » Sérapie répondit : « Quel besoin y a-t-il que j'aille moi-même ; il vaut mieux que toute l'assistance ne soit pas privée de la vue du prodige et n'ait pas occasion de mal penser de moi, comme tu fais toi-même. Donne plutôt l'ordre de les amener ici devant tout le monde. » Le préfet ordonna qu'on amenât les jeunes gens, et on les apporta devant le tribunal. Ils étaient sans voix et sans mouvement, comme s'ils n'eussent jamais eu l'usage de leurs membres.

Ce spectacle fit une grande impression sur les assistants. Le préfet dit alors : « Sérapie, prie maintenant ton Christ pour la santé de ceux-ci. » La bienheureuse Sérapie, étendant ses mains au ciel, dit : « Seigneur, Dieu tout-puissant, qui avez fait le ciel, la terre, la mer, et tout ce qu'ils contiennent ;

vous qui, par vos saints apôtres, avez ressuscité les morts, guéri les lépreux, mis en fuite les démons, rendu la parole aux muets et l'ouïe aux sourds : je vous en prie, à cette heure, exaucez votre servante qui met sa confiance en vous. Manifestez votre puissance à cause de ce malheureux qui ne veut pas croire, et guérissez ces jeunes gens, par ma prière, aux yeux de cette assistance, pour confondre cet insensé qui exerce sa fureur contre vos fidèles. Hâtez-vous, Seigneur, afin que tous connaissent que vous êtes le seul Dieu qui faites des prodiges, et qu'il n'en est point d'autre que vous » ; et, s'approchant, elle toucha les jeunes gens, disant ces paroles : « Au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, levez-vous, et reprenez vos forces. » Aussitôt, ils se levèrent sur leurs pieds et se mirent à parler.

Le peuple étant saisi d'admiration à la vue de ce miracle, le président dit : « Vous le voyez, elle n'aurait pu accomplir son maléfice si elle ne les eût touchés de ses mains. » S'adressant ensuite aux jeunes gens : « Par quel moyen, leur dit-il, cette femme vous avait-elle mis dans cet état ? » Les jeunes gens répondirent : « Seigneur préfet, lorsque nous voulûmes approcher d'elle selon vos ordres, tout à coup un jeune homme de la plus grande beauté, et brillant comme le soleil, vint se mettre entre nous et cette jeune fille. Son éclat nous a saisis de terreur, nos yeux se sont obscurcis, une défaillance s'est emparée de nous, et nous sommes restés sans connaissance jusqu'à ce moment. C'est à vous, seigneur préfet, de juger si cette fille est une magicienne, ou si son Dieu est aussi puissant qu'elle le dit. »

Le préfet dit à la jeune fille : « Sérapie, dis-moi par quel genre de maléfice tu fais ces choses, et je te rendrai la liberté. » Sérapie répondit : « J'ai les maléfices en horreur, et tous les chrétiens, en prononçant le nom de Jésus-Christ, les réduisent à néant, en sorte qu'ils n'en peuvent être atteints. » Le préfet dit : « Je vais voir si ton art pourra te défendre ; et si tu ne sacrifies pas, je te ferai trancher la tête. » Sérapie

répondit : « Fais ce que tu voudras ; je ne sacrifie pas aux démons, et je ne fais pas la volonté de ton père Satan. »

Le préfet ordonna qu'on la brûlât avec deux torches ardentes ; mais quand on voulut approcher ces torches du corps de la vierge, elles s'éteignirent aussitôt, et ceux qui les tenaient tombèrent à la renverse. Sérapie, levant les yeux au ciel, disait : « Seigneur Jésus-Christ, que tous mes ennemis soient confondus ; qu'ils soient repoussés et couverts de honte au plus tôt. » Le préfet dit : « Sacrifie aux dieux, ou tu mourras. » Sérapie répondit : « Je ne sacrifie pas à vos démons, afin de ne pas mourir comme vous. » Le préfet dit : « Misérable magicienne, écoute l'ordre de l'empereur : sacrifie aux dieux immortels, et délivre-toi des tourments et de la mort. » Sérapie répondit : « C'est vous qui êtes un misérable et un magicien, vous qui niez le Dieu vivant et véritable, et qui, adorant les démons, devez périr avec eux. Pour moi, je m'offre moi-même en sacrifice au Dieu immortel, s'il daigne me recevoir, moi pécheresse, mais chrétienne. »

Le préfet la fit alors battre à coups de bâtons. Pendant qu'on la frappait, un tremblement de terre se fit sentir, et un éclat de bois détaché d'un des bâtons dont on frappait la vierge du Christ vint sauter à l'œil du préfet, qui en fut tellement blessé, qu'il perdit cet œil trois jours après. Dans sa fureur, il rendit cette sentence contre la vierge : « Sérapie étant coupable de mépris pour les ordres de l'empereur et convaincue de maléfices, j'ordonne qu'elle périsse par le glaive. » Sérapie eut la tête tranchée près de l'arc de Faustin, situé près de la place de Vindicianus. Elle souffrit le martyre le quatre des calendes d'août, sous le règne de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui vit et règne avec Dieu le Père, en l'unité du Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Amen.

La très-noble dame Sabine recueillit les restes de la vierge du Christ Sérapie ; elle embauma le corps de parfums, lui rendit les derniers devoirs, et le plaça comme un trésor précieux dans son propre tombeau qu'elle avait fait construire

avec magnificence. À partir de ce jour, elle se mit à faire d'abondantes aumônes, étant pleine de confiance dans le nom de Jésus-Christ, et persévérant dans la foi que la vierge Sérapie lui avait enseignée. Tous les jours, elle visitait les malades et les prisonniers, leur procurant tout ce qui leur était nécessaire. Le préfet Helpidius, plein d'une ardeur sanguinaire, ayant voulu prendre des informations, le juge aveugle qui avait condamné Sérapie lui fit un rapport sur la conduite de la pieuse dame Sabine. Elle fut donc introduite dans le prétoire, et le préfet lui fit cet interrogatoire : « N'es-tu pas Sabine, autrefois épouse de l'illustre Valentin, et fille d'Hérodes ? » Sabine répondit : « C'est moi-même. » Le préfet dit : « Pourquoi t'es-tu oubliée au point de te joindre aux chrétiens, qui sont voués à la mort, et pourquoi n'adores-tu pas plutôt les dieux que servent les empereurs nos augustes maîtres ? » Sabine répondit : « Je rends grâces à Jésus-Christ Notre-Seigneur qui par sa servante Sérapie m'a délivrée de beaucoup de souillures et de la puissance des démons, afin que je ne tombe plus dans l'erreur, comme je vois que vous faites en adorant les démons. » Le préfet dit : « Ainsi tu prétends que non-seulement nous, mais encore nos maîtres les Augustes, adorons des démons et non pas des dieux ? » Sabine répondit : « Combien je voudrais vous voir adorer le Dieu qui a fait toutes choses, qui gouverne à son gré les êtres visibles et invisibles, au lieu d'adorer les statues insensibles de ces démons, avec lesquels vous et vos empereurs brûlerez dans des feux éternels ! »

Le préfet dit : « Si tu ne sacrifies pas, je jure par tous les dieux que je ne tarderai pas à prononcer contre toi la peine capitale : tu périras par le glaive. » Sabine répondit : « Démon insensé, je ne sacrifierai pas à tes démons ; car je suis chrétienne, et mon Dieu est le Christ ; je suis sa servante et son adoratrice ; c'est à lui seul que je dois sacrifier. » Alors le préfet, ministre du diable, publia contre elle cette sentence : « Nous ordonnons que Sabine, qui désobéit aux dieux

et qui blasphème nos maîtres les Augustes, soit frappée du glaive, et que tous ses biens soient confisqués. »

Sabine ayant donc eu la tête tranchée, les chrétiens enlevèrent son corps avec empressement, et le déposèrent dans le monument qu'elle avait fait construire au quartier des Vindinales, près de l'arc de Faustin, où déjà elle-même avait enseveli la vierge Sérapie, sa maîtresse dans la foi.

La bienheureuse Sabine souffrit le quatre des calendes de septembre, et fut couronnée comme Sérapie, la très-courageuse vierge du Christ, qui donne à tous ceux qui croient en lui la constance et la récompense éternelle. A lui honneur et gloire avec Dieu le Père, en l'unité du Saint Esprit, pendant les siècles des siècles. Amen.

III.

LES ACTES DE SAINT GÉTULIUS.

(Au commencement du IIe siècle.)

Ces Actes, publiés par les Bollandistes, se rattachent à ceux de sainte Symphorose que nous donnons plus loin. La rédaction en est médiocre, comme celle de presque tous les Actes des martyrs d'Italie ; mais la négligence du style n'enlève rien à la certitude du récit.

En ces temps-là, au moment où la tempête des persécutions semblait s'éloigner de plus en plus, l'empereur Adrien publia un décret qui obligeait de promulguer dans toutes les villes, grandes et petites, un ordre émané du sénat. Tandis que l'on se conformait au rescrit impérial, Adrien, à l'instigation du diable, fut saisi d'une telle fureur, qu'il ordonna de lui amener tous les chrétiens qu'on pourrait découvrir.

A la même époque, il y avait dans la cité de Gabium, au pays des Sabins, non loin de la ville de Rome, un homme très-docte dans toutes les lois divines, nommé Gétulius. Tous les jours il réunissait chez lui une multitude de chrétiens,

auxquels il fournissait le vivre et le vêtement, et leur exposait la loi de Dieu. Et c'est ainsi qu'il instruisit beaucoup de personnes, tant de la Grèce que de l'Italie. Les habitants de la contrée, informés de cette nouvelle, accouraient pour l'entendre, et sa renommée se répandait au loin.

L'empereur Adrien, ayant appris ce qui se passait, envoya au pays des Sabins son vicaire Céréalis, avec ordre de se saisir de Gétulius. Céréalis étant entré dans Gabium, ville de cette contrée, trouva Gétulius assis dans sa maison, et enseignant les chrétiens, selon sa coutume ; et sa parole les affermissait de plus en plus dans la foi de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Céréalis lui dit : « Connais-tu l'ordre des princes, qui a été publié partout ? » Gétulius répondit : « Il faut donc déférer à cet ordre de la cour ? » Céréalis : « Dis-moi toi-même si ce n'est pas juste ? » Le bienheureux Gétulius : « Eh bien ! examinons la chose amiablement. » Céréalis : « Soumets-toi, et sacrifie aux dieux. » Gétulius : « Nous devons adorer Dieu, le Fils de Dieu, qui est le Prince des princes, et il faut lui obéir, et non pas à un homme mortel, qui doit devenir la pâture des vers. » Céréalis : « Dieu a donc un Fils ? » Gétulius : « Oui, certes, il en a un, qui a été et qui est, car il est le principe. » Céréalis : « Par quel enseignement ou à quelle marque pourrai-je reconnaître ce que tu me dis là ? Fais-moi connaître que Dieu a un Fils, et que ce Fils est Dieu, comme tu l'annonces. » Gétulius : « Sache donc que le Verbe de Dieu, Dieu lui-même, qui a été conçu dans le sein de la Vierge Marie par l'opération du Saint-Esprit, est né, non point du sang, ni des désirs de la chair, ni de la substance de l'homme, mais de Dieu, ainsi que l'atteste l'Évangéliste, qui nous dit : Il a daigné venir dans les derniers temps ; il a ressuscité les morts, éclairé les aveugles, purifié les lépreux ; il a marché sur la mer à pied sec ; il a commandé aux vents et aux tempêtes. » Le vicaire Céréalis : « Et comment puis-je connaître que cela a eu lieu ? enseigne-moi. »

Gétulius fit alors appeler son frère, nommé Amantius, qui

était tribun, et qui se tenait caché, par crainte de l'empereur Adrien, et il lui raconta l'entretien qu'il venait d'avoir avec le vicaire Céréalis; car Céréalis et Amantius avaient toujours été dans les bonnes gâces d'Adrien. Gétulius présenta alors son frère Amantius à Céréalis, qui fut ravi de joie en le voyant.

Gétulius dit à Céréalis : « Mon frère, laisse là les arts diaboliques, et revêts-toi de la patience de Notre-Seigneur Jésus-Christ : pour moi, que tu vois ici, j'ai laissé dans la ville de Tibur ma femme et mes enfants, et tous les biens que je possède en ce monde, pour chercher les vraies et éternelles richesses. » Le vicaire Céréalis répondit : « Quant à moi, je n'ai ni femme ni enfants à quitter. Mais s'il y a quelque chose d'éternel, ne me le cache pas, et de suite je me sépare des hommes qui ne s'occupent qu'à des choses caduques et périssables. » Gétulius lui dit alors : « Ce qui est essentiel, c'est que tu croies au Christ Fils du Dieu vivant, et que tu renonces aux idoles faites de main d'homme. » Céréalis lui demanda : « Quel ordre suivre pour que je puisse croire, de manière à ce qu'il ne me reste aucun doute ? » Le tribun Amantius, son ami, lui répondit : « Il faut que tu reçoives le baptême en confessant le Christ, et tu auras la vie éternelle. Et si tu quittes toutes les choses temporelles que tu parais avoir en ta possession, tu en recevras le centuple, et tu acquerras la vie éternelle. » Le vicaire Céréalis s'écria aussitôt : « Eh ! qu'est-ce qui m'empêcherait de répandre même mon sang pour le Christ Fils de Dieu ? Cependant, je vous en prie, ne différez pas plus longtemps ce que vous m'avez promis. » Gétulius lui dit : « Exécute donc ce qui t'est avantageux ; fais comme moi, jeûne et fais pénitence. » Et ils lui conseillèrent un jeûne de trois jours, afin d'obtenir une réponse de la part de Dieu ; puis ils passèrent toute la nuit dans les veilles et la prière.

Le matin étant venu, tous les saints qui étaient réunis avec le bienheureux Gétulius, de même qu'Amantius avec Céréalis, entendirent en même temps une voix qui leur disait : « Faites venir Xyste, évêque de la ville de Rome ; il vous conférera le

baptême. » Ils envoyèrent donc un messager à Rome ; et le bienheureux évêque Xyste étant arrivé à la ville de Gadium sur le territoire des Sabins, ils se retirèrent dans une crypte ; et le pontife, observant les rites des chrétiens, catéchisa Céréalis et le baptisa dans la crypte de ladite ville. Au même moment, Céréalis vit le Saint-Esprit descendre sur lui, et soudain il s'écria à haute voix : « Je vois une lumière plus resplendissante que le soleil, qui descend sur moi. » Le bienheureux Xyste offrit pour chacun d'eux le sacrifice, et ils participèrent tous au très-saint corps et au sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et ils en furent fortifiés ; et Xyste les affermit dans la foi et la persévérance ; puis, ayant rendu grâces à Dieu, il se retira.

Dans le même temps des officiers étaient à la recherche de Céréalis, et murmuraient de dépit contre lui. Or il advint qu'un certain Vincentius, trésorier de l'armée, vint à Gabium, pour lever les impôts. Un jour qu'il rencontra Gétulius avec ceux qui l'accompagnaient, Céréalis le reconnut et lui dit : « Sache que nous avons renoncé aux choses temporelles, pour jouir des éternelles ; car nous avons reconnu que les objets temporels et tous ceux qui s'y attachent, rois et empereurs, princes et puissants de ce monde, ne sont que néant et pure vanité. » Vincentius s'écria à haute voix : « O princes du siècle ! ô chefs de la république ! le voilà donc aussi séduit, ce Céréalis, élevé à la dignité de vicariat ! Il a abandonné les dieux, pour courir après des chimères ! » Et, transporté de colère, il alla en toute hâte porter cette nouvelle à l'empereur : il lui expliqua comment le vicaire Céréalis, méprisant les richesses que donne la république, avouait ouvertement qu'il était devenu chrétien.

Adrien, entendant cela, envoya à l'heure même un certain Licinius, personnage consulaire, le chargeant de lui présenter le vicaire Céréalis. A peine fut-il arrivé en la susdite ville des Sabins, qu'il se saisit de Céréalis, auquel il adjoignit le bienheureux Gétulius, Amantius, et en outre Primitivus ; puis il

écrivit à l'empereur pour lui demander ses ordres relativement aux prisonniers. Adrien répondit qu'ils devaient ou sacrifier aux dieux, ou subir le supplice du feu. Donc, le six des ides de mars, jour où fut lue la lettre de jussion de l'empereur Adrien, Licinius fit dresser son tribunal dans la ville de Tibur, et donna ordre qu'on amenât les saints enchaînés en sa présence.

Lorsqu'ils furent venus, il leur parla en ces termes : « Céréalis, tu as donc tellement désespéré de la vie, que tu sembles mépriser les ordres des princes, dont l'empire s'étend sur le monde entier ? » Céréalis répondit : « Le trésor que j'avais, je l'ai donné de bon cœur aux pauvres et à mon Seigneur Jésus-Christ, que j'ai promis de servir, et qui me fera jouir, j'en ai la confiance, d'une vie éternelle. » Licinius lui dit : « Dis-moi si tu désires vivre ou mourir. » Céréalis répondit : « Si je ne désirais pas vivre, je ne confesserais pas le nom du Christ. Quant à vos sacrifices, c'est chose vaine et nulle. » A ces mots, Licinius, plein de colère, dit au bienheureux Gétulius : « Sacrifiez aux dieux Jupiter et Mars : autrement, je vais ordonner qu'on vous ôte la vie. » Gétulius répondit : « Je ne perdrait point la vie ; car si je ne fais point ce qui nous est ordonné, ma joie sera de plus en plus parfaite. » Et souriant, il tressaillit dans le Seigneur.

Licinius, transporté de fureur, ordonna aux licteurs de les dépouiller et de les battre de verges, en criant : « Ne méprisez point les ordres des princes, et obéissez à nos grands dieux ! » Et comme on frappait longtemps le bienheureux Gétulius, il glorifiait hautement le Seigneur, disant : « Je rends grâces à Dieu le Père tout-puissant et au Seigneur Jésus-Christ, parce que je lui offre un sacrifice pur. » Licinius lui dit : « Quel est le sacrifice pur ? » Le bienheureux Gétulius répondit : « C'est un esprit affligé et repentant ; car Dieu ne méprise point un cœur contrit et humilié. » Licinius dit alors : « Levez-les de terre, et conduisez-les dans la prison publique. » Ils demeurèrent ainsi en prison dans la ville susdite durant vingt-sept jours.

Licinius, s'étant rendu à Rome, rapporta à l'empereur tout ce qui s'était passé. Adrien, à cette nouvelle, entrant en fureur, envoya des soldats, avec ordre de brûler les prisonniers. On les conduisit dans le vallon de Capréola, sur la voie Salaria, au trentième mille, plus ou moins, de la ville de Rome, au-dessus du fleuve du Tibre, du côté de la Sabine ; et, après leur avoir lié les pieds et les mains, on les jeta dans le feu. Mais la flamme n'atteignit point le bienheureux Gétulius ; ses liens se rompirent, et, se sentant fortifié dans le Seigneur, il se promenait librement au milieu des assistants, glorifiant le Seigneur Jésus-Christ. Les soldats, voyant que, malgré toutes leurs précautions, le feu n'avait pu le consumer, arrachèrent des ceps de vigne, et lui en brisèrent la tête. Le bienheureux rendit l'esprit, en invoquant le nom du Seigneur. Sa femme, nommée Symphorose, recueillit son saint corps, et l'ensevelit avec gloire et honneur dans l'*arenarium* de sa maison de campagne, au pays des Sabins, en un lieu nommé Capris, près de la ville, au-delà du fleuve, sous le règne de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui avec le Père et le Saint-Esprit vit et règne dans les siècles des siècles. Amen.

IV.

LES ACTES DE SAINT IGNACE, ÉVÊQUE D'ANTIOCHE.

(L'an de Jésus-Christ 107.)

Ces Actes, donnés pour la première fois, dans toute leur intégrité, par Usserius, d'après d'excellents manuscrits, ont été publiés ensuite par D. Ruinart, qui y a joint la célèbre lettre de saint Ignace aux Romains. On l'a insérée ici dans le corps même des Actes, pour la plus grande commodité du lecteur.

Lorsque Trajan vint à l'empire, saint Ignace, disciple de l'apôtre saint Jean, gouvernait l'Église d'Antioche. Comme un sage pilote, il avait conduit avec beaucoup de précaution son vaisseau au milieu des tempêtes que la fureur de Domitien

avait excitées contre les chrétiens. Il avait su opposer aux flots impérieux de la persécution, tantôt l'oraison et le jeûne, tantôt la force de sa parole, et tantôt la pureté de sa doctrine ; et il s'était heureusement servi de tous ces moyens, ou pour soutenir le courage ébranlé, ou pour rassurer la foi chancelante de ceux dont il appréhendait, ou la faiblesse, ou la trop grande simplicité. Voyant enfin que cet orage était apaisé, sans qu'il eût eu le pouvoir d'endommager le navire dont il tenait le gouvernail, il rendait grâces à Dieu du calme dont l'Église jouissait alors. Mais il paraissait n'être pas content de lui-même : il se reprochait son peu d'amour pour Jésus-Christ, il soupirait après le martyre, et il était persuadé qu'une mort sanglante pouvait seule le rendre digne d'entrer dans la familiarité du Dieu qu'il adorait. Il ne fut pas longtemps sans voir l'accomplissement d'un souhait si noble et si chrétien.

Car l'empereur, enflé de la victoire qu'il venait de remporter sur les Daces et sur les Scythes, crut qu'il manquait quelque chose à sa gloire, s'il ne soumettait à son empire le Dieu des chrétiens, et s'il ne les contraignait eux-mêmes d'embrasser avec toutes les nations du monde le culte de ses dieux. Ce fut ce projet impie qui donna commencement à la persécution ; et elle s'alluma avec tant de furie, que les fidèles se virent réduits en un instant à perdre, ou la foi, ou la vie.

Ignace, appréhendant pour son peuple, se laissa conduire sans résistance devant Trajan, qui, marchant contre les Parthes et se hâtant de les joindre sur les frontières de l'Arménie, se trouvait alors à Antioche. Lorsqu'il fut devant l'empereur, ce prince lui dit : « Qui es-tu, esprit impur, mauvais génie, qui oses entreprendre de violer mes ordres, et d'en inspirer aux autres le mépris ? » Ignace répondit : « Nul autre que toi, prince, n'appela jamais Théophore (c'est ainsi qu'on nommait Ignace) du nom injurieux dont tu viens de l'appeler ; bien loin que les serviteurs du vrai Dieu soient de mauvais génies, sache que les mauvais génies tremblent

eux-mêmes et prennent la fuite à la voix des serviteurs du vrai Dieu. Si néanmoins tu crois que je mérite un nom si odieux, pour m'être rendu formidable à tes démons, je ferai gloire de le porter. Car enfin j'ai reçu de Jésus-Christ mon maître le pouvoir de renverser tous leurs desseins, et de me sauver de toutes leurs embûches. — Et quel est ce Théophore ? lui dit l'empereur. — C'est moi, répliqua Ignace, et quiconque porte comme moi Jésus-Christ dans son cœur. — Te semble-t-il donc, reprit Trajan, que nous n'ayons pas aussi dans le cœur des dieux qui combattent pour nous ? — Des dieux, repartit Ignace ; tu te trompes, ce ne sont que des démons. Il n'y a qu'un Dieu qui a fait le ciel et la terre, et tout ce qu'ils renferment ; et il n'y a qu'un Jésus-Christ, le Fils unique de Dieu ; et c'est ce grand Roi dont les bonnes grâces peuvent seules me rendre heureux. — Qui nommes-tu là ? reprit aussitôt Trajan. Quoi ! ce Jésus que Pilate fit attacher à une croix ? – Dis plutôt, répliqua Ignace, que ce Jésus attacha lui-même à cette croix le péché et son auteur, et qu'il donna, dès lors, à tous ceux qui le portent dans leur sein, le pouvoir de terrasser l'enfer et sa puissance. — Tu portes donc le Christ au dedans de toi ? interrompit l'empereur. — Oui, sans doute, répondit Ignace ; car il est écrit : « J'habiterai en « eux, et j'accompagnerai tous leurs pas. »

Trajan, se sentant fatigué par les reparties vives et pressantes d'Ignace, prononça contre lui cette sentence de mort : « Nous ordonnons qu'Ignace, qui se glorifie de porter en lui le Crucifié, soit mis aux fers, et conduit sous bonne et sûre garde à la grande Rome, pour y être exposé aux bêtes, et y servir de spectacle au peuple. » Le saint, entendant cet arrêt, s'écria dans un transport de joie : « Je vous rends grâces, Seigneur, de ce que vous m'avez donné un parfait amour pour vous, et de ce que vous m'honorez des mêmes chaînes dont vous honorâtes autrefois le grand Paul, votre apôtre. » En disant cela, il s'enchaîna lui-même ; et offrant à Dieu ses prières avec ses larmes, il lui recommanda son Église. Puis,

se sacrifiant volontairement pour son troupeau, il se livra à toute la cruauté d'une troupe de soldats inhumains, qui devaient le conduire à Rome pour servir de pâture aux lions, et de divertissement au peuple.

Étant donc pressé d'un désir violent de répandre son sang pour Jésus-Christ, il sortit d'Antioche avec empressement, pour se rendre à Séleucie, où il devait s'embarquer. Après une longue et périlleuse navigation, il aborda à Smyrne. Dès qu'il fut descendu à terre, il courut chercher saint Polycarpe, qui était évêque de cette ville, et qui avait été, comme lui, disciple de saint Jean. Lorsqu'on l'eut conduit chez ce saint prélat, et qu'ils eurent communiqué ensemble dans l'union d'une charité tout épiscopale, saint Ignace, tout glorieux de ses chaînes, et les montrant à saint Polycarpe, le pria de ne mettre aucun obstacle à sa mort. Il fit la même prière aux villes et aux Églises de l'Asie, qui l'avaient envoyé visiter sur son passage ; et s'adressant aux évêques, aux prêtres et aux diacres qu'elles avaient députés vers lui, il les conjura de ne pas le retarder dans sa course, et de souffrir qu'il allât à Jésus-Christ, en passant promptement par les dents des bêtes qui l'attendaient pour le dévorer. Mais craignant que les chrétiens qui étaient à Rome ne se missent en devoir de s'opposer au désir ardent qu'il avait de mourir pour son cher Maître, il leur écrivit cette lettre :

Lettre de saint Ignace aux Romains.

« Ignace, surnommé Théophore, à cette Église qui a reçu avec magnificence la faveur du Père très-haut et de Jésus-Christ son Fils unique ; Église aimée et illuminée par l'amour de Celui qui aime tout ce qui est selon la charité de Jésus-Christ notre Dieu ; Église qui préside dans la ville des Romains ; Église digne de Dieu, digne de gloire, digne d'être appelée bienheureuse, digne de toute louange, digne d'être exaucée ; Église chaste, illustre par la charité, marquée des

noms du Christ et du Père ; Église, à qui je donne le saint baiser, au nom de Jésus-Christ, Fils du Père ; à ses membres, que l'obéissance aux préceptes divins réunit selon la chair et l'esprit, et qui, remplis tous ensemble de la grâce de Dieu, sont exempts de tout alliage étranger : salut et joie pure en Jésus-Christ notre Dieu.

« Dieu se rendant à mes prières, j'ai enfin obtenu de sa bonté de pouvoir jouir de votre chère présence ; car tout enchaîné que je suis pour le nom de Jésus-Christ, j'espère dans peu être auprès de vous. Si toutefois, après avoir si heureusement commencé, je suis trouvé digne de persévérer jusqu'à la fin, et si je fais un assez bon usage de la grâce qui m'est donnée, je ne doute point que je n'entre bientôt en possession de l'héritage qui m'est échu par la mort de Jésus-Christ ; mais je crains votre charité, et j'appréhende que vous n'ayez pour moi une compassion trop tendre. Rien ne vous est plus aisé que de m'empêcher de mourir ; mais en vous opposant à ma mort, vous vous opposerez à mon bonheur. Et si vous avez pour moi un amour sincère, vous me laisserez aller jouir de mon Dieu. Je ne puis me résoudre à avoir pour vous la complaisance d'éviter le supplice qui m'est préparé ; c'est à Dieu seul que je veux plaire, et vous m'en donnez l'exemple. Je n'aurai jamais une occasion plus favorable de me réunir à lui, que celle qui se présente, et vous n'en sauriez avoir une plus belle d'exercer une bonne œuvre. Vous n'avez pour cela qu'à demeurer en repos. Si vous ne faites aucune démarche pour m'arracher des mains des bourreaux, j'irai rejoindre mon Dieu : mais si vous vous laissez toucher à une fausse compassion pour cette misérable chair, vous me renvoyez au travail, et vous me faites rentrer dans la carrière. Souffrez que je sois immolé, tandis que l'autel est encore dressé ; unissez seulement vos voix, et chantez durant le sacrifice des cantiques à l'honneur du Père et de Jésus-Christ son Fils. Rendez grâces à Dieu de ce qu'il a permis qu'un évêque de Syrie fût transporté des lieux où le soleil se lève,

pour venir perdre la vie en une terre où cet astre perd sa lumière. Que dis-je ! c'est pour y renaître à mon Dieu. Vous ne portâtes jamais d'envie à personne, pourriez-vous envier ma félicité ? Vous sûtes toujours enseigner la fermeté et la constance, changeriez-vous maintenant de maximes ? Mais plutôt obtenez-moi par vos prières le courage qui m'est nécessaire pour résister aux attaques du dedans, et pour repousser celles du dehors. C'est peu de paraître chrétien si on ne l'est en effet : ce qui fait le chrétien, ce ne sont pas les belles paroles et les apparences spécieuses, mais c'est la grandeur d'âme et la solidité de la vertu.

« J'écris aux Églises que je vais à la mort avec joie, pourvu que vous ne vous y opposiez pas. Je vous conjure encore une fois de n'avoir point pour moi une tendresse hors de saison, et qui me serait si peu avantageuse. Permettez-moi de servir de nourriture aux lions et aux ours ; c'est le chemin le plus court pour arriver au ciel. Je suis le froment de Dieu, il faut que je sois moulu pour devenir un pain digne d'être offert à Jésus-Christ. Flattez plutôt les bêtes qui doivent me déchirer, afin qu'elles me dévorent tout entier, et qu'il ne reste rien de moi qui puisse faire peine à quelqu'un. Ce sera alors que je serai un véritable disciple de Jésus-Christ, lorsque le monde ne verra plus mon corps. Obtenez du Seigneur que je sois reçu de lui comme une victime d'une agréable odeur. Au reste, ne croyez pas que je prenne ici la liberté de vous rien prescrire ; je ne sais employer que des prières auprès de vous ; et ce ne sont pas des ordres que je vous donne, mais une humble remontrance que je fais. Je ne suis ni un Pierre ni un Paul ; ils étaient apôtres, et je ne suis qu'un malheureux captif ; ils étaient libres, et je suis prisonnier. Mais si je suis assez heureux pour endurer le martyre, je deviendrai l'affranchi de Jésus-Christ, et je ressusciterai dans une parfaite liberté.

« Depuis que j'ai quitté la Syrie, je combats jour et nuit contre des bêtes farouches ; la terre et la mer sont témoins

de leur fureur et de ma patience. Ce sont dix léopards sous la figure de dix soldats auxquels je suis enchaîné, et qui sont d'autant plus cruels, qu'on s'efforce de les apprivoiser par des bienfaits. Leurs mauvais traitements sont utiles à mon instruction ; à eux seuls, cependant, ils ne me rendraient pas juste. En arrivant à Rome, j'espère trouver les bêtes prêtes à me mettre en pièces ; puissent-elles ne me point faire languir ! j'emploierai d'abord les caresses pour les engager à ne me point épargner : et si ce moyen ne me réussit pas, je les irriterai contre moi, et je les forcerai à m'ôter la vie. Pardonnez-moi ces sentiments ; je sais ce qui m'est avantageux ; je commence à être disciple de Jésus-Christ ; rien ne me touche, tout m'est indifférent, hors l'espérance de le posséder. Que le feu me réduise en cendres ; qu'une croix me fasse périr d'une mort lente et cruelle ; qu'on lâche sur moi des tigres furieux et des lions affamés ; qu'on disperse mes os de tous côtés ; qu'on meurtrisse mes membres ; qu'on broie mon corps ; que tous les démons épuisent sur moi leur rage, je souffrirai tout avec joie, pourvu que j'arrive par là à la possession de Jésus-Christ. Celle de tous les royaumes de la terre ne saurait me rendre heureux ; et il m'est bien plus glorieux de mourir pour Jésus-Christ que de régner sur le monde entier. Mon cœur soupire après Celui qui est mort pour moi ; mon cœur soupire après Celui qui est ressuscité pour moi. Voilà ce que j'espère recevoir en échange de ma vie. Soyez, mes frères, favorables à mes désirs, et ne m'empêchez pas de vivre, en m'empêchant de mourir ; laissez-moi courir vers cette pure et divine lumière ; souffrez que je devienne en quelque sorte l'imitateur de Jésus-Christ mourant pour les hommes. Si quelqu'un de vous le porte en son cœur, il comprendra aisément ce que je dis ; il sera sensible à ma peine, s'il brûle du même feu qui me consume.

« Le prince de ce siècle me veut ravir à Jésus-Christ, il s'efforce d'affaiblir mes résolutions ; ne secondez pas son dessein

impie ; n'est-il pas plus juste que vous preniez mon parti ? Ne craignez rien, c'est celui de Dieu même. Au reste, mes frères, ne pensez pas pouvoir accorder le monde avec Jésus-Christ. Si son nom adorable se trouve dans votre bouche, que l'amour de son ennemi ne règne pas dans votre cœur. Si, étant arrivé auprès de vous, j'avais la faiblesse de vous faire paraître d'autres sentiments, ne me croyez pas ; mais ajoutez foi à ce que je vous écris maintenant : je le fais dans une entière liberté d'esprit, et j'emploie ces derniers moments de ma vie à vous mander que le plus ardent de mes souhaits est de la voir bientôt finir. Mon amour est attaché à la croix : le feu qui me brûle est sans mélange de flammes terrestres. J'ai au dedans de moi une source vive, qui est en même temps une voix. Cette voix me crie : « Viens au Père. » Je veux le pain de Dieu, le pain céleste, le pain de vie qui est la chair de Jésus-Christ, Fils de Dieu ; de Jésus-Christ qui, dans ces derniers temps, est né de la race de David et d'Abraham. Je veux le breuvage de Dieu, je veux son sang, source de l'incorruptible charité et de la vie éternelle. Je ne veux plus vivre à la manière des hommes ; il en sera ainsi, si vous le voulez. Puisse ma prière vous être agréable, afin que vous me le soyez aussi vous-mêmes. Je vous écris brièvement ; croyez à mes paroles. Jésus-Christ vous fera sentir la vérité de ce que je vous écris ; sa parole est véritable ; car c'est le Père qui parle en lui, selon la vérité. Priez, afin que j'obtienne mon but. Je vous ai écrit, non selon la chair, mais selon l'esprit de Dieu. Si j'ai le bonheur de souffrir, c'est que vous m'aurez aimé ; si je suis rejeté, c'est que vous m'aurez traité en ennemi.

« Souvenez-vous, dans vos prières, de l'Église de Syrie, dont Dieu est maintenant le pasteur en ma place ; Jésus-Christ la gouvernera comme son évêque, et aussi votre charité. Pour moi, je n'ose me mettre au nombre des évêques ; et me trouvant indigne de leur divin caractère, je me regarde comme le dernier de tous les fidèles et un avorton de l'Église. Je

vous salue en esprit : toutes les Églises qui m'ont reçu au nom de Jésus-Christ font la même chose ; elles ne m'ont pas reçu comme un étranger, mais elles m'ont fait conduire avec une charité toute chrétienne dans toutes les villes qui se sont trouvées sur ma route.

« Des Éphésiens, gens de considération et de mérite, vous rendront cette lettre. Crocus, dont la personne m'est si chère, m'a accompagné jusqu'ici, avec plusieurs autres fidèles. A l'égard de ceux qui sont partis de Syrie pour Rome, et que la gloire de Dieu y a conduits avant moi, je crois que vous les connaissez. Vous m'obligerez de leur faire savoir que je suis proche : ce sont des personnes dignes de la protection de Dieu et de vos soins. Vous leur rendrez tous les bons offices que mérite leur vertu. Je vous écris ceci le neuf des calendes de septembre, vingt-trois août. Je vous salue, en vous souhaitant jusqu'à la fin la patience de Jésus-Christ. »

Après que saint Ignace eut écrit cette lettre aux chrétiens qui étaient à Rome, pour les disposer à être les spectateurs paisibles de sa mort et pour leur faire perdre toute pensée de s'y opposer, il partit de Smyrne ; et, cédant à la cruelle impatience des soldats qui le conduisaient, et qui ne cessaient de le presser d'arriver à Rome avant le jour destiné aux spectacles, il vint mouiller l'ancre à Troade, d'où prenant le chemin de Napoli, et passant par Philippes sans y séjourner, il traversa toute la Macédoine ; et ayant trouvé à Épidamne, sur les côtes de l'Épire, un navire prêt à faire voile, il s'embarqua sur la mer Adriatique, qui le porta dans celle de Toscane. Il y vit en passant les îles, et il parcourut les villes dont ces côtes sont bordées. Lorsqu'il fut à la vue de Pouzzoles, il pria qu'on lui permît de descendre à terre, désirant marcher sur les pas de saint Paul, et suivre ses précieuses traces ; mais un coup de vent ayant repoussé le vaisseau en pleine mer, il se vit obligé de passer outre, se contentant de donner de grandes louanges à la charité des fidèles de cette ville.

Enfin le vent s'étant entièrement déclaré pour nous, nous fûmes portés en un jour et une nuit dans l'embouchure du Tibre, à Porto. Cependant nous étions dans une affliction extrême ; nous gémissions en secret, en nous voyant sur le point d'être séparés pour toujours de ce saint homme ; mais lui, au contraire, témoignait de la joie, et paraissait être au comble de ses vœux, se voyant si près de quitter le monde pour s'unir à Dieu, l'unique objet de ses désirs.

A peine eut-on touché terre, qu'on fit prendre au saint le chemin de Rome ; le bruit de son arrivée le devançait partout où il passait. Cependant l'inquiétude et la crainte avaient saisi le cœur des frères qui étaient venus au-devant de lui ; quoiqu'ils ressentissent en même temps quelques mouvements de joie, lorsqu'ils considéraient au milieu d'eux ce grand homme, et songeaient qu'ils avaient été choisis pour l'accompagner. Quelques-uns, même des plus fermes et des plus vivement touchés du sort d'Ignace, commençaient déjà à dire entre eux qu'il fallait apaiser le peuple, et tâcher d'éteindre cette soif ardente qu'il avait de son sang Mais l'esprit de Dieu ayant fait connaître au saint évêque le projet qui se formait contre lui, il s'arrêta : puis, ayant salué ceux qui l'environnaient avec un air doux et majestueux, et leur ayant demandé et donné la paix, il leur parla avec tant de force, pour leur persuader de ne point être cause que son bonheur fût différé, qu'ils se rendirent aux choses qu'il leur dit, et qu'il ajoutait à celles qu'il leur avait écrites. Ayant donc ainsi modéré la trop grande activité d'un amour trop humain et trop peu épuré, ils mirent tous les genoux en terre, et le saint élevant la voix, il demanda à Jésus-Christ qu'il lui plût de faire cesser la persécution, de rendre la paix à son Église, et d'entretenir dans le cœur des fidèles un amour mutuel, tendre et capable de résister à toutes les attaque de la chair et du monde. Cette prière achevée, il fut enlevé par ses gardes avec précipitation, et conduit dans l'amphithéâtre, comme les spectacles allaient finir.

C'était un de ces jours solennels que la superstition romaine avait consacrés sous le nom de fêtes Sigillaires ; toute Rome était accourue à l'amphithéâtre, et elle but avec avidité le sang du martyr, qui, ayant été donné à deux lions, fut en un instant dévoré par ces cruels animaux. Ils ne laissèrent de son corps que les plus gros ossements, qui furent recueillis avec respect par les fidèles, portés à Antioche, et déposés dans l'église comme un trésor inestimable. Sa mort arriva le treize des calendes de janvier, vingtième jour de mars, sous le consulat de Sura et de Sénécion.

Pour nous, après en avoir été les spectateurs, nous nous retirâmes à notre logis, où, donnant un libre cours à nos larmes, nous passâmes la nuit prosternés devant le Seigneur, lui demandant par de continuelles et ferventes prières qu'il lui plût de nous faire connaître quel avait été le succès d'un combat si sanglant, et s'il avait été glorieux pour notre saint évêque. Alors un léger sommeil nous surprit, et nous fit voir Ignace sous diverses formes et en différentes situations. Il se présenta debout à quelques-uns ; il se fit voir aux autres les bras ouverts, et venant à eux pour les embrasser ; il parut à ceux-là tout couvert de sueur, et comme sortant d'un pénible travail ; à ceux-ci, comme priant ; enfin il y en eut qui l'aperçurent à côté du Seigneur, tout éclatant de lumière. Nous étant communiqué nos songes, nous rendîmes de très-humbles actions de grâces à l'Auteur de tous les biens, et notre bienheureux père fut hautement proclamé saint dans l'assemblée. Nous résolûmes en même temps de vous envoyer un récit fidèle de tout ce qui s'était passé à son martyre, et de vous en marquer le lieu, le jour et les circonstances, afin que vous vous unissiez à nous pour chanter les victoires de Jésus-Christ qui a combattu le démon, et qui a triomphé de lui par son illustre et généreux athlète.

V.

LES ACTES DE SAINT DENYS, ÉVÊQUE DE PARIS.

(Sous Trajan.)

La mission de saint Denys dans les Gaules ayant eu lieu au premier siècle, d'après des monuments dont la valeur est incontestable, nous plaçons son martyre sous Trajan, selon l'ancienne tradition. Les Actes que nous donnons ici sont les plus anciens ; leur rédaction a même été attribuée à saint Venance Fortunat.

Saint Denys, entre les mains duquel saint Clément, successeur du bienheureux apôtre Pierre, avait mis le trésor de la parole de Dieu pour le dispenser aux nations, vola avec l'intrépidité de sa foi ardente aux lieux où il apprit que l'erreur du paganisme était encore le plus enracinée. La main de Dieu l'ayant conduit à Paris, il ne craignit point d'affronter un peuple infidèle, parce que le souvenir de ses précédents combats soutenait son courage : confesseur généreux naguère, il se fit voir ici zélé prédicateur de la foi. Or, Paris était alors le rendez-vous des nobles Gaulois, à cause de la salubrité de l'air, des agréments du fleuve et de la richesse du sol, fertile surtout en vignes et fort ombragé de forêts. Quoique déjà populeuse et commerçante, cette ville ressemblait plutôt à une île qu'à une grande cité, parce que les eaux du fleuve serrant de près les demeures des citoyens, la population chaque jour croissante, attirée par le beauté du site, était obligée de s'entasser dans une étroite enceinte.

Tel fut l'endroit que choisit le serviteur de Dieu pour champ de ses travaux. Il s'y fixa avec courage, revêtu de l'armure de la foi et de la constance dans la prédication. Il y bâtit une église, chose nouvelle pour ces peuples qui n'en avaient pas eu jusqu'alors, et il y établit des clercs pour la desservir, choisissant des personnes d'une vertu éprouvée

pour leur conférer les honneurs du second ordre. Couvert du bouclier de la foi, il prit occasion de la construction de ce temple pour annoncer sans cesse aux gentils le vrai Dieu, exaltant par-dessus tout sa justice et sa miséricorde, de sorte qu'il augmentait sans cesse le peuple de Dieu des âmes arrachées aux mains des démons. Or, Notre-Seigneur daigna faire par son entremise de si grandes merveilles, qu'il soumettait les cœurs des gentils autant par ses miracles que par ses prédications. Chose admirable! une foule guerrière ne pouvait résister à un homme seul et sans armes; bien plus, les Gaulois, naturellement si obstinés, se soumettaient à l'envi, et, touchés d'une vive componction, ils demandaient à porter le joug aimable de Jésus-Christ.

On vit donc les idoles détruites par ceux-là mêmes qui les avaient érigées à leurs frais. Entrés au port du salut, ils voyaient avec joie le naufrage des faux dieux; et le parti du diable, vaincu par la triomphante légion de l'Église, pleurait sa honteuse défaite. Alors l'ennemi du genre humain, voyant chaque jour diminuer d'autant son empire par de continuelles conversions, tourna tous ses effort vers la destruction de ce grand ouvrage. Susciter une nouvelle persécution, faire périr au plus tôt ceux qui avaient répandu la connaissance du vrai Dieu, afin d'arrêter ainsi leurs conquêtes : tel fut le projet qu'il fit concevoir aux idolâtres, pour qui la ruine de l'ancien culte était le sujet de pénibles regrets.

Enfin l'édit de persécution ayant été publié, la foule des impies s'en réjouit : ils conspirent la ruine de l'Église, et sans plus tarder, attaquent ceux que Dieu, les marquant du signe sacré, s'était choisis pour son peuple. Tandis que les ministres de l'enfer parcouraient tout l'Orient pour y rechercher les chrétiens, ils trouvèrent à Paris saint Denys occupé à combattre le paganisme. Ils le saisirent, et avec lui le prêtre Rustique et l'archidiacre Eleuthère, qui se tinrent tellement unis à leur pasteur qu'on ne put les en séparer ni pour l'interrogatoire ni pour le supplice même.

On les interroge: ils confessent le vrai Dieu unique en trois personnes. On essaie de les effrayer par des menaces et des supplices: au milieu des tortures, ils s'avouent chrétiens; sous les coups des bourreaux, ils se disent hautemens serviteurs du Seigneur notre Dieu. Persévérant avec courage dans cette lutte, ils laissent leurs corps à la terre, tandis que leurs âmes s'envolent au ciel. Cependant jusqu'au dernier soupir ils persévérèrent dans leur généreuse confession, de sorte qu'après qu'on leur eut tranché la tête, il semblait que leur langue palpitante redît encore le nom du Seigneur Jésus-Christ. Heureuse et agréable à Dieu cette union où nul n'était le premier, nul le dernier; mais rendant pareillement gloire à la Trinité sainte, ils honorèrent ces lieux par un triple martyre.

Craignant ensuite que la juste dévotion du peuple fidèle ne recueillît et n'ensevelît les saints corps, les impies choisirent dans la Seine un lieu rempli de gouffres profonds pour les y précipiter, et pour cela les firent placer d'avance sur des bateaux. Mais une noble dame qui, quoique encore païenne, avait déjà dans le cœur le dessein de se convertir, voulant faire une œuvre agréable à Dieu, employa habilement la ruse. Elle invite les persécuteurs à un grand repas où, tant par l'urbanité que par la splendeur de sa réception, elle parvient à leur faire oublier leur projet. Alors elle commande secrètement à des serviteurs fidèles de soustraire les corps des saints martyrs et de s'ingénier à les cacher en lieu sûr.

Ceux-ci se hâtent d'exécuter les ordres de leur maîtresse. Ayant réussi, ils cachent ce pieux dépôt dans une terre labourée et prête à ensemencer. Ils firent ensuite les semaillés, et la moisson rendit hommage à la présence des saintes reliques; car, par une fécondité bienfaisante, elle rendit le centuple au cultivateur, et de plus à la ville un inestimable trésor. Or, tant que la moisson fut sur pied, elle cacha ces précieux ossements par lesquels la cité devait recevoir tant de grâces insignes.

Cependant cette noble dame conserva fidèlement son secret, jusqu'à ce que s'apaisa la fureur de la persécution. Alors elle fit rechercher avec tout le soin convenable la sépulture des saints martyrs; elle en marqua le lieu par la construction d'un riche mausolée. Plus tard, les chrétiens bâtirent au même endroit une somptueuse et admirable basilique. Là, chaque jour, par un effet de la puissance de Dieu, de fréquents miracles prouvent la sainteté de ces vaillants athlètes. Et qui donc, en voyant la lumière rendue aux aveugles, le mouvement aux paralytiques, l'ouïe aux sourds, qui donc ne comprendrait combien il faut honorer les serviteurs de Dieu?

Mais il ne faut pas passer ici sous silence que des hommes possédés de l'esprit immonde, poussés par une force divine à venir en ce lieu, furent contraints par l'ordre même des saints martyrs de désigner la place où reposait chacun d'eux. Nous célébrons leur fête le sept des ides d'octobre, sous les auspices de Celui qui a promis de récompenser au centuple les travaux des martyrs. A lui gloire et honneur, puissance et domination, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

VI.

LES ACTES DE SAINT SATURNIN, ÉVÊQUE DE TOULOUSE.

(Sous Trajan.)

De graves recherches historiques ont permis de replacer au premier siècle la mission de saint Saturnin dans les Gaules, et son martyre sous Trajan. Nous donnons ici les Actes de ce saint Apôtre, d'après dom Ruinart, en y introduisant quelques modifications, quant à la chronologie.

Le soleil de justice qui s'était levé au milieu des ténèbres avait déjà commencé à répandre la lumière de la foi sur les vastes et fertiles contrées de l'Occident : Toulouse reconnut Saturnin pour son premier évêque. A la vérité, les chrétiens

étaient encore en petit nombre dans ces belles provinces; le Dieu du ciel y avait peu de temples, pendant que l'on voyait dans toutes les villes fumer les autels, et couler le sang des victimes à l'honneur des faux dieux. Mais Saturnin commença à détruire leur culte impie dans sa ville épiscopale ; il leur imposa silence, fit cesser leurs oracles, dévoila les mystères d'iniquité; et l'on vit en peu de temps la foi des chrétiens soutenue par la parole d'un si saint pasteur, et éclairée par sa piété, prévaloir sur l'infidélité, et la religion de Jésus-Christ s'établir sur les ruines de celle des idoles.

Le saint évêque était obligé, pour aller à une église qu'il avait bâtie, de passer devant le Capitole. Les démons qui habitaient ce superbe temple ne purent souffrir la présence de l'homme de Dieu; ils furent contraints de reconnaître la puissance de Jésus-Christ que Saturnin exerçait sur eux, et les vains simulacres reprenant leur nature matérielle, ne rendirent plus de réponses, au grand étonnement de ceux qui les consultaient.

L'alarme se met aussitôt parmi leurs prêtres; cette nouveauté les confond; il se demandent les uns aux autres d'où peut provenir un silence si peu ordinaire à leurs dieux : qui peut leur avoir ainsi fermé la bouche ? Sont-ils en colère ou absents ? D'où vient qu'insensibles aux prières qu'on leur adresse, ils n'écoutent pas même la voix de leurs ministres ? On a beau leur immoler des victimes, c'est en vain que le sang des taureaux coulé à grands flots devant leurs autels : rien n'est capable de leur rendre la parole ; ils demeurent sourds et muets.

Quelques personnes peu affectionnées à notre religion vont trouver ces prêtres; ils leur font entendre qu'il paraît depuis quelque temps je ne sais quelle secte qui fait profession d'être l'ennemie des dieux immortels ; qu'elle a juré leur ruine, et qu'elle n'a en vue que de substituer à leur place un autre Dieu qu'elle adore ; qu'un certain Saturnin est le chef de cette secte à Toulouse; que cet homme passe souvent

devant le Capitole ; que sa vue, qui semble insulter aux dieux qui y font leur demeure, les a sans doute irrités, et qu'il y a beaucoup d'apparence que telle est la cause de leur silence ; enfin, qu'il n'y a qu'un seul moyen de les apaiser, c'est de mettre à mort cet impie.

O aveugle folie ! ô déporable erreur ! comment as-tu pu persuader à des esprits raisonnables qu'un homme puisse faire peur à des dieux, et que, pour éviter sa présence, ces pauvres divinités tremblantes et éperdues se bannissent de leur temple ? Misérables que vous êtes, pourquoi donc cherchez-vous à faire mourir cet homme ? Allez plutôt l'adorer : certes, il mérite mieux vos hommages que ces dieux qui tremblent devant lui. Ne voyez-vous pas qu'ils le reconnaissent pour leur maître ? Du moins il les traite comme ses esclaves. Quelle extravagance de craindre ceux qui craignent et de ne pas craindre celui qui se fait craindre !

Cependant les citoyens sont agités de divers mouvements : les uns sont surpris de l'événement, les autres plaignent leur malheur, et regrettent l'éloignement de leurs dieux, ou redoutent leur colère. Le peuple se remue, curieux de savoir la cause de ce prodige. On dispose toutes choses pour un sacrifice extraordinaire ; un taureau est choisi entre cent des plus beaux ; c'est une victime digne d'être offerte à Jupiter, et il n'y a personne qui n'espère qu'à ce coup les dieux, charmés de la beauté du sacrifice, retourneront à leur ancienne demeure, et rompront enfin leur long et opiniâtre silence. Tout était prêt, et l'on allait commencer, lorsque quelqu'un de la troupe ayant aperçu Saturnin qui allait à sa petite église pour le service du jour (c'était une fête solennelle), s'écria : « Voici l'ennemi de nos dieux qui vient, le chef de la nouvelle religion : c'est cet homme qui prêche partout que nos dieux ne sont que des démons, et qu'il faut abattre leurs temples ; c'est lui qui est cause que les oracles sont muets, et que nous n'en pouvons plus tirer de réponse. Les dieux nous le livrent tout à propos, et il ne tiendra qu'à nous de nous venger du tort

qu'il nous fait, et de venger aussi nos dieux de l'injure qu'ils en reçoivent. Il faut qu'il leur donne sa vie pour les réjouir, ou de l'encens pour les apaiser. » Il dit, et en même temps la multitude, échauffée par ce discours séditieux, environne le saint évêque. Il se voit tout d'un coup abandonné d'un prêtre et de deux diacres qui l'accompagnaient, et sur l'heure on le conduit au Capitole.

Comme on le pressait de sacrifier aux idoles, il éleva la voix, et dit : « Je n'adore qu'un Dieu, qui est le seul et le véritable Dieu, et je suis prêt à lui immoler des victimes de louange. Pour vos dieux, ce ne sont que des démons qui prennent beaucoup plus de plaisir au sacrifice de vos âmes, qu'à ceux de vos taureaux. Au reste, comment voulez-vous que je les craigne ; vous avouez vous-mêmes qu'ils tremblent devant moi. » Ces paroles, prononcées avec tout le zèle d'un homme apostolique, achevèrent de mettre ce peuple en fureur : on prend le taureau qui était destiné pour le sacrifice, et on le fait servir à un ministère de cruauté : on lui passe autour des flancs une corde dont on laisse pendre un bout : on y attache Saturnin par les pieds ; puis, à grands coups d'aiguillon on presse l'animal furieux. Il se précipite du haut du Capitole, et entraîne après lui le saint évêque. Mais dès la première secousse le crâne est brisé, et la cervelle répandue ensanglante les premiers degrés du perron. Le corps est mis en pièces, et l'âme recouvre sa liberté. Jésus-Christ la reçoit et la couronne de lauriers immortels.

Cependant le taureau traînait toujours le corps privé de sentiment, et incapable de douleur, jusqu'à ce que la corde venant à se rompre, il demeura étendu sur le sable, où on lui donna une sépulture telle que la conjoncture le pouvait permettre. Car le peu de chrétiens qui étaient pour lors à Toulouse n'osant, à cause des païens, rendre les derniers devoirs à leur évêque, deux femmes, surmontant la faiblesse de leur sexe, et surpassant l'autre par une foi énergique et généreuse, dédaignant, à l'exemple de leur saint pasteur, les

tourments auxquels elles s'exposaient; deux femmes, dis-je, enfermèrent dans un cercueil de bois le corps du bienheureux martyr, et elles le descendirent dans une fosse profonde, songeant moins à lui élever un tombeau, qu'à dérober ses précieuses dépouilles à la haine sacrilége des hommes.

Ce sacré dépôt demeura longtemps inconnu aux hommes sous un simple gazon; mais il était connu de Dieu, et honoré des anges, jusqu'à ce que saint Hilaire, qui fut assis sur le siége de Toulouse plusieurs années après, ayant fait creuser jusqu'au cercueil, découvrit les restes du martyr. Toutefois, n'osant toucher à ces saintes reliques, il se contenta de les envelopper à la hâte d'une voûte en briques, qu'il eut la précaution de recouvrir de terre, pour ne les pas exposer à la profanation des infidèles, et il éleva sur le tout un petit édifice en charpente. Mais comme dans la suite plusieurs fidèles eurent la dévotion de se faire enterrer près du corps du saint martyr, ce lieu se remplit de tombeaux; ce qui fit entreprendre à saint Silvius, successeur de saint Hilaire, le dessein d'une belle et spacieuse basilique, dans la pensée d'y transférer les reliques de saint Saturnin. Il commença l'ouvrage, mais la mort l'empêcha de l'achever. Cette gloire était réservée à saint Exupère, qui succéda à saint Silvius. Ce prélat, que son mérite extraordinaire et ses rares vertus égalaient, non-seulement à ses prédécesseurs, et à tous les autres prélats de son siècle, mais ne rendaient pas même inférieur au grand Saturnin, mit heureusement la dernière main à ce superbe édifice. Cependant, comme il faisait quelque difficulté d'y transporter le corps du saint évêque, non qu'il manquât de foi, mais par un motif de respect, il fut averti en songe de ne pas différer plus longtemps d'exécuter son premier projet; qu'au reste les âmes des saints n'appréhendaient point que leur bienheureux repos fût interrompu par la diminution qui pouvait arriver à leurs cendres, ou par quelque mouvement que pût recevoir leur corps : qu'au

contraire, ce qui serait avantageux pour la sanctification des fidèles, ne pouvait être que très-glorieux aux saints martyrs. Cette vision ayant rassuré saint Exupère, il présenta aussitôt une requête au très-religieux empereur, pour avoir la permission de faire cette translation : ce qu'il obtint sans peine de la piété des princes ; et la cérémonie s'en fit avec une magnificence proportionnée à la gloire dont jouit saint Saturnin, et digne de la piété de saint Exupère.

VII.

LES ACTES DE SAINT EUSTACHE ET DE SES COMPAGNONS.

(L'an de Jésus-Christ 116.)

Ces Actes sont des plus célèbres ; bien qu'ils aient été contestés par des critiques modernes, nous ne croyons pas devoir les omettre, et parce que l'Église les emploie dans ses Offices, et parce que les Bollandistes eux-mêmes conviennent que l'on semble reconnaître dans leur rédaction la main d'un écrivain contemporain, et une rare exactitude sur la topographie.

Sous l'empire de Trajan, alors que dominait le culte des démons, il y avait un maître de la milice, nommé Placide, d'une naissance illustre, qu'on distinguait de tous les autres par les honneurs dont il était entouré, et qui possédait d'immenses richesses en or, en argent, en esclaves et en biens de tout genre ; mais il était plongé dans les erreurs de l'idolâtrie. Cependant il s'adonnait aux bonnes œuvres et il s'appliquait à la pratique de toutes les vertus ; il aimait à donner des vêtements ou des aliments à ceux qui étaient dans l'indigence ; il venait au secours de ceux qui étaient dans l'oppression ; il se faisait l'avocat des accusés, et par ses largesses il consolait ceux qui avaient été condamnés injustement. Pour tout dire en un mot, il faisait tant de bien à tous ceux qui étaient dans le besoin, qu'on l'eût pris pour le centenier Corneille dont il est parlé aux Actes des

Apôtres. Il s'était rendu célèbre par ses hauts faits et par les premières dignités de l'empire dont il avait été revêtu : aussi son nom seul inspirait de la terreur aux barbares, et il avait la renommée d'un vaillant capitaine, qui savait user avec modération de la prospérité. Il aimait passionnément la chasse. et son plus grand délassement était d'attaquer et de poursuivre les animaux sauvages.

Il avait une épouse, engagée comme lui dans les ténèbres de l'idolâtrie, mais dont la vie concordait parfaitement avec la sienne. Elle lui donna deux fils, auxquels ils procurèrent comme à l'envi une excellente éducation. Mais Dieu, qui dans sa bonté appelle toujours et partout ceux qui sont dignes de lui, ne rejeta point les bonnes œuvres de cet homme vertueux; il ne voulut pas qu'une âme si bienfaisante et digne de sa miséricorde perdît sa récompense. en demeurant ensevelie dans les ténèbres du polythéisme; mais, selon ce qui est écrit, que « dans toute nation celui qui pratique la justice lui est agréable, » il fit éprouver à Placide les effets de sa paternelle miséricorde, et il résolut de le sauver de la manière que nous allons dire.

Étant sorti un jour, avec des gens de guerre, dans un grand appareil, selon sa coutume, pour chasser dans les montagnes, Placide aperçut un troupeau de cerfs qui paissaient. Aussitôt il assigna son poste à chacun de ses compagnons, et l'on se mit à courir les cerfs. Au fort de la chasse, un de ces animaux, le plus grand et le plus beau de tous, se détache de la bande et se précipite dans un fourré de la forêt voisine. Placide, l'ayant remarqué, s'élance à sa poursuite avec quelques-uns de ses gens. Mais bientôt ceux-ci tombèrent de lassitude et ne purent l'accompagner plus loin. Pour lui, par une disposition particulière de la divine providence, il n'éprouva aucune fatigue, ni le cheval qu'il montait ; et sans être arrêté ni par les abruptes aspérités du terrain, ni par les halliers ou les branches des arbres de la forêt, il courut longtemps à la poursuite du cerf, qui s'arrêta

enfin sur la cime d'un rocher. Le capitaine l'apercevant, seul comme il était, regardait autour de lui, cherchant comment il s'y prendrait pour se rendre maître de l'animal. Mais le Dieu de toute sagesse et de toute miséricorde, qui dispose tout pour le salut des hommes, prit le chasseur lui-même : non pas toutefois comme il prit Corneille par le moyen de Pierre, mais comme il prit Paul, en se montrant à lui en personne.

Donc, tandis que Placide s'arrêtait à considérer le cerf, à admirer sa haute taille, et qu'il cherchait en vain quelque moyen de s'en rendre maître, Dieu lui donna une indication toute pacifique, mais qui n'était point au-dessus de la divine puissance. Car, de même qu'autrefois il fit parler l'ânesse de Balaam pour reprocher à ce prophète son erreur, ainsi, en ce moment, il fit apercevoir à Placide, au milieu des cornes du cerf, la figure de la sainte croix plus resplendissante que la lumière du soleil, et sur laquelle était l'image de notre Sauveur Jésus-Christ. Il donna en même temps au cerf une voix humaine, qui appela Placide et lui dit : « O Placide, pourquoi me poursuis-tu ? c'est pour toi que je suis venu apparaître sur cet animal. Je suis le Christ, que tu honores sans le savoir : les aumônes que tu fais aux indigents sont montées jusqu'à moi, et je suis venu me montrer à toi au moyen de ce cerf, et te prendre à la chasse dans les filets de ma miséricorde : car il n'est pas juste que celui qui m'est cher à cause de ses bonnes œuvres soit au service de démons immondes, d'idoles vaines, trompeuses et sans vie, et c'est dans la forme où tu me vois ici que je suis venu sauver le genre humain. »

Le capitaine, entendant ces paroles, fut saisi d'une grande crainte et tomba de cheval. Au bout d'une heure il revint à lui et se releva ; puis, cherchant à se rendre compte de cette apparition, il dit en lui-même : « Quelle est cette voix que je viens d'entendre ? Toi qui me parles, fais-toi connaître à moi, afin que je croie en toi ? » Et le Seigneur lui dit : « Écoute, Placide, je suis Jésus-Christ qui ai créé le ciel et la terre de

rien, qui ai séparé et façonné la matière confuse ; c'est moi qui ai créé la lumière et l'ai séparée des ténèbres ; c'est moi qui ai fait le soleil pour illuminer la terre durant le jour, et la lune avec les étoiles pour l'éclairer pendant la nuit ; c'est moi qui ai réglé les saisons, les jours et les années ; c'est moi qui ai formé l'homme du limon de la terre ; c'est moi qui, pour sauver le genre humain, ai paru en chair sur la terre, qui ai été crucifié et enseveli, et qui suis ressuscité le troisième jour. « A ces paroles, Placide tomba à terre derechef, en s'écriant : « Je crois, Seigneur, que c'est vous qui avez fait toutes ces choses, qui ramenez ceux qui s'égarent, relevez ceux qui sont tombés et rendez la vie aux morts. » Le Seigneur lui dit : « Si tu crois, rends-toi à la ville, va trouver le prêtre des chrétiens, et demande-lui le baptême de la grâce. » Placide répondit : « Seigneur, si vous m'ordonniez de faire part de ce que je viens d'apprendre à ma femme et à mes enfants, afin qu'eux aussi ils croient en vous ? » Le Seigneur lui dit : « Va le leur annoncer ; recevez tous le baptême, purifiez-vous des souillures de l'idolâtrie ; puis reviens ici, je t'apparaîtrai de nouveau, et je te découvrirai ce qui doit t'arriver, et te manifesterai les mystères du salut. »

Placide descendit de la montagne, lorsqu'il était déjà nuit, et raconta à sa femme tout ce qui lui était arrivé ; et quand il lui eut fait connaître la vision qu'il avait eue et les paroles qu'il avait entendues, elle s'écria : « Mon seigneur, tu as vu le Seigneur crucifié que les chrétiens adorent ? Oui, certes, il est le seul vrai Dieu, celui qui par de tels prodiges appelle à lui ceux qui croient. » Puis élevant la voix, elle dit : « Seigneur Jésus-Christ, ayez pitié de moi et de mes deux enfants. » Elle dit ensuite à son mari : « La nuit dernière, je l'ai vu moi aussi, et il me dit : « Demain, toi, ton mari et tes enfants, « vous viendrez à moi, et vous connaîtrez que je suis Jésus-« Christ. » Il a sans doute voulu t'apparaître dans ce cerf sous une forme si miraculeuse, afin que, admirant sa

puissance, tu aies la foi en lui. Viens donc cette nuit même, allons ensemble, et tâchons d'obtenir le saint baptême des chrétiens; car c'est par ce bain que ceux qui croient en Jésus-Christ lui appartiennent véritablement. » Placide lui répondit : « C'est aussi ce que m'a dit celui qui m'est apparu. » Donc, vers le milieu de la nuit, ils prirent secrètement avec eux leurs deux enfants et quelques serviteurs, et allèrent trouver le grand-prêtre des chrétiens.

En arrivant à son logis, ayant laissé au dehors leurs serviteurs, ils entrèrent seuls et lui racontèrent tout ce qui s'était passé et les paroles qu'ils avaient entendues. Et ajoutant aussitôt qu'ils croyaient au Seigneur Jésus-Christ, il le supplièrent de leur conférer le sacrement du baptême. Le prêtre, pénétré de la joie la plus vive, et glorifiant le Seigneur Dieu, qui veut que tous les hommes soient sauvés et parviennent à la connaissance de la vérité, les catéchisa; et après leur avoir exposé les mystères de la foi, il les baptisa au nom de la très-sainte Trinité. Et il donna à Placide le nom d'Eustache, à sa femme celui de Théopista ; quant aux enfants, il nomma l'aîné Agapit et l'autre Théopiste. Il leur administra ensuite le saint sacrement de notre Seigneur Jésus-Christ, et les congédia, en disant : « Que le Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu, soit avec vous, et qu'il vous donne son royaume éternel; car je vois que la main du Seigneur est avec vous. Et lorsque vous jouirez du paradis de délices, souvenez-vous de mon âme ; moi Jean, je vous en conjure. »

Le matin étant venu, Eustache, prenant avec lui quelques cavaliers, se rendit à la montagne, et en approchant du lieu où il avait eu la vision, il congédia les soldats qui l'accompagnaient, comme les invitant à chercher du gibier. S'approchant alors seul du rocher, il vit encore la même forme humaine qui lui était déjà apparue ; et se prosternant la face contre terre, il s'écria : « Je vous adore, Seigneur, car vous êtes Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, et je crois au Père, et au Fils, et au Saint-Esprit ; et maintenant je suis venu,

suppliant votre divinité sans tache de me faire connaître les choses que vous m'avez annoncées. »

Le Seigneur lui dit : « Tu es heureux, Eustache, d'avoir reçu le bain de ma grâce, et d'avoir été revêtu d'immortalité. Tu viens de vaincre le diable, de fouler aux pieds celui qui t'avait trompé ; tu as dépouillé l'homme corruptible, pour revêtir l'incorruptible, qui demeure dans les siècles des siècles. Mais voici le temps où vont se manifester les œuvres de ta foi : car l'envie du diable te déclarera une guerre acharnée, parce que tu l'as abandonné ; déjà il dispose toutes ses batteries pour te perdre. Tu auras donc beaucoup à souffrir avant de recevoir la couronne de la victoire. Tu possèdes de grandes richesses temporelles, et jusqu'à présent tu as joui des plus hautes dignités de ce monde. Il faut maintenant que tu sois humilié pour toutes ces vanités, et que tu t'enrichisses des biens spirituels. Que ton courage ne te fasse donc pas défaut, et ne pense plus à cette gloire dont tu jouissais : mais, de même qu'en combattant les hommes, tu désirais les honneurs de la victoire, et tu cherchais avec empressement à plaire à un empereur mortel ; ainsi, songe désormais à combattre vaillamment contre le diable, et à me garder la foi que tu m'as donnée, à moi l'empereur immortel. Car il m'est nécessaire qu'en ces temps-ci tu sois un autre Job par les épreuves que tu auras à subir, et que ta patience te rende victorieux du démon. Veille donc à ce qu'aucune pensée de blasphème ne monte dans ton cœur ; car, lorsque tu auras été humilié, je reviendrai à toi, et je te rendrai ta gloire première. » Le Seigneur ayant ainsi parlé, monta aux cieux, en disant à Eustache : « Veux-tu souffrir dès à présent les épeuves qui t'attendent, ou aimes-tu mieux les réserver pour tes derniers jours ? » Eustache répondit : « Il n'est pas possible d'éviter les tribulations que vous nous destinez ; je vous supplie, Seigneur Jésus, d'ordonner qu'elles nous adviennent présentement : seulement, donnez-nous la force de supporter ce que vous m'annoncez, de peur que

l'ennemi, trouvant en nous quelque parole d'iniquité, ne nous fasse déchoir de notre foi. » Et le Seigneur lui dit : « Combats courageusement, Eustache ; ma grâce est avec vous, qui gardera vos âmes. » Eustache, étant descendu de la montagne, retourna dans sa maison, et raconta à sa femme tout ce que le Seigneur lui avait dit. Ils se jetèrent aussitôt à genoux, et prièrent le Seigneur, disant : « Seigneur Jésus-Christ, que votre volonté s'accomplisse. »

Quelques jours s'étant écoulés, la peste ravagea la maison et enleva tous les serviteurs et les servantes. Eustache, voyant par ce fléau que l'épreuve qui lui avait été prédite commençait, la reçut avec reconnaissance, priant en même temps sa femme de ne pas perdre courage en ces peines. Peu de temps après, ses chevaux et tout son bétail furent envahis par des exhalaisons meurtrières, qui les firent tous périr. Il reçut cette nouvelle épreuve avec actions de grâces. Mais il quitta sans bruit sa maison, et, accompagné de sa femme et de ses enfants, ils se retirèrent dans un lieu peu éloigné, n'emportant que les habits dont ils étaient couverts. Quelques hommes cupides s'apercevant qu'ils étaient partis, entrèrent la nuit dans leur maison, et mirent au pillage tout ce qu'ils y trouvèrent, or, argent et vêtements : ils n'y laissèrent absolument rien. Et c'est ainsi que, par la malice des démons, toutes leurs richesses, tous leurs biens furent anéantis.

En ces jours-là, le peuple célébrait avec l'empereur une grande fête pour une victoire remportée sur les Perses ; et Placide devait s'y trouver au premier rang, car il était chef de la milice et l'un des conseillers du prince. On le chercha donc ; mais on ne le put trouver. Tout le monde fut dans la stupeur, quand on apprit que, comme en un clin d'œil, tout ce qu'il possédait avait été pillé et dévasté, de telle sorte qu'il n'en restait plus rien. L'empereur et tous les courtisans en furent accablés de tristesse ; et tout le monde ne pouvait assez s'étonner d'un si grand désastre. La femme d'Eustache lui dit alors : « Qu'attendons-nous ici ? Viens, prenons nos

deux enfants, car c'est tout ce qui nous reste, et abandonnons ce pays : nous sommes devenus l'opprobre de tous ceux qui nous connaissent. » Et à la tombée de la nuit, ils prirent le chemin de l'Égypte avec leurs enfants.

Ayant marché ainsi pendant deux jours, comme ils approchaient de la mer, ils aperçurent un navire attaché au rivage, et ils résolurent de s'y embarquer. Or, le maître du vaisseau était un homme barbare et grossier. Après qu'on eut mis à la voile, cet homme voyant la grande beauté de la femme d'Eustache, conçut pour elle des désirs criminels. Lorsqu'on fut débarqué, il leur demanda le prix du passage ; et comme ils n'avaient rien à lui donner, il retint l'épouse d'Eustache, comme gage de la somme qui lui était due. Il avait formé ce mauvais dessein dès qu'il l'avait aperçue, au moment de l'embarquement. Eustache s'opposa de toutes ses forces à cette violence, mais en vain : le patron du vaisseau ordonna même à ses nautonniers de le jeter à la mer.

Il se vit donc séparé violemment de son épouse, et s'en alla avec ses deux enfants, gémissant et disant : « Malheur à moi et à vous, pauvres enfants ! votre mère est livrée à un mari étranger. » Et continuant sa route dans les soupirs et les larmes, il arriva près d'un fleuve. Comme les eaux étaient débordées, il n'osa pas le passer avec ses deux enfants à la fois : mais, laissant l'un sur le rivage, il prit l'autre sur ses épaules et le transporta sur la rive opposée ; puis il rentra dans l'eau, pour aller chercher son autre fils. Quand il fut au milieu du fleuve, regardant vers l'autre bord, il aperçut un lion qui saisit l'enfant et l'emporta dans la forêt. Désespérant alors de le recouvrer, mais sans perdre la patience, il retournait vers l'autre rive, avec l'espoir de trouver quelque consolation avec l'enfant qui lui restait, lorsque, sous ses yeux, un loup le ravit, sans qu'il pût le poursuivre. Et comme il était encore au milieu du fleuve, il s'arrachait les cheveux, il se lamentait, il poussait des hurlements, et il était tenté d'en finir avec la vie, en se

noyant dans le fleuve; mais la divine providence, qui lui réservait d'autres destinées, lui rendit sa constance et sa fermeté, et après ce premier assaut de sa douleur, il sortit de l'eau.

Or, la même providence permit que le lion ne fît aucun mal à l'enfant: car des bergers le voyant emporter cette innocente créature, se mirent à sa poursuite avec leurs chiens, et le forcèrent de le lâcher. Le Seigneur vint aussi au secours de l'autre enfant : car des laboureurs le voyant entre les dents du loup, poursuivirent aussi l'animal, qui lâcha sa proie et s'enfuit. Les bergers et les laboureurs, qui étaient du même village, admirant comment la divine providence avait secouru ces enfants, les prirent chez eux et les élevèrent.

Eustache, qui ignorait ces choses, reprit sa route, et dans la douleur profonde où il était plongé, il s'écriait en versant des torrents de larmes : « Malheur à moi, qui autrefois étais fort et puissant comme un arbre vigoureux, et qui suis maintenant réduit à la nudité! Malheur à moi, qui jadis étais comme noyé dans l'abondance de toutes choses, et qui présentement n'ai que la désolation des captifs! Malheur à moi, qui de chef de la milice que j'étais, et à la tête d'une armée nombreuse, suis actuellement abandonné du monde entier, et même privé de mes enfants! Mais vous, Seigneur, ne m'abandonnez pas pour toujours, ne méprisez pas mes pleurs. Vous m'avez dit que je devais être éprouvé comme Job; mais je vois que mes tribulations surpassent les siennes. Lui, dépouillé, il est vrai, de tous ses biens, eut au moins un fumier pour se reposer ; mais moi, qui souffre les même maux que lui, je suis réduit à errer çà et là. Il eut des amis compatissants : moi, j'ai pour consolation dans ce désert des bêtes féroces qui m'ont enlevé mes enfants. S'il fut privé de sa lignée, il se consolait dans la pensée que sa femme pourrait la continuer; pour moi, malheureux, j'ai beau regarder autour de moi, je me vois sans nul espoir, et je suis devenu semblable aux rameaux de la forêt agités par la tempête. Pardonnez, Seigneur, à

votre serviteur ses discours désordonnés ; car je suis dans la tristesse, et je me répands en paroles déplacées. Mettez donc, Seigneur, une garde à ma bouche et une sentinelle de circonspection à mes lèvres, de peur que mon cœur ne profère des paroles mauvaises, et que je ne sois rejeté de devant votre face. Donnez-moi enfin, Seigneur, un peu de repos après tant de tribulations. » Et en parlant ainsi avec de grands gémissements et beaucoup de larmes, il arriva à un village nommé Badyssus, où il séjourna quelque temps, travaillant des mains pour se procurer de quoi vivre. Quelque temps après, il s'adressa aux habitants du village, qui lui confièrent la garde de leurs champs, et il vécut ainsi quinze années comme mercenaire.

Quant à ses enfants, ils furent élevés, ainsi que nous l'avons dit, dans un autre village, mais sans qu'ils pussent se reconnaître. Le patron du navire qu'ils avaient monté emmena dans son pays la femme d'Eustache ; mais la grâce du Seigneur la protégea ; en sorte que durant tout ce temps-là aucun étranger n'approcha d'elle. Et c'est aussi ce qu'elle avait demandé à Dieu, le priant de la préserver de toute souillure. Le capitaine du navire étant venu à mourir, elle recouvra sa liberté. Peu de jours après, le pays où elle se trouvait fut envahi par des armées ennemies, qui de là se répandirent sur les terres des Romains. Au milieu de ce tumulte des gens de guerre, l'empereur, résistant de tout son pouvoir à l'invasion des troupes ennemies, se ressouvint de Placide, qui avait remporté plusieurs victoires sur ces mêmes ennemis. Il parlait souvent de lui, et ne cessait de s'affliger des malheurs qu'il avait éprouvés. Ayant rassemblé son armée, il passa en revue les soldats, et leur demanda s'ils savaient ce qu'était devenu l'ancien maître de la milice, s'il était mort ou s'il vivait encore ; et sur leur réponse négative il donna ordre de le rechercher. Il envoya donc en chaque ville et dans toutes les terres de son empire pour découvrir le lieu de sa retraite,

promettant à celui qui le trouverait et le lui amènerait de grandes largesses et de grands honneurs.

Deux soldats qui avaient été autrefois sous les ordres de Placide, nommés Antiochus et Achacius, se mirent à sa recherche. Après avoir parcouru tout le pays de la domination romaine, ils arrivèrent au village où demeurait Eustache. En passant près du lieu où il faisait son emploi de gardien, il leur vint en pensée de l'interroger. Eustache les considérant de loin, les reconnut à leur démarche ; et se rappelant sa vie antérieure, il en fut troublé. Mais il recourut aussitôt à la prière. « Seigneur notre Dieu, s'écria-t-il, qui savez délivrer de toute tribulation ceux qui espèrent en vous, de même que, contre tout espoir, j'ai vu ceux qui autrefois étaient avec moi, faites que je voie aussi votre servante mon épouse ; car pour mes enfants, je sais que, pour mes iniquités, ils ont été dévorés par les bêtes. Faites donc, ô Seigneur Jésus-Christ, Dieu miséricordieux, qui êtes le seul vrai Dieu, faites que je voie au moins mes fils au jour de la résurrection. » Comme il parlait ainsi, il entendit une voix venant du ciel, qui lui dit : « Prends confiance, Eustache, voici le temps où tu vas rentrer dans ton premier état ; tu vas revoir ton épouse et tes enfants. Après la résurrection tu verras de bien plus grandes choses ; car tu entreras en jouissance des biens éternels : ton nom sera glorifié de génération en génération. » Ces paroles le frappèrent de terreur.

Voyant ensuite les soldats qui venaient vers lui, il descendit du lieu où il était assis, et alla à leur rencontre sur le bord du chemin. En approchant d'eux, il les reconnut mieux encore, mais eux ne le reconnurent pas. L'abordant, ils lui dirent : « Salut, frère. » Il leur répondit : « La paix soit avec vous, frères. » Ils ajoutèrent aussitôt : « Dis-nous si tu ne connais pas ici un étranger nommé Placide, qui a une femme et deux enfants. Si tu nous le fais connaître, nous te donnerons de l'argent. » Il leur dit : « Pour quel motif le cherchez-vous ? » Ils répondirent : « C'est un ancien ami ;

nous serions fort aises de le voir après tant d'années que nous sommes séparés. » Eustache leur dit : « Je ne connais point ici d'homme tel que vous me le dépeignez. Cependant venez dans le lieu que j'habite ; car moi aussi je suis étranger en ce pays. » Et il les conduisit dans sa maison ; puis il alla acheter du vin, qu'il leur donna ; car la chaleur les accablait. Et il dit au maître du logis où il demeurait : « Ces hommes me sont parfaitement connus, et c'est pour moi qu'ils sont venus ici : sers-leur donc du vin et des aliments, afin qu'ils fassent bonne chère ; je te paierai dans le temps avec mon salaire. » L'hôte leur fournit tout ce dont ils avaient besoin.

Tandis qu'ils prenaient leur réfection, Eustache, se rappelant la vie qu'il menait autrefois, avait de la peine à se contenir ; et lorsqu'il sentait les larmes inonder son visage, il sortait, puis après s'être lavé les yeux, il rentrait et servait ses convives. Ceux-ci, le considérant de plus près, commencèrent peu à peu et confusément à le reconnaître, et ils se disaient l'un à l'autre : « Comme il ressemble à l'homme que nous cherchons ! » L'un d'eux ajouta : « Oui, certes, il lui ressemble. Du reste, je sais que Placide porte à la tête la cicatrice d'une blessure qu'il reçut à la guerre ; observons cet homme ; s'il a à la tête cet indice, assurément c'est celui que nous cherchons. » Ayant donc regardé sa tête, ils aperçurent aussitôt la cicatrice. Et se levant de table, ils se jetèrent à son cou en pleurant, et lui demandant s'il n'était pas leur ancien maître de la milice. Eustache, pleurant à son tour, leur répondit : « Non, ce n'est pas moi. » Mais ils lui montrèrent la cicatrice de sa tête, et déclarèrent qu'il était lui-même Placide, ancien maître de la milice. Ils lui demandèrent en même temps des nouvelles de son épouse et de ses enfants, et lui rappelèrent plusieurs événements d'autrefois. A la fin, il leur avoua qui il était, ajoutant que sa femme et ses fils étaient morts.

Pendant qu'ils s'entretenaient de la sorte, tous les habitants

du village accoururent comme à un spectacle. Les soldats, faisant faire silence, leur parlèrent de la vertu d'Eustache et des honneurs dont il jouissait autrefois. Ce qu'entendant ces hommes, ils versèrent des larmes, et s'écriaient : « Un si grand homme ! lui qui nous a servis comme un mercenaire ! » Les soldats alors lui firent part des ordres de l'empereur ; et après l'avoir revêtu d'habits somptueux, ils l'emmenèrent. Tous les habitants voulaient le suivre : mais après les avoir embrassés, il les congédia. Durant le voyage, il expliqua aux soldats comment le Christ lui était apparu, et comment au baptême on lui avait donné le nom d'Eustache, puis il leur raconta tout ce qui lui était arrivé.

Après quinze jours de marche, ils arrivèrent auprès de l'empereur, et lui exposèrent comment ils avaient trouvé Placide. Le monarque, à cette nouvelle, sortit au-devant de lui, l'embrassa en versant des larmes, et lui demanda pour quels motifs il avait quitté son service. Eustache raconta en détail à l'empereur et aux grands de sa cour toute l'histoire de sa vie, depuis qu'il avait quitté le commandement des troupes ; il leur dit comment sa femme avait été retenue sur un navire, comment ses fils étaient devenus la proie des bêtes féroces, et quel profond chagrin il en avait ressenti. Le retour d'Eustache causa une grande joie à toute l'armée. L'empereur le consola, et lui rendit sa dignité de maître de la milice. Eustache ayant examiné les rôles de l'armée, reconnut qu'elle n'était pas assez nombreuse pour faire face aux incursions de l'ennemi. Il ordonna donc de faire de nouvelles levées de soldats, et il envoya dans les villes et villages de l'empire romain des tribuns pour les inscrire.

Or, il arriva que le bourg où avaient été élevés les fils d'Eustache dut fournir deux soldats. Les habitants les livrèrent aux tribuns comme étant étrangers au pays. Ces jeunes gens étaient d'une taille avantageuse et d'une grande beauté. Les nouveaux enrôlés ayant donc été rassemblés et présentés au

maître de la milice, il les examina tous, et assigna à chacun son rang dans l'armée. Cependant. ces deux jeunes gens fixèrent son attention, à cause de leur haute stature et de leur beauté qui les distinguaient de tous les autres ; il leur donna donc les premiers grades auprès de sa personne. Et comme il remarqua en eux beaucoup de noblesse et de probité, il les aima d'une affection toute particulière, et les admit à sa table.

Après avoir disposé son armée selon les règles de l'art militaire, il partit pour la guerre, et en peu de temps délivra les provinces que les barbares avaient occupées. Il traversa ensuite le fleuve d'Hydaspe avec son armée ; et s'avançant par la voie directe dans l'interieur de leur pays, il remporta sur les ennemis une grande victoire, ravagea leurs terres, et forma le dessein d'anéantir ces peuples. Sur ces entrefaites, par une disposition singulière de la Providence, il arriva au lieu même où demeurait son épouse, laquelle, comme nous l'avons dit, avait été préservée, par la protection de Dieu, de la tyrannie du capitaine du navire. Après la mort de celui-ci, elle s'était retirée seule dans une maisonnette située sur un petit jardin appartenant à un habitant du village, et dont elle prenait soin. Le maître de la milice étant dont arrivé en ce lieu, y dressa son camp et y demeura trois jours, pour faire reposer son armée, d'autant qu'il trouva là toutes les commodités de la vie. Or, les soldats, en disposant les tentes, placèrent celle de leur chef près du petit jardin confié à la garde de cette femme : les deux jeunes gens logèrent dans la maisonnette, sans se douter qu'elle était la demeure de leur mère. Sur le midi, s'étant assis, ils se mirent à parler de leur enfance ; car ils avaient encore un souvenir confus de ce qui leur était arrivé. Leur mère, qui se tenait assise devant eux, suivait très-attentivement leur entretien.

L'aîné disait au plus jeune : « Pour le moment, je ne me rappelle pas autre chose de mon enfance, sinon que mon père était maître de la milice et que ma mère était d'une

grande beauté ; ils avaient deux fils, moi et un autre plus jeune, aux cheveux blonds et doué aussi d'une beauté rare. Une nuit ils nous prirent tous les deux et s'embarquèrent sur un navire ; mais j'ignore où ils voulaient aller. Lorsque nous fûmes débarqués, notre mère n'était plus avec nous, et je ne sais comment elle resta en mer. Notre père nous prit tous deux et marchait en pleurant. Arrivé sur le bord d'un fleuve, il le passa avec mon jeune frère, et me laissa sur le rivage. Comme il revenait pour me prendre à mon tour, un loup survint et emporta mon frère ; et avant que mon père pût s'approcher de moi, un lion sortant tout à coup d'un fourré, me prit entre ses dents et m'entraîna dans la forêt. Heureusement, des bergers accoururent à mon secours et m'arrachèrent de la gueule du lion. Je fus ensuite élevé dans leur maison, comme tu le sais : mais je n'ai pu savoir ce que devint mon père ni son autre enfant. » Le plus jeune entendant cela, se lève soudain et dit en versant des pleurs : « Par le Dieu des chrétiens, à ce que je vois, tu es mon frère ! car ceux qui m'ont élevé me disaient qu'ils m'avaient délivré de la gueule d'un loup. » Et tombant dans les bras l'un de l'autre, ils s'embrassaient tendrement. Leur mère, réfléchissant à ce qu'elle venait d'entendre, particulièrement à l'histoire de leur enfance jusqu'à leur sortie du vaisseau, et ne doutant nullement de la vérité de leur récit depuis cette époque, se sentait émue, agitée jusqu'au fond de l'âme ; et ces sentiments redoublaient en les voyant collés l'un contre l'autre et se donnant de fraternels baisers, mêlés de douces larmes. Cependant elle voulut considérer la chose plus mûrement en elle-même, et s'assurer s'ils étaient bien ses fils ; mais sans cesse lui revenait en pensée ce qu'ils avaient dit, que leur père était maître de la milice, et que leur mère avait été laissée sur la mer.

Le lendemain elle va trouver le chef de l'armée et lui dit : « Pardon, seigneur, si j'ose me présenter devant vous ; je suis née sur les terres de l'empire romain, et j'ai été amenée ici

captive ; oh ! si vous vouliez me ramener dans ma patrie ! » Et en disant cela, comme elle considérait cet homme, elle aperçut la cicatrice que portait son mari ; elle le reconnut aussitôt, mais elle craignait de l'interroger. Néanmoins, elle ne put se contenir plus longtemps, et se jetant à ses pieds, elle lui dit : « Je vous en prie, seigneur, ne vous irritez pas contre votre servante, mais daignez m'écouter avec bienveillance, et soyez assez bon pour me dire ce que vous étiez autrefois. Car il me semble que vous êtes le maître de la milice nommé Placide, qui reçut au baptême le nom d'Eustache, et que le Seigneur daigna appeler lui-même à lui au moyen d'un cerf, afin qu'il crût en lui. Il éprouva ensuite plusieurs tribulations ; et un jour prenant avec lui sa femme, c'est-à-dire moi-même, et ses deux fils Agapit et Théopiste, il prit la route de l'Égypte. Mais, comme nous étions en mer, il me perdit, parce que le patron du navire, qui était un barbare, me retint malgré moi ; et c'est lui qui m'a amenée en ce pays. Le Christ m'est témoin que ni cet homme ni aucun autre n'a approché de moi; car le Seigneur a sauvé mon honneur jusqu'à ce jour. Voilà les motifs qui me portent à croire que vous êtes mon mari : dites-moi si je me suis trompée ? » Eustache, l'entendant ainsi parler, et considérant sa grande beauté, la reconnut ; et, fondant en larmes, il lui dit avec la joie la plus vive : « Oui, je suis celui que tu crois. » Et, se levant incontinent, il se jeta à son cou, et lui prodigua les plus tendres caresses. Et ils rendaient gloire au Sauveur Jésus-Christ, qui se sert de tous les moyens pour secourir ses serviteurs, qui les délivre de leurs tribulations, et sait les en récompenser surabondamment.

Théopista lui dit alors : « Mon seigneur, où sont nos fils ? » « Ils ont été dévorés par des bêtes féroces », lui répondit-il ; puis il lui raconta comment il les avait perdus. Et sa femme lui dit : « Rendons grâces au Christ, car je crois que, comme Dieu nous a fait la grâce de nous rencontrer, il nous a procuré en même temps la joie de revoir nos enfants sains et saufs.

— Mais je t'ai dit, repartit Eustache, qu'ils sont devenus la proie des bêtes farouches. » Théopista lui répondit : « Hier, étant assise dans le jardin, j'ai entendu deux jeunes gens qui parlaient ensemble et s'entretenaient des souvenirs de leur enfance, et je sais que ce sont nos enfants ; pour eux, ils ignoraient qu'ils sont frères, et ce n'est qu'hier qu'ils l'ont découvert, après que l'aîné eut raconté sa propre histoire. Maintenant donc, vous qui ignoriez jusqu'à présent ces choses, reconnaissez combien grande est la bonté du Christ, qui nous a procuré le bonheur de nous retrouver après une si longue absence. » Le maître de la milice fit donc appeler les deux jeunes gens, leur demanda qui ils étaient, et ce qui leur était arrivé. Après qu'ils lui eurent fait le récit, tel que nous l'avons rapporté ci-dessus, il reconnut aussitôt qu'ils étaient véritablement ses propres fils, et il les embrassa, ainsi que leur mère ; puis, se jetant tous deux ensemble au cou de leurs enfants, ils les inondaient de leurs larmes, bénissant le Dieu très-bon de les avoir réunis après une si cruelle séparation.

Depuis la deuxième heure jusqu'à la sixième, tout le camp retentit de la nouvelle de ce qui venait de se passer, et les soldats s'étant assemblés se livraient à la joie que leur causait une si heureuse rencontre, bien plus qu'ils n'avaient fait après avoir triomphé des barbares. Eustache fit en même temps célébrer par de grandes réjouissances le bonheur qu'il avait eu de recouvrer ainsi tous les siens. Le lendemain il adressa à Dieu des prières d'actions de grâces, il ne cessait de bénir le Seigneur Jésus-Christ de sa bonté ineffable et de sa clémence sans bornes. Après qu'il eut soumis tout le pays des barbares, il s'en retourna avec son armée, glorieuse d'une si grande victoire, emmenant de nombreux captifs avec un immense butin.

Tandis qu'Eustache était occupé à cette guerre, l'empereur Trajan vint à mourir, et on lui donna pour successeur un païen nommé Adrien, qui surpassa en impiété tous ceux qui

l'avaient précédé sur le trône impérial. Comme Eustache approchait de la ville, l'empereur alla à sa rencontre, selon la coutume des Romains, et fit célébrer cette victoire avec une grande solennité. Il interrogea Eustache sur le succès de ses armes, et sur les circonstances qui l'avaient amené à reconnaître son épouse et ses fils, et il prolongea le festin bien avant dans la nuit. Le jour suivant, il se rendit au temple pour offrir un sacrifice aux idoles en actions de grâces de la victoire. Et comme il entrait dans le temple d'Apollon, Eustache, au lieu de le suivre, le quitta et resta dehors.

L'empereur, qui s'en aperçoit, l'appelle et lui demande pourquoi il ne sacrifie pas aux dieux pour la victoire qu'il venait de remporter. « Tu devais, ajouta-t-il, offrir des victimes à nos dieux pour de si brillants succès, et surtout pour avoir recouvré ta femme et tes enfants. » Eustache répondit à l'empereur : « J'adresse mes vœux au Christ Notre-Seigneur, et je lui offre sans cesse mes prières, à lui qui a eu pitié de ma bassesse, qui m'a délivré de la captivité et qui m'a fait revoir ma femme et mes enfants : je ne connais point d'autre Dieu que lui, je n'adore que le Dieu du ciel, qui a opéré tant de merveilles. » A ces mots, l'empereur, transporté de colère, ordonne de lui ôter sa ceinture militaire, et le fait comparaître devant son tribunal comme infracteur des lois, avec sa femme et ses enfants. Mais, après l'avoir interrogé longtemps, voyant que sa foi au Christ était inébranlable, il le fait conduire dans l'arène avec son épouse et ses fils, et donne l'ordre de lâcher un lion contre eux. Le lion, accourant aussitôt et s'arrêtant devant les bienheureux, baissa la tête comme pour leur rendre honneur, puis se retira et sortit de l'arène. L'empereur, à la vue d'un spectacle si nouveau, n'en fut point ému ; mais il commanda qu'on fît rougir un taureau d'airain, et qu'on y jetât les saints. A cette nouvelle, toute la multitude du peuple, fidèles et païens, se réunirent pour voir comment on les introduirait dans cette affreuse machine. Lorsque les martyrs furent arrivés près d'elle, ils demandèrent

aux bourreaux de leur laisser un moment pour prier. Et tenant les mains élevées vers le ciel, ils adressèrent à Dieu cette prière : « Seigneur Dieu des armées, qui, étant invisible aux mortels, avez daigné nous apparaître, exaucez notre humble supplication. Nous voici enfin au comble de nos vœux ; vous daignez nous recevoir tous ensemble, et nous allons mériter d'entrer en partage de l'héritage des saints. De même que les trois enfants, ayant été éprouvés par le feu de la fournaise de Babylone, ne vous ont point renié, faites aussi que par ce feu nous achevions saintement notre carrière, et que, tout consumés par ce brasier, nous devenions à vos yeux une hostie d'agréable odeur. Daignez encore, Seigneur, communiquer une vertu à nos restes, en sorte que quiconque se souviendra de nous ait part avec nous au royaume des cieux, et que, en attendant, il jouisse des biens de cette vie ; de même, si quelqu'un court des dangers sur la mer ou sur un fleuve, et qu'il vous invoque en notre nom, qu'il soit délivré du péril. Que si d'autres tombent dans le péché et qu'ils recourent à vous par l'entremise de notre faiblesse, accordez-leur le pardon de leurs offenses ; enfin, secourez, protégez tous ceux qui auront souvenir de nous et qui vous glorifieront en nous. Ce feu qui nous menace, faites qu'il se change pour nous en une douce rosée, et qu'il mette fin à notre vie. Nous vous demandons enfin que nos corps ne soient point séparés, mais qu'ils soient ensevelis dans un même tombeau. » Comme ils parlaient ainsi, une voix du ciel se fit entendre et dit : « Il en sera comme vous l'avez demandé ; et même je ferai plus que vous ne désirez. Puisque vous avez bien combattu en vivant saintement, et que vous avez supporté courageusement de grandes et nombreuses épreuves, venez au séjour de la paix, venez recevoir la couronne des victorieux, et en récompense des maux temporels que vous avez endurés, venez jouir dans les siècles des siècles du bonheur préparé aux saints. » Les bienheureux, entendant ces paroles, se livrèrent joyeusement aux mains des exécuteurs, qui les jetèrent

aussitôt dans la machine de bronze, et en fermèrent l'entrée pour activer l'ardeur du feu. Et les martyrs, glorifiant la très-sainte et ineffable Trinité, et chantant des hymnes en son honneur, rendirent paisiblement leurs âmes. Mais le feu respecta leurs corps, et pas un cheveu de leur tête ne sentit la flamme.

Trois jours après, l'impie Adrien vint sur le lieu du supplice, et se fit ouvrir la machine d'airain, afin de voir par lui-même ce qui restait de leurs corps. On les trouva tout entiers ; on crut même d'abord qu'ils vivaient encore ; puis on les tira du taureau et on les déposa à terre. Tous les assistants ne pouvaient revenir de leur admiration, en voyant que le feu n'avait aucunement endommagé leur chevelure, et que leurs corps étaient plus blancs que la neige. L'empereur retourna à son palais, saisi de terreur. La foule des spectateurs s'écria alors : « Grand est le Dieu des chrétiens, Jésus-Christ, l'unique et seul vrai Dieu ; il n'y en a point d'autre ; car il a conservé ses saints, au point que pas un de leurs cheveux n'a été consumé. » Les chrétiens enlevèrent ensuite secrètement les corps des saints, et les déposèrent dans un lieu devenu très-célèbre. Et, après que la persécution fut calmée, ils y construisirent un oratoire où ils les inhumèrent : ils célébraient la mémoire de leurs reliques, aux calendes de novembre.

Telle est la vie de ces saints et illustres martyrs, et c'est ainsi qu'ils terminèrent leurs glorieux combats. Tous ceux qui ont la dévotion de célébrer leur mémoire et de réclamer leur protection, obtiennent l'effet des promesses faites à ces saints, par la grâce de Notre-Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, à qui soit honneur et puissance dans les siècles des siècles. Amen.

VIII.

LES ACTES DE SAINT ALEXANDRE, PAPE.

(L'an de Jésus-Christ 119.)

Nous donnons d'après les Bollandistes ces Actes qui sont regardés comme sincères par Henschenius, d'accord avec Baronius, Schelestrate et d'autres savants hommes.

Alexandre, personnage d'une haute sainteté, s'assit le cinquième depuis le bienheureux apôtre Pierre sur la chaire de l'Église de Rome; jeune encore, il avait la foi du vieillard. La grâce divine lui ayant concilié l'affection profonde de tout le peuple, il avait converti au Seigneur une grande partie des sénateurs, et même il baptisa Hermès préfet de la ville, avec son épouse, sa sœur et ses fils; ainsi que douze cent cinquante esclaves, leurs femmes et leurs enfants, auxquels le préfet accorda la liberté le saint jour de Pâques, pour qu'ils fussent régénérés ensuite dans les eaux du baptême. Après les avoir ainsi affranchis, Hermès leur accorda de grands avantages.

Ces faits parvinrent à la connaissance de l'empereur Trajan, et il envoya de Séleucie, ville d'Isaurie, Aurélien, commandant de l'une et l'autre milice, avec l'ordre de faire périr tous les chrétiens; mais, par la volonté de Dieu, Trajan mourut cette même année. Aurélien étant entré dans Rome, tout le sénat le reçut avec tant de déférence, que l'on eût cru que c'était l'empereur lui-même. Aussitôt, les pontifes et les sacrificateurs allèrent le trouver, et par leurs rapports pleins d'envie, excitèrent si vivement sa colère, qu'il ordonna de jeter dans les fers Hermès, préfet de la ville, et d'emprisonner aussi le saint pape Alexandre; ce qui excita dans Rome un grand soulèvement. Les uns criaient : « Qu'Alexandre soit brûlé tout vif! » d'autres disaient que l'on devait livrer aux flammes cet

Hermès qui avait détourné tant de milliers de personnes du culte des dieux, en leur faisant déserter les temples, et qui engageait tant de citoyens à briser les dieux lares de leurs foyers.

Cependant Hermès, préfet de la ville, était en prison sous la surveillance du tribun Quirinus. Cet officier lui dit : « Est-il raisonnable qu'un homme illustre comme toi, qui exerce une magistrature sacrée, se laisse réduire à cet état misérable, et après s'être exposé à perdre les honneurs du prétoire, supporte si tranquillement d'être chargé de chaînes comme un simple particulier ? » Le bienheureux Hermès répondit : « Je n'ai pas perdu la charge de préfet, je l'ai échangée ; car les dignités de la terre sont fragiles et variables, mais les dignités du ciel participent de l'éternité. » Quirinus dit : « Je m'étonne qu'un homme aussi sage que toi devienne insensé au point de croire qu'il y a encore quelque chose après cette vie, quand nous voyons le corps humain réduit en cendres, sans que l'on puisse même en retrouver les ossements. » Hermès dit : « Il y a quelques années, je me moquais aussi de ces idées; je soutenais que cette vie grossière est une douce chose. » Quirinus dit : « Prouve-moi que ta croyance est fondée, et moi aussi je croirai. »

Hermès répondit : « Le bienheureux Alexandre qui est retenu dans les fers a été mon maître. » Quirinus entendant ces paroles se prit à maudire Alexandre ; il dit ensuite : « Très-noble seigneur, illustre Hermès, reviens à de plus sages pensées ; n'abandonne pas ta préfecture, ton patrimoine, ta famille et tout cet éclat de ta maison. C'est pour te sauver que mon maître Aurélien, chef de l'une et l'autre milice, m'envoie vers toi ; car si tu veux sacrifier, ta préfecture te sera rendue, et tu pourras te venger de ces ennemis qui insultent maintenant à ton malheur. » Hermès dit : « Tu ne me permets pas de parler de ce que tu désirerais connaître. » Quirinus répondit : « Je t'ai demandé de m'expliquer sur quoi ta croyance est fondée, et tu me parles d'un magicien que je tiens enchaîné

dans la prison la plus profonde : aussi, dès que je t'ai entendu nommer ce scélérat qui t'a entraîné dans l'erreur, je n'ai pu t'écouter davantage. Car je te considère comme un paysan séduit par un misérable jongleur qui s'est égaré lui-même en te trompant, que l'on a chargé de fers, jeté dans un cachot obscur, pour être bientôt livré aux flammes en expiation de ses crimes. S'il en a le pouvoir, qu'il te délivre et se sauve lui-même. » Hermès répondit : « Les Juifs disaient à Jésus-Christ, mon maître, quand il était attaché à la croix : « S'il est « si puissant, qu'il descende de la croix, et nous croirons en « lui. » Il serait descendu, s'il les avait vus disposés à croire, s'il n'avait pas eu horreur de la noire perfidie de leurs âmes. » Quirinus reprit : « Si tes paroles sont vraies, je cours à lui pour lui dire : Veux-tu que je te croie véritable héraut de Dieu, que j'appelle vrai Dieu celui que tu adores? fais en sorte que je te trouve auprès d'Hermès, ou Hermès auprès de toi, et j'aurai foi en toutes tes paroles. » Hermès répondit : « Qu'il en soit ainsi. » Quirinus ajouta : « Je vais à l'instant tripler ses chaînes et ses gardiens, et je lui dirai de se trouver auprès de toi à l'heure du repos ; s'il se rend présent ici pendant toute cette nuit, je croirai qu'il peut aussi m'instruire. »

Le tribun Quirinus étant allé auprès du bienheureux Alexandre pour tripler ses gardiens et ses chaînes, le saint se mit en prières et dit : « Seigneur Jésus-Christ, qui m'avez fait asseoir sur la chaire de votre apôtre Pierre, permettez que votre ange, sans me dérober au martyre, me conduise aujourd'hui, vers le soir, auprès de votre serviteur Hermès, et qu'il me ramène ici au matin, sans que personne s'en aperçoive, jusqu'à mon retour. » Dès que le silence de la nuit commença à s'établir, un enfant parut dans la prison portant une torche ardente, et dit au bienheureux Alexandre : « Suis-moi. » Le saint répondit : « Vive Jésus-Christ, mon maître ! mais je ne te suivrai pas que tu n'aies fléchi le genou et récité l'oraison de Jésus-Christ mon maître. » Cet enfant ne semblait pas avoir plus de cinq ans ; il fléchit le genou et

pria durant une demi-heure, et s'étant levé il récita l'Oraison dominicale ; ensuite, saisissant la main du bienheureux Alexandre, il le conduisit à la fenêtre qui était fermée, et l'ouvrant comme une porte, transporta le saint auprès d'Hermès enfermé chez Quirinus dans une chambre bien close.

Lorsque Quirinus vint ouvrir la porte, et qu'il les vit ensemble priant les mains étendues, avec cette torche allumée auprès d'eux, il fut saisi d'effroi. Les bienheureux, le voyant hors de lui, lui adressèrent ces paroles : « Puisque tu as décidé dans ton esprit que tu croirais, si tu nous voyais réunis de corps, nous deux dont les âmes n'ont pas cessé d'être en communication, tu nous vois, crois donc maintenant. Cependant, ne t'imagine pas que c'est pour nous évader que nous nous présentons devant toi débarrassés de nos liens; car demain tu nous trouveras encore enchaînés comme nous l'avons été par ton ordre ; mais cela a été fait pour ta propre délivrance. afin que tu croies que Jésus-Christ Fils de Dieu est le vrai Dieu, qui exauce ceux qui ont foi en lui, et qui t'accordera tout ce que tu lui auras demandé. »

Quirinus dit : « L'art magique peut aussi faire de ces choses. » Hermès répondit : « Est-ce par notre pouvoir que nous avons forcé nos cachots ? Tu as dit que tu croirais, si tu nous voyais réunis après nous avoir enfermés sous une triple garde ; crois donc ; car Notre-Seigneur Jésus-Christ s'est manifesté par des bienfaits semblables, quand il éclairait les aveugles, purifiait les lépreux, guérissait les paralytiques, chassait les démons et ressuscitait les morts. C'est aussi de cette manière que je suis arrivé à croire aux paroles du bienheureux pape Alexandre. Je n'avais qu'un fils qui, se livrant encore à l'étude des belles-lettres, était miné depuis longtemps par la maladie ; sa mère et moi nous le conduisîmes au Capitole, et quand nous eûmes offert pour lui des sacrifices à tous les dieux et porté des offrandes à tous les pontifes, il mourut. Sa nourrice ne cessait de me reprocher son

trépas, en me disant : « Si tu avais conduit ton fils au tom-« beau du bienheureux Pierre, et si tu avais eu foi dans le « Christ, ton fils serait encore plein de vie. » Je lui répondis : « Tu es aveugle, et tu n'as pas encore été guérie : comment « oses-tu prétendre que tu me rendras mon fils plein de vie. » Elle répondit : « Bien que j'aie perdu la vue il y a plus de cinq « ans, si je croyais au Christ, mes yeux me seraient rendus? » Je lui dis : « Va donc et crois ; et si Alexandre peut ouvrir tes « yeux, je ne douterai plus qu'il ne puisse aussi me rendre « mon fils. » Elle partit donc aveugle vers la troisième heure, et voilà qu'à la sixième heure elle revint à moi complétement guérie ; et prenant aussitôt le corps de mon fils sur ses épaules, elle se mit à courir avec tant de vitesse, que mes jeunes gens et mes esclaves avaient peine à la suivre. Arrivée auprès d'Alexandre, elle jeta le corps de l'enfant à ses pieds, en disant : « Seigneur, que je redevienne aveugle, pourvu que « cet enfant soit rappelé à la vie. » Alors le bienheureux Alexandre dit : « Daigne le Christ le ressusciter, sans t'enlever « la lumière qu'il t'a rendue ! » Il se mit alors en prières, rendit la vie à mon fils, et vint en personne le remettre entre mes bras, plein de santé. Aussitôt je me jetai à ses pieds, le priant de me faire chrétien, et depuis ce jour j'ai eu foi dans le Christ. J'ai prié Alexandre d'être le tuteur de mon fils, et je lui remis en conséquence tout le patrimoine de la mère qui était morte, et aussi quelque partie de mes biens, dont je distribuai le reste avec la liberté à mes esclaves devenus chrétiens comme moi ; le surplus fut donné aux pauvres. Maintenant, dépouillé de tout, je ne crains ni la confiscation, ni les injures d'aucun homme mortel, ayant la confiance de partager l'héritage de ceux qui obtiennent pour le nom du Christ la couronne du martyre. »

Quirinus, entendant ces paroles, se jeta à leurs 'pieds et dit : « Que le Christ daigne ainsi conquérir mon âme par votre ministère ! J'ai une fille déjà adulte, et je désire lui donner un époux ; mais quoique son extérieur soit agréable,

une tumeur qu'elle a au cou la dépare ; guérissez-la, je lui céderai alors tous mes biens, et comme vous je confesserai le nom du Christ. » Le bienheureux Alexandre dit : « Amène-la-moi sur l'heure dans la prison ; alors, tu enlèveras cette chaîne de mon cou, et tu la mettras sur elle ; et au matin, tu la trouveras guérie. » Quirinus répondit : « Tu es à présent dans ma demeure ; comment donc pourrai-je te trouver dans la prison ? » Le bienheureux Alexandre reprit : « Hâte-toi, fais ce que j'ai prescrit ; car celui qui m'a amené ici avant ton arrivée saura bien m'y reconduire. » Quirinus sortit après ces paroles, et ne voulut pas fermer l'appartement où le bienheureux Hermès était détenu ; mais le pape Alexandre et Hermès lui dirent : « Ferme toutes les portes comme c'est la coutume » ; et comme il s'y refusait, ils le forcèrent à le faire. Les bienheureux se dirent adieu en priant ; l'enfant parut alors avec sa torche, il ouvrit la fenêtre, et dit à Alexandre : « Suis-moi ; » et en un instant il le remit dans la prison, lui rendit ses chaînes et disparut.

Une heure après, Quirinus se rendit auprès des gardes qu'il avait placés devant le cachot ; il les trouva veillant tous quatre avec soin, il vit les portes et les sceaux dans toute leur intégrité comme il les avait laissés ; ouvrant alors, et apercevant le bienheureux pape Alexandre, il se jette aussitôt à ses pieds en s'écriant : « O maître, daigne prier pour moi, que la colère du Dieu dont tu es le pontife ne m'atteigne pas. » Le bienheureux Alexandre répondit : « Mon Dieu ne veut la mort de personne, mais la conversion des pécheurs ; car lorsqu'il était en croix, il a prié pour ceux qui l'avaient crucifié. » Quirinus dit alors, en se prosternant : « Voilà ma fille, ta servante, que tu m'as ordonné de t'amener. » Le bienheureux Alexandre reprit : « Combien de prisonniers renferment ces cachots ? » Quirinus répondit : « Vingt à peu près. » Le bienheureux Alexandre dit : « Informe-toi s'il en est quelques-uns qui aient été emprisonnés pour le nom du Christ. » Quirinus fit

cette recherche, et revenant ensuite, dit : « Il y a ici le vieux prêtre Eventius, et Théodule, autre prêtre, que l'on dit venu de l'Orient. » Le pape Alexandre dit : « Tu vas te rendre auprès d'eux en diligence et les amener ici avec honneur ; mais auparavant enlève cette chaîne de mon cou pour la mettre sur ta fille. » Quirinus se hâte de le délivrer de ses fers, et lui baisant les pieds dit : « Impose-lui tes mains. » Alexandre l'ayant fait, pressa de nouveau Quirinus de partir. Pendant qu'il s'éloignait, voilà que le petit enfant paraît avec son flambeau, et s'approchant de la jeune fille, lui adresse ces paroles : « Sois guérie, conserve ta virginité, et je te ferai voir ton Epoux qui a répandu son sang par amour pour toi. » Ayant dit ces paroles, il disparut.

Quirinus, étant arrivé avec les prêtres Eventius et Théodule, trouva sa fille guérie ; il s'écria alors : « Seigneur Alexandre, sors promptement de cette prison ; car pendant que tu t'y trouves encore, le feu du ciel peut tomber sur moi et me consumer. » Le bienheureux Alexandre reprit : « Si tu veux me rendre un service, persuade à tous ceux que renferme cette prison de recevoir le baptême, afin qu'ils deviennent chrétiens. » Quirinus répondit : « Vous autres chrétiens, vous êtes des saints ; mais parmi ces jeunes gens, il y a des voleurs, des adultères, des magiciens, des criminels de toute espèce. » Le bienheureux Alexandre dit : « Notre-Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu, est descendu du ciel, et est né d'une Vierge, pour appeler tous les hommes au pardon ; n'aie donc aucune crainte et fais-les tous venir devant moi. » Alors Quirinus cria à haute voix : « Que tous ceux qui veulent se faire chrétiens le deviennent ! et quiconque aura été baptisé s'en ira en liberté où il lui plaira. »

Lorsqu'ils furent tous réunis auprès du bienheureux pape Alexandre, Dieu lui ouvrit les lèvres, et il commença ainsi à leur parler : « O mes enfants, écoutez mes paroles et croyez ! Dieu, qui a fait le ciel et la terre, la mer et tout ce qu'ils contiennent, qui lance la foudre et fait gronder le tonnerre, qui

donne la mort et qui rend la vie, à qui obéissent le soleil, la lune, les étoiles, le calme et la tempête, les nuages et la pluie, a daigné envoyer de son royaume céleste son Fils sortant du sein d'une Vierge, afin que Celui dont la naissance n'a pas eu de commencement, naquît cependant de l'homme, et commençât une nouvelle existence en Celui qui est né de la Vierge. Il a invité tout le genre humain à croire en lui, et comme les Juifs étaient durs à croire et ne voulaient pas avoir foi en lui, il opéra devant eux une foule de prodiges. Étant à table avec eux, et le vin ayant manqué aux convives, il changea l'eau en vin ; il révélait aux hommes leurs propres pensées, ouvrait les yeux aux aveugles, déliait la langue aux muets, redressait les boiteux, chassait les démons, guérissait les malades agités par la fièvre et ceux qui dépérissaient de langueur ; ressuscitait les morts, commandait aux vents, éloignait les tempêtes, et marchait sur les eaux. Une immense multitude qui avait été témoin de ces miracles crut en lui ; mais les Pharisiens et les Juifs, animés par la haine qu'ils avaient conçue contre lui, le crucifièrent. Il eût pu l'empêcher ; mais il ne le voulut pas, parce qu'il voulait réduire en esclavage l'auteur de notre perte. Après ce supplice, il ressuscita le troisième jour d'entre les morts ; et en présence d'un très-grand nombre de témoins, il monta au ciel, laissant à ses disciples le pouvoir d'opérer les mêmes prodiges. Il doit revenir à la fin des siècles comme juge, pour récompenser les bons et punir les méchants. Vous voyez maintenant en qui vous devez croire ; donnez vos noms afin de devenir chrétiens. »

Tous ayant cru, il ordonna à Théodule et à Eventius de leur imposer les mains et de les faire catéchumènes. Ensuite, Quirinus et sa fille Balbina furent baptisés avec toute leur maison et avec les prisonniers. Après le baptême, la prison fut ouverte, et ce fut comme une église qui commençait.

Alors le gardien de la prison se rendit auprès d'Aurélien, et lui raconta tout ce qui s'était passé. Le magistrat irrité ordonna d'amener Quirinus en sa présence, et lui dit : « Je

t'ai aimé comme un fils, et toi, trompé par cet Alexandre, tu t'es joué de moi. » Quirinus répondit : « Je suis devenu chrétien. Tu peux me livrer à la mort, me battre de verges, me jeter dans les flammes, je ne serai jamais autre. Moi-même j'ai persuadé à tous ceux qui étaient dans la prison de se faire chrétiens, je les ai ensuite mis en liberté ; mais ils n'ont pas voulu partir. J'ai prié le bienheureux pape Alexandre et l'illustre Hermès de s'éloigner, ils n'en ont rien fait ; ils sont tous ensemble dans la prison, qui disent : Si, par nos péchés, nous avons mérité de mourir, combien plus devons-nous être disposés à offrir nos vies pour le nom du Christ ? J'ai encore supplié tous ceux qui venaient d'être baptisés, et qui étaient revêtus de robes blanches, comme le demande la religion chrétienne, de sortir ; mais tous attendent en ce moment l'heure du martyre, aussi disposés à mourir qu'une personne affamée à se livrer aux joies du festin ; maintenant tu peux agir comme il te plaira. »

Aurélien lui fit couper la langue et dit : « Je te fais arracher la langue à toi qui n'as pas craint de me révéler ainsi tes secrets ; tu seras mis sur le chevalet, bien que tu ne sois plus en état de parler. » Quirinus, après qu'on lui eut coupé la langue, parla néanmoins et dit : « Malheureux, pense à sauver ton âme, si tu ne veux pas endurer des peines éternelles ! » Le martyr fut ensuite tourmenté sur le chevalet. Il ne cessait d'adresser des reproches à Aurélien, qui ordonna alors de lui couper les pieds et les mains, et de le jeter aux chiens, après qu'on lui aurait tranché la tête. Les chrétiens enlevèrent son corps et l'ensevelirent sur la voie Appienne au cimetière de Prétextat. Sa fille, la bienheureuse Balbina, conserva toujours la sainte virginité. Souvent elle baisait le collier de fer qui l'avait guérie ; mais le bienheureux Alexandre lui dit : « Ce n'est pas ce collier qu'il faut baiser ; cet honneur n'est dû qu'aux chaînes du bienheureux Pierre : cherche-les pour leur donner ces marques de vénération, et ne baise plus mes fers. » Elle rechercha donc avec un grand empressement

les chaînes du prince des Apôtres, et quand elle les eut trouvées, elle les confia à Théodora, très-illustre dame, qui était sœur du bienheureux Hermès, préfet de la ville. Celui-ci fut décapité par ordre d'Aurélien, et son corps recueilli par Théodora, sa sœur, qui l'ensevelit sur l'ancienne voie Salaria, non loin de Rome, le cinq des calendes de septembre. Quant à ceux qui avaient été baptisés dans la prison, Aurélien les fit jeter sur un vieux navire. On les conduisit en pleine mer, et après qu'on leur eut attaché des pierres au cou, ils furent tous précipités dans les flots.

Quelque temps après, Aurélien se fit amener le bienheureux pape Alexandre, et lui dit : « Tu vas d'abord me dévoiler tous les mystères de ta secte, afin que je sache comment il se fait que, pour ce Christ venu de ne je sais où, vous préfériez tous mourir plutôt que de céder. » Le bienheureux Alexandre répondit : « Ce sont des choses saintes que tu veux connaître, et le Christ défend de les jeter aux chiens. » Le comte Aurélien dit : « Je suis donc un chien ? » Le bienheureux Alexandre répondit : « Je voudrais que tu fusses un chien ; mais par malheur tu es pire qu'un chien, car cet animal n'ira pas brûler dans les feux éternels pour ses méfaits ; une fois mort, tout périt en lui, et son corps, et le souffle qui l'anime. L'homme, au contraire, créé à la ressemblance de Dieu, sera livré à des tourments sans fin, s'il lui refuse par ses mauvaises actions le culte qui lui est dû ; car il est aussi coupable que le serait devant toi celui qui oserait souiller ton portrait ou insulter ta statue. Toi, homme d'un jour, tu ne peux infliger aux hommes que des peines temporaires ; mais Dieu, qui est éternel, a le pouvoir de condamner les pécheurs à des tourments sans fin, au feu qui ne doit jamais s'éteindre. » Le comte Aurélien dit : « Sache bien que tu seras frappé de verges, si tu fais aussi peu de cas de mes interrogations. » Le bienheureux Alexandre répondit : « Tyran, oses-tu encore me faire de pareilles menaces, à moi qui ne crains personne, si ce n'est Roi, qui a son trône dans les cieux ? Tu te trompes

si tu penses t'instruire par la discussion avec les chrétiens, au lieu de croire à leurs paroles. »

Le comte Aurélien dit : « Cesse enfin de tenir tous ces discours de rhéteur ; car tu auras à te défendre non devant un juge ordinaire, mais en la présence de celui dont l'univers révère la puissance. » Le bienheureux Alexandre répondit : Ne te vante donc point de ta force, car le moment est proche où celui qui était orgueilleux de son pouvoir le verra s'évanouir. » Le comte Aurélien reprit : « Malheureux, je te laisse parler, parce que tout à l'heure ton corps sera livré aux plus cruels supplices. » Alexandre répondit : « Tu ne feras rien de nouveau ; quel est l'innocent qui a pu s'échapper de tes mains? Ceux-là seulement ont trouvé grâce à tes yeux qui niaient d'avoir jamais été les serviteurs du Christ. Pour moi, qui espère ne jamais renier mon Maître, je dois attendre de ta part une sentence de mort, comme le bienheureux Hermès, qui à cette heure mérite vraiment d'être appelé illustre, comme Quirinus qui vient d'agir en véritable tribun, comme tous ceux dont les âmes éclairées naguère des lumières de la foi ont passé aux célestes demeures. » Le comte Aurélien dit : « C'est là ce que je veux apprendre de ta bouche ; quel est donc ce bien si précieux qui vous engage à mourir plutôt que de céder? Alexandre répondit : « Déjà je te l'ai dit : on ne peut donner aux chiens les choses saintes. » Aurélien dit : « Tu m'appelles un chien ; arrête tes paroles, car les verges sont prêtes. » Alexandre répondit : « Je ne les crains pas ; je ne puis redouter un supplice qui passe vite, et finit ; les seuls tourments qui m'effraient sont ceux que tu ne crains pas. »

Aurélien, dans sa colère, ordonna de le suspendre au chevalet, de le tourmenter avec des ongles de fer et des torches enflammées. On fit longtemps durer ce supplice, sans que le bienheureux laissât échapper une parole. Aurélien lui dit : « Pourquoi gardes-tu le silence? » Le bienheureux Alexandre répondit : « C'est que dans la prière le chrétien converse avec

Dieu. » Aurélien reprit : « Réponds à mes interrogations, et je ferai cesser les tourments. » Le bienheureux Alexandre répondit : « Insensé, je me moque de toi et de tes cruautés. » Le comte Aurélien dit : « Pense donc que tu n'as que trente ans ; comment veux-tu laisser périr ainsi la fleur de ta jeunesse ? » Le bienheureux Alexandre répondit : « Si tu voulais du moins ne point perdre ton âme. » Pendant que le bienheureux Alexandre était suspendu sur le chevalet, la femme d'Aurélien lui envoya dire : « Délivre le bienheureux Alexandre, mets-le en liberté, autrement tu feras une malheureuse fin, et je serai une veuve abandonnée. » Aurélien lui fit répondre : « Est-il donc de tes amis pour que tu plaides ainsi sa cause ? »

Ayant donc fait détacher le bienheureux Alexandre du chevalet où l'on suspendit ensuite Éventius et Théodule, il lui adressa encore ces paroles : « Dis-moi, Alexandre, qui sont ces hommes ? » Alexandre répondit : « Ce sont deux hommes saints, deux prêtres. » Alors Aurélien, s'adressant à Éventius qu'on venait d'appliquer au chevalet, lui dit : « Comment t'appelles-tu ? » Le bienheureux Éventius répondit : « Mon nom selon la chair est Éventius ; mais selon l'esprit je m'appelle chrétien. » Aurélien dit : « Depuis quelle époque es-tu chrétien ? » Le bienheureux Éventius répondit : « Depuis soixante-dix ans ; car on m'a baptisé à l'âge de onze ans ; j'ai été ordonné prêtre à ma vingtième année ; maintenant j'ai quatre-vingt-un ans, et cette dernière année je l'ai passée, à ma grande joie, dans la prison et dans les fers. » Aurélien dit : « Aie des égards pour ta vieillesse, renie le Christ pour ton Dieu, et je te ferai mon ami, je te donnerai des richesses, tu deviendras comte. » Éventius répondit : « Qu'as-tu fait de ton esprit et de ton jugement ? Je te croyais quelque sagesse ; mais l'aveuglement de ton cœur t'empêche de goûter les choses divines. Apprends donc, malheureux, quoique un peu tard, que tu es un homme mortel ; fais donc pénitence ; crois enfin que le Christ Fils de Dieu est le vrai

Dieu, afin d'obtenir de lui qu'il te fasse miséricorde. » Aurélien le fit alors écarter, et Théodule, par son ordre, ayant été appliqué au chevalet, il lui dit : « N'es-tu pas ce Théodule qui ne tient aucun compte de mes ordres? » Le bienheureux Théodule répondit : « En effet, je ne fais aucun cas de toi qui tourmentes si cruellement les saints de Dieu. Comment en effet le bienheureux Alexandre a-t-il mérité les horribles souffrances qu'il a endurées par ton ordre ? » Aurélien dit : « Te crois-tu à l'abri de ces mêmes supplices ? » Théodule répondit : « J'espère de la miséricorde de mon Dieu que je ne serai pas séparé de la société de ses bienheureux martyrs. »

Aurélien commande alors de chauffer fortement une fournaise, d'attacher dos à dos Alexandre et Éventius, et de les y précipiter quand elle serait toute embrasée. On devait placer Théodule à l'entrée de la fournaise, afin qu'épouvanté par le supplice des deux autres, il consentît enfin à sacrifier aux idoles. Quand on les eut précipités, le bienheureux Alexandre cria à haute voix : « Mon frère Théodule, hâte-toi de nous rejoindre, car celui qui apparut le quatrième auprès des trois jeunes Hébreux est aussi à nos côtés. » Aussitôt, le bienheureux Théodule s'élança dans la fournaise, et tous trois, rendant grâces à Dieu, disaient : « Seigneur, vous nous avez examinés par le feu, et l'iniquité ne s'est pas trouvée en nous [1]. » Aurélien, quand il apprit ce qui s'était passé, fut transporté de colère, et dans sa fureur et son dépit il ordonna, pour en finir, de trancher la tête à Éventius et à Théodule ; quant à Alexandre, il commanda que tous les membres de son corps fussent percés à coups d'épée.

Pendant qu'Aurélien insultait à leur trépas, une voix du ciel se fit entendre et lui di: : « Aurélien, ceux que tu insultes ont vu s'ouvrir devant eux le paradis des délices ; mais toi, tu seras englouti dans les profondeurs de l'enfer. » Ces paroles

1. *Psalm.* XVI. 3.

firent trembler Aurélien, et il dit à Sévérine son épouse : « Un jeune homme s'est présenté devant moi tenant en sa main une verge de fer embrasé, il l'a jetée à mes pieds et m'a dit : « Aurélien, tu as ce que tu mérites. » Depuis ce moment je ne cesse de trembler, la fièvre m'a saisi, je ne sais que faire. Sévérine, va offrir pour moi tes prières à ton Dieu, pour qu'il me pardonne. » Sévérine répondit : « J'irai, et j'ensevelirai moi-même les martyrs, de peur qu'un pareil malheur ne m'arrive. » Elle se rendit alors à une terre qu'elle possédait sur la voie Nomentane, à sept milles de Rome, et déposa Éventius et Alexandre dans un même tombeau ; mais elle ensevelit séparément Théodule. Tous les clercs de Rome et les pieux fidèles qui avaient assisté aux funérailles, y demeurèrent encore ; mais Sévérine s'empressa de retourner à la ville, où elle trouva Aurélien dans le délire d'une fièvre ardente, et en proie à tous les maux. Sévérine lui dit : « Tu n'as pas voulu écouter ma voix ; voici que tu meurs d'une mauvaise mort, et que tu vas me laisser veuve. » En effet, il expira bientôt en mordant sa langue. Sévérine, son épouse, se revêtit alors d'un cilice, et elle ne cessait de se prosterner sur les tombeaux des bienheureux martyrs qu'elle avait ensevelis, jusqu'à ce qu'arriva d'Orient le bienheureux évêque Sixte. Elle obtint de lui l'ordination d'un évêque sur son domaine, afin d'y honorer tous les jours les bienheureux martyrs par l'oblation du sacrifice. C'est pourquoi, jusqu'à ce jour, ce lieu a un évêque qui lui est propre. La fête de saint Alexandre se célèbre, en tout honneur et gloire, le cinq des nones de mai. Béni soit Dieu dans les siècles des siècles. Amen.

IX.

LE MARTYRE DE SAINTE SYMPHOROSE ET DE SES SEPT FILS.

(L'an de Jésus-Christ 120.)

Dom Ruinart a publié ces Actes déjà connus, sur deux manuscrits importants. Ils complètent ceux de saint Gétulius, que nous avons donnés plus haut.

L'empereur Adrien, ayant fait élever à Tibur un palais magnifique, voulut le dédier avec les cérémonies que les païens observaient en ces rencontres. Il offrit des sacrifices, il consulta ses dieux touchant la durée de ce superbe édifice, et il attendait quelque réponse favorable, lorsqu'il reçut celle-ci : « Prince, nous ne pouvons satisfaire ta curiosité, que tu n'aies fait cesser l'insulte que nous fait une veuve chrétienne, en invoquant son Dieu en notre présence. Elle se nomme Symphorose, et elle est mère de sept fils ; fais en sorte qu'elle nous offre de l'encens, et nous répondrons à tes demandes. »

Adrien, sensiblement touché de l'outrage qu'on faisait à ses dieux, commanda qu'on se saisît de Symphorose et de ses enfants. Il se les fit amener devant lui ; et, cachant son indignation sous une douceur apparente, il n'employa d'abord que des paroles flatteuses pour les porter à sacrifier aux idoles. Mais Symphorose, pleine du Dieu qui la faisait parler, répondit à l'empereur en ces termes : « Seigneur, j'ai eu pour mari et pour beau-frère deux officiers de tes armées ; l'un et l'autre avaient l'honneur de commander tes soldats ; ils étaient tribuns. Ils ont donné leur vie pour Jésus-Christ, et ils ont mieux aimé endurer mille tourments, que de brûler un seul grain d'encens devant les démons que vous adorez ; ils sont morts enfin après avoir vaincu ces mêmes démons; et si leur trépas

a été honteux devant les hommes, il a été honorable devant les anges ; ils sont maintenant couronnés d'un éclat immortel ; ils vivent dans le ciel, et suivent partout le grand Roi qui y règne ; ils marchent couverts de gloire parmi les trophées qu'ils se sont élevés en mourant pour lui. » Adrien, piqué jusqu'au vif d'une réponse si généreuse, ne put se contraindre davantage. « Ou sacrifie à l'instant même, lui dit-il, aux dieux tout-puissants, ou moi-même je te sacrifierai avec tes enfants à ces dieux que tu méprises. — Et d'où me vient ce bonheur, s'écria Symphorose, de pouvoir être immolée huit fois à mon Dieu ? — Je te le dis encore, interrompit Adrien, je te sacrifierai à mes dieux. — Tes dieux, répliqua cette admirable veuve, ne peuvent me recevoir en sacrifice, je ne suis pas une victime pour eux ; mais si tu ordonnes que je sois brûlée pour le nom de Jésus-Christ mon Seigneur, sache que le feu qui me consumera ne fera qu'augmenter celui qui fait leur supplice. — Choisis, te dis-je, reprit brusquement l'empereur : ou sacrifie, ou meurs ! — Tu penses sans doute m'épouvanter, repartit Symphorose ; non, non, tes menaces ne me feront point changer de sentiments ; je ne serai jamais assez tôt réunie à mon époux. Tu l'as fait mourir pour avoir confessé Jésus-Christ ; qu'attends-tu ? me voilà prête à mourir aussi ; j'adore le même Dieu. » Alors l'empereur commanda qu'elle fût conduite devant le temple d'Hercule, qu'on lui meurtrît le visage à coups de poing, et qu'on la suspendît ensuite par les cheveux. Mais apprenant que ces tourments ne servaient qu'à l'affermir davantage dans la foi, il la fit jeter dans le Tibre. Son frère Eugène, qui était un des principaux du conseil de Tibur, la retira de l'eau et l'enterra dans un faubourg de cette ville.

Le lendemain Adrien ordonna qu'on amenât en sa présence les sept fils de Symphorose. Et voyant que ni ses menaces, ni ses promesses, ni l'appareil des plus affreux supplices qu'il fit étaler à leurs yeux, ne pouvaient ébranler la constance de ces généreux frères, ni les porter à sacrifier aux idoles, il fit

planter sept pieux autour du temple d'Hercule, où on les étendit avec des poulies. Ce cruel prince prit plaisir à diversifier leurs tourments. Crescentius, l'aîné de tous, fut percé d'un coup d'épée dans la gorge ; le second, nommé Julien, eut la poitrine traversée de plusieurs pointes de fer qu'on y enfonça. Némésius reçut un coup dans le cœur. Primitivus fut frappé dans l'estomac. On rompit les reins à Justin. On ouvrit les côtés à Stactéus ; et Eugène, le plus jeune, fut fendu depuis le haut jusqu'en bas.

Le jour qui suivit la mort de ces heureux frères, Adrien étant venu au temple, commanda qu'on enlevât leur corps, et qu'on les jetât dans une fosse profonde. Le pontife et les sacrificateurs du temple d'Hercule nommèrent ce lieu les Sept-Biothanates, c'est-à-dire les Sept Suppliciés. Leur sang éteignit la persécution, qui ne se ralluma que dix-huit mois après. Les chrétiens employèrent ce temps de paix à rendre aux sacrées reliques des martyrs l'honneur qui leur est dû, et on les enferma dans des tombeaux que la piété des fidèles leur éleva en plusieurs endroits : leurs noms furent gravés sur ces monuments ; mais ils le sont dans le Livre de vie, avec des caractères de lumière que le temps ne pourra jamais effacer. Le martyre de sainte Symphorose et de ses sept fils est honoré par l'Église le dix-sept de juillet. Leurs corps reposent sur la voie Tiburtine, à huit milles de Rome.

X.

LES ACTES DE SAINT FAUSTIN ET DE SAINT JOVITE.

(L'an Jésus-Christ 121.)

Nous empruntons au recueil des Bollandistes les Actes de ces deux saints martyrs.

Les bienheureux Faustin et Jovite, issus d'une des plus nobles familles de Brescia, prêchaient avec un grand zèle la foi de Jésus-Christ, qu'ils avaient reçue avec une pieuse

avidité. Unis en effet, moins encore par les liens du sang que par la vertu de l'Esprit-Saint qui les animait, ces deux frères travaillaient ardemment de concert à faire connaître partout le nom du Christ ; et tels étaient leurs succès, qu'ils attiraient au culte du vrai Dieu tous les habitants de la contrée. La ville de Brescia avait alors pour évêque Apollonius, qui se tenait caché par crainte de la persécution. Témoin de la ferveur de ces serviteurs de Dieu pour la prédication de l'Évangile, il les fit venir auprès de lui et les éleva aux ordres de la hiérarchie de l'Église. A Faustin qui était l'aîné il conféra le sacerdoce, et il enrôla Jovite le plus jeune parmi les diacres du Christ. Ainsi revêtus d'un caractère sacré, les deux saints se livrèrent encore avec plus d'ardeur à la prédication. Comme chaque jour ils conquéraient à la loi du Christ un peuple nombreux, et que personne ne s'opposait à leur enseignement, le bruit de leur prédication se répandit bientôt dans les provinces voisines.

Or, à cette époque, les peuples de Rhéties avaient pour gouverneur le comte Italicus, païen zélé et dévoué tout entier au culte des démons. S'enveloppant dans les ténèbres de son aveuglement, il ne se contentait pas de rejeter pour lui-même la lumière de la foi, il s'efforçait encore de l'éloigner de sa province. C'est pourquoi, lorsque l'empereur Adrien visita la Ligurie, Italicus vint au-devant de lui jusqu'à l'Adda, et d'une voix sacrilége lui adressa ces plaintes : « Grand empereur, triomphateur invincible, sauve la république romaine, prends en main la défense des divinité sacrées que nous honorons. Il y a dans la ville de Brescia deux hommes qui annoncent je ne sais quel Christ, et déjà ils ont détourné un grand nombre de citoyens du culte de nos grands dieux. Si la puissance divine de ta parole ne les arrête, il est certain que par leur funeste influence notre culte va disparaître de ces contrées. » A ces paroles, l'empereur Adrien, qui connaissait le zèle emporté du gouverneur pour ses idoles, lui donna, par un écrit signé de sa main sacrée, tout pouvoir pour ramener aux

divinités de l'empire, ou exterminer dans les supplices, tous les chrétiens, quelque part qu'il les trouvât.

Le comte Italicus, investi, comme il l'avait désiré, de cette puissance de sévir contre les chrétiens, se rendit aussitôt à Brescia, selon les ordres d'Adrien. A peine arrivé dans cette ville, il envoya son conseiller Libérius notifier à Faustin et à Jovite la volonté de l'empereur ; mais ils demeurèrent immobiles dans leur foi ; alors Italicus les fit arrêter par ses soldats, et ordonna qu'on les lui présentât. Quand ils eurent été amenés devant son tribunal, il leur adressa la parole en ces termes : « Le très-invincible empereur a décrété par sa volonté sacrée que tous les chrétiens devaient embrasser la religion de nos dieux, et que ceux qui refuseraient d'obéir à ses ordres expieraient dans les supplices le crime de leur révolte. Il est donc juste, Faustin, et toi Jovite, que vous vous soumettiez à ces conseils salutaires, et que, renonçant aux erreurs d'une superstition nouvelle, vous reveniez à l'ancien culte de nos dieux que la république a consacré. » Les bienheureux Faustin et Jovite répondirent : « C'est maintenant pour nous le temps de nous livrer à la joie et non à de vaines frayeurs. Sache donc que, initiés à la foi de Notre-Seigneur Jésus-Christ, nous ne pouvons en aucune manière l'abandonner ni obéir à tes ordres. » A cette réponse le comte Italicus ordonna qu'on les gardât en prison jusqu'à l'arrivée de l'empereur, qu'on espérait revoir bientôt.

En effet, cinq jours après, l'empereur, fit son entrée à Brescia. Alors le comte Italicus lui annonça que les bienheureux Faustin et Jovite avaient méprisé ses ordres, et qu'il les avait en conséquence fait jeter en prison pour les lui présenter. L'empereur Adrien dit : « Et quelle est leur famille, pour qu'on leur accorde d'être entendus devant notre majesté ? » Le comte Italicus répondit : « Ils sont issus d'une race illustre, et leurs parents, qui occupent les premières places du sénat dans cette cité, ont montré pour nos dieux un si grand respect, que partout où ils ont pu découvrir des chrétiens, ils les ont

poursuivis avec le plus grand zèle. Quant aux deux coupables, je ne sais quelle folie les a aveuglés et leur a fait rejeter notre culte avec obstination et blasphème, pour adorer le Christ qu'ils disent avoir été attaché sur une croix par les Juifs. » Adrien dit : « Ces hommes me sont très-nécessaires ; leur supplice en ramènera un grand nombre aux dieux de l'empire. » Il ordonna donc qu'on les tirât de prison, se les fit amener, et leur dit : « Vous qui abandonnez le culte du soleil, est-il un autre dieu plus grand que lui, et à qui vous deviez de préférence le tribut de vos hommages ? » Le bienheureux Jovite répondit : « Nous adorons le vrai Dieu, le Dieu du ciel et de la terre et de toute créature, celui qui a fait le soleil et lui a donné pour mission de nous éclairer pendant le jour, comme il ordonné à la lune et aux innombrables légions d'étoiles d'éclairer les ténèbres de la nuit. »

Adrien reprit : « Vous seriez plus prudents et plus sages d'obéir à notre volonté ; vous pourriez vous assurer par là les premières places dans notre palais, au lieu qu'en persévérant dans cette folie, vous vous condamnez vous-mêmes à la mort la plus cruelle. » Les très-saints martyrs Faustin et Jovite répondirent : « Jamais nous ne commettrons ce crime infâme, qui nous conduirait à la mort éternelle. » Adrien dit : « Votre crime, c'est de vous déclarer chrétiens, et de refuser de jouir en paix de nos faveurs auprès de notre trône, préférant ainsi voir attacher à vos personnes la note d'infamie. » Jovite répondit : « C'est un devoir pour nous de nous dire chrétiens et de le proclamer hautement ; car, tes faveurs, nous devons les fuir pour mériter les bonnes grâces du Roi éternel. » L'empereur Adrien dit : « Il faut que votre cœur soit bien dur pour n'être pas touché de nos paroles ; car notre amour pour vous est grand, et notre plus ardent désir serait de vous faire renoncer à vos erreurs, afin que vous pussiez jouir près de nous d'un rang honorable dans nos armées. » Le bienheureux Faustin reprit : « Ce rang honorable, nous l'avons dans la milice où notre Christ nous a enrôlés ; car votre milice finira avec le

temps, puisque le temps doit t'emporter toi-même ; la nôtre, au contraire, demeurera durant l'éternité. »

Adrien dit : « Il suffit ; ma patience a supporté assez longtemps vos outrages. Ou sacrifiez au soleil, le dieu invincible, ou je vous châtierai, et vous périrez dans de nombreux supplices. » Faustin et Jovite répondirent : « Nous sacrifions au Dieu vivant, qui a fait le soleil pour l'ornement de la création ; et le soleil que tu veux nous faire adorer, Dieu nous l'a donné pour servir à nos besoins. » Alors l'empereur, enflammé de colère, les fit conduire devant le temple du soleil, où le dieu avait une statue entièrement dorée, et dont la tête était ornée de rayons de l'or le plus pur. Là, il dit aux saints martyrs : « Vous voyez la gloire de l'invincible soleil. Approchez du dieu et sacrifiez-lui, si vous voulez être trouvés dignes de jouir de sa présence, et délivrés des tourments qui vous sont réservés. » Le bienheureux Faustin répondit : « Tu vas voir éclater tout à l'heure la gloire de notre Dieu, et tu apprendras combien est impuissant celui que tu honores. » En même temps tous deux dirent d'une commune voix : « Le soleil connaît le terme de sa carrière ; vous avez, Seigneur, étendu sur lui les ténèbres, et la nuit a été faite[1]. » Adrien dit : « Quelles sont ces paroles que vos lèvres murmurent ? Approchez davantage et sacrifiez au soleil, le dieu invincible. »

Alors Jovite se tournant vers la statue du soleil, dit : « Nous adorons le Dieu qui règne au ciel et qui a établi le soleil pour nous éclairer. Toi donc, statue, vaine image de ce soleil, change de nature et parais à nos yeux comme une poix vile, pour la confusion de ceux qui t'adorent comme un Dieu. » Il dit, et aussitôt la statue, aux yeux de tout le peuple, devint noire comme de la suie ; les rayons dont sa tête était ornée tombèrent à terre, semblables à des charbons éteints. A ce prodige, Adrien s'écria : « Qu'est-ce que je vois ? » Le comte Italicus lui dit : « Ordonnez à vos ministres d'essuyer la statue avec des éponges

1. *Psalm.* CIII, 19.

et de lui rendre son premier éclat. » Adrien ordonne alors à ses officiers de monter à la statue, et avec des éponges d'enlever la suie qui la couvre. Mais tandis qu'ils font de vains efforts pour exécuter ses ordres, la statue tout entière s'évanouit comme une étincelle, en sorte qu'il n'en resta pas une trace. Le bienheureux Faustin dit à l'empereur : « Vois-tu ce qu'est devenu le dieu que tu honores , et comment il a été réduit à néant ? »

L'empereur furieux condamna les martyrs aux bêtes ; et lorsqu'on les eut amenés au milieu du cirque, il dit à Italicus : « Qu'on lance contre eux les plus cruelles, afin qu'à leur seul aspect ces insensés sentent leur courage défaillir. » Puis se tournant vers les martyrs : « Faustin et Jovite, leur dit-il, voyez la mort qui va vous saisir ; encore un instant et votre carrière touche à son terme. Croyez donc à mes conseils, et sacrifiez au dieu Saturne ou à Diane, pour échapper à la dent des bêtes. » Faustin répondit : « Celui que vous appelez Saturne était un homme souillé des infamies les plus monstrueuses, et qui dévora, dit-on, la chair de ses fils. Quant à Diane, ce fut une femme de mœurs trop libres, qui, abjurant la pudeur de son sexe, rattachait, à la façon des chasseurs, ses vêtements avec sa ceinture, afin de poursuivre, dit-on, les bêtes sauvages. Et ce sont là les dieux que tu nous ordonnes d'adorer, pour nous faire outrager le Dieu Très-Haut ? » L'empereur Adrien reprit : « La mort déjà vous saisit, et vous persévérez dans vos blasphèmes ? »

Alors il se tourna vers ses gardes, et leur ordonna de lancer quatre lions contre les athlètes du Christ : ce qui fut aussitôt exécuté. Les yeux de ces bêtes sauvages lançaient des flammes, et leur aspect inspirait la terreur. Mais on les vit accourir d'un bond rapide et se rouler aux pieds des saints, en poussant d'affreux rugissements qui glaçaient de terreur la foule des païens. Ils abaissaient à terre leurs têtes superbes, et léchaient avec respect les endroits que les saints avaient foulés. A cette vue, Adrien ordonne à ses officiers de lancer les léopards. Mais

ceux-ci, arrivés au lieu où se tenaient les serviteurs de Dieu, se roulèrent également à leurs pieds. Alors les spectateurs s'écrièrent : « Qu'on enlève du milieu de nous les magiciens, afin que nous puissions librement adorer nos dieux! » Adrien, de plus en plus irrité, dit à ses officiers : « Envoyez contre eux les ours ; mais auparavant, afin d'exciter par la douleur ces bêtes féroces à dévorer les martyrs, qu'on leur applique autour des flancs des torches ardentes. » Les officiers exécutèrent l'ordre de l'empereur et lancèrent les ours. Arrivés à leur tour près des serviteurs de Dieu, comme de concert avec les lions et les léopards, il se jetèrent tous ensemble sur les officiers et les déchirèrent de leurs morsures; pas un seul n'échappa.

Quant aux élus de Dieu, ils se tenaient sans crainte au milieu des bêtes. Adrien leur dit : « Vous voyez, Faustin et Jovite, de quelle miséricorde use à votre égard le dieu Saturne, que vous avez insulté ; il a défendu aux bêtes de vous toucher. » Faustin répondit : « Rougis de honte, odieux tyran des chrétiens ! Ce n'est point, comme tu le penses, ton Saturne qui nous a arrachés à la fureur des bêtes, mais bien plutôt le vrai Dieu que nous servons, et qui règne au ciel. Où sont donc ces menaces dont tu cherchais à nous épouvanter ? Les bêtes dont tu as déchaîné contre nous la fureur sauvage, les voilà qui, oubliant leur férocité, adorent notre Dieu et se prosternent à nos pieds! Si donc il te reste contre nous quelques moyens plus puissants, hâte-toi de les employer, afin que sur tous les points tu reconnaisses ta défaite. » Adrien reprit : « Soyez moins empressés, j'ai fait préparer des tourments plus terribles, et tout à l'heure j'ordonnerai qu'on vous les fasse subir. »

A ce moment, un prêtre nommé Orphetus dit à l'empereur, dont il était le parent : « Si votre clémence l'ordonne, nous prendrons avec nous Saturne, le dieu invincible, et nous irons à ces malheureux pour les délivrer des bêtes et essayer de gagner leurs âmes ! » Adrien lui dit : « Faites comme vous le croirez convenable. »

Orphetus donc, avec les autres prêtres et le comte Italicus, prennent la statue de Saturne et se dirigent vers le lieu où les saints se tenaient au milieu des bêtes. Mais à peine s'en étaient-ils approchés, que, se jetant aussitôt sur cette troupe de païens, ces animaux furieux les mirent tous en pièces, malgré les prières des spectateurs qui criaient : « Dieu Saturne, secours tes ministres ! » La statue elle-même, foulée aux pieds des bêtes, resta à terre, souillée du sang de ses prêtres.

Quand la femme d'Italicus, nommée Afra, eut appris que son mari venait d'être dévoré par les bêtes, elle se hâta d'accourir au théâtre, et se mit à crier à haute voix devant l'empereur : « Quels sont donc, Adrien, ces dieux que tu honores, s'ils n'ont pu ni sauver leurs prêtres, ni se délivrer eux-mêmes ? Et moi, malheureuse, victime de leur impuissance et de ta perfidie, je perds aujourd'hui mon époux ! » Enfin la foule, témoin de ce qui venait de se passer, glorifiait le Dieu de Faustin et de Jovite ; un grand nombre crurent au Seigneur, entre autres un ministre de l'empereur, Calocérus, avec presque tous les officiers. Afra elle-même, l'épouse d'Italicus, renonçant aux erreurs de l'idolâtrie, s'associa à ces nouveaux fidèles.

L'empereur Adrien dit alors aux martyrs : « Si le Dieu que vous honorez est le véritable, délivrez-vous de ces bêtes et sortez du cirque. » Les bienheureux athlètes répondirent : « Oui, sur ce point encore nous te montrerons la puissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » Alors se retournant vers les bêtes, ils leur dirent : «Au nom du Seigneur, nous vous commandons de sortir de la ville, sans faire de mal à personne. » Aussitôt ces bêtes sauvages, comme d'innocentes brebis, s'éloignent, sortent des portes de la ville et gagnent les déserts des montagnes. Adrien donna ordre de reconduire en prison les généreux soldats du Christ.

Le lendemain, il fait dresser son tribunal au Capitole ; et là, se faisant amener les saints de Dieu, il les pressait de

sacrifier à Jupiter. Comme rien ne pouvait ébranler leur foi, Adrien fit allumer un vaste bûcher, et ordonna qu'on les jetât au milieu du brasier. Les soldats du Christ, environnés de flammes de tous côtés, demeuraient debout, immobiles ; et les mains étendues vers le ciel, ils chantaient un hymne au Seigneur. Alors l'empereur, saisi plus que jamais d'un violente fureur, répète à grands cris que ce sont des magiciens et des scélérats ; il ordonne qu'on les ramène en prison, que personne ne soit admis à les visiter, et qu'on les laisse mourir de faim. Mais, au milieu de la nuit, les anges du Seigneur descendirent vers les martyrs. A la présence des esprits célestes, les ténèbres se dissipèrent, et la prison fut éclairée comme par les rayons d'un brillant soleil. Cette lumière ne disparut qu'après avoir fortifié le courage de ces bienheureux athlètes de Jésus-Christ.

Après ce nouveau prodige, l'empereur fit préparer son tribunal devant le temple de Mars, et ordonna qu'on amenât de nouveau les bienheureux Faustin et Jovite. Calocérus, chargé de cette mission, vint avec tous ses gardes chercher les saints martyrs ; et jusqu'au temple de Mars, ils les comblèrent de témoignages d'honneur. Lorsque Adrien vit tous ses gardes d'un commun accord traiter les saints avec tant de respect, il poussa un profond soupir, et, vaincu par la douleur, il se retira dans son palais où il ordonna qu'on lui amenât, à l'insu du peuple, Faustin et Jovite, et leur dit : « Croyez-vous, par vos maléfices, m'avoir réduit à l'impuissance moi et mon peuple? Si vous ne sacrifiez aux dieux, je vous ferai traîner chargés de chaînes par les nombreuses villes de l'empire, jusqu'à ce qu'enfin je termine vos jours au milieu des supplices. » Le bienheureux Faustin répondit : « Quelque part que tu nous fasses conduire, sache que partout, au nom de notre Seigneur, tu seras confondu ; car il nous protége et il est toujours avec nous. » Adrien dit : « C'est ce que vous nous montrerez, quand je vous aurai appliqués à des supplices plus terribles. » Le

bienheureux Jovite reprit : « Quels que soient ces supplices, la douleur ne nous effraiera pas ; car le Seigneur nous soutiendra. » Adrien les fit encore conduire en prison pour y rester jusqu'au jour de son départ, avec l'ordre de ne permettre à personne de les voir ; et il fit sceller la porte de la prison avec le sceau de son anneau impérial.

Cependant la foule du peuple qui avait cru, et avec eux Calocérus et ses officiers, cherchèrent Apollonius, qui se tenait caché par crainte des infidèles. Ils le trouvèrent non loin de la ville de Brescia. Quand Apollonius eut appris par eux tout ce qui s'était passé, il bénit le Seigneur, et les conduisit au pied d'une montagne, dans un lieu plus écarté. Là, après leur avoir exposé, selon la coutume, l'ensemble des dogmes de la foi, il les baptisa au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, les confirma dans le Christ et les congédia. Mais on avait annoncé à l'empereur que Calocérus et ses gardes avaient embrassé la foi ; aussitôt, plein de colère, il ordonna qu'on les prît et qu'on les lui amenât chargés de chaînes au cirque. Là, s'adressant à Calocérus : « Malheureux ! quelle est donc cette folie qui s'est emparée de toi et qui t'a rendu le plus abject de tous les officiers de mon palais ? » Puis, se tournant vers les gardes : « Et vous, misérables victimes que la mort se prépare, dites par quel excès de démence vous abandonnez nos dieux, sans craindre les châtiments qui frappent les grands coupables ? » Ils répondirent : « Nous ne craignons point la mort de ce monde, parce que le Dieu qui règne au ciel est notre appui. » Alors Adrien, dans un violent accès de fureur, les fit envelopper et décapiter au même lieu. Quand Apollonius l'eut appris, il vint avec des chrétiens, enleva les corps des martyrs, et les ensevelit avec honneur, le treize des calendes de décembre.

Pour Calocérus, Adrien le fit charger de chaînes ainsi que Faustin et Jovite, et ordonna qu'on les traînât à sa suite jusqu'à Milan, où il était sur le point de se rendre. Lorsque les bienheureux martyrs eurent quitté les portes de la ville, les

chrétiens en foule, avec leur saint évêque Apollonius, vinrent les accompagner jusqu'au fleuve Mella. Puis, après s'être fortifiés mutuellement dans la foi, ils se donnèrent la paix et se séparèrent en versant d'abondantes larmes. Le peuple rentrait à Brescia ; et les bienheureux athlètes Faustin et Jovite avec Calocérus, tous trois chargés de chaînes, étaient conduits sous bonne escorte à Milan, où ils arrivèrent après trois jours de marche. Aussitôt Adrien donne ordre de dresser son tribunal dans les thermes d'Hercule, et fait comparaître devant lui les généreux martyrs du Christ épuisés par les fatigues de la route. Il espérait, le barbare, qu'affaibli par les douleurs d'un long voyage, le courage des soldats du Très-Haut céderait enfin, et qu'ils obéiraient à ses ordres. Avec l'accent d'une orgueilleuse indulgence, il leur dit : « Malheureux, vous savez comment vous avez été arrachés à votre ville ! Au moins, aujourd'hui, revenez aux sacrifices de nos grands dieux ; vous pourrez encore échapper aux supplices et arriver même aux premiers rangs parmi les officiers de notre palais ? » Les bienheureux martyrs répondirent : « Nous offrons des sacrifices à notre Dieu, qui en toute occasion nous donne son secours. Cesse de t'agiter pour nous séduire ; tes promesses ne sont pour nous que comme un vil néant ; jamais nous ne sacrifierons aux démons que tu adores. »

Adrien, enflammé de fureur à ces paroles, ordonne qu'on les renverse à terre, qu'on les y tienne fortement attachés, puis qu'à l'aide de tubes on verse dans leur bouche du plomb fondu, qui, pénétrant dans leur gosier, leur arrachera en même temps la parole et la vie. Les bourreaux exécutent ses ordres ; mais bientôt le plomb, rejaillissant sur ceux qui le versaient, se répand de tous côtés, et ses ardeurs brûlantes respectent encore les saints. A la vue de tels prodiges, Adrien frémissait de plus en plus dans sa rage ; il les fit étendre sur le chevalet et soumettre à la torture, ordonnant qu'on appliquât autour de leurs flancs des lames de fer rougies au feu. Les bourreaux obéirent ; alors Calocérus s'écriant à haute voix :

« Bienheureux martyrs, dit-il, priez pour moi ; car je suis cruellement brûlé par ces flammes. » Saint Faustin lui répondit : « Calocérus, attends un instant avec patience ; voilà l'ange du Seigneur qui t'apporte du secours ; » et presque aussitôt le secours du Seigneur se fit sentir. Calocérus fut fortifié, il commença à rendre grâces au Christ, assurant qu'il n'éprouvait plus aucune douleur. Adrien lui dit : « Est-il vrai, Calocérus, que tu ne sens pas le feu qui te brûle ? — Non, répond Calocérus, les ardeurs de tes flammes n'arrivent pas jusqu'à moi. » Alors l'empereur dit aux bourreaux : « Qu'on apporte des étoupes, de la résine, de l'huile, qu'on allume un grand feu autour des chevalets, et que tout soit brûlé en même temps, et les instruments du supplice et leurs victimes. » Quand ces ordres eurent été exécutés, Adrien, voyant les flammes s'élargir et s'étendre autour des chevalets, ne douta point que les saints de Dieu n'en ressentissent cruellement les atteintes, et il leur fit crier : « Au moins maintenant vous éprouvez la toute-puissance des dieux ? » Mais les bienheureux martyrs bénissaient le Seigneur, et dans leurs traits était peinte la joie la plus vive, en sorte qu'il était clair pour tous que le feu les avait respectés. Le peuple, témoin de tant de merveilles, se mit à crier : « Il est vraiment grand, le Dieu des chrétiens ! » Et beaucoup crurent au Seigneur.

Adrien, confondu et ne sachant plus à quel moyen avoir recours, fit promptement reconduire les martyrs en prison. Quelques jours après, il partait pour Rome, traînant à sa suite, de ville en ville, les invincibles témoins du Christ chargés de chaînes ; il espérait par ce spectacle effrayer les chrétiens, en même temps que les fatigues du voyage finiraient par épuiser les martyrs. Pour Calocérus, il le livra au gouverneur des Alpes Cottiennes, nommé Antiochus, avec ordre de le contraindre à sacrifier aux dieux, ou, s'il ne pouvait triompher de son obstination, de le faire mourir dans les supplices. Antiochus, ayant donc reçu Calocérus, se prépara à regagner son gouvernement, et fit partir devant lui son prisonnier

chargé de chaînes. Peu après, ayant été forcé de suivre Adrien, il envoya aux Alpes Cottiennes, en qualité de son lieutenant, un certain Fabricius. Celui-ci, après avoir fait souffrir mille tourments au bienheureux Calocérus, le ramena enfin à Milan, où le généreux chrétien consomma son martyre.

Cependant les bienheureux Faustin et Jovite étaient conduits à Rome et partout sur la route ils entraînaient les peuples à la foi du Christ par leurs prédications. Déjà ils étaient près de la ville, quand un certain Calimérus, qui était chrétien, vint au-devant d'eux, les fit monter sur son char à ses côtés et entra avec eux dans Rome. Touchés d'une foi si vive, les saints martyrs obtinrent de leurs gardes de voir le pontife romain, qui se tenait alors caché près des catacombes ; ils lui demandèrent d'élever Calimérus aux honneurs de l'épiscopat, et de l'envoyer à Milan pour gouverner et fortifier dans la foi les fidèles de cette cité ; ce qui en effet leur fut accordé. Enfin, car il serait trop long de raconter, dans tout leur détail, les souffrances et les miracles des bienheureux martyrs du Christ Faustin et Jovite, hâtons-nous de dire quel en fut le glorieux dénoûment. Aux portes de la ville, l'empereur Adrien avait voulu les forcer de sacrifier à ses idoles ; mais avec le secours de Dieu, toujours fidèle à ses martyrs, ils avaient résisté avec une constance généreuse ; même par le courage de leur foi, autant que par leur parole, ils avaient conquis à Jésus-Christ un peuple nombreux. Alors l'empereur les livra au comte Aurélien, en disant : « Prenez ces contempteurs de nos dieux, reconduisez-les à Brescia, et là, s'ils ne veulent pas sacrifier, mettez-les à mort. »

Aurélien, prenant donc les bienheureux martyrs, les chargea de chaînes et les fit reconduire à Brescia. Les chrétiens de la ville avec Apollonius leur évêque vinrent au-devant d'eux. Ils se réjouissaient, hélas ! trop tôt de les revoir. Car le comte Aurélien se fit amener les bienheureux martyrs, et, quand il voulut les forcer à sacrifier à ses dieux, ils lui répondirent : « Nous sommes prêts à mourir pour le nom de

Notre-Seigneur Jésus-Christ, plutôt que d'obéir à tes ordres. »
A ces paroles, Aurélien ordonna qu'on les conduisît hors de la ville et qu'on leur tranchât la tête. Les généreux martyrs du Christ furent donc traînés hors des murs, sur le chemin du Crémone. Ils se mirent à genoux, et des gladiateurs leur tranchèrent la tête ; c'est ainsi que par une mort d'un moment ils achetèrent la vie éternelle.

Tous ces faits se passèrent sous l'empire d'Adrien, tant à Brescia que dans les autres villes et lieux que nous avons mentionnés. Le dernier acte de ce glorieux martyre fut consommé le quinze des kalendes de mars, Notre-Seigneur Jésus-Christ régnant.

XI.

LES ACTES DE SAINT HESPÉRUS ET DE SAINTE ZOÉ.

(Sous Adrien.)

Les Bollandistes nous ont fourni ces Actes, qui sont graves et anciens.

Histoire du martyre de sainte Zoé, de son époux Hespérus, et de ses deux fils Cyriaque et Théodule, où l'on voit comment, après avoir vécu en pèlerins sur cette terre ainsi qu'Abraham, père de tous les croyants, ils sont devenus citoyens de la patrie céleste.

Originaires de Phrygie, ils furent vendus comme esclaves à un certains Catlus, lequel, après avoir habité Rome, s'était venu fixer en Pamphylie, où il demeurait dans la ville d'Attalie. Zoé et toute sa famille, issus de parents chrétiens, étaient pleins d'une foi vive, qui leur faisait mettre en Dieu toute leur espérance. Aussi marchaient-ils dans la voie droite, tandis que les païens qui les avaient achetés s'abandonnaient à d'impures supersitions, et sacrifiaient à des idoles qu'ils appelaient leurs divinités. Ces pratiques vaines et impies étaient odieuses à Zoé, à son époux et à ses deux fils. Aussi ne goûtaient-ils point des mets exquis qu'on leur donnait, de crainte

qu'ils n'eussent été offerts aux idoles dont il y avait plusieurs dans la propre maison de leurs maîtres.

Que faisait donc la sainte ? Après avoir reçu sa nourriture, elle se rendait à l'entrée de la maison et disait au portier : « Je sais que tu es contraint de travailler toute la nuit, à cause du grand nombre de ceux qui viennent trouver notre maître pour adorer ici la Fortune, séduits qu'ils sont par une fausse religion ; repose-toi donc maintenant qu'il fait jour, et, s'il en est besoin, je t'éveillerai. » Le portier, sur cette assurance, entrait dans le vestibule et s'y reposait. Mais l'abord était défendu par des chiens enchaînés au dehors et toujours prêts à se jeter sur quiconque se présentait, à moins qu'ils ne le reconnussent pour quelqu'un des habitués de la maison venant recevoir des ordres. Quand donc la sainte voyait approcher des pauvres et des voyageurs, elle jetait aux chiens quelques morceaux, et, par ce moyen, les ayant fait taire, elle donnait aux pauvres le reste de sa nourriture, leur persuadant de se faire chrétiens, et leur faisant considérer leur venue en ce lieu comme l'occasion de leur salut. En outre, elle nourrissait les oiseaux domestiques quand elle recevait chaque mois sa portion, donnant aux uns du blé, aux autres des légumes, selon la nourriture habituelle de chaque espèce. Enfin, vers le coucher du soleil, elle prenait son repas avec sa famille, se souvenant de cette parole de Dieu : « Considérez les oiseaux du ciel : ils n'ensemencent point et ne font point d'amas dans des greniers, et le Père céleste les nourrit. »

Or, les fils de sainte Zoé lui dirent : « Nous ne pouvons demeurer avec ces païens. Ne nous l'apprends-tu pas toi-même quand tu nous enseignes les divines Écritures, où l'Apôtre nous dit : Ne contractez aucun lien avec les infidèles. Retirons-nous donc d'avec eux, par respect pour la sainte Écriture, par soumission aux ordres de Dieu : autrement nous serons compris dans leur nombre, et nous partagerons leur sort. » A quoi la sainte répondit : « Mes enfants, quel prétexte trouverez-vous pour quitter nos maîtres ? car ils ont

pouvoir sur nos corps, qui leur appartiennent légitimement. —Eh bien ! répondirent Cyriaque et Théodule, puisque le Christ s'est livré pour nous aux mains de Juifs impies, qu'il a été crucifié et enseveli et qu'il est ressucité le troisième jour, livrons de même nos corps à l'impie Catlus ; qu'il nous torture, qu'il nous mette à mort ; nous savons que nos âmes vivront éternellement. Ainsi donc, ô mère, conduis-nous devant notre maître impie, et nous lui dirons ce que le Seigneur nous inspirera. »

Lors donc que Catlus vint pour prendre son repas, les enfants étaient prêts au combat comme de généreux athlètes, et se disaient l'un à l'autre : « Si Dieu nous fait la grâce de mourir pour son saint nom, nous irons certainement jouir de sa présence. » La mère cependant craignait qu'effrayés par les tourments ils ne fussent entraînés à sacrifier ; car leurs maîtres ne savaient pas encore qu'ils étaient chrétiens. Elle ne voulait donc point les exposer. Mais ils lui répondirent : « O mère, pourquoi craindre cet impie ? As-tu oublié qu'il est écrit : Seigneur, j'ai proclamé votre loi en face des princes de la terre, et je n'ai point été confondu ! »

Cyriaque et Théodule sortirent pour aller au-devant de Catlus et lui dirent : « Sois le bienvenu, toi qui es le maître temporel de nos corps ; le seul maître de nos âmes est le Seigneur Jésus-Christ qui règne au ciel. » Catlus répondit : « Ces enfants ont perdu l'esprit ; quel est cet étranger, ce Jésus qu'ils appellent Dieu et Seigneur ? Faites-moi venir ici leur père et leur mère, afin qu'ils m'expliquent ces propos insensés. »

Mais ce fut en vain qu'on chercha partout Hespérus. On amena donc Zoé toute seule, et Catlus lui dit : « Où est ton mari ? » —Elle répondit : « N'as-tu pas ordonné qu'il irait demeurer à Tritonium ? —Plût au ciel, repartit Catlus, que vous y fussiez vous aussi, vous ne me troubleriez point l'esprit par votre prétendu Dieu que je ne connais point et dont jamais personne n'a ouï parler. Pour moi, je suis occupé tout entier

de la joie que me donne votre maîtresse Tertia. Sans doute, c'est à ma religion envers la Fortune que je dois les bienfaits de cette puissante divinité. Je ne veux donc pas m'occuper davantage de tout ce que vous m'avez dit. Quand un fils me sera né, et que j'aurai adoré la Fortune, notre grande déesse, alors je vous entendrai. » Il leur ordonna donc de s'en aller à Tritonium ; et pendant qu'on les y menait, ils se réjouissaient en chantant avec allégresse : « Le Seigneur prend soin de moi : rien ne pourra me manquer ; il m'a placé dans de fertiles pâturages. » Et cet autre cantique : « Seigneur, vous nous avez sauvés de l'enfer, et vous nous avez arrachés du pouvoir de la mort. » Ils regardaient en effet comme un enfer la maison de leurs maîtres ; Catlus lui-même, comme la mort ; les idoles, comme un feu qui brûle et tue les âmes.

Catlus eut donc un fils, dont on célébra la naissance par d'impies sacrifices à la Fortune de la cité. Tous se réjouissaient à l'occasion de cet enfant. Notre sainte, pendant ce temps-là, fortifiant son cœur par la prière, demandait à Dieu de n'être point induite en tentation, ni elle, ni son époux, ni ses enfants. Après que Catlus eut fini son festin, il dit à son épouse Tertia : « Il faut que tous se réjouissent de la naissance de notre fils. — Oui, répondit-elle, que tous se réjouissent. » En conséquence, ils envoyèrent à Zoé du vin dans une amphore et un plat des viandes du repas. Zoé voyant venir de loin le messager qui apportait ce fatal présent, pria avec larmes, disant : « Seigneur, qui voyez sans vous tromper les plus secrètes pensées des hommes, assistez-nous dans cet exil ; nous n'avons point d'autre Dieu que vous, confirmez-nous dans la confession de la vraie foi. » Et, courant à l'esclave, elle jeta les viandes aux chiens, et répandit par terre le vin qu'il apportait.

Celui-ci s'en retourna aussitôt pour annoncer à Catlus ce qui s'était passé. Un tel récit l'enflamma de colère, et il ordonna de ramener aussitôt la famille chrétienne dans sa maison. Or, pendant tout le trajet, la sainte exhortait son époux et ses

fils en leur disant : « Ne craignons point les tourments de l'impie Catlus ; supportons-les plutôt patiemment, afin d'entrer avec Jésus-Christ et ses saints dans la radieuse cité du ciel. »

Quand ils furent arrivés devant Catlus, celui-ci leur dit : « Qui donc a pu vous donner l'audace d'agir de la sorte ? Je m'inquiète moins de mon injure personnelle que de votre offense envers la Fortune, notre grande divinité. » Zoé lui répondit : « Notre espérance est Notre-Seigneur Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant ; ceux que vous appelez des dieux ne sont pour nous que des démons. — Eh bien ! repartit le maître barbare, je vais faire torturer tes fils, afin de voir si ce Christ que tu appelles Dieu leur pourra venir en aide. »

On s'empare donc des enfants, on les suspend, on les déchire avec des ongles de fer, et, pendant tout ce temps, leur mère, présente auprès d'eux, ne cessait de les encourager. « Combattez vaillamment, leur disait-elle, et ne craignez pas les tourments de Catlus. » Ils répondirent : « Que sont ces tourments ? Dis à cet impie de nous faire souffrir encore davantage, afin que notre patience obtienne une plus belle couronne. » Zoé dit alors au tyran : « Pourquoi as-tu fait suspendre mes enfants, si ce n'est pour les torturer ? Ils ne sentent pas les coups des bourreaux. »

A ces paroles, Catlus ordonna d'allumer un grand feu et d'y jeter les serviteurs de Dieu en faisant bonne garde alentour. Ils furent donc précipités tous les quatre dans la fournaise, à savoir : la sainte, son époux et ses deux fils. Mais du milieu même des flammes ils chantaient les louanges de Dieu.

Leur maître barbare les ayant entendus, cherchait dans son esprit quelque moyen plus cruel de les faire périr. Mais l'Esprit-Saint leur fit entendre ces paroles dans la fournaise : « Prenez courage ; car voici que Catlus cherche à inventer de nouveaux tourments pour vous ôter la vie. » Ce qu'entendant, ils priaient et disaient : « Seigneur Jésus, recevez nos âmes, et

incontinent ils s'endormirent en paix. C'était le second jour du mois de mai.

Le lendemain Catlus, venant avec les siens, trouva les corps des martyrs intacts, tournés vers l'Orient. Déjà leurs âmes étaient jointes aux chœurs des saints martyrs, des anges et des archanges. On entendit une voix du ciel qui disait : « Entrez, âmes justes, dans la gloire du ciel. Pour toi, Catlus, persécuteur impie, regarde comme ton partage une place dans l'enfer où les flammes ne s'éteignent point, pendant que les justes seront dans la joie du paradis, durant toute l'éternite, avec Jésus-Christ notre Seigneur, à qui soit gloire et puissance dans tous les siècles des siècles. » Ainsi soit-il.

XII.

LES ACTES DES SAINTS SPEUSIPPE, ÉLEUSIPPE ET MÉLEUSIPPE.

(L'an de Jésus-Christ 150.)

Rien n'est plus célèbre dans l'antiquité que l'histoire de ces trois frères martyrs. Nous reproduisons leurs Actes selon la plus ancienne rédaction donnée par les Bollandistes, sans entrer dans les questions qui ont été élevées sur la patrie de ces illustres saints.

Trois jeunes frères, nés le même jour d'une même mère, comme trois roses sorties d'une même tige, excitaient l'admiration de tous par les grâces de leur extérieur et par leurs progrès dans la sagesse. Pour soutenir leur maison, ils élevaient des coursiers : c'était l'objet de tous leurs soins. Leur aïeule, nommée Léonilla, excellait dans la médecine. Grâce à des notes précieuses qu'elle avait recueillies sur cette science, elle jouissait d'une réputation sans rivale. De leur côté, les trois frères, ses petits-fils, excellaient également dans l'art auquel ils s'étaient voués. Presque chaque jour, ils prenaient pour but de leurs courses rapides un lieu nommé

Pasmase, où s'élevait la statue de la déesse Némésis, que les gentils honoraient d'un culte supersitieux.

Un jour donc qu'ils avaient invité leur aïeule à un de leurs festins, ils avaient apporté de leur course et servi sur la table, comme pour la bénir, quelques parties des sacrifices offerts à la déesse. A cette vue, Léonilla leur dit : « Est-ce donc là toute la sagesse qu'on vous a enseignée ? On vous a donc laissé ignorer que le culte des idoles est toujours l'ennemi du salut des hommes, et qu'il dévoue les âmes à des peines éternelles dans l'enfer ? Moi, je suis la servante du Christ qui a fait le ciel et la terre, la mer et tout ce qu'ils renferment ; c'est lui qui a ordonné à la lumière de succéder aux épaisses ténèbres de la nuit ; il a distingué le lever et le coucher du soleil, fixé les jours, disposé les saisons ; c'est lui qui a tracé aux courses de la lune des limites certaines dans l'immensité des cieux, et embelli le firmament de ces astres brillants dont les splendeurs sont variées à l'infini ; c'est lui qui a établi les montagnes sur leurs bases inébranlables, ouvert les fontaines, étendu les plaines et donné aux fleuves de courir toujours sans s'épuiser ; lui qui a fait sortir des arbres les fruits de la vigne les raisins, et créé les bois d'oliviers dont la précieuse liqueur devait nous éclairer et nous nourrir ; lui encore qui a laissé aux eaux des nuages leur vol rapide pour aller arroser la terre, là où, par son ordre, le souffle des vents les aura distribuées, soit que de leurs tièdes haleines ils réjouissent le monde, soit qu'ils pénètrent l'air d'un froid glacé, afin de donner aux campagnes la fertilité, et à tous les êtres vivants un air pur, première condition de la vie ; enfin, c'est par sa volonté que nous vivons ; sa toute-puissance nous donne le vêtement et sa bonté nous nourrit. C'est là le Dieu que j'adore et que je vous conjure d'adorer avec moi ; car Némésis n'est qu'une idole que le Dieu du ciel a en abomination. Mais, pour sortir des ténèbres à la lumière, ressusciter de la mort à la vie, il faut que vous connaissiez le Dieu créateur de toutes choses. J'avais élevé dans cette croyance la mère qui tous trois, le même jour, vous a mis

au monde ; mais, trois ans après votre naissance, appelée à une vie meilleure, elle quitta la terre. Quand elle fut morte, il vous fut impossible d'arriver à la vérité, et d'échapper, en entrant dans le port du salut, aux tempêtes dont les démons vous agitent ; votre père y mettait obstacle. Mais aujourd'hui tous les empêchements sont levés ; la sagesse règne dans vos cœurs. et je ne dis rien dont vous ne reconnaissiez vous-mêmes la vérité. Je vous en conjure donc, mes enfants, second fruit de ma vieillesse, ouvrez vos yeux à la lumière du ciel, et renoncez au culte de toutes ces idoles, ennemies de votre salut, afin que vous puissiez parvenir à l'éternelle félicité. »

Quand Léonilla eut achevé, les trois jeunes gens restèrent comme frappés de stupeur ; ils se regardaient les uns les autres, puis tout à coup fondant en larmes : « O très-douce mère, s'écrient-ils, pourquoi as-tu tenu si longtemps cette vérité cachée à nos âmes ? » Léonilla répondit : « Parce que votre père n'a jamais pu consentir à embrasser lui-même cette vérité, j'ai gardé le silence, de peur que la parole de Dieu que j'aurais semée dans vos cœurs, étouffée par son influence, ne demeurât sans fruit. »

Alors tous trois se rappelèrent les visions qu'ils avaient eues la nuit procédente. « Cette nuit dernière, s'écria Speusippe, il me semblait que je reposais sur le sein de mon aïeule ; elle approchait de mes lèvres sa mamelle pleine de lait : « Bois « de ce lait, Speusippe, me disait-elle ; quand viendra pour toi « l'heure de la lutte et du combat, plus tu en auras bu, plus tu « te sentiras fort, et plus ton triomphe sera prompt. » Après Speusippe, Éleusippe, à son tour : « Et moi aussi, mes frères. j'ai eu une vision, écoutez-moi : j'ai vu dans le ciel le grand Roi assis sur un trône élevé tout étincelant de pierres précieuses, et, tandis que je restais immobile et tremblant, ébloui par tant de splendeur, il m'appela à lui et me dit : « Ne crains pas ; « tu vaincras ton ennemi ; et, après la victoire, tu obtiendras « la palme du triomphe. » Enfin, quand Éleusippe eut parlé, Méleusippe s'écria et dit : « Et moi, il m'a semblé voir un roi

que je ne connaissais pas et qui nous disposait pour le combat. Il préparait d'abord notre armure qui était d'or ; et en même temps, assurant notre liberté, il nous enrôlait tous trois dans sa milice, nous revêtait de la chlamyde et du baudrier, et nous disait : « Votre aïeule m'a apporté des dons pour vous ; pour « vous, jour et nuit, elle m'a offert des prières par elle-même « et par mes amis, afin que je vous reçusse dans mon palais au « nombre de mes soldats. » Et comme j'écoutais avec reconnaissance ces paroles que le roi nous adressait, il me dit en me souriant avec bonté : « Méleusippe, j'ai préparé pour toi et « pour tes frères des coursiers immortels. »

Et en parlant ainsi, les trois frères, saisis d'étonnement, ne pouvaient contenir leurs larmes ; ils admiraient comment l'oubli avait enchaîné en eux le souvenir de leurs visions, en sorte que si leur aïeule ne leur avait point fait cette prière, la mémoire de ce qu'ils avaient vu eût été entièrement perdue pour eux. Alors d'une commune voix ils dirent à leur aïeule : « Apprends-nous ce que nous devons faire pour honorer ce Dieu qui est le véritable. » Léonilla leur dit : « Que l'armée de l'empereur vous serve de modèle ; voyez comment elle traite un tyran et ses satellites, pour plaire à son empereur. Vous donc, pour plaire au Roi du ciel, traitez de même le diable, qui est le vrai tyran, et ses satellites, je veux dire les démons qui habitent dans les idoles. » Ils avaient dans leur maison douze sanctuaires où s'élevaient douze statues, devant chacune desquelles successivement chaque mois ils offraient tous les jours des sacrifices. Aussitôt tous trois ensemble vont avec leurs serviteurs renverser ces idoles et les mettent en pièces ; en même temps ils renversent les sanctuaires de fond en comble, et jettent aux chiens les chairs des victimes immolées.

Alors Léonilla tombe à genoux, et les mains élevées vers le ciel, elle dit : « Ce sont là vos œuvres, Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; car c'est à vous que Jésus notre Dieu et notre maître s'écrie dans son Évangile : Gloire vous soit

rendue, ô Père, Seigneur du ciel et de la terre, qui avez caché ces mystères aux prudents et aux sages, et les avez révélés aux enfants. Voilà en effet que vous avez révélé votre royaume à ces enfants, vous avez affermi leurs cœurs et exaucé ma prière ; vous avez délivré les âmes de mes petits-fils et délié de vos mains les chaînes qui les attachaient à de vaines images. »

Ensuite elle alla trouver le confesseur saint Macaire, qui d'Antioche avait été envoyé en exil en Cappadoce, au mont Athar, près de la ville de Nazianze. Un miracle l'avait fait connaître : par ses prières il avait fait jaillir de la montagne une source d'eau. Jusques alors, les malheureux qui subissaient en ce lieu leur exil avec lui, étaient obligés d'aller chercher l'eau à neuf milles de là. Léonilla amena donc ses petits-fils au serviteur de Dieu, qui les accueillit avec bonté, leur enseigna tous les mystères de la foi catholique, l'unité dans la Trinité, la vérité dans l'essence divine, l'égalité dans la toute-puissance, cet Etre infini dans lequel il n'y a ni plus grand ni plus petit, mais une même substance, une même majesté, une même divinité dont jouissent également trois personnes divines, le Père, le Fils et l'Esprit-Saint. Puis il leur apprit comment le Fils de Dieu s'était fait homme, et était venu sur la terre nous instruire par ses leçons et ses exemples, et nous racheter par sa mort. Quand il les eut ainsi éclairés et affermis dans la foi du Sauveur Jésus, il fixa la solennité de leur baptême à quelques jours de là, et les congédia après les avoir bénis.

Cependant la nouvelle du changement des trois frères s'était promptement répandue et avait excité une grande rumeur parmi le peuple. Les magistrats Palmatus, Quadratus et Hermogènes, pour faire taire la fureur des uns et prévenir chez les autres les effets toujours contagieux d'un grand exemple, firent arrêter et amener devant leur tribunal ces nouveaux disciples du Christ. Mais en face des juges, leur courage sembla grandir, au point que Quadratus, ne modérant plus sa colère, se jeta sur Speusippe et Éleusippe et les frappa

violemment au visage. Méleusippe, qu'il avait épargné, en fut tout triste. « Pourquoi, lui cria-t-il, veux-tu me séparer du sort de mes frères ? Tous ensemble n'avons-nous pas confessé la foi de Jésus-Christ, et n'ai-je pas mérité d'être traité comme eux ? — Misérable, lui répond Quadratus, quoi ! tu vois la mort devant tes yeux, et tu parles sans crainte ? D'où te vient tant d'audace ? » — Et Méleusippe reprit : « La mort, nous ne la voyons pas ; mais nous voyons la vie, Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui nous regarde avec un doux sourire. Vous ne pouvez le voir, parce que vos yeux sont pleins de la vaine fumée des idoles. » A ces mots, Palmatus se levant de son siége : « Si nous ne leur coupons la langue jusqu'à la racine, ils ne cesseront de nous injurier, nous et nos dieux. » Mais Speusippe répliqua : « Si votre cruauté nous arrache cette langue de chair, au fond de nos âmes nous continuerons de chanter les louanges de Dieu, et jamais vos tourments ne triompheront de notre foi ! — Malheureux, vous voulez donc mourir ? s'écrient tout d'une voix les trois juges. Oui, répondent tous ensemble les trois frères ; il nous sera glorieux de mourir pour le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Par là nous arriverons plus promptement à la vie éternelle, où la tristesse n'a plus d'empire, où la joie règne seule pour les siècles des siècles. »

Alors les juges se font amener Léonilla, et, la prenant à part, ils lui disent : « Va trouver tes petits-fils et fais-les renoncer à cette vanité qui a séduit leur âme ; qu'ils reconstruisent leurs sanctuaires et rétablissent leurs dieux ; et notre ville, qui a toujours aimé ces jeunes gens, les aimera encore davantage. » Léonilla répondit : « J'irai, et je leur persuaderai de ne pas renoncer à la vie. » Aussitôt, en effet, elle vint à leur prison ; sur son visage se peignait une douce joie ; elle s'approcha d'eux, et déposant sur leur front un baiser : « Agneaux sans tache, leur dit-elle, vous voilà jetés au milieu des loups. Soyez prudents comme les serpents et simples comme les colombes, mais doux comme le Christ. Qu'aucun

obstacle ne vous arrête, qu'aucun supplice ne vous épouvante. Mieux vaut mourir pour Jésus-Christ que de conquérir ici-bas un royaume ; car les royaumes de ce monde passent vite, mais la mort pour Jésus-Christ, c'est la vie pour l'éternité. » Après les avoir consolés par ces généreuses paroles, elle les recommanda à Dieu dans une fervente prière, et les quitta pleine de joie de les voir résolus à persévérer dans leur glorieux combat.

En effet, ayant été interrogés de nouveau par les magistrats, les trois jeunes gens répondirent qu'ils détestaient le culte des idoles, et que rien ne les ferait renoncer à l'amour de Jésus-Christ. Alors on les condamna à être suspendus à un arbre ; des bourreaux leur lièrent les pieds et les mains, les suspendirent par les bras, puis tirèrent les membres de ces généreux martyrs d'une manière si cruelle que leurs os furent mis à nu, et que l'on put voir tous leurs nerfs tendus comme les cordes d'un instrument de musique. Au milieu de cette affreuse torture, la sueur inondait leur visage ; mais ils ne laissaient pas échapper une plainte ; recueillis en eux-même, ils rendaient grâces à Dieu. Quadratus leur dit : « Où est donc votre Dieu ? » Speusippe répondit : « Il est là, qui nous aide et nous donne la force non-seulement de ne pas nous plaindre de vos supplices, mais de nous en réjouir. » Et Palmatus alors : « Pauvres infortunés, à qui la même folie fait invoquer la mort ! » Mais Eleusippe reprit : « Le même jour, tous trois, le même sein nous a enfantés, la même mère a donné ses trois fils au monde ; aujourd'hui, tous trois encore, le même arbre nous offre à Dieu comme martyrs. — Non ! s'écrie Quadratus, vous ne mourrez point sur cet arbre ; mais le feu aujourd'hui même va vous consumer. — Eh bien ! reprend Méleusippe, ce sera encore un même bûcher qui fera de nous un triple holocauste en l'honneur du Dieu trois fois saint. »

Aussitôt, par l'ordre de Quadratus, d'Hermogènes et de Palmatus, on prépare un vaste bûcher. Or, tandis qu'on apportait le bois et qu'on préparait le sacrifice, les trois

jeunes gens, s'adressant à leur aïeule, lui dirent : « Souviens-toi toujours de nous dans tes prières; et, dans ton repas, quand tu rompras le pain et que les miettes commenceront à tomber, recueille-les sur la table, te rappelant les noms de tes petits-fils, et demandant qu'il nous soit donné de goûter aux miettes de la table de notre Roi, puisque, sur la terre, nous n'avons pu être purifiés dans les eaux du baptême, et mériter d'être assis à son divin banquet. » Léonilla leur répondit : « Enfants, soyez sans crainte; car votre sang vous purifiera; la profession que vous allez faire de la foi du Sauveur va vous revêtir de la robe blanche du martyre. Et parce que vous avez reçu cette robe nuptiale, le Roi aussitôt vous fera asseoir à sa table parmi les conviés. Vous avez été vraiment baptisés le jour où vous avez brisé vos idoles, et où vous avez reçu avec foi au dedans de vos âmes la parole de vie. Car, de même que si celui que l'on baptise ne croit pas de tout son cœur, l'eau du baptême, loin d'effacer ses péchés, le souille d'un crime nouveau, l'incrédulité ; de même celui dont la foi est sincère, s'il n'a pu recevoir le baptême, n'est pas exclu pour cela du nombre des fidèles. »

Pendant qu'ils recevaient avec bonheur ces paroles consolantes, on leur liait les pieds et les mains, et on les jetait au milieu des flammes. Mais aussitôt, comme il est écrit des trois Hébreux, leurs chaînes se rompirent; on les vit se tenir debout, prier et rendre grâces à Dieu; car les flammes s'élevant vers le ciel, se repliaient ensuite pour former une voûte au-dessus de leurs têtes. Pour eux, ils restaient immobiles sur le bûcher, et, s'adressant à leurs serviteurs, ils leur disaient : « Prenez garde de vous laisser séduire, craignez ces hommes adonnés à la vanité, et fuyez loin de leurs sacrifices. » A la fin le bois s'épuisa; on fit apporter des torches, de l'huile, de la poix, de la cire ; le feu consuma tout, sans toucher aux serviteurs de Dieu. Puis les flammes, n'ayant plus d'aliment, s'éteignirent.

Alors, reprochant aux juges leur impuissance, les saints

martyrs s'écrièrent : « Le Seigneur notre Dieu a donné à nos âmes le pouvoir de quitter nos corps, ou de les habiter encore ; nous lui avons demandé de voir se consumer en vain contre nous votre bûcher, et de triompher de votre fureur. Maintenant donc, après que vos flammes n'ont osé toucher nos corps, nous quittons avec joie la vie. » En achevant ces paroles ils tombent à genoux ; et au milieu d'une dernière prière, ils expirent comme de tendres agneaux ; leur bouche, à ce dernier instant, répète encore la parole qui bénit.

A ce spectacle, une femme nommé Junilla, qui tenait dans ses bras un enfant, le déposa à terre et s'écria : « Je suis chrétienne ! Et moi aussi, je crois à Jésus-Christ, mon maître, le seul vrai Dieu, le roi immortel des siècles. » Les magistrats, irrités de cette profession de foi, ordonnent qu'on lui attache les mains derrière le dos, et qu'on la suspende par les cheveux. « Et si tu ne promets, ajoutent-ils, de renier le Christ et de manger de la chair des victimes, tu resteras pendue à ce gibet. » En même temps son mari s'approche d'elle : « O ma chère Junilla, aie pitié de moi, aie pitié de ton fils. Ce pauvre enfant si jeune, à qui vas-tu le laisser ? — Il est vrai, répond-elle, c'est moi qui lui ai donné le jour à ce cher enfant ; mais c'est Dieu qui m'a créée ; lequel des deux dois-je donc préférer, mon fils ou mon Créateur, mon Créateur qui sera encore mon juge ? » A peine elle avait achevé, qu'aussitôt, pour effrayer les autres chrétiens, on la fit conduire au quartier de la ville nommé Orbatus, et là elle eut la tête tranchée, en même temps qne Léonilla, l'aïeule de nos trois martyrs.

Cependant Néon, le greffier chargé de dresser les actes de cette scène sanglante, fermant le livre où il vient de les écrire, le donne à Turbon, son collègue, et court à la déesse Némésis qu'il renverse et met en pièces, ainsi que les autres petites idoles qu'on avait placées autour d'elle. Les gardiens du temple crièrent au sacrilége, l'arrêtèrent et l'accablèrent de coups et de pierres, jusqu'à ce qu'il rendît le dernier soupir, en proclamant Jésus le Fils de Dieu.

Quant à Turbon, qui écrivit à son tour les victoires des saints confesseurs du Christ, Speusippe, Éleusippe et Méleusippe, Léonilla, Junilla et Néon, il souffrit aussi lui-même, peu de temps après, le martyre. Les six autres avaient été mis à mort le seize des calendes de février.

XII.

LE MARTYRE DE SAINTE FÉLICITÉ ET DE SES SEPT FILS.

(L'an de Jésus-Christ 150.)

Ces Actes, qui, comme ceux de sainte Symphorose, nous offrent dans l'Église chrétienne le spectacle sublime que présenta, sous l'ancienne Loi, dans la persécution d'Antiochus Épiphane, le courage d'une mère et de ses sept enfants, sont célèbres depuis la plus haute antiquité.

Au temps de l'empereur Antonin, il y eut une sédition excitée par les pontifes, et l'on arrêta Félicité, noble dame, et ses sept fils, comme accusés de pratiquer le christianisme avec un grand zèle. Félicité était veuve ; mais elle avait voué la chasteté à Dieu ; ses jours et ses nuits s'écoulaient dans la prière, et sa vie était d'une grande édification pour les fidèles.

Mais les prêtres des faux dieux s'apercevant que les vertus de cette admirable veuve attiraient plusieurs personnes au christianisme, par l'odeur qu'elles répandaient dans toute la ville, allèrent trouver l'empereur, et lui parlèrent ainsi : « Nous croyons, seigneur, devoir t'avertir qu'il y a dans Rome une veuve de cette secte ennemie de nos dieux, qui ne cesse de leur faire outrage, et de les irriter contre toi et ton empire. Elle est secondée dans cette impiété par ses enfants : elle a sept fils, qui, chrétiens comme leur mère, font comme elle des vœux sacriléges, et qui rendront nos dieux implacables, si ta piété ne prend soin de les apaiser en obligeant

cette famille impie à leur rendre le culte qui leur est dû. » Ce discours fit impression sur l'esprit de l'empereur ; il manda Publius, préfet de ville, et lui enjoignit de contraindre par toutes sortes de voies Félicité et ses enfants à sacrifier aux dieux, et à fléchir par des victimes ceux dont ils s'étaient par leur mépris attiré la juste indignation.

Le préfet obéit aux ordres de l'empereur. Il mit d'abord la douceur en usage ; il pria civilement cette dame de se rendre chez lui ; elle y alla accompagnée de ses sept fils. Publius la prit en particulier ; et, mêlant adroitement quelques menaces à des manières engageantes, il lui fit entrevoir les peines qui l'attendaient, si elle ne se rendait à toutes les marques de bonté et de confiance qu'il lui donnait, et ne profitait des moments que l'empereur lui accordait pour mériter sa clémence par un prompt repentir.

Mais l'intrépide veuve lui répondit avec une assurance noble et une modeste fierté : « N'espère pas, Publius, qu'une molle complaisance ou une lâche crainte fassent oublier à Félicité ce qu'elle doit à son Dieu ; tes menaces ne sauraient m'ébranler, ni tes promesses me séduire. Je porte en moi l'Esprit-Saint ; je sens qu'il me fortifie, et il ne permettra jamais que sa servante soit vaincue, puisqu'elle ne combat que pour sa gloire. Ainsi, Publius, tu as le choix de me laisser vivre, ou de me faire mourir ; mais, quelque parti que tu prennes, tu peux t'attendre à la honte d'être vaincu par une femme. — Misérable ! répliqua le préfet, si la mort a pour toi de si grands charmes, va, meurs, je ne m'y oppose pas ; mais quelle fureur te pousse à vouloir ôter la vie à tes enfants, après la leur avoir donnée ? — Mes enfants vivront, repartit Félicité, s'ils refusent de sacrifier à tes idoles ; mais si leur main, devenue sacrilége, leur offre un criminel encens, une mort éternelle sera la punition de cette impiété. »

Le lendemain de cet entretien, le préfet, séant sur son tribunal, au Champ de Mars, commanda qu'on lui amenât Félicité et ses fils. Lorsqu'elle fut devant lui, il lui dit :

« Prends pitié de tes enfants, et ne sois pas cause, par une résistance peu sensée, que des jeunes gens d'une si belle espérance soient enlevés du monde à la fleur de leur âge. — Garde pour d'autres cette fausse compassion, répondit Félicité, nous n'en voulons point ; nous avons horreur d'une clémence apparente, qui n'est en effet qu'une cruelle impiété. » Puis se tournant vers ses fils : « Levez les yeux, mes enfants, leur dit-elle, regardez le ciel, c'est là que Jésus-Christ vous attend pour vous couronner. Combattez généreusement pour sa gloire et pour la vôtre, et montrez-vous de fidèles serviteurs d'un Roi si grand et si digne de tout votre dévouement. »

Ces paroles, pleines de grandeur d'âme, ne firent qu'irriter le préfet ; il commanda qu'on lui donnât un soufflet, lui disant d'un ton de voix furieux : « Oses-tu bien, en ma présence, leur inspirer de pareils sentiments, et les porter à mépriser ainsi les ordres de nos empereurs ? » Et faisant ensuite approcher de son siége l'aîné des sept frères, nommé Janvier, il fit tous ses efforts pour l'engager à sacrifier : tantôt en lui promettant des biens immenses, et tantôt en le menaçant des plus rigoureux supplices. Mais ce vaillant soldat de Jésus-Christ lui répondit : « Tu ne me donnes pas là un conseil digne d'un sage magistrat ; il vaut mieux pour moi que je suive celui de la sagesse même : c'est de mettre toute mon espérance au Dieu que je sers ; il saura me garantir de tous tes artifices, et il me fera surmonter les maux dont tu me menaces. » Le préfet l'envoya en prison, après l'avoir fait cruellement fouetter.

Félix se présenta ensuite ; Publius le pressant de sacrifier, il lui dit avec beaucoup de fermeté : « Nous ne sacrifions qu'à un seul Dieu que nous adorons ; et les sacrifices que nous lui offrons sont des vœux, des prières, et les sentiments affectueux d'une dévotion sincère. Crois-moi : c'est en vain que tu t'efforces de nous faire renoncer à l'amour que nous avons pour Jésus-Christ. Prends contre nous les résolutions les plus sanglantes ; épuise sur nos corps

les forces de tes bourreaux, et tous les tourments que la cruauté la plus ingénieuse te pourra suggérer : tout cela ne sera capable ni d'ébranler notre foi, ni de diminuer notre espérance. « Le préfet fit retirer celui-ci, et Philippe parut aussitôt sur les rangs. Publius lui dit : » Notre invincible empereur Antonin-Auguste t'ordonne de sacrifier aux dieux tout-puissants. » Philippe répondit : « Ceux à qui l'on veut que je sacrifie, ne sont ni dieux, ni tout-puissants ; ce ne sont que de vaines représentations, des statues privées de sentiment, et qui servent de retraite aux mauvais démons. Si je sacrifiais à ces misérables divinités, je mériterais d'être, comme elles, précipité dans un éternel malheur. »

On ôta Philippe de devant le préfet, qui frémissait de rage, et Silvain prit la place de son frère. Publius lui parla ainsi : « A ce que je vois, vous agissez tous de concert, avec la plus méchante de toutes les femmes, dans la résolution que vous avez prise ensemble de désobéir à nos princes. Une mère dénaturée vous empoisonne de ses conseils pernicieux ; elle vous inspire la révolte et l'impiété ; mais craignez de tomber avec elle dans le même précipice. » Silvain répondit au préfet : « Si nous étions assez faibles ou assez imprudents pour nous laisser ébranler par la crainte d'une mort qui ne dure qu'un moment, nous deviendrions la proie d'une mort qui ne doit jamais finir. Mais la religion que nous professons, nous apprenant qu'il y a dans le ciel des récompenses pour les gens de bien, et dans l'enfer des supplices pour les méchants, nous n'avons garde d'obéir à des ordres qui nous proposent un crime à commettre ; mais nous obéissons aux lois de notre Dieu, qui ne nous inspirent que l'amour de la vertu. Quiconque méprise tes idoles pour ne servir que le vrai Dieu, vivra éternellement avec lui ; mais le culte abominable des démons te précipitera dans des feux éternels avec tes dieux. » Le préfet écouta impatiemment cette sage remontrance ; il fit signe à celui qui la lui faisait de se retirer et de se taire.

Il fit ensuite approcher Alexandre. « Jeune homme, lui

dit-il, ta destinée est entre tes mains ; prends pitié de toi-même, sauve une vie qui ne fait encore que commencer, et dont je ne puis m'empêcher de regretter la perte. Obéis aux ordres de l'empereur ; sacrifie, et tâche de mériter, par cette complaisance religieuse, la protection des dieux et la faveur de César. » Alexandre se pressa de répondre au magistrat : « Je sers un maître plus puissant que César : c'est Jésus-Christ. Je le confesse de bouche ; je le porte dans le cœur, et je l'adore sans cesse. Cet âge, au reste, qui te paraît si tendre, qui l'est en effet, aura toutes les vertus de l'âge le plus avancé, et surtout la prudence, si je demeure fidèle à mon Dieu. Mais, pour tes dieux, puissent-ils périr avec ceux qui les adorent ! »

Vital ayant été ensuite amené devant le préfet, Publius lui dit : « Pour toi, mon fils, ne viens pas ici, comme tes frères, chercher follement à mourir : je sais que tu as l'esprit trop bien fait, pour ne pas préférer un vie hureuse et comblée de toute sorte de biens, à une mort triste et honteuse. » Vital répondit : « Il est vrai, Publius, j'aime la vie, et c'est pour en jouir longtemps que j'adore un seul Dieu, et que j'ai en horreur les démons. — Et qui sont-ils, ces démons ? répliqua le préfet. — Ce sont les dieux des nations, reprit Vital, et ceux qui les reconnaissent pour des dieux. » Enfin, Publius ayant fait entrer le dernier des sept frères, appelé Martial : « Je plains tes infortunés frères, lui dit-il ; ils se sont attiré eux-mêmes les malheurs dont ils vont être accablés. Veux-tu suivre leur exemple, et mépriseras-tu comme eux les ordonnances de nos princes ? — Ah ! Publius, répondit Martial, si tu savais quels tourments effroyables sont préparés dans les enfers à ceux qui adorent les démons ! Mais Dieu tient encore sa foudre suspendue ; n'attends pas qu'il la lance sur toi et sur ces mêmes dieux, en qui tu mets ta confiance. Ou reconnais que Jésus-Christ est l'unique Dieu auquel tout l'univers doit rendre hommage, ou tremble à la vue des flammes qui sont prêtes à te dévorer. » Le préfet envoya à l'empereur le

procès-verbal de tout ce qui s'était passé dans les divers interrogatoires que l'on vient de rapporter.

Cependant, Antonin commit à différents juges le soin de faire exécuter la sentence de mort qu'il avait portée contre Félicité et contre ses sept fils. Il y eut un de ces juges qui fit assommer à coups de fouets garnis de plomb le premier de ces saints martyrs ; un autre fit mourir le second et le troisième à coups de bâton ; un autre fit précipiter le quatrième dans le Tibre ; un autre fit trancher la tête aux trois derniers ; un autre enfin fit endurer la même peine à la mère de ces admirables confesseurs de Jésus-Christ, qui, par des routes différentes, arrivèrent tous au lieu où ce juste Juge les attendait, pour donner à chacun le prix que méritait une si invincible constance.

XIV.

LES ACTES DE SAINT HERMIAS.

(Sous Antonin.)

Ces Actes sont empruntés au recueil des Bollandistes.

En ce temps-là, Antonin, empereur idolâtre des Romains, excita une violente persécution contre les disciples du Christ, et envoya, pour les rechercher, le duc Sébastien, muni des plus amples pouvoirs. Cet officier, parti de Cilicie en Cappadoce, vint à Comane où il découvrit un soldat du nom d'Hermias, qui était chrétien et qui honorait Dieu en pratiquant tout sorte de justice. Sébastien lui dit : « Antonin, le souverain de Rome, m'a envoyé par lettres des ordres pour obliger tous les chrétiens à sacrifier aux dieux, et s'ils refusent, on les livrera aux plus cruels tourments. Ainsi donc, Hermias, hâte-toi de sacrifier aux dieux ; tu seras l'ami de César, qui te comblera des plus grands honneurs. Allons, obéis, afin que je n'aie pas à tourmenter ton corps par les supplices. »

Hermias, l'athlète de Jésus-Christ, répondit à Sébastien : « Je suis soldat du Christ, le Roi céleste et immortel, dont le règne n'aura pas de fin ; je ne puis donc obéir aux ordres d'un roi mortel et impie, qui dans peu ne règnera plus, tandis que l'empire de Notre-Seigneur Jésus-Christ demeure toujours inébranlable ; ceux qui croient en lui hériteront d'une vie éternelle. » Le duc Sébastien, entendant ces paroles, lui dit : « Immole des victimes aux dieux, et tu jouiras d'un bonheur sans fin. » Le bienheureux lui répondit : « Quand je servais Antonin, ton empereur, je ne me plaisais ni dans ses richesses, ni dans ses plaisirs ; mais j'offrais secrètement au Seigneur mon Dieu mes adorations, et c'est aujourd'hui ce qui me rend victorieux du démon. Tu tiens, il est vrai, ce corps en ta puissance, mon Dieu daigne ainsi le permettre , mais le Très-Haut a seul pouvoir sur mon âme ; il me donnera la patience et me conservera pour l'éternité. »

Le duc Sébastien, ayant entendu cette réponse, dit à Hermias : « Je vois que tu es un homme doué d'une grande sagesse. » Le bienheureux Hermias lui répondit : « Plutôt que de sacrifier, je souffrirais avec délices tous les tourments et la mort même ; je sens aussi une très-vive ardeur d'être soumis aux supplices les plus cruels, pour rendre témoignage à Jésus-Christ, mon Dieu. » Le duc lui dit : « Par égard pour tes cheveux blancs, et à cause de ta sagesse, je veux bien te faire grâce. » Le bienheureux Hermias répondit : « Ce n'est pas cette grâce que je demande, mais la grâce de Dieu, qui me fera parvenir jusqu'à lui. C'est mon Dieu qui me donne cette sagesse ; il remplit de confiance ceux qui ont le cœur droit, il accorde la sagesse aux fidèles observateurs de ses lois : c'est en effet par l'opération de l'Esprit-Saint qu'il répand la sagesse et l'intelligence. Ainsi qu'un agriculteur, en cultivant ses terres, les dispose à produire des fruits abondants, ainsi la Sagesse de Dieu, se renfermant en ceux qui obéissent à ses lois, ne permet jamais à l'ennemi de les attaquer, et leur fait porter des fruits merveilleux dans le Seigneur. » Le duc Sébastien dit

alors : « Veux-tu vivre, ou préfères-tu la mort ? » Le bienheureux Hermias répondit : « Cette mort n'est pas la mort, mais une vie éternelle, qui m'est réservée si j'endure avec constance les tourments que tu me prépares. » Le duc Sébastien dit : « Tu persistes dans tes idées, tu veux mourir ? » Le bienheureux Hermias répondit : « Je t'ai dit que ce n'était point là une mort ; fais promptement ce que tu as résolu. »

Le duc ordonna aussitôt de frapper les joues du bienheureux, de lui briser les dents et d'arracher la peau de son visage. Hermias disait : « Je rends grâces à Dieu qui m'a secouru par Notre-Seigneur Jésus-Christ. » Sébastien lui dit : « Pourquoi refuser ta paie ? » Le saint athlète du Christ, Hermias, répondit : « Vous dépouillez injustement et avec violence les pauvres ; je ne veux point recevoir le fruit de vos rapines, je ne veux pas m'en nourrir ; je reçois d'ailleurs une nourriture spirituelle, qui vient du Saint-Esprit : jamais je ne souffrirai de la faim. » Le duc Sébastien, ayant entendu ces paroles, commanda de le jeter dans une fournaise ardente et de la chauffer davantage encore quand on l'y aurait précipité. Trois jours après, il fit ouvrir la fournaise, et l'on trouva le bienheureux Hermias, le soldat du Christ, psalmodiant et priant le Seigneur ; car la flamme ne l'avait pas même touché.

Le duc, devenu furieux, ordonna alors de préparer les poisons les plus violents et de les lui faire prendre. Le bienheureux Hermias dit au magicien qui les lui apporta : « Je n'aurais pas même touché ces viandes empoisonnées ; mais afin de te montrer que mon Dieu est assez puissant pour réduire à néant cet art abominable, je vais les prendre, et, après avoir prié, je les mangerai. » Il les prit en effet, il les goûta et n'en éprouva aucun mal. Le magicien, ayant alors préparé d'autres poisons plus terribles encore, les lui présenta en disant : « Goûte maintenant de ces mets ; et, s'il ne te nuisent point, j'abandonnerai moi aussi tous mes sortiléges pour croire au Dieu crucifié que tu sers. » Hermias les ayant

pris et n'en ayant rien souffert, le magicien dit : « Tu as vaincu, tu l'as emporté, et tu as arraché de l'enfer mon âme qui se perdait ; tu m'as fait revivre en Dieu. Comme une statue toute déformée de vétusté est rajeunie par le ciseau, ainsi moi-même, tout couvert de mes crimes passés, déjà bien près de ma perte, j'ai senti mon âme se renouveler par ce retour vers le Dieu vivant et éternel. C'est vous, ô Seigneur ! qui m'avez délivré des piéges du démon et des pratiques exécrables de la sorcellerie, par votre serviteur Hermias, qui m'a appris à croire en votre nom. » Le duc Sébastien fit décapiter sur l'heure le magicien, qui acheva ainsi courageusement son martyre.

Cependant le duc dit encore au bienheureux Hermias : « Sois donc prudent et sacrifie aux dieux. » Le bienheureux répondit : « Je suis très-prudent, puisque j'ai mon Dieu pour soutien. » Le duc Sébastien dit : « Voilà que tu deviens fou ; sacrifie donc aux dieux. » Le bienheureux Hermias répondit : « Mon Dieu lui-même a voulu choisir les fous de ce monde pour confondre les sages, les faibles pour détruire les forts, le néant pour dissiper la vanité, ainsi que l'apôtre Paul, cet orateur sublime, l'a enseigné à toute l'Église du Christ. Le Christ est venu pour accomplir cette mission divine, rempli de la sagesse de Dieu son Père, possédant en lui-même la plénitude des Écritures, et montrant le chemin du salut à tous ceux qui le désirent. » Le duc Sébastien dit : « Hermias, assez de ces folles paroles, qui ne peuvent en rien te servir. » Le bienheureux Hermias répondit : « Je ne suis pas fou, je cherche au contraire la sagesse. Les insensés sont ceux qui, pour t'obéir, offrent des sacrifices à des idoles muettes et méprisent le vrai Dieu par ce culte rendu à de fausses divinités. Il est écrit : Les dieux qui n'ont fait ni le ciel ni la terre périront ; et tous ceux qui, repoussant la connaissance de la vraie foi, mettent en eux leur confiance, seront enveloppés dans leur ruine. »

Le duc, enflammé de colère, ordonna d'arracher tous les

nerfs du corps du martyr. Le bienheureux Hermias lui dit : « Je n'éprouve aucune douleur ; car de même que la lancette du médecin, par l'incision qu'elle fait, chasse d'une blessure encore fraîche toutes les humeurs mauvaises et commence la guérison du malade, de même, par la foi que j'ai dans le Christ, s'opère en moi, malgré la torture que l'on fait subir à tous mes nerfs, une véritable guérison. » A ces mots, le duc Sébastien fait précipiter le saint martyr dans de l'huile bouillante. Le bienheureux Hermias, au milieu de ce nouveau supplice, dit ces paroles : « Cette huile brûlante n'est pour moi qu'une douce rosée ; elle me rafraîchit comme de l'eau que l'on répandrait sur mon corps. Je ne sens aucune souffrance ; je ne t'obéirai point, Sébastien, je ne veux faire que la volonté du Père céleste ; c'est à Dieu que je m'offre comme un sacrifice pur et sans tache, à lui qui m'a formé de ses mains et qui est le souverain maître des âmes et des corps. » Le duc, entendant ces paroles, commanda de lui verser dans la bouche du vinaigre et de l'eau de lessive. Le bienheureux Hermias s'écria alors : « Le vinaigre et l'eau de lessive sont plus doux à mes lèvres qu'un rayon de miel, grâce au Dieu dont l'amour me fait endurer ces tourments. »

Le duc ordonna de lui crever les yeux. Le bienheureux Hermias l'ayant entendu dit : « Tu m'enlèves la lumière corporelle ; mais l'œil de mon âme agrandira ma vue, et la dirigera jusqu'à Celui que j'aime assez pour souffrir tous ces cruels traitements à cause de son nom. Ainsi donc, si tu le veux, arrache les yeux de mon corps ; les yeux de mon âme sauront contempler la seule et vraie lumière. » Le duc Sébastien dit : « Tu me forces de te tourmenter encore plus cruellement. » Le bienheureux Hermias répondit : « Je rends grâces à Dieu qui vient me secourir ; tu peux m'infliger les plus violentes tortures ; ne m'épargne pas ; je suis prêt à tout endurer avec l'aide de mon Dieu. » Aussitôt le duc ordonna de le suspendre par la tête, durant trois jours, jusqu'à ce que le sang sortit abondamment de ses

narines. Il demeura ainsi suspendu selon la sentence, et quand on vint le voir dans la pensée de le trouver mort, il était plein de vie et chantait les louanges du Seigneur. La frayeur rendit aveugles ceux qui étaient venus ; le bienheureux Hermias s'en étant aperçu, leur dit : « Au nom de mon maître, Notre-Seigneur Jésus-Christ, recouvrez la vue ; » et, leur imposant les mains, ils ouvrirent les yeux et virent. A leur retour, ils rapportèrent au duc tout ce qui était arrivé. Irrité de ce qu'il entendait, Sébastien dit : « Qu'on l'écorche tout vif. » Le bienheureux Hermias répondit : « Tu peux m'arracher toute la peau, je ne t'obéirai pas, je ne sacrifierai jamais ; fais ce que tu voudras ; je suis prêt à combattre le diable, qui est véritablement ton père. »

Le duc Sébastien, à ces mots, irrité comme un lion en furie, ordonna de lui trancher la tête. Le bienheureux Hermias, entendant cette sentence, se mit à genoux et dit : « Grâces vous soient rendues, ô mon Dieu, qui daignez m'accorder la palme de la victoire. » Et au moment d'accomplir son sacrifice, il dit encore : « Seigneur Jésus-Christ, gloire vous soit rendue ; je vous prie d'accorder, par l'intercession de Marie, mère de Dieu, et de tous les saints, à tous ceux qui célèbreront la mémoire de mes combats, de participer un jour au bonheur dont jouissent les bienheureux martyrs qui ont su mériter vos faveurs. » A peine eut-il prononcé ces paroles, que le licteur lui abattit la tête, et il sortit de son corps une grande abondance de sang et d'eau. Tous les assistants demeurèrent frappés d'admiration pour tout ce qu'ils avaient vu, et plusieurs, touchés par ces miracles, se convertirent à la foi chrétienne. De pieux fidèles venus pour vénérer le corps du martyr, après l'avoir soigneusement embaumé, l'emportèrent en Cappadoce, et le déposèrent au lieu appelé Comane. Ces saintes dépouilles y opérèrent de nombreuses conversions. Le bienheureux Hermias avait commencé sa glorieuse confession le quatre des calendes d'avril ; il la consomma dans le mois de mai, pour se reposer en Jésus-Christ notre Seigneur, à qui

appartiennent et la gloire et l'empire dans les siècles des siècles. Amen.

XV.

LETTRE DE L'ÉGLISE DE SMYRNE SUR LE MARTYRE DE SAINT POLYCARPE, ÉVÊQUE DE SMYRNE, ET DE SES COMPAGNONS

(L'an de Jésus-Christ 166.)

Ce précieux document, dont Eusèbe a donné de longs fragments dans son Histoire ecclésiastique, a été reproduit en entier, d'après les plus graves manuscrits, par Usserius, Cotelier, dom Ruinart, etc.

L'Église de Smyrne à l'Église de Philomélie, et à toutes les Églises catholiques. Que la miséricorde de Dieu le Père, et l'amour de Jésus-Christ notre Seigneur, produisent en vos cœurs une abondance de grâces et une plénitude de paix.

Nous vous envoyons, nos très-chers frères, une relation de la mort de quelques martyrs, et particulièrement de celle du bienheureux Polycarpe, qui, par son sang, a mis fin à la persécution. Nul ne doit douter que tout ce qui s'est passé en cette rencontre ne soit arrivé pour vérifier ce que le Sauveur prédit dans l'Évangile, touchant les persécutions qui doivent donner la dernière perfection à son Église. C'est là, c'est parmi les préceptes divins de la nouvelle alliance, qu'il nous enseigne le chemin que nous devons suivre ; mais il ne s'est pas contenté de nous le montrer de loin, il y est entré le premier ; et s'il a permis qu'un traître le livrât à ses ennemis, et que ses ennemis l'attachassent à une croix, ce n'a été que pour nous apprendre à endurer patiemment ce que l'injuste cruauté des hommes pourrait un jour nous faire souffrir. Cet aimable Maître, considérant que l'exemple a beaucoup plus de force pour

émouvoir la volonté que les paroles seules, a d'abord commencé à mettre ses maximes en pratique ; et il ne nous a rien prescrit qu'il ne l'ait exécuté avant que de le prescrire. Il a donc formé les martyrs sur lui-même; il s'est fait leur modèle, et par sa mort il leur a appris à mourir utilement pour leur propre salut et pour celui de leurs frères.

C'est donc par le chemin des souffrances que l'on arrive au royaume céleste. C'est après avoir foulé aux pieds richesses, honneurs, parents, que l'on mérite la couronne du martyre. Les serviteurs peuvent-ils se flatter d'avoir fait assez pour leur maître, tant qu'il demeure constant que ce maître a plus fait pour eux qu'ils n'ont fait pour lui ? C'est dans cette pensée que, dans ce moment où nous prenons la plume pour exposer à vos yeux les combats de ces généreux athlètes, et les glorieux trophées que leur amour pour Dieu et leur invincible patience leur ont élevés, nous nous sentons saisis de crainte. En effet, qui pourrait n'être pas ému d'admiration à la vue de ces hommes incomparables, pour qui les tortures et les chevalets, les fouets armés de pointes, le fer des bourreaux, et les flammes d'un bûcher ardent n'étaient qu'un doux et agréable rafraîchissement ? Ils voyaient sans pâlir couler leur sang par mille ouvertures que la cruauté des tyrans avait faites à leur corps ; ils regardaient d'un œil tranquille leurs entrailles palpitantes. Le peuple, ému d'un spectacle si plein d'horreur, ne pouvait retenir ses larmes ; les martyrs seuls, fermes, inébranlables, ne laissaient pas même échapper un soupir, pas un gémissement, pas un cri ; leur bouche, fermée à la plainte, ne s'ouvrait que pour bénir le nom du Seigneur. Ils se présentaient volontiers aux supplices ; mais ils souffraient en silence, et leur patience n'était pas moins digne d'admiration que leur générosité.

Dieu, qui du haut du ciel jetait des regards de complaisance sur ces illustres combattants, non-seulement les animait au combat par l'espérance prochaine d'une récompense éternelle,

mais aussi faisait couler dans leurs membres déchirés une vertu secrète qui tempérait la violence de leurs maux, et qui, soutenant par sa force toute divine leur âme attaquée de tous côtés, la rendait victorieuse de la douleur malgré la faiblesse de leur corps. Il les excitait même de la voix ; il faisait briller à leurs yeux les couronnes qu'il leur préparait. De là venait le mépris qu'ils faisaient des juges ; de là, cette constance insurmontable ; de là, ces désirs violents de sortir de ce triste séjour qu'une faible et sombre lueur n'éclaire qu'avec peine, pour aller jouir dans la terre des bienheureux de cette lumière vive et pure qui sort du sein de Dieu comme d'une source féconde et inépuisable ; de là enfin naissait ce sage et judicieux discernement, qui leur faisait préférer la vérité au mensonge, le ciel à la terre, l'éternité au temps. Une heure de souffrance leur acquérait des joies sans fin.

Cependant le diable employait ses ruses pour tâcher de séduire quelqu'un des frères ; mais toujours sans succès. La grâce de Jésus-Christ se tenait sans cesse à leurs côtés, pour les couvrir de sa protection. Elle se servit même du martyr Germanicus, pour rassurer par sa fermeté les esprits, que les artifices du démon commençaient à ébranler. Ce saint confesseur ayant été exposé aux bêtes, le proconsul, touché d'un sentiment d'humanité, l'exhortait à avoir pitié de lui-même, et à conserver du moins ses jours, s'il ne croyait pas que les autres biens méritassent son attachement et ses soins. Mais, regardant le proconsul avec mépris, il lui dit qu'il aimerait mieux perdre mille fois la vie, que de la recevoir de lui à un tel prix. Puis s'avançant hardiment vers un lion qui venait à lui, et cherchant la mort dans les griffes et les dents meurtrières de cet animal, il se hâta d'y laisser la dépouille sanglante de son corps, et d'abandonner un lieu où l'on ne respirait que l'impiété et le crime. Cette action héroïque causa au peuple de l'admiration tout ensemble et du dépit ; mais le dépit fut plus fort que l'admiration, et l'on entendit mille voix confuses qui faisaient retentir

l'amphithéâtre de ces paroles : « Qu'on punisse les impies ! qu'on cherche Polycarpe ! »

Sur ces entrefaites, un chrétien nommé Quintus, natif de Phrygie, et qui ne faisait que d'arriver à Smyrne, se présenta au proconsul ; mais s'appuyant trop sur ses propres forces, et écoutant trop facilement un désir indiscret de mourir pour la foi, il donna bientôt de tristes marques de sa faiblesse. Car à peine eut-il aperçu les bêtes, qu'il sentit que toute sa résolution l'abandonnait : il pâlit de frayeur à cet aspect ; il recula en arrière ; il commença à se repentir de son zèle ; et se rendant sans combat au démon qui l'attaquait, il demanda honteusement la vie. Il était venu pour abattre les idoles, et il prêta la main pour les soutenir, le proconsul ayant sans peine obtenu de lui qu'il leur sacrifierait. Cet exemple nous apprend à ne louer qu'avec réserve ceux qui, par une présomption téméraire, préviennent la recherche des juges ; et que ceux-là sont dignes des nos louanges et de la gloire du martyre, qui, se défiant d'eux-mêmes, se tiennent cachés, et qui, ne sortant de leur retraite que par l'ordre de Dieu, ne craignent point de combattre, parce qu'ils sont sûrs de vaincre. Aussi, voyons-nous que l'Évangile prescrit aux fidèles cette conduite humble et prudente, et que dans le même temps que l'imprudent Phrygien, pour l'avoir négligée, se rend, cède, et est vaincu, le sage Polycarpe, pour l'avoir suivie, se soutient, résiste et triomphe.

Car ce grand homme, dont la prudence ne diminuait rien de la générosité, ayant appris qu'on le cherchait, se déroba à la poursuite de ses ennemis ; mais il paraissait, par la tranquillité de son âme, qu'il ne fuyait pas la mort par une lâche crainte, mais qu'il en éloignait le moment par une humble défiance de soi-même. Car, quoique les fidèles qui le recevaient dans sa retraite le conjurassent de ne point perdre de temps, et de mettre promptement sa vie en sûreté, il ne pouvait se rendre à leurs pressantes sollicitations ; mais marchant lentement, et s'arrêtant partout où il passait, il semblait ne

s'éloigner qu'à regret du lieu où l'on avait résolu sa mort. Enfin, il rabattit tout court dans une métairie peu distante de Smyrne. Là, par de ferventes et continuelles prières, il suppliait Dieu de le fortifier dans le combat qu'il allait bientôt entreprendre pour sa gloire. Il en fut averti trois jours auparavant par un songe que Dieu lui envoya. Il lui semblait que le chevet de son lit était tout en feu, et que sa tête en était tout environnée. Lorsque le saint vieillard fut éveillé, et que son corps appesanti par l'âge et le sommeil eut quitté sa couche, il dit à ceux qui se trouvèrent présents qu'avant que trois jours fussent accomplis, il serait brûlé tout vif.

On ne laissa pas de lui faire changer de retraite ; mais à peine était-il arrivé à celle qu'on lui avait choisie, que ceux qui le cherchaient y arrivèrent aussi. Ils furent longtemps sans pouvoir découvrir l'endroit où il était caché ; mais enfin s'étant saisis de deux jeunes enfants, ils en fouettèrent un si cruellement, qu'ils tirèrent de sa bouche une vérité que la violence des coups lui arracha malgré lui. Cependant Hérode, intendant de police à Smyrne, souhaitait passionnément de l'avoir en sa puissance pour le produire au peuple dans l'amphithéâtre. Il commanda pour cet effet une escouade d'archers et de gens à cheval qui, sous la conduite de ce jeune enfant, prirent le chemin de la métairie où Polycarpe s'était retiré. On eût dit, à les voir marcher avec un si grand appareil, qu'ils allaient se saisir de quelque insigne voleur ; et il ne cherchaient qu'un serviteur du Christ. Ils le trouvèrent de nuit, caché dans un grenier. Il lui eût été facile de choisir un autre asile ; mais il aima mieux se livrer enfin lui-même, disant : « Que la volonté de Dieu soit accomplie ; j'ai retardé, tant qu'il l'a voulu ; maintenant qu'il ordonne, je désire. » Il se présenta donc à eux, et il leur parla autant que la faiblesse de son âge le lui put permettre, et que l'Esprit de grâce le lui inspirait.

Ils admiraient, dans un âge si avancé, une vivacité si grande, et une si parfaite conservation. Il les laissa dans leur

étonnement et leur fit servir à manger, accomplissant à la lettre le précepte divin qui nous ordonne de fournir à nos ennemis avec profusion les choses nécessaires à la vie. Il les pria ensuite de lui accorder quelque temps pour s'acquitter envers Dieu des devoirs qu'il avait accoutumé de lui rendre à certaines heures. On ne put le lui refuser. Sa prière dura près de deux heures, et il la fit avec tant de ferveur que tous les assistants, jusqu'à ses propres ennemis, en étaient dans une admiration qu'ils pouvaient à peine exprimer.

Il l'acheva en faisant des vœux pour toutes les églises du monde, pour les bons et pour les méchants ; enfin le moment arriva qui devait lui ouvrir cette pénible carrière qui conduit à la gloire. Il fut mis sur une bête de charge, et l'on prit le chemin de la ville. On n'en était pas fort éloigné, lorsqu'on aperçut un chariot sur lequel étaient Hérode et son père Nicétas. Ils engagèrent civilement Polycarpe à y monter, espérant pouvoir gagner, par leurs prévenances et leurs caresses, un homme qni paraissait être à l'épreuve des outrages et des mauvais traitements. Ils tâchèrent de s'insinuer dans son esprit par des paroles douces mais artificieuses ; ils lui répétaient même souvent celles-ci : « Quel mal y a-t-il de dire « seigneur César, » de sacrifier et de sauver sa vie ? » Ils le pressèrent si vivement, et il se sentit si fort importuné des propositions impies qu'ils lui faisaient, qu'après les avoir écoutés paisiblement, il rompit enfin le silence ; et il leur dit avec toute la véhémence que lui put inspirer son zèle : « Non, rien ne sera jamais capable de me faire changer de résolution ; ni le fer, ni le feu, ni la prison, ni l'exil, ni tous les maux ensemble, ne me feront consentir à offrir de l'encens à un homme, ou, ce qui est encore plus horrible, à des démons. » Cette réponse irrita de telle sorte ceux à qui il la faisait, qu'ils le poussèrent à grands coups de pied hors du chariot, lorsqu'il roulait avec le plus de vitesse. La chute fut rude, et le saint eut un os de la jambe rompu : ce qui toutefois ne l'empêcha pas, dans la

suite, de marcher dans l'amphithéâtre avec une agilité surprenante.

En y entrant, il entendit une voix qui lui criait du haut du ciel : « Polycarpe, sois ferme. » Cette voix fut entendue des chrétiens, mais les païens n'entendirent rien. On conduisit le saint évêque au pied de l'estrade du proconsul, où, étant arrivé, il confessa hautement Jésus-Christ, témoignant d'être aussi peu sensible aux menaces du juge que peu touché de ses prières, et de la fausse pitié qu'il lui faisait paraître. « Épargne ta vieillesse, lui disait ce magistrat : crois-tu pouvoir soutenir des tourments dont la vue seule fait trembler la jeunesse la plus robuste? quelle difficulté as-tu de jurer par la fortune de l'empereur? Suis mon conseil ; renonce à ta superstition ; un repentir n'a rien de honteux, lorsque César et les dieux l'exigent. Dis donc hardiment avec tout ce peuple : « Qu'on ôte les impies! qu'on perde les impies! » Alors Polycarpe, portant ses regards de tous côtés, et les arrêtant durant quelques moments sur cette multitude de peuple qui remplissait les bancs de l'amphithéâtre, les éleva enfin vers Celui qui règne dans le ciel ; puis d'une voix entrecoupée de soupirs il proféra ces paroles : « Otez les impies! perdez les impies! — Achève, lui cria le proconsul : jure par la fortune de l'empereur, et dis des injures au Christ. — Il y a quatre-vingt-six ans, reprit Polycarpe, que je le sers ; il ne m'a jamais fait de mal ; il m'a au contraire comblé de biens, et tu veux que je lui dise des injures, que j'outrage mon Seigneur, mon maître, de qui j'attends mon bonheur, en qui je mets toute mon espérance, qui fait toute ma gloire ! Comment pourrais-je offenser celui qui n'a pour moi que des bontés, celui que je dois uniquement aimer, celui qui me protége, qui se déclare l'ennemi de ceux qui me haïssent ? » Et comme le proconsul insistait toujours à le faire jurer par la fortune de l'empereur : « Pourquoi, lui dit-il, me presses-tu de jurer par la fortune de César? Ignores-tu quelle est ma religion, et ne sais-tu pas que je suis chrétien ? Si tu désires apprendre de moi quelle est

cette doctrine, donne-moi un jour ; je suis prêt à t'en instruire dès que tu seras disposé à m'entendre. — C'est le peuple, répliqua le proconsul, et non pas moi qu'il faut satisfaire : c'est à lui que tu dois rendre compte de ta croyance. — A lui ? repartit Polycarpe, il en est indigne ; mais pour toi, je dois cette déférence à ta dignité, pourvu que tu n'en abuses pas pour me contraindre à faire quelque chose contre mon devoir. C'est ainsi que la religion dont je te parle nous apprend à rendre aux puissances de la terre l'honneur qui leur est dû. »

Le proconsul dit : « Sais-tu que j'ai des lions et des ours tout prêts à venger nos dieux ? — Qu'ils sortent, ces lions et ces ours, répondit Polycarpe ; qu'ils viennent assouvir sur moi leur rage et votre fureur ; mets en usage, pour m'arracher, s'il se pouvait, cent fois la vie, tout ce que la cruauté des tyrans a pu inventer de supplices ; je triompherai dans les tourments, je verrai couler mon sang avec joie. et la grandeur de mes peines sera celle de ma gloire : mon âme est préparée à tout. Nous commençons par l'humilité, pour nous élever ensuite à la grandeur d'âme. — Tu me braves, lui dit le proconsul, et une audace présomptueuse te fait mépriser les morsures des bêtes : nous verrons si cette fermeté sera à l'épreuve du feu. » — « Ce feu dont tu me menaces, reprit Polycarpe, passera bientôt : une heure amortira son ardeur ; mais celui que le souverain Juge a allumé pour brûler les impies, et que tu ne connais pas, ne s'éteindra jamais. Mais à quoi sert tout ce discours ? Hâte-toi de faire de moi ce que ta cruauté te conseille ; et s'il te vient dans la pensée quelque nouveau genre de supplice, ne crains point de me le faire endurer. »

Comme le saint martyr prononçait ces dernières paroles, son visage parut éclatant d'une lumière céleste. Le proconsul en fut frappé ; mais il ne laissa pas de faire crier par un héraut : « Polycarpe persiste à confesser qu'il est chrétien. » Le peuple n'eut pas plutôt entendu cette déclaration, qu'il entra en fureur ; et tout ce qui se rencontra à Smyrne de

Juifs et de gentils, n'eut plus qu'une voix pour demander la mort de Polycarpe. On criait confusément : « C'est le père des chrétiens, c'est le docteur de l'Asie, l'ennemi de nos dieux, le profanateur de leurs temples ; c'est cet homme qui allait partout détruisant notre religion, et condamnant le culte des dieux immortels ; qu'il meure, et qu'il trouve enfin ce qu'il cherche depuis si longtemps. » On s'adresse à Philippe l'Asiarque ; on le veut obliger à lâcher un des lions ; il s'en défend sur ce que l'heure des spectacles est passée. Enfin ils s'accordent tous à demander qu'on brûle le saint vieillard, et donnent ainsi lieu, sans y penser, à l'accomplissement de la prédiction qu'il avait faite. C'est ce qu'il fit remarquer lui-même aux chrétiens qui l'accompagnaient. Car interrompant sa prière, et se tournant vers eux avec un visage plus majestueux qu'à l'ordinaire, il leur dit : « Reconnaissez maintenant, mes frères, la vérité de mon songe. »

Cependant le peuple court aux bains publics, enfonce les boutiques, et enlève tout ce qui peut servir à construire un bûcher. Les Juifs, selon leur coutume, se signalèrent en cette occasion, et se montrèrent les plus emportés de tous. Le bûcher ayant été formé de toutes ces matières combustibles, on y mit le feu. Polycarpe ôta sa ceinture et sa première robe, et il se baissa pour se déchausser : ce qu'il n'était pas accoutumé de faire ; car les fidèles avaient pour sa vertu une si grande vénération, que chacun s'empressait à lui rendre cet office, afin de pouvoir baiser ses pieds sacrés. On se disposait à l'attacher au bûcher avec des chaînes de fer, suivant ce qui se pratiquait ordinairement en ces rencontres ; mais il pria qu'on le laissât comme il était. « Celui, ajouta-t-il, qui m'a donné la volonté de souffrir pour lui, m'en donnera la force ; il adoucira la violence du feu, et il me fera la grâce d'en pouvoir supporter l'ardeur. » Ainsi l'on se contenta de lui lier les mains derrière le dos avec des cordes ; et en cet état il monta sur le bûcher comme sur l'autel de son sacrifice. Élevant ensuite les yeux au ciel, il prononça ces paroles :

« Dieu des Anges, Dieu des Archanges, qui avez détruit le péché, et qui détruirez un jour la mort ; monarque souverain du ciel et de la terre, protecteur des justes et de tous ceux qui marchent en votre présence, je vous bénis, moi qui suis le moindre de vos serviteurs, et je vous rends grâces de ce que vous m'avez jugé digne de souffrir, de recevoir de votre main la couronne du martyre, de pouvoir approcher mes lèvres du calice de la passion ; je vous rends grâces de tous ces bienfaits par Jésus-Christ, dans l'unité du Saint-Esprit. Voilà, Seigneur, mon sacrifice presque achevé : avant que le jour finisse, je verrai l'accomplissement de vos promesses. Soyez donc à jamais béni, Seigneur ; que votre nom adorable soit glorifié dans tous les siècles par Jésus-Christ, Pontife éternel et tout-puissant ; et que tout honneur vous soit rendu avec lui et avec le Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Amen. »

A peine avait-il fini cette prière, que la flamme sortant de tous côtés du bûcher, à gros tourbillons, s'éleva dans les airs. Mais Dieu, voulant honorer son serviteur devant les hommes, opéra un prodige qui, par sa nouveauté, surprit tous ceux que sa Providence avait choisis pour en être les témoins, et qui devaient le répandre ensuite partout, comme un monument éclatant de sa puissance et de la gloire de son fidèle ministre. Car ces tourbillons de flamme, se courbant en arc et s'étendant à droite et à gauche, représentaient une voile de navire enflée par le vent. Cette voûte de feu suspendue en l'air couvrait le corps du saint martyr, sans que la moindre étincelle osât, pour ainsi dire, en approcher ni toucher ses vêtements. Ce corps sacré avait la couleur d'un pain nouvellement cuit, ou d'un mélange d'or et d'argent en fusion, et par son éclat il réjouissait la vue. On respirait comme un agréable mélange de toutes sortes de parfums, qui dissipait la mauvaise senteur qui sort pour l'ordinaire des corps que le feu consume. Cette merveille étonna les ennemis de notre religion ; ils étaient convaincus par leurs propres yeux que le corps

d'un chrétien était devenu respectable au plus furieux de tous les éléments. On ordonna donc à un de ceux qui avaient soin d'entretenir de bois le bûcher, de s'en approcher, et de reconnaître de plus près la vérité du prodige. Cet homme ayant fait son rapport, on lui dit d'aller enfoncer son poignard dans le corps du saint. Il le fit, et à l'heure même il en sortit une si grande abondance de sang, que le feu en fut éteint. On vit en même temps une colombe sortir du milieu de ces flots de sang, et prendre son essor vers le ciel. Ces prodiges ne causèrent pas moins de frayeur que d'étonnement à tout ce peuple. Il avouait qu'on devait reconnaître une grande différence entre la mort des chrétiens et celle des autres hommes ; plusieurs même furent contraints de reconnaître la sainteté et la grandeur de notre religion, sans toutefois avoir la force de l'embrasser. C'est ainsi que Polycarpe, évêque et docteur de la sainte Église de Smyrne, consomma son sacrifice.

Mais le démon, cet irréconciliable ennemi des justes, ayant été témoin malgré lui de la gloire qui avait accompagné le martyre de Polycarpe ; et ayant reconnu lui-même comment une vie illustre par un si grand nombre de vertus, avait été couronnée par une mort pleine de merveilles, fit si bien par ses suggestions, que les chrétiens ne purent avoir le corps du saint martyr ; quoique plusieurs souhaitassent de pouvoir enlever ce trésor, et qu'ils se fussent déjà mis en devoir de le retirer du bûcher. Il se servit des Juifs pour mettre dans l'esprit de Nicétas, père d'Hérode et frère d'Alcès, la pensée d'aller trouver le proconsul, et de le prier de refuser ces précieux restes à quiconque les viendrait demander de la part des chrétiens, l'assurant qu'ils abandonneraient le culte du Crucifié pour mettre Polycarpe en sa place, s'ils pouvaient avoir ses reliques ; comme si nous pouvions ne plus reconnaître Jésus-Christ pour notre Seigneur, après ce qu'il a souffert pour nous ; et comme s'il nous était permis d'offrir à un autre Dieu qu'à lui nos prières et nos vœux. Car quoique

nous honorions les martyrs et les autres fidèles serviteurs de Jésus-Christ, quoique nous nous adressions à eux pour obtenir par leur entremise de pouvoir un jour partager la gloire dont ils jouissent, nous n'adorons toutefois que le Fils unique de Dieu, et nous ne rendons qu'à lui les honneurs divins. Le centurion que le proconsul avait envoyé pour apaiser le différend qui s'était élevé entre les Juifs et nous, touchant le corps du saint martyr, ne trouva pas d'autre moyen pour le terminer que de brûler ces sacrées dépouilles. Cependant nous ne laissâmes pas d'en recueillir quelques ossements que le feu avait épargnés, et que nous conservons comme l'or et les pierres précieuses. Notre Église se réunit pour célébrer avec une sainte allégresse le jour de cette heureuse naissance, le Seignsur nous ayant sur cela fait connaître sa volonté.

Telles sont les choses qui se sont passées au sujet du bienheureux Polycarpe. Il a accompli son martyre à Smyrne, avec douze autres chrétiens de Philadelphie; mais sa gloire, égale à son mérite et à sa dignité, le met au rang supérieur, et toute l'Asie le nomme toujours le Maître. Aimons à être ses disciples, comme il a aimé à être disciple de Jésus-Christ. Unissons-nous aux Apôtres et à tous les justes, et bénissons tous d'une voix Dieu tout-puissant ; bénissons Jésus-Christ notre Seigneur, le sauveur de nos âmes, le maître de nos corps, le pasteur de l'Église universelle ; bénissons le Saint-Esprit, par qui toutes choses nous sont révélées. Vous nous avez témoigné plus d'une fois souhaiter qu'on vous écrivît les circonstances du martyre du bienheureux Polycarpe ; nous vous envoyons cette relation par notre frère Martien. Faites-en part aux autres Églises, afin que le Seigneur soit béni en tous lieux, pour le choix que sa grâce fait des élus. Il est puissant pour nous sauver nous-mêmes par Jésus-Christ, notre Seigneur et Sauveur ; à lui et à Jésus-Christ soit gloire, honneur, puissance, grandeur, dans les siècles des siècles. Amen. Saluez tous les saints ; ceux qui

sont ici avec nous vous saluent. Évariste, qui a écrit ceci, vous salue, et toute sa famille avec lui.

Saint Polycarpe a souffert le martyre le sept des calendes de mai, le jour du grand samedi, à la huitième heure. Il a été pris par Hérode, Philippe de Tralles étant pontife, et Statius Quadratus étant proconsul. Grâces soient rendues à Jésus-Christ notre Seigneur, à qui appartiennent la gloire, l'honneur, la grandeur et le trône éternel, dans toutes les générations. Amen.

Ceci a été transcrit sur la copie d'Irénée, disciple de Polycarpe, par Gaïus. Moi Socrates, je l'ai copié sur l'exemplaire de Gaïus. Et moi Pionius, j'ai confronté les exemplaires, et j'ai écrit, après avoir reçu une révélation de Polycarpe lui-même; et j'ai communiqué mon écrit dans l'Église, à ceux qui avaient vécu au temps où Polycarpe travaillait avec les élus. Que Jésus-Christ daigne me recevoir dans son royaume. A lui soit la gloire avec le Père et le Saint-Esprit dans les siècles des siècles. Amen.

XVI.

LE MARTYRE DE SAINT PTOLÉMÉE ET DE SES COMPAGNONS.

(L'an de Jésus-Christ 166.)

Ce récit est extrait de la seconde apologie de saint Justin, sous les yeux duquel les faits venaient de se passer.

Il y avait à Rome une femme païenne dont le mari était livré à la plus honteuse débauche ; elle-même avait été longtemps complice de ses turpitudes. Mais ayant reçu les lumières de la foi, elle renonça aussitôt à ses désordres ; elle devint modeste, et entreprit de persuader à son mari de vivre d'une manière plus chaste qu'il n'avait fait jusqu'alors. Elle lui parlait de la doctrine de Jésus-Christ, et lui montrait dans l'avenir les feux éternels réservés à ceux qui déshonorent leur corps par des

impuretés que la raison condamne. Mais cet homme, sourd aux sages conseils de sa femme, n'écoutait que la voix et les mouvements impétueux d'une infâme volupté dont il s'était rendu l'esclave. Il continuait toujours d'exiger de celle que le mariage lui avait soumise des choses que la nature ne pouvait lui permettre d'accorder. Un déréglement si honteux lui fit perdre entièrement tout ce que l'union conjugale avait pu faire naître d'amour dans le cœur de cette épouse devenue chaste : elle songeait même à se séparer d'un mari si indigne de son estime et de sa tendresse. Ses parents s'opposèrent d'abord à cette résolution ; ils lui conseillèrent d'en différer l'exécution durant quelque temps, espérant que, par sa douceur et son exemple, elle pourrait le ramener à une vie plus réglée. Elle y consentit, quoique avec une extrême répugnance. Mais enfin ayant appris que, dans un voyage qu'il avait fait à Alexandrie, il s'était jeté dans des désordres encore plus révoltants, elle crut que si elle demeurait plus longtemps avec lui, elle se rendrait complice de ses crimes ; elle résolut donc de se retirer ; et rompant tout commerce avec lui, elle lui fit signifier un divorce.

Cette dénonciation juridique et autorisée par les lois irrita le mari au dernier point ; et au lieu de s'estimer heureux d'avoir une femme qui non-seulement renonçait, par un principe de religion, à une vie remplie d'excès et de brutalités, mais qui se faisait aussi un devoir de l'en retirer lui-même ; au lieu, dis-je, d'avoir de la reconnaissance et de l'admiration pour une femme si vertueuse, il se rendit son dénonciateur, et il l'accusa d'être chrétienne. Elle eut d'abord recours à la justice du prince ; elle lui présenta une requête, où elle exposait l'état de ses affaires domestiques, demandait qu'il lui fût permis d'y mettre ordre, et promettait de répondre ensuite à l'accusation qu'on avait intentée contre elle ; ce qui lui fut accordé.

Cette ordonnance de l'empereur arrêta les poursuites du mari, et suspendit les effets de la haine qu'il avait si

injustement conçue contre sa femme ; mais il la tourna tout entière contre un chrétien nommé Ptolémée, qui avait donné à cette femme les premiers enseignements de notre religion. Il résolut de le perdre ; et, dans ce dessein, il s'adresse à un centurion de ses amis, lui indique Ptolémée, lui persuade de s'en saisir, et de ne l'interroger que sur un seul chef, savoir s'il est chrétien. Ptolémée, à qui l'ombre même du mensonge faisait peur, et dont l'âme pleine de candeur ne pouvait souffrir le moindre déguisement, répondit sans hésiter qu'il était chrétien. Cet aveu fit que le centurion le traita avec une extrême dureté, et le retint longtemps dans une obscure prison. Enfin, Ptolémée ayant été conduit devant le préfet Urbicius, ce juge ne lui demanda que cette seule chose, s'il était chrétien. Lui qui était persuadé que la doctrine de Jésus-Christ est une source féconde de toute sorte de biens, et que l'unique moyen d'être heureux est de s'attacher à ses maximes, ne balança pas un moment, et répondit hardiment pour la seconde fois qu'il était chrétien. Au reste, quiconque désavoue la religion chrétienne, ne le peut faire que par deux motifs : ou parce qu'il la croit indigne de lui, ou parce que ses mœurs le rendent indigne d'elle. Or, ni l'un ni l'autre de ces motifs ne peut agir sur un véritable chrétien.

Ptolémée ayant ainsi rendu témoignage à la vérité et à la religion qu'il professait, reçut sur-le-champ la récompense de sa généreuse sincérité. Il fut condamné à mort. Comme on le conduisait au supplice, Lucius, qui était chrétien comme lui, et qui n'avait pas l'âme moins grande, fut touché d'un jugement si inique; il alla aussitôt trouver Urbicius : « Quelle est donc cette justice, lui dit-il en l'abordant, qui te fait condamner un homme à perdre la vie, parce qu'il porte un nom qui t'est odieux ? Quoi ! sans être ni adultère, ni homicide, ni ravisseur du bien d'autrui, ni coupable d'aucun autre crime, il suffit, pour mériter la mort au tribunal du préfet Urbicius, de confesser qu'on est chrétien : crois-moi, cette horrible injustice ne convient point aux temps où nous vivons. Par là

tu déshonores la piété de nos empereurs, et tu fais injure à l'équité du sénat. — N'es-tu pas aussi chrétien, interrompit le préfet, toi qui oses me parler ainsi? du moins il me semble que tu en as le langage et les manières. » Lucius l'ayant confessé, le préfet l'envoya au supplice, à la suite de Ptolémée. « Je te rends grâces, Urbicius, lui dit ce soldat de Jésus-Christ en allant à la mort, de ce que tu m'ôtes au plus méchant de tous les maîtres, pour me donner au meilleur de tous les pères. » Un troisième chrétien étant survenu, et ayant fait au juge les mêmes reproches, partagea avec les deux premiers et l'ignominie de leur mort, et la gloire de leur triomphe.

XVII.

LES ACTES DE SAINT JUSTIN, PHILOSOPHE.

(L'an de Jésus-Christ 167.)

Ces Actes sont donnés par Dom Ruinart, sur une traduction latine, et par Mazzochi, d'après l'original grec.

Sous le règne de Marc-Aurèle, quelques personnes, passionnées pour le culte des idoles, obtinrent de l'empereur qu'on publiât dans toute les villes de l'empire des édits contre ceux qui faisaient profession de la véritable religion. Ces édits portaient qu'en quelque lieu qu'on trouvât un chrétien, on s'en saisît, et qu'on l'obligeât sur l'heure à sacrifier aux dieux. Ce fut alors que Justin, et ceux qui étaient avec lui, furent arrêtés et conduits à Rome, où on les fit comparaître devant le tribunal de Rusticus, préfet de la ville. Ce magistrat s'adressant à Justin, lui dit : « Ne veux-tu pas obéir aux dieux et à l'empereur ? » Justin lui répondit : « Quiconque obéira à Jésus-Christ notre Sauveur, ne pourra jamais être condamné. — Quelle science, ou quel art professes-tu, continua le préfet ? — Jusqu'ici, répliqua Justin, j'ai travaillé à

acquérir toutes les connaissances naturelles et humaines, et il n'y a point de genre d'érudition où ma curiosité ne m'ait fait faire quelques progrès ; mais enfin je me suis fixé à la science des chrétiens, quoiqu'elle ne soit pas du goût de ceux qui n'en ont que pour l'erreur. — Quoi ! misérable, reprit Rusticus, cette science peut-elle te plaire ? — Oui, sans doute, répliqua Justin ; parce qu'elle me fait marcher avec les chrétiens dans la voie de la vérité, et qu'elle contient une doctrine droite et pure. — Quelle est cette doctrine ? dit le préfet. — La doctrine que suivent les chrétiens, répondit Justin, consiste à croire qu'il n'y a qu'un Dieu qui a créé toutes les choses qui se voient et toutes celles qui ne tombent pas sous les sens ; à reconnaître un seul Seigneur, qui est Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, prédit autrefois et annoncé aux hommes par les prophètes, et qui doit venir juger tout le genre humain. C'est lui qui est l'auteur du salut, et c'est lui qui l'est venu publier dans le monde. Il veut bien être le maître de ceux qui aiment à apprendre de lui les vérités qu'il enseigne. Pour moi, qui suis un homme sans intelligence, j'avoue que j'ai trop peu de lumières pour pouvoir parler de sa divinité d'une manière qui soit digne d'elle. Il n'appartient qu'aux prophètes de pénétrer dans cet abîme de grandeur, et ce sont eux qui, par l'inspiration de Dieu, ont prédit l'avénement de celui que je viens de nommer son Fils, et ils l'ont prédit plusieurs siècles avant qu'il parût sur la terre. »

Le préfet lui demanda où les chrétiens s'assemblaient. Justin lui répondit qu'il était libre à chacun de se trouver partout où il pouvait. « Penses-tu, continua-t-il, que nous ayons un lieu déterminé où nous tenions ordinairement nos assemblées ? Nullement. Sache que le Dieu des chrétiens n'est pas enfermé dans un lieu ; il est immense, aussi bien qu'invisible, et il remplit le ciel et la terre. Ainsi il est adoré en tous lieux, et chaque fidèle lui peut rendre hommage en quelque lieu que ce soit. — Je veux savoir, repartit le préfet, où vous vous assemblez tous, et particulièrement le lieu où tes

disciples te vont écouter. — Je te dirai bien où je demeure, répondit Justin : j'ai logé jusqu'ici tout près d'un nommé Martin, en face du bain Timiotinum. Voici la seconde fois que si quelqu'un a voulu me venir trouver, je ne lui ai pas caché la doctrine de la vérité, et je lui ai volontiers communiqué ce que j'en savais. — Tu es donc chrétien ? lui dit le préfet. — Oui, je le suis, » répondit Justin.

Alors le préfet se tournant vers Chariton lui dit : « Et toi, es-tu aussi chrétien ? » Chariton lui répondit : « Oui, je le suis, par la grâce de Dieu. » Le préfet fit avancer une femme nommée Charitana, et il lui demanda si elle était chrétienne, et elle dit qu'elle aussi était chrétienne, par la miséricorde du Seigneur. Le préfet interrogea aussi Évelpiste sur sa religion et sur sa condition. Évelpiste répondit : « Je suis serviteur de l'empereur, mais je suis chrétien et affranchi de Jésus-Christ ; et par un effet de sa bonté, j'ai la même espérance qu'ont ceux que tu vois, et je vis comme eux dans la même attente. » Le préfet s'adressa ensuite à Hiérax, et lui demanda s'il était chrétien. « Assurément, répondit Hiérax, je suis chrétien, j'adore le même Dieu que ces autres adorent. — Est-ce Justin, dit le préfet, qui t'a fait chrétien ? — Moi, répondit Hiérax, j'ai été chrétien, et je le serai. » Un nommé Péon, qui était présent, dit tout haut : « Je suis chrétien aussi — Et qui t'a instruit ? répliqua le préfet — Ce sont mes parents, » répondit Péon. Évelpiste ajouta : « J'écoutais avec plaisir les instructions de Justin, mais j'ai aussi appris de mes parents à être chrétien. » Le préfet lui dit : « Où sont tes parents ? — Ils sont en Cappadoce, » repartit Évelpiste. Le préfet fit la même question à Hiérax, qui lui fit cette réponse : « Notre véritable Père, c'est Jésus-Christ, et la foi est notre véritable mère ; c'est par elle que nous croyons en lui. A l'égard des parents que j'ai eus sur la terre, ils sont morts. Au reste, j'ai été tiré de la Phrygie, et l'on m'a amené ici. » Le préfet demanda à Libérien ce qu'il disait, et s'il était aussi

chrétien et impie envers les dieux. Libérien répondit qu'il était chrétien, et qu'il adorait le vrai Dieu.

Le préfet revenant à Justin, lui dit : « Écoute, toi qui fais l'orateur, et qui te piques d'éloquence et de doctrine, toi qui crois posséder la vraie sagesse, quand je t'aurai fait déchirer à coups de fouet de la tête aux pieds, penses-tu monter au ciel en cet état ? — J'espère, répondit Justin, que si je souffre pour Jésus-Christ le supplice dont tu me menaces, je recevrai de lui ce qu'ont déjà reçu ceux qui ont gardé ses préceptes : car je sais que la grâce de Dieu est réservée jusqu'à la fin du monde à tous ceux qui auront ainsi vécu. — Tu t'imagines donc, lui dit le préfet, qu'une grande récompense t'attend dans le ciel ? — Je ne me l'imagine pas, reprit Justin ; je le sais, et j'en suis si convaincu, que je n'en ai pas le moindre doute. » Le préfet dit : « Laissons tout cela ; venons au fait, et à ce qui est le plus pressé : réunissez-vous tous, et animés d'un même esprit, préparez-vous à sacrifier aux dieux. » Justin, prenant la parole au nom de tous, dit : « Un homme de bon sens n'abandonnera jamais la véritable piété pour courir après l'impiété et l'erreur. » Le préfet dit : « Si vous n'obéissez à notre ordonnance, vous pouvez vous attendre à être traités sans aucune miséricorde. » Justin répondit : « Nous ne souhaitons rien avec plus d'ardeur que de souffrir pour Notre-Seigneur Jésus-Christ, et que d'aller à lui par les tourments. C'est ce qui nous donnera de la confiance devant son tribunal terrible où tous les hommes doivent comparaître, pour être jugés. » Tous dirent la même chose, et ajoutèrent : « Fais ce que tu voudras ; nous sommes chrétiens, et nous ne sacrifions point aux idoles. »

Le préfet ayant entendu ces paroles, prononça cette sentence : « Que ceux qui n'ont pas voulu sacrifier aux dieux, ni obéir à l'ordonnance de l'empereur, soient battus de verges et conduits au lieu du supplice pour y perdre la tête, ainsi que les lois l'ordonnent. » Les saints martyrs furent donc menés au lieu où l'on exécutait les criminels ; et là, parmi les louanges,

les actions de grâces et les bénédictions qu'ils donnaient à Dieu, ils furent d'abord fouettés et eurent ensuite la tête tranchée, confessant leur Sauveur jusqu'au dernier soupir. Après leur mort, quelques fidèles enlevèrent secrètement leurs corps et les enterrèrent en un lieu décent.

XVIII.

LES ACTES DE SAINT ALEXANDRE, ÉVÊQUE.

(Sous Antonin.)

Le recueil des Bollandistes nous a fourni ces Actes.

Sous le règne de l'empereur Antonin, comme les infidèles s'efforçaient en toutes manières d'exterminer les chrétiens, le bienheureux évêque Alexandre, rempli de la grâce de Dieu, travaillait, selon son pouvoir, à détourner les hommes du culte des idoles, pour les ramener dans la voie de la vie éternelle. Or, un jour qu'on portait au tombeau le corps d'un jeune homme, le bienheureux Alexandre, qui survint au milieu du convoi, dit aux parents du mort : « Si vous croyez au Père, au Fils et au Saint-Esprit, et si vous recevez le baptême, votre fils revivra. » Ceux-ci répondirent à leur tour : « Si nous voyons par ton entremise éclater les œuvres de Dieu, nous croirons, nous et ceux qui nous accompagnent. » Sur cette assurance, le saint ordonna de déposer à terre le cercueil, et, par un signe de la main, fit faire silence; puis, se prosternant, il fit avec larmes cette prière : « Seigneur Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, qui avez rendu la lumière aux aveugles, et la santé aux lépreux, et qui, par votre puissance, avez commandé à la mort, n'avez-vous pas dit à vos disciples : « Demandez et « vous recevrez, cherchez et vous trouverez, frappez et il vous « sera ouvert! » me voici : je demande, je cherche, je frappe; exaucez, ô mon Dieu, la prière de votre serviteur. L'occasion

demande que vous montriez publiquement votre pouvoir. De même donc que vous avez rappelé Lazare du tombeau, ressuscitez cet enfant, pour qui je vous conjure aujourd'hui. Exaucez, Seigneur, ma prière, afin que les nations ne puis-dire de nous : « Où est leur Dieu ? »

Il se tourna ensuite vers le corps, et dit : « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, lève-toi. » Le mort obéit aussitôt ; et, se levant, il dit à haute voix : Entendez, ô mes parents ; que tous écoutent le récit de ce qui m'est arrivé : il m'a semblé être emmené par deux hommes noirs, dont le visage exprimait l'indignation et la colère. Ils m'ont fait traverser comme un grand désert, et m'ont ensuite déposé dans un endroit obscur. Là, il y avait un puits fermé de sept sceaux, et ils m'ont livré pour être jeté dans ce puits, quand tout à coup la terre a tremblé, et les profondeurs mêmes de l'enfer ont été ébranlées. Un jeune homme, dont le visage brillait comme un éclair, a crié d'une voix forte : « Rendez cet enfant ; car il est rappelé à la vie par Alexandre, serviteur de Dieu. » Après quoi, ils ont ramené mon âme dans mon corps. »

S'adressant ensuite à l'évêque, il s'écria : « Alexandre, mon seigneur, baptise-moi au nom de Jésus-Christ, pour que je n'aille plus revoir cet abîme affreux que j'ai vu aujourd'hui, ce puits où sont jetés tous ceux qui n'ont point reçu le baptême ni confessé Jésus-Christ. » Tous furent déterminés par ce prodige à se faire chrétiens. Et comme on était vers le commencement du mois de mars, la solennité de Pâques fut fixée pour le jour de leur baptême. Or, non-seulement le saint évêque ressuscita ce mort, mais il rendait aussi au nom du Christ, la vue aux aveugles, et par ses prières et ses jeûnes guérissait beaucoup d'autres malades, auxquels il donnait ensuite le baptême.

Sur ces entrefaites, l'empereur ayant été informé de tout ceci, ordonna à Cornélien, premier officier de son palais, de prendre cent cinquante soldats pour saisir l'évêque.

Cornélien, remplissant sa mission, nous trouva dans l'église, un dimanche, occupés à instruire le peuple de Dieu, car le sacrifice n'avait pas encore été célébré. Étant donc entré pour demander qui était Alexandre, il fut saisi de crainte à la vue de la foule des fidèles, et fit connaître respectueusement le motif qui l'amenait. Alexandre lui répondit : « Nous n'ignorons pas la cause de ta venue : allons cependant. »

La foule voulait lapider Cornélien ; mais l'évêque ayant connu leur dessein, leur dit : « Mes enfants et mes frères, croyez-moi, n'accomplissez pas votre projet. Si vous me laissez aller, vous aurez part à ma couronne, et vous ne perdrez pas votre paix. » Ce qu'ayant dit, il acheva le sacrifice, bénit le peuple avec la prière accoutumée ; puis on nous laissa partir : moi, dis-je, qui ai été ordonné prêtre par lui ; mon épouse, qui est sa sœur, et qui a toujours vécu avec lui dans une grande union ; et avec nous, Boniface et Vitalion. Nous allâmes ainsi jusqu'à Rome.

Or, en ce temps, Antonin se faisait construire un mausolée sur la voie Claudienne, à dix-sept milles de Rome. Quand donc nous arrivâmes, on avertit Cornélien que l'empereur était parti pour l'Étrurie, où étaient ses domaines favoris, et où il se rendait souvent pour prendre le plaisir de la chasse. Sur cet avis, l'officier nous fit traverser la ville au plus court, et nous continuâmes notre route jusqu'au lieu appelé Clivus-Parralis. Là on fit descendre l'évêque, et on le conduisit les mains liées derrière le dos jusqu'au prétoire de Fuscus. Pour moi et mes compagnons qui n'avions cessé de le suivre, nous nous arrêtâmes sous un arbre, observant avec soin ce qui allait se passer. Cornélien alla trouver l'empereur qui lui dit : « Où est cet homme que je t'ai envoyé chercher ? — Je l'ai laissé, répondit l'officier, les mains liées dans le prétoire. » Alors Antonin s'assit sur son tribunal et ordonna de lui amener l'évêque. Saisi d'inquiétude, je me mêlai aux soldats, et j'entendis l'empereur dire au serviteur de Dieu :

« Tu es cet Alexandre qui as troublé l'Orient, qui inquiètes

les gens de bien, et qui as fait tant de dupes en leur persuadant de croire à un homme mort en désespéré sous les coups de ses frères. Serait-il mort comme un homme, s'il eût été vraiment Dieu ? » Alexandre répondit : « Celui dont tu parles était le Tout-Puissant, descendu du ciel sous la forme humaine pour sauver de la mort l'homme qu'il avait créé ; et il a daigné souffrir pour nous tous. »

« Trêve de ces longs discours, reprit Antonin, renie ton Dieu et sacrifie aux nôtres, et je te ferai le premier dans mon palais. Si tu rejettes mes offres, je te ferai périr dans les supplices, et ton Dieu ne t'arrachera pas de mes mains. — Cela te regarde, repartit l'évêque. Ne m'as-tu fait venir ici que pour me faire adorer ces dieux de pierre, sourds et impuissants ? Fais tout ce que tu voudras ; jamais tu n'ébranleras ma résolution. » L'empereur dit : « Qu'on l'étende, qu'on l'accable de coups de fouet. Ignores-tu donc, continua-t-il, en présence de qui tu tiens de pareils discours ? Tu oses m'injurier, moi le maître du monde ? « L'évêque répondit d'un air calme : « Ne sois pas si fier de ta puisance. Ce monde que tu dis être à toi t'échappera bientôt malgré toi, et tu seras contraint d'aller où tu ne voudras pas. »

A ces paroles, Antonin ordonna de jeter Alexandre en prison ; et comme il y était traîné par les soldats, l'empereur lui cria : « Quatre jours de réflexion ! décide-toi à abandonner ta vaine religion et à te rendre de bon gré à mes ordres. » Ce qu'entendant le vénérable évêque : « Regarde, dit-il, ces quatre jours comme écoulés déjà ; fais aujourd'hui même ce que tu voudras. » On le conduisit néanmoins en prison. Pour moi, revenu au lieu où je m'étais arrêté d'abord, je m'assis sous l'arbre en pleurant, et reposant ma tête, je m'endormis. Alors m'apparut l'ange du Seigneur, qui me dit : « Je suis l'ange Michel envoyé de Dieu. Je suis allé trouver Alexandre, j'ai brisé ses chaînes, je l'ai consolé, et je suis venu te dire ces choses. Mais ne vous asseyez pas sous cet arbre, de peur que vous ne soyez vus par les satellites du

tyran, et qu'il ne vous arrive malheur. » Puis il me dit où je devais me rendre.

Le lendemain matin, l'empereur fit venir Cornélien, et lui donna la charge de préfet avec les honneurs de consul, ajoutant : « Parce que tu as accompli mes ordres, et que tu m'as amené ce criminel, je te donne le prétoire où tu m'as rencontré, avec tout ce qu'il renferme, et je ne te refuserai rien de ce que tu me demanderas. »

Pour moi, j'étais assis avec mes compagnons sur le bord du chemin, à la façon des pauvres, au lieu que l'ange du Seigneur nous avait désigné. Les quatre jours étant écoulés, Antonin se fit dresser une estrade aux Champ-Néviens, et ordonna de faire les apprêts d'un combat de bêtes féroces. Puis, quand tout fut prêt, il s'assit sur son tribunal et se fit amener l'évêque Alexandre. Cet homme vénérable étant arrivé, fit le signe de la croix et se tint debout en face du tyran. Alors, prêtant l'oreille, j'entendis l'empereur lui dire : « Eh bien! Alexandre, as-tu résolu d'être notre ami? » L'évêque répondit : Cesse de tenter mon Seigneur Jésus-Christ ; car le diable ton maître ayant voulu aussi le tenter autrefois, en lui disant : « Si tu es le Fils de Dieu, change « par ta parole ces pierres en pain ; » le Seigneur répondit : « Retire-toi, Satan ; car il est écrit : Ne tente pas le Seigneur « ton Dieu. » De même, je te dis à mon tour : Ne tente pas un serviteur de Dieu. »

Le prince irrité ordonna de l'étendre sur un chevalet et de lui brûler les flancs avec des torches ardentes. Il le fit ensuite déchirer aux ongles de fer, puis brûler de nouveau. L'homme de Dieu, de dessus l'instrument de son supplice, lui dit : « Pour un insensé tel que toi, je m'étonne que tu aies quelque lueur de raison : je te rends humain peu à peu, puisque maintenant tu fais laver d'eau fraîche et essuyer de molles éponges mon corps fatigué. »

Antonin le fit alors détacher, et lui dit : « Tu vois, Alexandre, tout ce que les dieux font pour toi, et tu refuses encore

d'obéir. Par Jupiter Dieu suprême, par le soleil, par le grand et invincible Apollon qui contient l'univers et le gouverne tout entier, je te jure que si tu consens à sacrifier, je te traiterai comme mon frère et je te comblerai de biens. » L'évêque répondit : « Soit : où sont ces dieux ? allons les trouver, et je leur rendrai hommage. »

L'empereur, transporté de joie, fit crier par un héraut qu'on se rendît au temple d'Apollon. Il y alla le premier, suivi d'une foule d'environ trois mille hommes, et en y entrant il dit à haute voix : « Je te félicite, ô Dieu Apollon, de ce que tu as acquis un illustre serviteur. » Mais le bienheureux Alexandre étant entré, fit le signe de la croix et adressa à Dieu sa prière. Comme il la finissait, l'idole tomba par terre, et la troisième partie du temple fut renversée. Antonin confus fit dresser sur le lieu même une estrade, et du haut de son tribunal il ordonna de jeter l'impie aux bêtes. On lâcha donc quatre ours qui, suivant les pas du serviteur de Dieu, léchaient les traces de ses pieds. Ce que voyant l'empereur, il commanda de lancer deux lions, qui vinrent pareillement se coucher aux pieds du martyr et les lui lécher.

Or, pendant ce temps, le peuple entier criait tout d'une voix : « Prince, pourquoi faire périr sans raison ce juste et saint évêque ? » Antonin répondit : « Il s'est vanté de me vaincre par les secrets de sa magie. » Puis se tournant vers son escorte, il ajouta : « Préparez-moi une fournaise ardente où je puisse le faire brûler. » Ces bourreaux allèrent et allumèrent un grand feu dans le lieu appelé Vicus-Baccanensis, où les bains publics réunissaient beaucoup de spectateurs. L'ordre fut donné d'y jeter Alexandre. L'homme de Dieu, voyant la fureur des flammes, se mit à soupirer, et, regardant le ciel, s'arrêta devant l'ouverture de la fournaise. Antonin lui dit : « Pourquoi t'obstiner à souffrir ? Réfléchis : tu es jeune, et j'ai pitié de te voir si tôt privé de la lumière du jour. Je te jure par tous les dieux que si tu renies le Christ, tu seras mon plus grand ami ; tu auras de l'or et de

l'argent en abondance ; si tu le désires, je te donnerai la charge de préfet, et tu seras le second dans mon palais. »

Le bienheureux Alexandre lui répondit en souriant : « Je méprise ta présence, et je regarde avec horreur ton visage, parce qu'un chien vaut mieux et est plus prudent que toi. Puisque je t'ai déjà dit une fois : Ne tente pas un serviteur de Jésus-Christ, crois-moi, et ne retourne pas comme un chien à ton vomissement. Je te le répète, fais ce que tu veux faire. » A ces mots, l'empereur ordonna de jeter le saint dans le brasier. Celui-ci, étendant les bras du milieu des flammes, dit : « Dieu tout-puissant, Père de mon Seigneur Jésus-Christ, qui avez donné votre ange pour compagnon aux trois enfants de Babylone, en sorte que le feu préparé pour les réduire en cendres ne les touchât pas, mais servît plutôt à leur rafraîchissement, daignez ne pas m'abandonner : que votre miséricorde, Seigneur, m'acompagne toujours. »

Sa prière étant achevée, le feu s'éteignit; l'ardeur de l'incendie se dissipa, en sorte que, même à l'entrée de la fournaise, l'air auparavant embrasé avait repris sa fraîcheur naturelle, et l'homme de Dieu marchait sain et sauf au milieu de la fournaise, sans qu'un seul de ses cheveux eût été consumé.

Alors le préfet Cornélien venant trouver l'empereur, lui dit : « Si tu m'en crois, ô prince, fais périr cet homme par un supplice qui puisse servir d'exemple. — Et lequel ? demanda Antonin. — Il faut, repartit le préfet, le condamner à avoir publiquement la tête tranchée. — L'avis est bon, » dit l'empereur; et il ordonna d'arracher l'évêque de la fournaise et de le conduire à quelque distance, pour le décapiter. Comme donc il était emmené par les soldats, un officier de l'empereur, nommé Herculanus, s'écria à haute voix : « Que fais-tu, tyran insensé ? le Seigneur a-t-il donc tellement aveuglé tes yeux et endurci ton cœur, que tu ne puisses ni voir, ni comprendre, ni reconnaître en tout ceci le doigt de Dieu ? Tes idoles ont des yeux et ne voient point, des oreilles et n'entendent point. Toi, au contraire, qui vois et entends, pourquoi restes-tu

sourd et aveugle ? Voici qu'après avoir lassé tant de bourreaux, le serviteur de Dieu vit encore. Les verges n'ont pas paru effleurer son corps ; il n'a pas craint les chevalets ni les torches ardentes. Les ongles de fer n'ont pu lui arracher une plainte ; tes dieux, tes dieux eux-mêmes n'ont pu tenir en sa présence : leur temple s'est écroulé à sa voix. Les lions ont rampé devant lui, et les ours lui ont léché les pieds. Jeté dans la fournaise, il en est sorti plus joyeux qu'auparavant. Maintenant il va présenter sa tête à la hache, sans que l'approche du supplice trouble sa tranquillité. Et qui donc ne reconnaîtrait pour le vrai Dieu celui qui assiste ainsi ses serviteurs ? — Malheureux jeune homme, lui dit Antonin, qui te force donc à parler ainsi, toi qui t'es montré jusqu'à ce jour l'ennemi des chrétiens ? » Herculanus répliqua : « Jamais je n'ai persécuté un seul chrétien, parce que j'ai reçu parmi eux la grâce du Christ. Pendant quatorze ans que je t'ai servi, je t'accompagnais à tes temples ; mais j'y adressais secrètement ma prière au Sauveur Jésus : aussi le diable n'a pu triompher de moi. » L'empereur irrité ordonna de saisir ce jeune homme, en d'en finir au plus tôt avec Alexandre.

Les soldats qui conduisaient celui-ci le firent passer devant une fontaine qui est à deux pas de la route, et à cent trente pas au moins du prochain village. L'évêque s'y lava les mains et le visage, et recommanda son âme à Dieu. Ils arrivèrent enfin au vingtième milliaire de la voie Claudienne, où il y a une borne de marbre élevée sur un piédestal de pierres plus communes, et ils s'arrêtèrent au-dessus du chemin, en face du soleil levant, à sept pas de la route, et à soixante-quinze pas de la pierre milliaire. Là, le saint se dépouilla de sa tunique, et ne garda que son vêtement de dessous. Puis, s'étant bandé les yeux d'un mouchoir, il fit le signe de la croix, se mit à genoux, et reçut le coup de la mort. Aussitôt il se fit un tremblement de terre ; les maisons les plus voisines et les thermes furent renversés, et l'on ne vit que des ruines jusqu'au lieu où avait été la fournaise.

Pendant la nuit, j'enlevai le corps du martyr, et l'ayant déposé au lieu où nous nous étions arrêtés, j'envoyai Boniface acheter des aromates pour l'ensevelir. Puis, avec mes autres compagnons, je fis une petite fosse pour y placer le précieux dépôt. La nuit suivante, le bienheureux Alexandre m'apparut en vision et me dit : « Crisentien, ce lieu t'est réservé à toi, ainsi qu'à ton épouse et à ceux qui sont venus avec vous ; enterre mon corps auprès de la fournaise où, ayant été jeté, j'ai obtenu par mes prières de n'être point atteint des flammes. Le Seigneur secondera tes travaux en cet endroit ; personne n'y troublera ton entreprise ; et, pour récompense de cette bonne œuvre, tu vivras dans le Christ. Tiens secret le récit que tu écriras de mon martyre, afin qu'il ne tombe pas entre les mains de l'empereur et de son préfet, qui le brûleraient et vous persécuteraient ensuite vous-mêmes. » Après ces paroles, la vision disparut.

Quand, le matin, Boniface fut revenu, je lui racontai cette apparition et les ordres qui m'avaient été donnés. Ayant donc pris les aromates et embaumé le corps, je le mis au lieu indiqué par le saint, et je le couvris d'une table de marbre avec cette inscription : « Ici repose le saint et vénérable martyr Alexandre, évêque, dont la déposition se célèbre le onze des calendes d'octobre. » Je gardai aussi une copie de l'interrogatoire dressé par Cornélien et transcrit par Protais ; je la complétai après l'avoir relue, après quoi Protais l'ayant redemandée, la plaça honorablement dans sa bibliothèque.

Le quatrième jour après la déposition d'Alexandre, l'empereur livra à Cornélien le jeune homme dont il a été question plus haut, en lui disant : « Fais-le périr dans les supplices, comme tu sais, et ensevelis son corps en un lieu si caché que les chrétiens ne le puissent découvrir pour le mettre au nombre de leurs martys. » Cornélien fit donc venir des soldats ; les ayant payés d'avance, il leur recommanda un grand secret ; et, au milieu de la nuit, il leur livra le jeune homme, avec ordre de lui mettre une grosse pierre au cou et de le jeter dans le

lac. Les soldats obéirent ; mais quand le martyr eut été jeté dans l'eau, la pierre se détacha de son cou, puis il marcha jusque hors de l'eau, et se tint sur la rive. Là, après avoir regardé à droite et à gauche, il fit cette prière : « Mon Seigneur Jésus-Christ, recevez mon âme, et accomplissez en moi vos promesses. Vous savez, Fils du Dieu vivant, que jamais je n'ai abandonné votre service. J'entrais, il est vrai, avec Antonin dans les temples ; mais c'était toujours vous que j'y priais en secret. Seigneur Jésus-Christ, fils de Dieu, ne permettez pas que je sois séparé de votre serviteur Alexandre. » Une voix du ciel se fit alors entendre, qui disait : « Ne crains rien, mon fils, car je t'aime. Viens à moi ; mes anges te recevront et t'introduiront dans le repos éternel du paradis. » Après ces paroles, le martyr expira.

Les soldats cependant, ayant vu ce qui s'était passé, vinrent en faire le récit à Cornélien. Or, celui-ci, le septième jour après la déposition d'Alexandre, vint au tombeau, et branla la tête de colère, en y lisant écrit le nom du martyr. Il voulut briser le marbre qui portait cette inscription ; mais à peine eut-il étendu la main, qu'elle sécha, et, renversé par terre, il commença à sentir de grandes douleurs. Ses servitevrs s'enfuient ; son épouse éplorée accourt au lieu où il gisait étendu ; elle le presse de questions auxquelles il ne peut répondre ; car il était sans connaissance. Alors elle le fit placer dans son char et ramener au prétoire de Fuscus, où, souffrant toujours davantage, il s'écria, au milieu de la nuit : « Alexandre, tu me brûles ; je t'en prie, viens à mon secours. » On le rapporta au tombeau du saint évêque ; il étendit dessus sa main desséchée, qui fut guérie aussitôt ; après quoi il s'endormit jusqu'au matin. A son réveil, il raconta tout ce qui lui était arrivé, et retourna au prétoire de Fuscus. Puis ayant fait venir Protais et sa fille, il leur raconta ce qui s'était passé à l'occasion de ces saints martyrs, et ce qu'il avait souffert à leur sujet. Et Protais écrivit sous sa dictée tout le récit de cette affaire.

Peu de temps après, et sous le règne du même empereur, un homme juste et craignant Dieu, dont les aumônes et les autres bonnes œuvres étaient nombreuses, vint me trouver et me dit : « Pendant que je dormais, vers le troisième chant du coq, un homme tout brillant de lumière, paraissant devant moi, m'a réveillé et m'a dit : « Lève-toi, va au pied de la montagne et tu trouveras le corps du saint jeune homme Herculanus, recueille-le pour l'ensevelir dans ton cimetière, et tu recevras la vie pour récompense de cette bonne œuvre. » Je me suis donc levé et je suis allé aux fontaines Créciennes ; j'ai chargé le corps sur un traîneau, et après, l'ensevelissant dans deux linceuls, je l'ai déposé dans mon tombeau creusé dans le roc, au bord du lac. C'était le six des calendes d'octobre.

Or, après la mort de l'empereur Antonin, le préfet Cornélien donna le prétoire de Fuscus pour dot de sa fille à Protais. Celui-ci ayant appris qu'il y avait eu autrefois des bains publics au lieu nommé Vicus-Baccanensis, les fit réparer dans leur premier état, à ses propres frais. Et le Christ ayant bien disposé l'esprit de Protais en ma faveur, je lui demandai de vouloir bien faire bâtir une église sur les tombeaux de ces saints martyrs. Protais mit à ma disposition quatre ouvriers choisis et douze pièces de marbre. Ces ouvriers élevèrent toute la bâtisse au-dessus des tombeaux, et les mêmes en achevèrent la voûte et le toit. En outre, je lui demandai la permission de faire un cimetière ; il m'accorda trois cents pieds tout autour. L'ouvrage étant achevé, le peuple fidèle se réunit, et l'on en célébra la dédicace, sous l'empire souverain de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui, étant Dieu, vit et règne dans tous les siècles des siècles. Amen.

XIX.

LES ACTES DES SAINTS NICANDRE, MARCIEN, DARIA ET PASICRATE.

(L'an de Jésus-Christ 173.)

Ces Actes sont empruntés au recueil des Bollandistes.

Les saints martyrs Nicandre et Marcien entrèrent à leur tour dans la lice contre le diable, et, revêtus de la cuirasse de la foi, ils conservèrent intacte leur fidélité au Christ. qui les avait enrôlés. Ils avaient suivi dans le monde la carrière des armes ; mais ils renoncèrent aux honneurs et aux avantages du siècle, pour se donner tout entiers à la grâce divine, qui les appelait à la perfection. Aussitôt après cette démarche, ils furent accusés comme coupables d'impiété. Le président Maxime, chargé de poursuivre cette sorte de crime, les fit comparaître devant lui, et leur dit : « Nicandre et Marcien, vous n'ignorez pas les ordres des empereurs, qui vous ordonnent de sacrifier aux dieux ; approchez donc, et sacrifiez. » Nicandre dit : « C'est à ceux qui veulent honorer vos dieux, que ces ordres s'adressent ; pour nous, nous sommes chrétiens, et nous ne reconnaissons point de semblables lois. » Le président Maxime dit : « Mais l'argent accordé à vos charges, pourquoi refusez-vous de le recevoir ? » Nicandre répondit : « L'argent des impies est une souillure pour des hommes qui font profession d'honorer le vrai Dieu. » Maxime dit : « Nicandre, offre de l'encens aux dieux. » Et Nicandre répondit : « Comment un chrétien pourrait-il honorer des pierres et du bois, quand il y a un Dieu immortel, créateur de toutes choses ? C'est lui que je sers, c'est lui qui me sauvera, ainsi que tous ceux qui croient en lui. »

Cependant l'épouse de Nicandre fortifiait et encourageait le saint martyr : « Seigneur, lui disait-elle, n'offre pas de l'encens, et ne renie pas le Christ. Lève les yeux au ciel, et tu y verras Celui à qui tu gardes ta foi ; car il est ton protecteur. »

Le président Maxime dit à cette femme : « Méchante créature, pourquoi désires-tu la mort de ton mari ? » Elle répondit : « Pour qu'il vive avec Dieu, et ne connaisse pas la mort. — Ce n'est point là le vrai motif, reprit Maxime ; tu voudrais un autre mari, et c'est pour cela que tu cherches à te débarrasser de celui-ci. » Elle dit : « Puisque tu me soupçonnes d'un pareil désir, fais-moi mourir pour le Christ avant mon mari, si toutefois tu as l'ordre de contraindre aussi les femmes à sacrifier. » Le président répondit : « Mes ordres ne vont point jusque-là, et je ne ferai point ce que tu me demandes ; cependant tu iras en prison. »

On l'emmena donc ; puis le président dit à Nicandre : « Ne te laisse pas séduire par les paroles de ta femme ni de tout autre ; il y va pour toi de la vie ; mais si tu le veux, prends trois jours d'examen et vois ce que tu préfères, ou la vie ou la mort. » Nicandre répondit : « Ces jours d'examen, je les ai pris, et j'ai conclu que mieux fallait choisir la vie. — Grâces à Dieu ! dit aussitôt le président, en élevant la voix. — Oui, grâces à Dieu ! » dit en même temps Nicandre. Mais le président croyait que le saint martyr parlait de la vie présente, et il faisait part de son idée à Leucon, son conseiller. Nicandre, au contraire, saisi de l'Esprit-Saint, glorifiait le Seigneur ; il demandait à Dieu à haute voix de le délivrer de cette épreuve et de le sauver par sa grâce. Le président qui l'entendit, lui demanda alors : » Pourquoi ce changement ? Tout à l'heure tu voulais vivre, et maintenant tu veux mourir ? » Nicandre répondit : « Oui, j'ai préféré vivre, mais de l'éternelle vie, et non de la vie éphémère de ce siècle ; et c'est pour cela que j'ai abandonné mon corps à ta puissance ; fais-en ce que tu voudras ; car, pour moi, je suis chrétien. » Alors le président

s'adressa à Marcien : « Et toi, Marcien, que dis-tu ? » Marcien reprit : « Ma réponse est la même que celle de Nicandre, mon frère d'armes. » Et le président dit : « Vous serez donc tous deux jetés en prison pour y subir l'expiation de votre impiété. »

Cependant, au bout de vingt jours passés dans les cachots, ils furent de nouveau amenés devant le président, qui leur dit : « Nicandre et Marcien, je vous ai laissé un temps asssez long pour vous décider à obéir enfin aux ordres de l'empereur. » Marcien répondit : « Tes longs discours ne nous feront point abandonner notre foi ni renier notre Dieu ; car il se tient à côté de nous ; nous le voyons et nous savons où il nous appelle. Ne nous retiens donc pas plus longtemps ; c'est aujourd'hui que notre foi dans le Christ va recevoir sa dernière perfection. Hâte-toi de nous laisser partir, afin que nous voyions le Crucifié que vous blasphémez, et que nous adorons. » Nicandre, à son tour, dit à Maxime : « Nous t'en prions par ton salut, par le salut des empereurs, ne tarde pas plus longtemps à nous laisser partir, et ne pense pas que ce soit la crainte des tourments qui nous dicte cette prière ; nous avons hâte de posséder enfin les biens que nous promet notre foi. » Le président Maxime reprit : « Ce n'est point à moi que vous refusez d'obéir ; car ce n'est pas moi qui vous poursuis, c'est l'ordre de l'empereur ; mes mains seront donc pures de votre sang. Si vous savez qu'il est avantageux pour vous de quitter cette terre, je m'en réjouis avec vous, et que vos désirs soient remplis. » Aussitôt il ordonna qu'on les fît mourir. Les saints martyrs de Dieu répondirent d'une commune voix : « O généreux Maxime, que la paix soit avec toi ! » En même temps ils partirent pour le supplice, pleins de joie et bénissant le Seigneur.

La femme de Nicandre, la bienheureuse Daria, accompagnait son mari, et avec elle le frère du saint martyr, Pasicrate, Papion, qui portait dans ses bras le fils de Nicandre, et félicitait le père de son bonheur. Marcien, au

contraire, avait à lutter contre les sollicitations de ses parents, de sa femme surtout qui, le tenant étroitement embrassé, accablait le martyr de tendres reproches, et lui disait : « Était-ce donc là, ô Marcien, ce que tu me disais dans la prison ? Ne crains point, me répétais-tu ; ne pleure point sur moi. Ah ! seigneur, laisse-toi attendrir sur mes malheurs ; regarde ce jeune enfant, ton fils chéri. Arrête tes pas et détourne-toi ; cesse de nous dédaigner. Pourquoi cet empressement ? Où cours-tu ? Qui excite contre nous ta haine ? On t'entraîne comme la brebis pour le sacrifice. »

A ces mots Marcien se détourne, et arrêtant sur elle ses regards : « Malheureuse, que l'esprit méchant a saisie, jusqu'à quand Satan obsèdera-t-il ton âme ? Éloigne-toi de moi ; laisse-moi offrir à Dieu le sacrifice de mon martyre. » Alors un chrétien nommé Zotique saisissant la main de Marcien, lui dit : « Prends courage, mon seigneur et mon frère, tu as soutenu un glorieux combat. D'où nous vient, à nous faibles mortels, une foi si généreuse ? Rappelle-toi les promesses que Dieu nous a faites et qu'il accomplit en ce moment. Oui, chrétiens, avec la perfection que vous donne votre sacrifice, vous êtes vraiment bien heureux. Et comme la femme du martyr se lamentait et pleurait, et qu'elle cherchait à l'entraîner à elle, en le tirant par derrière, Marcien dit à Zotique : « Retiens ma femme, » et Zotique, alors, quittant le martyr, arrêta les élans de cette épouse désolée.

Quand les martyrs furent arrivés au lieu du supplice. Marcien, jetant un regard sur la foule, et apercevant Zotique, l'appela et lui demanda de lui ramener sa femme. Elle vint aussitôt. Marcien, après l'avoir embrassée, lui dit : « Au nom du Seigneur, éloigne-toi ; tu ne pourrais supporter la vue du martyre de ton mari ; car un esprit méchant domine tes pensées.» Puis il prit son enfant dans ses bras, lui donna un baiser, et levant les yeux au ciel, il dit : « Seigneur

Dieu tout-puissant, prenez soin de ce tendre enfant. » Aussitôt les martyrs, après s'être embrassés et donné mutuellement le baiser fraternel, se séparèrent l'un de l'autre pour recevoir le coup qui allait consommer leur sacrifice. A ce moment Marcien, promenant les yeux autour de lui, et voyant la femme de Nicandre qui ne pouvait, à cause de la foule, approcher de son mari, lui tendit la main et la fit avancer. Nicandre, en la voyant, lui dit : « Dieu soit avec toi. » Elle, de son côté, se tenant auprès de lui, lui disait : « Seigneur, prends courage ; montre au monde un glorieux combat. Pendant dix ans j'ai vécu loin de toi, et jour et nuit je demandais à Dieu de te revoir encore et de mourir. Aujourd'hui je te vois, et je suis heureuse ; je te vois aller à la vie éternelle. Oui, maintenant je parlerai avec un légitime orgueil, et je me glorifierai ; je suis l'épouse d'un martyr. Courage donc, seigneur ; offre à Dieu ton sacrifice pour qu'il daigne m'arracher à la mort éternelle. » Cependant un soldat, après avoir mis le voile sur les yeux des bienheureux, termina par un coup d'épée leur glorieux martyre.

Ces saint martyrs de Dieu, Nicandre et Marcien, ont souffert le huit du mois de juin, sous le règne de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soit la gloire dans les siècles des siècles. Amen.

XX.

LETTRE DES ÉGLISES DE VIENNE ET DE LYON, SUR LE MARTYRE DE L'ÉVÊQUE SAINT POTHIN ET PLUSIEURS AUTRES.

(L'an de Jésus-Christ 177.)

Ce magnifique document nous a été conservé par Eusèbe, au cinquième livre de son Histoire ecclésiastique.

Les serviteurs du Christ qui demeurent à Vienne et à Lyon, dans la Gaule, à leurs frères d'Asie et de Phrygie, qui ont la même foi, et qui espèrent au même Rédempteur. la paix, la grâce et la gloire leur soient données par la miséricorde de Dieu le Père, et l'entremise de Jésus-Christ notre Seigneur.

Nos paroles ne pourront jamais exprimer, ni notre plume dépeindre tous les maux que l'aveugle fureur des gentils leur a inspirés contre les saints, ni tout ce que leur cruelle animosité a fait endurer aux bienheureux martyrs. Notre ennemi commun a ramassé toutes ses forces contre nous; mais ayant formé le dessein de notre perte, il y a travaillé peu à peu, et il a commencé d'abord à nous faire sentir quelques marques de sa haine. Il n'a rien oublié de tout ce que les noirs artifices lui ont su fournir de moyens pour perdre les serviteurs de Dieu ; il n'y a ni affronts, ni injures, ni tourments que sa malignité ne lui ait fait employer contre eux. Il a accoutumé insensiblement ses ministres à les haïr, et leurs mauvais traitements ont été comme les préludes des excès auxquels ils se sont portés. Non-seulement on chassait les fidèles des maisons, des bains, de la place publique ; mais on ne souffrait pas même qu'aucun d'eux parût quelque part.

Mais la grâce de Dieu a combattu pour nous, et le démon a été honteusement vaincu. Cette grâce toute-puissante ayant mis les plus faibles hors de l'attaque, et à l'abri du péril, elle n'a exposé que les plus braves aux traits de l'ennemi. Ceux-ci, comme autant de fermes colonnes, sont demeurés inébranlables à toutes ces secousses ; et opposant leurs corps à l'impétuosité des coups de leurs adversaires, ils ont eux seuls soutenu vaillamment tout l'effort du combat. S'étant donc avancés vers cet implacable ennemi, et l'ayant joint de près, ils se sont vus d'abord couverts de toutes sortes d'opprobres ; mais foulant aux pieds tout ce qui semble le plus pénible à la nature, et le plus formidable à la pensée, ils n'ont eu en vue que la gloire que le Christ leur offrait ; ils ont marché vers elle, montrant aux hommes par leur exemple à ne point craindre les maux de cette vie, qui n'ont aucune proportion avec le bonheur de l'autre. Ils ont donc essuyé avec une constance admirable les clameurs d'un peuple furieux, ses emportements, sa férocité ; ils ont souffert d'être frappés, traînés sur le pavé, dépouillés de tous leurs biens, accablés sous des monceaux de pierres, jetés dans des prisons obscures ; en un mot, ils ont éprouvé tout ce qu'une populace brutale et livrée à l'esprit de haine aurait pu entreprendre contre les ennemis les plus conjurés à sa ruine.

Mais pour observer quelque ordre dans cette relation, vous saurez, nos très-chers frères, que ces serviteurs de Dieu, après avoir passé par ces diverses épreuves, furent enfin conduits dans la place publique par un tribun et par les magistrats de la ville ; et là, ayant été interrogés en la présence d'une foule de peuple, et, sur leur confession, jugés coupables, on les fit entrer en prison jusqu'à l'arrivée du président envoyé par l'empereur. Quelques jours après, ce président étant venu à Lyon, on les amena devant lui ; mais ce juge passionné les traita d'abord avec tant de dureté, que Vettius Epagathus, qui se trouva présent, ne put s'empêcher d'en témoigner de l'indignation. Il était chrétien, et brûlait d'un ardent amour

pour Dieu et d'une charité toute sainte pour le prochain. Ses mœurs, au reste, étaient si pures, et sa vie si austère, que, quoique dans un âge peu avancé, on le comparait au saint vieillard Zacharie ; car il marchait dans toutes les voies du Seigneur, et accomplissait ses préceptes, sans donner le moindre sujet de plainte à personne ; toujours prêt à servir Dieu, l'Église et le prochain ; toujours animé du zèle de la gloire de son Maître ; toujours rempli de ferveur pour le salut de ses frères. Étant donc tel que nous venons de le représenter, il ne put souffrir l'inique procédure du gouverneur ; mais, se laissant aller aux mouvements d'une juste colère, il demanda qu'il lui fût permis de dire un mot pour défendre l'innocence de ses frères, s'offrant à montrer que l'accusation d'impiété et d'irréligion dont on les chargeait n'était qu'une pure calomnie. Mais il s'éleva à l'instant contre lui mille voix confuses aux environs du tribunal (car il était fort connu dans la ville), et le juge, piqué d'ailleurs de la demande toute raisonnable qu'il lui avait faite, de pouvoir parler en faveur des accusés, lui ayant demandé à son tour s'il était chrétien, il le confessa hautement, et à l'heure même il fut mis avec les martyrs, le juge lui ayant donné par raillerie le nom glorieux d'avocat des chrétiens, et faisant sans y penser son éloge en un seul mot. Mais Vettius Épagathus avait lui-même le Saint-Esprit pour avocat, qui le protégeait et le remplissait avec bien plus d'abondance encore que Zacharie : puisqu'il lui inspira de se présenter à une mort certaine pour la défense de ses frères ; en quoi il se montra véritablement le propre frère du Christ et le parfait imitateur de l'Agneau, qu'il suit maintenant partout dans le ciel.

Cet exemple anima les autres chrétiens qui firent gloire de se faire connaître et de se distinguer des païens, parmi lesquels ils étaient demeurés jusque alors confondus. Il y en eut plusieurs qui, s'étant depuis longtemps disposés à tout événement, se montrèrent prêts à mourir, et se mettant à la

tête des fidèles, prononcèrent, avec une joie qui éclatait sur leur visage et dans le son de leur voix, la confession des martyrs. Mais il y en eut d'autres, qui, pour ne pas s'être exercés à ce combat, et pour y être venus sans s'être revêtus de force, ou du moins sans s'être consultés sur leur faiblesse, en donnèrent de tristes marques. Il s'en trouva environ dix qui, par leur déplorable chute, nous causèrent une vive douleur et firent couler des pleurs parmi la joie que nous ressentions d'avoir confessé Jésus-Christ. L'affliction fut générale, et elle passa jusqu'à ceux qui, n'ayant pas encore été découverts, se tenaient près des martyrs pour les fortifier, et qui ne les quittaient pas de vue, quoiqu'ils s'exposassent par là à un très-grand danger.

Saisis d'une crainte mortelle, nous demeurions dans une cruelle incertitude touchant l'événement qu'aurait cette affaire : non que les tourments ni la mort nous fissent peur; mais n'osant envisager l'avenir qu'avec tremblement, nous appréhendions toujours que quelqu'un des nôtres ne vînt à succomber sous nos yeux. Il est vrai que le nombre de ceux qui étaient tombés fut bientôt heureusement compensé par l'arrivée des fidèles les plus considérables, que l'on arrêtait chaque jour; en sorte que les premiers de l'une et de l'autre Église, et qui par leur zèle et leurs travaux les avaient fondées, furent tous mis en prison. Il y eut aussi de nos esclaves qui, quoique païens, furent arrêtés, le gouverneur ayant donné des ordres très-précis de ne laisser échapper aucun de nous ni des nôtres. Mais ces âmes basses et serviles, ces perfides serviteurs, ou effrayés par la vue des supplices qu'ils voyaient souffrir à leurs maîtres, ou poussés par le démon, cet esprit de mensonge, ou incités par les soldats, gens peu religieux, renouvelèrent contre nous les anciennes et affreuses calomnies dont les païens ont si souvent noirci notre réputation et l'innocence de l'Église. Ils nous reprochèrent ces repas sanglants de Thyeste et ces embrassements incestueux d'Œdipe, et d'autres forfaits, auxquels nous n'osons penser, et que

nous osons encore moins écrire, ni croire qu'il se puisse trouver un seul homme qui les ose commettre.

Cependant, à peine ces fausses accusations eurent-elles été répandues parmi le peuple, que les esprits se déchaînèrent contre nous avec tant de furie, que si jusque alors ils s'était rencontré quelqu'un qui par quelque liaison de sang ou d'amitié se fût montré modéré en notre endroit, cette déposition forcée de crimes imaginaires l'aliénait aussitôt, et le rendait notre plus cruel ennemi. On voyait s'accomplir alors cette prédiction du Seigneur : « Il viendra un temps qu'on croira faire un acte de religion en vous faisant mourir. » Et en effet, les saints martyrs eurent à souffrir des tourments si horribles, que le démon se promettait sans doute que leur constance pourrait enfin être vaincue, ou leur foi ébranlée.

Mais la fureur du président et l'animosité du peuple et des soldats s'attacha particulièrement à la personne de Sanctus, natif de Vienne, et diacre de l'Église de Lyon. Maturus n'y fut pas moins exposé, non plus qu'Attale de Pergame. Celui-là n'était encore que néophyte ; mais il montra une générosité digne d'un ancien athlète du Christ, et celui-ci fut toujours un appui et une ferme colonne de notre Église. Enfin la considération du sexe, respectable aux nations les plus barbares, ne put garantir Blandine ; mais le Christ voulut faire voir en la personne de cette femme, que ce qui paraît vil aux yeux des hommes, mérite souvent que Dieu l'honore lui-même, parce qu'il y voit une charité ardente et solide, qui, se souciant peu d'éclater au dehors par une vaine apparence, se réserve toute pour quelque action héroïque.

Nous étions saisis d'appréhension pour elle ; et surtout sa maîtresse, qui combattait elle-même vaillamment parmi les autres martyrs, ne pouvait dissimuler la crainte où elle était que la complexion délicate de son esclave venant à succomber sous la violence des tourments, elle ne

manquât de force pour confesser Jésus-Christ. Mais le grand cœur de Blandine soutint de telle sorte la faiblesse de son corps, que les bourreaux, qui depuis le matin jusqu'au soir se relayant sans cesse, avaient épuisé sur elle tout ce que leur cruauté leur avait suggéré de supplices différents, se virent contraints de se rendre, et, se confessant vaincus par une jeune fille, d'avouer qu'ils ne pouvaient concevoir comment l'âme pouvait encore demeurer dans un corps si déchiré et percé de toutes parts, un seul des tourments qu'elle eut à subir étant plus que suffisant pour la faire sortir par tant d'ouvertures. Mais cette admirable esclave, ainsi qu'un invincible athlète, reprenait de nouvelles forces, lorsqu'on changeait de supplices ; elle trouvait dans la confession du nom de Jésus-Christ une vertu secrète qui la rendait presque insensible à la douleur ; elle cessait de souffrir, toutes les fois qu'elle prononçait ces paroles : « Je suis chrétienne ; il ne se passe rien de criminel parmi nous. »

D'un autre côté, Sanctus soutenait avec un courage au-dessus de la nature tout ce que la cruauté la plus raffinée des hommes lui faisait endurer ; et quoique ces impies espérassent à tout moment que la violence de tant de maux lui arracherait enfin quelque parole illicite ou peu religieuse, il trompa si bien leur attente, qu'ils ne purent savoir de lui ni son nom, ni de quelle province il était, ni le lieu de sa naissance, ni s'il était libre ou esclave ; mais ne répondant à leur interrogatoire que ces mots en langue romaine : « Je suis chrétien, » il comprenait dans cette seule parole son nom, son pays, sa race, sa condition, et généralement tout ce qu'il était. Ce silence ne servit qu'à rendre la fureur du président et de ses ministres encore plus opiniâtre ; jusque-là qu'après avoir employé en vain contre cet invincible martyr tous les tourments dont ils purent s'aviser, ils eurent enfin recours à des lames de cuivre ardentes, qu'ils appliquèrent aux parties de son corps les plus délicates et les plus sensibles.

Le feu fit son effet; mais le martyr, immobile dans sa foi, ne le fut pas moins dans la situation où il tint son corps. Jésus-Christ, versant alors sur ses membres brûlés cette eau vive dont il est la source, en tempérait l'ardeur mortelle. Enfin ce n'était plus un corps humain, ce n'était qu'un amas confus de chairs percées, déchirées, sanglantes, à demi consumées. A peine y pouvait-on apercevoir quelque figure ; tous les membres en étaient ou rétrécis ou mutilés, ou n'occupaient plus leur place naturelle; mais ce corps, tout défiguré qu'il était, ne laissait pas d'avoir le Christ pour âme, le Christ qui souffrait en lui, et qui opérait en lui des merveilles dignes de sa toute-puissance. Il se servait de ces restes informes de la cruauté d'un tyran pour confondre l'ennemi, pour le vaincre et pour détruire son pouvoir. Il s'en servait pour apprendre aux fidèles que la charité du Père doit bannir toute crainte, et que la vue de la gloire du Fils doit enlever tout sentiment de douleur. Car ces monstres altérés de sang ayant repris le saint martyr pour le tourmenter de nouveau, ils s'imaginèrent que s'ils remettaient le fer et le feu dans ses plaies, dont l'inflammation était portée au plus haut degré, sa constance serait enfin vaincue par un tourment si effroyable; puisqu'en cet état à peine peut-on souffrir le plus léger contact de la main la plus douce et la plus légère ; ou que, rendant enfin l'esprit parmi de si horribles souffrances, il jetterait l'épouvante dans l'âme des autres. Mais rien n'arriva de ce qu'ils prétendaient; car, contre l'attente de chacun, son corps parfaitement rétabli se trouva prêt à endurer de nouveaux supplices; en sorte que cette seconde épreuve fut moins une nouvelle torture qu'un appareil et un remède à ses premières blessures.

Biblis était du nombre de ceux qui avaient renoncé Jésus-Christ. Le démon la comptait parmi ses captifs, mais il voulait encore l'obliger à joindre le blasphème à l'infidélité. Il la conduisit donc au lieu où l'on tourmentait les martyrs ; et ayant déjà éprouvé sa faiblesse, il espérait lui faire dire tout

ce qu'il voudrait au désavantage des chrétiens. Mais elle revint à elle dès qu'elle eut jeté les yeux sur les divers supplices, qui lui remirent dans la pensée ceux de l'enfer. Et comme sortant d'un profond assoupissement, elle s'écria : « Méchants que vous êtes, comment osez-vous accuser les chrétiens de manger de la chair d'enfant, eux à qui il n'est pas permis de toucher au sang des bêtes? » S'étant ainsi de ce moment confessée chrétienne, elle fut aussitôt réunie aux martyrs.

Ces divers tourments ayant été employés sans effet, et le Christ, par la force de sa grâce, en ayant émoussé toute la pointe, et rendu la constance des martyrs victorieuse, le démon en inventa un des plus cruels. Il fit en sorte qu'on les jetât dans une prison incommode et obscure, et là qu'on apportât une machine de bois, dans laquelle on mettait leurs pieds qu'on écartait avec violence jusqu'au cinquième trou de la machine, où on les arrêtait avec une corde. Et en cet état, le plus horrible qu'on se puisse imaginer, les bourreaux, animés par le souffle du démon et crevant de dépit de s'être vus si souvent vaincus par des gens à demi morts, ramassaient contre eux tout ce que l'art de tourmenter les hommes leur avait appris. Ce dernier effort fut si terrible, que plusieurs en moururent, Dieu le permettant ainsi pour sa gloire. Pour les autres, ils n'attendaient de moment en moment que la mort; car les supplices qu'ils avaient éprouvés avaient été si violents, qu'on ne croyait pas qu'ils y dussent survivre, quand même on eût pris soin de leurs plaies. Cependant, quoique abandonnés des hommes, ils ne le furent pas de Dieu, qu'ils venaient de confesser. Il veillait à leur conservation, et il rendit la santé à leur corps, en même temps qu'il accroissait la force et la vigueur de leur âme. Leurs paroles mêmes et leur exemple consolaient et fortifiaient tout ensemble ceux qui étaient avec eux. Mais les nouveaux confesseurs qu'on avait arrêtés depuis peu, et dont le corps n'était pas encore accoutumé à tant de fatigues, périrent tous dans la prison en très-peu de temps.

Cependant le bienheureux Pothin, qui gouvernait alors l'Église de Lyon, et qui à l'âge de près de cent ans, et dans un corps cassé de vieillesse, faisait paraître les sentiments d'une âme jeune et vigoureuse, était porté par des soldats, et conduit au pied du tribunal. La vue prochaine du martyre faisait luire sur son visage l'expression d'une joie vive. Ses membres, exténués par ce grand nombre d'années et par les efforts d'une maladie, ne retenaient plus son âme que pour faire triompher Jésus-Christ par elle. Le peuple et les magistrats le suivaient, le couvrant d'opprobres, comme s'il eût été lui-même le Christ, pour qui ils ont tant d'horreur. Le saint vieillard rendit alors un illustre témoignage à la divinité de son Maître, car le président lui ayant demandé quel était le Dieu des chrétiens, il lui répondit : « Tu pourras le connaître, si tu t'en rends digne. » Mais à peine avait-il achevé de parler, que le peuple se jeta sur lui avec toute l'impétuosité des animaux les plus féroces. Ceux qui se trouvaient le plus près l'attaquaient à coups de poing et de pied, sans aucun respect pour son âge ; et ceux qui en étaient éloignés saisissaient tout ce qui tombait sous leurs mains, et le lançaient contre lui ; les uns et les autres croyant commettre un crime s'ils eussent gardé quelque modération en cette rencontre, et se faisant au contraire un mérite auprès de leurs dieux d'un emportement si opposé à la raison et à la nature. Enfin le saint évêque, presque expirant, fut jeté dans une prison, où il rendit son âme deux jours après.

Mais il arriva, par une singulière disposition de la Providence et par la miséricorde infinie de Jésus-Christ, que ceux qui avaient renoncé d'abord à la foi lorsqu'on les avait arrêtés, furent confondus avec les martyrs, et jetés indifféremment dans les prisons. Ce fut en vain qu'ils allé-guèrent leur changement ; l'apostasie leur fut inutile ; elle ne servit même qu'à les rendre plus infâmes. Car ceux qui avaient toujours persisté dans la généreuse confession du christianisme

ne furent traités que comme chrétiens, sans qu'on leur imputât d'autre crime ; au lieu que ces lâches déserteurs furent traités comme des homicides et des scélérats, et avec une rigueur beaucoup plus grande. Outre que la joie que les premiers goûtaient d'avoir confessé Jésus-Christ, l'amour tendre qu'ils sentaient se redoubler pour lui dans leur cœur, et l'espoir de la récompense, rendaient leurs chaînes légères, et adoucissaient leurs peines, pendant que les autres éprouvaient les remords cuisants d'une conscience troublée et criminelle. On voyait briller sur le visage des martyrs l'allégresse jointe à une douce gravité, et une majesté pleine de grâces. Ils paraissaient ornés de leurs liens, comme une épouse est parée de ses bracelets et des franges d'or qui bordent sa robe ; et ils répandaient autour d'eux l'odeur toute céleste de Jésus-Christ, mais si agréable et si douce, que plusieurs crurent que les parfums les plus exquis de l'Asie s'exhalaient de leurs sacrés corps. Les autres au contraire avaient une contenance embarrassée et une démarche chancelante ; l'œil morne, la tête penchée, le visage d'un rouge obscur que la confusion y répandait ; défaits, hideux, et traînant des habits pleins d'ordures, servant d'objet aux sanglantes railleries des païens, qui leur reprochaient leur lâcheté ; en un mot, après avoir perdu le beau nom de chrétiens, ils ne passaient plus que pour des meurtriers, dont le nom infâme leur restait pour l'unique récompense de leur désertion. Ce spectacle, digne d'horreur tout ensemble et de pitié, ne contribua pas peu à affermir les autres dans la foi ; et si quelque chrétien venait à être pris, il n'attendait pas pour confesser qu'on l'y forçât, dans la crainte que le démon ne se servît de ce délai pour lui inspirer quelque pensée qui pût tant soit peu ébranler sa fermeté.

Quelques jours s'étant écoulés, on songea à terminer le martyre de nos saints confesseurs par divers genres de mort : la Providence le permettant ainsi, afin qu'ils pussent offrir à Dieu une couronne variée de toutes sortes de fleurs, et que

le mélange des couleurs la lui rendît agréable. D'ailleurs, il était juste que ces vaillants athlètes qui avaient soutenu divers combats, et qui avaient remporté plus d'une victoire, fussent ceints enfin de la couronne immortelle. On destina donc Maturus, Sanctus, Blandine et Attale pour l'amphithéâtre, et l'on choisit en leur considération un jour extraordinaire, pour donner un spectacle public de l'inhumanité païenne. Sanctus et Maturus repassèrent tout de nouveau par les tourments qu'ils avaient déjà essuyés, comme s'ils n'eussent encore rien souffert ; ou plutôt comme d'invincibles tenants. qui, après avoir terrassé leur ennemi, ne combattent plus que pour la gloire.

Ils virent d'abord couler leur sang par mille cicatrices à demi fermées, qui se rouvrirent sous la violence des fouets, par les morsures des bêtes, et par tous les autres supplices qu'un peuple furieux inventait sur l'heure, et qui étaient aussitôt exécutés par les bourreaux, attentifs aux moindres signes des spectateurs. Enfin le peuple demanda qu'on plaçât les martyrs sur la chaise de fer rougie au feu. Les membres rôtis des soldats du Christ exhalaient dans tout l'amphithéâtre une odeur qui eût été insupportable à tout autre qu'à un peuple cruel qui en faisait ses délices. Mais sa fureur ne fut pas encore satisfaite, et la constance des martyrs ne fit que l'enflammer davantage. Cependant toute cette rage ne put jamais tirer de la bouche de Sanctus d'autre parole que celle qu'il n'avait cessé de proférer dès le commencement de son martyre; il le consomma enfin par un coup d'épée qu'il reçut dans la gorge. Maturus finit le sien de la même manière, et tous deux occupèrent durant un jour entier l'attention d'un nombre infini de personnes, fournissant eux seuls un spectacle que plusieurs paires de gladiateurs avaient accoutumé de remplir.

Quant à Blandine, ayant été attachée à un poteau, elle fut exposée aux bêtes. Les compagnons de son combat reprirent de nouvelles forces et se sentirent remplis d'une

joie surnaturelle, en la voyant attachée à peu près de la même manière que Jésus-Christ le fut à la croix. Ils tirèrent un heureux présage pour la victoire de ce que, sous la figure de leur sœur, il leur semblait apercevoir Celui qui avait été crucifié pour eux ; et ils marchèrent à la mort, persuadés que quiconque meurt pour la gloire de Jésus-Christ reçoit une vie nouvelle dans le sein même du Dieu vivant. Cependant les bêtes n'ayant osé la toucher, elle fut détachée et reconduite en prison, pour être ramenée plus tard au combat, et pour achever d'abattre entièrement l'ennemi déjà vaincu tant de fois.

Sur ces entrefaites, le peuple avec de grands cris demandait Attale, et voulait qu'on le livrât sur-le-champ au supplice. C'était, comme nous l'avons dit, un personnage considérable par sa naissance et par son mérite. Il entra hardiment sur le champ de bataille, prêt à combattre, le témoignage de sa conscience lui faisant espérer de vaincre ; car il avait passé toute sa vie dans une observation très-exacte de la loi chrétienne, et il avait toujours été parmi nous le témoin de la vérité. On lui fit faire le tour de l'amphithéâtre, ayant devant lui un écriteau sur lequel on lisait ces paroles en langue latine : *Attale chrétien.* Le peuple s'échauffait de plus en plus, et ne cessait de demander sa mort ; mais le président, ayant appris qu'il était citoyen romain, le renvoya en prison avec plusieurs autres martyrs. Cependant il écrivit à César pour savoir de lui de quelle manière il devait en user envers tant de personnes qu'il avait fait arrêter.

Mais ce retard ne fut pas inutile ; car pendant que le gouverneur attendait les ordres de l'empereur, le Christ faisait luire dans la prison un rayon de sa miséricorde. Plusieurs membres morts furent ranimés par le secours de ceux qui étaient vivants, et ceux qui étaient demeurés fidèles obtinrent grâce pour leurs frères qui étaient malheureusement tombés dans l'infidélité. L'Église, qui est vierge et

mère, fut comblée de joie en voyant ses enfants infortunés dont elle pleurait le funeste trépas. Cette résurrection miraculeuse fut l'effet de la charité de ces illustres martyrs, qui les firent rentrer dans le sein maternel, où ils furent conçus de nouveau, reprirent des organes et des traits, et ayant renouvelé la chaleur vitale, apprirent enfin à confesser la foi. Étant donc rappelés à la vie, et ayant renouvelé leurs forces par la bonté de Dieu, qui, loin de vouloir la mort du pécheur, fait toutes les avances pour l'exciter au repentir, ils se présentèrent une seconde fois pour être interrogés par le gouverneur ; car il avait reçu de l'empereur un rescrit qui portait que ceux qui confesseraient fussent exécutés sans délai ; mais que l'on renvoyât absous ceux qui renonceraient.

Un jour donc où l'on tient à Lyon un marché solennel durant lequel on donne toute sorte de spectacles au peuple, ce qui y attire du monde de toutes les provinces voisines, le gouverneur séant sur son tribunal se fit amener les bienheureux martyrs, les faisant repasser comme en revue devant le peuple. Il leur fit subir un nouvel interrogatoire ; et les ayant, sur leur confession, condamnés à morts, ceux qui se trouvèrent être citoyens romains eurent la tête tranchée ; les autres furent abandonnés aux bêtes.

Mais ce fut une grande gloire pour le Christ, lorsque l'on entendit ceux qui l'avaient renié d'abord, le confesser maintenant, à la grande surprise et contre l'attente des païens. Car ces heureux pénitents étant interrogés à part, seulement pour la forme et comme devant être renvoyés aussitôt, le juge fut fort surpris de les entendre confesser Jésus-Christ et de les voir se mettre volontairement au rang des martyrs. Quant à ceux qui n'avaient conservé aucun vestige de la foi, et qui, n'ayant ni crainte de Dieu ni respect pour la robe nuptiale dont ils avaient été revêtus au baptême, étaient devenus des enfants de perdition et déshonoraient par une vie toute criminelle la sainteté de la religion qu'ils professaient ; ceux-là, dis-je,

demeurèrent séparés, et ne se joignirent point aux fidèles. Mais les véritables chrétiens se réunirent et se tinrent près des saints confesseurs qu'on interrogeait.

Parmi eux se fit remarquer un Phrygien nommé Alexandre, qui exerçait la médecine. Il y avait déjà plusieurs années qu'il demeurait dans les Gaules. C'était un homme révéré de tous les fidèles pour son ardente charité envers Dieu, et pour cette liberté avec laquelle il prêchait la foi de Jésus Christ; car il avait reçu de lui une grâce véritablement apostolique. Il s'était approché du tribunal, et par des signes redoublés exhortant ceux qui subissaient l'interrogatoire à demeurer fermes dans la foi, il semblait une mère qui les enfantait à la véritable vie. Le peuple, qui s'en aperçut, et qui était au désespoir de ce que ceux qui avaient renoncé la foi la confessaient maintenant, tourna toute sa rage contre Alexandre, comme étant l'auteur de ce changement, que les païens considéraient comme un crime énorme ; et, l'ayant sur l'heure déféré au gouverneur, ce magistrat lui demanda qui il était. Il répondit qu'il était chrétien ; ce qui ayant mis le juge en colère, il le condamna aux bêtes. Le lendemain donc on le vit entrer avec Attale dans l'amphithéâtre ; car le président, pour faire plaisir au peuple, avait résolu d'exposer encore celui-ci aux bêtes. Ainsi l'un et l'autre, après avoir enduré tous les tourments ordinaires de l'amphithéâtre, furent égorgés. Alexandre ne poussa pas un soupir ; mais, se retirant, pour ainsi dire, tout en lui-même, il ne cessa de s'entretenir avec Dieu. Pour Attale, comme on l'eut mis sur la chaise de fer, et que son corps à demi rôti envoyait de toutes parts une odeur de graisse très-incommode, il s'adressa au peuple, et lui parlant latin : « C'est ce que vous faites maintenant, lui dit-il, qu'on peut appeler manger de la chair humaine. Pour nous autres, nous ne savons ce que c'est que de faire de ces horribles repas. » Et comme on lui demandait quel était le nom de Dieu : « Dieu, répondit-il, n'a pas un nom comme un homme. »

Enfin le dernier jour des spectacles, Blandine parut encore dans l'amphithéâtre, accompagnée d'un jeune enfant âgé d'environ quinze ans, nommé Ponticus. On les y avait fait entrer les jours précédents, afin que la vue des tourments que les autres martyrs enduraient fît quelque impression sur leur esprit, et les disposât à faire ce qu'on voulait d'eux : c'est-à-dire de jurer par les idoles. Comme on vit qu'ils persistaient dans leur refus, et qu'ils ne témoignaient que du mépris pour ces vains simulacres, le peuple entra contre eux en une telle fureur, que, sans avoir égard ni à l'âge ni au sexe, on leur fit souffrir toute sorte de tourments, sans leur donner le temps de respirer ; et lorsqu'on les faisait passer d'un supplice à un autre, on continuait toujours à les vouloir contraindre de jurer par les dieux. Mais leur constance fut insurmontable. Car Ponticus, soutenu par les vives et pressantes exhortations de la sainte compagne de ses épreuves, rendit son âme innocente au milieu des tortures. La bienheureuse Blandine demeura la dernière sur l'arène, qui paraissait couverte des corps des autres martyrs, et teinte de leur généreux sang. Elle pouvait alors se regarder comme la noble mère de plusieurs héros, qui, après les avoir animés au combat par son exemple, les envoie devant elle tout brillants de gloire à la cour du grand Roi ; puis, se hâtant de les rejoindre, s'élance par le même chemin où elle les a vus marcher. On eût dit, à voir la joie qui éclatait sur son visage, qu'elle était invitée à un banquet délicieux, et non qu'elle allât elle-même être la proie des lions et des ours. Après donc que les fouets eurent presque achevé d'épuiser ses veines du peu de sang que les tourments déjà soufferts y avaient laissé ; après que les bêtes l'eurent longtemps traînée sur le sable, qu'elles lui eurent fait autant de blessures qu'elles imprimèrent de fois leurs dents meurtrières sur sa chair tendre et délicate, elle fut renfermée dans un rets, et abandonnée à la merci d'un taureau furieux. Il s'en joua d'abord, et l'enleva plusieurs fois en l'air ; mais l'âme de la

vierge unie au Christ et toute possédée de l'attente prochaine d'une félicité que sa foi lui rendait présente, rendait son corps insensible. Enfin, comme une victime pure et obéissante, elle tendit la gorge au glaive qui l'immola comme une victime, jamais femme, de l'aveu même des païens, n'ayant souffert ni tant de tourments, ni de si cruels.

La mort ne put mettre les saints martyrs à l'abri de la fureur des infidèles. Le démon, qui avait excité cette rage, ne pouvait souffrir qu'elle s'éteignît si tôt; mais soufflant ce feu infernal, il lui donna une nouvelle ardeur qui recommença à agir contre des corps privés de sentiment, dont on venait d'arracher la vie. La raison et l'humanité n'avaient plus de place dans l'âme de tout ce peuple ni du gouverneur. La honte d'avoir été vaincus ne les touchait pas; ils n'étaient sensibles ni aux remords ni à la compassion ; et leur injuste haine s'allumait avec d'autant plus de force, qu'elle ne trouvait en nous aucune matière propre à l'allumer, puisque nous ne leur rendions pas haine pour haine. Mais cela arrivait afin que l'Écriture s'accomplît : « Que la malice du méchant croisse encore, dit-elle, et que la justice du juste augmente toujours. » Ces hommes, abdiquant jusqu'à la nature, jetèrent aux chiens les corps de ceux qui avaient péri dans la prison, veillant avec soin à ce qu'aucun des nôtres ne vînt les arracher à ces animaux, et leur donner quelque sépulture. Ensuite ramassant tous ces membres épars, restes pitoyables des bêtes et des flammes, et y joignant les troncs sanglants et les têtes qui en avaient été séparées, ils en élevèrent un trophée à leur cruauté, qu'ils firent garder jour et nuit par des soldats. Les uns grinçaient des dents et frémissaient de rage contre ces saints, tout morts qu'ils étaient ; ils allaient cherchant dans ces cadavres quelque endroit qui pût encore servir d'objet à leur fureur ; ils eussent souhaité de leur pouvoir rendre la vie, pour la leur faire perdre une seconde fois.

D'autres leur insultaient, et donnant mille louanges à leurs dieux, ils attribuaient à leur pouvoir la mort des martyrs, et

se réjouissaient avec ces vaine idoles de la vengeance qu'elles avaient su tirer des ennemis de leur gloire. D'autres un peu plus équitables, et qui semblaient plaindre notre infortune, nous reprochaient notre crédulité. « Où est maintenant leur Dieu, disaient-ils, et à quoi leur a servi de préférer son culte à leur propre vie ? » C'est ainsi que chacun, selon les divers mouvements dont il était agité, manifestait ses impressions d'une manière plus forte ou plus modérée. Cependant nous ressentions une vive douleur de ce qu'il ne nous était pas permis de recueillir ces précieuses reliques. En vain nous voulûmes profiter de l'obscurité de la nuit pour exécuter notre dessein ; en vain nous offrîmes une somme considérable pour avoir cette liberté ; en vain nous employâmes les plus pressantes supplications ; ni les ténèbres ne purent nous favoriser, ni la vue de l'or amollir la dureté de ces hommes impitoyables, ni nos prières les toucher ; ils préférèrent à tout cela le plaisir barbare de voir tant de corps privés des honneurs d'un tombeau.

Après donc les avoir laissés durant six jours exposés sur la terre à toute sorte d'ignominies, ils s'avisèrent de les brûler, et ils en jetèrent les cendres dans le Rhône, s'imaginant par là pouvoir ôter à Dieu la puissance de ressusciter ces saints martyrs, et aux martyrs l'espérance de retourner un jour dans leurs corps. « C'est, disaient-ils, cette folle espérance qui fait que ces gens-ci nous viennent apporter une religion nouvelle et inconnue ; et c'est cette présomption ridicule qui les fait courir à la mort avec tant de joie et d'empressement. Nous verrons un peu s'ils ressusciteront, et si leur Dieu sera assez puissant pour les retirer de nos mains. »

Pour revenir à nos martyrs, ils avaient mis toute leur étude et toute leur application à imiter le Christ et à former leurs sentiments sur les sentiments de Celui qui, possédant l'Être divin, n'a pas cru faire un vol de la divinité en se disant égal à Dieu. Aussi, quoiqu'ils fussent parvenus au comble de la gloire, quoiqu'ils eussent

confessé plus d'une fois Jésus-Christ, qu'ils eussent combattu contre les bêtes et contre les horreurs d'une affreuse prison, quoique leurs membres portassent les marques glorieuses que le fer et le feu y avaient tracées, quoique enfin leur corps fût tout couvert de blessures et de cicatrices, illustres monuments de leur foi, ils ne croyaient pas mériter le nom de martyrs, et ils ne pouvaient souffrir qu'on leur en donnât la qualité. Et lorsque dans l'entretien il nous échappait de les nommer ainsi, ou qu'ils recevaient des lettres où ils trouvaient ce titre d'honneur, ils en étaient mécontents, et nous en faisaient de douces mais sincères réprimandes. « C'est au Christ, nous disaient-ils, que ce nom glorieux est dû, comme un fidèle et véritable témoin de la divinité de son Père, comme à celui qui est ressuscité le premier d'entre les morts ; enfin comme au principe et à l'auteur de la vie. Ceux-là, disaient-ils encore, sont de vrais martyrs, que Jésus-Christ a pris dans le moment même de leur confession, scellant par leur mort leur profession de foi comme avec un cachet mystérieux, et non pas de viles créatures comme nous et de misérables confesseurs. » Et nous prenant ensuite les mains qu'ils arrosaient de leurs larmes, ils nous conjuraient de prier sans cesse pour obtenir une heureuse fin à leurs travaux. Mais, en effet, ils faisaient bien voir qu'ils possédaient toutes les vertus des martyrs, dont ils refusaient le nom : la douceur et la patience, et surtout une généreuse hardiesse qui les rendait incapables de la moindre crainte, et prêts à tout souffrir. Ils se sont donc abaissés sous la main du Tout-Puissant, et cette même main a pris plaisir à les relever au-dessus de toutes les grandeurs de la terre.

La charité ne régnait pas moins dans leur cœur que l'humilité sur leur esprit. Cette vertu leur faisait prendre la défense de ceux qui étaient opprimés, elle ne leur permettait pas de condamner personne ; elle les portait au contraire à avoir de l'indulgence pour tout le monde ; mais elle leur défendait surtout de serrer trop fort les liens des

pécheurs qui recouraient à la pénitence. Cette même vertu leur mettait dans le cœur le pardon de leurs ennemis, et dans la bouche des prières ferventes à Dieu en leur faveur, à l'exemple du premier des martyrs, le bienheureux Étienne. Ce fut cette vertu qui déchaîna l'enfer contre eux, lorsque par le mouvement d'un amour sincère et ardent pour leurs frères, ils couraient arracher au serpent infernal ceux dont il avait déjà commencé à faire sa proie. Car on ne les vit point agir, envers ceux qui étaient tombés, avec un zèle amer et plein d'orgueil; mais leur donnant la main pour les aider à se relever, et les soulageant de leur abondance, ils avaient pour eux les sentiments d'une mère tendre et compatissante, et par des torrents de larmes qu'ils répandaient en la présence du Seigneur, ils obtinrent leur pardon de sa miséricorde. Enfin, comme ils avaient toujours aimé la paix, et qu'ils ne nous recommandaient rien avec plus d'ardeur que de conserver la paix, ils méritèrent aussi d'aller à Dieu dans la paix. Ils ne furent point pour l'Église leur mère un sujet d'affliction, ni pour les frères une occasion de trouble ; mais ils laissèrent à tous comme un testament la joie, la concorde et la charité.

XXI

LES ACTES DE SAINTE GLYCÈRE ET DE SAINT LAODICIUS.

(Vers l'an de Jésus-Christ 177.)

Nous empruntons ces Actes au recueil des Bollandistes.

La première année de l'empereur Antonin, lorsque Sabinus était gouverneur de la Grèce, une grande union régnait entre les habitants chrétiens de Trajanopolis. Chaque jour ils s'assemblaient en un même lieu, et mettant en commun les efforts de leur zèle, ils demandaient à Dieu la paix ; car cette société de

pieux fidèles craignant le Seigneur était peu nombreuse. L'empereur Antonin était attaché aux superstitions des Grecs; il sacrifiait à toutes ces idoles décorées faussement du nom de dieux, mais surtout à Jupiter, qu'il honorait d'un culte particulier ; et sa vie semblait se passer tout entière dans ces pratiques sacriléges. Or, un jour, dans le temple de ce même Jupiter, il tint conseil avec des prêtres odieusement impies, et porta un édit qu'il fit publier dans toutes les villes et dans toutes les provinces, ordonnant aux citoyens de se réunir pour sacrifier aux dieux et surtout à Jupiter. Voici la teneur de cet édit qui, aussitôt après le conseil, promptement promulgué par toute la terre, jeta l'effroi en tous lieux : « Quiconque refusera de sacrifier aux dieux, qu'il meure dans d'affreux tourments. » L'Europe ne fut point exceptée de ces ordres cruels. Lorsque le gouverneur les reçut, il offrit tout d'abord un sacrifice dans un temple de Maximianopolis ; mais ce jour-là il se contenta de montrer la loi de l'empereur et ne contraignit encore personne. Le lendemain, dès le matin, il partit pour Trajanopolis, montra de même la loi aux habitants de cette ville, et fit en conséquence publier le décret suivant : «Sabinus, le très-puissant et très-illustre gouverneur, à tous les peuples et à tous les pays de son glorieux gouvernement, salut. Animés tous d'une même pensée et d'un même sentiment, nous nous réunirons dans trois jours ; et, après nous être purifiés, nous entrerons dans le temple de Jupiter, pour y célébrer par un sacrifice au grand dieu le jour de la naissance de l'empereur. Quiconque aura refusé d'obéir et ne viendra point un flambeau à la main offrir son sacrifice, sera condamné à mourir dans d'affreux tourments. »

Aussitôt, tous les chrétiens de la ville se mirent en prières pour demander à Dieu la paix. Mais une vierge romaine, nommée Glycère, qui habitait Trajanopolis et dont le père, Macarius, avait été trois fois consul, se rendait chaque jour, et presque à chaque heure, à la pauvre maison où se réunissaient les chrétiens ; et là, payant à Dieu et à son Christ la dette sacrée de sa

foi, elle disait : « Vous tous, mes frères et mes sœurs, mes fils et mes pères, et vous, qui que vous soyez, qui me tenez lieu de mères, veillez et tenez-vous sur vos gardes. Considérez avec soin quel est le véritable empereur dont nous portons le caractère, quel sceau il a imprimé sur nos fronts, de quel nom enfin nous avons reçu l'inscription. Et parce que nous connaissons la grandeur de nos titres, livrons-nous avec zèle à l'observation des préceptes du Seigneur, afin de jouir du salut auprès de ce Roi éternel, gardant pour cela pur de toute tache le caractère dont il nous a marqués. » Quand elle eut ainsi parlé, tous d'une commune voix s'écrièrent : « C'est notre désir à tous de jouir des grands biens dont tu parles. » Glycère alors reprit : « Demandez-le donc à Dieu dans de ferventes prières. »

Trois jours après la proclamation de l'édit, les habitants de la ville, dans les transports d'une aveugle folie, couraient au temple, des torches à la main. Glycère y vint aussi ; elle portait tracée sur son front la croix du Christ, afin que ce signe fût comme un phare lumineux pour sa pensée. Elle courut au gouverneur, et quand elle fut devant lui : « Très-illustre Sabinus, lui dit-elle, je viens commencer les sacrifices qui vont être offerts à Dieu. J'ai droit à cet honneur, et parce que j'arrive ici la première, et parce que mon père a été trois fois consul à Rome. — Mais, reprit le gouverneur, où est le flambeau qui m'indique que tu veux sacrifier ? — Mon flambeau, dit Glycère, je le porte sur mon front, et rien ne peut l'éteindre ; il éclaire et consacre les sacrifices sans tache que nous offrons à Dieu, le Roi éternel. » Alors le gouverneur, qui ne comprenait rien à ce langage, lui dit : « Approche, et sacrifie. — Le Roi éternel, Dieu, dit Glycère, n'a pas besoin de la fumée de vos flambeaux ; ordonnez de les éteindre, afin qu'ils ne souillent pas mon sacrifice. » Et le gouverneur les fit éteindre. Aussitôt après, Glycère, dont le cœur était armé de la force des vierges, lève les yeux au ciel, et, étendant la main vers le

peuple : « Voyez-vous, dit-elle, sur mon front briller cet éclatant flambeau ? » En même temps, elle montrait la croix du Christ. « Dieu tout-puissant, continue-t-elle, vous à qui vos serviteurs offrent la gloire et la louange par la croix du Christ, c'est vous qui vous êtes montré aux trois bienheureux enfants et les avez délivrés de la fournaise, vous qui avez arrêté la fureur des lions, assuré la victoire à Daniel votre serviteur, renversé Belus, tué le dragon, et détruit l'image des démons. O Jésus-Christ, très-pur Agneau de Dieu, venez ; j'implore votre puissance, secourez ma faiblesse ; brisez ce démon que la main des hommes a élevé ; dissipez, anéantissez ces sacrifices nouveaux et insensés que ce peuple veut offrir. » Tout à coup un éclat de tonnerre ébranle le temple, et la statue de Jupiter est renversée et brisée.

A cette vue, le gouverneur et tous les prêtres avec lui sont saisis de fureur ; il ordonne de lapider Glycère. Aussitôt une multitude d'hommes pervers s'empressent et font voler sur la sainte une grêle de pierres ; mais ces pierres d'elles-mêmes viennent se ranger autour de Glycère, comme si on les eût disposées avec art, et ne la touchent pas. Les bourreaux ne comprirent pas que c'était la main de Dieu qui la protégeait ; ils dirent qu'elle était magicienne, et qu'à cause de cela les pierres ne pouvaient l'atteindre. « Vous dites vrai, reprenait Glycère, je suis magicienne ; et ma magie, c'est la vertu du Christ qui opère par moi ces merveilles, confond vos erreurs, et écarte les coups dont vous voulez m'accabler. »

En entendant ces paroles, le gouveneur dit : « Qu'on l'enferme et qu'on la garde en prison jusqu'à demain, au grand jour, de peur que, par ses artifices, elle ne nous échappe, prétendant que son Dieu l'a secourue, et par là n'en séduise un grand nombre. » Glycère répondit : « O aveuglement insensé d'une âme souillée ! Tu ne vois pas que je suis enchaînée par les préceptes de mon Dieu et attachée à sa loi par des liens que rien ne saurait rompre. Ces liens sont

indissolubles ; mais en même temps ils brisent les chaînes des superbes et dissipent les conseils de ceux qui résistent à Dieu. » En achevant ses mots, elle se dirigeait vers la prison. Le prêtre Philocrate s'étant approché d'elle, Glycère lui dit : « Marque-moi du caractère du Christ; orne mon âme par l'effusion du précieux chrême de la vérité, et recommande-moi à Dieu, à ce grand empereur dans la milice duquel tu sers et dont tu portes les armes; afin que, fortifiée par ce caractère, je triomphe des assauts de l'esprit du mal. » Le prêtre Philocrate répondit : « Reçois donc le caractère du Christ, et qu'il comble tes désirs ; que la glorieuse onction du Seigneur fasse descendre sur toi les grâces que ton cœur demande. » Il dit, et, après lui avoir souhaité la paix, il s'éloigna.

Dès le matin du jour suivant, le gouverneur se rendit au prétoire pour faire comparaître une seconde fois Glycère, et lui demander si elle consentirait à sacrifier aux dieux ; que si elle refusait, il était résolu à épuiser sur elle tous les tourments, et enfin à la condamner à mort. Glycère fut donc amenée ; la joie de son âme se peignait sur son visage. Le gouverneur lui dit : « Es-tu encore obstinée à ne pas sacrifier au grand Jupiter, à qui l'empereur lui-même sacrifie ? — Comment, répondit Glycère, sacrifierais-je à un dieu qui a été renversé et réduit en pièces? Il n'a pu se secourir lui-même, et tu veux que je lui sacrifie! Je ne connais de grand que le Dieu qui a son trône dans les cieux ; c'est lui qui m'a secourue et qui a confondu votre criminelle puissance. C'est à lui que je dois des sacrifices et l'hommage de ma reconnaissance. » Le gouverneur à ces paroles lui dit : « Sacrifie avant que j'emploie contre toi les tourments. » Glycère reprit : « Mon Dieu lui-même me châtiera, si j'écoute tes conseils. — Eh quoi! dit le gouverneur, tu veux donc mourir ? » Glycère répondit : « J'ai hâte de remédier aux plaies de mon âme par les souffrances de mon corps ; c'est mon plus grand désir. »

Alors le gouverneur ordonna de suspendre Glycère par les cheveux, et dans cet état de la faire mourir, en déchirant ses membres. Quand elle fut ainsi suspendue : « Gloire vous soit rendue, s'écria-t-elle, ô Dieu tout-puissant, qui n'avez pas voulu que ce gouverneur insensé imaginât contre moi d'autres tourments que ces cheveux dont votre bonté avait fait l'ornement de ma tête, Il en a fait l'instrument de mon supplice, mais ils condamneront sa cruauté; car votre providence me les avait donnés comme un vêtement pour mon corps; leur beauté faisait votre gloire, et voilà qu'ils sont aujourd'hui mon arme pour combattre un impie, l'ennemi des créatures que vous avez formées, et dont vous avez reconnu la bonté. » A peine avait elle achevé ces paroles, que le gouverneur ordonna de déchirer ses membres. Or, pendant que sa chair tombait en lambeaux sous les coups, la bienheureuse martyre disait : « Cruel ministre du démon, qui t'inspire toute sa malice, tes tourments ne me sont rien, je ne les sens pas; car j'ai pour soutien le Dieu, Seigneur de toutes choses, qui déjà, par Jésus-Christ, m'a sauvé la vie. Prépare donc de plus grands supplices; jusqu'ici, je le répète, tu n'as rien fait. » Ainsi parlait Glycère; et les bras des bourreaux, à force de frapper, tombaient déjà de lassitude.

Le gouverneur, se voyant vaincu, la fait descendre à terre et ordonne qu'on la frappe au visage. « O Dieu, s'écrie alors Glycère, le Christ est ma lumière et mon appui ; c'est lui dont la bonté fortifie les pensées de sa servante. Seigneur, je vous en conjure, que votre divine clarté se répande sur mon visage, et qu'elle me prépare à recevoir ces nouveaux coups. Que votre patience, ô Dieu, soit ma force; car vous êtes le Dieu qui, par Notre-Seigneur Jésus-Christ, aimez à communiquer les trésors de votre Esprit-Saint à ceux qui d'un cœur généreux et ferme savent confesser votre nom. C'est vous qui avez secouru dans leurs combats tous vos saints qui m'ont appris à vous connaître; par eux j'ai embrassé votre foi avec amour; exaucez donc aujourd'hui votre servante; car c'est

pour la gloire de votre nom que je demande à échapper aux piéges du diable et à la gueule du dragon. » Pendant qu'elle parlait ainsi, les bourreaux frappaient. Mais l'ange du Seigneur descendit tout à coup pour l'assister, il renversa ces barbares qui parurent comme frappés de mort.

Alors le gouverneur dit : « Pourquoi, Glycère, n'obéis-tu pas à l'empereur ? » Glycère répondit : « A quel empereur veux-tu que j'obéisse ? — A celui, dit le gouverneur, qui tient dans ses mains les rênes du monde et qui a porté la loi. » Glycère reprit : « Et moi, c'est à Dieu, le souverain empereur de l'univers, que j'obéis ; c'est sa loi que j'observe. » Le gouverneur insista : « Obéis et sacrifie aux dieux. » Mais Glycère reprit encore : « Non, je ne consentirai point à offrir le sacrifice dont tu veux me faire une loi ; car ce n'est qu'une sacrilége vanité. Mais j'offrirai à mon Dieu le sacrifice qu'il nous demande par son divin Esprit, celui d'Abraham notre père, qui par l'immolation de son fils Isaac fut si agréable au vrai Dieu, qu'il mérita en récompense de devenir le père de nombreuses nations. — Encore une fois, dit le gouverneur, fais ce que j'ordonne et sacrifie ; de peur que, pauvre femme tristement trompée, tu ne périsses victime d'une mort honteuse et cruelle. » Elle repondit : « Le Christ est le chef qui préside à notre combat ; et, dans le stade spirituel, il couronne glorieusement non-seulement les hommes, mais encore les femmes qui luttent contre le diable ton père ; car le stade de la vérité est ouvert à tous ceux qui veulent y courir. »

Le gouverneur la fit reconduire en prison, et défendit de lui donner aucune nourriture. Pleine de joie à cet ordre, elle quitta le prétoire et entra dans la prison, en chantant les louanges de Dieu. Le geôlier qui la gardait était saisi d'une grande crainte. Pour elle, elle répétait avec un pieux enthousiasme : « Vous êtes béni, Seigneur, Dieu de nos pères ; car vous vous êtes fait connaître aux saints, observateurs de votre loi ; vous vous êtes montré à saint Pierre, quand il allait quitter Rome, et par lui vous avez confondu votre ennemi,

le magicien Simon : comme autrefois vous avez sauvé David et terrassé sous ses pieds Goliath, son superbe adversaire. O vous, Dieu de pureté, digne de tous les hommages, exaucez-moi ; soyez avec votre servante et arrachez-la aux mains d'un gouverneur pervers. » Trois jours après, le gouverneur dit à un tribun : « Prends cet anneau, va, et scelle la porte de la prison où l'on tient enfermée la magicienne. » Le tribun alla donc, et entrant dans la prison, il trouva Glycère occupée à chanter les louanges de Dieu. Du reste, on la gardait avec le plus grand soin. Il imprima le sceau sur les portes et ordonna qu'on redoublât encore de vigilance autour de la prison. Mais Glycère ainsi renfermée glorifiait Dieu, et les anges lui apportaient sa nourriture.

Quelques jours après, le gouverneur, sur le point de partir pour Héraclée, se transporta à la prison ; il venait pour donner l'ordre qu'on fît marcher Glycère à sa suite. Quand il vit les portes scellées encore, après un si long temps, il pensa qu'elle était morte. Mais lorsqu'il eut ouvert, il vit la bienheureuse déliée de ses chaînes, et devant elle une table sur laquelle étaient du pain, du lait, et une coupe pleine d'eau. Frappé d'étonnement, mais ne comprenant pas que c'était Dieu qui la nourrissait, il la fit sortir. Elle fit alors à Dieu cette prière : « Seigneur mon Dieu, vous nous avez enseigné la science de la vérité ; votre providence infinie s'étend sur le peuple qui est à vous ; par votre ange vous avez donné à Daniel sa nourriture, et vous avez fait trouver au saint prophète Élie son repas dans le torrent ; vous ramenez ceux qui s'égarent et vous éclairez les aveugles. Aujourd'hui, ô mon Dieu, vous vous êtes ressouvenu de votre indigne servante ; vous l'avez exaucée, et vous avez répandu sur elle de nouveaux bienfaits que vous avez puisés à la source intarissable de votre trésor. »

Ainsi priait Glycère ; sans interrompre ses louanges au Seigneur, elle marcha vers Héraclée. Le gouverneur, dès son arrivée, avait voulu offrir un sacrifice dans le temple de

Jupiter. Cependant les chrétiens de la ville, instruits des combats de la bienheureuse martyre, vinrent au-devant d'elle, avec leur vénérable évêque Dométius, jusqu'à une distance de trois milles. En la voyant, l'évêque s'adressant à Dieu : « O Christ, dit-il, lumière qui ne s'éteint jamais, soleil de justice qui éclairez ceux qui sont dans les ténèbres et dirigez ceux qui s'égarent, vous qui avez conduit Moïse et précipité Pharaon dans la mer, soyez vous-même, nous vous en conjurons, le défenseur et le guide de votre servante dans la confession qu'elle va faire de votre nom. »

Après cette prière de l'évêque, la sainte martyre du Christ, Glycère, entra dans la ville. Le lendemain, le gouverneur se la fit amener, ordonnant qu'elle fût brûlée, si elle ne voulait pas sacrifier aux dieux. Quand elle fut devant son tribunal, il lui dit : « Glycère, as-tu enfin pris une résolution ? » La bienheureuse répondit : « Il est écrit dans la loi : Vous ne « tenterez pas le Seigneur votre Dieu ; » et encore : « Que « votre parole soit : Oui, oui ; non, non. » Or, je t'ai dit que j'étais unie à mon Dieu, et que j'avais renoncé au diable dont tu t'es fait l'esclave. Comment donc, épouse du Christ, pourrais-je jamais me séparer de lui, et au lieu de la vie choisir la mort ? Fais ce qu'il te plaira ; car pour moi, je suis prête à mépriser tout ce qui est petit et éphémère, pour m'assurer la jouissance des biens du ciel. »

Alors le gouverneur ordonna qu'on la jetât dans une fournaise ardente. Les feux étant allumés, la sainte martyre s'arma du signe de la croix, et dit : « Seigneur, Dieu tout-puissant, je vous bénis et je célèbre la gloire de votre nom ; parce que vous avez préparé à votre servante ce jour et cette heure pour être le gage d'une éternelle joie. La confession que j'ai faite de votre nom, vous l'avez écrite sous les yeux des anges et des hommes, afin qu'elle ne périsse pas. Remplissez le désir de mon âme, et montrez à ce gouverneur injuste et impie que vous êtes mon soutien. » Elle dit, et à peine on l'eut jetée dans la fournaise, qu'aussitôt une abondante rosée

tomba du ciel, éteignit la flamme, et la sainte parut au milieu de la fournaise comme un innocent agneau. Elle se tenait debout et chantait : « Vous êtes saint, ô mon Dieu, vous qui du ciel avez envoyé un secours divin à Glycère, votre indigne servante, afin que les hommes apprissent que tout est soumis à votre volonté. Ces torrents de flammes n'ont pu résister à la puissance de vos ordres ; ils ont fui et maintenant ils dévorent la conscience criminelle du gouverneur. » En achevant ces mots, elle sortit de la fournaise, sans que les feux l'eussent touchée. Alors le gouverneur : « Quel est donc le secours sur lequel tu comptes, pour ne pas sacrifier ? » Glycère répondit « Le secours de mon Dieu et de son Christ. » Le gouverneur dit : « Cesse d'employer des paroles artificieuses, qui trompent le peuple. » Glycère reprit : « Ce n'est point par des paroles artificieuses, mais par les discours et les actions de la piété que je rends à tous témoignage de ma foi. »

Le gouverneur ordonna qu'on lui enlevât la peau de la tête jusqu'au front. Et aussitôt les bourreaux, après lui avoir fortement lié les pieds et les mains, se mirent à exécuter cet ordre barbare. Mais la sainte, pendant ce supplice, faisait à Dieu cette prière : « Seigneur mon Dieu, qui donnez à la lumière son éclat, et faites fleurir la justice, je vous demande, ô mon Dieu, par ce tourment, de montrer à l'impie Sabinus que tous ceux qui ont mis en vous leur confiance n'ont d'autre désir que de mériter par les plus grands supplices la couronne du martyre. C'est pourquoi je vous rends grâces ; cette peau qu'on arrache à ma chair est un voile qui se déchire, afin qu'éclairée de votre lumière, je puisse dire : « Enlevez de dessus mes yeux le voile qui « les recouvre, et je considérerai les merveilles de votre loi. » Le gouverneur, impatient de ces reproches faits à sa cruauté, la fit reconduire en prison pour y être gardée jusqu'au lendemain ; il ordonna qu'on lui attachât les pieds et les mains, puis qu'on la roulât violemment sur un lit de pierres aiguës. C'est dans ce supplice cruel qu'il voulait la faire

mourir. Ses bourreaux lui obéirent avec une impitoyable rigueur. Mais au milieu de la nuit, l'ange du Seigneur vint, rompit les chaînes de Glycère, et, guérissant ses plaies, rendit à son visage la beauté première que Dieu lui avait donnée.

Le lendemain, dès le matin, le gouverneur vint à son tour et ordonna qu'on lui amenât la sainte martyre. Mais quand le geôlier, ouvrant les portes de la prison, eût vu les chaînes rompues, et sa captive tellement transformée qu'il ne la pouvait plus reconnaître, dans un mouvement de désespoir il voulut se tuer lui-même. « Arrête, lui cria Glycère ; épargne ton âme. Je suis celle que tu cherches. » Le geôlier tremblant lui dit : « Aie pitié de moi, je t'en conjure, sauve-moi de la mort ; je crois au Dieu qui t'a secourue. — Suis le Christ, reprit Glycère ; car c'est lui qui donne le salut. » Alors il fit sortir la sainte, et lui-même se chargeant des chaînes qu'elle portait, marchait derrière elle. A cette vue, le gouverneur s'écria : « Qu'est-ce donc, Laodicius ? Qu'est devenue cette femme que je t'avais donnée à garder dans les fers ? » Laodicius reprit : « Tu la vois devant ton tribunal. La nuit dernière elle a été tout environnée d'une lumière divine ; Dieu par la main d'un ange lui a rendu l'éclat de sa beauté, en même temps qu'il a brisé ses chaînes. Et ces chaînes, je les ai prises pour moi, car j'ai vu les miracles de Dieu ; je crois, et je veux partager le sort de Glycère. — Qu'on lui tranche la tête, dit aussitôt le gouverneur ; et voyons si le Christ viendra le secourir. » Laodicius, au moment où la hache allait le frapper, fit cette prière : « Dieu des chrétiens, daignez, je vous en conjure, me réunir à Glycère votre servante. » La sainte de son côté disait : « Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui avez dissipé les douleurs de la mort et délivré les captifs, sauvez votre serviteur Laodicius ; qu'il trouve sa perfection et son bonheur dans la profession qu'il fait de croire à votre Christ, et recevez son âme dans la paix. » En entendant cette prière, Laodicius ajouta : « Ainsi

soit-il ! » Et presque en même temps il fut frappé de la hache. Les chrétiens enlevèrent son corps.

Le gouverneur ensuite dit à Glycère : « Tu sais, Glycère, quelle est la noblesse de ta famille ; ton père a été trois fois consul à Rome, et le nom de ta mère ne lui est point inférieur en célébrité. Dis-nous donc quel est celui qui t'a secourue? — C'est le Christ, le Sauveur du monde, le Dieu de toute consolation, qui m'a nourrie dans la prison, a brisé mes chaînes et rendu à mon visage sa beauté première ; c'est lui qui est mon protecteur. » A ces mots, le gouverneur ordonna qu'on l'exposât dans le cirque, et qu'elle y combattît contre les bêtes. La sainte s'y présenta comme elle aurait fait au plus agréable festin. Le gouverneur était sur son tribunal. Glycère d'un air joyeux, mais d'un pas modeste, s'avance et s'arrête au milieu du stade, attendant le secours du Christ. Tout à coup l'officier préposé à la garde des bêtes lève les barrières. Une lionne d'une grandeur prodigieuse s'élance en frémissant jusque auprès de la vierge ; mais bientôt ce terrible animal se roule à ses pieds. La sainte à cette vue lève les yeux au ciel et dit : « Grâces vous soient rendues, Dieu tout-puissant, Dieu de nos pères, Dieu des miséricordes, qui, pour montrer la puissance de votre divinité, avez amolli la fureur des bêtes sauvages, rendu douces et faciles les choses les plus difficiles et les plus dures, et fait couler dans des déserts arides des eaux abondantes. O Dieu, exaucez-moi et rendez à ce gouverneur méchant le juste salaire de ses desseins. A moi, je vous en conjure, donnez la grâce de faire toujours ce qui vous est agréable et d'observer vos commandements, afin que je mérite de recevoir avec nos glorieux pères la sainte couronne. » Quand elle eut achevé, une voix se fit entendre du ciel et lui dit : « J'ai exaucé ta prière ; viens en paix ; les portes du royaume des cieux te sont ouvertes. » Une seconde lionne fut alors lancée sur Glycère. Cette bête féroce s'élanca sur la martyre et lui fit sentir sa dent meurtrière. La blessure néanmoins ne laissa aucune trace sur le corps de la vierge ; mais le saint

combat était terminé. Glycère expira, après ce long et glorieux témoignage rendu à la vérité. L'officier leva de nouveau les barrières, et les bêtes rentrèrent dans leur repaire avec tous les signes d'une douloureuse tristesse. Pour le gouverneur, immédiatement frappé d'une maladie subite, il mourut sur le lieu même, privé de tout secours humain, laissant à tous un terrible exemple.

Quand la mort eut couronné le martyre de la bienheureuse Glycère, l'évêque Dométius recueillit son corps et le déposa près de la ville, dans un lieu saint. Nous honorons la mémoire de cette vierge avec un pieux respect, le treizième jour de mai, demandant à Dieu de nous associer à sa gloire. Sainte Glycère souffrit le martyre avec Laodicius, Antonin étant empereur, Sabinus gouverneur de la Grèce, et sur nous chrétiens régnant en souverain maître Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui est la gloire avec le Père et l'Esprit-Saint, dans les siècles des siècles. Amen.

XXII

LES ACTES DE SAINT VICTOR ET DE SAINTE CORONA.

(Vers l'an de Jésus-Christ 177.)

Les Bollandistes nous ont fourni ces Actes.

Au temps où Sébastien était gouverneur d'Égypte, la persécution éclata contre les chrétiens, par les ordres de l'empereur Antonin. Il y avait alors à Alexandrie un chrétien de Cilicie nommé Victor, engagé dans la carrière militaire, et qui, dès son enfance, avait toujours vécu dans la crainte de Dieu. Le gouverneur lui dit : « Victor, j'ai reçu des lettres d'Antonin, qui ordonnent aux chrétiens de sacrifier; ceux qui refuseront aux dieux cet hommage devront être condamnés. Sacrifie donc, Victor, si tu veux sauver ta vie. » Victor répondit :

« Je suis soldat de Jésus-Christ, le roi grand et immortel; le trône d'Antonin peut être ébranlé et détruit, mais celui de Jésus-Christ mon maître est stable, rien ne peut même l'affaiblir, et il n'aura pas de fin. » Le gouverneur Sébastien dit : « Tu appartiens aussi à notre prince; obéis-lui et sacrifie aux dieux. » Victor répondit : « Il est vrai que je servais dans ses armées et que j'obéissais à ses lois; mais parce que dans mon cœur j'honore mon Dieu, le diable ne doit point triompher de ma foi. Sache seulement que tu as tout pouvoir sur mon corps; pour mon âme, tu ne saurais la perdre. Il n'y a que Dieu qui ait le pouvoir de donner la mort et la vie à l'âme et au corps; à lui seul donc la gloire, l'honneur, la louange et l'empire dans les siècles des siècles. »

Le gouverneur Sébastien dit : « Je vois que tu as dans tes paroles une grande sagesse. » Victor reprit : « Cette sagesse n'est pas de moi; c'est le Seigneur qui me l'a donnée. » Le gouverneur Sébastien dit : « Dérobe-toi à d'affreux tourments. » Victor répondit : « Des tourments, je les souffre volontiers, et les menaces fortifient mon courage; car le Seigneur a daigné m'amener jusqu'ici, afin que je puisse rendre témoignage à son nom dans les supplices, et participer aux espérances que le Roi immortel nous a promises. » Sébastien dit : « Tu es lecteur ou diacre, pour parler avec tant d'éloquence. » Victor répondit : « Je n'ai point été digne d'un tel honneur; mais la grâce du Christ m'a accordé le don que tu admires; c'est le Christ en effet qui de ses trésors infinis donne la sagesse et la prudence à ceux qui ont le cœur pur et qui observent ses commandements. De même donc que le laboureur dont le champ est bien cultivé, si la pluie survient, obtient de ses semences une abondante récolte ; ainsi la sagesse de Dieu grandit et se développe chez tous ceux qui espèrent en lui; elle ne laisse pas l'homme ennemi pénétrer dans leurs âmes, mais plutôt elle les élève jusqu'à Dieu chargés de fruits abondants. » Le gouverneur Sébastien dit : « Ainsi tu préfères mourir plutôt que de consentir à vivre? » Victor répondit : « Ce n'est point là la

mort, mais la vie éternelle, si je persévère dans ma foi, au milieu de tes tourments. » Le gouverneur Sébastien dit : « Est-ce donc une résolution arrêtée ? — Inébranlable, » répondit Victor.

Alors Sébastion ordonna qu'on lui brisât les doigts jusqu'à ce que les éclats des os sortisssent à travers la peau. Le bienheureux Victor dit : « Je remercie mon Dieu ; car voilà que sa grâce, par Jésus-Christ mon Seigneur et mon maître, descend sur moi. » Le gouverneur Sébastien dit : « Obéis et sacrifie à mes dieux, si tu veux éviter une mort cruelle ? » Victor répondit : « Jamais je ne consentirai à sacrifier à des pierres et à des statues faites à ton image. Mais je sacrifie au Dieu vivant, qui a fait le ciel, la terre, la mer, et tout ce qu'ils renferment ; c'est lui seul que mon âme servira ; car jamais je ne céderai à tes ordres. » Alors Sébastien, transporté de fureur, le fit jeter en prison.

Le lendemain, il le fit comparaître de nouveau et lui dit : « Pourquoi refuses-tu de recevoir la part de vivres à laquelle le soldat a droit ? » Victor répondit : « Parce qu'on l'enlève aux citoyens injustement et par violence. Je ne veux donc ni en recevoir, ni en manger. Pour moi, d'ailleurs, j'ai ma nourriture spirituelle, et jamais avec elle durant toute l'éternité je ne sentirai la faim. » Le gouverneur furieux ordonna qu'on le jetât dans une fournaise ardente pour y être brûlé ; et aussitôt les bourreaux s'emparèrent de lui et le conduisirent au lieu de son supplice. Victor, regardant le ciel, dit : « Dieu de nos pères, exaucez un pécheur ; car c'est pour vous que je souffre ces tourments. Que je reste intact en votre présence ; sauvez-moi de ces feux qu'ils me préparent ; afin qu'ils apprennent, ces hommes qui ne vous connaissent pas, que vous êtes le vrai Dieu. » Et faisant sur lui le signe du Christ, il entra dans la fournaise ; et au milieu des flammes il glorifiait le nom du Seigneur, en disant : « Je vous rends grâces, ô Dieu, Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; comme vous avez visité Ananias, Azarias et Misael, en leur

envoyant votre Saint-Esprit, et les avez délivrés des feux de la fournaise ; ainsi avez-vous daigné faire pour moi, et vous n'avez point abandonné un pécheur qui a mis en vous sa confiance. » Au bout de trois jours, le gouverneur ordonna qu'on ouvrît la fournaise et qu'on retirât les ossements du martyr. Tous les soldats se réunirent donc ; mais ils entendirent Victor dans la fournaise rendant grâces à Dieu et chantant ses louanges. Ayant alors ouvert, ils virent le saint que la flamme avait respecté, et ils lui dirent : « Sors ; le gouverneur t'appelle. » Victor étant donc venu devant le gouverneur, celui-ci lui dit : « Comment ta magie a-t-elle pu triompher du feu, pour l'empêcher de te nuire ? Dis-moi par quels maléfices tu as éteint les flammes ? » Victor répondit : « Grâces à mon Dieu, je ne suis pas magicien, comme tu le dis ; mais je suis chrétien. »

Cependant Sébastien ordonna qu'on préparât un poison mortel ; un magicien devait le mêler à des viandes qu'il présenterait à manger au bienheureux martyr. Saint Victor dit : « Je n'oserais toucher ces viandes, si je n'avais mis ma confiance dans la puissance Jésus-Christ, mon maître. Mais pour te montrer que je puis rompre tous tes maléfices, j'accepte cet étrange mets ; et, après avoir prié, j'en mangerai. » Il le reçut en effet, et en mangea, sans éprouver aucun mal. Le magicien apporta d'autres poisons plus actifs encore, et lui dit : « Mange maintenant ; si cette fois encore tu n'en ressens aucun mal, je renonce à tous mes maléfices et je crois au Dieu que tu honores. » Le bienheureux Victor en mangea et ne fut pas atteint. Et le magicien lui dit : » Gloire à toi, Victor ; tu as vaincu, tu es plus fort que moi. J'étais perdu et tu as arraché mon âme de l'enfer, pour lui donner la vie. Car, comme une statue qui a vieilli, si enfin on la nettoie, reprend un nouvel être, ainsi Dieu par toi convertit et sauve dans son infinie miséricorde un malheureux vieilli au milieu des maléfices. » Et aussitôt le magicien brûla tous ses livres, et il renonça à tout ce qui faisait sa

richesse. Victor l'instruisit de tous les mystères de la foi et le marqua du signe du chrétien, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Après ces merveilles, Sébastien fit ramener le martyr devant son tribunal et lui dit : « Victor, sacrifie aux dieux et sois sage. » Victor répondit : « J'ai toujours été sage. » Sébastien dit : « Mais maintenant tu t'es fait insensé. » Victor répondit : « Dieu a choisi la folie de ce monde pour rendre vaine ta sagesse. » Sébastien dit : » Où est écrit ce paradoxe? » Victor répondit : « Le bienheureux apôtre Paul l'a dit. » Sébastien reprit : « Paul est donc Dieu ? » Victor dit : « Non Paul n'est pas Dieu, mais l'apôtre de Dieu. Comme un sage architecte dans la maison de Dieu, il a établi le fondement qui s'élève et repose pour la perfection de l'édifice sur Jésus-Christ, la pierre angulaire. C'est pourquoi il a reçu de Dieu la sagesse avec la plénitude de la science des Écritures, afin de montrer la voie du salut à ceux qui veulent être sauvés. » Sébastien dit : « Abandonne cette folie et sacrifie aux dieux ; car de tels discours ne peuvent te servir. » Victor répondit : « Je ne suis point un insensé, je cherche la sagesse ; tous ceux-là au contraire sont des fous qui écoutent tes ordres et sacrifient aux dieux. Ils ignorent le vrai Dieu ; et comme le diable qui est leur père a méconnu la vérité dès le commencement, eux de même se sont aveuglés dans leur cœur et n'ont point reçu la science de la foi. » Le gouverneur irrité donna ordre qu'on lui coupât tous les nerfs du corps. Victor dit : « Avec le nom de Jésus-Christ mon maître. je ne crains pas tes tourments. Achève maintenant ton œuvre, ne l'abandonne pas ; mais sache que ces supplices ne me causent aucune douleur. Comme lorsqu'on arrache du pied une épine, à peine est-elle enlevée, qu'aussitôt toute douleur disparaît et fait place au repos ; de même pour moi lorsque mes nerfs ont été coupés, j'ai senti dans mon corps, par l'effet de la toute-puissance de Jésus-Christ mon Dieu, un calme jusques alors inconnu. » Le gouverneur ordonna de

verser de l'huile bouillante snr les parties les plus sensibles du corps du martyr. Victor, à ce nouveau supplice, dit : « Malheureux, comment ne rougis-tu pas ? Ne vois-tu pas quelle est la puissance de Jésus-Christ mon maître ? Cet incendie que tu veux allumer dans mes membres, est pour moi bien plutôt un doux rafraîchissement, tandis qu'il te prépare à toi au contraire un supplice éternel. O aveuglement funeste ! Tu ne sais donc pas que cette huile bouillante est pour moi comme l'eau que l'on donne au voyageur altéré, et dont il boit pour calmer l'ardeur qui le dévore ? Ainsi, par le nom de Jésus-Christ mon maître que j'ai invoqué, j'ai senti comme une agréable fraîcheur circuler dans mes veines. »

Le gouverneur irrité dit : « Qu'on le suspende sur le chevalet. » Et, quand il y eut été attaché, il lui fit appliquer sur les flancs des torches ardentes, pendant qu'un héraut lui criait à haute voix : « Immole aux dieux, comme l'empereur l'a ordonné. » Victor dit au gouverneur : « Malheureux, ne te lasse point de me soumettre à tous ces divers supplices. Hypocrite, est-ce que tu te flattes, à cause de ton commerce avec les démons, que les tourments vont m'effrayer ? Je ne crains pas tes menaces, parce que j'ai avec moi Jésus-Christ mon maître, qui me fortifie ; et je ne balancerai point à affronter les tortures, par l'espérance de ces biens souverainement désirables qu'il a promis à ceux qui le cherchent. Mais vous, Seigneur Jésus-Christ, je vous bénis, parce que, ayant mis en vous ma confiance, je ne sens aucun des maux dont les ministres du diable veulent m'accabler. » A ces paroles, le gouverneur impie ordonna qu'on mêlât ensemble du vinaigre et de la chaux et qu'on en versât dans la bouche du martyr ; en même temps il lui dit : « Sacrifie, car tes résistance compromettent trop longtemps mon autorité. » Victor répondit : « Ce n'est point ta volonté que je fais, c'est celle de mon Dieu, à qui je veux m'offrir comme une victime sans tache ; puisque c'est lui qui a en son pouvoir mon corps et mon âme. » De plus en plus furieux, le gouverneur ordonna aux bourreaux

de lui arracher les yeux. Alors Victor dit au gouverneur : « Insensé, tu espères par ces tourments m'arracher à l'amour de Jésus-Christ, mon Dieu et mon Sauveur. Mais tu ne peux rien faire; car j'ai pour défenseur et pour sauveur ce même Seigneur Jésus-Christ, le Fils du Dieu vivant. Tu as pu m'enlever les yeux du corps ; mais c'est pour cela même que les yeux de mon âme jouiront plus pleinement de la lumière céleste. »

Le gouverneur Sébastien dit : « Tu me forces à multiplier contre toi de plus affreux supplices. — Grâces en soient rendues à mon Dieu, s'écria Victor; fais-moi souffrir tout ce que tu voudras; ne cherche point à m'épargner; avec mon Dieu qui me donne la force, je suis prêt à tout endurer. » Le gouverneur le fit tenir suspendu, la tête en bas, pendant trois jours, jusqu'à ce que son sang arrosât la terre en longs ruisseaux. Au bout des trois jours, les soldats qui avaient exécuté l'ordre, vinrent pour s'assurer s'il était mort ou s'il vivait encore. A peine l'eurent-ils aperçu, qu'ils furent tous frappés de cécité. Mais Victor dit : « Au nom de Jésus-Christ mon maître, pour l'amour de qui j'ai été ainsi suspendu, que vos yeux s'ouvrent de nouveau à la lumière. » Aussitôt leurs yeux furent ouverts, et retournant auprès du gouverneur Sébastien, ils lui racontèrent tout ce qui venait d'arriver.

Sébastien dont rien ne pouvait calmer la fureur, ordonna qu'il fût écorché vif. Le bienheureux martyr Victor lui dit : « Tu peux enlever à ma chair la peau qui est le vêtement de mes os, mais tu ne pourras pas enlever à mon âme son vêtement; car je suis revêtu de la foi et de l'amour de mon Dieu. » Et pendant qu'on l'écorchait, il élevait les yeux au ciel au milieu des douleurs, et faisait à Dieu cette prière : « Seigneur Dieu tout-puissant, mon âme est réduite à l'extrémité; fortifiez-moi, exaucez moi, ayez pitié de moi. Que votre miséricorde descende sur moi, comme sur tous ceux en qui vous avez mis vos complaisances. Seigneur mon Dieu, recevez-moi

et ne m'abandonnez pas; ne me dédaignez pas, ô mon Dieu; ne me rejetez pas loin de votre face; ne me délaissez-pas dans le temps de mes douleurs. Et maintenant je vous rends grâces, Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu; venez en aide à votre serviteur et secourez-moi dans mes tourments. Ne permettez pas que je sois vaincu par ce juge impie; car vous savez, Seigneur, que c'est pour votre nom que je souffre tous ces supplices. »

Pendant que le martyr priait ainsi, l'épouse d'un soldat, Corona, jeune femme agée d'environ seize ans, s'écria : « Tu es bienheureux, Victor, et tes œuvres sont bénies. Ton sacrifice a été reçu comme le sacrifice d'Abel; parce que tu t'es offert à Dieu dans la sincérité de ton cœur, Dieu t'a accueilli. Comme le juste Énoch, tu vas être enlevé à la terre, pour ne pas goûter la mort de ce siècle, jusqu'à ce que vienne le temps de la promesse. Comme Noé, qui fut trouvé parfait au milieu de sa génération; de même, tu es juste et parfait en toutes choses. Tu as cru à Dieu, comme Abraham, qui offrit son fils Isaac. Tu as souffert persécution, comme Jacob, que poursuivaient Ésaü et Laban. Tu as été traité comme Joseph, qui gouverna les habitants de l'Égypte durant le temps de la famine. Tu as persévéré avec la patience de Job, cet athlète généreux qui souffrit de nombreuses douleurs, jusqu'à ce qu'enfin il triompha des attaques de l'ennemi. Ils ont porté envie à ta vertu, comme autrefois à celle d'Isaïe, qui fut scié par le milieu du corps. Dieu a reçu ton sacrifice comme celui du prophète Samuel. Tu as été semblable à un parfum d'agréable odeur, ainsi que le fut Éléazar dans son sacerdoce. Dieu t'a reçu comme il a reçu Daniel. Comme les trois enfants, Ananias, Azarias et Misaël, dans la fournaise où le roi Nabuchodonosor les avait fait jeter pour avoir offert un sacrifice à Dieu, tu as été épargné par le feu. Tu as espéré au Seigneur comme David. Il t'a donné la sagesse de Salomon pour triompher des attaques et des piéges du diable. » A ces nobles paroles cette

sainte femme ajouta : « Je vois deux couronnes apportées du ciel par les mains de dix anges. La plus grande sera pour toi; pour moi la plus petite. Quoique faible, je ne crains pas les menaces du gouverneur, et je partagerai avec les plus courageux l'héritage du royaume du Christ. »

Le gouverneur, en l'entendant parler ainsi, fut irrité; il se la fit amener et lui dit: « Quel âge as-tu? » Corona lui répondit : « J'ai seize ans. » Sébastien continua : « Quand t'es-tu mariée? » Et Corona répondit: « Il y a un an et quatre mois. » Le gouverneur dit : « Approche donc et sacrifie aux dieux. » Corona répondit : « Je m'appelle Corona, et tu ne me persuaderas pas de renoncer à ma couronne. » Sébastien reprit : « Pourquoi as-tu voulu sitôt délaisser les grâces et la beauté? » Corona répondit : « J'ai méprisé les avantages d'un corps mortel , pour pouvoir aller au-devant de celui à qui j'ai donné ma foi, de Jésus-Christ mon époux immortel. Car si j'ai un époux et terrestre et mortel, j'ai aussi pour moi Jésus-Christ, qui ne change jamais et dont la bonté est pleine d'indulgence envers ceux qui se repentent. » Le gouverneur Sébastien dit : « Sacrifie aux dieux. » Corona répondit : « Afin de recevoir de Dieu ma couronne, je ne veux pas sacrifier. » Le gouverneur ordonna à ses soldats de courber deux palmiers, d'attacher par les pieds et par les mains à chacun d'eux la bienheureuse Corona ; après quoi, de laisser tout à coup les deux arbres se séparer de nouveau. L'ordre fut exécuté, et le corps de la sainte fut déchiré en deux. Ainsi, dans un combat glorieux à l'honneur du Seigneur, la sage et vertueuse Corona consomma son martyre.

Cependant Victor disait : « Je rends grâces à mon Dieu qui m'a donné de conserver jusqu'à la fin la constance et la liberté dans ma foi. » En même temps, déjà près du triomphe et sur le point de saisir la couronne, il hâtait le pas vers le lieu de son dernier supplice ; puis étendant les mains vers le ciel, il dit : « Je vous rends grâces, Seigneur Jésus-Christ ; vous avez consolé et fortifié mon courage, et n'avez pas

laissé périr mon âme ; mais vous m'avez donné la grâce de glorifier votre nom. Et maintenant, Seigneur, recever mon esprit dans la paix. » Comme il achevait ces paroles, le bourreau le frappa. La tête du martyr roula à terre ; du sang et du lait sortirent de la blessure. Cependant le peuple était demeuré jusqu'à la fin, saisi d'admiration à la vue des supplices du martyr, et un grand nombre furent fortifiés dans la foi en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Saint Victor martyr et la bienheureuse Corona ont souffert le huit des calendes de mai, à la neuvième heure, sous l'empereur Antonin, et par les ordres de Sébastien, gouverneur impie de la Thébaïde d'Égypte, près de la ville nommée Lycos. Ils sont morts en bénissant le nom de Jésus-Christ notre Dieu et Seigneur, qui vit et règne avec le Père et le Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Amen.

XXIII.

LE MARTYRE DE SAINT ÉPIPODE ET DE SAINT ALEXANDRE.

(L'an de Jésus-Christ 178.)

Ces Actes sont tirés de la collection de Dom Ruinart.

Si l'histoire prend soin de conserver la mémoire des hommes illustres, et de consacrer par des éloges les actions généreuses de ceux qui ont donné leur vie, ou pour défendre leur liberté, ou pour l'intérêt de leur patrie, ou seulement pour acquérir une gloire vaine et stérile : si leurs vertus, quoique vaines, ont passé à la postérité pour lui servir d'exemple; de quelles louanges ne doit-on pas relever la mort des martyrs, puisqu'elle renferme, comme en abrégé, des exemples admirables d'une foi vive et d'une piété sincère, et que leur sang est un germe précieux d'où l'on voit éclore la sainteté et la vie ? Ils ont combattu, non pour un roi de la terre ou pour un prince

mortel, mais pour le Roi du ciel, et pour un Prince dont la puissance est infinie et la durée éternelle. Si on les a vus courir au trépas, ce n'est pas pour une patrie terrestre où l'on reçoit une vie qu'on perd aussitôt, mais pour la patrie céleste, pour la véritable patrie, dont les saints sont les fondateurs, et dont les habitants sont immortels; où l'on jouit d'une liberté que l'enfer avec toute sa violence ne peut jamais ravir; où l'on est comblé d'une gloire toute divine. Mais, quoiqu'on ne puisse avoir qu'une idée imparfaite de la félicité dont Dieu récompense les travaux des martyrs, parce qu'il n'est pas moins impossible de la comprendre que de la mériter, il n'est rien toutefois qui soit plus digne de passer aux siècles à venir, que les combats et les triomphes des saints; rien qui soit plus propre à faire naître dans le cœur des fidèles une noble ardeur qui les porte à embrasser une vie pure, et qui soit une imitation du martyre par une continuelle mortification des passions et de la chair. C'est dans ce dessein que nous avons entrepris de rapporter la glorieuse victoire que les bienheureux Épipode et Alexandre ont obtenue, sous les auspices du Christ et par le secours de sa grâce, afin que leur exemple augmente, fortifie et anime la foi des chrétiens.

Il y avait dix-sept ans que Lucius Vérus et Marc-Aurèle étaient assis sur le trône des Césars, lorsque la fureur des gentils se répandit comme un torrent impétueux dans toutes les provinces de l'empire contre l'Église. Mais ce fut particulièrement dans la ville de Lyon qu'elle causa de plus grands ravages; et les traces qu'elle y laissa furent d'autant plus sanglantes et plus nombreuses, que cette cité était peuplée d'un plus grand nombre de fidèles. Les magistrats et les officiers d'armée, les soldats et le peuple, travaillaient de concert, et avec une égale animosité, à détruire la religion, employant contre elle toute sorte de tourments, et persécutant sans relâche tout ce qui portait le nom de chrétien, sans distinction d'âge ni de sexe. Les noms de

quelques-uns de ces martyrs ont été conservés avec les circonstances de leur mort; mais il y en a beaucoup plus qui, pour avoir fini leurs jours dans les chaînes et dans l'obscurité d'une prison, ou ayant péri dans quelque émeute populaire, ont été confondus dans la foule, et ne sont écrits que dans le Livre de la vie bienheureuse. Car après cet horrible carnage des chrétiens dont le sang remplit la ville de Lyon, et fit changer de couleur aux eaux du Rhône (ainsi qu'on le peut voir dans la lettre que les très-illustres Églises de Vienne et de Lyon écrivirent sur ce sujet aux Églises d'Asie et de Phrygie), les païens crurent avoir entièrement éteint le nom et la religion de Jésus-Christ. Ce fut alors qu'Épipode et Alexandre, qui en faisaient une profession secrète, furent dénoncés au gouverneur par leurs propres domestiques. Ce magistrat, irrité de ce que ces deux chrétiens avaient échappé à l'exacte recherche qu'il croyait en avoir faite, donna des ordres très-précis de les arrêter, s'imaginant pouvoir enfin achever d'abolir en leur personne une religion qui lui était si odieuse.

Mais avant d'en venir aux particularités de la mort de ces saints, il faut dire un mot de leur vie. Alexandre était Grec, mais Épipode était natif de Lyon; tous deux unis, dès leur plus tendre enfance, par les mêmes études et les mêmes exercices; mais plus unis encore dans la suite par les liens d'une véritable charité. Leur amitié croissait avec leurs lumières, et augmentait à mesure qu'ils faisaient de nouveaux progrès dans les sciences. Leur union devint enfin si intime, et leurs sentiments se trouvèrent si conformes en toutes choses, que, quoiqu'ils eussent reçu de leurs illustres parents une éducation très-sainte, ils de cessaient cependant de s'exciter l'un l'autre par de réciproques et de continuelles exhortations à tendre à une plus haute perfection. Ils y réussirent si bien, que s'exerçant avec une attention toute particulière à la tempérance, à la pauvreté, à la foi, à la chasteté, aux œuvres de miséricorde, et généralement à toutes les vertus les plus

excellentes du christianisme, ils se rendirent des victimes dignes d'être immolées à Dieu ; et ils eurent, par une heureuse anticipation, tout le mérite du martyre avant d'en souffrir la peine. Ils étaient dans la fleur de leur jeunesse, et ils n'avaient point voulu engager leur liberté, ni prendre le joug du mariage. Dès qu'ils eurent aperçu les premiers feux de la persécution, ils songèrent à suivre le conseil de l'Évangile ; mais ne pouvant pas fuir d'une ville à une autre, ils se contentèrent de chercher une retraite où ils pussent demeurer cachés, et servir Dieu en secret. Ils la trouvèrent dans un faubourg de Lyon, près de Pierre-Encise, et ce fut le petit logis d'une veuve chrétienne et d'une singulière piété qui les mit d'abord à couvert de la première enquête des persécuteurs. Ils y furent quelque temps inconnus, par la fidélité que leur garda leur sainte hôtesse, et par le peu d'apparence qu'avait leur asile. Mais enfin ils furent découverts, et ils ne purent échapper à l'importune et trop curieuse recherche d'un officier du président. Ils furent arrêtés au passage étroit d'une petite chambre, au moment où ils s'échappaient, et ils demeurèrent si éperdus lorsqu'ils se virent entre les mains cruelles des gardes du gouverneur, qu'Épipode perdit un de ses souliers que sa charitable hôtesse retrouva, et qu'elle conserva comme un riche trésor.

Ils furent d'abord mis en prison, et avant même d'avoir été interrogés : le nom seul de chrétien portant avec soi la conviction manifeste des plus grands crimes. Trois jours après, ils furent conduits, ayant les mains attachées derrière le dos, au pied du tribunal du gouverneur. Cet homme cruel leur demanda leur nom, et quelle était leur profession. Une multitude innombrable de peuple remplissait l'audience, et l'on voyait sur le visage de chacun l'expression d'une haine farouche. Les accusés dirent leur nom, et confessèrent naïvement qu'ils étaient chrétiens. A cet aveu, le juge et l'assemblée se récrient, s'emportent, frémissent de rage. Toute une ville est en mouvement pour

perdre deux innocents. « Quoi ! dit le gouverneur d'un ton que la fureur rendait terrible, deux jeunes téméraires oseront braver les immortels ! les saintes ordonnances de nos princes seront foulées aux pieds ! A quoi ont donc servi tant de supplices ? C'est donc en vain qu'on a dressé des croix, qu'on a mis en usage le fer et le feu ; en vain les bêtes se sont rassasiées des corps de ces impies ! Où sont les chevalets, les lames de cuivre ardentes ? où sont les tourments les plus affreux, prolongés même jusqu'au-delà du trépas ? Quoi ! tout cela a été inutile ! les hommes ne sont plus, leurs os ont été réduits en cendre ; à peine trouve-t-on la place où furent leurs tombeaux ; et le nom du Christ retentit encore à nos oreilles : des bouches sacriléges font encore entendre ce nom odieux à la vue des autels, devant les images sacrées des Césars. N'attendez pas que cette audace criminelle demeure impunie. Le ciel et la terre demandent votre supplice ; il est juste de les satisfaire. Mais de crainte qu'ils ne s'encouragent l'un l'autre, et qu'ils ne s'animent à souffrir par paroles ou par signes, comme on sait assez que c'est la coutume de ces gens-ci, qu'on les sépare ; qu'on fasse retirer Alexandre, qui paraît le plus vigoureux, et qu'on applique Épipode à la torture. »

Le gouverneur crut qu'il pourrait tirer quelque avantage de la conjoncture où se trouvait ce jeune homme, privé du secours de son ami, abandonné à sa propre faiblesse, et laissant présumer que dans une si grande jeunesse on ne devait pas craindre une résistance trop opiniâtre. Suivant donc les traces de l'ancien serpent, il commença par employer la douce persuasion, dans l'espoir d'insinuer dans l'âme du martyr le poison mortel de la flatterie. « C'est dommage, lui dit-il, qu'un si aimable jeune homme périsse pour la défense d'une mauvaise cause. Je sais que tu as de la piété, que ton âme est remplie de tendres sentiments de religion ; mais nous crois-tu des impies ? N'avons-nous pas une religion et des dieux, et la piété est-elle bannie de nos temples ? Toute la terre adore les mêmes

divinités que nous, et nos augustes princes sont les premiers à leur rendre leurs hommages. Au reste, nos dieux aiment la joie : c'est au milieux des banquets somptueux qu'on leur adresse des prières; et les vœux qu'on leur fait ne sont jamais mieux exaucés que lorsqu'on les accompagne de jeux, de danses et d'agréables concerts. Que te dirai-je enfin ? l'amour et les plaisirs, la bonne chère et les vins délicieux, la magnificence des spectacles, les agréables intrigues du théâtre ; en un mot, les plus doux passe-temps de la vie, font la plus grande partie de leur culte. Vous autres, vous suivez une religion sombre et chagrine ; vous adorez un homme qui a été cloué à une croix ; qui ne peut souffrir qu'on jouisse de tous ces plaisirs, qui condamne la joie, qui se plaît à avoir des adorateurs exténués par les jeûnes ; enfin, qui conseille une chasteté triste et inféconde. Mais, après tout, quel appui peut-on attendre de ce Dieu, quel bien peut-il faire à ceux qui s'attachent à son service, lui qui n'a pu garantir sa propre vie de l'attentat formé contre elle par les derniers des hommes ? J'ai bien voulu te représenter toutes ces choses, afin que, renonçant à cette religion farouche et sauvage, tu ne songes plus qu'à passer ta jeunesse parmi les doux et tendres amusements de cet âge destiné par la nature à la jouissance de tous les contentements que le monde offre à ceux qui en savent faire un bon usage. »

Le bienheureux Épipode répondit au gouverneur en ces termes : « Le grâce de Jésus-Christ mon maître, et la foi catholique que je professe, ne me laisseront jamais surprendre à la douceur empoisonnée de tes paroles. Tu feins d'être sensible aux maux que je me prépare; mais sache-le bien, je ne regarde cette fausse compassion que comme une véritable cruauté. La vie que tu me proposes est pour moi une éternelle mort ; et la mort dont tu me menaces n'est qu'un passage à une vie qui ne finira jamais. Il est glorieux de mourir d'une main comme la tienne, accoutumée à répandre le sang de ceux qui refusent d'abandonner le parti de la

vertu. Au reste, ce Dieu que nous adorons, ce souverain Seigneur de tout l'univers, en un mot, ce Jésus dont tu rappelles le supplice sur la croix, sais-tu qu'il est ressuscité; qu'homme et Dieu tout ensemble il s'est élevé dans le ciel par sa propre vertu, traçant lui-même à ses serviteurs un chemin à l'immortalité, et leur préparant là-haut des trônes tout brillants de gloire? Mais je m'aperçois que ces choses sont trop relevées pour toi ; je veux bien me rabaisser en ta faveur, et te parler le langage des hommes. Les ténèbres dont ton esprit est couvert sont-elles si épaisses, qu'elles ne te laissent pas voir que tout homme est composé de deux substances différentes, l'âme et le corps? chez nous l'âme commande et le corps obéit; ces plaisirs infâmes que tu me vantes tant, et qui plaisent si fort à tes dieux, flattent agréablement le corps, mais ils donnent la mort à l'âme. Pour nous, nous prenons le parti de notre âme contre notre corps, et nous la défendons des vices qui l'attaquent. Ne nous vante pas tant la piété des païens envers leurs dieux : le premier et le plus grand de vos dieux, c'est votre ventre; vous lui sacrifiez la plus noble partie de vous-mêmes; et vous rabaissant jusqu'à la nature des bêtes, après avoir vécu comme elles, vous n'attendez qu'une fin pareille à la leur. Mais lorsque nous périssons par vos ordres, que font vos tourments, sinon de nous faire passer du temps à l'éternité, et des misères d'une vie mortelle au bonheur d'une vie qui n'est plus sujette à la mort ? »

Le gouverneur ne put refuser son admiration à un discours si rempli de sagesse et de générosité ; il en fut touché ; mais ce sentiment ne dura pas longtemps, et la honte, le dépit et la rage lui succédèrent bientôt avec toutes les horreurs qui les accompagnent. Ne pouvant donc résister à ces trois furies, il commanda qu'on frappât à coups de poing cette bouche qui avait parlé avec tant d'éloquence. La douleur que ressentit le saint martyr ne fit qu'affermir sa constance; et malgré le sang qui sortait de sa bouche avec une partie de ses dents, il ne

laissa pas de proférer ces paroles : « Je confesse que Jésus-Christ est un seul Dieu avec le Père et le Saint-Esprit, et il est juste que je lui rende une âme qui est sortie de ses mains, et qu'il a rachetée de son sang, Ainsi la vie ne m'est point ôtée, elle n'est que changée en une plus heureuse ; et il m'importe peu de quelle manière ce corps cesse de vivre, pourvu que l'esprit qui l'anime retourne à Celui qui lui a donné l'être. » A peine le bienheureux Épipode eut-il fini ces derniers mots, que le juge le fit élever sur le chevalet, et placer des bourreaux à droite et à gauche, qui lui déchirèrent les côtés avec des ongles de fer. Mais voilà que tout à coup on entend un bruit effroyable : tout le peuple demande le martyr ; il veut qu'on le lui abandonne. Les uns ramassent des pierres pour l'en accabler ; les autres, plus furieux, s'offrent à le mettre en pièces, tous enfin trouvent la cruauté du gouverneur trop lente à leur gré ; il n'est plus lui-même en sûreté. Surpris de cette violence inopinée, il craint qu'on ne viole le respect dû à son caractère ; et désirant assoupir dès sa naissance ce commencement de sédition, il fait enlever le martyr, et sans donner le temps aux mutins de poursuivre leur attentat, il le fait immoler d'un coup d'épée. Ainsi par une disposition favorable de la Providence, l'emportement des ennemis de saint Épipode ne fit que précipiter la fin de son martyre, le Christ se hâtant lui-même de couronner son serviteur.

Cependant le gouverneur brûlait d'impatience de tremper dans le sang d'Alexandre ses mains encore fumantes de celui de son ami Épipode. Il l'avait laissé un jour en prison, et remettant son interrogatoire au jour suivant, il se le fit amener dans le dessein de rassasier, par son supplice, sa propre fureur et celle de tout le peuple. Il fit toutefois un effort sur lui-même, et retenant avec peine les mouvements impétueux d'un courroux aveugle, il voulut tenter la voie de la douceur, avant de prendre celle des tourments. « Tu es encore, lui dit-il, maitre de ta destinée ; profite du délai qu'on te donne, et de l'exemple de ceux qu'un fol entêtement

a fait périr. Grâce aux dieux immortels, nous avons fait une si bonne guerre aux sectateurs du Christ, que tu es presque le seul qui soit resté de ces misérables ; car enfin apprends que le compagnon de ton impiété ne vit plus. Cesse donc de te promettre l'impunité, si tu persévères dans ton crime ; aie pitié de toi-même, et viens remercier les dieux d'une vie qu'ils daignent te conserver. »

« C'est à mon Dieu que je dois toute ma reconnaissance, répondit Alexandre ; que son nom adorable soit béni à jamais. Tu crois m'épouvanter par le souvenir que tu rappelles dans ma mémoire des tourments que tant de martyrs ont endurés ; mais sache que tu ne fais qu'enflammer davantage l'ardeur que j'ai de les suivre, quand tu retraces à mes yeux leurs triomphes. Penses-tu avoir fait périr ces âmes bienheureuses que tu as chassées de leurs corps à force de supplices ? Désabuse-toi, elles sont dans le ciel, où elles règnent ; mais le croiras-tu ? ce sont les persécuteurs eux-mêmes qui ont péri en cette rencontre. Que j'ai pitié de l'erreur où je te vois ! ce nom sacré que tu t'imagines pouvoir éteindre dans les flots de sang que tu verses, n'en est que plus éclatant. Cette religion que tu prétends renverser tes par faibles efforts, c'est Dieu qui en a jeté les fondements ; ils sont inébranlables. La vie pure et sainte des chrétiens soutient l'édifice , et leur mort précieuse l'augmente et l'embellit. C'est ce même Dieu qui a fait le ciel ; il est le maître de la terre, et il règne par sa justice dans les enfers. Apprends donc que les âmes auxquelles tu crois donner la mort s'échappent de tes mains, et prennent leur essor vers le ciel, où un royaume les attend ; au lieu que tu descendras dans l'enfer avec tes dieux, En faisant mourir mon bien-aimé frère, tu as assuré son bonheur, et je meurs d'impatience de le partager avec lui. Qu'attends-tu donc ? je suis chrétien, je l'ai toujours été et je ne cesserai jamais de l'être. Tu peux cependant tourmenter ce corps, qui, étant formé de terre, est sujet aux puissances de la terre ; mais mon âme, d'une nature toute céleste,

ne reconnaît point ton pouvoir ; Celui qui l'a créée saura bien la garantir de ta cruauté. »

Ce discours ne fit qu'augmenter dans l'âme du gouverneur la honte et la colère. Il fit étendre le saint martyr les jambes écartées, et trois bourreaux le frappaient sans relâche. Ce tourment ne diminua rien de la sainte fierté de ce généreux athlète, et il ne s'adressa jamais qu'à Dieu pour implorer le secours. Comme son courage ne se démentait pas, et qu'il commençait à lasser les bourreaux, qui déjà s'étaient relayés plusieurs fois, le gouverneur lui demanda s'il persistait toujours dans sa première confession : « Oui, répondit-il d'un ton d'autorité, et qui témoignait la grandeur de sa foi ; car tes dieux ne sont que de mauvais démons ; mais le Dieu que j'adore, et qui seul est tout- puissant et éternel, me donnera la force de le confesser jusqu'au dernier soupir ; il sera le conservateur et le gardien de ma foi. » Le gouverneur dit alors : « Je vois la pensée de ces misérables ; leur fureur insensée est montée à un tel point, qu'ils mettent toute leurs gloire dans la durée de leurs souffrances ; et ils croient par là avoir remporté une victoire signalée sur ceux qu'ils nomment leurs persécuteurs ; il faut les guérir de cette folle présomption. » Puis s'efforçant de prendre un ton plus grave et plus modéré, il prononça cette sentence : « Étant une chose contraire au bon exemble et au respect dû à la religion des dieux, et à la dignité de notre siége, de souffrir plus longtemps l'opiniâtreté impie du nommé Alexandre, convaincu de christianisme ; et comme ce serait en quelque sorte s'en rendre complice, que d'en différer la punition, nous ordonnons qu'il sera attaché à une croix pour y expier son crime par sa mort. » Les bourreaux prirent aussitôt le saint, et le lièrent à ce bois qui est devenu le signe de notre salut. Il n'y demeura pas longtemps sans expirer ; car son corps avait été si fort déchiré dans cette cruelle flagellation, que les côtes décharnées laissaient voir à découvert les entrailles. Ayant donc son âme unie au Christ, il la lui rendit en invoquant son saint nom.

Le tombeau réunit les deux amis, que la mort seule avait pu séparer quelques moments. Les fidèles ayant enlevé secrètement leurs corps, allèrent cacher ce pieux larcin dans un endroit inconnu aux infidèles. Il y avait, sur le penchant d'une des collines de la ville, un enfoncement couvert d'arbres épais ; là, parmi des broussailles, on trouvait une espèce de grotte. La chute des eaux l'avait insensiblement creusée, et leur humidité féconde avait fait naître à l'entour des ronces et des épines qui en dérobaient la vue à ceux que la hasard conduisait en ces lieux écartés. Ce fut cette caverne que l'on choisit pour être dépositaire des sacrées dépouilles de nos martyrs, et pour les mettre à couvert d'une seconde persécution des païens, qui, par une inhumanité inconnue aux peuples les plus barbares, refusaient aux morts le repos de la sépulture. Ce lieu est devenu dans la suite célèbre par les miracles qui s'y opèrent tous les jours, et qui y attirent la dévotion du peuple. Voici ce qui commença à le mettre en réputation :

Une maladie contagieuse ravageant la ville de Lyon, un jeune homme de famille noble, déjà tout consumé des ardeurs de la fièvre, fut averti en songe d'avoir recours aux remèdes que lui donnerait une certaine femme qui lui fut nommée. C'était celle-là même qui avait le soulier de saint Epipode. Étonnée de la prière qu'on lui faisait de s'employer à la guérison de ce jeune homme, elle dit ingénument qu'elle n'avait aucune connaissance de la médecine ; qu'à la vérité elle avait guéri plusieurs maladies par le moyen du soulier qui avait servi à un saint martyr, et que Dieu avait fait tomber entre ses mains, pour la récompenser de l'hospitalité qu'elle avait exercée envers ses serviteurs. En même temps Lucie, c'est ainsi que se nommait cette charitable veuve, fit la bénédiction sur un verre d'eau qu'elle présenta au malade. Celui-ci ne l'eut pas plutôt pris, que le feu de sa fièvre s'éteignit, non par un effet naturel, mais par un miracle de la toute-puissance divine. Le bruit de cette merveille se répand par toute la ville ; la foi chrétienne est

exaltée, le pouvoir des saints est reconnu. Le peuple court en foule au tombeau des martyrs, demande la santé, la reçoit, et avec la santé, la grâce du Ciel et la lumière de l'Évangile : on ne cherche que la guérison du corps, et on obtient encore celle de l'âme. Les miracles se multiplient ; à l'aspect de cette caverne sacrée, les démons sortent des possédés, les maladies prennent la fuite, tous les maux disparaissent, et il se passe en ce lieu de si grandes choses, que l'incrédulité est obligée de se rendre malgré elle à l'évidence des faits. Gardons-nous donc d'être incrédules ; la puissance de Dieu aime à se découvrir aux esprits dociles, elle les favorise, elle les aime ; mais elle se montre réservée envers ceux qui doutent, et ne daigne rien opérer en leur faveur.

XXIV.

LES ACTES DE SAINT SYMPHORIEN.

(L'an de Jésus-Christ 178.)

Nous prenons ces Actes dans le recueil de Dom Ruinart.

L'empereur Marc-Aurèle venait d'exciter dans l'empire une effroyable tempête contre l'Église, et ses édits foudroyants attaquaient de tous côtes la religion du Christ, lorsque Symphorien vivait à Autun dans tout l'éclat que peuvent donner une haute naissance et une rare vertu. Il était sorti d'une famille chrétienne, et l'une des plus considérables de la ville. Son père se nommait Fauste ; illustre par le sang qu'il avait reçu de ses ancêtres, plus illustre encore par celui que son fils avait reçu de lui. Ce jeune seigneur, dont les mœurs avaient été cultivées et polies par les belles-lettres, n'avait pas eu moins de soin de purifier les belles-lettres par l'étude de la piété ; en sorte que dans un âge qui d'ordinaire ne donne que des fleurs,

son esprit déjà mûr avait produit des fruits d'une sagesse anticipée, dont les vieillards les plus consommés dans la pratique des vertus auraient pu se faire honneur. On l'avait vu passer de l'enfance à la jeunesse, sans avoir éprouvé les imperfections de ces deux premiers âges, les plus dangereux de la vie ; et de la jeunesse on le voyait entrer si heureusement dans l'âge viril, et donner des marques si sûres d'un mérité achevé, que les gens de bien les plus éclairés, frappés de l'éclat de tant de belles qualités, avouaient qu'un jeune homme ne pouvait être si accompli, sans entretenir commerce avec les intelligences célestes. Une prudence naïve et sans artifice, jointe à une simplicité noble et sans bassesse, tempéraient toutes ses actions, et y introduisaient cette juste mesure, qui est l'âme de toutes les vertus. En un mot, il s'était si bien conduit, et avec tant de bonheur, à travers les écueils de la mer orageuse du monde, qu'il avait évité d'y faire naufrage.

Autun, qui faisait remonter bien haut dans l'antiquité sa noblesse et son origine, suivait les vieilles erreurs d'une religion sacrilége. Environné de temples profanes, et rempli d'idoles, il était livré tout entier aux vaines superstitions du paganisme. Son peuple, désoccupé de toute autre affaire, passait les jours et les nuits dans l'exercice d'un culte ridicule. Cybèle, Apollon et Diane y étaient particulièrement révérés.

Un jour qu'on faisait une procession solennelle en l'honneur de Cybèle, sous le nom de Bérécynthie, et que la dévotion pour la mère des dieux y avait attiré toute la ville, Symphorien se rencontra par hasard en un endroit où la marche religieuse passait. Voyant la déesse qu'on portait sur un brancard, il ne put s'empêcher de marquer le mépris qu'il faisait de cette idole ; et bien loin de l'adorer, comme on l'y voulait contraindre, il s'en moqua hautement. Il fut arrêté sur-le-champ, et présenté à Héraclius. C'était un magistrat, personnage consulaire, qui était pour lors à Autun avec une

commission de l'empereur pour la recherche des chrétiens. Héraclius, s'étant assis sur son tribunal, dit à Symphorien : « Déclare ton nom et ta condition. » Symphorien répondit : « Je suis chrétien, et je m'appelle Symphorien. » Le juge dit : « Tu es chrétien ! comment donc as-tu pu nous échapper ? car on ne trouve guère ici de ces sortes de gens. Réponds-moi : pourquoi as-tu refusé d'adorer la déesse-mère ? » Symphorien répondit : « Je te l'ai déjà dit. c'est que je suis chrétien : je n'adore que le vrai Dieu, qui est dans le ciel ; et je suis si peu disposé à adorer ce vain simulacre du démon, que si tu veux me faire donner un marteau, je vais de ce pas mettre votre déesse-mère en pièces. » Le juge dit : « Cet homme n'est pas seulement un sacrilége ; il joint la révolte à l'impiété. Est-il de cette ville ? » Un officier répondit : « Oui, seigneur, il est de cette ville, et d'une des premières familles. » Le juge dit à Symphorien : « C'est donc cela qui te rend si fier ; ignores-tu quelles sont les ordonnances de nos princes ? Qu'on les lise. » Le greffier lut : « L'empereur Marc-Aurèle, à tous gouverneurs, juges et magistrats, présidents et autres officiers généraux de notre empire : Ayant appris que certaines gens, qui se disent chrétiens, ne font aucune difficulté de violer les lois les plus saintes de la religion, nous voulons qu'il soit procédé contre eux à toute rigueur ; et nous vous enjoignons de les punir de divers supplices, lorsqu'ils tomberont entre vos mains, à moins qu'ils ne veuillent sacrifier à nos dieux. En sorte toutefois que la justice retienne la sévérité dans de justes bornes, et qu'en retranchant le crime, on ne punisse pas trop rigoureusement les criminels. »

Lecture étant faite de l'édit de l'empereur, le juge dit : « Que dis-tu à cela, Symphorien ? crois-tu qu'il soit en mon pouvoir d'aller contre une déclaration du prince si formelle ? Tu ne peux nier que tu ne sois coupable de deux crimes : de sacrilége envers les dieux, et de manque de respect à l'égard des lois. Donc, si tu ne te mets en devoir de satisfaire à ce qui est porté par l'édit qu'on vient de lire, je ne puis me dispenser

de faire un exemple en ta personne ; les lois outragées, et les dieux offensés demandent ton sang. » Symphorien répondit : « On ne me persuadera jamais que cette image soit autre chose qu'un prestige du démon, dont il se sert pour tromper les hommes, et pour les entraîner avec lui dans un malheur éternel. Sache que tout chrétien qui ne craint point d'arrêter ses yeux sur ces objets profanes et qui s'engage imprudemment dans des sentiers qui conduisent aux crimes, tombera infailliblement dans l'abîme, et donnera dans les embûches que l'ancien ennemi des hommes ne cesse de leur dresser. Car enfin nous avons un Dieu qui n'est pas moins sévère et rigoureux lorsqu'il punit le péché, qu'il est bon et libéral lorsqu'il récompense les mérites. Il donne la vie à ceux qui craignent sa puissance, et la mort à ceux qui se révoltent contre elle. Tant que je demeurerai ferme dans la protestation publique et sincère que je fais de n'adorer que lui, je suis sûr d'arriver au port du Roi éternel, sans craindre ni les vents, ni les flots que la fureur du démon peut soulever contre moi pour me faire périr. »

Le juge, voyant qu'il n'y avait aucune apparence que Symphorien se rendît, le fit frapper par ses licteurs, et conduire en prison. Les délais accordés par la loi étant expirés, et le juge ayant ordonné qu'on le lui amenât, on vit sortir du milieu des ténèbres cet enfant de la lumière, et du creux d'un cachot obscur celui qui devait bientôt être reçu dans le palais du Roi éternel, séjour d'une immortelle clarté. Les nœuds que formaient ses liens s'étaient relâchés et ne serraient que faiblement ses bras amaigris et exténués ; et, les incommodités de sa prison ayant consumé une partie de son sang dans ses veines et dans tout son corps desséché, le Ciel lui en tenait compte comme s'il l'eût déjà répandu pour lui. Le juge lui dit : « Considère, Symphorien, ce que tu perds, et le tort que tu te fais en refusant d'adorer les dieux immortels ; car outre la gloire que tu acquerrais en servant l'empereur dans ses armées, tu pourrais encore attendre de

sa libéralité des récompenses proportionnées à tes services. Considère le péril auquel tu t'exposes, si aujourd'hui même tu ne fléchis le genou devant la déesse-mère, si tu ne rends tes adorations à Apollon et à Diane, ces grands dieux. Veux-tu que je fasse entourer leurs autels de guirlandes? Crois-moi, offre à ces dieux de l'encens, et, par des sacrifices dignes de leur majesté suprême, rends-les-toi favorables. » Symphorien répondit : « Un juge qui est le dépositaire de l'autorité du prince et des affaires publiques, ne doit pas perdre le temps en des discours vains et frivoles. S'il est dangereux de ne pas travailler chaque jour à acquérir quelque vertu nouvelle, combien plus doit-on appréhender, en s'écartant du droit chemin, d'aller inconsidérément se briser contre les écueils des vices ! »

Le juge dit : « Du moins sacrifie aux dieux pour jouir des honneurs qui t'attendent à la cour. » Symphorien répondit : « Un juge avilit sa dignité, et en ternit le lustre, lorsqu'il se sert du pouvoir qu'elle lui donne pour tendre des piéges à l'innocence. Il cause à son âme un dommage irréparable, et s'expose à voir son nom flétri d'un opprobre éternel. Au reste, je ne crains point la mort, puisqu'elle est une dette que nul homme ne peut s'exempter de payer à Dieu. Prévenons-la par le désir, et faisons-nous-en un mérite auprès de lui, en la lui offrant de bonne grâce; changeons cette dette en offrande. A quoi me servirait le repentir inutile et tardif d'avoir tremblé devant un juge qui doit mourir comme moi ? Tu m'offres dans une coupe d'or un breuvage qui, sous quelque douceur apparente, cache une amertume mortelle, et donne la mort à ceux qui sont assez imprudents pour le recevoir. Je refuse tous les avantages qui me sont offerts par une autre main que par la main du Christ. Les richesses dont il nous comble avec une profusion digne d'un Dieu, sont incorruptibles; on n'en craint ni la perte ni la diminution : mais votre cupidité insatiable, en voulant tout posséder, ne possède rien en effet. La fragilité des biens de ce monde ne

nous afflige point, parce que nous n'y avons aucune attache; et la fortune ne nous peut rien ôter, parce que nous ne tenons rien d'elle, Vos plaisirs et vos joies sont semblables à une eau glacée qui se dissout au premier rayon du soleil. Tout ce qui fait l'objet de vos désirs finit bientôt, est sujet au changement, et est enfin entraîné par le torrent rapide des années dans le vaste sein de l'éternité. Il n'y a que notre Dieu qui puisse donner une félicité durable. L'antiquité la plus reculée n'a point vu le commencement de sa gloire, parce que sa gloire est avant tous les temps; et les derniers siècles n'en verront pas la fin, parce qu'elle subsistera encore après eux. »

Le juge dit : « Tu lasses enfin ma patience, Symphorien : et il y a trop longtemps que je t'écoute relever par des louanges outrées la puissance chimérique de je ne sais quel Christ. Ou sacrifice immédiatement à la déesse-mère ; ou, après t'avoir fait passer par toute la rigueur des supplices, je mettrai ta tête aux pieds de Cybèle. » Symphorien répondit : « Je crains le Dieu tout-puissant qui m'a donné l'être et la vie, et je n'adore que lui. Mon corps est en ton pouvoir, et ce pouvoir même ne sera pas long ; pour mon âme, elle est indépendante de toi et de ton tribunal. Souffre seulement que je te représente combien est monstrueux le culte que vous rendez à vos idoles. Qui ne rougirait en voyant ces jeunes infortunés qui, se ruant autour de cette image impie, unissent, dans les transports d'une joie insensée, la fureur avec la brutalité, et veulent faire d'un crime détestable un acte de religion ? Qui ne rougirait en voyant votre Apollon chassé honteusement du ciel, et réduit à garder les troupeaux du roi Admète? Quel dieu adorez-vous ? quel exemple recueillez-vous de ce dieu qui, chantant jour et nuit sur sa lyre ses infâmes amours, aime à voir ses lauriers mêlés de myrtes et de roses? Je ne parle point de ces voix que les démons, sous le nom de cet Apollon, font sortir du fond d'une grotte qui en mugit, et du milieu d'un trépied qui en est ébranlé; ces voix qui par

mille détours viennent effrayer vos oreilles et abuser vos esprits. Mais quel aveuglement vous fait adorer le démon du midi sous la figure d'une Diane (car c'est ce qu'une curieuse recherche a découvert à nos saints docteurs) ; ce démon qui, parcourant les places et les carrefours des villes, va semant dans les cœurs des misérables mortels la discorde et l'envie ? » Symphorien en cet endroit fut interrompu par le juge, qui, ne pouvant plus contenir son dépit, prononça cette sentence : « Nous déclarons Symphorien coupable du crime de lèse-majesté, pour avoir refusé de sacrifier aux dieux, pour avoir parlé d'eux sans respect, enfin pour avoir fait outrage à leurs sacrés autels ; en réparation, nous le condamnons à mourir par le glaive, vengeur des dieux et des lois. »

Comme on le conduisait au supplice, sa mère, digne de tous les respects, l'exhortait du haut des murs de la ville. « Mon fils, lui dit-elle, Symphorien mon fils, aie dans ta pensée le Dieu vivant ; ranime ta constance, ô mon fils ! La mort n'est pas à craindre lorsqu'elle conduit à la vie : tiens ton cœur en haut ; regarde, mon fils, Celui qui règne au ciel. Aujourd'hui on ne t'enlève pas la vie ; on te la change en une meilleure. Aujourd'hui, mon fils, par un heureux échange, tu vas passer à la vie céleste. » Ce fut hors des murs de la ville que ce bienheureux martyr finit sa sainte carrière par la main d'un bourreau qui lui sépara la tête du corps. Quelques personnes de piété enlevèrent secrètement ses sacrées reliques. Assez proche du lieu où Symphorien souffrit le martyre, la terre donne passage à une fontaine, sur le bord de laquelle on avait bâti une petite cabane. Ce fut là que l'on déposa le corps du martyr. Mais il n'y demeura pas longtemps caché, et les miracles que Dieu opérait par lui le découvrirent bientôt. Les païens mêmes, surpris de tant de merveilles, ne purent lui refuser leur vénération.

XXV.

LES ACTES DE SAINT BÉNIGNE, APÔTRE DE BOURGOGNE.

(L'an de Jésus-Christ 180.)

La collection de Surius nous a fourni ces Actes.

L'empereur Marc-Aurèle s'était rendu dans une ville fortifiée de la Gaule, nommée Dijon, pour visiter de nouvelles murailles qu'on y avait construites. A son entrée dans la ville, il avait dit : « Voilà des murs bien bâtis ; maintenant c'est un temple qu'il faut élever à Jupiter, à Mercure et à Saturne ; ne souffrez pas qu'aucun de ceux qui font profession de la loi chrétienne se fixe dans ces lieux, de peur que leurs vaines superstitions n'entraînent la ruine de notre peuple. » Ayant entendu ces paroles, Térentius, qui commandait dans la place, répondit : « Invincible empereur, nous ignorons s'il y a ici quelque chrétien ; mais j'ai vu un étranger qui se fait raser les cheveux, porte un habit différent du nôtre, et dont le genre de vie surtout ne ressemble en rien à celui que nous suivons. Il condamne les cérémonies de nos dieux, baigne notre peuple dans les eaux et fait sur lui des onctions avec le baume. Il fait dans notre ville de nombreux prodiges, annonce un nouveau Dieu à notre patrie, et promet à ceux qui croiront à ce Dieu une autre vie après la mort. » A ce discours, Marc-Aurèle aussitôt reprit : « Autant que je puis en juger par ces détails, l'homme dont tu parles est chrétien. Qu'on le recherche et qu'on l'enchaîne ; puis qu'on l'amène devant moi ; car si nous le laissons faire, il attirera de grands malheurs sur notre pays, et bientôt nos dieux seront méprisés. Nos dieux n'aiment pas les chrétiens ; le genre de vie de ces impies et leur lois ne sauraient s'allier avec le culte de nos divinités. Le signe du crucifié est odieux à ceux qui sont l'objet de notre vénération. »

Dès que Marc-Aurèle eut cessé de parler, le comte Térence donna ses ordres pour qu'on recherchât le bienheureux Bénigne. On le trouva dans une villa nommée Spaniacum, où il annonçait à des gentils la parole de Dieu. Térentius le fit charger de chaînes, battre de verges et le présenta à Marc-Aurèle. Celui-ci, en le voyant lui dit : « Adorateur de la croix, puisque tu te donnes pour un docteur de la loi chrétienne, tu trouveras en moi un persécuteur. Si à mes interrogations tu n'opposes que des réponses entrecoupées et de vains arguments ; si tu refuses de respecter nos antiques lois et de sacrifier à nos dieux, je te ferai périr dans les supplices, et le secours de ton Christ ne t'arrachera pas de mes mains. » Bénigne répondit : « Le Christ a dit, et sa parole est sainte : « Ne craignez pas ceux « qui tuent le corps, mais qui ne peuvent tuer l'âme. « Marc-Aurèle dit : « De quel pays es-tu, et quel est ton nom ? » Bénigne répondit : » Mes frères qne tu as déjà fait mourir et moi nous sommes venus de l'Orient envoyés par le bienheureux Polycarpe, pour prêcher aux gentils la parole de Dieu et le très-saint nom du Christ, afin qu'il soit connu de tous, lui qui est descendu du ciel comme la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde. » Marc-Aurèle dit : « Si tu obéis à mes ordres, je t'établirai grand-prêtre de mes dieux, tu recevras comme honneur et comme récompense l'argent du trésor public, et je te donnerai la première place dans mon palais. » Bénigne répondit : « Que ton or et ton argent soient dévorés avec toi dans les flammes qui t'attendent, loup ravisseur ; je n'accepte ni cette première place, ni ce sacerdoce que tu me promets ; car tes honneurs, c'est la mort éternelle et le comble des tourments dans la damnation. Tu ne me sépareras donc pas du Christ que je sers ; il est le Verbe du Père, la vie, l'ineffable lumière, la pierre précieuse dont rien ne peut égaler l'éclat. Envoyé du ciel par le Père, il a été annoncé aux hommes ; et à tous ceux qui croient en lui il promet la vie éternelle. C'est lui qui viendra juger les vivants et les morts ; il dévoilera cette

fureur insensée qui t'arme contre les serviteurs du Christ; et alors, bon gré mal gré, tu sauras que celui auquel tu refuses de croire est ton Dieu et le Dieu de toutes les nations. »

Marc-Aurèle, à ces paroles, ordonna qu'on le déchirât à coups de nerfs de bœuf, et dit : « Si aujourd'hui il ne veut pas sacrifier, j'ordonne qu'on multiplie contre lui les supplices. » Ayant donc été livré au comte Térentius, on l'étendit avec des poulies ; et pendant qu'on le frappait, il disait : « Je vous rends grâces, Seigneur Jésus-Christ, qui m'avez jugé digne de souffrir ces tourments pour la gloire de votre nom. Accordez-moi, ô Roi de gloire, de supporter jusqu'au bout tous les châtiments que l'injuste César me réserve. » Quand on l'eut ainsi flagellé, on le reconduisit en prison ; mais un ange vint le fortifier et lui rendre sa première vigueur, comme s'il n'eût rien souffert.

Le lendemain, Marc-Aurèle commanda qu'on l'amenât devant son tribunal et lui dit : « Bénigne, veux-tu ou non sacrifier aux dieux ? » Bénigne répondit : « Non, je ne sacrifie pas. Reconnais, malheureux, qu'ils ne sont rien tes dieux, à qui il suffit de montrer le signe de Jésus-Christ, l'auteur de notre salut, pour qu'aussitôt ils languissent et tombent ; car ce ne sont que des idoles sourdes et muettes, qui ne voient, ni n'entendent, ni ne marchent, et qui même ne sauraient former un seul pas. Que ceux-là leur deviennent semblables qui les fabriquent ou qui mettent en eux leur confiance. Et comment pourraient-ils te défendre, ces dieux? ils ne peuvent se défendre eux-mêmes ! » Alors le César furieux ordonna qu'on le conduisît à un temple, et que là, malgré lui, on lui introduisît dans la bouche des chairs immolées, persuadé que si une fois il en mangeait il ne tiendrait plus le même langage, mais que les dieux l'enchaîneraient à leur service. Or, tandis qu'on exécutait cet ordre, le bienheureux Bénigne fit le signe de la croix sur ces chairs, et élevant son cœur à Dieu et ses yeux au ciel, il dit : « Seigneur Jésus-Christ, qui avez régénéré le monde et détruit la puissance des démons; lumière éternelle,

regardez-moi à cette heure suprême, et couvrez de confusion tous ces adorateurs de statues qui se glorifient dans leurs vaines images; qu'ils apprennent enfin que vous êtes le Dieu éternel. »

A peine eut-il ainsi prié et fait le signe de la croix, qu'aussitôt toutes les idoles de pierre et de bois, et les vases dans lesquels on offrait les sacrifices, s'évanouirent comme la fumée et disparurent. A ce miracle, Bénigne, rempli d'une grande joie, s'écria : « Je vous rends grâces, Seigneur Jésus-Christ, qui n'avez pas permis que je fusse souillé par des sacrifices impies. » En même temps, il dit à Marc-Aurèle : « Pauvre aveugle, vois donc à quoi se sont réduites les images de tes dieux, et comment au signe de notre salut elles se sont évanouies. Infortuné, apprends à connaître le Créateur du ciel et de la terre. — Et toi, Bénigne, reprit Marc-Aurèle, reconnais combien nos dieux désirent faire ta volonté. Si tu consens maintenant à te rendre à leurs désirs, tu te verras parmi nous entouré d'honneurs. » Bénigne répondit : « Tu as le cœur aveuglé par la folie, et tes yeux ne voient pas quelle est la puissance du Christ, qui anéantit tes dieux. Je te l'ai déjà dit à toi, démon, inventeur de crimes, je ne sers point tes dieux, je n'adore pas les images du diable. »

L'impie Marc-Aurèle, furieux de cette réponse, le fit enfermer en prison. Puis il ordonna qu'on plongeât les pieds du martyr dans du plomb fondu dont on remplirait un grand bassin creusé dans la pierre ; dans les doigts de ses mains, il voulut qu'on enfonçât des alènes rougies au feu, et pendant six jours il défendit de lui donner aucune nourriture ; enfin, pour le mettre en pièces, il donna l'ordre d'enfermer avec lui douze chiens très-cruels et dévorés par la soif et la faim. Tous ces ordres furent exécutés ; la garde de la prison fut confiée à des soldats qui n'omirent rien, ni les alènes aiguës pour percer ses mains, ni le plomb fondu pour ses pieds, ni les chiens furieux qu'ils enfermèrent avec le martyr. Mais tandis qu'ils le conduisaient à sa prison, le saint leur dit :

« Comtes et tribuns, écoutez-moi : croyez en Jésus-Christ notre Rédempteur, il est l'espérance et le salut de ceux qui croient en lui, et il anéantira vos péchés. Il est la lumière de ce monde ; à l'odeur qui s'exhale de ses parfums, les morts ressuscitent ; il touche les malades, et ils sont guéris ; les cieux sont pleins de sa gloire, et sa miséricorde remplit la terre. » Étant entré dans la prison, il y demeura six jours entiers, persévérant dans la prière. Pendant ce temps, l'ange qui veillait sur lui le sauva, et la rage des chiens s'adoucit à tel point qu'ils n'osèrent toucher un poil de sa tête, ni même la frange de son vêtement. Le même ange du Seigneur lui apporta pour nourriture le pain du ciel, et le lui présenta en disant : « Prends, ô toi que le Christ chérit. » En même temps il lui arrachait les alènes qui lui perçaient les doigts, et dégageait ses pieds du plomb où on les avait plongés. Bénigne, recevant le pain céleste, rendit grâces à Dieu et en mangea.

Le sixième jour, Marc-Aurèle dit à ses officiers : « Ouvrez la porte de la prison, et voyez si les chiens l'ont déchiré. » La prison fut donc ouverte ; mais ils trouvèrent le martyr sain et sauf, parfaitement intact, en sorte qu'on ne voyait sur son corps aucune plaie. Quand on eut annoncé cette nouvelle à Marc-Aurèle, il dit : « Brisez-lui le cou avec une barre de fer, et que la lance d'un soldat lui arrache la vie sans pitié, pour qu'il cesse enfin de nous injurier, nous et nos dieux. » Quand on eut accompli cet ordre, les chrétiens virent s'envoler de la prison à travers les airs une colombe plus blanche que la neige, qui indiquait par son vol que la sainte âme du martyr montait au ciel. Cette colombe laissa après elle une odeur si suave, que tous se figuraient jouir des délices du paradis. Lorsque Marc-Aurèle fut parti, une dame fort riche, la bienheureuse Léonilla, vint au lieu du supplice, conduite par l'esprit de Dieu ; elle embauma le corps de parfums et le déposa dans un sépulcre, non loin de la prison. Les prodiges et les miracles de toute sorte qui s'y multiplièrent ne tardèrent pas à le découvrir. Le martyre du prêtre saint Bénigne

eut lieu le jour des calendes de novembre, sous le règne de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartiennent la gloire et l'honneur dans les siècles des siècles. Amen.

XXVI.

LES ACTES DES SAINTS EUSÈBE, PONTIEN, VINCENT ET PÉRÉGRIN.

(Sous l'empire de Commode. 180-192.)

Nous prenons ces Actes dans la collection des Bollandistes.

Sous le règne du très-cruel Commode, on ordonna que le jour de sa naissance tout le peuple se réunirait au cirque. Lui-même, en plein sénat, déclara que tous les Romains pousseraient des acclamations en l'honneur du puissant Hercule et du grand Jupiter, pendant que, revêtu de la peau de lion et le front ceint de bandelettes, il rendrait à la statue d'or du père des dieux, placée devant son siége, tous les honneurs divins comme à son père, au milieu de cette immense assemblée. La foule entière fit donc retentir l'air de ces paroles : « Hercule, protecteur de la République, sois le défenseur de la fière liberté des Romains » ; et ce cri fut poussé jusqu'à soixante-quinze fois.

Dans les mêmes jours vivaient, au quartier appelé Lannarius, de pieux chrétiens. Parmi eux se trouvaient Eusèbe, Vincent, Pérégrin et Pontien, serviteurs du Très-Haut et de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui après, avoir distribué tous leurs biens aux pauvres, s'étaient résolus de ne plus s'occuper que du service de Dieu. Quand ils apprirent ce que Commode avait fait, ils s'en moquèrent ouvertement, et parcourant toute la ville ils disaient au peuple : « Rendez honneur et gloire à Notre-Seigneur Jésus-Christ, et rejetez bien loin ces tromperies diaboliques ; croyez au Dieu du ciel, au Père tout-puissant, à Jésus-Christ son Fils et notre seul maître; faites pénitence; recevez le baptême en son nom, afin que vos

péchés soient effacés, et que vous ne voyez pas enveloppés dans la ruine de Commode, votre empereur. »

Un sénateur appelé Jules, les entendant prêcher ainsi publiquement, les fit venir dans sa maison, écouta très-attentivement ce qu'ils enseignaient et crut lui aussi. Il commença dès lors à distribuer aux pauvres par leurs mains les richesses qu'il possédait. Quant il eut tout donné, il appela auprès de lui un prêtre nommé Rufin, demanda le baptême, et l'ayant reçu ainsi que toute sa maison, il se mit aussi à prêcher publiquement le nom du Seigneur et à partager ses revenus aux misérables. Commode, en étant informé, ordonna dans sa colère qu'on l'arrêtât. Lorsqu'on l'eut amené en sa présence, il lui dit : « Jules, es-tu devenu insensé pour abandonner ainsi le dieu Jupiter et Hercule, et te livrer à cette ridicule folie? » Jules lui répondit énergiquement : « Puisses-tu périr avec ceux dont tu imites les tromperies! »

L'empereur le livra aussitôt à un certain Vitellius, ancien maître de la milice, avec ordre de rechercher exactement tout ce qu'il possédait, et de le forcer à sacrifier au dieu Hercule : s'il résistait et refusait de sacrifier, on ne devait plus le laisser vivre. Le vicaire du préfet, Vitellius, ordonna d'arrêter Jules et le fit garder en prison. Trois jours après, il commanda de dresser son tribunal en plein air, dans le temple de la Terre, et d'amener le sénateur. Quand on l'eut conduit en sa présence, il dit d'abord ces paroles : « Nous avons ordonné que l'on introduisît l'accusé Jules, dépouillé et chargé de chaînes; » puis, se tournant vers lui, il l'interrogea ainsi : « Tu connais la sentence rendue par les empereurs, qui te prescrit de renoncer à ton obstination, pour offrir tes adorations et tes sacrifices au dieu Hercule et à Jupiter? » Jules répondit avec une grande liberté : « Toi et ton prince, puissiez-vous périr tous deux ensemble! » Le maître de la milice lui dit : « En qui donc as-tu mis ton espérance, toi qui as déjà reçu ta condamnation? » Jules répondit : « En Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui te condamne avec tes princes à un supplice éternel. » Vitellius,

entendant ces paroles, le fit frapper de verges ; il expira sous les coups. Le vicaire du préfet enjoignit alors aux bourreaux de jeter son corps devant l'amphithéâtre. La nuit suivante, Eusèbe, Pontien, Pérégrin et Vincent recueillirent ses restes précieux et les ensevelirent dans le cimetière de Calépodius, le quatorze des calendes de septembre.

Vitellius ayant appris qu'Eusèbe, Pontien, Pérégrin et Vincent avaient enlevé le corps du bienheureux Jules, commanda de les saisir et de les amener devant lui. Quand ils furent en sa présence, il leur dit : « C'est donc vous qui avez enlevé toutes les richesses de Jules ; car tout le monde sait que vous avez recueilli son corps ? » Eusèbe répondit : « Nous l'avons fait, et cela nous appartenait. » Vitellius leur dit : « Vraiment ! il vous appartenait de dérober les trésors d'autrui et d'enlever des biens qui ne vous avaient pas été confiés ; rendez les richesses de Jules, ou vous périrez comme lui. » Eusèbe répondit : « Nous le voulons bien, nous le désirons. » Vitellius dit : « Rendez les biens de Jules, et sacrifiez aux dieux. » Vincent répondit : « Ceux que tu appelles des dieux sont des démons, qui pendant toute l'éternité souffriront avec toi. »

Vitellius ordonna sur l'heure de les étendre sur le chevalet en face les uns des autres, de tirer leurs membres, avec des cordes, et de les frapper de verges, pendant que le héraut crierait : « Ne blasphémez pas les dieux et nos princes. » Le vicaire du préfet fit suspendre un moment le supplice et leur dit : « Épargnez-vous vous-mêmes, sacrifiez aux dieux. » Eusèbe répondit : « Misérable ! redouble tes coups, ne t'arrête pas ; car si tu penses pouvoir nous séparer de la compagnie de Jules, notre maître, tu perds ton temps. » Vitellius dit : « Il faut que ces hommes soient des magiciens pour se réjouir ainsi dans les tourments. » Vincent répondit : « Nous nous réjouissons, nous jubilons en notre Seigneur Jésus-Christ. » Le vicaire, transporté de colère, commanda de leur appliquer des torches ardentes sur les flancs ; mais eux

disaient d'une voix encore plus haute : « Gloire à vous, Seigneur, qui nous visitez ! »

Un des bourreaux ayant vu à leur côté un jeune homme qui essuyait leurs blessures avec une éponge, se mit à dire hautement : « Le Christ qu'ils nous prêchent est vraiment un Dieu ; car je vois un ange debout auprès d'eux, occupé à laver leurs plaies. » Vitellius répondit avec fureur : « Oh ! les séducteurs, les magiciens, qui ont pu tromper cet illustre citoyen, si cher à la république ! » Le bourreau, nommé Antoine, crut dès ce moment en Jésus-Christ, et s'étant enfui secrètement auprès du saint prêtre Rufin, il reçut de lui le baptême, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

Vitellius les fit alors déposer du chevalet, et leur dit : « Pourquoi vous montrer ainsi cruels envers vous-mêmes? pourquoi vous opiniâtrer dans ces folies mensongères? pourquoi refuser d'honorer les dieux par des sacrifices, et d'obtenir ainsi la vie?» Vincent répondit : « Malheureux, tu nous appelles cruels ; mais ne l'es-tu pas plus que nous-mêmes en rejetant ce qui serait ton salut ? » Vitellius dit : « Qu'entends-tu par là ? — C'est que vous abandonnez le Dieu du ciel et de la terre, pour chercher une mort éternelle, toi et tous ceux qui sont enveloppés dans la même condamnation. » Vitellius reprit : « Est-ce donc moi qui cherche une mort éternelle, ou vous-mêmes qui subissez ces terribles supplices ? » Eusèbe dit : « Nous, nous sommes constitués dans la gloire ; vous, dans la damnation avec le diable votre chef, dont vous partagerez les tourments dans la géhenne éternelle. » Vitellius, irrité, ordonna de couper la langue à Eusèbe. Quand on la lui eut arrachée, Antoine accourut en criant : « Misérable Vitellius ! que fais-tu à ces saints personnages ! » Et le vicaire du préfet commença à vomir le sang à pleine bouche. Eusèbe, cependant, s'écriait sans langue et d'une voix haute : « Gloire à vous, Seigneur Jésus-Christ, qui daignez me conduire à la gloire avec vos serviteurs. » A ce moment, un chrétien, du nom de Fauste, se saisit de la langue du martyr, la cacha dans son

sein, et s'enfuit. Antoine fut sur-le-champ conduit par l'ordre de Vitellius auprès de l'aqueduc de Trajan, sur la voie Aurélia, pour y subir sa peine; on lui trancha la tête, le onze des calendes de septembre.

Quant aux bienheureux Eusèbe, Vincent, Pérégrin et Pontien, dont le corps n'était plus qu'une plaie, Vitellius les fit enfermer dans un cachot. Les prisonniers, nuit et jour, ne cessaient de rendre à Dieu leurs actions de grâces par le chant des hymnes sacrés ; une foule de chrétiens qui venaient les visiter recevaient d'eux force et consolation. Trois jours après, le bienheureux Jules leur apparut sous sa forme corporelle, et leur dit : « Sauvez le gardien de la prison. » On amena bientôt aux saints martyrs des aveugles, des infirmes, qu'ils guérissaient par leurs prières. Un prêtre du Capitole, qui était aveugle, vint lui aussi, et demanda le baptême. Ils lui dirent : « Si tu crois de toute ton âme, tu seras éclairé, et tu jouiras ensuite de la vie éternelle. » Ce prêtre, nommé Lupulus, répondit : « Je crois, et c'est le motif qui me conduit vers vous ; car je désire recevoir avec vous la vraie liberté dans ces chaînes. »

Alors ils appelèrent auprès d'eux le bienheureux Rufin, qui se rendit aussitôt dans leur prison, et interrogea l'aveugle Lupulus : « Crois-tu de toute ton âme ? » Il s'écria : « Je crois en Notre-Seigneur Jésus-Christ, fils de Dieu le Père, comme je l'ai appris, dans les sacrifices, de la bouche même des démons. » Rufin, sur l'heure même, le catéchisa, bénit de l'eau qu'il mit dans une aiguière et le baptisa. Il lui disait : « Crois-tu en Dieu, Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, en le Christ lui-même et en l'Esprit-Saint ? » Lupulus répondit : « Je crois, seigneur. » Rufin reprit : « Si tu crois, qu'il te soit fait selon ton désir. » Et Lupulus à haute voix : « Oui, je crois ; éclairez-moi, Seigneur Jésus-Christ. » Il prononçait encore ces paroles, quand le geôlier accourut et vit Lupulus, aveugle depuis quatre ans, recouvrer aussitôt la lumière de ses yeux ; il se jeta lui-même aux pieds des saints martyrs, demandant le baptême.

Rufin sur l'heure le baptisa et lui imposa le nom de Simplicius ; alors, tout en larmes, il découvrit le lieu où avait été déposé le corps du martyr Antoine. Après six jours de recherches, le bienheureux Rufin retrouva ce saint corps entier et sans corruption ; il l'enleva et l'ensevelit, le huitième jour depuis son martyre, dans le cimetière de Calepodius.

Cependant Vitellius fit connaître à l'empereur Commode ce qu'avaient fait et dit les bienheureux martyrs, et comment Eusèbe avait parlé sans langue. César lui répondit : « Fais-les périr. » Le jour même il ordonna de faire comparaître devant son tribunal, qu'on avait dressé en plein air près du temple de la Terre, Eusèbe, Vincent, Pérégrin et Pontien. Le héraut les ayant appelés, on les introduisit, et Vitellius dit : « Faites entrer les accusés. » Quand ils furent en sa présence, il ajouta : « Apportez un trépied, pour qu'ils sacrifient. » Mais eux, crachant sur le trépied, se moquèrent de lui ; Eusèbe même ajouta : « Malheureux ! le démon s'est emparé de ton âme. » Vitellius dressa sur-le-champ la sentence en ces termes : « Qu'on les assomme devant l'amphithéâtre avec des lanières plombées. » Aussitôt conduits à la Pierre-Scélérate, ils expirèrent dans ce supplice, pendant que le héraut lisait leur condamnation. Le bienheureux Rufin recueillit les corps des saints martyrs Eusèbe, Vincent, Pérégrin et Pontien, et leur donna la sépulture à six milles environ de Rome, dans une carrière de sable, entre les voies Aurélienne et Triomphale, le huit des calendes de septembre. C'est là qu'une pieuse matrone les avait fait porter sur des chars à deux roues. Leur mémoire s'y conserve par les prières qu'on y fait jusqu'à ce jour, à la gloire et louange de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui vit et règne dans les siècles des siècles. Amen.

XXVII.

LE MARTYRE DE SAINT APOLLONIUS.

(L'an de Jésus-Christ 185.)

Ce récit est emprunté au cinquième livre de l'*Histoire Ecclésiastique* d'Eusèbe.

Sous le règne de l'empereur Commode, les affaires de la religion demeurèrent dans un état assez tranquille, l'Église, par la miséricorde de Dieu, jouissant de la paix par toute la terre. Cependant la parole qui opère le salut dans les âmes attirait un très-grand nombre de personnes au culte du vrai Dieu : en sorte que les plus considérables de Rome par la naissance ou par les biens de la fortune accouraient tous les jours, suivis de toute leur maison, pour obtenir le salut. Le démon, ennemi irréconciliable des gens de bien, ne put voir sans une extrême rage le progrès étonnant que faisait le christianisme dans la ville. Il dressa bientôt ses embûches contre nous; il corrompit le serviteur d'un certain Apollonius, personnage que l'étude des belles-lettres et de la philosophie rendait recommandable. Cet esclave, homme perdu et digne de contribuer à l'accomplissement des desseins du prince des ténèbres, déféra son maître devant le préfet de Rome ; mais ce fut si mal à propos pour lui, qu'il lui en coûta la vie. Car, par un édit de l'empereur, il était défendu, sous la peine capitale, à qui que ce fût de se rendre délateur contre les chrétiens; ainsi ce misérable fut en même temps expédié; et, par sentence du préfet Perennis, il fut rompu vif.

Cependant Apollonius, qui dans son cœur s'offrait déjà à Dieu en sacrifice, après avoir généreusement résisté à tout ce que le préfet lui put dire pour ébranler sa fermeté, obtint la

permission de parler devant le sénat, et de rendre raison de sa foi. Il fit un discours fort éloquent pour la défense de cette même foi et sa propre justification. Après qu'il eut cessé de parler, tout le sénat le condamna d'une commune voix à avoir la tête tranchée. Car il y avait un règlement fait depuis quelque temps par cette compagnie, qui portait que dès qu'un chrétien serait une fois dénoncé, il ne pourrait être renvoyé absous, à moins qu'il ne changeât de sentiments et de religion. Au reste, toutes les procédures faites contre ce saint martyr, son interrogatoire, et la harangue qu'il prononça en plein sénat pour la défense de notre foi, ont été recueillis par nous dans notre *Collection des passions des anciens martyrs*, où chacun peut les aller lire.

XXVIII.

LES ACTES DES MARTYRS SCILLITAINS.

(L'an de Jésus-Christ 200.)

Ce précieux récit, dans lequel sont reproduits les Actes proconsulaires de ces saints martyrs dans toute leur précision, est donné par Dom Ruinart, dans ses *Actes sincères*.

Le quatorze des calendes d'août, sous le second consulat de Claudius, à Carthage, métropole d'Afrique, l'audience tenant, ont été cités par-devant les magistrats, et personnellement ajournés les nommés Speratus, Narzalis, Cittinus, et les nommées Donata, Vestina et Seconda; lesquels ayant comparu, le proconsul Saturnin a dit : « Vous pouvez espérer de trouver grâce auprès de nos très-augustes empereurs Sévère et Antonin, si vous vous mettez sincèrement en état de rendre à nos dieux l'honneur que vous leur devez. » Speratus a répondu : « Nous n'avons point commis d'injustice, personne ne se peut plaindre de nous, nous ne faisons tort à personne.

Vos mauvais traitements n'ont jamais pu tirer de notre bouche la moindre plainte contre vous. Au contraire, nous ne rendons que des bénédictions et des actions de grâces pour tout le mal que vous nous faites : c'est pourquoi nous vous déclarons que nous adorons le vrai Seigneur, le roi véritable. » Le proconsul Saturnin a dit : « Et nous aussi, nous sommes des gens d'honneur et de mœurs douces ; mais nous jurons par le génie de l'empereur notre maître ; nous prions pour son salut ; ce que vous devez faire, vous aussi. » Speratus a répondu : « Si tu veux m'écouter tranquillement, je te découvrirai le mystère de la douceur et de la simplicité chrétiennes. »

Le proconsul Saturnin a dit : « Ne craignez rien, je veux bien vous entendre; jurez seulement par le génie de notre prince. » Speratus a répondu : « Je ne connais point le génie de l'empereur de la terre; mais je sers mon Dieu qui est le Dieu du ciel, que nul homme n'a jamais vu, ni ne peut voir. Je ne suis coupable d'aucun crime, je ne prends poin le bien d'autrui. Si j'achète quelque chose, j'en paie les droits aux receveurs de l'empereur, parce que je sais que Dieu me l'a donné pour maître ; mais je n'adore que mon Seigneur, qui est le Roi des rois, et le maître de toutes les nations du monde. » Le proconsul Saturnin a dit : « Laissez là tous ces vains discours, et, sans différer davantage, sacrifiez aux dieux. » Speratus a répondu : « Je ne crains rien, je n'ai offensé personne. » Le proconsul Saturnin, s'adressant aux autres, a dit : « Ne vous laissez pas séduire par l'exemple de celui-ci, et ne vous rendez pas complices de sa fureur, mais craignez plutôt de déplaire à l'empereur, en refusant d'obéir à ses ordres. » Cittinus a dit : « Nous ne craignons de déplaire qu'à Dieu, notre unique Seigneur qui est dans le ciel. » Le proconsul Saturnin a dit : « Qu'on les mène en prison, et qu'on les mette au ceps jusqu'à demain. »

Le jour suivant, treize des calendes d'août, le proconsul Saturnin, séant sur son tribunal, a ordonné que les prisonniers fussent représentés, lesquels étant arrivés, le proconsul

a dit aux femmes : « Ne voulez-vous pas rendre à nos princes l'honneur que vous leur devez, et sacrifier à nos dieux ? » Donata a répondu : « Nous rendons à l'empereur l'honneur que nous lui devons, comme à l'empereur ; mais nous n'offrons qu'à notre Dieu nos adorations et nos prières. » Vestina a dit : « Moi aussi je suis chrétienne. » Seconda a dit pareillement : « Et moi je crois en mon Dieu, et je veux toujours demeurer attachée à lui ; pour vos dieux, nous ne les adorerons point. »

Le proconsul Saturnin ayant ouï ces réponses, a fait approcher les hommes, et il a dit à Speratus : « Persistes-tu à demeurer chrétien ? » Speratus a répondu : « Oui, j'y persiste. Écoutez, vous tous qui êtes ici présents, je déclare que je suis chrétien. » Les autres prisonniers ont tous dit de même : « Nous déclarons que nous sommes chrétiens. » Le proconsul a dit : « Vous ne voulez donc point qu'on vous accorde de délai pour prendre une dernière résolution, ni qu'on vous fasse grâce ? » Speratus a répondu : « Nous n'en voulons pas, et l'on n'en doit point demander dans une guerre juste. Fais ce que tu voudras, nous mourrons avec joie pour le Christ. » Le proconsul Saturnin a dit : « Quels sont ces livres qu'on dit que vous adorez ? » Speratus a répondu : « Ce sont les quatre Évangiles de Notre-Seigneur Jésus-Christ, les Épîtres de l'apôtre saint Paul, et toute l'Écriture qui a été inspirée de Dieu. » Le proconsul Saturnin a dit : « Je vous donne trois jours, afin que vous ayez le temps de penser à ce que vous avez à faire, et de rentrer en vous-mêmes. » Speratus a répondu : « Je suis chrétien, et tous ceux qui sont avec moi le sont aussi ; rien ne pourra nous faire changer, nous n'abandonnerons pas la foi de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; fais ce que tu voudras. »

Le proconsul, voyant leur fermeté inébranlable, rendit contre eux cette sentence, qui fut enregistrée sur l'heure : « Nous ordonnons que Speratus, Narzalis, Cittinus, Veturius, Félix, Acyllinus, Lætantius, Januaria, Generosa, Vestina, Donata et Seconda, pour avoir confessé qu'ils étaient chrétiens,

et avoir refusé de rendre à l'empereur l'honneur qui lui est dû, auront la tête tranchée. »

Après que lecture leur eut été faite de cette sentence, Speratus et les autres dirent : « Nous vous rendons grâces, ô Dieu éternel, de ce que vous daignez nous recevoir aujourd'hui dans le ciel au nombre de vos martyrs. » On les conduisit ensuite au lieu du supplice, où, s'étant mis à genoux, et après avoir encore rendu leurs actions de grâces au Christ, ils eurent la tête tranchée. Ces martyrs du Christ furent immolés le dix-septième jour de juillet, et ils intercèdent pour nous auprès du Seigneur Jésus-Christ, à qui honneur et gloire, avec le Père et le Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Amen.

TROISIÈME SIÈCLE.

—

I.

LE MARTYRE DE SAINT IRÉNÉE, ÉVÊQUE DE LYON.

(L'an de Jésus-Christ 202.)

Les Actes de cet illustre Martyr ayant péri, nous les remplaçons ici par un ancien fragment historique emprunté aux Bollandistes.

Aux jours où les cruels édits de Sévère donnaient dans le monde entier le signal de l'extermination des chrétiens, la persécution prit une telle extension, que l'empire entier semblait pencher à une ruine d'autant plus imminente qu'une guerre civile s'élevait contre le tyran. Alors Sévère passe dans les Gaules, met à mort Claude, qui s'était déclaré César à Lyon ; et là, informé que cette pieuse cité, sous l'influence du bienheureux Irénée, s'opposait au culte de ses dieux, inspiré par sa férocité habituelle, il fait choix des gladiateurs les plus cruels et leur fait enceindre la ville de toutes parts, en leur disant : « Fermez les portes, entourez les demeures, et que quiconque refusera de sacrifier à nos dieux soit immolé par le glaive vengeur. »

Mais la bonté du Christ députa un ange au bienheureux Irénée pour l'avertir du danger qu'il courait. Vers le milieu

d'une nuit que le saint pontife passait en prières avec Zacharie, l'un de ses prêtres, tout à coup l'ange du Seigneur lui apparaît tout brillant de lumière et lui tient ce discours : « Très-fidèle soldat du chef de la blanche milice, le Seigneur t'appelle au royaume céleste avec ton peuple, par le triomphe du martyre. Confirme donc tes frères, afin que leur fraternité soit intrépide ; le meurtrier approche, et l'heure est arrivée pour eux du glorieux combat du martyre pour le Christ, qu'ils aiment dans toute l'intégrité de la foi. Qu'ils ne redoutent point les menaces de l'antique ennemi, ni celui qui tue le corps, mais ne peut tuer l'âme. Une heure suffira à leurs tourments, mais une lutte plus prolongée t'est réservée ; ton triomphe en sera plus glorieux. Ne néglige rien pour soustraire à la mort ton prêtre Zacharie ; c'est lui qui doit te succéder et raffermir les frères dans le Christ. » Le bienheureux Irénée, ayant entendu ceci, répondit : « Seigneur Jésus-Christ, lumière éternelle, splendeur de la justice, source et principe de piété, je vous rends grâce d'avoir daigné me réjouir et me consoler par le ministère de votre ange. Donnez, Seigneur, à ce peuple, qui est le vôtre, la constance qui empêchera qu'aucun ne défaille dans la confession de votre nom ; soutenus par votre force, qu'ils obtiennent dans un noble triomphe le prix annoncé par vos saintes promesses, et qu'ils trouvent en mourant la gloire de l'immortalité. » Après cette prière, Irénée s'occupa à fortifier ses frères dans le Christ.

Alors se fit la distribution des biens aux pauvres, et le plus ardent désir du martyre embrasait les cœurs. Les jours et les nuits étaient consacrés à la prière et aux divins entretiens, dans l'attente de l'heure que le Christ avait signalée.

Le cruel César, après avoir investi la ville par ses soldats, déclara que celui qui favoriserait la fuite ou le salut d'un chrétien encourrait la sentence portée contre eux. « Et cela, dit-il, afin de pouvoir dans notre ville rendre un culte et

offrir des libations à nos dieux, qui ne souffrent pas que leurs sacrifices soient mêlés à ceux des chrétiens. »

Tous étaient donc immolés çà et là, sans distinction de sexe, d'âge et de condition. Bien plus, on les voyait, prompts et joyeux, livrer leur vie pour la liberté de leur foi et tomber sous le glaive dont la fureur sévissait dans toute la ville. Des ruisseaux d'un sang précieux coulaïent sur les places publiques, et allaient rougir, en s'y mêlant, les flots des deux rivières. Le César persécuteur donna ordre de faire comparaître le bienheureux Irénée en sa présence ; mais il serait trop long de raconter en détail les tourments que la rage du tyran fit subir au saint évêque. Le livre de sa Passion en parle assez au long. Après qu'il eut consommé l'invincible combat de son martyre, le saint prêtre Zacharie enleva son corps pendant la nuit et le renferma dans une crypte très-secrète. L'autel qu'on a construit dessus atteste que là repose une victime agréable à Dieu, et qui, étant déposée au lieu même où l'on sacrifie l'hostie du Christ, aide les fidèles à goûter le mystère divin, les protége de son patronage, ranime leur foi par des prodiges éclatants, selon le bon plaisir du Seigneur Jésus-Christ, notre Sauveur, en union avec le Père et le Saint-Esprit. Amen.

II.

LE MARTYRE DE SAINTE PERPÉTUE ET DE SAINTE FÉLICITÉ.

(L'an de Jésus-Christ 203.)

Ce sublime monument de l'héroïsme chrétien, l'une des plus belles pages de l'antiquité ecclésiastique, est donné ici d'après le texte publié par Dom Ruinart dans les *Acta sincera.*

On arrêta (à Carthage) plusieurs jeunes catéchumènes : Revocatus et Félicité, tous deux de condition servile ; Saturnin et Secundulus ; enfin Vivia-Perpétue , d'une famille

considérable dans la ville, et mariée à un homme de condition. Agée d'environ vingt-deux ans, elle avait son père et sa mère, deux frères, l'un desquels était aussi catéchumène, et un enfant qu'elle allaitait encore. Elle écrivit elle-même l'histoire de son martyre telle que nous l'allons donner.

« Nous étions encore avec nos persécuteurs, lorsque mon père vint faire de nouveaux efforts pour m'ébranler, et pour me faire changer de résolution par son affection pour moi. « Mon père, lui dis-je, vois-tu ce vase qui est là par terre ? — Oui, me dit-il, je le vois. — Peut-on, continuai-je, lui donner un autre nom que celui qu'il a ? — Non, me répondit-il. — De même, lui répliquai-je, je ne puis être autre que ce que je suis, c'est-à-dire chrétienne. » A ce mot, mon père se jeta sur moi pour m'arracher les yeux ; mais il se contenta seulement de me maltraiter ; et il se retira confus de n'avoir pu vaincre ma résolution avec tous les artifices du démon dont il s'était servi pour me séduire. Je rendis grâces à Dieu de ce que je fus quelques jours sans revoir mon père, et son absence me laissa goûter un peu de repos. Ce fut durant ce court intervalle que nous fûmes baptisés : le Saint-Esprit, au sortir de l'eau, m'inspira de ne demander autre chose que la patience dans les peines corporelles.

« Peu de jours après, on nous conduisit en prison. L'horreur et l'obscurité du lieu me saisirent d'abord, car je ne savais ce que c'était que ces sortes de lieux. Oh ! que ce premier jour me fut rude ! Quelle horrible chaleur ! On étouffait, tant on était pressé ; outre qu'il nous fallait à tous moments essuyer l'insolence des soldats qui nous gardaient. Toutefois, ce qui me causait le plus d'angoisse, c'était l'inquiétude pour mon enfant. Mais Tertius et Pomponius, deux charitables diacres, obtinrent à force d'argent que l'on nous mît dans un lieu où nous fussions plus au large, et où en effet nous commençâmes un peu à respirer. Chacun songeait à ce qui le regardait. Pour moi, je me mis à allaiter mon enfant, que l'on m'avait apporté, et qui était déjà tout languissant, pour avoir été

longtemps sans nourriture. Toute mon inquiétude était pour lui. Je ne laissais pas toutefois de consoler ma mère et mon frère, mais surtout je les conjurais d'avoir soin de mon enfant. Il est vrai que j'étais sensiblement touchée de les voir eux-mêmes si fort affligés pour l'amour de moi. Je ressentis ces peines durant plusieurs jours ; mais, ayant obtenu qu'on me laisserait mon enfant, les soins que je lui donnais me furent une consolation ; la prison me devint un palais ; je préférais y être que partout ailleurs.

« Un jour mon frère me dit : « Madame ma sœur, je sais que tu as beaucoup de crédit auprès de Dieu ; demande-lui donc, je te prie, qu'il te fasse connaître par quelque vision, ou de quelque autre manière, si tu dois souffrir le martyre ou si tu seras relâchée. » Moi qui savais bien que j'avais quelquefois l'honneur de m'entretenir familièrement avec le Seigneur, et que je recevais de lui chaque jour mille marques de bonté, je répondis pleine de confiance à mon frère : « Je te dirai demain ce qui en sera. » Je demandai donc, et voici ce qui me fut montré.

« Je vis une échelle d'or, d'une prodigieuse hauteur, qui touchait de la terre au ciel, mais si étroite, qu'on n'y pouvait monter qu'un à un. Les deux côtés de l'échelle étaient tout bordés d'épées tranchantes, d'épieux, de javelots, de faux, de poignards, de larges fers de lances : en sorte que celui qui y serait monté négligemment, et sans avoir toujours la vue tournée vers le haut, ne pouvait éviter d'être déchiré par tous ces instruments, et d'y laisser un grande partie de sa chair. Au pied de l'échelle était un effroyable dragon qui paraissait toujours prêt à se lancer sur ceux qui se présentaient pour monter. Saturus, toutefois, l'entreprit ; il monta le premier. Il s'était venu rendre prisonnier de son gré, voulant partager notre sort ; car il n'était pas avec nous quand nous fûmes arrêtés. Étant heureusement arrivé au haut de l'échelle, il se tourna vers moi, et me dit : « Perpétue, je t'attends ; mais prends garde à la dent de ce dragon. » Je lui

répondis : « Je ne le crains pas, et je vais monter au nom du Seigneur Jésus-Christ. » Alors le dragon, comme s'il eût eu peur de moi, détourna doucement la tête ; et moi, ayant monté le premier échelon, je foulai du pied cette tête hideuse. Étant parvenue au haut de l'échelle, je me trouvai dans un jardin spacieux, au milieu duquel je vis un homme de haute taille, ayant les cheveux blancs ; il était assis et vêtu en berger. Il y avait là un troupeau de brebis dont il tirait le lait, et il était environné de plusieurs milliers de personnes vêtues de blanc. Il leva la tête, me regarda et me dit : « Ma fille, tu es la bienvenue. » Et il me donna du lait qu'il tirait ; cela était fort épais, et comme une espèce de caillé. Je le reçus en joignant les mains, et le mangeai ; tous ceux qui étaient là présents répondirent : Amen. Je me réveillai à ce bruit, et je trouvai en effet que j'avais dans la bouche quelque chose de fort doux que je mangeais. Dès que je vis mon frère, je lui racontai cette vision, et nous en conclûmes que nous devions souffrir. Nous commençâmes donc à n'avoir plus aucune espérance dans ce monde.

« Au bout de quelques jours, le bruit ayant couru que nous allions être interrogés, je vis arriver mon père ; la douleur était peinte sur son visage ; un chagrin mortel le consumait. Il vint à moi. « Ma fille, me dit-il, aie pitié de mes cheveux blancs ; aie pitié de ton père, si je mérite encore d'être appelé ton père. Si je t'ai élevée moi-même jusqu'à cet âge, si je t'ai préférée à tous tes frères, ne me rends pas l'opprobre des hommes. Regarde tes frères, regarde ta mère et ta tante ; regarde ton enfant, qui ne pourra vivre si tu meurs : laisse cette fierté, et ne sois pas la cause de notre perte à tous. Nul de nous n'osera plus parler, s'il t'arrive malheur. » Mon père me disait toutes ces choses par tendresse ; il me baisait les mains ; puis, se jetant à mes pieds tout en larmes, il m'appelait non plus sa fille, mais sa dame. Je plaignais la vieillesse de mon père, songeant qu'il serait le seul de toute notre famille qui ne se réjouirait pas

de mon martyre. Je lui dis pour le consoler : « Quand nous serons sur l'estrade, il n'arrivera de tout ceci que ce qu'il plaira à Dieu : nous ne dépendons pas de nous-mêmes, mais de lui. » Et il se retira accablé de tristesse.

« Un jour, comme nous dînions, on vint tout d'un coup nous enlever pour subir l'interrogatoire. Le bruit s'en étant répandu aussitôt dans les quartiers voisins, il s'amassa un peuple infini. Nous montâmes sur l'estrade. Mes compagnons furent interrogés et confessèrent. Quand ce fut mon tour, et comme je me préparais à répondre, mon père parut à l'instant avec mon enfant. Il me tira de ma place, et me dit en suppliant : « Aie pitié de ton enfant. » Alors le procurateur Hilarien, qui exerçait le droit de glaive à la place du proconsul Minucius-Timinianus, mort depuis peu de temps, me dit : « Épargne la vieillesse de ton père ; épargne l'enfance de ton fils ; sacrifie pour la santé des empereurs. » Je répondis : « Je ne le ferai pas. » Hilarien reprit : « Tu es donc chrétienne ? — Oui, je le suis », répondis-je. Cependant mon père, qui, espérant toujours me gagner, était resté là, reçut un coup de baguette d'un huissier, à qui Hilarien avait ordonné de le faire retirer. Je le sentis comme si j'eusse été frappée moi-même, tant je fus affligée de voir mon père ainsi maltraité dans sa vieillesse. Le juge prononça la sentence par laquelle nous étions tous condamnés aux bêtes. Nous redescendîmes joyeux à la prison. Comme mon enfant était nourri de mon lait, et que je le gardais d'ordinaire avec moi dans la prison, j'envoyai le diacre Pomponius le demander à mon père ; mais il ne voulut pas le donner. Dieu permit que l'enfant ne demandât plus à teter, et que mon lait ne m'incommodât pas. Il calma mes inquiétudes sur l'enfant et m'épargna les douleurs du corps.

« Comme nous étions tous, quelques jours après, en prières, je prononçai par hasard le nom de Dinocrate. J'admirai comme une chose extraordinaire que, n'ayant point pensé à lui depuis sa mort, je m'en souvenais alors d'une manière

si singulière. Je donnai quelques larmes au triste accident qui nous l'avait ravi, et je connus que je serais exaucé, si je priais pour lui. Je commençai donc à offrir des prières et à gémir beaucoup en la présence de Dieu. La nuit suivante il me sembla voir sortir Dinocrate d'un lieu obscur où il y avait beaucoup d'autres personnes ; il était haletant et dévoré de soif, le visage malpropre, le teint pâle, ayant encore sur la joue l'ulcère dont il mourut. Ce Dinocrate était mon frère, mort à l'âge de sept ans d'un cancer au visage qui faisait horreur à tout le monde. C'était donc pour lui que j'avais prié avec tant d'ardeur. Au reste, il me semblait qu'il y avait un fort grand espace entre lui et moi : en sorte qu'il nous était impossible de nous joindre. Près de l'enfant était un bassin plein d'eau, mais dont le bord était plus haut que la taille de l'enfant. Il faisait des efforts pour y atteindre ; mais c'était toujours en vain. Je me désolais en voyant que ce bassin était plein d'eau, et que la hauteur de son bord empêchait mon frère de s'y désaltérer. Je me réveillai, et je compris qu'il était dans la souffrance ; mais j'eus une ferme espérance que je pourrais le soulager de ses peines, et je priai pour lui tous les jours, jusqu'à ce que nous fussions transférés dans la prison du camp : car nous étions destinés pour servir aux spectacles qui se devaient donner dans le camp, au jour de la naissance du César Geta. Je priai donc jour et nuit pour mon frère, avec larmes et gémissements, afin que Dieu me l'accordât.

« Le jour où nous fûmes mis dans les ceps, j'eus cette vision : j'aperçus de nouveau le lieu ténébreux qui m'avait été montré ; il était devenu lumineux, et Dinocrate était purifié, bien vêtu, et il se rafraîchissait. Sur son visage il n'y avait plus qu'une légère cicatrice. Je vis aussi que les bords du bassin étaient abaissés et ne venaient plus qu'à la ceinture de l'enfant, qui tirait de l'eau avec empressement. Il y avait sur le bord du bassin une fiole d'or pleine de cette eau. Dinocrate prit cette fiole, il en but, et elle ne diminuait

pas. Quand il fut désaltéré, il courut jouer, plein de gaieté, comme font les enfants ; et je me réveillai dans le moment. Alors je compris qu'il avait été délivré des peines qu'il endurait.

« Quelques jours s'étant écoulés, celui qui commandait les gardes de la prison s'apercevant que Dieu nous favorisait de plusieurs dons, conçut une si grande estime pour nous, qu'il laissait entrer librement les frères qui nous venaient voir en grand nombre, soit pour nous consoler, soit pour recevoir eux-mêmes de la consolation. Mais, peu de jours avant les spectacles, je vis arriver mon père, tout accablé de tristesse. Il s'arrachait la barbe, il se jetait contre terre, et y demeurait couché sur le visage, maudissant ses années, et disant des choses capables d'émouvoir toutes les créatures. J'étais brisée de douleur en songeant à sa vieillesse infortunée.

« Enfin, la veille de notre combat, j'eus cette vision : le diacre Pomponius était venu à la porte de la prison, il y frappait à grands coups, et j'accourus pour la lui ouvrir. Il était vêtu d'une robe blanche d'une étoffe fort riche, et bordée de petites grenades d'or. Il me dit : « Viens, Perpétue ; nous t'attendons. » En même temps il me présenta la main, et nous nous mîmes tous deux à marcher par des chemins rudes et sinueux ; enfin, après avoir fait plusieurs détours, nous arrivâmes à l'amphithéâtre tout hors d'haleine. Pomponius me conduisit au milieu de l'arène, et il me dit : « Ne crains pas, je suis ici avec toi, et je prends part à tes travaux. » Il disparut, et j'aperçus un grand peuple tout étonné. Comme je savais que j'étais destinée aux bêtes, je ne comprenais pas pourquoi on différait tant à les lâcher contre moi. Alors il parut un Égyptien fort laid, qui s'avança vers moi avec plusieurs autres aussi difformes que lui, et il me présenta le combat ; mais en même temps de jeunes hommes d'une grande beauté s'approchèrent pour me secourir. On m'ôta mes habits, et je sentis que j'avais changé de sexe, et que j'étais devenue un athlète fort et vigoureux. Ces jeunes

hommes, qui s'étaient rangés de mon côté, me frottèrent d'huile, comme on a accoutumé de faire à ceux qui se disposent à la lutte. Mais comme nous étions sur le point d'en venir aux mains, je vis de l'autre côte l'Égyptien se rouler dans la poussière. Tout à coup parut un homme d'une taille tellement élevée que sa tête atteignait à la hauteur de l'amphithéâtre ; il était vêtu d'une tunique flottante avec deux bandes de pourpre par devant ; elle était bordée de granades d'or et d'argent. Il tenait une baguette semblable à celle que tiennent les intendants des jeux, et un rameau vert d'où pendaient des pommes d'or. Ayant fait faire silence, il dit : « Si l'Égyptien remporte la victoire sur la femme, il la tuera avec le glaive ; mais si la femme demeure victorieuse, elle aura ce rameau. » Ayant ainsi parlé, il se retira. Nous nous joignîmes l'Égyptien et moi, et nous commençames un rude combat. Il faisait tous ses efforts pour me saisir le pied, afin de me renverser ; ce que j'évitais soigneusement, en lui portant plusieurs coups au visage. Je me sentis même comme élevée en l'air, d'où je frappais mon ennemi avec avantage, comme si j'eusse été à terre. Enfin, voyant que le combat tirait en longueur, je joignis mes deux mains, passant les doigts les uns dans les autres ; et, saisissant la tête de l'Égyptien, je le renversai sur le visage et lui marchai sur la tête. Le peuple se mit à pousser des cris, et mes défenseurs entonnèrent un cantique. Pour moi, je m'avançai vers l'intendant des jeux, et je reçus le rameau de sa main. En me le donnant, il m'embrassa, et me dit : « Ma fille, la paix soit avec toi. » Je me dirigeai avec gloire vers la porte de l'amphithéâtre appelée Sana-Vivaria. Je me réveillai ensuite, et je compris que ce n'était pas contre les bêtes que j'allais avoir à combattre, mais contre le diable. La vision qui me prédisait le combat m'assurait en même temps de la victoire.

« J'ai conduit ce récit jusqu'à la veille des spectacles ; quelque autre écrira, s'il veut, ce qui s'y sera passé. »

Saturus eut aussi une vision, et il l'a écrite en ces termes :

« Nous avions déjà souffert ; nous sortîmes de nos corps, et nous nous sentîmes portés vers l'orient par quatre anges qui nous enlevaient sans nous toucher. Nous n'étions pas renversés, le visage en haut ; mais nous montions une pente douce. Lorsque nous fûmes un peu éloignés de la terre, nous vîmes d'abord une lumière immense. Je dis alors à Perpétue, qui était proche de moi : « Ma sœur, voici ce que le Seigneur nous avait promis ; nous l'obtenons aujourd'hui. » Les quatre anges nous portant toujours, nous nous trouvâmes dans un vaste jardin rempli de rosiers et de toutes sortes de fleurs ; les arbres étaient hauts comme des cyprès, et leurs feuilles tombaient incessamment. Quatre anges, plus brillants encore que ceux qui nous avaient portés dans ce jardin, nous ayant vus, nous abordèrent avec respect, et dirent à nos conducteurs avec un accent d'admiration : « Ce sont eux ! ce sont eux ! » Alors les quatre premiers anges nous déposèrent, et nous étions dans l'étonnement.

« Nous fîmes alors à pied un stade de chemin par une large allée, et nous rencontrâmes Jocondus, Saturnin et Artaxius, qui tous trois avaient été brûlés vifs pour la foi dans la même persécution, et Quintus, qui était mort en prison pour la même cause. Et comme nous nous informions où étaient les autres martyrs de notre connaissance, les anges prirent la parole, et dirent : « Venez d'abord ; entrez, et saluez le Seigneur. » Nous approchâmes d'un lieu dont les murailles étaient comme bâties de lumière. Dans le vestibule se tenaient quatre anges qui, en entrant, nous revêtirent de robes blanches. Nous entrâmes, et nous vîmes une lumière immense, et nous entendîmes des voix qui chantaient d'accord et sans jamais s'arrêter : « Saint ! Saint ! Saint ! » Et nous vîmes au milieu comme un homme assis, ayant les cheveux blancs comme la neige et un visage de jeune homme. Nous ne vîmes point ses pieds. Il avait à sa droite et à sa gauche vingt-quatre vieillards, et derrière eux plusieurs personnes debout. Saisis d'admiration, nous nous

tenions devant le trône. Les quatre anges nous soulevèrent doucement, et nous allâmes embrasser celui qui était assis, et il nous passa sa main sur le visage. Les vieillards nous dirent d'abord de demeurer ; ce que nous fîmes, et ils nous donnèrent le baiser de paix. Ensuite ils nous dirent : « Allez vous réjouir. » Je dis alors à Perpétue : « Tu as maintenant ce que tu désires. » Elle me répondit : « Dieu soit loué ; j'ai plus de joie ici que je n'en ai jamais eu lorsque j'étais dans mon corps. »

« En sortant, nous trouvâmes devant la porte, à droite, l'évêque Optatus, et à gauche, le prêtre et docteur Aspasius, séparés et tristes. Dès qu'ils nous aperçurent, ils se vinrent jeter à nos pieds, en nous disant : « Mettez-nous d'accord ; vous êtes partis, et vous nous avez laissés en cet état. » Nous leur dîmes : « Eh ! n'êtes-vous pas, toi notre évêque, et toi un prêtre? Comment donc pourrions-nous vous souffrir ainsi à nos pieds? c'est à nous de nous prosterner aux vôtres. » Et en même temps nous nous y jetâmes, et nous les embrassâmes tous deux. Perpétue se mit ensuite à s'entretenir avec eux ; et nous les menâmes dans le jardin, où nous nous arrêtâmes sous un rosier ; mais il vint des anges qui dirent à Optatus et à Aspasius : « Laissez-les se réjouir en liberté ; ils n'ont que faire de vos divisions : si vous avez quelque différend ensemble, pardonnez-vous l'un à l'autre. » Ils les éloignèrent, et dirent à Optatus : « Corrige ton peuple ; ils vont à tes assemblées comme s'ils revenaient du cirque, ou comme s'ils formaient des factions. » Les anges leur ayant ainsi parlé, il nous sembla qu'ils voulaient fermer les portes du jardin. Alors nous reconnûmes beaucoup de nos frères et aussi des martyrs. Nous nous sentions nourris par l'odeur d'un ineffable parfum qui nous rassasiait. Je me réveillai plein d'allégresse. » Telles sont les principales visions qu'ont laissées par écrit les bienheureux martyrs Saturus et Perpétue.

Dieu appela à lui Secondulus, lorqu'il était encore en prison. Il voulut, dans sa bonté, lui épargner la dent des

bêtes. Si son âme fut peu sensible à cette grâce, son corps du moins en profita.

Quant à Félicité, elle était enceinte de huit mois; et, le jour des spectacles étant si proche, elle était inconsolable, prévoyant que sa grossesse ferait différer son martyre, et qu'ensuite on la ferait mourir avec des scélérats Elle appréhendait que son sang pur et innocent ne fût confondu avec le sang impur et criminel de quelque homicide. Mais elle n'était pas la seule qui s'attristât de ce retardement, les autres martyrs n'en étaient pas moins affligés qu'elle. Ils ne pouvaient se résoudre à laisser seule sur le chemin de l'espérance céleste une si aimable et si digne compagne de leurs épreuves. Ils se joignirent donc pour obtenir de la bonté de Dieu que Félicité pût être délivrée avant le jour du combat. C'était trois jours seulement avant le spectacle. Ils furent exaucés, car à peine avaient-ils fini leur prière, que les douleurs saisirent Félicité. Et parce que, n'étant que dans son huitième mois, l'accouchement était plus difficile, elle souffrait de vives douleurs, et la violence du mal lui arrachait des plaintes. Sur quoi un guichetier lui dit: « Si tu te plains déjà, que sera-ce quand tu seras exposée aux bêtes? Il eût donc mieux valu sacrifier aux dieux. » Félicité répondit : « Maintenant c'est moi qui souffre; mais là il y en aura un autre en moi, qui souffrira pour moi, parce que je souffrirai pour lui. » Elle accoucha d'une fille qui fut adoptée par une de nos sœurs.

Au reste, puisque c'est la volonté du Saint-Esprit, qu'on laisse à la postérité un récit de ces spectacles, quoique nous soyons indignes de continuer la narration de faits si glorieux, cependant, pour accomplir l'ordre de la très-sainte Perpétue et exécuter l'œuvre qu'elle a confiée à notre foi, nous ajouterons ici le récit de sa constance et de sa grandeur d'âme.

Le tribun qui avait les saints martyrs en sa garde les traitait avec une extrême rigueur, parce que des gens, ou malintentionnés, ou sottement crédules, lui faisaient appréhender

qu'on ne les tirât de prison par le moyen de la magie. Perpétue lui dit hardiment : « Pourquoi ne nous donnes-tu pas du soulagement, à nous les condamnés du très-noble César, et destinés à combattre pour la fête de sa naissance ? N'est-il pas de ton honneur que nous y paraissions en bon état ? » Le tribun, à ce reproche, rougit et demeura confus ; et, voulant faire oublier à ses prisonniers le mauvais traitement qu'ils avaient reçu de lui, il donna de nouveaux ordres, portant qu'ils seraient traités plus humainement, que les frères et les autres auraient la liberté de les visiter et de se rafraîchir avec eux. Quant au geôlier, il s'était déjà rendu à la foi.

Or, le soir qui précède immédiatement le jour des spectacles, la coutume est de donner publiquement à ceux qui sont condamnés aux bêtes un repas, qu'on nomme le souper libre ; nos saints martyrs changèrent, autant qu'il leur fut possible, ce dernier souper en une agape modeste. Ils parlaient au peuple avec leur fermeté ordinaire, le menaçant du jugement de Dieu, relevant le bonheur de leurs souffrances, et souriant de la curiosité de ceux qui accouraient pour les voir. Saturus leur disait : « Le jour de demain ne suffira-t-il pas pour nous contempler à votre aise et pour assouvir la haine que vous nous portez ? Aujourd'hui amis, demain ennemis. Remarquez bien nos visages, afin que vous nous reconnaissiez au jour du jugement. » Les païens se retirèrent tout interdits, et beaucoup d'entre eux crurent en Jésus-Christ.

Le jour de la victoire étant arrivé, les martyrs partirent de la prison pour l'amphithéâtre comme pour le ciel, avec un visage gai et d'une beauté céleste, émus de joie et non de crainte. Perpétue s'avançait la dernière ; ses traits respiraient la tranquillité de son âme, et sa démarche était celle d'une noble matrone chérie du Christ. Elle tenait les yeux baissés, pour en dérober l'éclat aux spectateurs. Félicité était dans la joie d'avoir pu accomplir ses couches assez à temps pour pouvoir combattre les bêtes avec les autres martyrs, regardant l'effusion de son sang comme sa purification-

Quand ils furent arrivés à la porte de l'amphithéâtre, on voulut les obliger, selon la coutume, à prendre les habits dont on revêtait ceux qui prenaient part à ces spectacles : aux hommes, le manteau des prêtres de Saturne ; aux femmes, la bandelette des prêtresses de Cérès. Les martyrs refusèrent avec énergie ces marques d'idolâtrie, et dirent : « Nous ne sommes ici que parce que nous avons voulu conserver notre liberté ; nous avons sacrifié notre vie pour ne rien faire de semblable ; nous en sommes convenus avec vous. » Cette fois l'injustice reconnut le bon droit et le conserva. Le tribun consentit à ce qu'ils entrassent simplement comme ils étaient. Perpétue chantait, comme foulant déjà la tête de l'Égyptien. Revocatus, Saturnin et Saturus menaçaient le peuple qui regardait. Lorsqu'ils furent vis-à vis le balcon d'Hilarien, ils lui crièrent : « Tu nous as jugés ; mais Dieu te jugera à son tour. » Le peuple, irrité de cette généreuse hardiesse, demanda qu'ils fussent fouettés, selon la coutume, en passant entre les rangs des bestiaires. Les martyrs se réjouirent de participer ainsi à l'un des tourments de la passion du Seigneur.

Mais Celui qui a dit : « Demandez et vous recevrez, » accorda à chacun de ses serviteurs ce qu'il lui avait demandé ; car, s'entretenant un jour du genre de martyre qu'ils désiraient, Saturnin avait témoigné qu'il désirait avoir à combattre contre toutes les bêtes de l'amphithéâtre, pour obtenir une plus glorieuse couronne. En effet, dans le spectacle, lui et Revocatus, après avoir été attaqués par un léopard, furent encore vivement traînés par un ours jusque auprès du théâtre, où il les laissa tout déchirés. Quant à Saturus, il ne craignait rien tant que d'être exposé à un ours, et il eût souhaité qu'un léopard lui ôtât la vie du premier coup de dent. Il fut d'abord exposé à un sanglier ; mais, dans le moment même, la bête se retournant contre le piqueur qui la conduisait, lui ouvrit le ventre avec ses défenses ; en sorte qu'il mourut après les spectacles ; puis, revenant sur Saturus, elle se

contenta de le traîner quelques pas sur le sable. Le martyr fut ensuite attaché sur le pont, près d'un ours; mais la bête ne sortit pas de sa loge. Ainsi Saturus, demeuré sain et sauf dans ces deux rencontres, fut rappelé de l'amphithéâtre.

Quant aux deux femmes, le diable avait destiné pour elles, contre la coutume des jeux, une vache furieuse, comme pour insulter à leur sexe. On leur ôta donc leurs habits, et on les mit chacune dans un filet. Le peuple fut ému en voyant cette jeune dame si délicate, et cette autre femme récemment accouchée et dont les mamelles dégouttaient encore de lait. On les ramena donc à la barrière, et on leur permit de reprendre leurs habits. Perpétue s'avance aussitôt ; la vache la prend, l'enlève et la laisse retomber sur les reins. La jeune martyre revenue à elle, et s'apercevant que sa robe était déchirée le long de sa cuisse, la rejoignit proprement, moins occupée des douleurs qu'elle ressentait que de la modestie qui pouvait être blessée. On la ramena pour recevoir un nouveau choc ; elle renoua alors ses cheveux qui s'étaient détachés ; car il ne convenait pas qu'une martyre, en son jour de victoire, parût les cheveux épars, et montrât un signe de deuil dans un moment si glorieux. Quand elle fut relevée, ayant aperçu Félicité, que cette vache furieuse avait toute brisée, étendue sur le sable, elle alla à elle, et, lui donnant la main, l'aida à se relever. Elles se présentèrent ensuite pour soutenir une nouvelle attaque ; mais le peuple, se lassant d'être cruel, ne voulut plus qu'on les exposât.

On les conduisit donc vers la porte Sana-Vivaria, où Perpétue fut reçue par un catéchumène nommé Rusticus, qui avait toujours eu un grand attachement pour elle. Alors, comme sortant d'un sommeil, tant son extase avait été profonde, et regardant autour d'elle, elle dit, au grand étonnement de tous : « Quand donc nous exposera-t-on à cette vache furieuse ? » Lorsqu'on lui raconta ce qui lui était arrivé,

elle ne put le croire que lorsqu'elle eut vu sur son corps et sur ses habits les traces de ce qu'elle avait souffert, et qu'elle eut reconnu le catéchumène. Alors, faisant approcher son frère et ce catéchumène, elle leur dit : « Demeurez fermes dans la foi, aimez-vous les uns les autres, et ne soyez point scandalisés de nos souffrances. »

D'autre part, Saturus, qui s'était retiré sous un des portiques de l'amphithéâtre, disait au soldat Pudens : « Ne te l'avais-je pas prédit? aucune bête ne m'a encore touché ; crois donc de tout ton cœur ; je retourne dans l'arène ; un léopard, du premier coup de dent, va finir ma vie. » En effet, sur la fin des spectacles, il fut présenté à un léopard, qui d'un seul coup de dent le couvrit de sang. Le peuple s'écria : « Il est bien lavé ; le voilà baptisé une seconde fois. » Saturus dit alors au soldat Pudens : « Adieu ! souvenez-vous de ma foi ; que ceci ne vous trouble point, mais plutôt vous fortifie. » Il lui demanda ensuite l'anneau qu'il avait au doigt, et l'ayant trempé dans sa plaie, il le lui rendit comme un gage et comme un souvenir de son sang. On transporta ensuite le martyr expirant au lieu où il devait être égorgé avec les autres.

Le peuple demanda qu'on les ramenât tous au milieu de l'amphithéâtre, afin de repaître ses regards homicides du spectacle de leur immolation par le glaive. Les martyrs se levèrent, et se traînèrent où le peuple les demandait, après s'être embrassés, afin de sceller leur martyre par le solennel baiser de paix. Il reçurent le coup mortel sans faire le moindre mouvement, et sans laisser échapper la moindre plainte. Saturus, qui, dans la vision, avait franchi le premier l'échelle, fut aussi le premier qui expira, et il alla attendre Perpétue. Quant à elle, afin qu'elle eût du moins quelque chose à souffrir, Dieu permit qu'elle échût à un gladiateur encore novice, qui la piqua entre les côtes. La martyre poussa un cri, et conduisit elle-même à sa gorge la main tremblante de cet apprenti. Peut-être que cette sublime femme ne pouvait

mourir autrement, et que l'esprit immonde qui la redoutait n'eût osé attenter à sa vie, si elle-même n'y eût consenti.

III.

LE MARTYRE DES SAINTS LÉONIDE, PLUTARQUE, SÉRÉNUS ET PLUSIEURS AUTRES, A ALEXANDRIE.

(Vers l'an de Jésus-Christ 205)

Ce récit est emprunté au VIe livre de l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe.

L'empereur Sévère ayant allumé partout le feu de la persécution, dans toutes les Églises aussi de vaillants athlètes du Christ subirent de glorieux martyres. Mais ce fut principalement dans la grande ville d'Alexandrie que les plus braves combattants de l'Égypte et de la Thébaïde se signalèrent comme sur un vaste théâtre, pour mériter les couronnes immortelles que Dieu distribuait à tous ceux qui, pour sa gloire, affrontaient les supplices et la mort. Parmi ces illustres martyrs, on remarque Léonide, père d'Origène, qui ayant eu la tête tranchée, laissa sans appui son fils en bas âge. Mais il ne sera pas hors de propos, puisque la renommée de ce grand homme vole en tout lieu, de dire en peu de paroles avec quel zèle il embrassa, dès ses premières années, les intérêts de la foi. Car il faudrait de longs discours, ou plutôt un ouvrage tout entier, pour raconter dignement sa vie et livrer à la postérité le récit détaillé de ses grandes actions. Comme nous ne faisons en ce moment qu'un abrégé, nous n'en parlerons que très-rapidement, d'après quelques relations venues jusqu'à nous, et quelques récits de ses propres disciples qui ont encore vécu de notre temps.

La dixième année du règne de Sévère, Lætus ayant le gouvernement d'Alexandrie et de l'Égypte, et Démétrius venant de succéder à Julien dans celui des Églises de cette province,

la persécution devint si terrible, qu'elle fit périr une infinité de fidèles. Origène, quoique fort jeune, se sentit transporté d'une si grande ardeur pour le martyre, qu'il s'exposait chaque jour à toutes sortes de périls, et brûlait d'impatience de s'élancer, lui aussi, au combat. Il aurait sans doute alors perdu la vie, si Dieu, qui la voulait conserver pour le salut de plusieurs, n'avait, par le moyen de sa mère, arrêté ses transports. Elle employa d'abord les prières, pensant qu'il aurait égard à l'affection maternelle ; mais quand il eut appris que son père avait été saisi et jeté dans les fers, rien ne fut plus capable de le retenir ; et comme il allait se jeter entre les mains des bourreaux, sa mère cacha ses habits pour le forcer malgré lui à demeurer à la maison. Voyant alors que toutes les voies lui étaient fermées, et cependant ne pouvant modérer l'ardeur si extraordinaire à cet âge qui l'animait, il écrivit à son père pour l'exhorter avec beaucoup de véhémence au martyre, lui disant entre autres choses : « Prends garde, ô mon père, de ne pas changer de sentiment à cause de nous » C'est là le premier témoignage de l'ardeur de ce jeune caractère et de son profond dévouement pour la foi chrétienne... Il embarrassait quelquefois son père, en lui demandant l'explication de quelques endroits cachés de la sainte Écriture. Léonide le reprenait alors sévèrement, du moins en apparence, l'avertissant de ne pas chercher ce qui était au-dessus de la portée de son âge, et de se contenter du sens clair et naturel de l'Écriture ; mais en secret il en ressentait une grande joie et remerciait Dieu de lui avoir donné un tel fils. Souvent même, dit-on, lorsqu'il dormait, il lui découvrait la poitrine, qu'il baisait avec respect, comme un temple où reposait le Saint-Esprit, se disant trop heureux d'être le père de cet enfant.

Origène faisant paraître dans toute sa conduite de si beaux exemples de la divine philosophie, plusieurs de ses disciples devinrent les imitateurs de sa vertu. Parmi les païens eux-mêmes, on vit des hommes d'une sagesse consommée et d'une science sans égale, se soumettre à ses leçons et recevoir de lui

les lumières de la foi avec tant de docilité et d'ardeur, que dans la persécution de ces temps-là plusieurs d'entre eux souffrirent glorieusement le martyre. Plutarque fut le premier ; et comme on le conduisait au supplice, Origène s'attacha à ses pas, et l'exhorta jusqu'au dernier moment, au point que les amis du martyr furent sur le point de l'immoler, l'accusant d'être la cause de sa mort. Mais la divine providence le sauva encore cette fois.

Le second martyr qui sortit de l'école d'Origène fut Sérénus, dont la foi inébranlable fut éprouvée par le feu. Le troisième se nommait Héraclide ; et le quatrième, Héron : ces deux derniers eurent la tête tranchée ; l'un n'était pas encore baptisé, et l'autre ne l'était que depuis peu. Après eux, un autre athlète qui portait aussi le nom de Sérénus et qui sortait de la même école de sainteté, fit courageusement l'épreuve de toutes sortes de tourments, et eut à son tour la tête tranchée.

Une femme nommée Héraïde, ayant, comme dit Origène quelque part, reçu son baptême par le feu, sortit glorieusement de la vie. Le septième martyr fut un soldat appelé Casilide, celui-là même qui conduisit au supplice l'illustre Potamienne. Cette vierge, dont la mémoire se conserve encore parmi les habitants de la contrée, aussi belle de corps qu'admirable par son esprit, et très-jalouse de conserver intacte sa chasteté, soutint pour la défendre bien des combats contre ses amants. Elle n'eut pas moins à souffrir pour conserver sa foi dans le Christ, et après des tourments horribles, qu'on ne pourrait rapporter sans frémir, elle fut consumée par le feu avec sa mère Marcella. On dit que son juge (il s'appelait Aquila) l'ayant menacée de la faire violer par les bourreaux, elle se recueillit un instant en elle-même, et répondit, à ceux qui lui demandaient enfin de se décider, par des paroles qui semblèrent aux gentils une grande impiété.

Basilide, un des gardes, conduisit aussitôt la condamnée au

supplice, et comme la populace les suivait en insultant par des paroles grossières la vierge innocente, il repoussait cette vile multitude, et se montrait plein d'égards et d'humanité pour la sainte. Elle lui témoigna sa reconnaissance de la conduite dont il usait envers elle, lui dit d'avoir bon courage, et l'assura qu'après sa mort elle obtiendrait de Dieu qu'il fût sauvé, et le récompenserait bientôt de ses bons services. A peine eut-elle achevé de parler, qu'on lui appliqua peu à peu de la poix fondue sur tout le corps, et elle finit ainsi sa vie par une mort lente et cruelle, sans que sa constance vînt à se démentir. Tel fut le dernier combat de cette noble vierge.

Quelques jours après, les compagnons de Basilide l'ayant voulu obliger de faire un serment, il leur dit que ce serait un crime à lui de jurer, parce qu'il était chrétien ; il l'avouait publiquement. Il crurent d'abord qu'il plaisantait ; mais lorsqu'ils le virent persister sérieusement dans sa confession de foi, ils le menèrent devant le juge, qui, n'ayant pu lui faire changer de sentiment, ordonna de le jeter dans les fers. Les fidèles le vinrent trouver aussitôt, et lui demandèrent la cause d'un changement si prompt et si extraordinaire ; il leur raconta que Potamienne, trois jours après son martyre, lui avait apparu pendant la nuit, et, mettant une couronne sur sa tête, lui avait dit que le Seigneur avait exaucé les prières qu'elle avait faites en sa faveur, et qu'il serait bientôt avec les bienheureux. Il reçut ensuite de leurs mains le sceau du baptême, et dès le lendemain, après avoir glorieusement confessé Jésus-Christ, il eut la tête tranchée. On rapporte qu'à cette même époque plusieurs citoyens d'Alexandrie embrassèrent la foi chrétienne par l'entremise de Potamienne, qui leur apparaissait en songe pour les y exhorter. Tous ces faits sont d'une exacte vérité.

IV.

LE MARTYRE DE SAINTE POTAMIENNE, VIERGE.

(Vers l'an de Jésus-Christ 205.)

Ce récit, emprunté à Pallade, dans son *Histoire Lausiaque*, complète la narration du martyre de sainte Potamienne, dont Eusèbe n'a parlé qu'en passant, dans le fragment qui précède.

Le bienheureux Isidore, administrateur de l'hospice d'Alexandrie, me fit le récit d'une histoire qui mérite sans doute de passer jusqu'aux siècles à venir. Il la tenait du grand saint Antoine, qui la racontait à ceux qui le venaient visiter.

Il y avait à Alexandrie une jeune esclave d'une grande beauté, nommée Potamienne. Elle était au service d'un homme fort débauché, qui tenta inutilement toutes sortes de voies pour la corrompre. Lorsqu'il se vit rebuté, et hors d'espérance d'obtenir ce qu'il demandait, il passa tout à coup d'un excès d'amour à un excès de fureur, et résolut de la perdre. Il la livra pour ce sujet entre les mains du gouverneur d'Alexandrie, l'accusant d'être chrétienne, et de faire plusieurs imprécations contre le gouvernement et contre la personne des empereurs, à cause de la persécution qu'on faisait souffrir aux chrétiens. Il promit en même temps une grosse somme d'argent à ce gouverneur, pour le porter à le seconder dans sa passion, en quelque manière que ce pût être, lui demandant que s'il la pouvait persuader de consentir à son désir, il ne lui fît souffrir aucun mal; mais que si elle persévérait dans sa dureté, il la fît punir du dernier supplice, afin qu'elle ne triomphât pas plus longtemps de son amour et de son désespoir.

Cette généreuse fille fut donc conduite devant le tribunal du gouverneur, et l'on usa de tous les artifices imaginables

pour la surprendre. On la tourmenta ensuite de mille manières différentes ; mais ni toutes les caresses trompeuses de son ennemi, ni les plus horribles supplices ne purent ébranler sa fermeté. Le juge, devenu plus furieux par la constance de la martyre, s'avisa d'un supplice plus cruel encore que tous les autres, qui fut de faire remplir de poix une grande chaudière, sous laquelle il fit allumer un très-grand feu ; et quand cette poix fut fondue et devenue bouillante, il lui dit d'un ton fier et impitoyable : « Va, obéis à la volonté de ton maître, ou si tu refuses, sache que je te ferai jeter dans cette chaudière ardente. » Potamienne répondit sans s'émouvoir : « A Dieu ne plaise qu'il y ait jamais un juge assez injuste pour me commander de consentir à des désirs impudiques. » Le gouverneur ne se possédant plus, commanda sur-le-champ qu'on la dépouillât, et qu'on la jetât dans la chaudière. La sainte dit au juge : « Si tu as résolu de me faire souffrir ce tourment, je te conjure par la vie de l'empereur, pour qui tu as de la crainte et du respect, de ne me point faire dépouiller ; mais de commander plutôt qu'on me descende peu à peu dans cette chaudière, afin que tu puisses connaître quelle est la patience que m'a donnée le Christ, que tu ne connais pas. » On la descendit donc d'abord par les pieds dans la poix bouillante ; puis, on l'y enfonça peu à peu et comme insensiblement, durant trois heures ; enfin, y étant plongée jusqu'au cou, elle expira.

V.

LES ACTES DES SAINTS ANDOCHE, THYRSUS ET FÉLIX.

(Sous Marc-Aurèle, vers l'an de Jésus-Christ 178.)

Nous prenons ces Actes dans le recueil des Bollandistes. Leur place naturelle était avant ceux de saint Symphorien, auxquels ils servent d'introduction. L'idée de les réunir aux deux Actes suivants, dont la scène se passe aussi dans les Gaules, nous a suggéré cette interversion dont nous devions avertir le lecteur. L'apparition de saint Irénée à Polycrate ne se concilie pas, il est vrai, avec la date que nous assignons; il faut y voir une interpolation que nous n'avons pas voulu faire disparaître, dans la pensée qu'il suffirait d'en avertir.

Après que le très-illustre évêque et martyr Irénée se fut envolé vers le ciel, il apparut, avec une multitude de martyrs, à Polycrate vers le milieu de la nuit. Son aspect inspirait une religieuse terreur; mais il venait apporter des paroles de paix. Il lui dit: « Père, reconnaissez-vous votre fils, que vous avez élevé? Saint pontife, reconnaissez Irénée, autrefois votre diacre. Le Roi du ciel et de la terre a accompli la promesse qu'il nous avait faite; il est notre Rédempteur, et aucune des espérances qu'il nous avait données n'a été vaine. Écoutez donc, ô père, les paroles de votre fils. Envoyez maintenant deux prêtres, Andoche et Bénigne, avec le diacre Thyrsus, aux villes de la Gaule. Ce sont des hommes pleins de vertus et de sagesse, à qui le Ciel réserve comme à nous un glorieux triomphe. Qu'ils répandent dans ces contrées la grâce du baptême; car il n'y reste plus qu'un petit nombre de chrétiens, et vous savez, père très-saint, que cette nation, obéissant aux inspirations du Seigneur, désire ardemment servir le Christ. » Ainsi parlait Irénée, et Polycrate le reconnaissait; en même temps, les deux saints prêtres, dans un autre appartement, l'entendaient et le voyaient au milieu de leur sommeil. Quand il eut fini ces saintes paroles, Irénée et ses compagnons retournèrent au ciel, en chantant avec joie les

hymnes de leurs victoires. En même temps, la chambre de Polycrate fut remplie des parfums les plus suaves, et ceux qui les sentirent purent se croire transportés dans le séjour embaumé du paradis.

Le lendemain, dès le matin, Polycrate s'adressant aux frères, leur raconta ce qui était arrivé, et les fit partir en les accompagnant de ses vœux. Andoche, Bénigne et Thyrsus, fortifiés par la grâce de Jésus-Christ, acceptèrent avec grande joie l'ordre saint que le Sauveur leur envoyait, et prolongeant leurs veilles durant toute la nuit, ils chantèrent des psaumes et des hymnes au Seigneur. Polycrate les conduisit jusqu'au vaisseau et leur fit ces touchants adieux : « Que l'ange du Seigneur vous accompagne ; que l'Esprit-Saint soit dans vos cœurs. Une grande gloire vous attend au ciel, ô pieux frères. Annoncez aux gentils le Verbe du Seigneur ; prêchez à tous l'avénement de Jésus-Christ. Qu'ils sont beaux les pieds de ceux qui évangélisent la paix ! Vous avez auprès du Seigneur des aides et des intercesseurs nombreux, qui prient sans cesse pour vous. Que l'éloignement des lieux et les difficultés d'une longue route ne vous effraient pas ; que les regrets de la famille n'enchaînent pas votre cœur ; enfin, que ni les menaces, ni l'impiété du cruel César ne troublent point votre paix. Conservez dans vos cœurs la parole du bienheureux apôtre Paul : « Les souffrances de cette vie ne sont rien, comparées à la « gloire future que Dieu fera éclater dans ses saints. » Polycrate ajouta encore : « Frères, dites-nous le dernier adieu. » Puis, avec larmes : « Que le Christ vous reçoive dans la gloire du paradis, et qu'un jour vous veniez devant son tribunal, chargés des fruits de vos travaux ; qu'il vous réunisse à ses glorieux athlètes, dans l'heureux séjour des justes, où la lumière est éternelle et où règne la vie ; où la foi, transformée par les splendeurs célestes, est devenue la claire vision de la face de Dieu ; où enfin vivent à jamais, revêtus de lumière, les heureux habitants du paradis. »

Aussitôt les deux apôtres montent sur une petite barque, et promptement le flot de la mer les amène à Marseille. A peine à terre, ils se dirigent vers la ville de Lyon. Là ils trouvèrent un saint prêtre, Zacharie, qui vivait caché dans les cryptes, au milieu des tombeaux des martyrs. Avec lui, ils redisaient dans la prière la parole du Seigneur, joyeux et pleins d'espérance que le Christ continuerait à guider leurs pas, quand un ange les avertit de se rendre à Autun. Il y avait alors dans cette ville un ancien préfet, d'une illustre famille, Faustus, qui, sous la chlamyde, à cause des menaces d'un injuste César, honorait en secret Jésus-Christ notre Seigneur. Connaissant par leur ange la plénitude de la charité et de la foi de ce bienheureux personnage, ils s'adressèrent à lui. Faustus, en les voyant, les reçut comme un trésor que le Ciel lui envoyait; et, lorsqu'il sut qu'ils étaient prêtres, ils les conjura humblement de vouloir bien accorder la grâce du baptême à tous ses amis et à sa famille.

Sur ces entrefaites, le très-cruel empereur Marc-Aurèle ordonna que, dans tout l'empire, les chrétiens qui ne sacrifieraient point aux idoles périraient par le glaive, après avoir été soumis à toute espèce de tortures. Mais la foi, quand elle est pleine et sincère, ne tremble point devant la puissance ennemie et ne s'effraie pas de ses menaces.

Le noble personnage dont nous avons parlé, Faustus, avait alors un fils nommé Symphorien. Il demanda aux deux saints de le consacrer par la grâce du baptême. Ceux-ci se rendirent avec joie à ce pieux désir; Bénigne le baptisa et Andoche le reçut au sortir de la fontaine sacrée. L'Esprit-Saint remplit l'âme de Symphorien; et lorsqu'il eut atteint l'âge de vingt ans environ, il mérita de recevoir la glorieuse et immortelle couronne du martyre, après avoir donné toute sa vie l'exemple des plus éclatantes vertus. Nous avons dit que, quelque temps auparavant, tous les amis et la famille de Faustus avaient reçu par les bienheureux martyrs la grâce du baptême. Jésus-Christ fit paraître en eux sa puissance d'une

manière merveilleuse. Ils rendaient la vue aux aveugles, chassaient les démons des corps des possédés et guérissaient les infirmes.

Cependant l'empereur Marc-Aurèle se dirigea vers la ville de Sens, après avoir adressé à tous les magistrats un édit dont voici les termes : « Quiconque se dira chrétien, nous voulons qu'on le soumette à tous les supplices, qu'on déchire ses membres dans les tortures ; et ceux qui, après cela, refuseront de sacrifier à nos dieux, nous ordonnons que le glaive mette fin à leur impiété et leur tranche la tête. » Non loin d'Autun, Faustus possédait un vaste territoire, nommé Sédélocus. Il avait là sa maison, élevée sur une éminence. Andoche et Thyrsus s'y rendaient sans crainte, et enseignaient à tous, dans leurs prédications, la science du salut. Là vivait aussi un commerçant venu de l'Orient, nommé Félix, qui déjà était chrétien ; chaque jour il distribuait aux pauvres les fruits de son commerce. Il voulut donner l'hospitalité au saint prêtre et à son diacre. Mais la renommée de leur vertu les avait déjà fait connaître dans toute la contrée. Tout à coup Marc-Aurèle sort de la ville de Sens, et s'arrêtant devant la maison dont nous avons parlé, il ordonne qu'on dresse ses tentes. Alors un des officiers du cruel empereur entra dans la maison de Félix, et y trouva les deux saints Andoche et Thyrsus, annonçant la parole du Christ. A cette vue, frémissant de colère, il retourna auprès de l'empereur et lui annonça que ces lieux étaient habités par des chrétiens. Marc-Aurèle n'écoute plus que sa rage ; il ordonne qu'on les lui amène. Or, pendant qu'on exécutait ces ordres, Félix disait à Andoche : « Père, ne souffrez pas que je sois privé de la couronne dont le Christ va récompenser votre piété ; aidez-moi de vos prières, conduisez-moi, et que je partage avec vous la précieuse couronne de votre martyre. » Ils prièrent donc tous ensemble et marchèrent avec assurance. On les amena, les mains liées derrière le dos, en présence du très-injuste César.

Marc-Aurèle leur dit : « De quel pays êtes-vous ? quel est votre nom ? et quel Dieu voulez-vous adorer ? » Le bienheureux Andoche répondit : « Nous sommes venus de l'Orient ; le saint évêque Polycrate notre père nous a envoyés. Nous honorons le Christ créateur du ciel, de la mer et de la terre, et de tout ce qu'ils renferment. Mon nom est Andoche ; Thyrsus et Félix sont les noms de mes frères. » Marc-Aurèle dit : « Quoi ! vous êtes venus de si loin pour provoquer la puissance de nos dieux et de nos déesses ? » Andoche répondit : « Nous sommes venus pour obéir au Christ, dont nous annonçons aux gentils la parole immortelle. » Marc-Aurèle dit : « Est-ce que, dans votre pays, ou du moins dans cette province, vous n'avez pas connu nos édits et ceux de nos prédécesseurs, qui condamnent à divers supplices, et enfin à la mort par le glaive, ceux qui n'auront pas sacrifié à nos dieux ? » Le bienheureux Andoche répondit : « C'est un crime d'abandonner le Dieu créateur, pour honorer des pierres, du bois, de vaines idoles muettes et sourdes. » Aurélien dit : « Et tu appelles des idoles muettes et sourdes l'invincible Jupiter, et Mercure et Saturne ? » Andoche répondit : « Évidemment ceux que tu nommes ainsi sont des démons ; car pour leurs images, il ne paraît pas qu'elles puissent ni voir, ni marcher, ni rien toucher. »

Marc-Aurèle dit : « Sacrifiez à nos dieux ; je vous récompenserai largement sur le trésor public, et je vous donnerai les premières dignités de mon palais. N'ayez pas la folie de vouloir mourir pour votre Christ, qui a été crucifié par les hommes. » A ces mots les trois saints martyrs s'écrièrent tout d'une voix : « Nous préférons mourir pour le Christ ; rien ne nous séparera de notre Maître. Auprès de lui, dans le royaume des cieux, les justes seront plus brillants que le soleil ; pour eux, dans ce séjour de bonheur, une lumière éternelle, une vie sans fin, et des biens tels que l'œil n'a point vu, que l'oreille n'a point entendu, que le cœur de l'homme n'a pu comprendre : telles sont les récompenses que Dieu a préparées à ceux qui l'aiment. Mais ceux qui servent tes

dieux iront dans les ténèbres extérieures, dans un feu inextinguible que le Seigneur a préparé au diable ton père et à ses anges. Là, il y aura des pleurs et des grincements de dents ; ils désireront la lumière et ne la verront pas. Pour toi, si tu veux croire au Christ, tu ne seras point jeté dans ces lieux. » Alors l'injuste César les livra aux bourreaux, en disant : « Si aujourd'hui ils ne sacrifient pas, qu'on les soumette aux nombreux supplices des coupables. » Les bienheureux martyrs furent donc battus de verges; puis on les suspendit par les mains aux branches d'un ormeau, et l'on attacha à leurs pieds des roues chargées de pierres.

Mais durant tout le jour, au milieu de cet affreux supplice, ils ne cessèrent point de chanter : « O Dieu, disaient-ils, venez à notre aide ; Seigneur, hâtez-vous de nous secourir. » Cependant leur corps demeurait intact, comme si on ne les eût point torturés. Le lendemain, l'injuste César se les fit présenter de nouveau et leur dit : « Sacrifiez enfin à nos dieux ; vous voyez quels châtiments vous a attirés votre désobéissance. » Ils répondirent : « Malheureux ! reconnais donc que tes menaces et tes supplices sont pour nos corps comme un doux rafraîchissement. Tu nous as battus de verges, et nous n'avons pas renié l'Auteur de la lumière ; tu nous as suspendus à un arbre, et nous n'avons pas cessé de confesser la foi du Christ. Regarde-nous maintenant ; nous sommes demeurés sans blessures, sous les yeux du Dieu qui nous protége ; car notre Christ, que tu ne veux pas reconnaitre, a promis de protéger ses serviteurs. » Marc-Aurèle, irrité de cette réponse, fit préparer un bûcher ; et, après qu'on y eut mis le feu, il dit : « Ou sacrifiez aux dieux, ou je vous ferai jeter, pieds et mains liés, dans les flammes. » Mais aussitôt les trois saints, d'un commun élan, répondirent : « Prends nos corps ; il sont en ton pouvoir pour un temps. Fais tout ce que le diable aura dicté à ta cruauté ; frappe, tue, brûle et mange. Tu ne nous empêcheras pas de professer la foi du Christ, qui te réserve à toi le châtiment de ta perfidie. »

On leur lia donc les pieds et les mains, puis Marc-Aurèle les fit jeter dans le bûcher. Mais le feu respecta leurs corps, leurs liens tombèrent, et les martyrs, inébranlables dans la foi, chantaient au milieu des flammes : « O Dieu, vous nous avez éprouvés par le feu, vous nous avez fait passer par le creuset comme l'argent ; nous avons traversé le feu et l'eau, et vous nous avez conduits au lieu du rafraîchissement. » Tout à coup un violent éclat de tonnerre ébranla le ciel, un torrent de pluie s'abattit sur la flamme ; et, un instant après, personne n'eût dit qu'il y avait eu là un bûcher allumé. Délivrés par ce miracle, ils se présentent de nouveau, sans crainte, devant Marc-Aurèle, et lui disent : « Reconnais-nous, malheureux, et apprends quelle est la puissance du Christ. Tu nous vois de tes yeux, pour la seconde fois, échappés sains et saufs à tes supplices. Crois au Christ, et tu ne craindras pas les horreurs du dernier jour ; car autant l'homme multiplie le péché sans remords, autant le Seigneur est riche en miséricorde et prompt à pardonner. » Marc-Aurèle dit : « Nos dieux vous ont assistés, et vous dites que vous avez été défendus par le secours du Christ ! » Le bienheureux Andoche répondit : « Tu as un cœur de pierre, pour refuser encore de croire au Créateur du ciel et de la terre et à ses miracles. »

Alors le très-impie César, n'écoutant que sa rage, les fit tous trois à la fois frapper sur le cou avec d'énormes leviers ; ainsi finirent-ils en ce monde une vie glorieuse et riche de vertus, pour aller recevoir avec les joies de l'éternité la couronne que le temps ne saurait flétrir. Ce fut le huit des calendes d'octobre que les saints martyrs de Dieu, le prêtre Andoche, le diacre Thyrsus, et Félix, consommèrent leur sacrifice. Aussitôt après, l'empereur Marc-Aurèle se rendit dans la ville d'Autun. Cependant Faustus apprenant ce que le diable, par le ministère de l'empereur, venait de faire contre les saints de Dieu sur des terres qui lui appartenaient, vint de nuit avec son fils Symphorien, qui avait alors environ quinze ans ;

il ensevelit les corps des martyrs, et chaque jour, à leur tombeau, Dieu manifeste sa puissance par de nouveaux miracles. C'est là que Symphorien venait répandre des larmes, là qu'il prolongeait ses prières et ses veilles, sans qu'il fût possible de l'éloigner de ce saint lieu, jusqu'à ce que lui-même, avec le secours du Christ, perfectionné dans la grâce de Dieu et revêtu de la cuirasse de la foi, alla recevoir à son tour la couronne du martyre qu'il avait méritée, par la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartient l'honneur et la louange, la gloire et la puissance, avec le Père et le Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Amen.

IV.

LES ACTES DES SAINTS FÉLIX, FORTUNAT ET ACHILLÉE.

(Sous Caracalla, l'an de Jésus-Christ 209-217.)

La collection des Bollandistes nous a fourni ces Actes.

Le bienheureux Irénée, évêque de Lyon, et qui plus tard fut martyr, avait été choisi, par une disposition spéciale de la Providence, pour établir avec une admirable solidité les fondements de la foi dans les Gaules. Il avait envoyé le prêtre Félix, qui devait réaliser dans sa vie le bonheur que promettait son nom, Fortunat, dont le nom présageait de même les richesses d'une heureuse fin, et avec eux le diacre Achillée, dans la ville de Valence, afin d'y répandre les semences de la parole divine. La foule des gentils avait accueilli ces missionnaires avec un grand zèle pour la grâce de l'Esprit-Saint; on les avait entourés des plus grands honneurs, et tous les aimaient d'une tendre affection mêlée de respect. Pour eux, soldats de la milice du ciel, ils n'avaient qu'un désir, celui d'accomplir ici-bas, dans les travaux et les sacrifices, les fonctions de la charge dont ils portaient le glorieux titre. Bientôt Dieu fit

éclater en eux la puissance des miracles d'une manière merveilleuse ; ils guérissaient les possédés que tourmentait l'esprit de malice, et les malheureux affligés de quelques difformités monstrueuses, et ceux que les maladies de tout genre condamnaient à une mort prématurée ; armés du secours d'en haut, ils rendaient aux âmes leur ancienne vigueur, aux corps leurs forces premières. Tous ces miracles répandus au loin, et par l'éclat qui les accompagnait et par la reconnaissance et les éloges qu'ils excitaient, ne pourraient être suffisamment racontés dans un récit aussi abrégé que celui dans lequel nous nous renfermons. D'ailleurs, il est plus digne de l'écrivain de proposer à la foi des hommes des faits incontestables et dont il a été le témoin, que d'accueillir des événements douteux, sur les bruits de la multitude.

Arrivés à ce degré de sainteté, les trois apôtres cherchaient encore une voie plus parfaite. Non loin de Valence, du côté de l'Orient, d'où la voix de Dieu les avait appelés, ils se choisirent une petite chaumière, avec laquelle ils espéraient acheter le palais du ciel ; ce fut là la pauvre retraite de ces hommes avides d'humilité, mais dont le cœur était en même temps rempli du plus sublime dévouement. Là, ayant pour armes le chant des psaumes, qu'ils répétaient sans cesse, pour défense les fatigues des veilles, pour nourriture les longues privations des jeûnes, mais surtout fortifiés par la puissance du Seigneur, ils attiraient à la grâce du baptême la multitude des gentils, sur lesquels ils exerçaient une sainte violence par leurs exhortations et leur foi.

Ils vivaient ainsi depuis quelque temps, lorsque le bienheureux Félix, pendant qu'il accordait un peu de repos à ses membres fatigués par de longues veilles, eut une vision qui lui montrait à l'avance ce que le Ciel lui réservait à lui et à ses frères. Il la leur raconta en ces termes : « J'ai vu un lieu tout brillant de la splendeur des astres ; mille fleurs variées d'une ineffable beauté s'y développaient ; l'air y était embaumé des parfums les plus exquis ; même on y voyait de royales demeures tout

étincelantes d'or et de pierreries. Sous ces demeures, cinq agneaux plus blancs que la neige paissaient les blanches fleurs du lis, dont la riche couleur du safran relevait l'éclat ; délicieuse pâture qui les invitait et redoublait leur joie. J'admirais, dans les sentiments à la fois de la crainte et du bonheur, la grandeur de ce lieu et la vertu céleste qui l'embellissait, quand j'entendis une voix divine : « Courage, disait-« elle, serviteurs, dont la foi a été éprouvée par le sacrifice ; « disciples de mon serviteur Irénée, vous avez fait fructifier « au centuple le talent qui vous avait été confié ; entrez dans « la joie de votre Maître ; il veut vous faire jouir, dans la « société de vos frères, des délices de l'éternel bonheur. » A ce récit plein de charmes, Fortunat et Achillée, embrasés tout à coup de l'Esprit-Saint, s'écrièrent : « Gloire soit à vous, ô Dieu, dont les mains ont façonné les cieux et créé le monde ; vous promettez à tous les dons ineffables de votre bonté ; mais aujourd'hui, malgré notre indignité et nos misères, vous nous montrez, par votre serviteur Félix, les secrets de vos trésors célestes ; votre voix nous enflamme ; ces grandes récompenses que vous mettez sous nos yeux nous fortifient. Accordez-nous, contre les attaques de l'ennemi cruel qui nous menace, le secours de votre protection, afin que nous puissions mépriser les traits de sa fureur, et mériter, avec l'appui de votre bras qui triomphera pour nous, de parvenir à la couronne d'un glorieux martyre ; car c'est vous qui donnez à l'homme d'oser entreprendre de vaincre dans les combats de la religion, et cependant vous récompensez, comme son œuvre, les luttes qu'il a soutenues. »

Comme ils finissaient cette prière, un frère arriva avec des lettres de saint Ferréol et de saint Ferrution, que le bienheureux évêque Irénée, dont nous avons parlé, avait envoyés dans la ville de Besançon pour y fonder une église. Cette lettre était ainsi conçue : « A nos très-pieux maîtres et frères en Jésus-Christ, Félix Fortunat et Achillée ; Ferréol et Ferrution, salut dans le Seigneur : Le Modérateur des siècles, le

Rédempteur de nos âmes, Celui dont l'abondante largesse récompense ses confesseurs, a daigné me manifester, à moi son serviteur, les secrets de ses conseils, dans une vision que je m'empresse de faire connaître à votre sainte fraternité. Après les saintes veilles de la nuit, je reposais dans le sommeil mes membres fatigués, quand j'ai vu la voûte des cieux s'ouvrir ; des anges portaient l'étendard de la Croix, et d'autres, derrière eux, tenaient en leurs mains cinq couronnes, toutes brillantes d'or et de pierreries. En même temps j'entendis une voix qui me saisit d'une frayeur soudaine, et cependant me laissa une douce joie, par les promesses qu'elle me permettait d'ambitionner : « Disciples d'Irénée, disait-elle, qui avez reçu « avec un généreux dévouement la mission que vous a confiée « votre maître, recevez en récompense le royaume de la « céleste gloire que je vous ai promis. » C'est pourquoi, très-saints frères, j'ai cru que le miracle de cette vision vous appelait au triomphe du martyre. Et parce que l'âme la plus courageuse doit toujours se préparer, même quand elle attend, du secours divin, le succès d'un combat plus terrible, fortifions-nous les uns les autres par des exhortations saintes, afin qu'au jour des épreuves, quand sévira la persécution qui nous menace, notre foi soit prête à affronter les supplices, si nous voulons jouir des triomphes de la victoire. »

A cette lettre, saint Félix répondit en faisant part aux bienheureux Ferréol et Ferrution de la vision que lui-même avait eue, et qu'il avait déjà fidèlement racontée à ses frères Fortunat et Achillée.

Les saints alors, enflammés par les récompenses que le Ciel leur manifestait, se préparèrent à conquérir les trophées d'un si glorieux triomphe, par le chant non interrompu des psaumes et des hymnes. C'était sous le règne de l'empereur Aurélius Caracalla ; la persécution sévissait avec fureur. Cornélius, officier de l'armée, fut envoyé à Valence. Fier de l'étendue de sa puissance et terrible par les prétentions de son orgueil, il s'avançait entouré de la foule du peuple, lorsqu'il entendit

les saints Félix, Fortunat et Achillée répéter dans leurs chants leur prière accoutumée. La douceur de leur voix charmait tous ceux qui les entendaient. On eût dit que les chœurs des anges s'étaient unis à eux, et que des instruments célestes les accompagnaient avec une délicieuse harmonie. Or, le passage du psaume qu'ils chantaient était celui-ci : « Que toute la terre vous adore, ô Dieu, et qu'elle vous chante ; qu'elle dise un psaume à votre nom ; vous êtes le Très-Haut : alleluia. » A ces paroles, Cornélius est saisi d'étonnement et de stupeur. Dans les transports de son aveugle colère, il s'écrie : « Quel est ce son étrange qui a frappé mes oreilles ? Après le massacre rigoureux, mais louable, des habitants de Lyon par l'empereur Sévère, est-ce qu'il reste encore en ces lieux quelques traces de ces chrétiens qui jettent un mépris sacrilége sur nos dieux et foulent aux pieds les décrets de nos princes ? » Les soldats qui marchaient devant lui, lui répondirent : « Il y a ici trois hommes, séducteurs effrontés et habiles ; par l'entraînement de leurs prédications continuelles, ils ont amené au culte du Christ presque le tiers de la cité ; et par le secours d'une puissance sacrilége, ils ont renversé les temples de nos dieux, que nos ancêtres avaient élevés avec magnificence, et que la sainteté de nos cérémonies avait consacrés. »

Cornélius aussitôt, possédé d'une rage diabolique, ordonna qu'on enfermât les trois saints dans les hautes murailles de la prison. Lorsqu'il revint quelque temps après, les gardes lui présentèrent leurs prisonniers, auxquels il tint ce discours : « Vous n'êtes point effrayés par l'exemple de ceux qui mettaient leur gloire dans les superstitions de la religion chrétienne, et qui osaient adorer comme Dieu un homme, tout le monde le sait, né d'une famille juive, poursuivi par la juste indignation de ses concitoyens, flagellé et attaché à une potence, et qui, après être mort victime de cette condamnation infamante, a été enseveli selon la commune condition des hommes. Et vous dédaignez encore, par vos pratiques sacriléges, la

puissance auguste de nos dieux ; vous méprisez avec une audace criminelle les décrets de nos princes invincibles ; et ce peuple, jusqu'ici attaché aux antiques cérémonies de nos temples , vous l'entraînez à sa ruine par les séductions d'une erreur nouvelle. »

Félix, fort de la puissance du nom qu'il allait confesser, répondit avec une foi vive et généreuse : « Les âmes livrées à une doctrine impie, et pour cela réservées à une affreuse damnation, sont ensevelies dans les ténèbres d'une profonde ignorance, parce qu'elles ne veulent pas recevoir les trésors des mystères célestes, et qu'elles n'ont pas même pour lumière un rayon de la vérité. C'est donc aux splendeurs de la foi qu'il faut que les âmes s'éclairent, plutôt que de rechercher la lumière matérielle ; car il faut comprendre que ces faux dieux dont tu exaltes les louanges avec tant d'assurance, ne peuvent pas être appelés dieux, puisqu'ils sont, comme on le sait, les ouvrages de vos mains. Dis-moi quel secours, quel remède ils pourront accorder aux supplications de ceux à qui tu ne peux nier qu'ils doivent leur origine ? Si ceux qui leur ont donné l'être succombent sous les coups incessants de la mort, comment eux-mêmes trouvent-ils l'éternité dans leur divinité empruntée ? Dieu, en effet, c'est l'Être tout-puissant qui a donné au passé l'existence, dirige le présent et dispose l'avenir. Après avoir créé l'homme à son image et à sa ressemblance, il lui a donné pour loi de le servir. C'est pourquoi il est indigne qu'une créature, se faisant l'esclave d'une autre créature, ignore son auteur. Que si tu reçois avec foi ce Dieu que je t'annonce, cessant d'honorer des dieux à qui tu ne dois que le mépris, alors tu pourras facilement mériter les récompenses de la vie éternelle, et parvenir aux joies ineffables de la demeure céleste. »

Mais Cornélius, obstiné à sa damnation, dit aux bienheureux martyrs : « Il vous serait plus salutaire de suivre le conseil que je vous donne ; vous recevrez de ma libéralité de l'or et de l'argent, en même temps que vous assurerez

votre salut, plutôt que de vous souiller par un crime affreux qui attirera sur vous la mort dans d'horribles tourments. N'exposez point vos corps à la honte d'une sépulture vulgaire. » Félix, Fortunat et Achillée répondirent : « Ceux qui par une trahison damnable renient la puissance du Christ, périront victimes de la mort éternelle. Pour nous, les promesses de ta générosité trop crédule ne nous tentent pas, et les menaces de tes longues tortures ne sauraient nous effrayer ; car Dieu donne toujours à ses serviteurs le courage de la foi devant les tribunaux, la force dans le combat, et la victoire dans la consommation du sacrifice. Il est plus glorieux d'obtenir une vie éternelle, que de succomber par une crédulité funeste aux erreurs d'une séduction diabolique ; et quiconque, au milieu d'une navigation bien commencée, abandonne le gouvernail, a mérité de faire naufrage et de se briser contre les rochers. »

Cornélius, enflammé de colère, ordonna aux licteurs de les soumettre à une dure flagellation, à coups de nerfs de bœuf. Mais les martyrs, heureux au milieu de ces supplices, chantaient la prière du prophète : « Que les orgueilleux soient confondus, parce qu'ils ont dirigé contre nous les œuvres de l'iniquité ; pour nous, nous serons éprouvés dans la pratique de vos commandements. » Cornélius leur dit : « Voilà que nos dieux, dont vous avez refusé d'adorer la puissance avec un mépris sacrilége, préparent contre vous les supplices de leur juste vengeance. Où est maintenant votre Christ ? Sa force ne vous a point secourus dans la souffrance et son bras puissant ne vous a point arrachés de nos mains. » Félix répondit : « Si l'aveuglement d'une erreur mortelle n'était pas comme un voile sur ton âme, tu verrais que nos corps ne portent pas même la trace des fouets dont tu les crois déchirés. » Cornélius, étonné et confondu de cette vertu divine qui assistait les martyrs, leur dit : « Puisque malgré le supplice d'une longue flagellation, vous continuez à injurier nos invincibles dieux , vous allez être renfermés dans un noir cachot , en

attendant que j'aie trouvé, pour satisfaire à leur vengeance, un genre de mort plus cruel. »

Les bienheureux martyrs furent donc jetés dans les ténèbres d'une sombre prison, et là, comme toujours, ils nourrissaient leur courage par le chant des divins cantiques, lorsque vers le milieu de la nuit un ange descendit ves eux, au grand effroi de leurs gardiens ; il brisa les lourdes barres qui fermaient les portes, et par l'éclat céleste d'une vive lumière, dissipant l'affreuse obscurité de ces lieux, il dit aux saints martyrs : « Allez maintenant, fidèles confesseurs de Dieu ; vous avez pour défense, non le casque ou le bouclier d'un bras de chair, mais la confiance en la vertu divine qui vous revêt comme d'une armure. Détruisez donc promptement, renversez et brisez, par l'énergie et la sincérité de votre foi, ces simulacres muets qu'un art de perdition a façonnés. » Aussitôt, pleins d'une ardeur généreuse, ils s'empressent d'accomplir les préceptes du Ciel ; ils sortent de la prison, parcourent la ville, et, ouvrant les portes des temples, ils réduisent en poussière, à coups de marteau, la statue de Jupiter, formée d'un ambre riche et brillant, et brisent de même les idoles de Mercure et de Saturne.

A cette nouvelle, la fureur de Cornélius ne connut plus de bornes ; il donna l'ordre d'arrêter de nouveau ces soldats du Christ et d'épuiser sur eux tous les genres de tourments. Quand on les eut amenés devant lui, il leur parla en ces termes : « Dites-moi, quelle est donc la puissance de votre Christ. pour que vous ayez mis en lui une si aveugle confiance, au point d'oser briser nos dieux ? » Les martyrs de Dieu répondirent tout d'une voix : « Quoique tu sois indigne d'entendre le mystère de la Divinité, cependant, à cause du peuple fidèle qui attend avec respect la prédication de Dieu, nous te parlerons du Christ, qui est la vérité. Le Christ est le Fils de Dieu, la Vertu de Dieu, la Sagesse de Dieu ; par lui tout a été fait, et rien n'a été fait sans lui. Et la perte d'une de ses brebis l'a affligé ; il l'a cherchée dans les déserts, et,

quand il l'a eu trouvée, il l'a prise sur ses épaules et l'a reportée au troupeau ; et plein de joie il a dit à ses amis et à ses voisins : « Félicitez-moi, parce que j'ai retrouvé la brebis que j'avais perdue. » Toi aussi, si tu veux croire en lui, tu apprendras à connaître sa puissance. Elle est si grande qu'il a rappelé à la vie Lazare, dont le corps depuis quatre jours était livré à la corruption du tombeau ; il a marché sur les eaux à pied sec ; avec cinq pains et deux poissons, il a nourri cinq mille hommes, et les a renvoyés rassasiés des mets immortels qu'en même temps il leur donnait ; à sa parole, qui commande avec calme et sérénité, les vents et les tempêtes furieuses ont été enchaînés. C'est donc avec justice qu'on adore l'auteur de ces admirables prodiges ; il a rendu l'ouïe aux oreilles que la damnation fermait comme d'un mur épais ; aux yeux voilés par les nuages de l'endurcissement, il a de même rendu la jouissance d'une nouvelle lumière ; par le secours de sa divine miséricorde, il a redressé les pas que la faiblesse avait égarés ; il a fait revivre avec tout l'éclat de leur première jeunesse des corps envahis par la lèpre, et que cette hideuse maladie couvrait comme d'écailles putrides. C'est là celui auquel nous croyons comme au seul Dieu, avec une foi telle que la demandent sa divinité et sa majesté ; nous l'aimons de toutes les affections de notre cœur, de toutes les forces de notre corps, et nous tremblons devant sa puissance, qu'attestent les plus grands miracles. »

Cornélius, vaincu par cet enchaînement invincible de la vérité, n'en devint que plus furieux. Il ordonna qu'après leur avoir lié les mains derrière le dos, on leur brisât les jambes et les reins, et qu'on les attachât à des cercles de roues, les forçant dans cette position à respirer, au milieu des torrents d'une amère fumée ; enfin qu'on les laissât un jour et une nuit étendus sur le chevalet. Les licteurs, excités eux-mêmes par leur aveugle cruauté, mêlaient les insultes aux tourments, et leur disaient : « Ceux qui ont la téméraire audace de briser les dieux méritent de perdre dans de pareils supplices leur

criminelle vie. Si pourtant ce Christ est Dieu, comme vous le dites en exaltant son nom avec tant d'orgueil, que sa puissance vous délivre, qu'il vous arrache aux tourments, qu'il brise vos liens. »

Le lendemain Cornélius les fit délier de leurs chaînes, et, leur laissant un moment de relâche, il leur dit : « Sacrifiez aux dieux que vous avez audacieusement profanés en les brisant ; peut-être obtiendrez-vous de leur indulgence de recouvrer vos forces premières avec le secours des médecins. » Mais les saints répondirent : « Si dans ces dieux il y avait quelque chose, ils se seraient donné à eux-mêmes le secours dont ils avaient besoin pour se défendre ; et l'on aurait pu les croire d'une grande vertu pour guérir des hommes, si on les avait vus se sauver eux-mêmes de la mort. C'est pourquoi nous préférons mourir en confessant la foi de notre Dieu, et acheter à ce prix les récompenses de l'éternelle vie, plutôt que de nous asservir aux damnables cérémonies de votre culte. »

Le moment de terminer un glorieux combat par un noble triomphe était donc arrivé pour eux. Cornélius ordonna qu'on leur tranchât la tête d'un coup d'épée ; et les bourreaux, obéissant aux ordres du gouverneur, les conduisirent hors de la ville. Les saints cependant continuaient à enseigner la multitude qui les entourait ; mais arrivés au lieu de la prière qu'ils s'étaient construit autrefois, et que la fureur sacrilége de leurs persécuteurs avait détruit, ils consommèrent leur martyre et méritèrent le prix de leur victoire. Au milieu de la nuit, la foi et le zèle des chrétiens donna à leur sépulture l'éclat que réclamaient tant de vertus ; et Dieu, comme un témoignage des récompenses qu'il leur a déjà accordées, multiplie chaque jour les miracles à leur tombeau. Puissions-nous nous-mêmes y obtenir, par nos prières et par nos larmes, qu'ils attirent sur notre ville les secours d'en haut qu'ils assistent et fortifient tous les malheureux qui ont besoin de miséricorde et brisent les chaînes des nombreux péchés du

peuple au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui est l'honneur, la puissance et la vertu, avec le Père et l'Esprit-Saint, dans la Trinité parfaite, pour les siècles des siècles. Amen.

VII.

LES ACTES DES SAINTS FERRÉOL ET FERRUTION.

(Sous Caracalla, années de Jésus-Christ 209-217.)

Ces Actes sont tirés des Bollandistes.

Le bienheureux Irénée avait été envoyé d'Éphèse par saint Polycarpe ; conduit par le Seigneur, il était venu avec ses disciples dans la ville de Lyon. Là, inondé des lumières du Christ, il répandait publiquement dans les Gaules, par ses prédications que le Ciel bénissait, la splendeur de la justice éternelle, annonçant partout et sans relâche la parole de Notre-Seigneur. Il envoya à Besançon le prêtre Ferréol et le diacre Ferrution, pour être un fondement inébranlable à cette Église du Christ bâtie sur la pierre. Tous deux brillaient comme les diamants étincelants qui sont les pierres angulaires du palais de l'Époux céleste. Par eux le nom du Seigneur et la splendeur de sa gloire éclatèrent au milieu des gentils, ensevelis jusque-là dans les ténèbres, et à leur prédication un grand nombre s'empressèrent de demander la grâce du baptême. Ainsi le Christ manifestait en ses saints, d'une manière admirable, sa vertu divine ; car ils étaient puissants en paroles et en sagesse ; une grâce angélique brillait dans leurs traits, et d'éclatants miracles faisaient voir au peuple que Dieu habitait dans ses apôtres. Par eux la foi faisait de nouvelles conquêtes ; chaque jour les chrétiens avaient à se réjouir de quelque victoire sur le diable confondu, et de la conversion des gentils qui, abandonnant leurs idoles, s'attachaient à suivre les traces du Christ.

Un certain personnage nommé Claudius vint sur ces entrefaites de Besançon à Valence, auprès de Cornélius, général des troupes de l'empereur Aurélien ; il y fut témoin des cruautés que l'officier impérial exerçait contre les saints de Dieu, le prêtre Félix et les diacres Fortunat et Achillée, et il lui dénonça Ferréol et Ferrution. « Nous avons aussi, lui dit-il, dans notre cité deux hommes qui ont déjà converti à ce culte la moitié de notre population ; ce sont deux frères, nommés Ferréol et Ferrution ; ils honorent comme Dieu un homme que des hommes ont crucifié. Même ils ont séduit par leurs prédications ma femme, la servante respectueuse de votre haute dignité ; ils conseillent aux vierges de ne point se marier, et tel est le mépris qu'ils ont jeté sur nos dieux, que déjà personne n'ose plus proclamer leur divinité. Personne n'ose leur offrir les présents qu'ils aiment, les victimes, et l'encens ; car les chrétiens non-seulement empêchent de sacrifier en leur honneur, leur audace va même jusqu'à les briser à coups de marteau. »

A ces paroles, Cornélius s'écria : « O dieux invincibles, comment votre puissance est-elle ainsi anéantie ? Comment n'est-il plus un lieu dans le monde où le nom chrétien n'ait soulevé contre vous le mépris ? Et nous, Claudius, mon frère, que faisons-nous, si nous ne secourons pas les dieux de nos pères ? Presque toute la terre va se livrer à leurs ennemis. Qu'a donc de si terrible le signe du Christ crucifié, pour que devant lui nos dieux expirent ? De plus encore, il n'y a pas d'alliance possible entre la loi des chrétiens et les lois de nos dieux. C'est pourquoi reçois de moi ces lettres ; et, en mon nom, retournant en ta ville, fais périr dans les supplices les docteurs de cette loi, afin d'effrayer les autres. » Claudius répondit : « Les ordres que ta parole me dicte, ma main les exécutera. » Puis ayant reçu les lettres de l'impie Cornélius, il revint à Besançon.

A peine il était arrivé, qu'il fit arrêter le prêtre Ferréol et le diacre Ferrution. Une petite crypte leur servait de retraite

habituelle ; mais, quand on les arrêta, ils prêchaient publiquement le Christ, au milieu d'un peuple nombreux. Claudius, les voyant devant lui, leur dit : « Les édits sacrés de nos princes vous ordonnent de sacrifier aux dieux ; sinon je vous ferai périr dans les supplices, pour effrayer les autres. Que si, au contraire, vous sacrifiez à nos dieux, je vous renverrai sains et saufs, vous donnant même de plus une large récompense sur le trésor public. » Alors Ferréol et Ferrution levèrent les yeux au ciel, et s'armant de la croix, ils dirent : « Nous sommes prêts, nous sommes à toi ; fais ce que le diable ton père t'a dicté. Quant à nous, nous espérons toujours dans le nom du Seigneur Jésus-Christ ; et quelque grands que soient les supplices dont tu nous tourmenteras, nous croirons qu'il est notre Rédempteur et le réparateur de notre vie, et nous vivrons éternellement avec lui. Que ton argent périsse avec toi ; il nous suffit à nous, pour unique trésor, d'honorer le seul Dieu. » Claudius, à cette réponse, les fit étendre avec des poulies et battre de verges. Mais, tandis qu'on les flagellait, ils ne sentirent aucune douleur ; car Dieu tout-puissant, qui toujours protége les siens, daigna garder ces bienheureux martyrs, de telle sorte que, sous les coups qui les déchiraient cruellement, leurs traits, leur visage, toute leur personne rayonnait de l'éclat d'une angélique beauté. Les peuples, témoins de ce prodige, étaient dans l'admiration.

Le tyran les fit ensuite renfermer en prison pendant trois jours, au bout desquels il se les fit présenter et leur dit : « Sacrifierez-vous aux dieux ? » Ferréol et Ferrution répondirent : « Nous ne sacrifierons pas ; nous ne voulons pas abandonner la glorieuse confession de la foi du Christ. » Claudius, rempli de colère et de rage, ordonna qu'on leur coupât la langue ; l'ordre fut exécuté ; mais Dieu donna à la foi de ses martyrs un nouvel organe tout spirituel, pour fortifier leurs frères et annoncer la parole du Seigneur. Car ils disaient : « Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu ; bienheureux les pacifiques, parce qu'ils seront appelés

les fils de Dieu; bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume des cieux est à eux. » Puis se tournant vers Claudius: « Malheureux ! lui disaient-ils, reconnais que tes dieux ne peuvent faire que des hommes parlent sans langue, puisque eux-mêmes ne peuvent ni parler ni entendre; mais regarde-nous et laisse-toi convertir; reçois la sainte ablution du baptême, et de tout ton cœur crois au Christ ; tu mériteras d'obtenir le pardon de tes péchés. »

Alors Claudius, dont la fureur avait redoublé, ordonna qu'on préparât pour chacun des deux martyrs trente alènes très-aiguës, et qu'avec des marteaux de fer on les leur enfonçât dans les doigts des pieds et des mains, dans la poitrine et dans les principales articulations du corps. Mais tous ces tourments, comme une suave rosée qui descend du ciel, furent plutôt pour eux un doux rafraîchissement qu'une douleur. Comme donc ils n'éprouvaient aucune souffrance, et que leurs paroles avaient confondu le tyran, il ordonna qu'on les frappât du glaive. Au moment où ils reçurent ce dernier coup, l'air fut embaumé d'une odeur céleste ; une mystérieuse terreur couvrit le lieu de l'exécution , et le peuple fut persuadé que la grâce de la divinité l'enveloppait de son ombre. La nuit suivante, les chrétiens enlevèrent les corps et les ensevelirent dans cette même crypte que les saints avaient habitée, et qui chaque jour avait été témoin de leurs actions de grâces et de leurs prières, de leurs psaumes et de leurs hymnes au Seigneur. Que ces bienheureux daignent être nos intercesseurs auprès de Dieu ; et si nous ne pouvons imiter leur martyre, du moins, dans cette prison de la vie, sachons diriger nos corps dans la sobriété, et nous enrichir d'une abondante moisson de mérites et de vertus, afin que nous puissions partager avec eux les joies de l'éternel bonheur. Ce martyre des saints de Dieu, le prêtre Ferréol et le diacre Ferrution, arriva le seize des calendes de juillet, Notre-Seigneur régnant, Jésus-Christ, à qui est l'honneur et la gloire, la vertu et la puissance, dans les siècles des siècles. Amen.

VIII.

LES ACTES DE SAINT CALIXTE, PAPE.

(L'an de Jésus-Christ 222.)

Ces Actes sont tirés des Bollandistes, qui s'unissent au savant Moretti pour en soutenir la valeur historique.

Sous les règnes de Macrinus et d'Alexandre, la partie méridionale du Capitole fut incendiée, et, dans le temple de Jupiter, la main gauche de la statue d'or tomba et se liquéfia. A cette nouvelle, les aruspices et les prêtres vinrent trouver Alexandre, et le prièrent d'apaiser les dieux par des sacrifices : l'empereur ordonna qu'on fît droit à leur requête. Tandis qu'on offrait les sacrifices, le jour suivant, qui était consacré à Jupiter, le ciel étant subitement devenu clair et serein, quatre prêtres des idoles moururent frappés de la foudre, et l'autel de Jupiter fut brûlé : le jour devint même si obscur, que tout le peuple romain s'enfuit hors des murs. Une partie des fuyards se rendit au delà du Tibre, auprès d'un temple, dans le quartier appelé des Ravennais ; et en passant ils entendirent les voix d'une multitude de chrétiens qui se livraient à la psalmodie dans un cénacle : parmi eux se trouvait l'évêque Calixte avec son clergé. L'un des consuls, nommé Palmatius, apprenant cette nouvelle, alla dire à l'empereur Alexandre qu'une multitude de chrétiens se trouvait réunie en un certain lieu, et il ajouta : « Grand prince, ce prodige s'est opéré parce que la ville est souillée. Si on la purifiait, nous nous réjouirions de la gloire de votre empire, et la république resplendirait encore davantage. » Alexandre lui dit : « Qu'on la purifie. Cependant dis-moi ce que c'est que cette purification ? » Palmatius répondit : « Je veux dire qu'on n'y voie plus de profanes. » Alexandre : « Et qui sont

ces profanes? » Palmatius : « Ce sont les chrétiens. » Alexandre : « J'ai ordonné que partout où on les trouverait, il fallait les punir, ou les contraindre d'offrir des libations aux dieux immortels. » Palmatius : « J'en jure par votre majesté, comme j'étais tout triste du malheur qui est arrivé, j'ai appris que dans la région au delà du Tibre, un grand nombre de chrétiens, réunis en un certain lieu, faisaient retentir l'air de leurs cantiques et de leurs enchantements : d'où j'ai conclu qu'il n'est pas surprenant qu'une telle cause ait produit un pareil effet. » Alexandre : « Eh bien ! je te donne l'autorité nécessaire pour trainer aux autels tous ceux que tu découvriras, afin que les dieux soient apaisés ; s'ils refusent de sacrifier, inflige-leur les supplices les plus recherchés. »

Palmatius, ainsi muni de pleins pouvoirs, prit avec lui bon nombre de soldats, et se rendit, au delà du Tibre, au lieu où la foule des chrétiens était assemblée avec le bienheureux Calixte ; et parmi eux se trouvait Calépodius, prêtre avancé en âge. Lorsque les soldats furent arrivés au lieu de la réunion, dix d'entre eux y pénétrèrent ; mais après qu'ils furent entrés, tous les dix furent soudain frappés de cécité. Le vénérable prêtre Calépodius leur dit : « Mes enfants, qui cherchez-vous ? » Les soldats se mirent à crier : « Allumez-nous des lampes ; car ce lieu est bien obscur pour nous. » Le prêtre Calépodius leur répondit : « Dieu qui voit tout, c'est lui qui a obscurci vos yeux. » Les soldats descendirent alors en tâtonnant. Palmatius, voyant cela, fut saisi de terreur, et courut faire part à l'empereur de ce qui se passait. Le jour même, Alexandre fit amener en sa présence les soldats qui étaient devenus aveugles ; et lorsqu'il les eut aperçus, il s'écria : « O excellents citoyens, voyez l'art magique. » Palmatius répondit : « S'il faut attribuer cela à l'art magique, où est la puissance de nos dieux ? Qu'il plaise donc à votre piété d'ordonner qu'on amène et qu'on immole des victimes à ces dieux, de peur que la république ne périsse par les enchantements de ces

gens-là. » Et Alexandre donna l'ordre qu'on sacrifiât à Mercure, afin d'en recevoir une réponse. On rédigea donc pour tout le peuple une ordonnance qui portait que tous eussent à se rendre au Capitole, de tous les quartiers de la ville de Rome, et que ceux qu'on trouverait en leurs demeures le jour dédié à Mercure, seraient mis à mort. Un héraut fut aussitôt envoyé pour annoncer que le peuple devait, toute affaire cessante, s'assembler au Capitole avec le prince, le jour de Mercure ; et que tous ceux qui ne s'y trouveraient pas seraient punis de la peine capitale.

Le jour indiqué étant arrivé, tout le peuple accourut au Capitole ; Palmatius s'y rendit aussi avec toute sa maison, et y fit conduire des porcs et des taureaux. Et il arriva que, tandis qu'on répandait le sang des animaux égorgés, et que les prêtres chantaient leurs hymnes, une vierge du temple nommée Julienne, saisie par un démon, s'écria tout à coup : « Le Dieu de Calixte est le Dieu vivant et véritable. C'est lui qui est irrité des souillures de notre ville : aussi il brisera votre empire voué à la mort, parce que vous n'adorez pas le vrai Dieu. » Palmatius, entendant cela, courut seul vers le bienheureux Calixte dans le quartier des Ravennais, situé au delà du Tibre. Il entra avec précipitation dans la maison où se tenait l'assemblée des chrétiens ; et tombant aux pieds du bienheureux Calixte, il lui dit : « Je reconnais que Jésus-Christ est vrai Dieu, ainsi que les démons l'ont confessé aujourd'hui. Je t'adjure par son nom de me délivrer du culte des démons et des idoles de pierre : donne-moi le baptême que tu prêches. » L'évêque Calixte lui répondit : « Ce n'est pas ainsi que l'erreur doit se railler de la vérité. » Palmatius, les larmes aux yeux, lui dit : » O père, je ne plaisante point ; car j'ai appris, par la cécité des soldats et la réponse d'une vierge, que le Christ est ton Seigneur et le mien. » Le vénérable Calépodius dit au bienheureux pape : « Père, ne refusez pas le baptême à qui le demande. »

Le saint évêque Calixte catéchisa Palmatius, et lui prescrivit

un jour de jeûne; et s'étant fait apporter de l'eau d'un puits qui était dans la même maison, il la bénit. Il fit ensuite descendre Palmatius dans un grand bassin, et lui dit : « Crois-tu de tout ton cœur en Dieu le Père tout-puissant, créateur des choses visibles et invisibles? » Palmatius: « Je crois. » Calixte : « Et en Jésus-Christ son Fils? » Palmatius : « Je crois. » Calixte : « Et au Saint-Esprit, l'Église catholique, la rémission des péchés, la résurrection de la chair ? » Et Palmatius s'écria à haute voix, en répandant des larmes : « Je crois, mon seigneur. » Puis il ajouta aussitôt à haute voix : « J'ai véritablement vu le Seigneur Jésus-Christ, la vraie lumière, qui m'a illuminé. » Le bienheureux Calixte le baptisa ensuite, lui et toute sa maison, sa femme, ses enfants, et quarante-deux autres personnes de différent sexe. Depuis ce jour, Palmatius commença à distribuer tous ses biens aux chrétiens pauvres, parcourant les diverses régions et les cryptes, pour découvrir ceux qui étaient détenus en prison ou qui se tenaient cachés, afin de leur procurer le vivre et le vêtement.

Trente jours après, Alexandre demanda Palmatius, et on lui répondit qu'il s'était fait chrétien, et qu'il exhortait les autres à le devenir. L'empereur ordonna qu'on le lui présentât. Or, un certain Torquatus, tribun, avait fait arrêter Palmatius, et l'avait renfermé dans la prison Mamertine ; il déclara à l'empereur que Palmatius était détenu dans un cachot. Alexandre, au comble de la joie, se le fit amener. Palmatius comparut donc devant l'empereur chargé de chaînes. Dès qu'Alexandre l'eut aperçu, il lui fit ôter ses liens et lui dit : « Tu es donc tellement hors de sens, Palmatius, que tu abandonnes les dieux, pour chercher et honorer un homme mort ? » Comme il ne répondait rien, l'empereur lui dit: « Parle avec assurance, ne crains rien. » Alors Palmatius répondit : « Puisque tu me le permets, je vais dire la vérité. » Alexandre : « Oui, mais sans injurier les dieux. » Palmatius : « Excellent prince, si tu veux bien le remarquer, ce ne sont pas des dieux, mais un produit de l'industrie

d'hommes mortels. Que ta mansuétude décide présentement s'ils doivent être honorés, et juge ce qu'on doit penser de dieux confectionnés ou fabriqués par des mortels. Mais, dans ma petitesse, j'oserai adresser à ta majesté une prière. Dis à ton dieu de parler. et de me répondre lorsque je l'interrogerai : s'il le fait, je n'abandonnerai point ceux que tu appeles tes dieux. » Alexandre : « Comment abandonnes-tu actuellement ceux que tu as adorés depuis ton berceau ? » Palmatius : « J'ai agi comme un malheureux. Maintenant, je connais la vérité : c'est pourquoi je prie le Seigneur Jésus-Christ de me pardonner, parce que j'ai péché par ignorance. » Alexandre sourit à ces paroles, puis il confia Palmatius à un sénateur nommé Simplicius, en lui disant : « Garde-le près de toi, et sois sans crainte : tâche, par des paroles de bonté, de le ramener au culte des dieux ; car un homme comme lui est nécessaire à la république. » Le sénateur Simplicius, prenant Palmatius, fit apporter des habits dignes de sa noble condition, et après l'en avoir revêtu, il le conduisit en son logis. Il ordonna ensuite à sa femme et aux intendants de sa maison d'y laisser Palmatius en toute liberté. Celui-ci en profitait pour se livrer aux jeûnes, aux veilles et à la prière, et il ne cessait de supplier avec larmes Dieu le Père tout-puissant et Jésus-Christ son Fils de lui pardonner son erreur.

Un jour, il reçut la visite d'un nommé Félix, dont la femme était retenue au lit par une paralysie, depuis quatre ans. En entrant, cet homme se jeta aux pieds de Palmatius, et lui dit : « Confesseur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, prie pour ta servante, mon épouse Blanda, afin qu'elle soit délivrée de son lit de douleur, et je recevrai le baptême avec elle ; car il y a longtemps que la maladie la tourmente, et nos ressources sont épuisées. » Palmatius, en présence de la femme de Simplicius, qui était survenue, se prosterna par terre, et fit avec Félix cette prière, en répandant des larmes : « Seigneur Dieu, qui avez éclairé votre serviteur, donnez-moi la lumière éternelle ;

Jésus-Christ, sauvez votre servante Blanda, et levez-la de son lit de douleur, afin que tous reconnaissent que vous êtes le Créateur de toutes choses. » Au même moment survint Blanda, qui était accourue à pied à la maison du sénateur Simplicius ; elle dit à Palmatius : « Baptise-moi au nom du Seigneur Jésus-Christ, qui m'a prise par la main et m'a guérie. » Félix le pressa alors de la baptiser. Aussitôt Palmatius envoya prévenir le saint évêque Calixte, lequel vint incontinent et baptisa Félix avec son épouse Blanda. Simplicius, qui était présent, se jeta aux pieds de Calixte et le pria de le baptiser aussi avec toute sa maison. Alors le bienheureux Calixte s'écria plein de confiance : « Que le Seigneur amasse le froment dans son grenier. » Et il catéchisa toute la maison de Simplicius, sa femme, ses enfants et ses esclaves, en tout environ soixante-huit personnes des deux sexes. Ce que voyant le bienheureux prêtre Calépodius, il s'écria, ravi de joie, dans la maison de Simplicius : « Gloire à vous, Seigneur Jésus-Christ, qui daignez tirer de l'erreur vos créatures, et les conduire des ténèbres à la lumière. »

Alexandre, apprenant qu'une multitude de personnes avaient reçu le baptême par les mains du bienheureux évêque Calixte, envoya une troupe de soldats qui saisirent tous ceux qui avaient été baptisés ; et il donna l'ordre qu'on leur fît subir la peine capitale, et qu'on suspendît leurs têtes aux diverses portes de la ville de Rome, pour servir d'exemple aux chrétiens. Il fit prendre aussi le bienheureux Calépodius ; et après qu'on l'eut décapité, le jour des calendes de mai, il ordonna que son corps fût traîné par la ville, puis jeté dans le Tibre, en face de l'île Lycaonia. En ce même temps, le bienheureux Calixte prit la fuite avec dix de ses clercs, et alla se cacher, la nuit, dans la maison d'un certain Pontianus. Il pria des pêcheurs de chercher le corps du bienheureux prêtre Calépodius ; et après qu'ils l'eurent trouvé, ils le tirèrent du fleuve, et allèrent en porter la nouvelle au bienheureux évêque Calixte, qui en fut rempli de joie. Il embauma le saint corps

avec des aromates, l'enveloppa de linceuls, et, au chant des hymnes, il l'inhuma, le six des ides de mai, dans le cimetière qui porte le nom de ce saint martyr.

Depuis ce même jour, Alexandre fit rechercher avec soin le bienheureux évêque Calixte. Le bruit s'étant répandu qu'il se tenait caché dans la maison de Pontianus, dans le quartier des Ravennais, l'empereur envoya secrètement des agents au delà du Tibre ; et après qu'on l'eut arrêté, il ordonna qu'on lui fît endurer le tourment de la faim en ce même lieu. Le saint martyr passa ainsi quatre jours sans prendre aucune nourriture ; mais ses forces augmentaient par les jeûnes et les prières. Alexandre, apprenant cela, donna l'ordre de le frapper tous les jours à coups de bâton, de le garder en prison au même lieu, et de tuer sur-le-champ quiconque viendrait, la nuit, visiter le prisonnier. Après que le saint pape eut passé plusieurs jours dans les tourments de la prison, le bienheureux Calépodius se présenta à lui dans une vision nocturne, et le consola en lui disant : « Sois ferme, ô vénérable père ; ta couronne est déjà préparée, et tu recevras de Dieu une récompense digne de tes travaux. » Or le bienheureux Calixte, vaquant sans relâche à la prière, ne cessait de s'adresser au Seigneur.

Il y avait en ce même lieu un soldat nommé Privatus, qui était couvert d'ulcères, et jour et nuit en proie à de cruelles douleurs. Il se jeta aux pieds du bienheureux évêque Calixte et lui dit : « Guéris mes ulcères ; car je crois que le Seigneur Jésus-Christ est le Dieu vivant et véritable ; il peut me guérir comme il a guéri Blanda : il y a si longtemps que je suis accablé de ces cuisantes douleurs ! » Le bienheureux évêque Calixte lui répondit : « Mon fils, si tu crois de tout ton cœur, et si tu es baptisé au nom de la sainte Trinité, tu seras guéri. » Le soldat Privatus repartit : « Je crois que le Seigneur peut, par ta main, me délivrer et me guérir dans le baptême. » Alors le bienheureux Calixte le baptisa, et aussitôt il fut délivré des ulcères et de la maladie dont il souffrait ; puis il se mit à crier : « Le Dieu véritable, le Dieu saint, c'est le

Seigneur Jésus-Christ, que prêche le bienheureux évêque Calixte : les idoles vaines et muettes seront anéanties ; le Christ est le Dieu éternel. » Cette nouvelle étant parvenue aux oreilles d'Alexandre, il fut outré de colère de ce que Calixte avait baptisé le soldat Privatus, et il le fit batre avec des fouets plombés jusqu'à ce que la mort s'ensuivît : pour l'évêque Calixte, il ordonna qu'on le précipitât par la fenêtre de la maison, qu'on le jetât dans un puits avec une grosse pierre au cou, et que l'on comblât ce puits de décombres.

Dix-sept jours après, le prêtre Astérius vint, la nuit, en ce lieu avec des clercs, et il leva le corps du bienheureux évêque Calixte, qu'il ensevelit avec honneur dans le cimetière de Calépodius, sur la voie Aurélia, la veille des ides d'octobre.

Six jours s'étant écoulés, Alexandre fit prendre le prêtre Astérius et donna l'ordre de le précipiter du haut du pont. Son saint corps fut trouvé à Ostie, et enseveli par quelques chrétiens dans la même ville, le douze des calendes de novembre, sous le règne de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui vit et règne en Dieu, dans tous les siècles des siècles. Amen.

IX.

LES ACTES DE SAINT URBAIN, PAPE.

(L'an de Jésus-Christ 230.)

Ces Actes, qui se rattachent à ceux de sainte Cécile, sont loin d'avoir la même autorité ; cependant ils sont jugés dignes de foi par le savant Henschenius, et ont été rédigés sur des mémoires contemporains.

L'évêque Urbain, Romain de naissance, issu d'une très-noble famille, et dont le père se nommait Pontianus, fut le dix-huitième vicaire du Christ, depuis le bienheureux apôtre Pierre. Il gouverna l'Église sous le règne de l'empereur Alexandre Sévère, lequel, ayant été instruit par sa mère Mammæa, se montra indulgent envers les chrétiens. Mais le

préfet de la ville, Almachius, déployait contre eux une féroce tyrannie. Il mit à la tête de ses appariteurs un homme cruel nommé Carpasius, et lui donna l'ordre de faire toutes les perquisitions imaginables, afin de découvrir les chrétiens, qui se tenaient cachés. Carpasius, usant de toute diligence rencontra à trois milles de la ville le bienheureux Urbain, qui, avec trois diacres et deux prêtres, résidait sur la voie Appienne, dans une crypte, au milieu des tombeaux des martyrs. Ravi de sa découverte, il courut, tout empressé, en faire part au préfet. Celui-ci, qui voulait à tout prix faire disparaître de dessus la terre la race des chrétiens, lui ordonna de lui présenter sans délai ces serviteurs du Christ.

Carpasius, retournant donc sur la voie Appienne, amena le bienheureux Urbain et ses clercs au palais de Vespasien, où demeurait Almachius. Le préfet, les voyant arriver, rugit comme un lion, et, prenant la parole, s'écria : « N'est-ce pas ce séducteur Urbain qui a déjà été condamné une et deux fois, et que les chrétiens ont fait leur pape ? » Le bienheureux Urbain répondit : « Oui, c'est moi qui séduis les hommes, pour leur faire quitter la voie de l'iniquité et les amener dans la voie de la vérité. » Le préfet : « Quelle voie de la vérité, dans laquelle ni on n'honore les dieux, ni on n'obéit aux princes ! » Le bienheureux Urbain : « Je n'honore pas plus tes dieux que je ne crains tes princes ; fais ce que tu as à faire. » Carpasius dit alors à Almachius et au peuple qui l'entourait : « Que dites-vous de tels sacriléges ? » Almachius répondit : « Il faut les conduire au Pagus, près du temple de Jupiter, et là les jeter en prison. » Ce qui fut aussitôt exécuté. Or, ce Pagus était situé à quatre milles de la ville de Rome ; et quiconque, passant par la porte du temple, n'offrait pas de l'encens à la statue de Jupiter, était puni sur-le-champ.

Les chrétiens, apprenant l'emprisonnement des saints confesseurs, vinrent la nuit jusqu'à la prison, et au moyen de petits présents qu'ils firent au geôlier, nommé Anolinus,

ils purent pénétrer jusqu'aux prisonniers. Dès qu'ils les aperçurent, ils poussèrent de profonds gémissements ; puis, se prosternant par terre, ils demandèrent au souverain pontife sa bénédiction. L'ayant reçue, ils passèrent toute la nuit à chanter avec les saints les louanges de Dieu : et lorsque le jour commença à paraître, ils se donnèrent mutuellement le baiser de paix, et se recommandèrent aux prières du bienheureux pape.

Le jour suivant, le préfet Almachius envoya dire à son lieutenant Carpasius d'amener en sa présence le sacrilége Urbain. Le saint confesseur fut donc tiré de prison avec son clergé, et présenté à Turcius Almachius. Le préfet, les apercevant, leur dit : Laissez là votre opiniâtreté et sacrifiez aux dieux que les empereurs adorent ; sortez de cette folie dont vous êtes infectés. Déjà vos duperies ont fait perdre la vie à près de cinq mille hommes que vous aviez égarés, et vous êtes coupables de leur mort si misérable. » Le bienheureux Urbain répondit : « S'il y a quelqu'un de misérable, c'est toi-même ; car, pour eux, ils ne sont pas morts, comme tu le penses ; mais ils sont heureusement parvenus au royaume céleste. » Almachius : « C'est cette vaine espérance qui a porté Cécile, avec son époux et son beau-frère, à renoncer à toute la gloire dont ils étaient environnés ; et ils t'ont laissé un immense trésor, que tu vas me montrer présentement. » Le bienheureux Urbain : « Insensé, reconnais donc en cela le Créateur, pour l'amour duquels ils ont distribué tous leurs biens aux indigents, et ont choisi la mort. » Almachius : « Quitte ce ton arrogant, si tu veux vivre ; autrement, tu auras à subir une mort cruelle. » Le bienheureux Urbain : « Ceux-là seuls périssent, qui ne sont pas agréables au Créateur par leur foi et par leurs œuvres. »

Almachius interrogea ensuite les saints prêtres Jean et Mamilien, et leur dit : « Et vous, êtes-vous dans les mêmes sentiments ? » Ils répondirent : « Les avis de notre père sont tous très-salutaires ; mais la sagesse n'entre point dans

une âme malveillante. » Almachius : « A ce que je vois, vous êtes encore plus mauvais que ce vieux radoteur votre maître. Mais, misérables, ne rougissez-vous point, après tant de condamnations et de proscriptions, de persévérer dans votre impudence ? » Et, dans sa colère, il donna l'ordre de les frapper avec des fouets plombés. Durant leur supplice ils criaient : « Nous vous rendons grâces, Seigneur. » Or, Almachius vociférait avec fureur : « Ces malheureux sont tellement infatués de leur art magique, que rien ne saurait les faire obéir à nos ordres. » Le bienheureux Urbain dit alors : « C'est bien plutôt toi, misérable, qui es devenu semblable à tes dieux, ayant des oreilles, et n'entendant point ; des yeux, et ne voyant point. »

A ces mots Almachius, transporté de colère, lui dit : « Tu oses ainsi ouvrir ta bouche dédaigneuse pour injurier les dieux ? J'en atteste les dieux et les déesses, tu mérites de subir la sentence capitale. » Urbain répondit : « Si tu veux apprendre combien tes dieux sont dignes de respect, rien n'est plus facile ; tu n'as qu'à parcourir leur histoire. Mais notre Dieu a créé toutes choses ; et nous ses serviteurs, il nous a affermis en disant : « Ne craignez point ceux qui tuent le « corps ; car ils ne peuvent tuer l'âme. » Almachius : « Folies que tout cela ; mais comme tu es vieux, tu crois trouver du repos dans la mort ; et voilà pourquoi, portant envie à ces jeunes gens, tu veux leur faire perdre ce que la vieillesse te force de quitter. » Le prêtre Jean, prenant la parole, lui dit : « Évidemment tu veux tromper ; car pour notre père, dès sa jeunesse, le Christ fut sa vie et la mort un gain : en effet, bien des fois il a confessé son nom, et n'a point craint de mourir pour ses brebis. » Almachius fit en ce moment appeler Carpasius, et lui dit : « Écoute, Carpasius, prends ce sacrilége Urbain avec son clergé, et tiens-les enfermés dans une prison particulière, jusqu'à ce qu'ils obtempèrent à nos ordres. » Carpasius les conduisit aussitôt dans la prison située près du Pagus. Après que les saints y furent entrés, ils se mirent à

chanter : « Seigneur, vous êtes devenu notre refuge, de génération en génération. »

Quelques chrétiens ayant appris qu'ils étaient en ce lieu, vinrent les trouver pendant la nuit : de ce nombre étaient trois tribuns, Favianus, Calixtus et Ammonius, et deux prêtres, Fortunatus et Justinus. En y arrivant, ils s'arrêtèrent et frapèrent à la porte. Le diacre Martialis, entendant ce bruit, alla en donner nouvelle au bienheureux Urbain, lequel pria le geôlier Anolinus de leur permettre d'entrer. Dès qu'ils furent introduits auprès du bienheureux Urbain, ils se prosternèrent à ses pieds et lui dirent avec larmes : « Prie pour nous, père très-saint ; car le temps de la persécution est imminent. » Il leur répondit : « Ne pleurez pas pour cela, mais plutôt réjouissez-vous ; car c'est par beaucoup de tribulations qu'il faut que nous entrions dans le royaume de Dieu. » Ils passèrent donc la nuit dans le chant des hymnes et des cantiques, implorant la miséricorde de Dieu. Anolinus, voyant tout ce qui se passait, se jeta aux pieds du bienheureux Urbain, le priant avec larmes de lui conférer le baptême. Le saint pontife lui dit de se relever, et ajouta : « Vois, mon fils, si tu crois de tout ton cœur, afin de recevoir la rémission de tes péchés. » Anolinus, toujours pleurant, lui répondit : « Oui, père, je crois. » Et il le baptisa et l'oignit du chrême. Et lorsque le jour fut venu, on célébra le sacrifice, et ils participèrent au pain céleste.

Almachius, apprenant ces choses, fit amener derechef à son tribunal le bienheureux Urbain, avec son clergé, et lui dit : « Tu persévères donc encore dans ta folie, au point que non-seulement tu ne renonces pas toi-même à tes erreurs, mais que tu cherches à y entraîner les autres ? car il nous est revenu que tu as infecté de tes pernicieuses doctrines Anolinus, notre geôlier. » A cela. Anolinus répondit : « Que je suis malheureux d'avoir passé tout le temps de ma vie sans connaître le Créateur ! Mais à présent je lui rends grâces de ce

que, du moins à la fin de ma carrière, il m'a miséricordieusement fait parvenir à la connaissance de son nom. » Almachius reprit : « Si l'on ne réprime la loquacité de cet homme, elle sera cause de la condamnation de plusieurs. » Et il donna l'ordre de lui trancher la tête. On le conduisit donc au temple de Diane ; et comme il refusait de sacrifier, il fut décollé près du temple, le quinze des calendes de juin.

Ensuite, le préfet Turcius Almachius ordonna de préparer le tribunal, afin de procéder de nuit à l'examen des serviteurs du Christ, accomplissant ainsi une œuvre de ténèbres. Il s'adressa donc à eux et leur dit : « Dites-moi, malheureux, quelle est cette frénésie qui vous porte à préférer la mort à la vie ? » Le pontife lui répondit : « Ceux qui souffrent pour le Christ ne meurent pas, mais plutôt ils reçoivent une vie éternelle. » Le préfet : « Je ne puis comprendre comment cela se peut faire. » Le bienheureux Urbain : « Parce que l'homme charnel ne perçoit point les choses de Dieu. » Almachius : « C'est ainsi que vous invectivez contre nous et contre les dieux ? eh bien ! votre arrogante réponse va recevoir immédiatement sa récompense. » Et il donna cet ordre à Carpasius : « Conduis-les au temple, près du Pagus ; et là il faut ou qu'ils sacrifient au grand dieu Jupiter, ou qu'ils soient tourmentés par des supplices multipliés. » Lors donc qu'ils furent arrivés au temple de Jupiter près du Pagus, au lieu appelé des Suppliciés, les appariteurs les pressaient d'offrir des libations aux dieux. Mais les confesseurs se riaient de leurs instances, et, crachant sur l'idole, ils disaient : « Qu'ils leur deviennent semblables ceux qui les fabriquent, et tous ceux qui mettent en eux leur confiance. » Carpasius irrité dit aux saints : « Malheureux ! renoncez à ce dogme pervers, et adorez les dieux, et vous serez amis des princes. » Le bienheureux Urbain répondit : « Chien furieux, ton gosier exhale la puanteur comme un sépulcre entr'ouvert : tu ne pourras en aucune manière nous persuader de nous séparer, même tant soit peu, de la charité du Christ. » Carpasius, se tournant

vers les satellites, leur dit : « Que dites-vous de tout cela ? Ces sacriléges sont plus audacieux pour soutenir leurs maléfices, que ne le serait un soldat pour la défense de la république. » Mais les saints répondirent : « Si vous autres, vous faites tant pour le culte des statues de pierre, au point que vous n'épargnez pas même, pour les révérer, le sang de vos proches, que devons-nous donc faire, nous, pour le Dieu vivant et véritable qui nous a créés ? » Carpasius dit alors : « Il faut que nous exécutions l'ordre des princes, en vertu duquel, si vous ne sacrifiez, vous serez punis de mort après avoir enduré divers tourments. » Les saints répondirent : « C'est ce que nous désirons. » Carpasius s'adressant aux clercs, leur dit : « Votre chef, que son grand âge a comme hébété, désire mourir ; mais vous, en hommes sensés, il convient que vous ayez égard à votre jeunesse. » Les saints répondirent : « Rien ne pourra nous empêcher de suivre les traces de notre père. »

Carpasius, réfléchissant sérieusement sur la constance des saints, les ramena devant Almachius, préfet de la ville, lui racontant que ni menaces ni prières n'avaient pu leur faire abandonner leur première résolution. Le préfet, secouant la tête, dit alors : « Il paraît que tout ce qu'ils se proposent, c'est de subir la mort, plutôt que de renoncer à ces superstitions. Maintenant donc, qu'on les ramène au temple, et là, s'ils ne se décident sur l'instant même à sacrifier, qu'on ne discute plus avec eux par la multiplicité des paroles, mais par le tranchant du glaive. » Sur cela, un certain Tarquinius, surnommé Taurinus, dit au préfet : « Seigneur, si tu allais avec eux au temple, tu pourrais probablement ramener leur esprit à de meilleurs sentiments. » Le préfet suivit ce conseil, et faisant marcher devant lui les saints avec les satellites, il les suivait entouré d'une cohorte de soldats. Les saints, en marchant, chantaient : « Nous nous sommes réjouis, Seigneur, dans la voie de vos commandements, comme au milieu des plus riches trésors. » Et lorsqu'ils furent arrivés au Pagus, les soldats les pressaient de sacrifier aux démons. Mais ils se

mirent en prières ; et après qu'ils eurent crié dans leurs cœurs vers le Seigneur, le bienheureux Urbain élevant la voix, et tenant les yeux fixés sur la statue de Jupiter, s'écria : « Que la vertu de notre Dieu te détruise. » Et au même instant l'idole fut renversée ; et les prêtres qui entretenaient le feu du sacrifice tombèrent morts, au nombre de vingt-deux.

Le préfet, à cette vue, fut saisi de crainte, et s'enfuit, avec ceux qui l'accompagnaient, dans la villa de Vespasien. Mais sa fureur contre les saints n'en fut point apaisée ; car, s'étant informé de ce qu'ils étaient devenus, il les fit encore comparaître à son tribunal, et leur dit avec indignation : « Jusques à quand exercerez-vous votre art magique ? Vous croyez donc pouvoir vous échapper de mes mains ? » Les saints lui répondirent : « Le Seigneur est assez puissant pour nous en délivrer. » Alors Almachius les fit étendre par terre, et ordonna de les frapper à coups de bâton. Durant ce supplice, comme ils rendaient grâces à Dieu, l'un des diacres, levant les yeux au ciel, expira. Et le bienheureux Urbain exhortait les autres à ne point craindre des tourments d'un moment. Almachius dit à ses satellites : « Frappez-le avec des scorpions et des balles de plomb ; car il se rit des bâtons. » Et tandis qu'on exécutait ses ordres, les ministres du diable jetèrent le corps du diacre Lucien hors de la salle, sous les yeux des saints. Mais personne parmi les chrétiens n'osa publiquement lui donner la sépulture, à cause des édits des tyrans. Cependant, la nuit suivante, le prêtre Fortunatus vint enlever le corps et l'inhuma dans une crypte, au cimetière de Prétextat, le douze des calendes de juin.

Trois jours après, Almachius ordonna à ses appariteurs de conduire le bienheureux Urbain, avec son clergé, au temple de Diane, enjoignant de les mettre à mort sans délai, s'ils refusaient de sacrifier. Lorsqu'on les y conduisait, le bienheureux Urbain faisait à ses compagnons de pieuses exhortations, et leur disait : « Voici que le Seigneur nous appelle par ces

paroles : « Venez à moi, vous tous qui êtes dans la peine et acca- « blés de maux, et je vous soulagerai. » Jusqu'à présent nous ne l'avons vu que comme dans un miroir et par des énigmes, le moment arrive où nous allons le contempler face à face. » Pendant qu'il les fortifiait par ces paroles et autres semblables, ils s'avançaient vers le temple. Lorsqu'ils y furent parvenus, les saints dirent aux bourreaux : « Faites ce que vous avez à faire : car présentement nous méprisons encore ce que nous avons dejà méprisé tant de fois, comme vous savez. » Les satellites voulurent de nouveau les contraindre à sacrifier ; et comme ils ne purent en aucune manière le leur persuader, ils les tirèrent hors du temple. En arrivant au lieu où ils devaient être décapités, les saints se donnèrent mutuellement le baiser de paix ; puis, s'armant du signe de la croix, ils s'écrièrent tout d'une voix : « Recevez-nous, Seigneur, selon votre parole, afin que nous ayons le bonheur de parvenir, à votre suite, au royaume de votre gloire. » Ayant ainsi prié, ils se mirent à genoux et reçurent le coup de la mort. Or, les tribuns que nous avons déjà mentionnés, Favianus, Calixtus et Ammonius, vinrent en ce lieu avec quelques autres chrétiens, et pleurèrent avec beaucoup de larmes leur pasteur qui avait sacrifié sa vie pour eux ; puis ils l'ensevelirent, avec ses compagnons, dans une galerie supérieure du cimetière de Prétextat, sur la voie Appienne, le huit des calendes de juin, rendant grâces à Dieu par des hymnes et des cantiques.

Sur ces entrefaites, le vicaire Carpasius voulut aller offrir de l'encens aux dieux ; mais il fut subitement saisi du démon. Almachius, ayant été informé de ce fait, en fut épouvanté, et il lui manda de le venir trouver le plus tôt possible. Des soldats l'ayant introduit devant Almachius, le démon commença à le tourmenter violemment ; et tous ceux que ce malheureux pouvait atteindre, il cherchait à les déchirer avec ses dents comme un homme enragé. Et il ne cessait de confesser qu'il avait fait endurer des peines atroces aux saints, et qu'il les avait injustement mis à mort ; ajoutant qu'il avait opiniâtrément

méprisé les paroles si vraies de ces saints, lesquels, pour leurs glorieux combats, avaient mérité une gloire ineffable. Almachius, voyant que cet homme, dans son délire, disait des choses véritables, pensa qu'il était devenu chrétien, et il le fit éloigner de sa présence ; mais il ne laissait pas d'être lui-même dans une grande tristesse, parce que c'était par les mauvais conseils de cet homme qu'il commettait des crimes énormes et sans nombre. Car le diable par la bouche de Carpasius disait tout ce qu'Almachius avait fait de mal, et mettait au grand jour les crimes des païens. Bien plus, il se désignait lui-même et plusieurs autres nommément comme les complices du préfet, et racontait de quelle manière ou par quel motif ils étaient devenus idolâtres ; déclarant, du reste, que les idoles n'avaient jamais pu leur faire aucun bien. Et poursuivant son discours, il disait : « Ignorez-vous ce que dit le maître et le docteur des chrétiens, l'apôtre Paul, ce vase d'élection : « Nous savons, « dit-il, que l'idole n'est rien, et que, ni au ciel ni sur la terre, « il n'y a point d'autre Dieu qu'un seul. » S'avançant ensuite un peu plus loin, et continuant de parler ainsi, il fut suffoqué par le diable qui le possédait, et il mourut.

Le juge Almachius, s'étant assuré de sa mort, envoya un de ses hommes l'annoncer à l'épouse de ce Carpasius. Cette femme, nommée Marmenia, apprenant que son mari avait fait une fin si funeste, vint pendant la nuit trouver les bienheureux Fortunatus et Justinus, prêtres, et se jeta à leurs pieds avec sa fille appelée Lucinia, et toutes deux les supplièrent et les conjurèrent de les régénérer dans le bain du Christ. Les saints Fortunatus et Justinus, bénissant Dieu, qui appelle les choses qui ne sont pas comme celles qui existent, les instruisirent et leur enseignèrent la règle du salut et la voie des commandements du Christ ; et après les avoir catéchisées, ils leur prescrivirent un jeûne de sept jours. Lorsqu'elles l'eurent accompli, l'un d'eux les baptisa au nom de la sainte Trinité, selon les rites usités dans l'Église.

Trois jours après, le prêtre Fortunatus se rendit à la maison de Marmenia, pour lui développer les enseignements de la foi chrétienne. Un grand nombre de gentils se trouvaient à ces réunions, et il les baptisait ensuite. Le saint prêtre redoublait de zèle pour annoncer le Christ, Fils de Dieu, Notre-Seigneur, le Sauveur du monde ; il parlait aussi de la gloire et de la vie éternelle qu'il a promise à ceux qui le suivent. Ces paroles de salut étaient reçues avec docilité par un grand nombre d'auditeurs, et lorsqu'ils étaient bien affermis dans la foi au Christ, ils recevaient le baptême. En ce même temps, tous ceux qui étaient de la maison de Carpasius reçurent aussi la foi et furent baptisés, en bénissant Dieu à haute voix.

Cependant Marmenia et sa fille s'informèrent auprès de Fortunatus de ce qu'étaient devenus les corps des saints, et de quelle sépulture on les avait honorés. Le bienheureux Fortunatus leur ayant raconté tout ce qui avait été fait relativement aux reliques des saints, ainsi qu'il a été rapporté précédemment, elle répondit alors : « Très-saint confesseur du Christ, bienheureux Fortunatus, je te prie instamment de nous permettre d'aller en toute hâte au lieu où reposent les reliques des saints, et de les recueillir avec le plus grand soin, afin de leur donner la sépulture la plus honorable. » Cette proposition plut à Fortunatus, qui en prévint Justinus. Les saints confesseurs, se levant alors, se rendirent ensemble, accompagnés de Marmenia, cette femme fidèle au Seigneur, au lieu où l'on avait inhumé les corps des saints, chantant ainsi les louanges du Seigneur : « Vous avez recommandé, Seigneur, d'observer vos ordonnances avec une entière fidélité ; » et le reste du psaume. Dès que la bienheureuse Marmenia aperçut les corps des saints, elle fut saisie de tristesse, et s'écria en répandant beaucoup de larmes : « O saint et admirable père Urbain, je supplie votre Béatitude de prier le Christ pour moi, afin qu'il ne permette pas que je sois condamnée à cause de mes iniquités, et que

mes péchés ne me précipitent pas au fond de l'enfer. De grâce, ô très-bienveillant athlète du Christ, je vous en conjure, écoutez la voix de mes soupirs, et obtenez que l'impiété du cruel Carpasius ne me soit pas imputée auprès de Dieu. » En proférant ces paroles et d'autres semblables, elle pleurait amèrement. Enfin, ils enlevèrent les dépouilles sacrées et les transportèrent à la maison de Marmenia, qui était située près de la villa de Vespasien, à peu de distance du portique. Marmenia y fit creuser une crypte, où fut établi un sépulcre d'une grande magnificence, dont toutes les parois étaient revêtues de marbre précieux. On y déposa, avec des aromates, le corps du bienheureux Urbain et celui du prêtre Mamilianus : le tombeau fut fermé par une table de marbre d'un travail exquis. Au-dessus du tombeau, on pratiqua un vaste *cubiculum* quadrangulaire et solidement bâti ; et c'est là que, au milieu du chant des cantiques et des hymnes de louanges, on plaça les corps des saints Jean, Chromatius et Dionysius, prêtres, et ceux des saints diacres Martialis, Eunuchius et Lucianus. Et jusqu'à ce jour il s'opère, à ces vénérables sépulcres, un grand nombre de miracles, à la gloire de Notre-Seigneur Jésus-Christ, lequel, avec le Père et le Saint-Esprit, vit et règne dans les siècles des siècles. Amen.

Ces faits parvinrent enfin aux oreilles d'Almachius ; et il ordonna incontinent d'amener devant lui la bienheureuse Marmenia. Lorsqu'on la lui eut présentée, il commença à lui parler ainsi, en présence de tous les assistants : « Notre clémence a appris que l'esprit de Marmenia s'est laissé surprendre par certaines superstitions de gens en délire ; mais il nous a été impossible d'ajouter foi à ces rapports. Maintenant donc, Marmenia, parle franchement, afin que nous puissions tous entendre la vérité. Sois tranquille au sujet des gracieuses paroles que ta bouche va proférer, et que ton âme n'en conçoive pas la moindre inquiétude, car tu connais le proverbe : « Une fausse rumeur est bientôt assoupie. » Marmenia

répondit : « J'avoue ne pas comprendre où tu veux en venir avec un tel langage : découvre ta pensée plus clairement, s'il t'est possible, et tu entendras ensuite ma réponse. »

Le juge lui dit donc : « De même que je vais te parler simplement et très-clairement, de ton côté cesse d'employer de vaines paroles. Il s'est répandu un bruit dans notre palais que tu avais eu la témérité d'embrasser les superstitieux dogmes des chrétiens, et que de plus tu méprises nos divinités sacrées. Fais-nous connaître promptement ce que tu as à répondre à cela. » La bienheureuse Marmenia : « J'en atteste les mérites des saints, tu n'aurais pas dû dire autre chose, sinon que les idoles sont vaines et fausses. » Le juge : « Et moi, je ne puis souffrir de la part d'une femme des discours si pervers. » Marmenia : « Dis-moi, juge, qu'est-ce que les édits impies ordonnent de celui qui soutient que le faux est vrai ? » Almachius : « Ils portent qu'il faut le réprimer par des menaces, ou même le punir de mort. » Marmenia : « Donc, malheureux, il faut te reprendre sévèrement et même te faire subir la mort ; car tout ce que tu dis est détestable. En effet, qui est-ce qui ignore que ceux que tu appelles dieux, et qui sont fabriqués avec des pierres, du bois ou de l'airain, ont été, lorsqu'ils vivaient sur cette terre, des hommes misérables et les plus pervers qu'on puisse imaginer ? Car ils étaient..... Mais non, je ne souillerai point ma langue ; je ne veux pas même me souvenir de leur ridicule divinité. » Almachius, irrité, lui dit : « Hélas ! hélas ! vois donc, malheureuse femme, comment, par tes paroles irréfléchies, tu es peu à peu montée à ce degré d'insolence de vomir contre les dieux les injures les plus abominables ! Est-ce de ta part audace ou stupidité ? » Puis il ajouta : « Par nos dieux, puisque tu n'as point craint de provoquer ma colère, je ne tarderai pas de faire abattre ta tête avec ses beaux cheveux. » La pieuse femme répondit : « Afin que tous sachent que je suis très-certainement chrétienne, ordonne, ô juge, d'exercer sur moi de la manière la plus barbare tous les genres de tourments ; en sorte que je

sois bien éprouvée dans la foi au Christ, comme on éprouve l'or par le feu, et qu'ainsi je puisse parvenir au royaume de ce même Seigneur notre Sauveur. » Le préfet Almachius ordonna de la jeter en prison, disant : « Quiconque méprise les ordonnances de nos invincibles princes, nous voulons qu'il soit ainsi chargé de chaînes. » Marmenia, tressaillant de joie, allait comme en triomphe vers la prison ; et quand elle y fut entrée, elle commença à louer le Seigneur, et dit : « Gloire à vous, ô Christ, Verbe du Père éternel, avec lequel et le Saint-Esprit vous régnez à jamais et dans les siècles des siècles. Moi, qui en étais si indigne, vous avez daigné permettre que je souffre pour votre nom : je vous demande instamment que votre grâce m'accompagne jusqu'à la fin, en sorte que ,après avoir foulé aux pieds l'ennemi acharné, je puisse, victorieuse, arriver jusqu'à vous. »

Lucinia, apprenant que sa mère avait déployé une telle constance, distribua tout ce qu'elle avait aux indigents, et particulièrement aux chrétiens, qu'elle savait avoir perdu leurs biens en confessant leur foi. Les saints Fortunatus et Justinus en prévinrent tous les chrétiens qu'ils purent découvrir. On vint alors dire au préfet Almachius que Lucinia avait donné tout son patrimoine et tous ses biens pour le soulagement des orphelins, des veuves et des chrétiens. A cette nouvelle, son âme fut agitée, sa voix éclata comme celle d'un furieux, et il fit entendre ces paroles entremêlées d'ironie : « Eh ! quelle est donc cette séduction si perverse, qui n'a peur de rien, que nul châtiment ne saurait réprimer, et qui ne fait pas plus de cas de tous les genres de tourments que s'ils n'étaient rien ? » C'est qu'il ignorait que cette séduction est comme un feu, qui consume d'autant plus qu'en s'étendant il trouve plus d'aliments. Nous croyons que c'est ce feu dont parle le Christ dans l'Évangile. « Je suis venu, dit-il, apporter le feu sur la terre ; et que désiré-je, sinon qu'il s'allume ? »

Le juge ordonna à ses ministres de lui amener en toute hâte la servante de Dieu Lucinia, avec tous ceux qui demeuraient

dans sa maison, dans le dessein de la contraindre, par un très-sévère interrogatoire, à renoncer à la foi. Lorsqu'on les lui eut présentés, Almachius, leur lançant des regards sinistres, leur dit : « Dites-moi, de quelle condition êtes-vous, ou quelle est votre profession ? » Les saints répondirent : « Si tu parles de notre condition mortelle, sache que nous sommes les serviteurs de notre maîtresse, la noble matrone Marmenia ; quant à notre profession, par la grâce de Dieu, c'est la profession chrétienne. » Almachius dit : « A ce que je vois, vous êtes tous chrétiens ? » Les saints confesseurs répondirent : « Il vaut mieux connaître et fréquenter la Voie, qui est le Christ lui-même, par laquelle nous devons marcher pour arriver à la patrie, c'est-à-dire à la vie éternelle, que d'adorer de vaines divinités, ou de céder à tes propositions et consentir à tes ordres exécrables. »

Almachius, indigné de cette réponse, ordonna à Tarquinius Taurinus de leur trancher la tête, sans les interroger de nouveau ; puis il ajouta : « Ces hommes-là ne fléchissent jamais, si l'on n'emploie de durs châtiments, ou une mort très-cruelle. » Tarquinius, après les avoir fait rudement battre de verges, les conduisit devant l'idole de Mars, pour y sacrifier. Mais ils refusèrent tous de faire des libations, et méritèrent ainsi la palme du martyre. Ceux qui furent ainsi décapités pour le nom du Seigneur Jésus-Christ, étaient au nombre de vingt-deux, outre la bienheureuse Marmenia et sa fille Lucinia ; et on célèbre leur sainte passion le trois des calendes de juin. Les chrétiens apprirent aussitôt comment ces saints avaient constamment combattu pour l'amour du Christ, et la nuit suivante, accompagnés du bienheureux Fortunatus, ils enlevèrent leurs corps, en chantant des hymnes à leur louange, et les ensevelirent au même lieu où avait été déposé le bienheureux Urbain.

Dans le temps que ces choses se passaient, vivait un saint prêtre, nommé Savinus, vénérable par sa vertu qui ne s'était jamais démentie. Lorsqu'il eut appris que la bienheureuse

Marmenia était allée au Seigneur avec sa fille et ses serviteurs, il en conçut une extrême affliction et alla les rejoindre auprès du Christ ; car il était renfermé dans une prison depuis douze ans, pour le nom de Jésus-Christ. Taurinus, qui était son geôlier, ayant vu que le saint était mort, lui lia les pieds et traîna son corps jusqu'au Forum, où il le laissa sans sépulture. La nuit suivante, un prêtre nommé Polycarpe prit le corps de Savinus, et le déposa dans une crypte où l'on avait déjà enseveli cent vingt-cinq martyrs. Que leurs mérites et leurs prières nous recommandent au Christ, qui vit et règne, avec le Père et le Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Amen.

Enfin, l'impie Almachius, dont la cruauté n'était point encore satisfaite, promit de grandes récompenses à tous ceux qui rechercheraient ou trahiraient les chrétiens par ruse ou par tout autre moyen, et qui viendraient les lui dénoncer. Or, il arriva que trois jours après, un zélateur du culte des faux dieux, qui désirait avidement obtenir la récompense promise, vint lui annoncer qu'il avait découvert plusieurs chrétiens, au nombre de quarante-deux. Ravi d'une telle découverte, Almachius disait : « La culpabilité des chrétiens est si énorme, qu'elle ne peut aucunement demeurer cachée à nos regards. » Les oreilles de ce malheureux juge n'entendirent jamais ces bienveillantes paroles de notre Dieu et Sauveur : « Personne n'allume une lampe et ne la place sous le boisseau, mais plutôt sur le chandelier, afin qu'elle éclaire tous les assistants. » Mais un saint prophète a dit : « L'homme insensé ne connaît point ces choses, et le fou ne saurait les comprendre. » Almachius donna donc l'ordre au vicaire Annitius de se rendre au lieu où étaient ces chrétiens, et de les immoler de suite, sans même les interroger. Celui-ci sortit tout joyeux pour exécuter le crime ordonné par la cruauté du préfet. Les saints, sachant d'avance ce qui allait arriver, s'armèrent du signe de la croix, attendant la mort avec intrépidité, et se livrant ensemble à de ferventes prières. Lorsque

les ministres du diable furent arrivés, ils se mirent aussitôt en devoir de leur trancher la tête. Le prêtre Polémius recueillit leurs corps, et les ensevelit au même lieu où reposait Cécile, l'illustre martyre du Christ. Or, ces saints martyrs souffrirent la mort aux calendes de janvier, sous le règne de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui vit et règne avec le Père et le Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Amen.

X.

FRAGMENT D'UNE LETTRE DE SAINT DENYS, ÉVÊQUE D'ALEXANDRIE, A FABIEN D'ANTIOCHE, SUR LE MARTYRE DE SAINTE APOLLINE, ET DE PLUSIEURS AUTRES, A ALEXANDRIE.

(En les années de Jésus-Christ 249 et 250.)

Ce précieux fragment est tiré du sixième livre de l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe. Quoique nous ayons réservé pour le volume suivant les Actes des martyrs de la persécution de Décius, nous avons cru pouvoir insérer ici ce récit contemporain, parce que le martyre de la célèbre sainte Apolline, que saint Denys y raconte, eut lieu en 249, avant la publication des édits de persécution.

La persécution ne fut point excitée par l'édit des empereurs, car elle le précéda d'une année entière. Un malheureux devin ou poëte, on ne sait lequel des deux, avait animé contre nous la populace païenne, en exaltant dans tous les esprits la superstition qui leur est si naturelle. Entraînés par ses discours, les gentils, libres enfin de se livrer à tous les crimes, pensèrent montrer une grande piété envers leurs dieux en égorgeant nos frères.

Ils saisirent d'abord un vieillard nommé Métra, et voulurent le contraindre de prononcer des paroles impies contre le vrai Dieu; sur son refus, ils le frappèrent avec des bâtons, lui percèrent le visage et les yeux avec des roseaux pointus, et

l'ayant entraîné dans le faubourg, ils le lapidèrent. Ils voulurent aussi forcer une femme appelée Quinta d'adorer les idoles d'un temple où ils l'avaient entraînée; comme elle s'y refusait et protestait avec serment qu'elle n'en ferait rien, on la saisit par les pieds et on la traîna dans toute la ville, dont le pavé est formé de cailloux aigus; on meurtrit son corps avec de gros quartiers de meule, on l'accabla de coups de fouets, et elle fut enfin lapidée dans le même faubourg.

Tout le peuple vint ensuite fondre en un instant sur les demeures des chrétiens. On se jetait sur ses voisins, on les chassait de leur logis, on les dépouillait; les choses les plus précieuses étaient emportées, les objets plus vils ou qui n'étaient que de bois, on les jetait pour être brûlés dans les rues; Alexandrie offrait partout l'image d'une ville prise d'assaut. Les frères, de leur côté, ne résistaient pas, mais s'enfuyaient; ils voyaient même avec joie, comme ceux dont parle l'apôtre Paul, le pillage de leurs biens. Enfin, de tous ceux qui tombèrent entre les mains de ces furieux, il n'y en eut qu'un seul, à ma connaissance, qui fut assez malheureux pour renoncer à Jésus-Christ.

L'admirable Apolline, que la vieillesse et la virginité rendaient également vénérable, fut saisie par les païens, qui lui firent sauter toutes les dents en la frappant rudement au visage. Ayant ensuite allumé un grand feu hors de la ville, ils la menacèrent de la brûler toute vive, si elle ne disait avec eux certaines paroles impies. Elle leur demanda quelques moments comme pour s'y résoudre; mais ce ne fut que pour s'élancer d'elle-même dans le brasier, qui la consuma aussitôt. Un nommé Sérapion, qui avait été pris dans sa demeure, y fut tourmenté de mille manières, et quand tous ses membres eurent été brisés, on le précipita du haut en bas. Enfin, aucun chrétien n'osait se montrer de jour ou de nuit dans les rues d'Alexandrie; car on criait partout: « Celui qui refusera de prononcer des paroles contre le Christ, sera arrêté et livré aux flammes. » Ces violences durèrent longtemps; il

n'y eut qu'une guerre civile, qui put les faire cesser ; car pendant que nos ennemis se déchiraient les uns les autres, et tournaient contre eux-mêmes cette fureur dont nous avions été les victimes, nous pûmes enfin respirer un peu de temps.

Mais bientôt on nous annonça que ce gouvernement plus favorable avait été renversé, et nous nous vîmes exposés à de nouvelles alarmes. Parut alors cet édit terrible de l'empereur Décius, si cruel et si funeste qu'on pouvait croire que la persécution annoncée par Notre-Seigneur allait sévir contre nous, et devenir même pour les justes un sujet de scandale. L'épouvante se répandit parmi tous les fidèles ; et quelques-uns des plus considérables, saisis de terreur, se rendirent aussitôt ; les uns, qui géraient les affaires publiques, y furent amenés par une sorte de nécessité de leur administration ; les autres, que des parents ou des amis entraînaient, se voyant appelés par leur nom, sacrifiaient aux faux dieux. Quelques-uns y venaient avec un visage pâle et défait ; et quoiqu'ils parussent dans la résolution de ne point sacrifier, elle était toutefois si faible et si chancelante, qu'on aurait plutôt cru qu'ils venaient comme des victimes que l'on va immoler, et que l'on ne pouvait s'empêcher de rire, en les voyant si peu résolus ou à mourir ou à sacrifier. D'autres se présentaient avec hardiesse devant les autels, et affirmaient hautement qu'ils n'avaient jamais été chrétiens. Ce sont de ces hommes dont le Seigneur a parlé, quand il disait : « Le salut leur sera difficile. » Le grand nombre enfin, ou suivait l'exemple de ces premiers, ou prenait la fuite ; plusieurs aussi furent arrêtés. Parmi ces derniers, il y en eut qui souffrirent courageusement pendant plusieurs jours la prison et les fers, mais qui faiblirent avant même l'heure du jugement ; d'autres supportèrent héroïquement les premières tortures, et manquèrent de force lorsqu'on vint à les redoubler.

Mais enfin il se trouva de ces hommes bienheureux, de ces colonnes fermes et inébranlables, et que la main du Seigneur avait elle-même affermies, qui se sentirent assez de courage

et de générosité pour rendre un glorieux hommage à la puissance souveraine de Jésus-Christ. De ce nombre fut Julien. Il était fort tourmenté de la goutte, qui l'empêchait de se tenir debout et de marcher. On l'amena devant le juge, porté par deux hommes, dont l'un renonça aussitôt; mais l'autre appelé Cronion, ayant avec le saint vieillard Julien confessé hautement Jésus-Christ, on les fit monter sur des chameaux, et on les promena ainsi dans toute la ville, fort grande, comme on le sait, en les accablant de coups. Ils furent enfin jetés dans un grand feu, en présence d'une multitude immense. Un soldat nommé Bésas, qui assistait à leur supplice, empêchait qu'on ne les outrageât ; les gentils crièrent contre lui, et le conduisirent au juge; ce généreux athlète de Jésus-Christ, ne s'étant point démenti dans ce combat entrepris pour sa gloire, eut la tête tranchée. Un autre, originaire de Lybie, nommé Macaire ou Heureux, mais plus heureux encore par les favorables dispositions de la Providence à son égard, n'ayant jamais voulu renoncer Jésus-Christ, malgré tous les efforts du juge, fut brûlé vif. Après eux Épimaque et Alexandre, après avoir essuyé pendant plusieurs jours toutes les horreurs d'une prison obscure, les tortures des ongles de fer, les fouets et mille autres tourments, furent jetés dans une fosse pleine de chaux vive, où leurs corps furent consumés et disparurent.

Quatre femmes chrétiennes eurent le même sort. La première se nommait Ammonarium; c'était une vierge très-sainte. Le juge la fit longtemps tourmenter pour l'obliger à prononcer certaines paroles de blasphème; elle dit ouvertement qu'elle n'en ferait rien, et, comme on l'en avait menacée, elle fut envoyée au supplice. Les trois autres étaient Mercuria, respectable par sa vieillesse; Denyse, mère de plusieurs enfants, qu'elle n'aimait pas autant cependant que le Seigneur; et une autre Ammonarium. Le préfet, honteux d'être vaincu par des femmes, et craignant d'ailleurs l'inutilité des tourments, les fit périr par le glaive, la vierge Ammonarium,

à leur tête, ayant eu seule la gloire de souffrir pour ses compagnes.

On présenta ensuite au juge, Héron, Ater, Isidore, tous trois d'Égypte, et un jeune homme âgé seulement de quinze ans, nommé Dioscore. Le préfet s'adressa d'abord à celui-ci, persuadé que par de belles paroles il surprendrait sa jeunesse et son inexpérience, ou que par des tourments il triompherait certainement d'une complexion tendre et délicate; mais ni ses discours artificieux ne purent rien gagner sur ce jeune martyr, ni les tourments l'ébranler. Les autres, cruellement flagellés, supportèrent courageusement ce supplice, et furent jetés dans le feu. Pour Dioscore, le juge, ne pouvant s'empêcher d'admirer la sagesse de ses réponses et le courage dont il avait brillé à tous les yeux, le renvoya, lui donnant à entendre qu'il lui acordait, en faveur de son âge, quelque délai pour revenir à de meilleurs sentiments. Cet admirable jeune homme est avec nous, Dieu le réservant pour un combat plus long et plus glorieux. Un autre Égyptien, nommé Némésion, avait d'abord été faussement accusé de faire partie d'une bande de voleurs. S'étant justifié devant le centurion de cette accusation, dénoncé comme chrétien, il fut amené devant le préfet. Ce juge inique le fit tourmenter deux fois plus que les voleurs, et le condamna ensuite à être brûlé avec ces scélérats. Ainsi fut-il honoré par une ressemblance plus frappante avec le Christ.

Tout un détachement de gardes composé d'Ammon, de Zénon, de Ptolémée, d'Ingénuus et du vieillard Théophile, se tenait auprès du tribunal. Un chrétien était alors en accusation devant le juge, et déjà l'on voyait qu'il allait renier le Christ ; ces généreux soldats qui l'entouraient se mirent alors à l'encourager par des signes de la main, de la tête, de tout le corps. On les remarqua bien vite ; mais avant qu'on pensât à les arrêter, ils s'avancèrent eux-mêmes au pied du tribunal, confessant hautement qu'ils étaient chrétiens. Le préfet et les autres juges furent épouvantés de cette manifestation ; car

ces nouveaux coupables semblaient très-décidés à braver tous les tourments. Les juges n'osèrent les faire saisir, ils tremblaient eux-mêmes ; et ces braves soldats sortirent du prétoire pleins de joie, et couverts de gloire par cette généreuse confession, qui avait fait triompher la foi de Jésus-Christ.

Mais dans les autres villes, dans les bourgs, dans les villages, les gentils firent périr encore bon nombre de chrétiens ; je n'en rapporterai qu'un exemple. Ischyrion faisait les affaires d'un magistrat de la province. Son maître voulant l'obliger de sacrifier aux dieux, et ne pouvant l'y déterminer, d'abord l'accabla d'injures ; le voyant persister dans son refus, il le maltraita de toutes manières, sans lasser sa patience; enfin, il saisit un énorme pieu, et le lui enfonça dans les entrailles.

Qui pourrait dire maintenant combien de fidèles, durant cette persécution, ont péri dans les déserts, les montagnes, où ils erraient en proie à la faim, à la soif, au froid, à toutes les maladies, aux brigands, aux bêtes féroces ? et s'il en est quelques-uns qui aient échappé à tant d'ennemis, ils ont été réservés pour publier partout les victoires de ces généreux combattants. Nous n'ajouterons ici qu'un seul fait pour montrer l'exactitude de ce récit. Le saint vieillard Chorémon était évêque de Nilopolis ; s'étant enfui avec sa femme dans les rochers d'une montagne d'Arabie, ni l'un ni l'autre n'ont plus paru depuis. En vain les frères ont fait une recherche exacte, l'on n'a pu même trouver leurs corps. Plusieurs autres sont tombés dans cette montagne entre les mains des Sarrasins qui les ont réduits en esclavage ; on en a racheté quelques-uns à grand prix ; les autres sont encore dans les fers.

Je t'ai rapporté tous ces événements, frère très-cher, afin que tu puisses apprécier quels maux nous avons soufferts ; mais ceux qui l'ont éprouvé le comprennent encore mieux. Sache aussi que les bienheureux martyrs qui siégent maintenant à côté de Jésus-Christ dans son royaume pour juger avec lui toutes les nations, ont reçu avant leur mort

quelques-uns de nos frères qui étaient tombés et avaient sacrifié aux idoles ; voyant en effet leur sincère conversion et leur pénitence, ils les ont admis auprès d'eux, ont prié et mangé ensemble, pour imiter Celui qui désire la conversion plutôt que la mort des pécheurs.

APPENDICE.

Nous plaçons ici, comme un complément de ce premier volume de nos Actes, les intéressants récits qui suivent, et dont nous n'avons pas voulu priver nos lecteurs. Ils sont tous d'une haute antiquité, et n'ont jamais été traduits en français. Avant d'ouvrir une autre série de cette collection, il nous a semblé que nous ne devions rien laisser en arrière, et que nos lecteurs avaient droit de connaître ces touchantes narrations qui se rapportent au premier siècle du christianisme, et qui, pour avoir été rédigées d'une manière définitive, plus ou moins longtemps après les événements, n'en sont pas moins l'écho d'une tradition véritable, qu'un œil exercé démêle aisément encore, à travers les imperfections du récit. L'analogie des faits, les couleurs locales, la simplicité des narrations et l'usage qu'en fait l'Église dans ses Offices, sont des motifs suffisants pour concilier à ces Actes tous les égards que méritent des histoires non-seulement vraisemblables, mais assez appuyées, dans une grande partie de leurs détails, pour avoir été considérées comme graves par des hommes d'une science réelle et d'une critique sérieuse.

A.

LES ACTES DES SAINTS PROCESSE ET MARTINIEN.

(L'an de Jésus-Christ 65.)

Nous plaçons d'abord ici ces Actes qui, comme les suivants, se rapportent à ceux de saint Pierre, et complètent les traditions de l'Église romaine sur les dernières actions du prince des apôtres. Des monuments incontestables et toujours subsistants les confirment en plusieurs circonstances. La fontaine que saint Pierre fit sortir de la roche du Capitole existe encore dans le cachot souterrain de la prison Mamertine, et sur la voie Appienne une basilique appelée le Titre de *Fasciola* consacre depuis le IVe siècle le lieu où la bandelette se détacha du pied de l'apôtre.

Le très-impie Néron avait livré les bienheureux apôtres du Christ, Pierre et Paul, à la garde d'un citoyen illustre, Paulin, maître des offices. Paulin les tenait enfermés dans la prison Mamertine. Là un grand nombre de chrétiens infirmes les venaient trouver, et les prières des bienheureux apôtres les guérissaient de leurs maladies ou chassaient les démons des corps des possédés. Or, parmi les nombreux soldats préposés à la garde de la prison, se trouvaient deux officiers, Processe et Martinien. Saisis d'admiration à la vue des miracles que le Seigneur Jésus opérait par ses bienheureux apôtres, ils leur dirent : « Hommes vénérables, vous ne pouvez douter que l'empereur ne vous ait oubliés ; car voilà déjà neuf mois que vous languissez en prison. C'est pourquoi, nous vous en prions nous-mêmes, quittez ces lieux, et allez où vous voudrez. Seulement, au nom de Celui par lequel vous opérez tant de merveilles, ne nous refusez pas le baptême. » Les bienheureux apôtres répondirent : « Si vous voulez croire de tout votre cœur et de toute votre âme au nom du Dieu en trois personnes, vous pourrez faire vous-mêmes tout ce que vous nous avez vus faire. »

A cette parole, les autres prisonniers s'écrièrent tout d'une

voix : « Donnez-nous donc de l'eau; car la soif nous dévore. » Le bienheureux apôtre Pierre leur répondit : « Croyez en Dieu le Père tout-puissant, en Notre-Seigneur Jésus-Christ, son Fils unique, et au Saint-Esprit ; et vos vœux seront comblés. »

Tous aussitôt se jetèrent aux pieds des bienheureux apôtres, leur demandant le baptême. Ceux-ci, de leur côté, se mirent à prier ; et, quand leur prière fut achevée, le bienheureux Pierre fit le signe de la croix sur le roc du mont Tarpéien, dans lequel la prison était creusée. Au même moment, les eaux coulèrent de la pierre, et les saints Processe et Martinien les premiers furent baptisés par le bienheureux apôtre Pierre. Les autres, au nombre de quarante-sept, de tout sexe et de tout âge, prosternés aux pieds du bienheureux apôtre, redoublaient leurs instances ; il les baptisa tous. Il offrit ensuite pour eux le sacrifice d'action de grâces, et les fit participer au corps et au sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Processe et Martinien dirent alors aux saints apôtres : « Sortez maintenant, et allez où vous voudrez ; car Néron vous a oubliés. »

Les bienheureux apôtres sortirent donc de prison ; et, suivant la voie Appienne, ils arrivèrent près de la porte à laquelle cette voie a donné son nom. Là, une bandelette (*fasciola*) qui enveloppait le pied du bienheureux apôtre Pierre, que les chaînes avaient meurtri, se détacha et tomba près d'un buisson, sur la nouvelle voie. Un peu plus loin, à la porte même, le bienheureux Pierre vit le Seigneur Jésus ; il le reconnut et lui dit : « Seigneur, où allez-vous ? » Et le Seigneur répondit : « Je vais à Rome, pour y être crucifié de nouveau ; rentre avec moi dans la ville. » Le bienheureux Pierre rentra donc à Rome dès le matin, et des soldats l'arrêtèrent.

Cependant on avait annoncé au maître des offices, le noble Paulin, que Processe et Martinien s'étaient faits chrétiens. Il les fit prendre et jeter en prison. Le lendemain,

il ordonna qu'on les lui présentât. Quand ils furent devant son tribunal : « Quoi ! s'écria-t-il, vous êtes devenus assez insensés pour abandonner les dieux et les déesses que nos invincibles princes honorent et que toute l'antiquité a vénérés ; et, afin de suivre de vaines lois, vous renoncez aux serments prêtés sur vos étendards ! » Martinien répondit d'une voix ferme et éclatante : « Un autre prince a reçu nos serments ; nous sommes enrôlés dans la milice céleste. » Paulin dit : « Quittez cette folie qui aveugle vos âmes et adorez les dieux immortels, à qui, depuis votre enfance, vous avez toujours adressé vos hommages. » Les deux saints répondirent : « Nous avons été faits chrétiens. » Le noble Paulin dit : « Compagnons et frères d'armes, écoutez-moi : Soyez toujours pour moi des amis ; et, pour vous, jouissez des avantages que vous assurent vos services militaires. Sacrifiez aux dieux tout-puissants et vivez ; vivez dans les honneurs auprès de nos princes. » Ils répondirent : « Qu'il te suffise de savoir que nous sommes de vrais chrétiens, les serviteurs de notre Dieu et Seigneur Jésus-Christ, que les bienheureux apôtres Pierre et Paul ont annoncé. »

Le noble Paulin reprit : « Je vous l'ai dit et vous le répète encore, obéissez à mes conseils et vivez. » Ils ne répondirent pas. Paulin, une troisième et une quatrième fois, renouvela ses instances. A la fin, voyant qu'il ne pouvait rien gagner, il ordonna qu'on les frappât au visage à coups de pierres. Mais pendant ce supplice, qui dura longtemps, les deux martyrs ne cessaient de chanter d'une commune voix : « Gloire à Dieu dans les hauteurs des cieux. » Paulin dit à ses soldats : « Apportez le trépied, afin qu'ils sacrifient à la majesté des dieux. » Les saints répondirent : « Nous nous sommes offerts une fois nous-mêmes au Dieu tout-puissant. » Quand on eut approché le trépied, Paulin dit : « Faites ce que je vous ai ordonné : » et en même temps on apporta une statue d'or de Jupiter. En la voyant, les saints se prirent à sourire ; en face de Paulin, ils crachèrent et sur le trépied

et sur Jupiter. Paulin alors les fit suspendre au chevalet, ordonnant qu'on tirât leurs membres avec violence, et qu'avec des bâtons on les frappât à coups redoublés. Mais les martyrs, avec un visage radieux où se peignait la joie qui enivrait leur âme, chantaient : « Nous vous rendons grâces, Seigneur Jésus-Christ. » Le maître des offices, Paulin, enflammé de fureur, fit appliquer sur leurs flancs des torches ardentes. Les martyrs continuèrent leurs saints cantiques : « Béni soit le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, que les bienheureux apôtres Pierre et Paul ont annoncé. »

Or, il y avait là une noble matrone romaine, nommée Lucine ; elle assistait les martyrs, et par ses discours fortifiait leur courage. « Soldats du Christ, leur disait-elle, soyez fermes , et ne craignez pas des supplices qui ne durent qu'un moment. » Paulin de son côté leur criait : « Malheureux, quelle est donc cette folie qui vous aveugle ? » Mais la parole de Lucine était plus puissante ; encouragés par elle, les saints se riaient des tortures. C'est pourquoi Paulin, pendant qu'ils étaient encore sur le chevalet, ordonna d'essayer sur eux cette espèce de fouets armés de fers tranchants, que l'on appelait scorpions, en même temps que la voix d'un héraut répèterait aux victimes : « Ne méprisez pas les princes. » Mais tout à coup, se sentant privé de l'usage de l'œil gauche, il jeta, avec un cri de douleur, cette exclamation insensée : « O puissance de la magie ! » et fit descendre du chevalet les martyrs, dont les membres étaient déjà broyés sous les coups.

On les enferma dans la prison Mamertine, où Lucine s'empressa de leur prodiguer ses soins pieux. Cependant le démon était entré dans Paulin, qui expira au bout de trois jours. Pompinius, son fils, accourut au palais, en poussant des cris entremêlés de sanglots : « Princes et gouverneurs de la république, disait-il, venez à mon secours ; exterminez la race impie des magiciens qui ont fait périr mon père. » Le préfet de la ville fit aussitôt connaître à l'empereur Néron

ce qui venait de se passer. Celui-ci ordonna qu'on mît à mort sur-le-champ Processe et Martinien. Pompinius pressa l'exécution de la sentence, et les deux saints furent tirés de prison et conduits hors des murs de la ville, sur la voie Aurélia, où ils eurent la tête tranchée. Leurs corps furent laissés à la voirie, pour servir de pâture aux chiens. Mais la très-vénérable matrone Lucine avait suivi avec toute sa famille jusques auprès de l'aqueduc; et quand les bourreaux se furent retirés, elle enleva les corps, les embauma de précieux parfums, et les ensevelit dans l'arenarium de sa villa, près du lieu de leur martyre, le six des nones de juillet.

B.

LE MARTYRE DE LA VIERGE SAINTE FLAVIA DOMITILLA ET DES SAINTS NÉRÉE ET ACHILLÉE.

(Vers l'an de Jésus-Christ 95.)

Nous réunissons ces Actes à ceux des saints Processe et Martinien, parce que les récits qu'ils contiennent se rapportent en partie à saint Pierre. La forme de la narration est très-défectueuse; il est évident que le rédacteur a voulu grouper dans un thème de sa façon divers épisodes de cette époque primitive, que la tradition orale avait seule conservés jusque-là. Nous avons élagué beaucoup de longueurs ; mais il nous a semblé que le récit, dans cette forme réduite, n'était pas sans valeur, et qu'il présentait un intérêt véritable. Cette compilation remonte, au plus tard, au ve siècle, et les détails topographiques si précis que l'on y remarque sont une preuve que l'auteur ne construisait pas une fiction. La liturgie romaine, dans ses récits abrégés, accepte la substance de ces Actes ; c'est assez, sans doute, pour leur mériter les égards des enfants de l'Église.

Voulant imiter la pieuse sollicitude de nos ancêtres dans la foi, j'ai recueilli tous les actes des martyrs de notre province et les ai traduits du grec. Puisse cet essai provoquer des travaux pareils dans les autres parties de l'empire ; nos martyrs seraient mieux connus, et les peuples, en vénérant ceux qui

ont souffert pour le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, apprendraient par quels généreux combats s'achètent les triomphes de la victoire. Ce recueil est donc entrepris uniquement pour l'édification de ceux qui n'ont d'autre ambition que de plaire à Dieu. Nous le commençons par Flavia Domitilla, noble vierge, nièce de l'empereur Domitien.

Domitilla, qui était chrétienne, avait été fiancée à Aurélien, fils d'un consul. A l'approche du jour de ses noces, elle préparait ses riches ornements pour la fête, ses diamants et ses robes tissues d'or et de pourpre. Or, elle avait attaché à sa personne deux serviteurs, Nérée et Achillée, que le bienheureux apôtre de Dieu Pierre avait gagnés à Jésus-Christ. Ceux-ci, témoins de ces préparatifs, en prirent occasion pour enseigner à leur maîtresse l'excellence de la virginité, qui réjouit les cieux et que le Seigneur aime, parce qu'elle nous rend semblables aux anges. « Les vierges chrétiennes, ajoutaient-ils, ont un époux qu'aucun prince ne saurait égaler en beauté, en richesses et en puissance. C'est le Seigneur Jésus-Christ, le Roi de gloire, le Fils du Tout-Puissant, qui leur offre et son amour et sa foi. Dès ici-bas, il les comble de ses divines caresses et les revêt du riche manteau de ses vertus, en attendant qu'un jour il les couronne lui-même de sa gloire, au sein d'éternelles délices. »

Domitilla, en vierge très-prudente, leur répondit : « Oh ! si cette science de Dieu était venue plus tôt jusqu'à moi, jamais je n'aurais admis de fiancé, et j'aurais pu prétendre à ce beau titre de sainteté que vous m'apprenez aujourd'hui à connaître. De même que dans le baptême j'ai renoncé au culte des idoles, mieux instruite, j'eusse méprisé aussi les voluptés sensuelles. Mais puisque Dieu, en ce moment, vous a ouvert la bouche pour obtenir mon amour, j'ai la confiance qu'il vous inspirera aussi sa sagesse, et que je pourrai par vous obtenir un bonheur que je désire désormais uniquement. »

Aussitôt Nérée et Achillée se rendirent auprès du saint

évêque Clément, et lui dirent : « Vous avez mis toute votre gloire en Notre Seigneur Jésus-Christ, et pour lui vous avez foulé aux pieds les honneurs de ce monde. Cependant nous savons que le consul Clément était le frère de votre père. Or, sa sœur Plautille nous avait pris à son service ; et quand le bienheureux apôtre Pierre lui fit connaître la parole de vie et la baptisa, nous deux avec elle, ainsi que sa fille Domitilla, nous reçûmes en même temps le saint baptême. La même année, le bienheureux apôtre Pierre alla recevoir des mains du Christ la couronne du martyre, et Plautille le suivit au ciel, laissant à la terre sa dépouille mortelle. Cependant Domitilla sa fille était fiancée à un illustre Romain, nommé Aurélien. Tout chétifs que nous sommes, nous lui avons appris la parole sainte que nous avions nous-mêmes recueillie des lèvres de l'apôtre : que la vierge qui, pour l'amour du Seigneur, garde la virginité, mérite d'avoir le Christ pour époux, et qu'elle vivra avec lui dans cette heureuse union pendant l'éternité, comblée de bonheur et de gloire. Domitilla, dès qu'elle a connu cette promesse, a demandé à être consacrée vierge, et à recevoir de vos mains le voile saint de la virginité. » L'évêque Clément leur répondit : « Dans les jours où nous vivons, une telle demande m'assure que Dieu nous appelle à lui, et que vous et moi et la noble vierge nous touchons à la palme du martyre ; mais le Seigneur Jésus nous a ordonné de ne pas craindre ceux qui tuent le corps, de mépriser au contraire l'homme mortel, et de nous efforcer, quoi qu'il arrive, d'obéir au Prince de la vie éternelle. » Le saint évêque Clément vint donc trouver Domitilla, et la consacra vierge du Christ.

Il serait trop long de raconter en détail les fureurs d'Aurélien, et toutes les persécutions qu'il fit endurer à Domitilla. Enfin, il obtint de l'empereur Domitien que, si elle refusait de sacrifier, elle serait envoyée en exil dans l'île Pontia. Il se flattait d'ébranler la constance de la noble vierge par les ennuis de l'exil. Or, pendant qu'elle était ainsi reléguée dans

cette île, et, avec elle, ses deux serviteurs Nérée et Achillée. il se trouva que deux malfaiteurs, disciples de Simon, subissaient au même lieu la peine de leurs crimes; l'un se nommait Furius, et l'autre, Priscus. Ces hommes, par leurs opérations magiques, avaient séduit presque tous les habitants de l'île, leur faisant adorer Simon le Magicien pour le fils de Dieu, et leur persuadant que Pierre s'était déclaré son ennemi sans motif. Nérée et Achillée s'opposèrent à eux et furent protégés dans leur zèle par une foule assez nombreuse. A la fin ils dirent au peuple : « Vous connaissez Marcellus, le fils de Marcus, préfet de la ville. » Le peuple répondit : « Et qui ne le connaîtrait pas? » Nérée et Achillée continuèrent : « Admettriez-vous son témoignage au sujet de Simon et de Pierre ? » Le peuple reprit : « Il serait bien insensé celui qui refuserait de croire à un tel personnage. — Eh bien ! alors, dirent les deux serviteurs de Domitilla, consentez à la démarche que nous vous proposons ; il y va du salut de vos âmes. Jusqu'à ce que Marcellus ait reçu nos lettres et nous ait répondu ce qu'il faut penser du bienheureux apôtre Pierre et de Simon le Magicien, suspendez votre jugement. Nous allons écrire la lettre, et nous voulons qu'elle vous soit communiquée; vous choisirez parmi vous quelqu'un pour la porter; et la réponse sera lue de même devant tout le peuple. » On applaudit à cette proposition ; et le peuple fit partir un homme de son choix avec la lettre des saints Nérée et Achillée.

Cette lettre était ainsi conçue : « Nérée et Achillée, serviteurs de Jésus-Christ, à Marcellus leur frère, qui fut avec eux disciple du même maître, salut éternel. Exilés dans l'île Pontia, pour le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, nous sommes heureux de nos souffrances; mais notre bonheur est troublé par deux disciples de Simon, Furius et Priscus, exilés avec nous, à cause des crimes de leur magie. Ils disent que Simon était innocent, et que l'apôtre Pierre l'avait maudit sans raison. Nous, en répétant au peuple qu'il ne devait pas croire à ces mensonges, nous lui avons assuré qu'il trouverait en

vous une personne honorable et digne de foi, capable de manifester ce qu'était ce magicien et quelle a été sa vie. Nous vous conjurons de ne pas tarder à nous répondre, afin que nous puissions arracher des innocents à la séduction dont ils sont les victimes. Que la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ soit avec vous. » (On croit qu'à cette lettre les saints en ajoutèrent une autre, dans laquelle ils priaient Marcellus de leur donner des détails sur la mort de Pétronille, la fille spirituelle du bienheureux apôtre Pierre ; car Marcellus, à la suite de sa réponse, donne sur la sainte une courte notice que Nérée et Achillée, dit-il, lui avaient demandée.)

Voici donc la réponse de Marcellus. « Marcellus, serviteur du Christ, aux saints confesseurs Nérée et Achillée. La lecture de vos lettres m'a rempli de joie ; car j'y ai vu combien vous étiez fermes dans la foi, et avec quel zèle vous combattiez pour la vérité. Et puisqu'on vous objecte, me dites-vous, l'innocence de Simon, je veux vous raconter un trait de sa vie, par lequel seul vous pourrez juger de tout le reste ; car moi-même j'ai d'abord été son disciple, et ce n'est qu'après l'avoir reconnu pour un scélérat, un infanticide, un cruel artisan d'infâmes maléfices, que je l'ai abandonné, pour m'attacher au saint apôtre Pierre mon maître. » (Ici Marcellus décrit au long comment saint Pierre confondit l'orgueil de Simon, en ressuscitant un mort. Nous ne répétons point tous ces détails déjà donnés dans le martyre du bienheureux apôtre.) Puis Marcellus continue : « Le magicien ne put souffrir la honte d'une telle humiliation, et il ne reparut pas durant toute une année. Mais ensuite il trouva quelqu'un qui le fit rentrer dans les bonnes grâces de Néron ; c'était le méchant qui se liait d'amitié avec un plus méchant que soi. Dans ce même temps, le Seigneur apparut en vision à l'apôtre Pierre et lui dit : « Simon et Néron, tous deux possédés par de nombreux démons, se sont réunis pour te perdre ; mais ne crains pas, je suis avec toi, et je te donnerai pour consolation et pour appui l'apôtre Paul, mon serviteur, qui demain doit arriver à Rome. Vous

combattrez ensemble contre lui pendant sept mois ; et quand vous l'aurez chassé, vaincu et précipité dans l'enfer, tous deux vainqueurs, vous viendrez à moi. Or, tout arriva comme le Seigneur avait dit; car le lendemain Paul entra dans la ville. Maintenant, la rencontre des deux apôtres, leur vie à Rome durant sept mois et leurs luttes contre Simon, vous en avez été les témoins ; car vous étiez alors avec nous, et vous avez tout vu de vos yeux. J'ai donc cru inutile de vous répéter des faits que vous connaissez.

« Quant à Pétronille, la fille de mon maître le bienheureux apôtre Pierre, je vous dirai avec exactitude et en peu de mots quelle a été sa mort, puisque vous me le demandez. Vous savez déjà qu'elle était retenue dans un état de paralysie, par la volonté expresse de Pierre ; car je me rappelle que vous étiez avec nous, un jour que nous étions réunis un grand nombre de disciples à la table de notre maître, et que Titus s'adressant au bienheureux apôtre lui dit : « Puisque tous les infirmes reçoivent de vous la santé, pourquoi laissez-vous Pétronille paralytique ? » L'apôtre répondit : « C'est qu'il est mieux pour elle qu'il en soit ainsi. Et pour que vous ne croyiez pas que je veuille couvrir par mes paroles mon impuissance à la guérir : « Pétronille, lève-toi, lui dit-il, et sers-nous. » Et aussitôt délivrée des liens de la maladie, elle se leva ; mais quand elle eut achevé de nous servir, Pierre lui ordonna de retourner à son lit. C'est là, au milieu des souffrances endurées avec une sainte frayeur des jugements de Dieu, qu'elle s'éleva à une haute perfection.

« Le Seigneur enfin lui rendit la santé, et même accorda à ses prières la vertu de guérir un grand nombre de malades. Mais comme elle était d'une grande beauté, un officier, nommé Flaccus, vint avec ses soldats dans le dessein de l'enlever et d'en faire son épouse. Pétronille lui dit : « Tu viens avec des soldats armés chez une jeune fille sans défense. Si tu veux que je devienne ton épouse, envoie-moi dans trois jours des matrones et de nobles vierges, afin qu'elles

me conduisent à ta demeure. » Flaccus consentit à ce délai, et la vierge passa les trois jours dans les jeûnes et la prière, avec une autre pieuse jeune fille, Félicula, sa sœur de lait, et parfaite, comme elle, dans la crainte de Dieu. Le troisième jour, le saint prêtre Nicomède vint chez elle et célébra les mystères du Christ ; mais à peine la sainte eut-elle reçu le sacrement du Seigneur, qu'elle s'étendit sur son lit et expira. Ainsi la foule nombreuse des matrones et des nobles vierges que Flaccus envoya pour lui amener Pétronille, ne se trouva là que pour donner plus de solennité aux funérailles de la vierge chrétienne.

« Flaccus, alors, rejetant sa passion sur Félicula, lui dit : « Sois mon épouse, ou sacrifie aux dieux ; choisis. » Félicula lui répondit : « Je ne serai point ton épouse, parce que je suis consacrée au Christ ; et je ne sacrifierai point aux idoles, parce que je suis chrétienne. » Flaccus, après cette réponse, la remit à son lieutenant, avec ordre de la tenir enfermée dans une salle obscure, durant sept jours, sans lui donner de nourriture. Or, dans cette prison, les femmes des gardes venaient lui dire : « Pourquoi t'obstines-tu à vouloir mourir d'une mort cruelle ? Prends Flaccus pour époux ; il est noble, riche, jeune et bien fait ; c'est un officier ami de l'empereur. » Mais à ces conseils Félicula se contentait de répondre : « Je suis vierge du Christ, et je ne donnerai jamais ma foi à un autre. » Au bout des sept jours, on la fit sortir et on la conduisit aux vierges de Vesta, auprès desquelles elle resta sept jours encore, sans prendre de nourriture ; car jamais on ne put la faire consentir à rien accepter des mains de ces prêtresses. Suspendue ensuite sur le chevalet, elle répétait à haute voix : « C'est maintenant que je commence à voir le divin amant de mon cœur, le Christ, à qui j'ai donné tout mon amour. » Tout le monde, ses bourreaux même l'exhortaient : « Dis que tu n'es pas chrétienne, et tu seras renvoyée. » Mais Félicula répondait : « Moi ! non, je ne renie pas mon divin amant, qui pour moi a été nourri de fiel, abreuvé de

vinaigre, couronné d'épines et attaché à une croix. » On la détacha enfin du chevalet et on la précipita dans un cloaque.

« Mais le saint prêtre Nicomède, qui avait tout observé, enleva le corps secrètement, et pendant la nuit le transporta, sur un chariot, dans la petite habitation qu'il avait sur la voie Ardéatine, à sept milles de Rome, et l'y ensevelit. Les fidèles ont toujours continué depuis d'aller prier au tombeau de Félicula, et leurs prières sont récompensées par d'éclatants prodiges. Cependant Flaccus apprit ce qu'avait fait Nicomède; il le fit arrêter et conduire au temple pour y sacrifier aux idoles. Le saint prêtre disait : « Je ne sacrifie qu'au Dieu tout-puissant qui règne dans le ciel, mais non à ces dieux qu'on tient enfermés dans des temples, comme dans une prison. » Pour punir ces courageuses paroles et beaucoup d'autres semblables, il fut longtemps frappé avec des fouets armés de balles de plomb, et, au milieu de ce supplice, son âme s'envola dans le sein de Dieu. Son corps fut jeté dans le Tibre; mais un de ses clercs, qui méritait par ses œuvres saintes le nom de Juste qu'il portait, recueillit le corps, le plaça sur un chariot, et le conduisit à son petit jardin, près des murs, sur la voie Nomentane, et l'y ensevelit. Là aussi les prières des fidèles sont exaucées par l'intercession de ce saint martyr, qui a souffert pour le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

Ici se termine la lettre de Marcellus à Nérée et à Achillée. Commencent ensuite les actes du martyre de ces deux saints, tels qu'ils furent adressés à ce même Marcellus.

« Eutychès, Victorinus et Maro, serviteurs de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à Marcellus. Lorsque les lettres aux bienheureux Nérée et Achillée sont arrivées ici, il y avait déjà trente jours qu'ils avaient reçu la couronne. Ils avaient enseigné à leur maîtresse, la très-illustre vierge Flavia Domitilla, l'excellence de la virginité; c'est pourquoi Aurélien, son fiancé, qui se vit rejeté par elle, l'avait fait reléguer dans cette île, sous prétexte d'attachement à la religion chrétienne. Il y vint lui-même peu après, et

chercha à gagner par des présents Nérée et Achillée, espérant par leur moyen ébranler le cœur de la noble vierge. Mais les deux saints, ayant rejeté de telles offres avec horreur, et fortifié encore davantage Domitilla dans sa fidélité, Aurélien les condamna à une cruelle flagellation, puis les fit conduire à Terracine, où ils furent remis aux mains du consulaire Memmius Rufus. Celui-ci employa le chevalet et les torches ardentes pour les forcer à sacrifier aux idoles; mais tous deux répétaient qu'ayant été baptisés par le bienheureux apôtre Pierre, rien ne pourrait les faire consentir à ces sacrifices impies. On finit par leur trancher la tête.

« Leurs corps furent enlevés par Auspicius, un de leurs disciples, et qui avait servi de père nourricier à la sainte vierge Domitilla. Il les transporta sur une barque et vint les ensevelir dans l'arenarium de la maison de campagne de Domitilla, sur la voie Ardéatine, à un mille et demi des murs de la ville, non loin du tombeau de Pétronille, la fille de l'apôtre Pierre. Nous avons su tous ces détails par Auspicius lui-même. Nous prions votre charité de ne point nous oublier et de vouloir bien nous envoyer quelqu'un qui nous donne de vos nouvelles et console notre exil. C'est le quatre des ides de mai que les deux martyrs sont nés à la vie bienheureuse du ciel. »

Quand Marcellus eut reçu cette lettre, il envoya dans l'île Pontia un de ses parents, qui resta une année entière avec les confesseurs du Christ, et lui fit connaître, à son tour, les faits qui vont suivre. Après le martyre de Nérée et d'Achillée, on vint dire à Aurélien, qui cherchait toujours à obtenir le consentement de Domitilla, que Eutychès, Victorinus et Maro possédaient l'affection et la confiance de l'illustre vierge, plus encore que n'avaient fait Nérée et Achillée. Il demanda donc à l'empereur Nerva de lui abandonner ces trois chrétiens, s'ils ne voulaient pas sacrifier aux idoles. Eutychès, Victorinus et Maro résistèrent avec courage aux séductions et aux menaces d'Aurélien, qui les enleva de l'île, les sépara et les envoya

servir, comme esclaves, dans ses terres : Eutychès à seize milles de la ville, sur la voie Nomentane; Victorinus à soixante milles, et Maro à cent trente milles; ces deux derniers sur la voie Salaria. Durant tout le jour, ils creusaient la terre, et le soir seulement ils recevaient une nourriture grossière. Mais le Dieu tout-puissant, dans ces durs séjours de leur exil, leur donna sa grâce : Eutychès délivra du démon la fille d'un conducteur des esclaves ; Victorinus guérit par ses prières un intendant que la paralysie retenait sur le lit depuis trois ans, et Maro rendit la santé au gouverneur de la ville de Septempeda, qui était hydropique.

En même temps ils parlaient au peuple et enseignaient à un grand nombre la foi du Christ. Bientôt tous trois furent ordonnés prêtres, et ils multiplièrent encore davantage le nombre des fidèles. Alors le diable souleva la colère d'Aurélien, qui envoya des bourreaux avec ordre de les faire périr chacun dans des supplices différents. Eutychès fut arrêté au milieu d'un chemin et accablé de coups, jusqu'à ce qu'il expirât : son corps fut enlevé par les chrétiens et enseveli avec honneur. Pour Victorinus, il fut pendu, la tête en bas, auprès du lieu appelé *Cotiliœ,* d'où coulent des eaux sulfureuses d'une odeur méphitique ; son supplice dura trois jours, au bout desquels il alla rejoindre, dans les cieux, le Seigneur, pour le nom duquel il avait souffert. Aurélien avait ordonné que son corps ne fût point enseveli, et il resta un jour entier à terre sans sépulture ; mais les chrétiens d'Amiternum vinrent l'enlever et le transportèrent sur leur territoire, où ils lui rendirent les derniers honneurs. Enfin Turgius, ami d'Aurélien, avait ordre d'écraser Maro sous le poids d'un énorme quartier de roche. On laissa donc tomber sur les épaules du martyr une pierre que soixante-dix hommes auraient eu peine à remuer. Mais le saint la souleva sans effort, comme il eût fait d'une paille légère, et n'en souffrit même aucune contusion. A ce spectacle, tout le peuple de la province, saisi d'admiration, crut à Jésus-Christ et demanda

le baptême. Cependant le consulaire Turgius, qui avait tout pouvoir d'Aurélien, fit périr le saint martyr. Les fidèles creusèrent son tombeau dans la pierre même sous laquelle on avait voulu l'écraser.

Aurélien, après avoir ainsi enlevé à Domitilla tous les serviteurs de Dieu qui étaient sa consolation et son appui, dit à Sulpitius et à Servilianus, jeunes Romains de grande naissance : « Je sais que vous êtes fiancés à des vierges d'une haute sagesse, Euphrosine et Théodora, toutes deux sœurs de lait de Domitilla. Mon dessein est de faire transporter Domitilla de son île en Campanie; que vos deux fiancées viennent alors la visiter et qu'elles usent de leur influence pour lui persuader de me rendre son affection. » En effet, Domitilla ayant été conduite de l'île Pontia à Terracine, Euphrosine et Théodora vinrent la visiter ; et ce fut une grande joie pour les trois sœurs. Cependant, vint l'heure du repas, et Domitilla, tout entière à la prière et aux jeûnes, ne mangeait pas. Ses sœurs lui dirent : « Nous qui allons dans les festins et qui avons été fiancées, nous ne pouvons plus honorer ton Dieu. » Domitilla leur répondit : « Vous avez pour fiancés des personnages illustres ; que feriez-vous si des hommes grossiers et de la lie du peuple voulaient vous enlever à leur amour pour vous épouser? » Elles dirent : « Dieu nous préserve d'un tel malheur ! — Qu'il en délivre donc aussi mon âme, reprit Domitilla ; car j'ai un noble fiancé, le Fils de Dieu, qui est descendu du ciel. Il a promis à celles qui aiment la virginité et qui la gardent pour son amour, d'être leur époux et de leur donner la vie éternelle. Au sortir de ce monde, il introduira leurs âmes au ciel et pour toujours, dans le palais nuptial ; là, partageant le bonheur des anges, au milieu des fleurs dont les délicieux parfums embaument le paradis, dans un festin dont les douceurs se renouvelleront sans cesse, elles rediront éternellement les hymnes de la joie et de la reconnaissance. Lorsque le Fils de Dieu fit ces promesses, personne n'y voulut croire. Mais bientôt on le vit

rendre la vue aux aveugles et la santé à tous les malades, guérir les lépreux et même ressusciter les morts; il se montrait à tous véritablement Dieu. Tous alors reçurent ses divins enseignements et crurent en lui. »

Théodora répondit à ce discours : « J'ai un jeune frère, Hérodes, que tu connais. Voilà un an qu'il a perdu la vue ; si ce que tu dis est vrai, au nom de ton Dieu, guéris-le. » Euphrosine, s'adressant à Théodora, lui dit : « Toi, ton frère aveugle est resté à Rome ; mais moi j'ai ici la petite fille de ma nourrice qu'une grave maladie a rendue muette ; elle a conservé l'ouïe, mais elle a perdu complétement la parole. » Alors Domitilla, se prosternant la face contre terre, pria longtemps avec larmes; puis, se levant, elle étendit ses mains vers le ciel et dit : « Seigneur Jésus-Christ, qui avez dit : Voilà que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles, montrez que le témoignage que je rends à ma foi est véritable. » Après cette prière, elle fit le signe de la croix sur les lèvres de la petite muette, en disant : « Au nom de Jésus-Christ, mon Seigneur, parle. » Aussitôt l'enfant dit en jetant un grand cri : « Il est le vrai Dieu, celui que tu adores, Domitilla ; et toutes les paroles sorties de tes lèvres sont véritables. » A ce cri, Euphrosine et Théodora se jetèrent aux pieds de la sainte, firent profession de leur foi aux mystères du Christ et furent consacrées. Cependant, on amena l'aveugle, le frère de Théodora ; ses yeux s'ouvrirent à la prière de Domitilla, et en même temps son intelligence fut éclairée des lumières de la foi. Tous les païens, hommes et femmes, esclaves et libres, qui étaient accourus en grand nombre de la ville, crurent au Christ, à la vue de ces miracles, et furent baptisés. La maison où demeurait Domitilla devint comme une église.

Sur ces entrefaites, Aurélien vint avec les deux fiancés. Il amenait aussi avec lui trois musiciens, espérant faire célébrer en un même jour le mariage des trois vierges. Mais Sulpitius et Servilianus voyant la muette qui parlait, et

le frère de Théodora, Hérodes, dont les yeux s'étaient ouverts à la lumière, et apprenant en même temps tout ce qui s'était dit et fait, embrassèrent la foi. En vain Aurélien redoubla ses exhortations et ses prières, pour leur faire épouser le même jour leurs deux fiancées. Sulpitius et Servilianus, en hommes sages et prudents, lui dirent : « Rends gloire au Dieu dont nous voyons la puissance dans cette muette qui parle, et dans cet aveugle qui voit. » Aurélien, insensible à ces conseils, fit enfermer Domitilla dans une salle, espérant triompher d'elle par la violence, plus facilement et sans danger. En attendant, les musiciens, après le repas, jouèrent de leurs instruments, et Aurélien, tout joyeux, ouvrit la danse, selon la coutume au jour des noces. Mais à peine avait-il commencé, qu'il fut saisi dans tous ses membres d'une violente agitation, dont il mourut au bout de deux jours. Un châtiment si visible du ciel fit embrasser la foi à tous ceux qui en furent les témoins.

Cependant le frère d'Aurélien, nommé Luxurius, obtint de l'empereur Trajan un plein pouvoir pour contraindre tous ces chrétiens à sacrifier aux idoles, ou pour les faire périr dans des supplices de son choix, s'ils refusaient. En conséquence il fit livrer Sulpitius et Servilianus au préfet de la ville, Anianus. Celui-ci, après avoir entendu leur profession de foi et fait de vains efforts pour les amener à sacrifier aux idoles, leur fit trancher la tête. Les chrétiens ensevelirent leurs corps dans un terrain qui leur appartenait, à deux milles de la ville, sur la voie Latine ; et Dieu honore tous les jours leur tombeau par de nouveaux miracles.

Luxurius se rendit ensuite à Terracine, auprès des vierges du Christ ; sur leur refus de sacrifier aux dieux, il ferma la chambre où elles étaient réunies et y fit mettre le feu. Le lendemain, un saint diacre nommé Cæsarius trouva les corps des trois vierges intacts ; la flamme les avait respectés. Prosternées la face contre terre, elles avaient rendu leurs âmes au Seigneur dans la prière. Cæsarius enferma leurs corps

dans un sarcophage qui n'avait point encore servi, et l'enfouit profondément dans la terre.

C.

LE MARTYRE DE SAINTE THÈCLE, VIERGE.

Il n'est pas de récit plus populaire dans l'antiquité, ni plus ignoré de nos jours que celui de la vie et du martyre de sainte Thècle. Nous n'entendons pas lui donner une valeur historique absolue, en l'insérant ici ; mais, quoi qu'il en soit de la réalité des faits, nous ne devons pas dissimuler que cette charmante narration a passé sous les yeux des plus grands docteurs de l'Église, qu'ils en ont admis l'autorité, et qu'ils l'ont citée avec honneur non-seulement dans leurs écrits, mais même du haut de la chaire. Pour l'Église grecque nous citerons saint Épiphane (*Hæres.* 78), saint Méthodius (*Convivium virginum*), saint Grégoire de Nazianze (*Carmen III*), enfin saint Jean Chrysostome (*in Act. Apost., homil.* XXV) ; pour l'Église latine, il nous suffit de produire saint Ambroise (*de Virginibus, lib.* II, *c.* III) et saint Augustin (*contra Faustum, lib.* XXX, *c.* IV). Ces Actes, dont nous donnons la traduction sur le texte publié dans le *Spicilége* de Grabe, présentent tous les passages auxquels ces grands docteurs ont fait allusion dans les endroits de leurs écrits que nous venons de rappeler, et diffèrent totalement de ceux qui sont signalés comme apocryphes par saint Jérôme et par le pape saint Gélase. Une seule circonstance, relative au baptême, peut faire difficulté. Nous répéterons ce que nous avons dit tout à l'heure : notre but est uniquement de faire connaître un récit antique et respectable, et il nous répugnerait d'être plus sévère à son endroit que ne l'a été le protestant Grabe.

Lorsque Paul, fuyant de la ville d'Antioche, venait à Iconium, il avait avec lui pour compagnons de voyage Démas et Hermogènes l'armurier, deux faux disciples remplis d'hypocrisie. Mais Paul, qui ne voyait en tout que la seule bonté de Dieu, loin de rien faire qui pût leur causer de la peine, les aimait au contraire d'un amour tendre. Il leur exposait, avec une douceur pleine de suavité, les paroles du Christ et sa doctrine, leur interprétait l'Évangile de son bien-aimé fils (saint Luc), et les formait ainsi à connaître le Christ, tel qu'il avait daigné se révéler à lui.

Un certain Onésiphore, apprenant que Paul venait à Iconium, s'empressa d'accourir à sa rencontre, avec son épouse

Lectra et leurs deux enfants Simmia et Zénon. Tite leur avait souvent fait le portrait de l'apôtre ; mais ils ne le connaissaient point encore en la chair ; l'esprit seul le leur avait fait voir. Ils suivirent donc la voie qui conduit à Lystra, et s'étant arrêtés pour l'attendre, ils appliquaient avec une curiosité inquiète à tous les passants les signes que Tite leur avait donnés. Enfin ils voient s'avancer un homme, petit de taille, la tête chauve, les jambes légèrement courbées, les sourcils joints et le nez aquilin : c'était Paul. Sa démarche était pleine de grâce ; et si, par intervalle, en lui on reconnaissait l'homme, parfois aussi son visage prenait les traits d'un ange. A la vue d'Onésiphore, Paul sourit avec bonheur.

Et Onésiphore lui dit : « Je te salue, ministre de Celui en qui est toute bénédiction. » Et Paul répondit : « La grâce soit avec toi et avec ta maison. » Démas et Hermogènes furent jaloux ; ils redoublèrent d'hypocrisie, et Démas osa dire : « Et nous, ne sommes-nous point à Celui de qui vient toute bénédiction ? Pourquoi ne nous as-tu pas salués ? » Et Onésiphore lui répondit : « Je ne vois point en vous le fruit de la justice ; mais si vous êtes aussi les serviteurs du Maître, venez dans ma maison et vous y reposez. » Et quand Paul fut entré dans la maison d'Onésiphore, il y eut une grande joie ; on y fit la prière à genoux, la fraction du pain et la prédication de la parole de Dieu ; Paul parla sur la continence et la résurrection ; il disait :

« Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu. Bienheureux ceux qui conservent leur chair dans la chasteté, parce qu'ils seront les temples de Dieu. Bienheureux ceux qui vivent dans la continence, parce que Dieu leur parlera.

« Bienheureux ceux qui ont renoncé à ce monde, parce qu'ils réjouiront le cœur de Dieu. Bienheureux ceux qui ont des épouses et sont comme n'en ayant pas, parce qu'ils seront faits les anges de Dieu. Bienheureux ceux qui tremblent à la parole de Dieu, parce qu'ils seront consolés. Bienheureux

ceux qui n'ont pas souillé la pureté de leur baptême, parce qu'ils trouveront le repos auprès du Père et du Fils, et de l'Esprit-Saint.

« Bienheureux ceux qui ont reçu de Jésus-Christ la sagesse, parce qu'ils seront appelés les enfants du Très-Haut. Bienheureux ceux qui gardent la science de Jésus-Christ, parce qu'il habiteront dans la lumière. Bienheureux ceux qui, par amour du Christ, fuient les apparences trompeuses de ce monde, parce qu'ils jugeront les anges : ils seront assis à la droite du Christ, et ne verront point le jour terrible du jugement.

« Bienheureux le corps et l'âme des vierges, parce que Dieu mettra en elles ses complaisances, et elles ne perdront point la récompense de leur chasteté ; car la parole du Père en elles opérera le salut, au jour de son Fils ; et elles jouiront du repos dans les siècles des siècles. »

Ainsi parlait Paul, au milieu de l'Église réunie dans la maison d'Onésiphore. Une vierge nommée Thécla, fille de Théoclia et fiancée à un certain Thamyris, s'était établie à une des fenêtres de la maison, et elle y demeurait le jour et la nuit, recueillant avidement les discours de Paul sur Dieu et sur la charité, sur la foi au Christ et sur la prière. Rien ne pouvait l'arracher de ce lieu ; elle y restait comme enchaînée par les liens de la foi, dans les ravissements d'une joie ineffable. Elle n'avait plus qu'un désir : ayant remarqué qu'un grand nombre de femmes et de vierges étaient admises en prése[nce] de Paul, elle aurait souhaité vivement elle-même l'honneur d'être présentée à lui, de le voir et de l'entendre parler du Christ ; car elle n'avait point encore vu les traits du visage de Paul ; de la fenêtre, elle entendait seulement sa voix.

Théoclia, voyant que rien ne pouvait détacher sa fille d'un lieu qui avait pour elle tant d'attrait, fait mander Thamyris. Celui-ci, joyeux, s'empresse d'arriver, croyant que sa fiancée allait enfin lui être accordée pour épouse. Il dit aussitôt à Théoclia : « Où donc est ma chère Thécla ? » Et Théoclia

répondit : « J'ai une étrange nouvelle à t'apprendre, Thamyris ; voilà trois jours qu'elle n'a quitté cette fenêtre, pas même pour manger ou pour boire. Fascinée par de beaux discours, elle demeure suspendue aux lèvres d'un étranger qui sème mille discours trompeurs ; et je ne comprends pas, Thamyris, comment la pudeur d'une vierge a pu si tristement s'égarer. Cet étranger trouble toute la ville d'Iconium, et ta chère Thécla n'a pas résisté. Les femmes et les jeunes gens courent en foule auprès de lui, pour se faire instruire. Il dit qu'il n'y a qu'un seul et unique Dieu que l'on doit craindre, et qu'il faut vivre chaste. Et Thécla, ma fille, semblable à la toile d'araignée fixée à une fenêtre, est enchaînée aux discours de Paul par le plus étrange amour. Tout entière à ce que débite cet étranger, la pauvre jeune fille est perdue. Mais va toi-même, parle-lui ; car elle est ta fiancée. »

Thamyris se hâta d'aller vers elle ; et avec un sentiment d'amour mêlé à la crainte religieuse que lui inspira l'extase de la jeune fille, il lui dit : « Thécla, ma fiancée, pourquoi demeures-tu là, les yeux ainsi fixés à terre, et quelle est cette stupeur étrange dont tu sembles frappée ? Tourne-toi vers Thamyris, et rougis de ta faiblesse. » La mère, arrivée sur ces entrefaites, lui disait à son tour : « Mon enfant, pourquoi demeures-tu les yeux ainsi baissés, sans répondre ? Tu sembles frappée de stupeur ? » Et tous pleuraient amèrement, Thamyris l'épouse qu'il perdait, Théoclia sa fille, et les servantes leur maîtresse. Leurs cris de douleur avaient jeté un grand trouble dans la maison. Thécla, qui en était l'objet, ne fit pas un mouvement ; elle n'était attentive qu'au discours de Paul. Thamyris alors, violemment agité, s'éloigna d'elle, et, se tenant dans la rue, il observait ceux qui entraient dans la maison où était Paul et ceux qui sortaient, quand tout à coup il voit deux hommes qui disputaient avec fureur. Il leur dit : « Hommes, qu'avez-vous, dites-moi ? Et quel est ce personnage qui est ici avec

vous dans cette maison. où il égare les âmes des hommes, des jeunes gens et des vierges, afin qu'il n'y ait plus de mariage et que tous demeurent dans l'état où ils sont ? Je vous promets de grandes récompenses, si vous me le faites connaître; je suis le premier magistrat de la cité. » Démas et Hermogènes lui répondirent : « Ce qu'il est, nous ne saurions le dire exactement ; mais nous savons qu'il éloigne les jeunes gens des femmes, les jeunes filles des hommes, en disant : Il n'y aura point pour vous de résurrection glorieuse, à moins que vous ne demeuriez chastes et que vous ne gardiez votre chair de toute souillure. »

Thamyris leur dit : « Venez dans ma maison ; vous vous reposerez chez moi de vos fatigues. » Et ils le suivirent. Un splendide festin leur fut préparé ; le vin y était en abondance et la richesse étalée avec profusion. Thamyris les fit asseoir à cette table somptueuse et leur versa largement à boire ; car il aimait Thécla et voulait l'avoir pour épouse. Et Thamyris leur dit alors : « Hommes, dites-moi quelle est la doctrine de ce personnage ; je veux la connaître ; car je souffre cruellement au sujet de Thécla qui aime cet étranger et qui m'est enlevée. »

Démas et Hermogènes répondirent tout d'une voix : « Thamyris, fais-le comparaître devant le gouverneur Castellius, comme excitant des troubles avec la nouvelle doctrine des chrétiens ; et, d'après le décret de César, il le fera périr ; toi, tu retrouveras ta fiancée; et nous, nous enseignerons que la résurrection dont parlait ce discoureur est déjà venue, qu'elle s'est accomplie d'abord par la naissance de nos enfants dans lesquels nous revivons, et qu'ensuite nous sommes nous-mêmes ressuscités, en apprenant à connaître Dieu. » Lorsque Thamyris eut entendu ce discours, plein de jalousie et de colère, il se leva sur-le-champ et se rendit à la maison d'Onésiphore, accompagné des magistrats, d'un geôlier et d'une foule nombreuse armée de bâtons. Là il dit à Paul : « Tu as jeté la confusion et le trouble dans la ville d'Iconium

et perverti Thécla qui m'était fiancée, en l'empêchant de m'épouser ; suis-nous devant le gouverneur Castellius. » Et la foule s'écria : « Fais disparaître ce magicien ; car il pervertit nos femmes, et tout le peuple se laisse séduire par lui. »

Arrivé devant le tribunal, Thamyris debout éleva la voix et dit : « Proconsul, cet homme, je ne sais d'où il est ; il empêche les jeunes filles de se marier ; somme-le de te dire pourquoi il enseigne une pareille doctrine. » De leur côté, Démas et Hermogènes disaient à Thamyris : « Dénonce-le comme chrétien, et il le fera sur-le-champ mettre à mort. » Mais le gouverneur, sans manifester ni émotion ni trouble, fit approcher Paul et lui dit : « Qui es-tu, et quelle est ta doctrine ? Les accusations contre toi sont graves. » Paul répondit d'une voix haute et ferme : « Puisque aujourd'hui je dois répondre sur ma doctrine, proconsul, écoute-moi : Le Dieu jaloux, le Dieu des vengeances, le Dieu puissant et riche qui n'a besoin de personne, mais qui a soif du salut des hommes, m'a envoyé vers eux pour les arracher au vice, à la corruption, aux voluptés et à la mort, afin qu'ils ne pèchent plus. Ce Dieu leur a donné son Fils, Jésus-Christ ; et c'est ce Fils de Dieu dont j'annonce l'Évangile et en qui j'apprends aux hommes à placer toute leur espérance ; car lui seul a compati aux malheurs du monde qui s'égarait, afin que tous échappent au jugement, et qu'ils aient la foi, et avec elle, ô proconsul, la crainte de Dieu, la connaissance de la sainteté et l'amour de la vérité. Si donc j'enseigne des vérités que Dieu lui-même m'a révélées, proconsul, en quoi suis-je coupable ? » Après cette réponse, le gouverneur ordonna qu'on enchaînât Paul et qu'on le jetât en prison, jusqu'à ce qu'il eût le temps de l'écouter plus à loisir. Mais Thécla se levant pendant la nuit, et détachant ses pendants d'oreilles, les donna au portier de sa maison qui lui ouvrit et la laissa sortir ; puis elle se rendit à la prison, donna au geôlier un miroir d'argent, et fut introduite auprès de Paul. Là, se

tenant à ses pieds, elle écoutait les merveilles de Dieu ; et, parce que Paul ne craignait point de souffrir, mais qu'il se montrait plein de confiance dans le secours de son Dieu, la foi de Thécla se fortifiait encore, et elle baisait les chaînes du prisonnier.

Cependant on la cherchait ; ses parents et Thamyris, la croyant perdue, envoyaient sur toutes les routes, quand un des serviteurs du portier leur apprit qu'elle était sortie pendant la nuit. Le portier, interrogé à son tour, dit qu'elle était allée trouver l'étranger dans la prison. Ils s'y rendirent donc et la trouvèrent en effet, comme on le leur avait dit. Ils se retirèrent aussitôt, rassemblèrent la multitude et allèrent dénoncer au gouverneur ce qui était arrivé. Le gouverneur se fit amener Paul à son tribunal ; et Thécla, restée seule, se prosterna avec respect à l'endroit où Paul avait été assis pendant qu'il lui parlait. Mais le gouverneur la fit aussi appeler devant son tribunal ; elle, pleine de joie et se félicitant de son bonheur, s'empressa d'y venir.

Cependant Paul était déjà arrivé, et la foule redoublait ses cris furieux : « C'est un magicien ; fais-le disparaître. » Le gouverneur au contraire écoutait avec plaisir Paul raconter les œuvres saintes du Christ ; puis, ayant pris conseil, il fit approcher Thécla, et lui dit : « Pourquoi n'épouses-tu pas Thamyris, selon la loi d'Iconium ? » Elle se tenait debout, immobile, les yeux attachés sur Paul. Enfin, comme elle ne répondait pas, Théoclia, sa mère, s'écria hors d'elle-même : « La malheureuse, elle viole les lois, elle outrage son fiancé ; brûle, brûle-la au milieu du cirque, afin que toutes les femmes déjà séduites par cet étranger apprennent à craindre. » Le gouverneur était péniblement ému de cette scène ; il fit flageller Paul et le chassa de la ville. Pour Thécla, elle fut condamnée au bûcher. Aussitôt le gouverneur, se levant de son tribunal, se rendit au théâtre ; et toute la foule le suivit, pour être témoin du cruel spectacle. Thécla, comme l'agneau qui, perdu au milieu du désert, cherche son

pasteur, cherchait Paul des yeux ; ses regards parcouraient la foule avec inquiétude ; enfin elle vit le Seigneur Jésus ; il était assis et avait pris les traits de Paul. Elle se dit à elle-même : « Parce qu'il craint que ma patience ne soit ébranlée, Paul vient pour me voir souffrir. » Elle voulut fixer sur lui ses regards ; mais lui tout à coup s'éleva au ciel, pendant qu'elle le contemplait.

Cependant les enfants et les jeunes filles apportaient du bois pour brûler Thécla. On fit entrer dans le cirque la vierge dépouillée de ses vêtements. Le gouverneur, en la voyant, laissa échapper des larmes ; il était saisi d'admiration et de pitié, à l'éclat de sa beauté céleste. Quand tout fut prêt, le peuple demanda par ses cris qu'elle montât sur le bûcher. La vierge fit le signe de la croix et monta. Les licteurs allumèrent le feu, et bientôt les torrents de la flamme eurent envahi tout le vaste bûcher ; mais ils ne touchèrent point le corps de Thécla. Dieu eut pitié de sa servante. Tout à coup l'on entendit un sourd murmure prolonger ses échos dans les profondeurs de la terre ; en même temps un gros nuage chargé de grêle et d'eau obscurcit l'air, il s'abattit tout entier, et l'on put croire que la voûte du firmament allait écraser la terre. Beaucoup de gens périrent, le bûcher s'éteignit, et Thécla fut sauvée.

Pendant ce temps-là, Paul, avec Onésiphore, sa femme et ses enfants, jeûnait ; ils se tenaient cachés dans un monument, sur la route qui conduit d'Iconium à Daphné. Or, il y avait déjà plusieurs jours qu'ils persévéraient ainsi dans le jeûne, quand les enfants dirent à Paul : « Père, nous avons faim, et nous n'avons point de quoi nous acheter des pains. » C'est qu'en effet Onésiphore avait abandonné tous les biens de ce monde, pour s'attacher à Paul, lui et toute sa famille. Paul se dépouilla de sa tunique et dit à l'enfant : « Va, mon fils ; achète plusieurs pains et apporte-les. » Mais l'enfant, en achetant les pains, reconnut sur le chemin Thécla sa voisine. Frappé d'étonnement, il lui dit : « Thécla, où vas-tu ? » Elle répondit :

« Depuis que j'ai été sauvée des flammes, je cherche Paul. » Et l'enfant lui dit : « Viens, je vais te conduire près de lui ; car voilà six jours qu'il pleure sur toi, et ajoute à ses larmes la prière et le jeûne. »

Lorsque la vierge arriva au monument, Paul était à genoux et priait : « Père saint, disait-il, Seigneur Jésus-Christ, que le feu ne touche point Thécla ; daignez au contraire l'assister ; car elle est votre servante. » Mais en ce moment Thécla, debout derrière lui, s'écria : « Tout-puissant Maître et Seigneur, vous qui avez fait le ciel et la terre, vous le Père de votre Fils saint et bien-aimé, je vous bénis de m'avoir sauvée des flammes, afin que je puisse encore voir Paul. » Paul aussitôt se relevant vit la vierge, et dit : « O Dieu qui sondez les cœurs, Père de Jésus-Christ mon Seigneur, je vous rends grâces ; ce que je vous demandais, vous me l'avez accordé. »

Alors on fit dans l'intérieur du monument les agapes ; Paul se réjouissait ; Onésiphore et tous les autres partageaient sa joie. Ils avaient cinq pains, des légumes, et de l'eau ; et, pour entretenir leur félicité, le récit des œuvres saintes du Christ. Alors Thécla dit à Paul : « Père, réjouis-toi ; je te suivrai partout où tu iras. » Paul lui répondit : « Notre siècle est livré aux honteuses passions, et tu as de la beauté. Si une épreuve plus violente que la première venait à te surprendre, puisses-tu, ma fille, ne point te montrer timide, mais souffrir avec courage ! » Et Thécla reprit : « Donne-moi le sceau du Christ, c'est la seule arme que je désire ; et la tentation n'aura pas de prise sur moi. » Et Paul lui dit : « Aie patience, Thécla, et tu recevras le don du Christ. »

Cependant Paul renvoya dans sa maison Onésiphore avec toute sa famille, et prenant avec lui Thécla, il se rendit à Antioche. A peine étaient-ils arrivés dans cette ville qu'un certain Alexandre, Syrien de nation et l'un des principaux magistrats d'Antioche, où il s'était fait un nom par les sages mesures de son administration, vit par hasard Thécla et conçut pour elle une passion violente. Il cherchait à gagner

Paul par son or et ses riches présents. Mais Paul lui dit : « Je n'ai aucun droit sur cette femme dont tu me parles; elle n'est pas à moi. »

Or, un jour, Alexandre, au milieu d'une place publique, osa la saisir dans ses bras et lui donner un baiser. Thécla résistait à cette violence, elle appelait Paul, et d'une voix pleine de tristesse et d'alarmes elle jetait de grands cris, et disait : « Ne fais pas violence à une étrangère, respecte la servante de Dieu. Ma famille occupe les premiers rangs dans Iconium. et j'ai refusé la main de Thamyris ; c'est pour cela que j'ai été chassée de ma ville. » En même temps, saisissant Alexandre, elle déchira sa chlamyde, lui enleva la couronne qu'il avait sur la tête, et resta, aux yeux de toute la foule, victorieuse de son impudent agresseur. Alexandre, blessé dans son amour et tout honteux d'ailleurs de ce qui venait d'arriver, la conduisit au préfet. Elle avoua tout et fut condamnée aux bêtes. Mais les femmes qui avaient été témoins de la scène, touchées de compassion et se regardant comme frappées par cette sentence, criaient hautement à l'injustice. Pour Thécla, qui n'avait d'autre inquiétude que de conserver sa vertu, elle demanda au préfet que son honneur fût mis à l'abri, jusqu'au jour où elle serait livrée aux bêtes. Le préfet cherchait quelqu'un qui voulût la prendre chez lui, lorsque une riche veuve, nommée Triphéna, et dont la fille Falconilla venait de mourir, demanda qu'elle lui fût confiée. Thécla fut en effet remise à cette dame, et Triphéna l'accueillit comme sa fille.

Cependant arriva le jour où Thécla devait être exposée aux bêtes. Triphéna ne voulait point la quitter ; elle l'accompagna jusqu'à son entrée dans l'amphithéâtre. A peine la vierge fut-elle introduite, qu'on lâcha contre elle une lionne furieuse ; mais la lionne, oubliant sa fureur, la caressa doucement de sa langue et lui lécha les pieds respectueusement. Or, la tablette où l'on inscrit le motif de la sentence portait ce seul mot : *Sacrilége*. Les femmes, que ce terme indignait,

et dont le miracle de la lionne redoublait les colères, se mirent à crier, en prenant Dieu à temoin : « L'injustice, ô Dieu, préside aux jugements de notre cité. » Il fallut faire rentrer les bêtes et clore le spectacle. Triphéna reprit de nouveau la vierge et la ramena dans sa maison.

La nuit suivante, sa fille qu'elle avait perdue lui apparut en songe et lui dit : « Mère, que Thécla, servante du Christ, tienne ma place auprès de toi : elle peut par ses prières m'ouvrir le séjour des justes. » Lorsque le sommeil abandonna Triphéna, les paroles de sa fille étaient restées profondément en sa mémoire, et s'approchant de Thécla, elle lui dit en pleurant : « Ma fille, prie ton Dieu pour que Falconilla soit admise au séjour de la vie éternelle ; je l'ai vue cette nuit; elle veut être appelée ta sœur et te demande le secours de ta prière. » A ces mots, Thécla levant aussitôt les mains au ciel : « O Dieu, dit-elle, Fils du Dieu qui ne saurait tromper, accomplis sur Triphéna ta volonté sainte, et donne à sa fille de jouir auprès de toi de l'éternelle vie. » Cette prière rendait Triphéna bien heureuse ; mais plus sa joie était grande, plus elle s'affligeait à la pensée que Thécla devait une seconde fois être jetée aux bêtes.

Dès le matin, en effet, Alexandre vint à la maison de Triphéna pour emmener Thécla. « Le préfet est à son tribunal, disait-il, et le peuple attend. » Aussitôt Triphéna, avec cette noble fermeté que la douleur inspire : « Ainsi, dit-elle, vous faites entrer une seconde fois le deuil dans cette maison. Et moi, veuve malheureuse, privée de mon époux et de ma fille, je n'ai plus aucun secours pour repousser tes violences. O Dieu de Thécla, sois toi-même son appui ; car Thécla est aussi ma fille. » Alexandre à ces mots s'éloigna, comme frappé d'une terreur soudaine. Le préfet, quand il en fut instruit, donna l'ordre à ses soldats d'aller prendre la vierge. Triphéna voulut la suivre ; elle lui prit la main et sortit avec elle. « Déjà, disait-elle, j'ai accompagné ma Falconilla jusqu'à son tombeau, et aujourd'hui c'est toi, ma chère Thécla, ma

fille, que je conduis aux bêtes qui vont te dévorer. » La martyre, en entendant ces plaintes, versa des larmes, et d'une voix étouffée par les sanglots : « Mon Seigneur et mon Roi, s'écria-t-elle, vous à qui j'ai donné ma foi et que j'ai pris pour mon unique refuge, déjà vous m'avez arrachée aux flammes ; daignez accorder à Triphéna une récompense digne de la pieuse compassion qu'elle a montrée pour votre servante : c'est elle qui a sauvé mon honneur. »

Cependant le tumulte était grand dans le peuple, qui s'agitait et poussait des cris confus. Parmi les femmes qui étaient accourues à l'amphithéâtre, les unes disaient : « Qu'on fasse entrer cette femme sacrilége. » Mais les autres criaient : « Oh ! le cruel spectacle ! oh ! l'injuste sentence ! Tant d'iniquités pèseront sur notre ville pour sa ruine. Proconsul, c'est nous toutes qu'il faut frapper. » En même temps Thécla, arrachée des mains de Triphéna, était dépouillée de ses vêtements. Elle se ceignit d'un voile, et fut jetée dans le stade. D'abord on lança des lions et des ours; mais la lionne, dont la vierge avait déjà dompté les fureurs, courut vers elle et se coucha à ses pieds. Les femmes, à cette vue, jetèrent un cri. Bientôt un ours s'approcha ; la lionne s'élança sur lui et le mit en pièces. Un lion vint à son tour ; il appartenait à Alexandre, qui l'avait accoutumé à se nourrir de chair humaine. La lionne saisit le féroce animal et combattit longtemps contre lui, jusqu'à ce qu'enfin tous deux expirèrent dans la lutte. Les femmes pleurèrent la lionne, car Thécla avait perdu son défenseur. On lâcha ensuite un grand nombre de bêtes sauvages ; et Thécla restait debout, immobile au milieu du cirque. Les mains élevées vers le ciel, elle priait ; et les bêtes semblaient respecter sa prière. Quand elle eut fini, elle se retourna, vit un large bassin plein d'eau : « Il est temps que je me purifie, dit-elle. » Et elle se jeta d'elle-même dans le bassin, en disant : « Jésus-Christ, mon Seigneur, en votre nom, je suis baptisée à mon dernier jour. » Les femmes et tout le peuple lui criaient : « Ne te jette pas dans cette eau. » Le proconsul lui-même ne

put retenir ses larmes, en voyant tant de grâce et de beauté jetées en pâture à la dent des phoques.

Mais à peine Thécla s'était élancée au nom du Seigneur Jésus-Christ, qu'un éclair avait brillé, et froudroyé les phoques, dont on vit aussitôt les cadavres nager sur le bassin. En même temps un nuage de feu, enveloppant la vierge, la défendait contre les bêtes et la voilait à tous les regards. Cependant d'autres monstres plus féroces encore furent lancés contre elle ; et les femmes, effrayées, poussant un cri de terreur, jetèrent de dessus les gradins dans l'arène une quantité de parfums qu'elles portaient sur elles. L'odeur enivrante de ces aromates saisit les bêtes et les endormit, en sorte qu'aucune d'elles ne toucha à la vierge. Alexandre alors dit au préfet : « J'ai des taureaux furieux ; qu'on leur attache cette femme, pour qu'ils la traînent et la déchirent. » Le préfet lui répondit avec tristesse : « Fais ce que tu voudras. » Ils attachèrent donc les deux pieds de Thécla chacun à un taureau ; et pour animer ces bêtes on leur appliqua sur les flancs des fers rougis au feu, afin que, s'écartant avec violence, elles missent en pièces leur victime. Les taureaux, animés par la souffrance, s'élancèrent en poussant des mugissements affreux ; mais les liens se brisèrent, et Thécla resta libre au milieu du stade.

Cependant Triphéna, dans la violente émotion de ces cruelles scènes, venait d'expirer, et sa mort jetait la terreur dans toute la ville. Alexandre lui-même, effrayé, s'adressa au préfet, et lui dit : « Je t'en conjure en mon nom et au nom de la ville, aie pitié de nous tous, et délivre cette femme, qui triomphe même des bêtes sauvages, de peur que la ville ne périsse, et toi et moi avec elle ; car si ces choses parviennent aux oreilles de César, il détruira la ville. Triphéna, qui vient de mourir sur les bancs du théâtre, est une princesse de son sang. » Le préfet fit donc approcher Thécla, et lui dit : « Qui es-tu ? et qu'y a-t-il en toi, pour qu'aucune des bêtes sauvages ne t'ait touchée ? » Thécla répondit : « Je suis la servante du Dieu vivant. Il n'y a en moi autre chose que la foi

au Fils de Dieu, le Seigneur Jésus-Christ, en qui le Père a mis toutes ses complaisances. C'est par lui que j'ai été préservée des bêtes ; car lui seul est la voie du salut éternel, et le fondement de nos espérances à l'immortelle vie; dans la tempête, il est le port; dans la tribulation, le repos ; l'espérance et le refuge dans le désespoir ; en un mot, celui qui ne croit point en lui ne vivra pas ; il demeurera dans la mort durant des siècles sans fin. »

Après cette réponse, le préfet lui fit apporter des vêtements, et Thécla lui dit : « Que le Dieu qui a couvert ma nudité, quand j'étais au milieu des bêtes, te revête de son salut, au jour de son jugement. » Elle se couvrit donc de ces vêtements. Le préfet fit publier aussitôt le décret suivant : « Je vous accorde la liberté de Thécla, la servante du Christ. » Les femmes applaudirent, en jetant un grand cri ; et, tout d'une voix, elles rendirent gloire à Dieu, en disant : « Il n'y a qu'un Dieu, le Dieu de Thécla ; non, il n'y a qu'un Dieu, le Dieu qui a sauvé Thécla. » Toute la ville s'ébranlait dans son enthousiasme, lorsque tout à coup, au milieu de ces joyeuses acclamations, Triphéna elle-même est rappelée à la vie ; elle se mêle à la foule et court se jeter dans les bras de Thécla. « Maintenant, lui dit-elle, je crois à la résurrection des morts ; je crois que ma fille est vivante ! Viens, Thécla, tu es aussi ma fille ; viens dans ma demeure ; je veux aujourd'hui te donner tous mes biens. » La vierge suivit en effet Triphéna et se reposa chez elle plusieurs jours. Pendant ce temps, elle lui enseigna la doctrine du Seigneur ; Triphéna crut, et avec elle la plupart de ses femmes ; et la joie fut grande dans toute la maison.

Cependant Thécla désirait revoir Paul, et elle le faisait chercher partout. Enfin on lui annonça qu'il était à Myra, en Lycie ; elle prit avec elle des jeunes filles et quelques jeunes gens, se mit une ceinture autour des reins, donna à sa tunique la forme d'un vêtement d'homme, et partit pour la ville de Myra. Elle y trouva en effet Paul annonçant la parole de Dieu, et se présenta à lui avec tous ceux qui l'avaient accompagnée.

Paul fut saisi d'étonnement en la voyant, elle et cette troupe nombreuse ; il craignit que ce ne fût encore une nouvelle épreuve. Thécla, qui s'en aperçut, lui dit : « Paul, j'ai reçu le bain sacré : car celui qui a opéré avec toi dans la prédication de l'Évangile, a coopéré de même avec moi pour ma régénération dans le baptême. » Alors Paul la prenant avec lui, la conduisit dans la maison d'Hermès. Là, elle raconta à l'apôtre tout ce qui lui était arrivé à Antioche. A ce récit, Paul fut dans l'admiration, et les autres qui l'entendaient sentaient leur foi s'affermir ; tous faisaient des vœux pour Triphéna. Ensuite Thécla se levant, dit à Paul : « Je vais à Iconium ; » et Paul lui dit : « Va, et enseigne la parole de Dieu. » Avant de partir, elle laissa une grande quantité d'or et de vêtements que Triphéna envoyait à Paul pour assister les pauvres.

Thécla vint donc à Iconium et se dirigea aussitôt à la maison d'Onésiphore. En y entrant, elle se prosterna à la place où Paul était assis, lorsqu'il enseignait : elle y pria longtemps, en versant d'abondantes larmes. Dans sa reconnaissance, elle publiait la bonté de Dieu sur elle, et disait : « Seigneur, Dieu de cette maison, où votre lumière, pour la première fois, a éclairé mon âme : Jésus, Fils du Dieu vivant, vous avez été mon protecteur contre les magistrats, mon protecteur sur le bûcher, mon protecteur au milieu des bêtes sauvages ; car c'est vous qui êtes le seul Dieu, dans les siècles des siècles. Amen. »

Thamyris était mort ; mais Théoclia vivait encore. Thécla la fit venir auprès d'elle, et lui dit : « Théoclia, ma mère, veux-tu croire au Seigneur, le Dieu vivant qui habite dans les cieux ? Si tu désires des richesses, il t'en donnera par mes mains ; et si tu lui redemandes ta fille, ma mère, me voilà près de toi. » Ainsi parlait Thécla, et elle cherchait en toutes manières à l'amener à la foi. Mais Théoclia refusa de croire aux discours de la bienheureuse martyre. Alors Thécla, voyant qu'elle ne pouvait rien, se marqua du signe de la croix et sortit. Elle vint à Daphné,

entra dans le monument où elle avait retrouvé Paul avec Onésiphore, et, se prosternant la face contre terre, elle pleura devant Dieu. Puis elle se rendit à Séleucie, et c'est là qu'elle s'est endormie en paix dans le Seigneur, après avoir éclairé des lumières de la parole sainte un grand nombre des habitants de la ville.

D.

LES ACTES DES SAINTS VITAL, VALÉRIE, GERVAIS ET PROTAIS.

(Vers l'an de Jésus-Christ 64.)

Cette relation, qui a été faussement attribuée à saint Ambroise, est cependant d'une très-haute antiquité, et elle sert de base aux légendes du Bréviaire Romain, dans les fêtes de saint Vital et des saints Gervais et Protais. La noble simplicité avec laquelle elle est rédigée nous a porté à la donner ici; elle ne contient rien d'invraisemblable et ne peut qu'édifier le lecteur.

Moi, Philippe, serviteur du Christ, avec mon fils, j'ai enlevé et enseveli, dans ma maison, les corps de ces deux saints. Leur mère se nommait Valérie et leur père Vital. C'étaient deux jumeaux, dont l'un s'appelait Protais et l'autre Gervais.

Vital, leur père, était un personnage consulaire, qui avait servi avec distinction dans les armées. Il était venu à Ravenne avec le juge Paulin, qu'il assistait dans ses fonctions. Un jour, il vit devant le tribunal un chrétien, nommé Ursicinus, médecin de profession et Ligurien d'origine, qui, après avoir subi d'affreux tourments, venait d'être condamné à avoir la tête tranchée. Le lieu d'exécution pour les chrétiens se nommait *à la Palme* (ad Palmam), parce qu'il était planté de vieux palmiers. Lors donc que le condamné fut arrivé à la Palme, il eut peur et allait prendre honteusement la fuite, quand Vital lui cria : « Arrête, Ursicinus, arrête ! toi qui guérissais les autres, tu voudrais enfoncer dans ton âme le trait de l'éternelle mort ? Arrivé par mille supplices jusqu'à la

Palme, ne va pas perdre la couronne que le Seigneur t'a préparée. » Ursicinus, entendant ces paroles, se mit à genoux, et demanda au bourreau de le frapper ; ainsi il réparait par le repentir un moment de frayeur et mourait martyr du Christ. Aussitôt Vital lui-même enleva son corps, l'ensevelit à Ravenne, avec tous les honneurs dus à son martyre, et ne voulut plus reprendre ses fonctions auprès du juge. C'est pourquoi Paulin le fit arrêter, moins à cause de ce refus que parce qu'il s'était déclaré chrétien, en empêchant Ursicinus de sacrifier, et lui rendant ainsi la couronne du martyre, et à Dieu une perle précieuse que le démon allait lui enlever.

Paulin fit étendre Vital sur le chevalet, espérant par les supplices l'amener à sacrifier aux idoles. Mais le martyr lui dit : « C'est une grande folie à toi de croire que je me jetterai dans l'erreur de tes mensonges, après en avoir arraché les autres. » Paulin dit aux gardes : « Conduisez-le à la Palme, et là, s'il refuse de sacrifier, vous ne lui trancherez pas la tête ; mais, creusant une fosse profonde, jusqu'à ce que vous trouviez l'eau, vous l'y étendrez de tout son long sur le dos, et vous l'écraserez sous une masse de pierres et de sable. » L'ordre fut exécuté ; et tel fut le supplice par lequel Dieu donna à Vital la consécration du martyre. Mais le prêtre d'Apollon, qui avait donné ce conseil à Paulin, fut saisi par le démon, et pendant sept jours, au lieu même où saint Vital avait été enseveli vivant, le nouvel énergumène ne cessa de crier : « Tu me brûles, Vital, saint martyr du Christ, tu me déchires dans d'affreux supplices ! » Au bout des sept jours, il fut entraîné par le démon. Le corps du glorieux martyr fut enseveli près des murs de Ravenne, où il est honoré par les fidèles.

Valérie son épouse revint à Milan. En approchant de la ville, elle rencontra des idolâtres qui sacrifiaient à Sylvain. Ils la firent descendre de son char, et l'invitèrent à prendre part à leurs festins. Valérie répondit : « Je suis chrétienne, et il ne m'est pas permis de manger des victimes offertes à votre

Sylvain. » L'entendant parler ainsi, ces hommes sauvages la frappèrent si cruellement que ses serviteurs la reconduisirent avec peine et mourante jusqu'à Milan, où trois jours après son âme s'envola vers le Christ. Gervais et Protais recueillirent, sans testament, la succession de leur père et de leur mère. Ils s'empressèrent de vendre leur propre maison, les biens et les modestes habitations de leurs parents, et en distribuèrent tout le prix aux pauvres et à la petite famille de leurs esclaves qu'ils affranchirent. Pour eux, ils s'enfermèrent dans une petite chambre, où ils s'exercèrent, pendant dix ans, à la prière, à la lecture et aux jeûnes. La dixième année, qui était la onzième depuis leur conversion, ils parvinrent à la palme du martyre, en la manière que nous allons raconter.

Le général romain Astasius partait contre les Marcomans qui venaient de déclarer la guerre à l'empire, quand les adorateurs des dieux, avec leurs prêtres, vinrent au-devant de lui, et lui dirent : « Si tu veux revenir de la guerre, à la cour de nos princes, dans l'éclat d'un joyeux triomphe, contrains Gervais et Protais à sacrifier ; car nos dieux sont tellement irrités de se voir méprisés par ces deux misérables, qu'ils refusent de nous rendre leurs oracles. » Astasius, sur cette dénonciation, les fit arrêter et conduire devant son tribunal : « Je vous exhorte, leur dit-il, à cesser vos injures contre nos divinités et à leur sacrifier au contraire avec un zèle religieux, afin que mon expédition soit heureuse. » Gervais répondit : « Il est vrai, c'est du ciel que vient la victoire ; mais c'est au Dieu tout-puissant qu'il la faut demander, et non à de vaines images, qui ont des yeux et ne voient pas, des oreilles et n'entendent pas, un nez et ne sentent pas, une bouche et ne parlent pas, des mains et ne touchent pas, des pieds et ne marchent pas, et qui n'ont point en elles le souffle de la vie. » Astasius, irrité de cette réponse, le condamna à être frappé à coups de fouets garnis de plomb, jusqu'à ce qu'il expirât.

On l'emmena aussitôt, et Protais fut à son tour présenté au

tribunal d'Astasius, qui lui dit : « Malheureux, songe à vivre, et ne cours pas, comme ton frère, à une mort violente. » Protais répondit : « Qui donc ici est malheureux ? Est-ce moi, qui ne te crains pas ? ou bien toi, qui ne dissimules pas les frayeurs que je t'inspire ? » Astasius dit : « Moi, craindre un misérable comme toi ! » Le bienheureux Protais répondit : « Oui, toi ; car tu crains de recevoir de moi quelque dommage, si je ne sacrifie à tes dieux ; et si tu ne le craignais pas, tu n'essaierais point de me forcer à sacrifier. Moi, au contraire, je ne te crains pas, et je méprise tes menaces ; toutes tes idoles sont pour moi comme de dégoûtantes ordures ; je n'adore que le seul Dieu qui règne au ciel. » Astasius, pour punir cette hardiesse, le fit frapper à coups de bâton ; puis, le faisant relever, il lui dit : « Eh bien ! misérable, pourquoi te montres-tu si fier et si rebelle ? Veux-tu périr comme a péri ton frère ? » Protais répondit : « Astasius, je n'ai contre toi ni emportement ni colère, et je ne me permets pas même de te condamner ; car les yeux de ton cœur sont fermés à la lumière ; l'incrédulité pèse sur ton âme et ne te permet pas de voir les choses de Dieu. Jésus-Christ mon maître n'a pas maudit ceux qui le crucifiaient ; au contraire, il a demandé grâce pour eux, en disant qu'ils ne savaient pas ce qu'ils faisaient. C'est pourquoi, moi aussi, j'ai compassion de ta misère, parce que tu ne sais pas ce que tu fais. Achève donc ce que tu as commencé, afin que la douce bénignité de notre Sauveur daigne m'accueillir aujourd'hui avec mon frère. » Astasius lui fit trancher la tête.

Après son supplice, moi, Philippe, serviteur du Christ, avec mon fils, j'ai enlevé secrètement, pendant la nuit, les saints corps, et, dans ma maison, sous les yeux de Dieu, seul, je les ai déposés dans ce tombeau de marbre, plein de confiance que, par la prière des bienheureux martyrs, j'obtiendrai miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui vit et règne avec le Père et l'Esprit-Saint, dans les siècles des siècles. Amen.

E.

LES ACTES DE SAINT MATTHIEU, APÔTRE ET ÉVANGÉLISTE.

(Au premier siècle de Jésus-Christ.)

Nous donnons cette pièce, à cause de la beauté du récit et de l'usage qu'en fait l'Église dans sa Liturgie. Les Bollandistes l'ont extraite d'un manuscrit de la bibliothèque Vaticane, sur lequel le récit des Actes du saint apôtre est exempt des fables évidentes qui déparent les autres vies de saint Matthieu. C'est un préjugé favorable en faveur de la vérité des récits. En rapprochant ces Actes de ceux de saint André, reconnus authentiques par tant d'illustres critiques, il nous a semblé reconnaître un certain air de famille, et nous avons jugé que nous ne devions pas les omettre.

Le bienheureux apôtre et évangéliste Matthieu prêcha d'abord aux Hébreux le Seigneur Jésus, et avant de passer en Éthiopie, que le sort lui avait assignée pour le lieu de sa mission, il écrivit son Évangile dans sa langue maternelle, en hébreu. Ce fut comme le résumé de ses prédications, dont il voulait laisser un souvenir à ceux qu'il allait quitter.

Il y avait alors chez les Éthiopiens, dans leur principale ville nommée Natdaber, et dont Égyppus était roi, deux magiciens célèbres, Zaroès et Arphaxat. Abusant de la crédulité de ces peuples, ils se donnaient pour des dieux ; et tous, le roi lui-même, ajoutaient foi à leur imposture. En peu de temps la renommée les avait fait connaître au loin, et l'on accourait du fond de l'Éthiopie pour les adorer. Parmi les prestiges merveilleux qui leur valaient ces honneurs, ils pouvaient, à leur gré, arrêter un homme dans sa marche, et le retenir debout immobile, aussi longtemps qu'il leur plaisait ; d'autres fois, enchaînant l'action des sens, ils le réduisaient à ne plus voir ni entendre. Ils commandaient encore aux serpents de mordre quelqu'un, et de distiller leur venin dans la plaie de leurs morsures ; puis, par leurs enchantements, ils guérissaient les victimes de leurs maléfices. Ainsi se vérifiait

en eux l'adage populaire : « Aux plus pervers les plus grands honneurs. »

Mais Dieu, qui prend soin du salut des hommes, envoya contre eux le bienheureux apôtre Matthieu. A peine entré dans la ville, il se mit à dévoiler leurs fourberies ; on le vit, avec le nom de Jésus-Christ, rendre le mouvement à ceux dont les deux magiciens avaient arrêté les pas, la vue et l'ouïe aux malheureux qu'ils en avaient privés. En même temps, il endormait les serpents qu'ils lançaient contre les hommes, et guérissait leurs morsures, en faisant sur elles le signe du Seigneur.

Témoin de ces miracles, l'Éthiopien, eunuque de la reine Candace, et que Philippe avait baptisé, vint se jeter aux pieds de l'apôtre ; et adorant la puissance de Dieu dans son ministre, il disait : « Le Seigneur a jeté un regard de miséricorde sur cette ville, pour l'arracher aux mains de ces deux magiciens, que les peuples honorent comme des dieux. » Puis il accueillit le bienheureux apôtre dans sa maison. C'est là que saint Matthieu fut visité par tous les amis de l'eunuque de la reine Candace. Il leur annonça la parole de vie, et un grand nombre crurent en Jésus-Christ, Notre-Seigneur, et furent baptisés; car ils voyaient leurs magiciens qui n'avaient de pouvoir que pour nuire, tandis que l'apôtre de Dieu rendait vains tous leurs maléfices. Les magiciens blessaient tous ceux qu'ils pouvaient, afin que leurs victimes vinssent implorer leur secours ; en sorte que guérir pour eux, c'était cesser de faire du mal. L'apôtre du Christ, au contraire, non-seulement guérissait les maux causés par ces malfaiteurs, mais encore il rendait la santé à tous les malades qu'on lui présentait. Il ajoutait à tous ces bienfaits la prédication de la parole sainte, et tous admiraient son éloquence.

L'eunuque, qui l'avait reçu avec une si religieuse affection, lui fit cette question : « Apprends-moi, je t'en conjure, comment toi, qui es Hébreu, tu connais les langues de la Grèce, de l'Égypte et de l'Éthiopie, de manière à les parler

avec plus de pureté que ne le sauraient faire ceux qui sont nés dans ces pays. » L'apôtre lui répondit : « Les hommes, autrefois, n'avaient qu'un langage ; mais bientôt leur présomption devint telle qu'ils osèrent commencer une tour dont le sommet devait toucher le ciel. Dieu alors jeta un regard sur ces téméraires et ces orgueilleux, et à l'heure même il arriva que toutes les langues furent confondues ; le voisin n'entendait plus la parole que son voisin lui adressait. Ainsi, l'homme apprit combien était criminelle cette conspiration qui prétendait arriver au ciel autrement que par la sainteté des mérites. Mais le Fils du Dieu tout-puissant qui est venu sur la terre pour nous sauver, a voulu nous apprendre l'art divin d'élever notre édifice juqu'au ciel. Comme nous étions tous, nous ses disciples choisis, réunis en un même lieu, il nous envoya du ciel son Esprit-Saint, qui, se répandant sur chacun de nous, nous pénétra de ses ardeurs divines, comme le fer dont le feu a pénétré la substance.

« Quand cette flamme eut disparu, et avec elle la crainte qu'elle avait jetée d'abord dans nos cœurs, nous commençâmes à annoncer aux Gentils dans leurs divers langages les grandeurs du Christ. Nous leur apprenions comment est né ce Dieu qui n'a point eu de commencement ; comment il s'est fait homme-Dieu d'une vierge sans tache, qui l'a allaité et nourri ; comment, après avoir été tenté et soumis à une cruelle passion, il a été enseveli et est ressuscité trois jours après ; comment enfin il est monté au ciel et s'est assis à la droite de Dieu le Père tout-puissant, d'où il doit venir un jour pour juger le monde par le feu. Ainsi, nous ses disciples, ce n'est pas seulement quatre langues, mais les langues de tous les peuples dont nous avons la parfaite connaissance. C'est donc maintenant que se construit non plus avec des pierres, mais avec les vertus du Christ, la tour qui doit s'élever jusqu'au ciel ; ou plutôt, à tous ceux qui sont baptisés au nom du Père et du Fils et de l'Esprit-Saint, s'ouvre la tour que le Christ lui-même a construite. »

Pendant que l'apôtre parlait ainsi dans un langage semé de paraboles mystérieuses, on vint annoncer l'arrivée des magiciens qui amenaient avec eux chacun un affreux dragon. Ces deux monstres étaient couronnés d'une crête sanglante ; ils vomissaient la flamme, et leurs naseaux roulaient une épaisse fumée de soufre, dont l'odeur infectait l'air. Aussitôt Matthieu, se munissant du signe de la croix, se disposa à sortir ; mais l'eunuque, tenant les portes fermées, voulait le retenir, et lui disait : « Parle-leur plutôt par la fenêtre, si tu le désires. — Non, lui répondit l'apôtre ; ouvre-moi ; pour toi, tu resteras à la fenêtre, à contempler la superbe audace de ces magiciens. » Et il sortit. Cependant les deux magiciens s'approchaient avec leurs dragons ; enfin ils arrivèrent. Mais aussitôt les deux monstres roulèrent ensevelis dans un profond sommeil, aux pieds de l'apôtre, qui dit aux magiciens : « Qu'est devenu votre art ? Vous vous vantez d'avoir la puissance ; réveillez au moins ces bêtes qui dorment. Si je n'avais pas prié Jésus-Christ mon maître, elles auraient tourné contre vous leur fureur que vous aviez excitée contre moi. » Les magiciens employèrent leur art pour tirer les dragons du sommeil ; tout fut inutile ; ils ne réussirent même pas à leur faire entr'ouvrir un moment les yeux.

Ceux qui étaient présents à cette scène s'adressèrent à l'apôtre : « Seigneur, lui dirent-ils, nous te prions de délivrer le peuple et notre ville de ces monstres. » L'apôtre leur répondit : « Ne craignez pas ; je les renverrai, et ils ne chercheront pas à vous nuire. » Puis se tournant vers les dragons, il leur dit : « Au nom de Jésus-Christ mon maître, qui est né de la vierge Marie par l'opération de l'Esprit-Saint, qui est mort sur une croix, a été enseveli et est ressuscité des morts le troisième jour ; par son nom et par sa puissance, ô monstres, je vous adjure de ne faire de mal à personne, et de retourner à vos retraites en toute mansuétude et douceur. » A cet ordre, les serpents dressèrent la tête et commencèrent à s'éloigner. On leur ouvrit les portes de la ville ; ils sortirent, et on ne les revit plus.

Alors le bienheureux apôtre Matthieu, s'adressant à tout le peuple, dit : « Mes enfants et mes frères, et vous tous qui voulez délivrer vos âmes du démon, le dragon qui seul est à craindre, écoutez-moi. C'est pour votre salut que Dieu m'a envoyé vers vous ; il veut que, renonçant à vos vaines idoles, vous reveniez à lui, qui vous a créés. En effet, Dieu, après avoir fait l'homme, l'avait placé dans un paradis de délices, avec la femme, qu'il avait tirée d'une des côtes de l'homme. Mais tous deux se laissèrent tromper par le mauvais ange que son orgueil avait précipité du ciel, et ils goûtèrent d'un fruit qu'il leur était défendu de toucher. S'ils eussent été fidèles au précepte de Dieu, ils seraient demeurés immortels ; rebelles au contraire, non-seulement ils furent chassés du paradis de délices et condamnés à la mort, mais ils transmirent encore à tous les hommes leurs descendants la malédiction qui les frappait. Dieu, dans ces derniers temps, a envoyé pour la réparation du genre humain son Fils unique, qui a voulu naître d'une vierge, afin de racheter dans une chair immaculée les hommes que la chair avait perdus.

« Quand il se manifesta au monde, il nous choisit, au nombre de douze, pour être ses apôtres ; puis les miracles inouïs qu'il opérait excitèrent la jalousie du peuple juif ; ils le crucifièrent, mais il ressuscita le troisième jour. Après sa résurrection, il demeura encore quarante jours avec nous, au bout desquels nous le vîmes de nos yeux monter au ciel, nous laissant dans l'admiration et la stupeur. Il nous a donné, à nous qui avons cru en lui, le pouvoir de guérir toutes les infirmités, toutes les maladies, même celui de ressusciter les morts. C'est pourquoi, mes frères, il faut que vous croyiez en lui comme au vrai Dieu, et à son Père et à l'Esprit-Saint, que nous adorons comme le seul Dieu en trois personne, afin que, purifiés dans les eaux du baptême, vous puissiez échapper à la mort éternelle, et parvenir au bonheur qui n'aura point de fin. »

Pendant que l'apôtre parlait ainsi, on entendit tout à coup

un bruit lugubre de gémissements et de sanglots: c'était le fils du roi dont on pleurait la mort. Pendant deux jours les magiciens n'avaient pas quitté son lit funèbre; à la fin, impuissants à le rappeler à la vie, ils avaient cherché à persuader au roi que les dieux l'avaient enlevé pour partager avec lui les honneurs divins; qu'en conséquence il fallait lui élever un temple et des statues. L'eunuque alors était allé trouver la reine et lui avait dit: « Faites arrêter ces magiciens, et en même temps faites appeler auprès de vous Matthieu, l'apôtre du Tout-Puissant. S'il ressuscite votre fils, vous ferez brûler vifs les deux imposteurs, qui ont appelé sur votre ville tous ces fléaux. » La reine avait alors envoyé les principaux personnages du royaume, avec l'eunuque, auprès de l'apôtre; et c'était là le cortége funèbre dont on avait entendu les sanglots. Matthieu les suivit donc jusqu'au palais. A peine y fut-il entré, que la reine, se jetant à ses genoux, lui dit: « Je sais que tu es un apôtre envoyé de Dieu pour le salut des hommes, un disciple de celui dont la parole chassait les infirmités et ressuscitait les morts. Viens donc, et invoque son nom sur mon fils que j'ai perdu; si tu le fais, je crois qu'il ressuscitera. »

L'apôtre lui répondit: « Tu ne m'as pas encore entendu t'annoncer le nom de Jésus-Christ mon maître, et déjà tu dis: Je crois. Sache donc que ton fils est rendu à ton amour. » Puis élevant ses mains vers le ciel, il dit: « Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob, qui, pour réparer nos malheurs et nos crimes, avez envoyé du ciel en terre votre Fils unique, afin que, nous arrachant à l'erreur, il nous apprît à vous reconnaître pour le seul vrai Dieu, souvenez-vous de cette parole qu'il nous a dite, ce Fils bien-aimé, notre Seigneur et Maître Jésus-Christ: « En vérité, je vous le dis: tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, vous sera donné. » Afin donc que ces peuples apprennent qu'il n'y a point d'autre Dieu que vous, et que mon témoignage est véritable, rendez la vie à cet enfant. » Et prenant la main du mort, il ajouta:

« Au nom de mon Maître, Jésus-Christ, qui a été crucifié. Eufranan, lève-toi. » Et aussitôt l'enfant se leva.

A ce miracle, le roi, dans le transport de l'admiration et de la joie, fait apporter des couronnes et des vêtements de pourpre, afin de les offrir à l'apôtre. En même temps il envoie dans les villes et les provinces de son royaume des courriers chargés de convoquer les peuples, en disant : « Venez à la capitale voir un dieu qui se cache sous les traits d'un homme. » Une multitude de gens se rassemblèrent en effet, et ils vinrent trouver l'apôtre avec des flambeaux, des lampes, des parfums, et tout l'appareil des sacrifices solennels. Mais le bienheureux Matthieu leur dit : « Je ne suis point un dieu : je suis seulement le serviteur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Fils du Dieu tout-puissant. Il m'a envoyé vers vous pour vous arracher au faux culte de vos idoles et vous convertir au vrai Dieu. Si moi, qui ne suis qu'un homme semblable à vous, vous me regardez comme un dieu, combien plus devez-vous honorer comme tel celui dont je reconnais moi-même n'être que le serviteur, et au nom de qui j'ai rappelé à la vie le fils de votre roi. Vous tous donc qui êtes capables de comprendre l'évidence de ce raisonnement, faites disparaître de devant mes yeux cet or, cet argent, ces couronnes; allez plutôt construire un temple au Seigneur, afin de vous y réunir pour entendre sa parole. » Ce discours fut entendu ; soixante mille hommes se mirent aussitôt à l'œuvre ; et, en trente jours, fut achevée une église à laquelle Matthieu donna le nom de la Résurrection, en mémoire du fait qui avait été la cause de son érection.

Le bienheureux apôtre gouverna cette église pendant vingt-trois ans, établit des prêtres et des diacres, et créa dans les villes et les places fortes du royaume de nombreuses églises, pour lesquelles il ordonna des évêques. Le roi Égyppus reçut le baptême, et, avec lui, la reine son épouse et leurs deux enfants, Eufranan, qui avait été ressuscité, et Iphigénie sa sœur. Quant aux deux magiciens, Zaroès et Arphaxat, aussitôt

qu'ils avaient vu le fils du roi ressuscité par le nom de Jésus, ils avaient pris la fuite et s'étaient retirés en Perse, où ils continuèrent d'exercer leur art sacrilége avec plus d'impiété encore qu'auparavant. Il serait long de rapporter en détail les nombreux miracles de l'apôtre pendant sa longue mission, les temples et les idoles qu'il renversa et les preuves que donnèrent de la sincérité de leur foi le roi, la reine, et toute l'armée. Omettant donc à dessein tous ces récits, nous dirons seulement comment l'apôtre reçut la glorieuse couronne du martyre.

Le roi Égyppus, après une longue vieillesse, s'était endormi dans le Seigneur, et Hyrtacus, son neveu, lui avait succédé au trône. Le nouveau roi voulut épouser Iphigénie, fille de son prédécesseur. Mais Iphigénie avait consacré au Christ sa virginité et reçu le voile saint des mains de l'apôtre ; elle dirigeait même une société de plus de deux cents vierges. Cependant Hyrtacus espéra, par le moyen de saint Matthieu, pouvoir gagner son cœur ; il le fit donc venir et lui dit : « Je te donne la moitié de mon royaume, si tu conseilles à Iphigénie d'accepter ma main. » L'apôtre lui répondit : « Le roi ton prédécesseur, chaque semaine, réunissait sa cour pour entendre la parole de Dieu ; appelle à cette réunion Iphigénie et toutes les vierges qu'elle dirige ; tu m'entendras, toi et ton peuple, leur dire l'excellence du mariage, les biens qu'il apporte et comment il est agréable à Dieu. » Hyrtacus, heureux de cette promesse, fit inviter Iphigénie, ne doutant point que la parole de l'apôtre ne lui fît accepter sans répugnance de devenir l'épouse du roi.

Or, l'assemblée s'était réunie, et tous attendaient dans un grand silence, lorsque le bienheureux apôtre élevant la voix : « Enfants de l'Église, leur dit-il, écoutez mes paroles ; écoutez, et que tout ce que vous allez entendre demeure gravé dans vos cœurs. Notre Dieu a béni le mariage ; il a lui-même ordonné que le mari aimât son épouse, et l'épouse son mari ; ce précepte était nécessaire, car souvent nous avons vu l'épouse

répudier son mari, ou méditer sa mort par le glaive et le poison ; le mari, de son côté, poursuivre son épouse par les mêmes attentats. » A ces paroles de saint Matthieu, le roi fit éclater sa joie par de bruyants transports ; il était persuadé que l'apôtre parlait ainsi pour lui préparer le cœur d'Iphigénie. Quand le silence eut été rétabli, saint Matthieu continua : « Le mariage est donc une œuvre sainte et qui honore ceux qui s'y engagent, pourvu toutefois qu'ils en contractent les liens avec un cœur saint, juste et pur. Mais si le serviteur d'un roi osait lui enlever sa fiancée, un pareil outrage, un tel crime mériterait au coupable la mort sur un bûcher. Et toi, grand prince, mon cher fils, tu sais qu'Iphigénie, la fille du roi ton prédécesseur, est devenue la fiancée du roi du ciel et qu'elle a été consacrée par le voile saint de la virginité ; comment pourrais-tu enlever la fiancée d'un Seigneur plus puissant que toi, et chercher à l'épouser ? »

Hyrtacus, qui jusque-là avait applaudi au discours de l'apôtre, fut saisi de colère à ces dernières paroles, et se retira. Mais l'apôtre, sans s'effrayer, et rendu au contraire plus ferme et plus joyeux en présence du danger qui le menaçait, continua en ces termes : « Écoutez-moi, vous qui craignez le Seigneur. Vous savez que les rois de la terre n'ont leur pouvoir que pour un peu de temps ; mais le roi du ciel a l'empire qui n'aura pas de fin ; et de même qu'il donne des joies ineffables à ceux qui lui gardent constamment leur foi, il punit dans des supplices qu'aucune langue ne saurait décrire ceux qui abjurent ses enseignements et la sainteté de sa loi. Si donc la colère d'un roi est à craindre, faut-il plus redouter la fureur d'un homme qui se dit roi, que celle de Dieu, le seul vrai roi ? Que la colère d'un homme s'exerce dans les supplices, ou par le fer, ou par le feu, elle n'aura qu'un temps et sera bientôt épuisée ; mais la colère de Dieu brûle le pécheur dans des flammes éternelles. C'est pourquoi le Seigneur, le Maître de la vérité, Jésus-Christ, pour qui l'avenir n'a pas de secrets, nous a dit : « Vous serez conduits devant les rois ; il vous

« flagelleront, ils vous tueront ; mais au delà ils ne peuvent « plus rien. » Je vous le dis donc : « Ne les craignez pas ; crai- « gnez celui-là seulement qui, après vous avoir donné la mort, « a le pouvoir de vous jeter dans l'enfer. Je vous le répète : « c'est lui qu'il faut craindre. »

Alors Iphygénie, en présence de tout le peuple rassemblé, se jeta aux pieds du bienheureux apôtre, et lui dit : « Je t'en conjure, au nom de celui dont tu es l'apôtre, étends les mains sur moi et sur toutes ces vierges que ta parole a consacrées au Seigneur, afin que nous puissions échapper au danger. Déjà, du vivant de mon père et de ma mère, il employait contre moi les menaces pour m'effrayer, les présents pour me séduire. Si dès lors son audace était si grande, que ne fera-t-il pas maintenant ? » L'apôtre, plein de confiance en son Dieu, et sans rien craindre des fureurs d'Hyrtacus, étendit de ses mains le voile sacré sur la tête de ces vierges, compagnes d'Iphygénie, et les bénit en disant : « O Dieu, dont la main a formé nos corps et dont le souffle a créé nos âmes, vous ne méprisez aucun âge, vous ne repoussez aucun sexe, et votre grâce ne dédaigne aucune condition ; car vous avez racheté au même prix toutes vos créatures. Bon pasteur, voyez ces servantes que vous avez daigné choisir dans votre nombreux troupeau, pour conserver à leurs âmes la sainteté, à leurs fronts l'auréole brillante d'une éternelle virginité ; que votre protection les couvre comme d'un bouclier, afin que, triomphant des séductions de la chair, et rejetant une union que leurs vœux ont rendue illicite, elles méritent d'être admises, dans un indissoluble lien, au nombre des épouses de votre Fils, Notre-Seigneur Jésus-Christ.

« Pour elles, Seigneur, nous demandons, non les armes d'un bras de chair, mais les armes de l'Esprit, que votre vertu rend toutes-puissantes ; afin que, fortifiées par la grâce dans leurs membres et dans tous leurs sens, le péché ne puisse dominer en elles ; et, puisqu'elles veulent vivre sous vos lois, que l'ennemi des bons, le protecteur et l'ami des méchants

ne trouve rien à réclamer, comme sa proie, dans ces vases consacrés à votre nom ; que la rosée céleste de votre grâce éteigne en elles les coupables ardeurs émanées de l'enfer, et que la lumière de la perpétuelle chasteté les enflamme. Que leurs pudiques regards ne s'ouvrent point aux scandales, et ne laissent point imprudemment s'approcher l'occasion du mal. Conservez en elles la fleur de virginité avec les vertus qui l'embellissent et la défendent ; une foi sincère, une espérance certaine, une charité ardente, afin que leurs cœurs, préparés aux combats, soient assez forts pour résister à toutes les attaques du démon, assez généreux pour dédaigner le présent et n'aspirer qu'aux biens à venir. Qu'elles préfèrent les jeûnes aux festins, les saintes lectures aux viandes grossières et à la liqueur qui enivre, afin que, nourries par la prière, perfectionnées par la science, illuminées par les veilles, elles accomplissent l'œuvre que la grâce divine a imposée aux vierges. Enfin, Dieu tout-puissant, que vos servantes, protégées par ces nobles armes contre leurs ennemis interieurs et extérieurs, fournissent sans obstacle la carrière de la virginité, jusqu'à la couronne qui doit en être le prix ; par ce même Jésus-Christ Notre-Seigneur qui vit et règne avec vous et avec l'Esprit-Saint, dans les siècles des siècles. »

Tous répondirent : Amen. Après quoi l'on célébra les mystères du Seigneur, et l'assemblée fut congédiée. Matthieu était resté seul dans l'église, au pied de l'autel, où il venait de consacrer le corps du Christ. Le Seigneur l'y avait retenu, pour ajouter à la gloire du martyre de son serviteur. En effet, pendant qu'il priait, les bras étendus en croix, un sicaire, envoyé par Hyrtacus, vint le frapper par derrière d'un coup d'épée, donnant ainsi à l'apôtre de Dieu l'heureux privilége de martyr du Christ. A peine la nouvelle en fut répandue, que le peuple entier courut au palais pour y mettre le feu ; mais il fut arrêté dans la fureur de sa vengeance par les prêtres, les diacres et tous les pieux disciples du bienheureux Matthieu, qui tous, se jetant au-devant de la foule, lui

criaient : « Frères, ne violez pas le précepte de Dieu ; bien plutôt célébrons ensemble avec joie le martyre de notre apôtre, et attendons en patience ce qu'il plaira à Dieu d'ordonner. »

Cependant Iphygénie, la très-sacrée vierge du Christ, s'empressa de réunir ce qu'elle avait d'or, d'argent et de pierres précieuses, et l'apportant aux prêtres et aux clercs, elle leur dit : « Je vous en conjure, élevez une église digne de l'apôtre du Christ, et ce qui restera, distribuez-le aux pauvres ; car le jour de mon combat contre Hyrtacus est arrivé. » En effet, comme Iphygénie l'avait annoncé, le roi députa d'abord vers la noble vierge les épouses des plus illustres personnages de son royaume, espérant par ce moyen obtenir d'elle le consentement qu'il ambitionnait. Mais quand il vit que tout était inutile, il fit venir ses magiciens, pour triompher du moins par le secours des démons. Enfin, les démons étant eux-mêmes impuissants, il fit environner de flammes le palais où la vierge vivait avec ses compagnes, nuit et jour occupée du service de son Dieu. Bientôt toute l'enceinte fut en feu ; alors un ange du Seigneur apparut à la vierge, avec le bienheureux apôtre Matthieu : « Iphygénie, lui dit-il, sois ferme ; ne te laisse point effrayer par ces flammes ; car elles vont se retourner sur ceux qui les ont allumées contre toi. »

En effet, le Seigneur envoya tout à coup un vent violent qui, balayant ces torrents de flammes, les éloigna de la maison de la vierge, pour les rejeter sur le palais d'Hyrtacus, où tout fut consumé, sans que l'on pût rien sauver des trésors du roi. Hyrtacus lui-même et son fils unique échappèrent avec peine ; et mieux eût valu pour eux périr dans les flammes. Car le fils fut saisi par un démon impétueux et cruel qui l'entraîna d'une course rapide au tombeau de l'apôtre ; et là, lui tenant les mains liées avec violence derrière le dos, il le contraignit à publier les crimes de son père. Quant à Hyrtacus, une lèpre hideuse le couvrit tout entier ; son corps n'était plus qu'une plaie, et les médecins désespéraient de pouvoir apporter un soulagement à sa douleur. Dans son

désespoir, il se jeta sur son épée et se perça de part en part : digne punition de celui qui avait fait frapper d'un coup d'épée l'apôtre du Seigneur.

Tout le peuple fut sans pitié pour une mort si méritée, et, de concert avec l'armée, il appela au trône le frère d'Iphygénie nommé Ugor, qui devait à sa sœur et au bienheureux apôtre d'avoir reçu la grâce du Christ. C'était un jeune prince de vingt-cinq ans seulement, quand il commença à régner. Il mourut à l'âge de quatre-vingt-huit ans, après soixante-trois ans de règne. De son vivant, il donna à l'un de ses fils le commandement de toute l'armée et nomma l'autre roi. Il eut la consolation de voir les enfants de ses enfants, jusqu'à la quatrième génération, et vécut toujours en paix avec les Romains et les Perses. Pendant ces longues années de bonheur, les églises se multiplièrent dans toutes les provinces de l'Éthiopie ; aujourd'hui encore les peuples associent aux louanges du Seigneur le nom d'Iphygénie, et Dieu n'a pas cessé d'opérer de grands miracles au tombeau du bienheureux apôtre Matthieu, par la vertu et la puissance de Jésus-Christ, notre Seigneur. C'est le onzième des calendes d'octobre que le bienheureux apôtre et martyr saint Matthieu a souffert, pour rendre témoignage à la royauté de Jésus-Christ notre Seigneur, à qui appartient l'honneur et la gloire avec Dieu le Père et l'Esprit-Saint, dans les siècles des siècles. Amen.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE

DES ACTES DES MARTYRS CONTENUS DANS CE VOLUME.

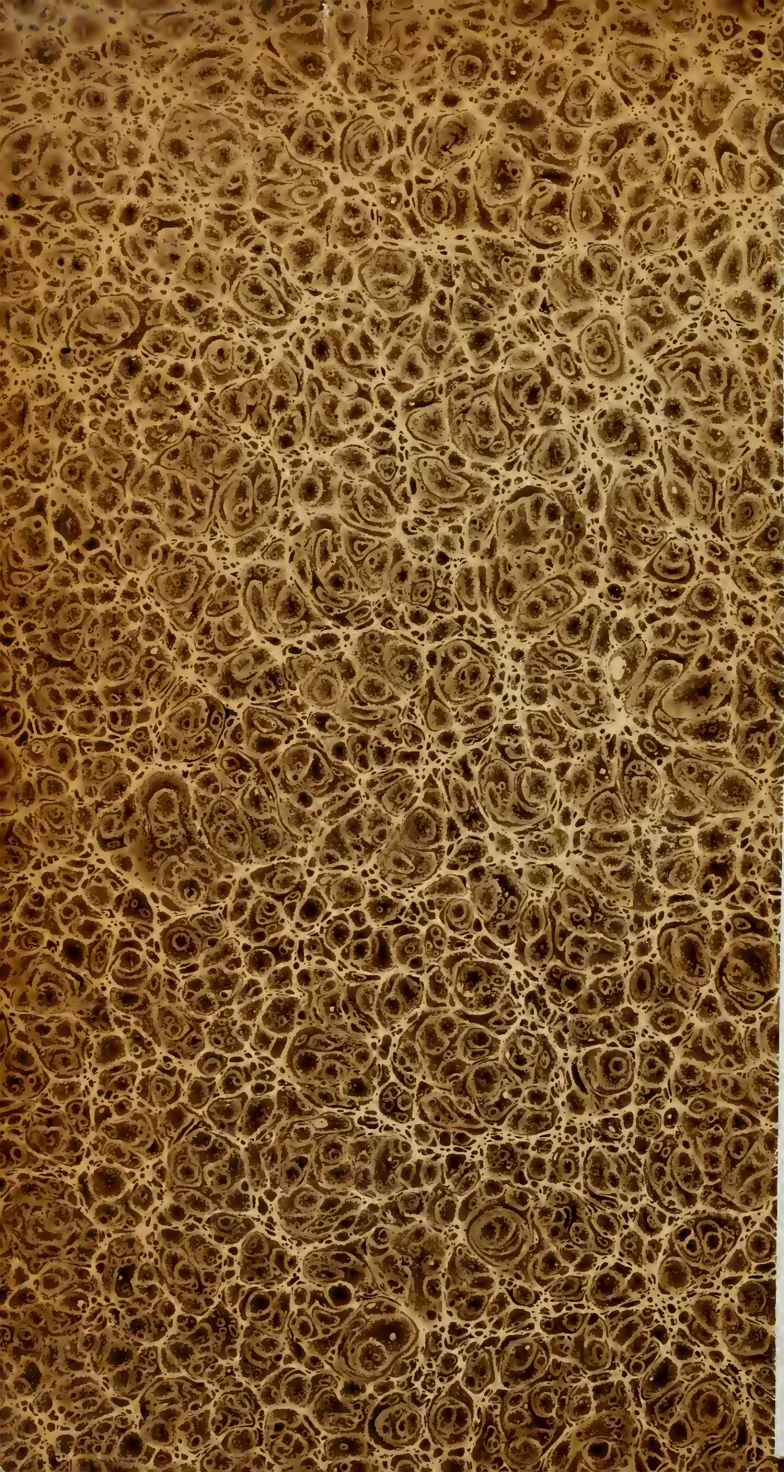
PREMIER SIÈCLE.

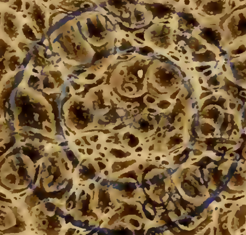
DEUXIÈME SIÈCLE.

TROISIÈME SIÈCLE.

APPENDICE.

POITIERS. — TYP. DE H. OUDIN FRÈRES.






OF ST. MICHAEL'S
LIBRARY

